



**HAL**  
open science

# La Dynamique sociale des pratiques : stratification sociale, changement social et consommation alimentaire

Marie Plessz

► **To cite this version:**

Marie Plessz. La Dynamique sociale des pratiques : stratification sociale, changement social et consommation alimentaire. Sociologie. Ecole des hautes Etudes en Sciences sociales (EHESS), 2021. tel-03436087

**HAL Id: tel-03436087**

**<https://hal.inrae.fr/tel-03436087v1>**

Submitted on 19 Nov 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

École doctorale de l'EHESS

Centre Maurice Halbwachs

Mémoire en vue de l'obtention de l'Habilitation à diriger des recherches

Discipline : Sociologie

**MARIE PLESSZ**

**La dynamique sociale des pratiques**

*Stratification sociale, changement social  
et consommation alimentaire*

**Garante :** Muriel Darmon, Directrice de recherche au CNRS

**Date de soutenance : le 18 novembre 2021**

**Jury :** Mme Muriel DARMON, DR CNRS

M. Didier DEMAZIÈRE, DR CNRS

M. Pierre-Yves GEOFFARD, DR CNRS, DE EHESS

M. Wilfried LIGNIER, CR CNRS HDR

Mme Tally KATZ-GERRO, Professor, University of Haifa (Israël)

Mme Florence MAILLOCHON, DR CNRS

*Version du 08/10/2021*

Ce document contient des illustrations en couleur mais peut être imprimé en noir et blanc et recto verso.

## REMERCIEMENTS

*Mes remerciements vont tout d'abord à Muriel Darmon : je n'aurais pas imaginé m'amuser autant à écrire ce mémoire, et les conseils avisés, les relectures attentives et les encouragements emplis d'humour que j'ai reçus y sont pour beaucoup.*

*Je remercie ensuite les chercheurs et chercheuses en sociologie de l'alimentation du groupe Solal qui a été un environnement scientifique extrêmement protecteur et stimulant pour moi. Un remerciement tout particulier à Séverine Gojard, nos collaborations m'ont beaucoup appris et m'emplissent de fierté et de joie.*

*Merci aussi à Marie Zins, Marcel Goldberg, Alice Guéguen, Nathalie Lopes et tous les membres de l'UMS 011 « Cohortes en population » de l'INSERM : mon séjour au sein de cette unité a été décisif dans mon parcours et la qualité de l'accueil que j'y ai reçu, sur le plan scientifique et personnel, m'emplit de gratitude. Les cohortes Gazel et Constances sont à mes yeux des objets scientifiques d'une incroyable beauté.*

*Merci enfin à toutes les personnes avec qui j'ai travaillé et écrit depuis quinze ans : chaque collaboration m'a appris quelque chose, toutes ont été fécondes. J'espère avoir apporté autant à mes co-auteurs et co-autrices qu'ils et elles ne m'ont apporté.*



## RÉSUMÉ ET MOTS CLÉS

### **Résumé**

*Ce mémoire en vue de l'obtention de l'habilitation à diriger les recherches mêle synthèse de mes travaux et textes inédits pour discuter la dynamique des pratiques sociales, en liant sociologie de la stratification sociale, du changement social et des pratiques alimentaires. Le premier chapitre rend compte de mon parcours et de ma formation de sociologue. Le second chapitre revient sur mes travaux de thèse et post-thèse du point de vue de la stratification sociale : mon cadre de réflexion fondé sur Max Weber accorde une place centrale à la tension entre position de classe et statut social. Le troisième chapitre s'appuie sur Andrew Abbott pour mettre en lumière ma conception processuelle du changement social, que j'ai étudié à l'échelle des sociétés (transformation postcommuniste) et des individus (parcours de vie, changements de pratiques).*

*Dans le quatrième chapitre je discute la théorie des pratiques à partir des travaux de Theodore Schatzki, de mes propres recherches qui mobilisent ce corpus théorique, et des recherches sociologiques qui se réclament d'une approche par les pratiques. Le cinquième chapitre aborde la façon dont j'ai mobilisé des méthodes quantitatives pour mettre en œuvre ce programme de recherche. Je propose de distinguer la méthode causale qui suppose généralement un individu faisant des choix, la possibilité de faire abstraction du contexte et la centralité des relations causales dans le processus social, de la méthode configurationnelle. Cette dernière insiste au contraire sur la pluralité des relations possibles entre phénomènes sociaux, sur l'impossibilité de faire abstraction du contexte, et sur le fait que les données quantitatives sont le résultat d'un travail de quantification inscrit dans le monde social. Le chapitre 6 mobilise l'ensemble des concepts présentés jusqu'ici pour étudier des changements de consommation suite à une perte d'emploi, dans la cohorte épidémiologique Constances.*

*La conclusion souligne le rôle central que joue la consommation dans la dynamique sociale des pratiques, c'est-à-dire dans l'articulation entre pratiques et stratification sociale, dans la mesure où la tension entre la position de classe (sur le marché du travail) et le statut social repose largement sur la consommation, passage obligé de nombreuses pratiques constitutives des conduites de vie.*

### **Mots clés**

*Sociologie, stratification sociale, changement social, consommation, alimentation, conduite de vie, méthodes quantitatives, théorie des pratiques, configurations, Schatzki, Weber, Abbott*



## ABSTRACT AND KEYWORDS

### **Abstract**

*This manuscript combines a synthesis of my work and unpublished texts to discuss the dynamics of social practices, in relation to the sociology of social stratification, social change and eating practices. The first chapter gives an account of my background and early career as a sociologist. The second chapter looks back at my doctoral and post-doctoral research from the point of view of social stratification: my theoretical framework rooted in the work of Max Weber gives a central place to the tension between class position and social status. The third chapter draws on Andrew Abbott to highlight my processual conception of social change, which I have studied at the level of societies (post-communist transformation) and individuals (life course, practice change).*

*In the fourth chapter, I discuss the theory of practices (as elaborated by Theodore Schatzki) in the light of my own research and sociological research which adopts a practice-based approach. The fifth chapter, in presenting how I have used quantitative techniques to implement this research programme, proposes to distinguish the causal method, which generally involves an individual making choices, the possibility of ignoring context and the centrality of causal relations in the social process, from the configurational method. The latter insists on the plurality of possible relations between social phenomena, the impossibility of ignoring the context, and the quantification work embedded in the social world. Chapter 6 mobilises all the concepts presented so far to study changes in consumption following job loss, in the epidemiological cohort Constances.*

*The conclusion underscores the central role that consumption plays in the social dynamics of practices, inasmuch as consumption enacts the tension between class position on the (labour) market and social status derived from life conducts.*

### **Keywords**

*Sociology, social stratification, social change, consumption, food, eating, life conduct, quantitative methods, theories of practice, configurations, Schatzki, Weber, Abbott*



# SOMMAIRE

<b>REMERCIEMENTS.....</b>	<b>1</b>
<b>RÉSUMÉ ET MOTS CLÉS .....</b>	<b>3</b>
<b>ABSTRACT AND KEYWORDS.....</b>	<b>5</b>
<b>SOMMAIRE.....</b>	<b>7</b>
<b>TABLE DES ILLUSTRATIONS.....</b>	<b>11</b>
<b>LISTE DES ABBRÉVIATIONS.....</b>	<b>13</b>
<b>INTRODUCTION GÉNÉRALE.....</b>	<b>15</b>
I — CHANGEMENT SOCIAL, STATUTS SOCIAUX ET PRATIQUES ALIMENTAIRES .....	16
II — PLAN DU MÉMOIRE.....	17
<b>CHAPITRE 1 – DEVENIR CHERCHEUSE À INRAE.....</b>	<b>21</b>
I — POURQUOI J’AIME CE MÉTIER .....	21
1. <i>D’où je viens</i> .....	21
2. <i>D’une thèse solitaire à des collaborations multiples</i> .....	28
II — SOCIOLOGUE DANS UN INSTITUT FINALISÉ DOMINÉ PAR LES SCIENCES DE LA VIE .....	31
1. <i>Un institut de recherche finalisé</i> .....	31
2. <i>Une sociologie européenne</i> .....	35
3. <i>Explorations pluridisciplinaires</i> .....	46
III — CONCLUSION : FAIRE DE LA SOCIOLOGIE AVEC L’ALIMENTATION.....	56
<b>CHAPITRE 2 – LE PROCESSUS DE STRATIFICATION SOCIALE.....</b>	<b>59</b>
I — LE MARCHÉ DU TRAVAIL, À LA CROISÉE DE LA CLASSE ET DU STATUT SOCIAL AU SENS DE WEBER .....	60
1. <i>Un cadre d’analyse wébérien</i> .....	60
2. <i>Concepts wébériens et nomenclatures socioprofessionnelles</i> .....	64
3. <i>Application dans mes travaux sur l’Europe centrale communiste et postcommuniste</i> .....	66
II — L’ALIMENTATION ET LA STRATIFICATION SOCIALE .....	70
1. <i>L’alimentation, une entrée dans les conduites de vie et les statuts sociaux</i> .....	70
2. <i>Processus de stratification sociale et intersectionnalité</i> .....	73
3. <i>Retour vers la position de classe</i> .....	78
III — CONCLUSION .....	79
<b>CHAPITRE 3 – LE CHANGEMENT AUX ÉCHELLES DE LA SOCIÉTÉ ET DE L’INDIVIDU.....</b>	<b>83</b>
I — UNE APPROCHE PROCESSUELLE DU CHANGEMENT SOCIAL .....	84
1. <i>La transformation postcommuniste</i> .....	85
2. <i>Le déclin de la cuisine ?</i> .....	87
II — ÂGE ET GÉNÉRATIONS.....	91
1. <i>Cohortes et cycles de vie pendant la transformation postcommuniste</i> .....	91

2. <i>Gazel, une cohorte épidémiologique dans une génération de naissance</i> .....	95
III — LES CHANGEMENTS DANS L'ALIMENTATION DES INDIVIDUS, ENTRE PARCOURS DE VIE ET ÉVÉNEMENTS BIOGRAPHIQUES .....	103
1. <i>Un positionnement théorique ambivalent</i> .....	103
2. <i>Changements biographiques et changements de pratiques alimentaires</i> .....	105
3. <i>Bilan</i> .....	108
<b>CHAPITRE 4 – UNE THÉORIE DES PRATIQUES POUR ÉTUDIER L'ALIMENTATION</b>	<b>111</b>
I — DE LA CONSOMMATION ALIMENTAIRE À LA THÉORIE DES PRATIQUES .....	114
1. <i>De la consommation aux pratiques</i> .....	114
2. <i>La théorie des pratiques de Schatzki : une ontologie sociale post-postmoderne</i> .....	118
II — LA THÉORIE DES PRATIQUES DANS LES TRAVAUX SUR LA CONSOMMATION ALIMENTAIRE.....	129
1. <i>Dans les recherches européennes sur la consommation ou la durabilité : la nouvelle théorie à la mode ?</i> .....	129
2. <i>En France : une appropriation très circonscrite</i> .....	141
3. <i>Pourquoi et comment je mobilise la théorie des pratiques</i> .....	148
<b>CHAPITRE 5 – MÉTHODES QUANTITATIVES ET APPROCHE PAR LES PRATIQUES</b>	<b>159</b>
I — LES FRONTIÈRES DES MÉTHODES QUANTITATIVES .....	160
1. <i>Technique, méthode et données : quelques définitions</i> .....	160
2. <i>Les méthodes quantitatives</i> .....	163
3. <i>Articuler les méthodes</i> .....	174
II — SOURCES ET NOMENCLATURES : LES ENQUÊTES STATISTIQUES COMME INSCRIPTIONS.....	181
1. <i>Le choix des sources</i> .....	182
2. <i>Questionnaires et nomenclatures</i> .....	186
3. <i>Enquêtes quantitatives et sociologie processuelle</i> .....	193
III — RENFORCER L'ARTICULATION ENTRE MÉTHODES QUANTITATIVES ET THÉORIE DES PRATIQUES .....	197
1. <i>S'éloigner des individus</i> .....	197
2. <i>Traduire les concepts</i> .....	200
3. <i>Renforcer la théorie</i> .....	205
IV — CONCLUSION .....	210
<b>CHAPITRE 6 - PERTE D'EMPLOI ET CONSOMMATION DANS LA COHORTE CONSTANCES.....</b>	<b>213</b>
I — LITTÉRATURE .....	218
1. <i>Chômage et consommation dans une perspective de santé publique</i> .....	218
2. <i>La consommation comme pratique dans les travaux sociologiques</i> .....	221
3. <i>Perte d'emploi et consommation : une question de statut ?</i> .....	224
II — LES PERSONNES EN RECHERCHE D'EMPLOI DANS CONSTANCES .....	225
1. <i>La cohorte Constances</i> .....	226
2. <i>Les personnes en emploi et en recherche d'emploi : une comparaison impossible ?</i> .....	227
3. <i>Les personnes en recherche d'emploi : des sous-populations spécifiques</i> .....	232
III — PERTE D'EMPLOI ET PRATIQUES DE CONSOMMATION .....	238
1. <i>Définir les individus et les pratiques étudiés</i> .....	238
2. <i>Les pratiques changent pour tout le monde</i> .....	246
3. <i>Quels changements de consommation liés à la perte d'emploi</i> .....	254
IV — DISCUSSION .....	265
1. <i>Chômage, chômeurs, perte d'emploi</i> .....	265
2. <i>Changements de consommation et styles de vie</i> .....	266
3. <i>Classe et statut social</i> .....	269
ANNEXES DU CHAPITRE 6.....	273
<b>CONCLUSION GÉNÉRALE .....</b>	<b>281</b>
I — SYNTHÈSE .....	281
II — LIER LES FILS THÉORIQUES.....	283
III — PERSPECTIVES .....	287
<b>CURRICULUM VITAE .....</b>	<b>291</b>
PARCOURS .....	291
ENCADREMENT ET ÉVALUATION .....	292

ACTIVITÉS ET RESPONSABILITÉS PÉDAGOGIQUES .....	293
ANIMATION SCIENTIFIQUE .....	294
<b>BIBLIOGRAPHIE DE MES TRAVAUX .....</b>	<b>295</b>
<b>RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES CITÉES .....</b>	<b>305</b>



## TABLE DES ILLUSTRATIONS

### TABLEAUX

Tableau 1 : Proportion de changement du temps de cuisine attribuable aux changements de population et aux changements de pratiques alimentaires en France, décomposition Blinder-Oaxaca.....	90
Tableau 2 : Trois théories de l'action d'après Reckwitz.....	120
Tableau 3 : La théorie des pratiques parmi les théories culturelles de l'action d'après Reckwitz.....	121
Tableau 4 : Deux pratiques de la cuisine d'après Warde.....	133
Tableau 5 : Quatre approches de la consommation.....	159
Tableau 6 : exemples de combinaisons de matériaux et techniques quantitatives et qualitatives.....	162
Tableau 7 : Caractéristiques des personnes en emploi et en recherche d'emploi à l'inclusion dans Constances.....	230
Tableau 8 : Variables contribuant aux deux premiers axes de l'ACM sur les personnes en recherche d'emploi.....	233
Tableau 9 : Classes de chômeurs, fréquence et part de cas incomplets.....	235
Tableau 10 : Caractéristiques à l'inclusion selon la situation d'emploi en 2017.....	253
Tableau 11 : Cas et témoins appariés.....	260
Tableau 12 : Différences dans l'évolution des pratiques de consommation selon le statut d'emploi (chômeur ou en emploi) en 2017 (coefficient et test de significativité entre parenthèses).....	261

### FIGURES

Figure 1 : Une sortie Stata surlignée et annotée.....	25
Figure 2 : Un tableau statistique surligné.....	26
Figure 3 : Frise chronologique des projets de recherche engagés à l'été 2018.....	45
Figure 4 : Pourcentage de jours de travail par mois où j'ai consacré deux heures à l'écriture scientifique.....	46
Figure 5 : Organigramme fonctionnel faisant apparaître les collaborations dans et hors unité, dans et hors INRA, pour mon évaluation approfondie de 2018.....	47
Figure 6 : La première page d'un article de revue d'épidémiologie.....	54
Figure 7 : Groupes statutaires et positions de classe selon Max Weber.....	62

Figure 8 : Diagrammes cohortaux montrant la part d’hommes et de femmes occupant une profession très qualifiée selon l’âge et la cohorte de naissance en Hongrie .....	93
Figure 9 : Hypothèse et questions à tester sur l’évolution de l’alimentation au fil du temps par rapport à la retraite .....	98
Figure 10 : Statistiques descriptives : consommation quotidienne de légumes dans la cohorte Gazel à chaque questionnaire alimentaire .....	99
Figure 11 : Probabilité prédite de consommer des légumes tous les jours en fonction de l’avancée par rapport à l’année de retraite, à l’aide d’un modèle saturé.....	99
Figure 12 : Modèle retenu, probabilité prédite de consommer des légumes tous les jours selon l’avancée en âge, le sexe et le lieu de déjeuner habituel, pour des individus qui prendraient leur retraite à 56 ans .....	100
Figure 13 : Niveaux de diplômes dans le recensement et dans Gazel selon le sexe .....	102
Figure 14 : trois théories de l’action.....	146
Figure 15 : Termes renvoyant à la méthode causale dans les titres du numéro 5, volume 34 de European sociological review .....	167
Figure 16 : Le modèle de remplissage du carnet de l’Enquête Emploi du temps fourni aux enquêtés.....	198
Figure 17 : La situation par rapport à l’emploi dans les questionnaires Constances .....	228
Figure 18 : Premier plan factoriel de l’ACM sur les personnes en recherche d’emploi à l’inclusion dans Constances .....	234
Figure 19 : Calendrier de collecte de l’emploi et des habitudes de consommation dans Constances.....	238
Figure 20 : Diagramme de sélection de la population d’étude (flowchart).....	239
Figure 21 : années d’inclusion de la population sélectionnée .....	240
Figure 22 : Début du questionnaire alimentaire à l’inclusion dans Constances.....	242
Figure 23 : Les boissons alcoolisées standardisées dans le questionnaire Constances .....	244
Figure 24 : Manger, boire et fumer à l’inclusion et en 2017.....	248
Figure 25 : Consommations à l’inclusion et en 2017 selon le statut d’emploi en 2017.....	250
Figure 26 : Valeurs prédites moyennes par les modèles en double différence sur données appariées (test de significativité de la double différence) .....	262
Figure 27 : Synthèse théorique : articuler théorie des pratiques, stratification sociale wébérienne et incessant devenir du social.....	285

## ENCADRÉS

Encadré 1 : Le projet CALICO .....	215
Encadré 2 : Le vocabulaire des données manquantes et des non-réponses.....	228
Encadré 3 : L’activité physique : une non-pratique difficile à mesurer .....	245
Encadré 4 : modéliser une approche en double différence.....	256
Encadré 5 : Comparaison des techniques d’appariement.....	258

## LISTE DES ABBRÉVIATIONS

ACM	Analyse des correspondances multiples
ACP	Analyse en composantes principales
Aliss	Alimentation et sciences sociales (Unité de recherche)
ANR	Agence nationale de la recherche
ATER	Attaché temporaire d'enseignement et de recherche
BDF	Budget de famille (enquête)
BEP	Brevet d'études professionnelles
BEPC	Brevet d'études du premier cycle
CAH	Classification ascendante hiérarchique
Calico	Consommation, alimentation et habitudes de vie dans la cohorte Constances (projet)
CAP	Certificat d'aptitude professionnelle
CDD	Contrat à durée déterminée
CEM	<i>Coarsened exact matching</i>
CES	Centre d'examen de santé de la Sécurité sociale
CES-D	<i>Center for Epidemiologic Studies- Depression Scale</i>
CITP	Classification internationale type des professions (en anglais ISCO)
CMH	Centre Maurice Halbwachs
CNAM	Caisse nationale des allocations familiales
CNAV	Caisse nationale d'assurance-vieillesse
CNED	Centre national d'enseignement à distance
CNIL	Commission nationale informatique et libertés
CNRS	Centre national de la recherche scientifique
COICOP	<i>Classification of Individual Consumption by Purpose</i>
CR1	Chargé de recherche première classe
CR2	Chargé de recherche deuxième classe
CSD	Conseil scientifique de département
CSS	la Commission scientifique spécialisée
Did'it	Déterminants et impact de la diète, interactions et transitions (métaprogramme de recherche INRA)
EDF	Électricité de France
EHESS	École des hautes études en sciences sociales
ENS	École normale supérieure
EPST	Établissement public à caractère scientifique et technique
ERIS	Équipe de recherche sur les inégalités sociales

ESA	Association européenne de sociologie
GDF	Gaz de France
IMC	Indice de masse corporelle
INCA	(Enquête) Individuelle sur les consommations alimentaires
INRA	Institut national de recherche agronomique
INRAE	Institut national de recherche pour l'agriculture, l'alimentation et l'environnement
INSEE	Institut national de la statistique et des études économiques
INSERM	Institut national de la santé et de la recherche médicale
Irstea	Institut national de recherche en sciences et technologies pour l'environnement et l'agriculture
ISA	Association internationale de sociologie
ISCO	<i>International standard classification of occupations</i> (en français CITEP)
PCS	Professions et catégories socioprofessionnelles
PLoS ONE	<i>Public library of science online</i>
PSM	<i>Propensity score matching</i>
RC28	<i>Research committee on social stratification and mobility</i> de l'ISA
RGPD	Règlement général sur la protection des données personnelles
SAD	Département Sciences pour l'action et le développement de l'INRA. Devenu ACT en 2021
SAE2	Département Sciences Sociales, Agriculture et Alimentation, Espace et Environnement de l'INRA. Devenu ECOSOCIO en 2021
SAI	Sans autre indication
SHARE	<i>Survey on health, aging and retirement in Europe</i>
SIRS	Santé, inégalités, ruptures sociales (enquête)
SNIIRAM	Système national d'information inter-régimes de l'Assurance maladie
Solal	Sociologie de l'alimentation (équipe de recherche)
STS	<i>Science and technique studies</i>
TA	<i>Teaching assistant</i>

## INTRODUCTION GÉNÉRALE

Le changement qui affecte tous les aspects de la vie sociale et du monde dans lequel elle se déroule, est un défi majeur pour la sociologie. Deux écueils nous guettent : nous éparpiller dans des analyses toujours singulières, ou à l'inverse figer les processus sociaux et faire comme si le changement était un phénomène à étudier à part, en plus. Quand on fait de la sociologie en mobilisant surtout des sources quantitatives et des techniques statistiques, ce deuxième écueil paraît le plus menaçant. Mais le premier guette aussi, car la pratique quantitative s'organise souvent en petits projets voués à devenir autant d'articles scientifiques, étudiant le lien entre les variables  $X$  et  $Y$  dans l'enquête  $Z$ , puis se tournant vers un autre phénomène dans une autre source collectée à une autre époque ou dans une autre société... Rédiger un mémoire en vue de l'habilitation est une belle occasion de faire le point, de contrer ce risque d'éparpillement, de vérifier et donner à voir la cohérence d'un ensemble de travaux.

Le titre de ce mémoire fait référence au livre d'Elizabeth Shove, Mika Pantzar et Matt Watson, *The dynamics of social practice*<sup>1</sup>, un ouvrage remarquablement clair, riche et concis, instructif pour les sociologues mais rédigé dans une perspective disciplinaire plus large. Ici j'ai voulu me concentrer sur un aspect proprement *social* de la dynamique des pratiques, un aspect qui relève de la seule juridiction des sociologues : l'articulation entre la dynamique des pratiques et celle du processus de stratification sociale. Le mémoire donnera à voir comment ce questionnement s'est construit dans mon travail, depuis la stratification sociale jusqu'aux pratiques alimentaires, qui ont été mon principal objet d'application.

---

<sup>1</sup> Elizabeth Shove, Mika Pantzar et Matt Watson, *The dynamics of social practice: everyday life and how it changes*, Los Angeles, Sage, 2012, 206 p.

## I — CHANGEMENT SOCIAL, STATUTS SOCIAUX ET PRATIQUES ALIMENTAIRES

---

Mes recherches ont porté sur deux objets. Pendant ma thèse j’ai étudié la transformation postcommuniste et la stratification sociale, en me concentrant sur les inégalités entre générations sur le marché du travail. Je voyais dans la sortie du communisme une occasion unique d’observer la dynamique du processus de stratification sociale. L’expression « processus de stratification » visait à souligner les deux aspects de la stratification sociale, structure des positions sociales et mécanismes d’assignation et de circulation dans ces positions. Or la sortie du communisme bouleversait à la fois la structure des emplois (donc les chances de réussite sociale) et le fonctionnement du marché du travail (donc les modalités d’accès à la réussite sociale). Après ma thèse, recrutée comme chercheuse à l’INRA<sup>2</sup> j’ai étudié les pratiques alimentaires, en particulier l’articulation entre changements de pratiques et trajectoires sociales.

Un des concepts centraux dans mon travail est le statut social, entendu au sens de Max Weber : comme un degré d’honneur social efficacement revendiqué. Le statut social n’est jamais réductible à la position de classe sur le marché du travail, même s’il est sans cesse menacé d’y être ramené. Le statut social est essentiellement dérivé des conduites de vie et peut s’institutionnaliser en privilèges légaux (comme la nationalité). Les pratiques alimentaires ont été mon entrée dans l’étude des conduites de vie génératrices d’honneur (ou de déshonneur) social.

Mais la stratification sociale est aussi un processus au sens où elle n’est pas figée. Le changement social est un terme un peu mécaniste, souvent utilisé pour désigner de grandes tendances macrosociales. En thèse je me suis intéressée à un épisode de changement extrême : comment peut-on décrire la stratification sociale quand les institutions mêmes qui la produisent changent radicalement et très rapidement ? Les pratiques alimentaires posent un autre défi. Elles changent tout le temps, elles sont l’objet d’incessantes injonctions au changement : comment peuvent-elles rester le support de statuts sociaux dont l’inertie est bien plus grande ?

Si j’ai embrassé avec tant d’enthousiasme le sujet de la consommation alimentaire c’est parce qu’il m’a paru très vite que ces pratiques étaient un excellent laboratoire pour poursuivre

---

<sup>2</sup> L’Institut national de la recherche agronomique (INRA) est devenu au 1<sup>er</sup> janvier 2020 l’Institut national pour l’agriculture l’alimentation et l’environnement (INRAE) en fusionnant avec l’Irstea (Institut national de la recherche en sciences et technologies pour l’environnement et l’agriculture).

mon questionnement. L'alimentation est un terrain d'investigation idéal pour une multitude de questions sociologiques<sup>3</sup>, en particulier le statut social et le changement social. Mais en cela il se pourrait qu'elle montre simplement de façon particulièrement nette les propriétés sociales de toutes les pratiques : elles changent au fil du temps, mais sont constamment arrimées à des statuts sociaux – d'une façon qui peut changer au fil du temps. C'est ce que j'entends par « dynamique sociale des pratiques ».

À mes yeux les principaux apports de ce mémoire sont les suivants. Premièrement, il développe une sociologie de la stratification sociale à la fois relationnelle (puisant chez Max Weber) et processuelle (au sens d'Andrew Abbott). Ainsi je m'intéresse moins à la structure des positions sociales qu'au processus de stratification sociale. Deuxièmement, il présente la théorie des pratiques, un corpus théorique qui a profondément renouvelé la sociologie de la consommation en Europe mais qui reste méconnu en France. Je la discute au regard des nombreux travaux de sociologie française qui se réclament d'une approche par les pratiques. Troisièmement, je propose de redéfinir les frontières des méthodes sociologiques, en opposant non pas les techniques qualitatives et quantitatives, mais la méthode visant l'identification causale et la méthode configurationnelle, attentive à la pluralité des relations possibles entre phénomènes sociaux, au contexte, et à l'inscription des données quantitatives dans le monde social. Cette méthode renforce l'alliance entre sociologie quantitative et qualitative et a de fortes affinités avec les approches par les pratiques.

## II — PLAN DU MÉMOIRE

---

Ce mémoire est constitué d'un seul volume dans lequel on trouvera des chapitres de synthèse de mes travaux et des chapitres inédits. Il me faut préciser ici que deux changements sont intervenus pendant la rédaction de ce mémoire (juillet 2019-mars 2021).

Le premier chapitre (inédit) présente mon parcours, depuis ma formation à aujourd'hui, et s'arrête sur les spécificités du métier de chercheuse à INRAE. Il permet de comprendre la continuité que je vois entre l'analyse de données qualitatives et quantitatives (discutée au chapitre 5) ; mon inscription dans la sociologie européenne ; et ma préoccupation de situer la sociologie par rapport aux autres disciplines (notamment l'économie et l'épidémiologie).

---

<sup>3</sup> Philippe Cardon, Thomas Depecker et Marie Plessz, *Sociologie de l'alimentation*, Paris, Armand Colin, 2019, 425 p.

Le second chapitre (synthèse) revient sur le processus de stratification sociale tel que je l'ai conceptualisé dans ma thèse et qui reste l'horizon de mes travaux sur l'alimentation. Ma conception de la stratification sociale s'appuie de façon centrale sur Max Weber et est profondément relationnelle : les statuts (et les classes) se définissent les uns par rapport aux autres. J'ouvre la discussion sur l'articulation possible entre cette approche wébérienne et l'analyse intersectionnelle des rapports de domination.

Le troisième chapitre (synthèse) rend compte de l'approche processuelle du changement social qui est une constante dans mes recherches. Je l'ai abordé à l'échelle d'une société (dans ma thèse) ou des individus (dans les cohortes épidémiologiques). Je l'ai traité du point de vue du temps, des générations, et des parcours de vie. J'y affirme ma conviction, avec Abbott, que « tout est changement », mais que le changement ne balaie pas le poids du processus de stratification sociale sur les destinées individuelles. L'approche processuelle proposée par Abbott est toutefois limitée quand il s'agit d'étudier les pratiques des individus, par exemple leur alimentation.

Le quatrième chapitre, inédit, aborde donc la théorie des pratiques à travers notamment l'œuvre du philosophe Theodore Schatzki. Ce corpus théorique a profondément renouvelé la sociologie de la consommation européenne et donné des armes pour se positionner en sociologue face aux approches en termes de choix individuels. Comme il est encore méconnu en France, je le présente en détail. Je le confronte aux approches sociologiques par les pratiques dans la sociologie française et je montre comment je l'ai mobilisé dans mes travaux.

Ceci me conduit, dans le cinquième chapitre, à expliciter mes conceptions méthodologiques<sup>4</sup>. Je reviens sur l'opposition entre méthodes qualitatives et quantitatives, qui me semble plutôt une distinction de techniques d'analyse des matériaux empiriques. Selon moi la vraie coupure est entre des méthodes causales, qui essaient de faire abstraction du contexte et se concentrent sur la recherche de liens causaux ; et des méthodes que j'appelle configurationnelles qui au contraire considèrent que le contexte est essentiel pour comprendre les processus sociaux et que les liens causaux ne sont pas les seuls liens possibles entre deux phénomènes. Il me semble que l'essentiel de la sociologie française, quelles que soient les techniques et données mobilisées, s'inscrit dans cette méthode, à l'exception des tenants de la

---

<sup>4</sup> Ce chapitre part d'une synthèse de mes travaux mais contient une part importante d'inédit.

théorie du choix rationnel qui revendiquent, avec la plupart des économistes, la méthode causale.

Après toutes ces considérations théoriques, ontologiques et méthodologiques, le sixième et dernier chapitre, inédit, illustre et met à l'épreuve mon cadre d'analyse sur un cas empirique : j'étudie comment changent les consommations (alimentation, boissons, tabac) suite à la perte d'emploi en exploitant les données de la cohorte épidémiologique Constances. Ce chapitre empirique met en saillance la place essentielle de la consommation dans le processus de stratification sociale, plus précisément parce que la consommation rend concrète la tension, chère à Max Weber, entre position de classe et statut social dérivé de la conduite de vie.

La conclusion parachève ce travail en synthétisant les relations entre les principaux concepts de ce mémoire, position de classe et statut social, pratiques et consommation, constamment mus par l'incessant devenir du monde social. Elle souligne le rôle charnière de la consommation.

Enfin, je prie les lecteurs et lectrices de me pardonner deux imperfections formelles que je n'ai pas tenté d'éliminer de ce manuscrit. J'ai rédigé ce mémoire entre juillet 2019 et mars 2021. Sur cette période mon institution de rattachement a changé de nom et je me suis familiarisée avec l'écriture inclusive. J'ai intégré ces deux changements de façon progressive dans le processus d'écriture.



# CHAPITRE 1 – DEVENIR CHERCHEUSE À INRAE

Je n'ai pas eu la vocation pour la sociologie. J'ai aspiré à continuer à apprendre. Le métier de chercheur satisfait totalement cette aspiration mais j'ai considéré, jusqu'à la fin de ma thèse, que la recherche était un débouché trop improbable et que je devais envisager des alternatives. En outre j'aurais pu choisir la biologie ou les langues. Je me réjouis aujourd'hui que mon parcours m'ait conduite exactement où je suis. Peut-être mon relatif détachement m'a-t-il permis d'être stratège à quelques moments clés. Dans ce chapitre, je dirai d'abord pourquoi je pense être si épanouie dans mon travail de chercheur en sociologie aujourd'hui. Mais on peut être sociologue de diverses façons, aussi je caractériserai ensuite la façon dont je travaille actuellement.

## **I — POURQUOI J'AIME CE MÉTIER**

---

Ma façon de faire de la sociologie est particulièrement épanouissante pour moi au quotidien. La sociologie est mon travail, et les activités que je dois mener au travail satisfont des goûts intellectuels que je cultive de longue date.

### **1. D'où je viens**

Les goûts sont largement façonnés par la socialisation précoce et les miens ne font pas exception. En termes de position sociale, mes origines se situent sans doute plutôt « à côté » qu'en haut, en bas ou au milieu, mes parents ayant choisi de n'être ni salariés, ni employeurs, mais travailleurs indépendants dans une commune rurale. Ma socialisation de genre me semble marquée par une certaine ambivalence. Par exemple c'est ma mère qui a créé l'entreprise familiale et elle a été la « chef d'entreprise » (et mon père son « conjoint collaborateur »)

pendant les quinze ou vingt premières années de leur carrière commune<sup>1</sup>. Ils contribuaient tous les deux au travail d'atelier et au travail de bureau. Enfin, mes parents (et mes grands-parents) m'ont indéniablement transmis un goût pour le travail et la réussite scolaire<sup>2</sup>.

#### a ) Langues étrangères, mathématiques et analyse statistique

J'ai cultivé pendant toute la durée de mes études les langues étrangères. J'ai aimé l'espagnol pour la rigueur de sa grammaire ; l'anglais pour sa concision ; le grec parce qu'il fallait décoder l'alphabet et qu'avec un bon dictionnaire je m'en sortais toujours. J'ai aussi fait du latin, ce qui me permet de dire que je préfère le grec. Au lycée, mon goût scolaire pour toutes les disciplines m'a conduite à suivre la filière scientifique tout en continuant l'espagnol et l'anglais, le latin et le grec. Comme il n'était pas possible de suivre les deux langues anciennes en filière S, en première je me suis inscrite au CNED en latin, et comme le CNED offrait une réduction à partir de deux cours, je me suis aussi inscrite au japonais (j'ai suivi les trois premiers mois). En terminale j'ai réalisé que je suivais plus d'options qu'il n'était possible d'en valider au bac et j'ai abandonné le latin. J'ai aussi appris le tchèque pendant quatre ans, aux cours du soir de l'ENS-Ulm : mon compagnon s'y était inscrit pour faire sa thèse sur l'histoire tchèque, c'était pour moi l'occasion de découvrir encore une langue et de préparer un séjour à l'étranger ensemble en thèse. Enfin en DEA (l'ancêtre du Master 2) j'ai profité de l'offre de Sciences Po pour suivre des cours d'allemand pendant un an, parce que cette langue restait un mystère total pour moi.

Mon goût pour l'apprentissage dans ses formes scolaires était sans cesse renforcé par les expériences positives que j'accumulais (j'ai décroché un improbable accessit au Concours général des lycées en version grecque, j'ai trouvé l'allemand facile en comparaison du tchèque, je suis arrivée en classe préparatoire avec la confortable certitude que j'étais l'une des trois meilleures élèves de mon minuscule lycée de province). Mais je prenais soin de me mesurer sur des terrains qui m'étaient plutôt favorables. Ainsi je ne suis pas allée en prépa à Henri IV (ou j'étais acceptée en lettres classiques) parce que je pressentais que je n'avais pas le niveau nécessaire en philosophie ou même en grec ancien. De même, dans l'atelier de mes parents, je

---

<sup>1</sup> Ils ont ensuite inversé les rôles pour que chacun accumule des cotisations retraite.

<sup>2</sup> Par exemple, ma grand-mère maternelle, née dans les années 1920, a obtenu une licence de mathématiques (10% des femmes de sa génération ont obtenu le baccalauréat). Mes grands-parents paternels ont arrêté l'école au certificat d'étude (14 ans) mais ma grand-mère aurait aimé « continuer » et j'ai lu pendant mon enfance de nombreux livres que mon grand-père et mon père avaient obtenus comme récompense pour leurs résultats à l'école primaire et que ma grand-mère paternelle avait soigneusement conservés.

n'ai jamais tenté de faire quelque chose de plus compliqué que poncer, clouer ou récupérer les pièces de bois qui sortaient de la raboteuse.

Mais au-delà de ces expériences positives, ce que j'aime dans les langues, c'est ce jeu qui consiste à exprimer sans traduire. Je l'ai retrouvé dans l'écriture formelle des mathématiques, en classe préparatoire B/L (Lettres et sciences sociales). Je pense par exemple à la notation :  $X \sim N(\mu, \sigma^2)$  qui se lit « X est une variable aléatoire qui suit une loi normale de moyenne *mu* et de variance *sigma* au carré ». Ce jeu de traduction, je l'ai retrouvé de façon plus nette encore, et avec délectation, dans le travail d'analyse statistique sur ordinateur. Ce travail implique de communiquer avec un logiciel de statistiques comme SPSS, Stata, SAS ou R. Je lui écris des messages sous forme de lignes de commande, le logiciel répond en émettant des résultats ou des messages d'erreur. Ce travail s'apparente à un dialogue avec un professeur de langue à la fois servile et psychorigide. Servile parce qu'il est infatigable, fournit une quantité colossale de travail en très peu de temps, et exécute n'importe quelle commande correctement formulée, même si elle est stupide (par exemple : calcule la moyenne du sexe). Psychorigide parce qu'il refuse d'exécuter un ordre pour une erreur de ponctuation. En outre il refuse de donner des explications dans la langue naturelle – il faut souvent chercher dans le manuel ou sur Internet le sens des messages d'erreur. Voici par exemple un dialogue simpliste entre R et moi, où les lignes que je tape sont précédées du symbole > :

**Dans le logiciel R**

```
> x <- 4
> xy
Erreur: objet 'xy' introuvable
> x
[1] 4
```

**Dans la langue naturelle**

```
Moi : assigne '4' dans un objet du nom de 'x'
Moi : affiche l'objet 'xy'.
R: Impossible. Je ne connais aucun objet du nom de 'xy'.
Moi: affiche l'objet 'x'.
R: 'x' contient un élément. Ce premier élément est 4.
```

Chaque logiciel a sa propre langue, avec son vocabulaire et sa syntaxe, si bien qu'une commande en R est vouée à l'échec dans un autre logiciel : j'ai tapé `x <- 4` dans Stata et j'ai obtenu : `command x is unrecognized.`

Mais chaque logiciel a aussi sa propre manière de penser. Par exemple Stata et SPSS pensent dans des termes assez similaires et intuitifs : j'ouvre un fichier de données avec des individus en ligne et des variables en colonnes, je donne des ordres, je récupère des tableaux de résultats. SAS a des « tables » qui permettent d'avoir plusieurs jeux de données (ou extraits des mêmes données) ouverts en même temps et de les manipuler sans avoir à les ouvrir ou à les fermer, tout en mobilisant le moins possible la mémoire vive. Enfin pour R tout est « objet » :

la base de données de départ, le tableau croisé obtenu par la précédente ligne de commande ou l'ensemble des résultats d'une analyse factorielle, qui peuvent être réinjectés dans la commande suivante. Même les commandes (appelées fonctions) sont des objets que l'on peut combiner et renommer en un nouvel objet. L'assignation ( $x \leftarrow 4$ ) opération élémentaire dans R, n'existe pas dans Stata. Il ne faut donc pas seulement connaître le vocabulaire et la syntaxe de chaque langue de programmation, il faut aussi comprendre le « mode de pensée » qui sous-tend le logiciel, pour exprimer ses commandes de façon efficace. On pourrait faire un parallèle avec l'usage des temps grammaticaux dans différentes langues. Il ne suffit pas de savoir conjuguer car les contextes où il faut utiliser le prétérit ou le *present-perfect* en anglais, le mode perfectif ou imperfectif en tchèque, ou le passé simple plutôt que le passé composé en espagnol ne se superposent pas avec les contextes où leurs équivalents font sens en français. Actuellement je parle très couramment le Stata, j'ai des notions de SAS et je progresse en R. J'aime réfléchir à la façon dont je vais formuler mes commandes, j'aime rendre mes programmes efficaces, reproductibles et parcimonieux. J'apprécie la puissance d'abstraction de R mais je maudis son code verbeux et peu systématique. J'aime la langue concise et relativement intuitive de Stata mais je regrette qu'elle ne puisse exprimer tous mes désirs.

#### b) **Analyse de texte littéraire et analyse de tableau statistique**

Je n'ai pas seulement besoin de parler à mon logiciel de statistique dans sa langue, je dois aussi comprendre ses réponses. Chaque logiciel fournit les résultats d'une même analyse dans un format différent, avec plus ou moins d'informations. Extraire l'information pertinente de longues listes de chiffres fait partie de l'apprentissage.

Figure 1 : Une sortie Stata surlignée et annotée

```

C:\Documents and Settings\m_plessz\Mes documents\TRAVAIL\RL\stata\resultats\travail sur resultat\ana_2014-01-21_explo_temps_edite22-01-2014.docx

*****
*          FEMMES          *
*****

. set more off

. **** Femmes - Modèle référence ****
. mi estimate, nimpurations(10) baselevels : xtgee ///
> lgmtlj yage yagesq i.retraite i.diplom ffql yregime i.generation ib(1).sta
> tutctjtbl ib(1).yconj_actif ///
> if femme==1 & inrange(yage, 45, 65) ///
> , family(binomial) link(logit) corr(exch) vce(robust) t(ffqn)

Multiple-imputation estimates          Imputations          =          10
GEE population-averaged model          Number of obs          =          11918

Group variable:                        i                      Number of groups       =          3863
Link:                                  logit                  Obs per group: min     =           1
Family:                                binomial               avg                     =           3.1
Correlation: est'  $\alpha = 1: 0,297$  exchangeable                max                     =           4
Scale parameter:                       1

DF adjustment:                         Large sample           DF: min                 =           68.00
                                                                    avg                     =          283.68
                                                                    max                     =          763.55

Model F test:                          Equal FMI              F( 15, 2956.1)         =          30.82
Within VCE type:                       Robust                 Prob > F                =          0.0000

(Within VCE adjusted for clustering on i)

-----+-----
lgmtlj |          Coef.   Std. Err.   t    P>|t|   [95% Conf. Interval]
-----+-----
. yage |          .2323212   .0758061    3.06  0.003   .0827325   .38191
yagesq |         -.0150568   .006708    -2.24  0.026  -.0282974  -.0018162

retraite |
0 |              0   (base)
1 |          .107353   .0693735    1.55  0.125  -.0304203   .2451262

diplom3 |
1 |              0   (base)
2 |          .0968725   .0594489    1.63  0.104  -.0198302   .2135753
3 |          .3701369   .0756205    4.89  0.000   .2216727   .5186601

ffql |          .3464048   .0910192    3.81  0.000   .1671849   .5256246
yregime |          .457073   .0786775    5.81  0.000   .3005645   .6135814

generation |
0 |              0   (base)
1 |          .2693195   .0680258    3.96  0.000   .1352148   .4034243
2 |          .4448613   .0818321    5.44  0.000   .2841988   .6055238

statutctjtbl |
0 |          .189617   .1023122    1.85  0.065  -.0121396   .3913735
1 |              0   (base)
2 |          .093202   .0829756    1.12  0.262  -.0700183   .2564222
3 |          .0523275   .0881392    0.59  0.553  -.1210062   .2256611
7 |         -.0139991   .155112   -0.09  0.928  -.3208869   .2928887

yconj_actif |
0 |         -.1638053   .0823251   -1.99  0.050  -.3274195  -.0001912
1 |              0   (base)
2 |          .1952832   .064678    3.02  0.004   .0662204   .3243461

_cons |         -9.129519   2.152785   -4.24  0.000  -13.37811  -4.880932
-----+-----

```

- effet quadrat 1  $\bar{s}$  age
- effet retr NS  $\rightarrow$  pb de puissance ? en tt cas  $<$  effet d'1 an d'age  $<$  effet de les b $\bar{o}$ .
- pos mo qt NS (ms et couple ou  $\bar{s}$  & actif ou  $\bar{s}$  si).

Résultat d'une analyse préparatoire pour l'article dans *British journal of nutrition*<sup>3</sup>. La colonne P>|t| indique la significativité des coefficients. Ces derniers figurent dans la colonne Coef. Mes propres annotations au stylo plume sont basées sur un système d'abréviations que j'ai commencé à élaborer au lycée.

<sup>3</sup> Marie Plessz et al., « The relative effect of aging and retirement on vegetable consumption in France: the prospective GAZEL cohort », *British Journal of Nutrition*, 2015, vol. 114, n° 06, p. 979-987.

Pour moi ce travail se rapproche d'un exercice auquel j'ai pris un grand plaisir au cours de mes études : l'analyse de texte littéraire. C'est une pratique dont je n'ai connu que la version scolaire, celle consistant à faire l'exégèse d'un extrait d'une page, tout en démontrant sa maîtrise des figures rhétoriques et de l'histoire littéraire. À mes yeux l'analyse d'un poème d'Apollinaire et l'interprétation d'un tableau croisé sur la répartition des tâches ménagères dans le couple reposent sur la même gymnastique intellectuelle.

Figure 2 : Un tableau statistique surligné

Tableau 4  
Détail des temps domestique et parental quotidiens

	Hommes (en minutes)				Femmes (en minutes)				Part des femmes (en %) en 2010
	1985	1998	2010	Différences significatives	1985	1998	2010	Différences significatives	
<b>Temps domestique</b>									
<u>Cuisine</u>	24	20	24	ab	101	75	66	abc	73
Linge	2	3	4	ac	31	24	21	abc	85
dont repassage	0	1	1	ac	15	14	10	bc	93
dont lavage de linge	1	1	1	.	11	6	6	ac	91
dont autre linge	1	2	2	ab	4	3	4	ac	67
Ménage	10	11	14	bc	52	55	48	abc	77
<u>Courses</u>	17	22	16	ab	28	35	26	abc	62
Couture	0	0	0	ac	17	5	2	abc	97
Bricolage, jardinage, soins aux animaux	47	44	42	.	15	16	15	.	26
Travaux domestiques divers	13	11	10	ac	9	6	6	ac	40
<b>Temps parental</b>									
Soins aux enfants	9	13	19	abc	56	49	54	ab	74
Loisirs avec les enfants	7	8	11	bc	11	11	13	b	54
Suivi scolaire	2	3	3		7	8	8	ab	73
Trajets	3	5	9	abc	8	13	20	abc	69

Note : différence significative au seuil de 5 % ; a = entre 1985 et 1998 ; b = entre 1998 et 2010 ; c = entre 1985 et 2010.

Lecture : en 1985, les hommes passent en moyenne 24 minutes par jour à faire la cuisine.  
 Champ : hommes et femmes âgés de 18 à 60 ans, hors ménages complexes. Pour le temps parental, avec un enfant de moins de 18 ans dans le ménage.

Source : enquêtes Emploi du temps, Insee, 1985-86, 1998-99, 2010-11. *âges actifs.*

J'ai stabilisé en clair (jaune) les diminutions significatives et en foncé (rose) les augmentations significatives. Source: Clara Champagne, Ariane Pailhé et Anne Solaz, « Le temps domestique et parental des hommes et des femmes : quels facteurs d'évolutions en 25 ans ? », Économie et statistique, 2015, vol. 478, no 1, p. 209-242.

Ce sont là deux « textes » dont le sens n'est pas transparent. Pour les lire et les comprendre je cherche les indices par des allers-retours entre le texte (ou tableau) et son contexte. Je procède de la même façon pour relever un champ lexical ou traquer les écarts statistiquement significatifs : feutre fluo en main je surligne, puis j'annote dans la marge, enfin je confronte avec ce que je sais déjà d'Apollinaire ou des rapports de genre pour faire émerger le message précis qui se cache dans ce texte/tableau précisément. De la même manière que pour disséquer *La Loreley* je me réfère aux règles de versification et à l'époque d'écriture du poème, pour extraire l'information pertinente du tableau sur le temps de travail domestique je m'appuie sur

mes connaissances des tests statistiques et des inégalités entre hommes et femmes dans la société française. On pourrait poursuivre la comparaison : composer un beau tableau de résultats, c'est-à-dire un tableau complet, concis et intelligible, est une opération minutieuse qui requiert du temps, de l'inventivité et une bonne connaissance des règles du genre et des attentes des lecteurs. Ainsi, mon travail de chercheuse mobilise chaque jour des compétences et des goûts forgés dans les pratiques scolaires.

Quand je dois analyser un extrait d'entretien<sup>4</sup>, il me semble que je mobilise encore les mêmes pratiques – le feutre fluo, les annotations – et la même démarche – allers-retours entre le texte et son contexte, accumuler les indices jusqu'à faire émerger un message. Ce parallèle dans la démarche m'a sans doute permis de passer de façon relativement fluide des matériaux quantitatifs à des raisonnements qualitatifs, comme l'illustre ma pratique de la comparaison internationale<sup>5</sup>. Ma thèse<sup>6</sup> analysait la transformation postcommuniste dans trois pays (République tchèque, Pologne, Hongrie) par des données et analyses statistiques. Mais une fois les analyses réalisées sur chaque pays, le raisonnement comparatif est de nature qualitative. Je disposais de trois cas décrits de façon très riche, par les tableaux chiffrés et graphiques que j'avais produits mais aussi par les travaux d'histoire ou de sciences sociales que j'avais lus. Ces descriptions n'étaient que partiellement standardisées car les données ne contenaient pas toujours les mêmes informations et les sociologies nationales de la période communiste étaient d'une richesse inégale. La dimension comparative de l'analyse s'apparente donc plus à la comparaison entre trois monographies qu'à l'interprétation des coefficients d'une régression.

Ainsi la phase de l'analyse des matériaux occupe une place importante dans ma pratique de la sociologie. J'ai peu pratiqué la collecte de données. Je pense que les irréversibilités qui se jouent au moment de la collecte de données (qualitatives ou quantitatives) me font un peu peur : une fois que l'entretien est fini, que la scène observée est terminée, que le questionnaire est diffusé, on ne peut revenir dessus. En outre j'apprécie la parcimonie et la cumulativité que permettent la réutilisation de données existantes, très courante avec les données quantitatives. Mais cela est aussi étroitement lié avec ma conception de la discipline : à mes yeux sa spécificité

---

<sup>4</sup> J'ai deux expériences d'enquête qualitative par entretiens : mon mémoire de maîtrise et une enquête avec Marie-Clémence Le Pape sur « Les enjeux de santé dans l'organisation de l'alimentation familiale ». Dans ce projet j'ai aussi analysé des données d'enquêtes statistiques. Marie-Clémence Le Pape et Marie Plessz, « C'est l'heure du petit-déjeuner ? Rythme des repas, incorporation et classe sociale », *L'Année sociologique*, 2017, vol. 67, n° 1, p. 73-107.

<sup>5</sup> Je reviens plus en détail sur ces questions de méthode dans le chapitre 5.

<sup>6</sup> Marie Plessz, *Stratification sociale et générations en Europe centrale postcommuniste*, Thèse de doctorat, Sciences Po, Paris, 2009. Directeur Alain Chenu.

et sa force sont d’allier des questionnements théoriques, généraux, à des preuves empiriques circonscrites et précisément documentées. L’analyse lie les deux, questionnant la transcription empirique des concepts théoriques, dans un sens (opérationnalisation) et dans l’autre (interprétation).

## 2. D’une thèse solitaire à des collaborations multiples

Le plaisir que j’ai à faire de la recherche a singulièrement augmenté après ma thèse. J’ai fait une thèse parce que j’étais élève de l’ENS-Cachan, que des allocations doctorales nous étaient presque réservées, que je voulais respecter mon engagement à rester dans la fonction publique<sup>7</sup>, et continuer à apprendre. On se proposait de me payer pour continuer à faire ce qui me faisait le plus envie (continuer des études), je n’ai pas hésité. Mon année de DEA m’avait donné à voir la vie d’un laboratoire de sociologie et m’avait laissée sceptique sur le métier de chercheur, et j’ai fait ma thèse avec énergie mais aussi avec un certain détachement : j’ai dit et répété que puisque j’étais payée pour la faire, c’était mon travail, pas ma vie, j’ai pris des vacances tous les étés, j’ai eu un enfant.

### a ) La thèse à l’Observatoire sociologique du changement (Sciences Po, CNRS)

Ma thèse a été, en outre, un exercice relativement solitaire. Je me suis choisie un directeur qui me fasse un peu peur parce que j’avais tellement sollicité ma tutrice de mémoire de maîtrise que je crois qu’elle s’est sentie harcelée. Mon sujet ne semblait intéresser que moi<sup>8</sup>, c’est ce qu’on appelle un sujet « exotique » car portant sur une contrée non française, l’Europe centrale. Pourquoi ai-je choisi de travailler sur la sortie du communisme en Europe centrale ? Tout d’abord, j’ai exclu de poursuivre les recherches entamées en maîtrise (sur les femmes, le divorce et l’emploi) : mon mémoire m’avait passionnée, mais je refusais d’être « une femme qui travaille sur les femmes », autrement dit je refusais le rôle de dominée travaillant sur sa catégorie de dominées. Le fait de n’être pas (ou pas beaucoup) dominée sous les autres rapports sociaux m’a sans doute aidée à effectuer cette rupture. J’ai commencé à formuler mon projet de

---

<sup>7</sup> Les élèves des ENS qui sont « fonctionnaires-stagiaires » (entrée sur concours au niveau Bac + 2) sont rémunérés pendant quatre ans et s’engagent à rester dans la fonction publique pendant dix ans au total, années d’ENS incluses : c’est « l’engagement décennal ». Je ne sais pas comment les ENS vérifient que ses élèves respectent leur engagement décennal (je ne me souviens pas d’avoir eu à justifier de ma situation chaque année mais il se peut que des informations circulent entre administrations publiques), mais j’ai pris cet engagement très au sérieux. Être élève à l’ENS-Cachan m’a permis de ne pas me poser de question financière sur la poursuite d’études ; obtenir l’agrégation m’a permis d’avoir un enfant alors que je n’avais pas fini ma thèse, parce que je savais que dans « le pire des cas » j’étais assurée d’un emploi comme professeure en lycée.

<sup>8</sup> J’ai pu compter sur le soutien de François Bafail et Louis Chauvel, avec qui j’ai pu échanger à de multiples reprises durant ma thèse.

recherche doctorale à partir du projet de séjourner en République tchèque avec mon conjoint pendant nos thèses. Une fois que j'ai commencé à réfléchir à la sortie du communisme, je me suis trouvée devant une énigme sociologique qu'il me fallait tenter de résoudre. Comment un changement aussi radical que le passage du communisme à la démocratie à économie de marché peut se réaliser ? Comment les gens qui par leurs pratiques quotidiennes ont fait fonctionner le système communiste peuvent le lendemain faire tourner les rouages du capitalisme ?

Mon détachement relatif vis-à-vis de mon sujet de thèse et de mon avenir dans la recherche m'a sans doute facilité quelques choix stratégiques dans la façon dont je me suis emparée de mon sujet de thèse. Mon côté scolaire a fait que malgré ce détachement je me suis efforcée de répondre à toutes les attentes que je percevais (publier, enseigner, aller dans des conférences...). J'ai décidé très tôt que je ne ferai pas d'enquête qualitative de première main, à cause du temps colossal que me prendrait l'exploitation d'un terrain collecté dans une langue étrangère (que je ne maîtrisais pas si bien que ça) ; mais aussi pour les opportunités professionnelles plus larges que m'ouvrirait la maîtrise des statistiques, après la thèse. J'ai suivi le conseil de mon directeur de thèse, Alain Chenu : il m'a avertie que je ne trouverai pas de poste académique en tant que spécialiste de l'Europe centrale en France et m'a encouragée à m'affirmer comme spécialiste d'une question de recherche bien identifiée, comme la stratification sociale. Cet objet me paraissait en outre comme particulièrement légitime dans la discipline. Parce que mon intérêt pour l'Europe centrale était purement intellectuel, je ne sacrifiais rien. Enfin, après ma soutenance de thèse, bien que mon poste d'Attachée temporaire de recherche (ATER) à l'EHESS ait été renouvelé, j'ai cherché et trouvé un contrat d'ingénieure de recherche sur un sujet qui n'avait rien à voir, mais qui me permettait d'opérer deux déplacements importants à mes yeux : apprendre à me servir du logiciel Stata qui était de plus en plus en vogue en sociologie ; et travailler sur la France car je constatais combien l'intérêt très limité des sociologues français pour mon terrain de thèse me forçait à travailler seule.

#### **b) Le déplacement vers la sociologie de l'alimentation et l'INRA**

Ainsi trois mois après avoir soutenu ma thèse à Sciences Po, je rejoins l'unité ALISS de l'INRA comme ingénieur de recherche en sociologie quantitative, pour analyser des données d'achats alimentaires. ALISS est un laboratoire thématique regroupant des sociologues et des économistes de la consommation alimentaire. Je fais partie de l'équipe Solal qui regroupe les sociologues et l'historien du laboratoire. Je découvre la vie d'une équipe de recherche thématique, avec son séminaire qui regroupe toute l'équipe une fois par mois pour discuter les

travaux en cours, ses réunions d'équipe pour réfléchir collectivement aux demandes de postes, à la création d'un blog ou à la succession de la responsable d'équipe. Mes collègues montent des projets de recherche ensemble, publient ensemble, se concertent pour répondre aux sollicitations extérieures (demandes d'interviews ou d'expertises, participation à des projets de recherche pluridisciplinaires) et se répartissent les charges collectives comme la participation aux instances de l'INRA.

Mon postdoc lui-même s'inscrit dans une recherche collective puisqu'il est financé par un projet ANR coordonné par Sophie Dubuisson-Quellier, « Gouverner les conduites de consommation » et que je travaille sous l'encadrement de Séverine Gojard. Je ne suis plus seule face à mes données et mes tableaux de résultats. Je peux discuter avec Séverine Gojard pour définir la question à traiter, les analyses qui y répondront, et la façon d'interpréter les résultats. Je mets un terme à la profonde insécurité que j'avais ressentie pendant toute ma thèse : et si je me suis trompée dans mon programme statistique ? et si je n'ai pas bien compris comment analyser les résultats d'une régression ? et si je devais publier un erratum parce que mes analyses sont faussées par une erreur de codage ?... Cette insécurité ne disparaît pas totalement mais elle est considérablement réduite par le fait d'être plusieurs à prendre les décisions, interpréter les résultats, et écrire. En outre je découvrais de nouvelles occasions d'apprendre : j'ai appris à interpréter correctement une analyse des correspondances avec Séverine Gojard. J'ai appris à automatiser des séries de traitements dans Stata en lisant les programmes préparés par Fabrice Étilé. J'ai progressé dans l'écriture en partageant des manuscrits avec Séverine Gojard, Sophie Dubuisson-Quellier, Marie-Clémence Le Pape ou Fabrice Étilé.

J'ai trouvé au métier de chercheur en sociologie un autre intérêt que je n'attendais pas : on peut choisir avec qui l'on travaille. Mon goût pour le travail collectif a été renforcé par le contexte de l'INRA où les chercheurs sont incités à travailler ensemble et à publier des articles plutôt que des livres. Ainsi on trouvera dans ma liste de publications très peu de références sur la thématique de l'alimentation dont je sois la seule auteure. Ceci est accentué par le fait que j'ai collaboré avec des chercheurs et chercheuses d'autres disciplines, dont les normes de désignation des auteurs varient, comme je l'expose dans la section suivante.

## II — SOCIOLOGUE DANS UN INSTITUT FINALISÉ DOMINÉ PAR LES SCIENCES DE LA VIE

---

Pour les chercheurs en sociologie, l'INRA est un débouché relativement circonscrit, avec environ un poste par an. Il se trouve que l'année où j'étais en CDD au sein de l'unité ALISS, celle-ci obtenait un poste de sociologue pour la première fois depuis quatre ou cinq ans. J'ai connu le luxe d'avoir à choisir entre un poste de maîtresse de conférence à l'université en province et un poste de chercheur à l'INRA en région parisienne. J'ai fait preuve de localisme, en choisissant de rester dans cette équipe où je me sentais bien et où je pourrais valoriser pleinement les résultats de cette année comme ingénieur de recherche.

### 1. Un institut de recherche finalisé

L'INRA<sup>9</sup> est un Établissement public à caractère scientifique et technique (EPST) comme le CNRS, mais c'est un institut de recherche finalisé, centré sur trois thématiques : l'agriculture, l'alimentation et l'environnement. Les sciences sociales y occupent une position marginale puisqu'elles représentent 10% des effectifs de chercheurs. Les sociologues constituent environ 20% de ce contingent, répartis dans deux départements scientifiques : SAE2 (Sciences Sociales, Agriculture et Alimentation, Espace et Environnement) et SAD (Sciences pour l'action et le développement). J'ai été recrutée au sein du département SAE2. En 2016 celui-ci comptait 196 chercheurs et ingénieurs dont 28 sociologues (en 2003 il comptait 16 sociologues pour un effectif total de 216)<sup>10</sup>. À titre de comparaison l'Institut des sciences humaines et sociales (InSHS) du CNRS compte près de 1700 chercheur-es<sup>11</sup>.

Dans leur institution les sociologues INRAE souvent confrontés aux autres disciplines, en sciences sociales (à l'INRA ceci inclut l'économie et la gestion) et « non sociales ». Ils sont fortement incités aux collaborations interdisciplinaires, à la fois pour créer des « synergies » au sein de l'INRA et, je pense, pour construire des collectifs de recherche capables de répondre à des appels à projets européens (comme Horizon 2020) qui exigent des projets pluridisciplinaires. Les sociologues de l'INRA sont peut-être exposés plus fortement que dans d'autres institutions, à des manières de faire de la recherche qui sont aujourd'hui des évidences dans les sciences non sociales. Cela ne signifie pas que nous nous soumettions toujours à ces

---

<sup>9</sup> Au 1<sup>er</sup> janvier 2020 l'INRA a fusionné avec l'IRSTEA pour former l'Institut national pour l'agriculture, l'alimentation et l'environnement (INRAE). Le département SAE2 auquel s'ajoutent quelques unités Irstea est devenu le département ECOSOCIO.

<sup>10</sup> Pierre Alphandéry et al., *La sociologie dans le département SAE2. Périmètre et questions de recherche 2003-2016*, s.l., Inra, 2016.

<sup>11</sup> InSHS, *InSHS : fiche de l'institut*, <https://inshs.cnrs.fr/fr/inshs>, 29 octobre 2020, (consulté le 15 mars 2021).

normes bien sûr. Mais en ce qui me concerne, je fais un diaporama pour toutes mes présentations, j’essaie d’avoir toujours un budget sur un contrat de recherche pour pouvoir aller dans des conférences ou rémunérer un·e stagiaire, je ne conçois pas d’encadrer un doctorant ou une doctorante qui ne serait pas rémunérée, je saisis mes congés dans le logiciel institutionnel, je vais au bureau tous les jours (hors pandémie) et je publie presque toujours avec des collègues co-auteurs.

Une autre spécificité de l’institution concerne le processus de recrutement<sup>12</sup>. Les postes ouverts au concours à l’INRA ont un profil relativement précis puisqu’il est décrit en une dizaine de lignes (au CNRS, quand il y a un fléchage il tient en quelques mots). Ce profil est l’aboutissement d’un long processus : les équipes de recherche expriment des besoins, rédigent des profils et des argumentaires. Les directeurs d’unité classent les demandes au sein de leur unité et complètent si besoin les argumentaires. Les chefs de département hiérarchisent les demandes de toutes leurs unités en s’appuyant sur leur Conseil scientifique de département. La direction générale reçoit les listes classées de tous les départements et décide quels profils seront ouverts au concours, en respectant ou non l’ordre demandé par les départements. Pour passer ces trois étapes, les demandes de poste doivent mettre en valeur l’adéquation du poste avec le projet scientifique de l’unité, du département et de l’INRA. Ainsi, les recrutements et les affectations sont sous le contrôle de la direction de l’Institut.

J’ai été recrutée sur un profil intitulé « Alimentation, santé, cycle de vie : sociologie des classes d’âge ». Au cours de mon année de titularisation j’ai eu plusieurs entretiens avec ma responsable scientifique (Séverine Gojard) et deux avec mon chef de département (Bertrand Schmitt). On m’a expliqué quelles étaient mes priorités :

- achever la valorisation de la thèse par des publications scientifiques (même si la thématique est étrangère à l’INRA) ;
- prendre en main la thématique du profil (ce qui dans mon cas avait été engagé dès l’année précédente) en élaborant un projet de recherche, même à court terme, dans le rapport d’activité approfondi qui clôt l’année de stage ;
- m’intégrer dans mon unité de recherche en amorçant des collaborations avec mes collègues.

---

<sup>12</sup> J’ai compris les rouages de ce processus en participant aux instances de mon département scientifique. Je suis membre élue du Conseil scientifique de département (depuis 2016). À ce titre et grâce aux règles de parité, j’ai été membre de plusieurs jurys de concours de recrutement. Depuis 2020 je suis membre élue de la Commission scientifique spécialisée pour les sciences sociales.

Au cours de mes premières années comme chargée de recherche (j'étais alors « chargée de recherche deuxième classe », CR2) j'avais bien en tête les objectifs qui devaient me permettre de passer « chargée de recherche première classe » (CR1) après quatre ans, en particulier :

- avoir publié sur la thématique de mon profil ;
- avoir achevé la valorisation de la thèse ;
- avoir une expérience postdoctorale hors INRA, de préférence à l'étranger.

La raison d'être de cette expérience postdoctorale, comme cela m'a été expliqué lors des journées « d'Accueil des nouveaux arrivants » (ADN) en 2012, était de s'assurer que les chercheurs développent leurs recherches dans une perspective internationale ; et découvrent d'autres environnements institutionnels que l'INRA.

Les deux premiers objectifs ont été grandement facilités par le fait que mon CDD m'avait permis de lancer des travaux sur ma thématique de recrutement et une collaboration (avec Séverine Gojard). Le troisième m'a donné plus de fil à retordre. Au moment de mon recrutement, un séjour à l'étranger me paraissait une excellente idée car je pensais que mon conjoint serait lui aussi enseignant-chercheur. Deux ans après mon recrutement, mon conjoint avait accepté qu'il serait enseignant dans le secondaire mais ne pouvait envisager de perdre ses « points pour la mutation » en partant un an dans un autre pays. Nous avons deux enfants. L'idée d'un séjour à l'étranger avait perdu tout son charme.

J'ai beaucoup discuté avec ma responsable scientifique de la façon dont je pouvais m'acquitter de cette obligation professionnelle sans m'imposer, dans la sphère domestique, une logistique coûteuse<sup>13</sup> et épuisante. D'autres collègues conseillés par d'autres responsables scientifiques ont peut-être mené leur barque autrement. J'ai effectué un séjour de recherche en France dans une unité de l'INSERM. Je l'ai tellement apprécié que je l'ai prolongé de six mois. Je me suis internationalisée par d'autres moyens. Je reviens dans les deux sections suivantes sur la façon dont j'ai mis en œuvre cette stratégie et les conséquences que cela a eu sur mon parcours.

Auparavant je voudrais souligner une dernière spécificité de mon exercice du métier de chercheur à l'INRA, qui m'est apparue plus nettement ces dernières années. Depuis 2017, avec

---

<sup>13</sup> Au moment où l'obligation de séjour postdoctoral s'imposait avec vigueur, les financements pour les mobilités internationales de jeunes chercheur-es devenaient beaucoup plus limités et incertains.

la plupart des membres de l'équipe SOLAL j'ai quitté l'unité ALISS (unité propre de l'INRA) pour rejoindre le Centre Maurice Halbwachs, une UMR qui accueille des chercheurs CNRS et des enseignants-chercheurs (ENS, EHESS, mais aussi université de Créteil, Agroparistech). J'ai pris conscience plus nettement des conséquences que l'institution de rattachement avait sur l'exercice de métier de chercheur.

L'INRA exerce, me semble-t-il, un contrôle plus étroit que le CNRS sur ses chercheur·es, que ce soit sur le plan administratif ou scientifique. Par exemple, les chercheurs ne sont pas censés travailler chez eux et le télétravail n'a été généralisé qu'à partir de 2018. Les jours où un préavis de grève est déposé, je signe une feuille d'émargement que la gestionnaire d'unité doit transmettre au centre administratif avant la fin de la matinée. Les mutations illustrent aussi ce contrôle plus étroit. Les chercheurs du CNRS sont dits « porteurs de leur poste ». À l'INRA pour changer d'unité d'affectation, il faut suivre le même processus que pour une demande d'ouverture de poste (examen par le directeur d'unité, le conseil scientifique de département, le chef de département et la direction générale). Le nombre de mutations n'est pas contingenté car sans conséquences financières pour l'Institut, mais l'argumentaire à déployer est identique. L'évaluation des chercheurs consiste en un rapport d'activité approfondi tous les 5 ans (complété par un rapport allégé après deux ans), validé par un entretien avec le directeur d'unité, commenté par le chef de département, examiné par la Commission scientifique spécialisée (CSS, composée de scientifiques internes et externes à l'Institut) et enfin par la Direction à l'évaluation (DÉv). La CSS procède à une évaluation-conseil, constructive, sous la forme d'un message de 5 à dix lignes qui vient encourager le ou la collègue évalué·e dans ses projets, suggérer des options ou attirer l'attention sur des points de vigilance. Le cas échéant des décisions sont prises au niveau de la DÉv (passage de grade, commentaire en direction du chef de département...). Ensuite le message « redescend » en direction de la chercheuse sous couvert de la directrice d'unité. Ces instances successives vérifient en particulier que les recherches s'inscrivent bien dans les thématiques de l'INRA, même indirectement, et qu'elles restent positionnées sur des domaines et des approches scientifiques novateurs. Aussi dans mon rapport d'activité je m'efforce de rendre compte de toutes mes activités en montrant en quoi elles contribuent à mes recherches sur l'alimentation, même de façon indirecte. Je peux ainsi justifier ma participation au comité de rédaction de *Sociologie du travail* par le fait que cela me permet de suivre les développements de la sociologie en général, et que cela renforce la visibilité et l'intégration de l'INRA dans la communauté sociologique française.

Pour mon travail de chercheur en sociologie, cela a pour conséquence que ma mobilité thématique est relativement restreinte. On sait combien la circulation des concepts d'un domaine à un autre permet de renouveler les questionnements et les théories en sociologie<sup>14</sup> : une telle stratégie ne serait guère compatible avec les attentes de mon institution telle que je les perçois. Je supporte assez bien cette contrainte car en contrepartie, j'y vois deux avantages. Le premier, c'est que cela me donne une perspective, une direction, cela me permet de sentir que mon institution *a des attentes* vis-à-vis de mon travail. Le second avantage, c'est que cela m'aide à faire le tri entre les projets de recherche prioritaires et les autres, et à éviter de me disperser. Si on me propose un projet de recherche sur des sujets éloignés, je me demande : pourrai-je le justifier dans mon prochain rapport d'activité ? Si la réponse est non, je réponds à la proposition : je ne peux pas, l'INRA attend de moi que je travaille sur l'alimentation. Et si l'on veut vraiment travailler avec moi, l'on met un peu d'alimentation dans le projet.

## 2. Une sociologie européenne

Pour l'INRA l'internationalisation est plus qu'un impératif, c'est une évidence. Cette internationalisation est définie en premier lieu comme « publier en langue anglaise ». Beaucoup de chercheurs INRA (en particulier dans les disciplines non sociales) ne publient qu'en anglais et voient les textes en français comme des succédanés de recherche : expertise, manuels, éditoriaux. Pour ma part j'écris en français et en anglais et j'ai développé des réseaux de collaboration à l'étranger, mais cet « au-delà de la France » est circonscrit à l'Europe.

### a ) Publier en français et en anglais

Si j'ai montré une telle docilité à publier en anglais et à m'inscrire dans un espace sociologique européen, c'est parce que collaborer avec des collègues à l'étranger et travailler à la fois en français et en anglais correspondait à la façon dont j'avais commencé à travailler en thèse. La thèse est souvent un exercice solitaire en sociologie en France. J'avais en outre un sujet de thèse exotique. J'ai trouvé peu de collègues (doctorants ou chercheurs) avec qui discuter de mes recherches. Aussi, tout en travaillant à me construire un « profil scientifique » compatible avec ce que je percevais du marché du travail scientifique français, je me suis tournée vers les sociologues étrangers sur mon objet de recherche. Si l'on somme les sociologues centre-européens, allemands, britanniques et américains qui ont étudié la

---

<sup>14</sup> Andrew Delano Abbott, *Methods of Discovery: Heuristics for the Social Sciences*, New York, W.W. Norton & Company, 2004, 281 p ; Howard S Becker, *Les ficelles du métier: comment conduire sa recherche en sciences sociales*, édition originale 1998, Paris, La découverte, 2007.

transformation postcommuniste, ils sont bien sûr beaucoup plus nombreux que leurs homologues français, même s'ils sont aussi minoritaires dans leur pays. En revanche ils ne sont pas francophones. Pour échanger avec eux j'ai fréquenté très tôt les conférences sociologiques internationales, j'ai beaucoup lu en anglais, et j'ai logiquement voulu écrire en anglais, afin de me faire comprendre de ceux qui étaient mes lecteurs les plus probables. De ce point de vue, n'avoir que des notions d'allemand et n'être bilingue dans aucune langue des pays que j'étudiais a joué un rôle : l'anglais était la seule langue en dehors du français dans laquelle je pouvais lire et écrire de la sociologie (lire un texte en tchèque me prenait un temps interminable, je ne l'ai fait que pour quelques travaux incontournables). Cela a eu deux conséquences : d'une part le choix de méthodes quantitatives était renforcé, car les quantitativistes centre-européens écrivaient plus en anglais que les sociologues utilisant des méthodes qualitatives, plus inscrits dans leur espace national. D'autre part, cela a façonné la façon dont je conçois l'anglais<sup>15</sup> : comme une langue de travail et un moyen de communication.

Pour moi, publier en anglais a un avantage évident : le même texte écrit en anglais peut atteindre un lectorat bien plus large que s'il est écrit en français. Mais fréquenter des collègues danoises ou israéliennes m'a aussi permis de réaliser la chance que j'ai d'avoir été formée et de travailler dans un pays dont la communauté sociologique a la taille critique nécessaire pour faire vivre des revues de grande qualité dans ma langue maternelle. Ceci permet à la sociologie française de vivre dans sa langue, avec les concepts qui ont été élaborés en français pour la société française depuis plus d'un siècle. La chercheuse israélienne Tally Katz-Gerrom'expliquait qu'elle publiait en anglais tout ce qui compte à ses yeux, avec pour conséquence que beaucoup de ses étudiants israéliens ne peuvent pas lire ses travaux. Il en va de même pour mes collègues économistes. Il me semble donc important de contribuer à la vie des revues françaises, en continuant de leur envoyer des textes que je considère comme importants<sup>16</sup>, ou en participant au comité de rédaction de *Sociologie du travail*.

---

<sup>15</sup> Je dois préciser que ma maîtrise de la langue anglaise n'est pas que le résultat de mes lectures sociologiques. Mes parents ont arrangé deux séjours en immersion dans des familles américaines quand j'avais 15 et 17 ans, j'ai commencé à lire des romans en anglais quand j'étais au lycée. J'ai suivi une formation à l'anglais scientifique quand j'étais ATER. Je continue à lire beaucoup en anglais en dehors du travail (romans, articles du *New York Times*, blogs) pour perfectionner mon anglais.

<sup>16</sup> M.-C. Le Pape et M. Plessz, « C'est l'heure du petit-déjeuner ? », art cit ; Marie Plessz et Alice Guéguen, « À qui profite le couple ? Une étude longitudinale de l'alimentation à l'intersection du genre, de la situation conjugale et du statut social », *Revue française de sociologie*, 2017, vol. 58, n° 4, p. 545-576 ; Sophie Dubuisson-Quellier et Marie Plessz, « La théorie des pratiques. Apports pour l'étude sociologique de la consommation », *Sociologie*, 2013, vol. 4, n° 4, p. 451-469.

Je n'écris pas la même chose en anglais et en français. Je ne l'écris pas de la même manière ni pour les mêmes personnes. Mes articles en français s'inscrivent dans des débats théoriques francophones, et font volontiers référence à de grands sociologues français morts comme Halbwachs<sup>17</sup> ou Mauss<sup>18</sup>. À l'occasion je me suis faite passeuse, introduisant avec Sophie Dubuisson-Quellier la théorie des pratiques pour le lecteur francophone<sup>19</sup>, tout comme le manuel rédigé avec Thomas Depecker et Philippe Cardon fait une ample place aux travaux étrangers – anglophones sans se restreindre aux pays anglo-saxons mais aussi, plus ponctuellement, hispanophones<sup>20</sup>.

Traduire mes publications du français vers l'anglais n'aurait guère de sens. Dans mes publications en anglais j'essaie de me conformer aux manières d'écrire de l'anglais<sup>21</sup> : les idées fortes de l'article doivent figurer dès la première page et dans chaque paragraphe elles apparaissent au début. J'essaie d'utiliser des phrases courtes avec des verbes à la voie active, d'éviter les redondances. De la même façon mes articles en anglais suivent tous le plan dit IMRAD (*introduction, methods, results and discussion*), dont je peux m'affranchir en français. Mais au-delà, sur le fond, je ne destine pas les mêmes articles aux revues françaises et anglophones. Maurice Halbwachs est inconnu de la plupart de mes collègues européens sociologues de la consommation : l'article qui fait référence aux techniques du corps a donc été soumis à *L'Année sociologique*<sup>22</sup>. Mes articles en anglais mobilisent des références et des cadres théoriques que j'ai vus mobilisés dans des débats ou publications anglophones, comme la théorie des pratiques, ou plus ponctuellement la notion de *gatekeeping*<sup>23</sup>, ce qui évite d'avoir à rechercher des références en anglais présentant des concepts typiquement français.

---

<sup>17</sup> Marie Plessz, « Des dynamiques générationnelles sexuées : l'accès aux professions très qualifiées pendant la transformation postcommuniste en Hongrie », *Revue française de sociologie*, 2011, vol. 52, n° 4, p. 657-689.

<sup>18</sup> M.-C. Le Pape et M. Plessz, « C'est l'heure du petit-déjeuner ? », art cit.

<sup>19</sup> S. Dubuisson-Quellier et M. Plessz, « La théorie des pratiques. Apports pour l'étude sociologique de la consommation », art cit.

<sup>20</sup> P. Cardon, T. Depecker et M. Plessz, *Sociologie de l'alimentation, op. cit.*

<sup>21</sup> Le livre suivant m'a été recommandé par Fabrice Étilé, à qui il avait été recommandé à son arrivée en Australie pour un séjour de recherche. Il est génial. Natalie Reid, *Getting Published in International Journals: Writing Strategies for European Social Scientists*, Oslo, NOVA, 2010, 303 p.

<sup>22</sup> M.-C. Le Pape et M. Plessz, « C'est l'heure du petit-déjeuner ? », art cit.

<sup>23</sup> Marie Plessz et Marie-Clémence Le Pape, « The political dimension of consumption work, or political consumption as work: how French households do gatekeeping on the food market », *Food, Culture & Society*, 2019, vol. 22, n° 3, p. 334-353.

Publier en anglais n'implique pas obligatoirement d'écrire en anglais. Si aujourd'hui je suis capable d'écrire un article sociologique en anglais<sup>24</sup> cela reste un processus laborieux et ingrat. J'y suis venue progressivement. J'ai d'abord présenté des posters scientifiques, des diaporamas et présentations orales dans des conférences internationales. Mes premiers textes<sup>25</sup> ont été rédigés en français et traduits par une traductrice professionnelle. Pour les articles pour *Journal of consumer culture* et pour *Sociology*, mes co-auteurs et moi-même avons anticipé la traduction en adoptant une structure générale et une organisation des paragraphes aussi « anglaise » que possible, et en laissant en anglais tous les termes propres aux corpus théoriques mobilisés, afin d'éviter à la traductrice d'avoir à les chercher – après tout nous avons lu ces termes en anglais. Ensuite j'ai écrit des textes dont l'anglais était simple : des articles courts dans des revues de santé publique<sup>26</sup>. Rédiger des recensions d'ouvrages (anglophones) en anglais a aussi été un excellent exercice<sup>27</sup>. Tous mes articles en anglais sont passés par l'*editing*, la révision linguistique par un ou une professionnelle. Il fut un temps où j'espérais pouvoir un jour travailler en anglais et en français avec la même aisance, mais ma collègue Lotte Holm, danoise expérimentée dont l'anglais me paraît irréprochable, m'a dit que travailler en anglais « *is like working with a hand tied in your back* ». Je me suis rangée à son avis.

Pour parvenir ainsi à publier dans les deux langues, faire ma thèse dans un laboratoire de Sciences Po a été un atout précieux : c'est l'Observatoire sociologique du changement qui m'a proposé de financer ma présence à un congrès du RC 28 (*Research committee on social stratification and mobility* de l'Association internationale de sociologie) dès le DEA ; qui a payé la traduction d'une de mes communications en anglais afin que je puisse en faire un article<sup>28</sup> ; et qui hébergeait des sociologues étrangers avec qui j'ai pu discuter de la revue anglophone dans laquelle soumettre l'article en question.

---

<sup>24</sup> *Ibid.* ; Marie Plessz et Fabrice Étilé, « Is Cooking Still a Part of Our Eating Practices? Analysing the Decline of a Practice with Time-Use Surveys », *Cultural Sociology*, 2019, vol. 13, n° 1, p. 93-118.

<sup>25</sup> Marie Plessz, « Life stages and transformations of the labor market », *European Societies*, 2009, vol. 11, n° 1, p. 103-136 ; Marie Plessz et al., « How consumption prescriptions change food practices. Assessing the role of household resources and life course events », *Journal of Consumer Culture*, 2016, vol. 16, n° 1, p. 101-123 ; Marie Plessz et Séverine Gojard, « Fresh is Best? Social Position, Cooking, and Vegetable Consumption in France », *Sociology*, 2015, vol. 49, n° 1, p. 172-190.

<sup>26</sup> Marie Plessz et Séverine Gojard, « Do processed vegetables reduce the socio-economic differences in vegetable purchases? A study in France », *European Journal of Public Health*, 2013, vol. 23, n° 5, p. 747-752 ; M. Plessz et al., « The relative effect of aging and retirement », art cit.

<sup>27</sup> Marie Plessz, « Review of Diewald Martin, Anne Goedicke and Karl Ulrich Mayer (Eds.): After the Fall of the Wall: Life Courses in the Transformation of East Germany », *European Sociological Review*, 2007, vol. 3, n° 4, p. 553-555 ; Marie Plessz, « Evans D., 2014, Food waste: home consumption, material culture and everyday life, London: Bloomsbury, 119 p », *Review of Agricultural, Food and Environmental Studies*, 2016, p. 1-3.

<sup>28</sup> M. Plessz, « Life Stages and Transformations of the Labor market », art cit.

## b ) S'inscrire dans un espace scientifique européen

Mon internationalisation peut être caractérisée de façon plus spécifique. La sociologie « en anglais » est vaste et hétérogène que des sociologues du monde entier publient en anglais. Je me suis progressivement inscrite dans un espace de dialogue européen autour de la sociologie de la consommation.

L'expérience des conférences du RC28 m'avait convaincue que dialoguer avec des chercheurs et chercheuses hors de France ne pouvait qu'enrichir mes travaux. J'y avais reçu des commentaires constructifs et utiles pour améliorer mes travaux ; et rencontré des collègues qui m'ont ensuite impliquée dans des projets de recherche<sup>29</sup>. Mais je me lassais aussi de ces conférences où s'égrenaient de longues séries de présentations testant le même type de modèle de sélection scolaire – dans différents pays, avec différentes variables... Je sentais aussi que mes travaux sur l'alimentation y seraient perçus comme encore plus périphériques que mes recherches sur l'Europe centrale. En outre il était important que je me familiarise avec l'actualité de la recherche sur mon nouvel objet (la consommation alimentaire) et cela n'allait de toute évidence pas venir du RC28.

Une fois recrutée à l'INRA, j'ai tâché d'identifier un lieu d'échange scientifique international sur cette thématique. Séverine Gojard et moi avons participé à deux conférences du *Food study group* de la *British sociological association*, avant d'identifier le lieu d'échange idéal au sein du réseau de recherche Consommation (RN5) de l'Association européenne de sociologie (ESA). Ce réseau fort de plus de 100 membres organise trois sessions parallèles durant les congrès de l'ESA toutes les années impaires et une conférence intermédiaire lors des années paires. J'ai participé au congrès du RN5 en 2012 puis tous les ans à partir de 2014. J'ai été membre du bureau du RN5 de 2016 à 2019, ce qui impliquait principalement de participer à la sélection des communications et à la constitution du programme, une excellente occasion d'acquérir une vue panoramique des recherches présentées dans le réseau.

C'était le lieu idéal pour plusieurs raisons : les chercheurs les plus en vue dans mon domaine y viennent chaque année faire leur présentation ; les travaux sur l'alimentation y sont nombreux mais inscrits dans des discussions plus générales sur la consommation ; les questions et discussions après les présentations sont à la fois incisives et constructives ; et il y règne une ambiance de collégialité amicale, ce qui fait qu'aujourd'hui je me réjouis de commencer

---

<sup>29</sup> Walter Müller et Irena Kogan, au MZES (*Mannheimer Zentrum für Europäische Sozialforschung*).

chaque année universitaire en retrouvant mes collègues de toute l'Europe à la conférence du RN5 fin août. J'y ai noué des relations de travail qui ont débouché sur des soumissions de projets<sup>30</sup>, des invitations pour des présentations<sup>31</sup>, et des co-écritures d'article<sup>32</sup>. Ce fort investissement de la scène européenne est donc le résultat de mes goûts personnels (pour les langues vivantes en particulier), de ma socialisation à la recherche en thèse, et de l'injonction institutionnelle de l'INRA à se positionner sur une scène non strictement française ni francophone.

Cet investissement a d'autres conséquences sur ma vie professionnelle. Je vais aux conférences de l'Association européenne de sociologie, mais j'assiste rarement aux conférences de l'Association française de sociologie, ce qui pourrait me couper d'une partie de mes collègues français. Je lis en français et en anglais indistinctement (depuis 2014). Je lis plus d'articles que de livres, et je pense mes publications en termes d'articles. Je suis très à l'aise avec les présentations avec diaporama en quinze ou même dix minutes, et je commence à m'ennuyer pendant les présentations de plus de 45 minutes.

Je me suis ainsi familiarisée avec une sociologie européenne de la consommation, dans laquelle l'alimentation occupe une bonne place, et qui constitue un sous-ensemble bien spécifique dans la masse des publications en anglais sur le sujet. C'est en Europe que s'est développée la théorie des pratiques (chapitre 4) et elle me semble encore discrète en Amérique du Nord même si l'auteur princeps, Theodore Schatzki, est américain. La sociologie européenne de la consommation est très attentive à la question des classes sociales, éclipsée par les catégories du genre et de la race outre-Atlantique. Ainsi, l'article que j'ai publié avec Marie-

---

<sup>30</sup> J'ai participé à la rédaction de projets pour l'appel *Open research area* (ORA) 2017 avec Stefan Wahlen (alors en poste aux Pays-Bas, pour l'appel Challenges for Europe (financement Wolskfågen Stiftung, Carlsberg) avec Bente Halkier (Danemark), à un consortium visant le montage d'un projet H2020 avec Lotte Holm (Danemark). J'ai rencontré toutes ces personnes aux congrès de l'ESA. Si le montage du projet de doctorat européen FEAST (déposé en janvier 2019, puis en janvier 2020) est porté par Isabelle Darmon (Edinburgh University) qui est un contact de ma collègue INRA Anne Lhuissier, les partenaires impliqués se retrouvent à l'ESA et nous avons fait plusieurs réunions de travail en marge des conférences du RN5.

<sup>31</sup> Marlyne Sahakian m'a invitée à donner une présentation dans un séminaire de formation pour des doctorants suisses, sur l'utilisation des données quantitatives et la théorie des pratiques (septembre 2017). J'ai été invitée à un séminaire de réflexion à l'Université de Manchester « *Advancing European sociology of consumption* » (19 avril 2018). J'ai invité, avec Serge Paugam, Monica Truninger (Portugal) à séjourner au CMH dans le cadre du programme d'invitations longues de l'EHESS (un mois par an de 2018 à 2020, la visite de 2020 a été annulée du fait de la pandémie).

<sup>32</sup> Marie Plessz et Stefan Wahlen, « All practices are shared, but some more than others: Sharedness of social practices and time-use in food consumption », *Journal of Consumer Culture*, 2020, vol. 00, 00 (online first), p. 00-00.

Clémence Le Pape<sup>33</sup> dans une revue états-unienne n'utilise pas la théorie des pratiques et s'appuie bien plus sur les travaux nord-américains. L'un des examinateurs anonymes de la revue nous a demandé de préciser la race des enquêtés.

D'autre part sur le plan de la pratique de la sociologie quantitative, il me semble que mes travaux même en langue anglaise ne se confondent pas avec la façon dominante d'aborder la quantification en Amérique du Nord, telle qu'Andrew Abbott<sup>34</sup> la présentait déjà en 1988, et telle que je l'ai vue à l'œuvre dans les congrès du RC28. Je me tiens à distance de ce qu'il nomme la « réalité linéaire générale »<sup>35</sup>. Il se pourrait bien que le modèle linéaire général soit aussi dominant dans la sociologie quantitative européenne, par exemple dans une revue comme *European sociological review* ou dans les congrès de l'*European consortium for sociological research (ECSR)* mais dans les travaux européens je perçois mieux les pratiques alternatives de la quantification et les alliés potentiels pour une sociologie attentive aux contextes et aux processus plutôt qu'aux modèles et aux causes (voir chapitre 5).

J'ai plus d'affinités avec les travaux de mes collègues européen·nes mais je ne me restreins pas à l'Europe quand je lis des travaux sociologiques (ni quand je les publie d'ailleurs). En revanche quand il s'agit des conférences internationales et des collaborations actives, j'ai fait le choix de ne pas aller au-delà de l'Europe au sens large. J'évite les voyages longs en avion. Après avoir participé à un workshop en Chine<sup>36</sup> en 2006, j'ai décidé que présenter un article lors d'une conférence ne justifiait pas d'endurer deux fois huit heures de vibrations et de bruit ainsi que du décalage horaire, sans parler des impacts environnementaux (dont on ne parlait pas alors). Ceci m'amène à discuter mon rapport à l'écriture scientifique.

---

<sup>33</sup> M. Plessz et M.-C. Le Pape, « The political dimension of consumption wor », art cit.

<sup>34</sup> Andrew Delano Abbott, « Transcending General Linear Reality », *Sociological Theory*, 1988, vol. 6, n° 2, p. 169-186.

<sup>35</sup> « A set of deep assumptions about how and why social events occur. [...] This reality assumes (1) that the social world consists of fixed entities with variable attributes, (2) that cause cannot flow from "small" to "large" attributes/events, (3) that causal attributes have only one causal pattern at once, (4) that the sequence of events does not influence their outcome, (5) that the "careers" of entities are largely independent, and (6) that causal attributes are generally independent of each of each other » *Ibid.*, p. 169, passim.

<sup>36</sup> PhD Workshop organisé par Sciences Po Paris et l'université de Tsing-hua Pékin, sur le thème de la sortie du communisme, novembre 2006.

### c ) Investir dans l'écriture scientifique

L'écriture scientifique est un exercice difficile, voire ingrat<sup>37</sup>. Pourtant elle est essentielle : publier nous permet de faire valider notre travail par nos pairs, de communiquer nos résultats, les confronter et en faire émerger de nouvelles questions. On pourrait dire que c'est notre « vrai boulot »<sup>38</sup>. Enfin, c'est probablement la meilleure archive qui soit pour nos recherches. Publier implique d'écrire et de réécrire. Quand on a en outre la prétention d'écrire au moins une partie de ses textes dans une langue étrangère, la difficulté est redoublée. Au cours des dernières années, j'ai vu mes collaborations et mes responsabilités croître progressivement. Comment continuer à écrire alors qu'il devient de plus en plus facile de repousser l'écriture pour effectuer une autre tâche plus facile ou plus urgente ? Comment m'assurer que j'aurais le temps d'écrire ce mémoire ?

J'ai investi dans l'écriture comme j'avais pu investir dans la maîtrise des logiciels statistiques<sup>39</sup>. J'ai observé comment travaillaient mes co-auteur-es et j'ai lu des manuels<sup>40</sup>. Ces ouvrages m'ont convaincue que le meilleur moyen de progresser était de pratiquer – une technique dont j'avais éprouvé l'efficacité pour m'approprier les logiciels de statistiques. J'ai donc traité le problème de l'écriture scientifique comme un problème d'organisation : comment m'obliger à pratiquer régulièrement ? Là encore, j'ai lu des manuels. Il s'agissait principalement de blogs et de livres de ce que l'on appelle couramment le développement personnel<sup>41</sup>. J'en ai extrait un certain nombre de pratiques, qui répondent largement à la façon dont je conçois la temporalité de mon activité professionnelle : je veux pouvoir tenir mes engagements et j'ai toujours évité de travailler dans l'urgence. Cette approche faisait en outre écho à mes incursions, au même moment, dans la théorie des pratiques. Ainsi ce que je décris ci-après peut être vu comme un ensemble de pratiques au sens que je développerai dans le chapitre 4 : je les ai trouvées dans des manuels, je les ai apprises, et je les mets en œuvre plus ou moins bien selon les jours.

---

<sup>37</sup> Paul J. Silvia, *How to Write a Lot: A Practical Guide to Productive Academic Writing*, édition originale 2007, Washington, DC, American Psychological Association, 2018, 110 p.

<sup>38</sup> Alexandra Bidet, *L'engagement dans le travail. Qu'est-ce que le vrai boulot ?*, Paris, PUF, 2011, 420 p.

<sup>39</sup> J'ai d'ailleurs commencé par améliorer ma maîtrise du traitement de texte (feuilles de style, tables des matières automatiques, renvois dans MS Word) et me former aux logiciels de gestion des références bibliographiques (Endnote pour ma thèse et au sein d'Aliss, Zotero depuis que j'ai rejoint le CMH).

<sup>40</sup> N. Reid, *Getting Published in International Journals*, op. cit. ; P.J. Silvia, *How to Write a Lot*, op. cit. ; Howard Saul Becker, *Writing for Social Scientists: How to Start and Finish Your Thesis, Book, or Article: Second Edition*, Chicago, University of Chicago Press, 1986, 424 p.

<sup>41</sup> Jim Benson et Tonianne DeMaria Barry, *Personal Kanban: Mapping Work, Navigating Life*, Seattle, Modus Cooperandi, 2011, 216 p ; Ryder Carroll, *The Bullet Journal Method: Track the Past, Order the Present, Design the Future*, New York, Penguin, 2018, 322 p ; David Allen, *Getting Things Done: The Art of Stress-Free Productivity*, New York, Penguin, 2001, 354 p.

J'essaie de réserver deux heures par jour à l'écriture scientifique. Ce temps est prioritairement consacré à la rédaction d'un texte académique, mais rédiger un projet de recherche, un rapport sur un projet ou préparer une communication « compte » aussi. Le temps d'écriture peut être consacré à lever les obstacles à l'écriture : réfléchir à la problématique, faire le plan du texte, lire une référence qui m'avait échappé pendant la phase de revue de la littérature... Mais « j'ai encore besoin de faire des analyses statistiques » est considéré comme de la procrastination et « ne compte pas » dans mes deux heures quotidiennes. Enfin, j'ai le droit d'écrire plus que deux heures, mais je n'ai pas le droit de considérer que je « rattraperai demain en écrivant quatre heures ». C'est un travail sur la temporalité de l'écriture : ne s'agit pas d'atteindre une durée totale, mais bien d'instaurer un rythme<sup>42</sup> (de la même façon qu'on ne peut pas « rattraper » le brossage de dents oublié de la veille en les brossant deux fois plus le lendemain).

Je ne travaille que sur un texte à la fois, et j'y travaille jusqu'au moment où je le transmets à quelqu'un d'autre : un co-auteur ou une collègue pour relecture, la revue ou l'éditeur pour le soumettre. Cela signifie que mon travail sur un texte est découpé en séquences que je peux terminer. Entre deux séquences, je peux considérer que je n'ai rien à faire sur ce texte et travailler sur un autre texte. Seul le texte sur lequel je travaille occupe mes pensées, et cette méthode me stimule pour avancer dans l'écriture si je sais qu'un autre texte en attente commence à devenir urgent. Pour ce mémoire ou pour l'ouvrage *Sociologie de l'alimentation*, j'ai considéré chaque chapitre que j'avais à écrire comme un texte, ce qui me permettait de traiter des demandes de révisions entre deux chapitres.

Comme je ne travaille que sur un texte à la fois j'ai une file d'attente plus ou moins remplie. Aussi quand un texte « revient » (ma co-auteure a fait des modifications, une revue a rejeté l'article...), je ne le reprends pas immédiatement. Je l'insère dans ma file d'attente, en fonction de certaines règles de priorité. Par exemple les textes que mes co-auteurs ou étudiants m'envoient pour relecture et les textes les plus près d'être publiés sont prioritaires, en général ce sont aussi ceux qui réclament le moins de temps : la relecture d'épreuves est absolument prioritaire, puis les révisions mineures d'articles, puis les révisions majeures.

---

<sup>42</sup> En lien avec mes réflexions sur la temporalité dans M. Plessz et S. Wahlen, « All practices are shared, but some more than others », art cit.

Il faut en outre dégager du temps pour écrire : Paul Silvia<sup>43</sup> recommande de bloquer la même plage horaire tous les jours, idéalement le matin, et de la considérer comme aussi obligatoire que les cours que nous donnons (lui-même est enseignant-chercheur). Je n'arrive pas à bloquer une plage horaire fixe, ni à commencer à écrire avant même d'ouvrir ma boîte mail (solution pourtant très efficace pour éviter d'être emportée dans un torrent d'urgences imprévues). Mon emploi du temps me permet pour l'instant de conserver de la souplesse et souvent je commence à écrire vers 15h ou 16h, quand je reconnais que si je veux écrire deux heures avant de partir du bureau, il faut que je m'y attelle. Cela m'a amenée à changer la façon dont je fixe des rendez-vous : je les place de façon à conserver chaque jour une plage de temps assez longue pour avoir le temps d'écrire. En effet, pendant ces deux heures, j'ai le droit de fermer ma porte, couper mon téléphone, ignorer mes mails et refuser les réunions – comme je le fais pendant un cours ou un séminaire. De même, dans les listes de tâche que je prépare pour essayer de ne rien oublier, je hiérarchise : je distingue les « buts » (ce que je veux accomplir en particulier écrire, le « vrai boulot ») et les « tâches » qui me sont assignées ou qui découlent de responsabilités, ou les aspects administratifs de mes « buts ». Ainsi quand je réfléchis à ce que je vais faire, une journée ne peut pas contenir que des tâches, il faut qu'elle contribue à mes « buts ».

Cet effort pour écrire tous les jours implique avec un effort pour lisser ma charge de travail dans le temps. Les chercheur-es sont constamment sollicité-es pour des projets incertains, représentant parfois une énorme charge de travail – qui aura ou n'aura pas lieu au gré des résultats des appels à projets. Certaines sollicitations ont des dates précises, mais pas toutes. Il y a beaucoup de choses que je ne maîtrise pas et n'espère pas maîtriser, mais quand j'ai une prise, j'essaie d'en profiter ou du moins, d'éviter qu'elle accentue des déséquilibres. Ainsi j'essaie de repérer les périodes qui vont être chargées, par exemple parce qu'un financement de projet a été obtenu, ou parce que c'est un mois où le master Quantifier en sciences sociales me demande plus de temps. J'essaie d'établir quelles sont mes priorités, ce que je veux accomplir, ce qui me tient à cœur. Je le fais en général à la rentrée, et plus particulièrement à l'occasion des rapports d'évaluation que je sou mets à INRAE tous les deux ou trois ans<sup>44</sup>. Ainsi la rédaction de ce mémoire a commencé en juillet 2019. Voici comment je la projetais dans mon rapport d'évaluation approfondie rédigé en juillet 2018 :

---

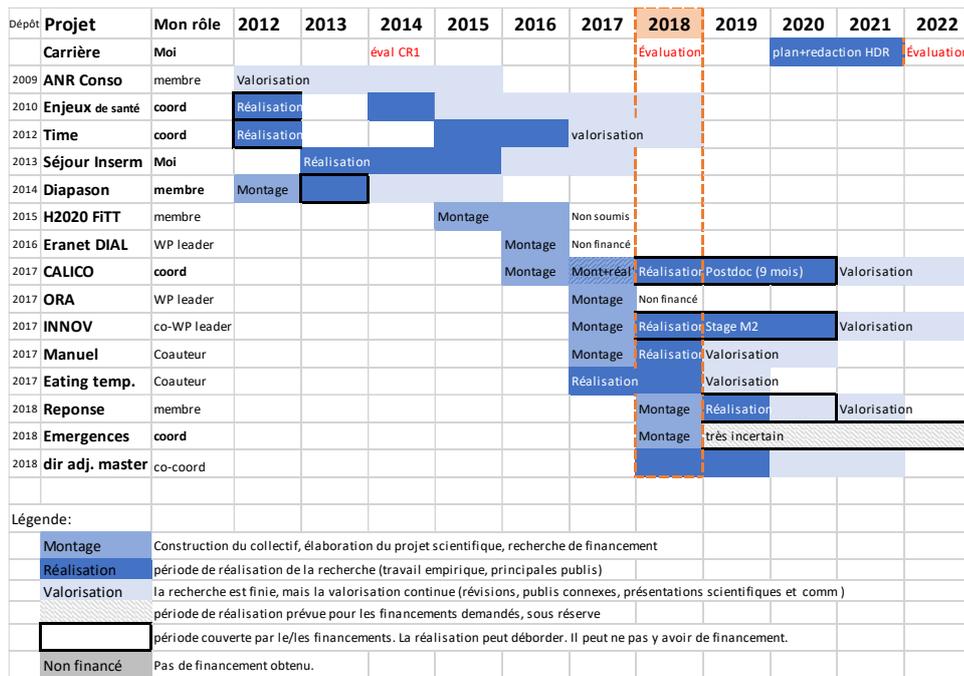
<sup>43</sup> P.J. Silvia, *How to Write a Lot*, *op. cit.*

<sup>44</sup> Ainsi ce rapport, qui pourrait être vu comme une corvée, devient un élément important de mon cadre de travail.

Mon objectif à 5 ans est d’obtenir mon habilitation à diriger des recherches (HDR), dont le titre pourrait être « comment changent nos pratiques alimentaires ? ». Dans ce but, ma première préoccupation est de ménager du temps pour écrire le mémoire d’habilitation.

J’ai donc construit la frise chronologique ci-dessous pour visualiser mon investissement dans mes différents projets de recherche. Cela m’aide à réfléchir quand on me propose de me lancer dans un nouveau projet ou qu’on essaie de m’attribuer une responsabilité supplémentaire.

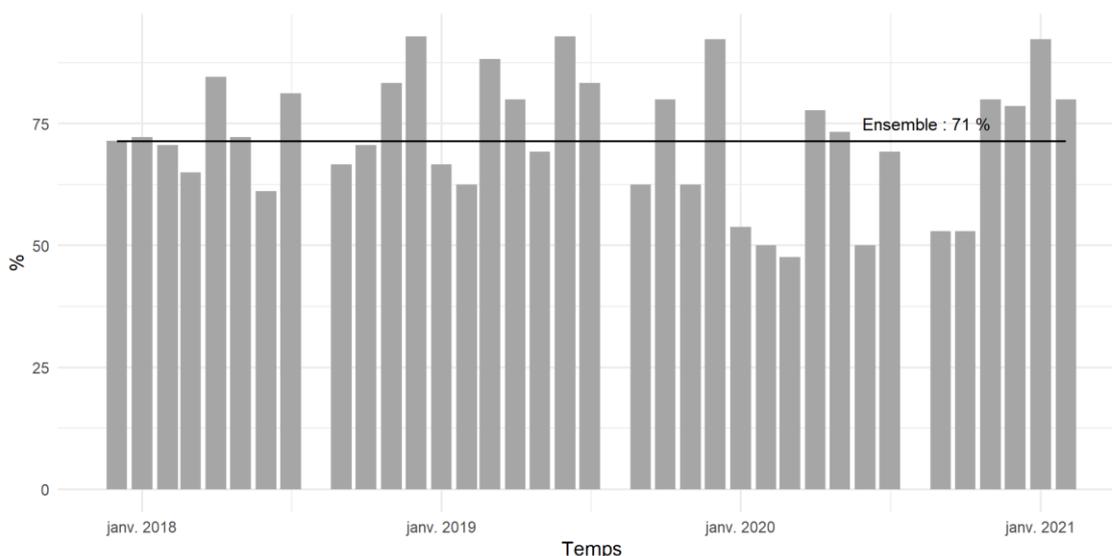
Figure 3 : Frise chronologique des projets de recherche engagés à l’été 2018



Source : Marie Plessz, Rapport d’activité approfondie, septembre 2018.

Est-ce que toute cette organisation porte ses fruits ? J’ai noté dans un fichier tous les jours où je parvenais à consacrer deux heures à l’écriture scientifique (en excluant les jours de congés et les jours entièrement bloqués par des réunions ou des missions). J’ai commencé le 1<sup>er</sup> décembre 2017, ce qui me donne un certain recul.

Figure 4 : Pourcentage de jours de travail par mois où j'ai consacré deux heures à l'écriture scientifique



Note : Mon tableau couvre la période 01/12/2017 au 28/02/2021 (1167 jours). J'ai exclu les week-ends, le mois d'août et les congés de Noël (377 jours) ainsi que des jours fériés, de congés, bloqués par des réunions missions ou cours matin et après-midi, ou non remplis (220 jours). Le graphique porte sur 570 jours. L'année 2020 a été marquée par le mouvement social contre les retraites et la Loi de programmation de la recherche, puis par le confinement pendant lequel j'ai commencé par refaire le site web du master sciences sociales.

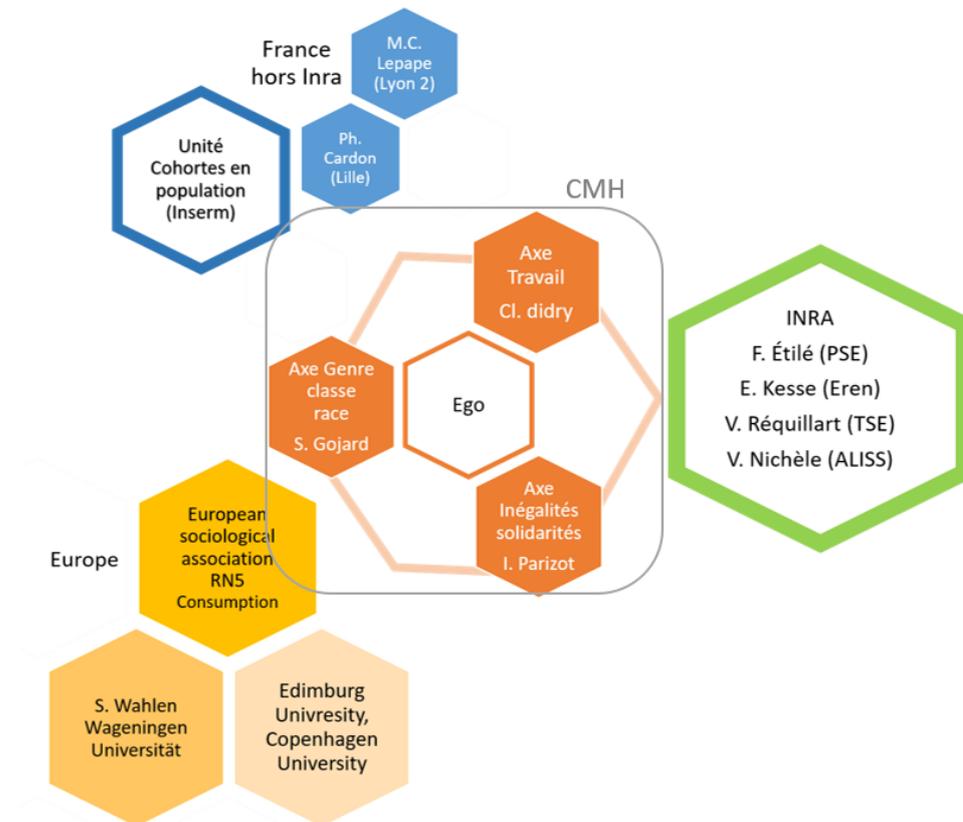
D'après ce graphique, j'ai consacré deux heures à l'écriture presque trois jours travaillés sur quatre sur la période, avec de fortes variations d'un mois sur l'autre. Comme j'ai commencé à tenir ce tableau à peu près au moment où j'ai commencé à vouloir écrire deux heures par jour, et que les ouvrages que j'avais lus présentaient la tenue du tableau comme un moyen de se motiver, je m'attendais à voir ma moyenne mensuelle progresser, mais ce n'est pas le cas : il n'est donc pas sûr que j'écrive plus qu'avant<sup>45</sup>. En revanche, le tableau a clairement un effet psychologique : quand j'ouvre mon tableur pour ajouter un 1 dans la case du jour, j'ai la satisfaction de me dire que j'ai accompli mon but pour la journée.

### 3. Explorations pluridisciplinaires

Collaborer, copublier est important à l'INRA, peut-être parce que c'est une évidence dans les sciences du vivant. Cela se manifeste par exemple dans les rapports d'évaluation dont la dernière section consiste en un organigramme faisant apparaître les collaborations, internes et externes à l'INRA. Voici à titre d'exemple celui qui figurait dans mon rapport de 2018.

<sup>45</sup> À moins que la tenue du tableau ait introduit une rupture drastique dans mes habitudes.

Figure 5 : Organigramme fonctionnel faisant apparaître les collaborations dans et hors unité, dans et hors INRA, pour mon évaluation approfondie de 2018



Note: Les collaborations en sociologie sont représentées par des hexagones pleins, les collaborations hors sociologie par des hexagones vides.

J'ai collaboré avec un économiste, Fabrice Étilé, alors chercheur comme moi au sein de l'unité ALISS, mais aussi avec des disciplines moins sociales (épidémiologie sociale, épidémiologie nutritionnelle) voire pas du tout sociales (métabolomique<sup>46</sup>). Ces collaborations répondaient en large part à des injonctions de l'INRA en direction des collectifs de recherche dont je faisais partie, en particulier l'unité ALISS, composée d'économistes et de sociologues de la consommation alimentaire. Ayant été formée à l'économie (sciences économiques et sociales en classe préparatoire et à l'agrégation, double licence sociologie-économie du travail) j'en avais fait un argument au moment de mon recrutement, il fallait agir en conséquence. Au début des années 2010 l'INRA a créé les méta-programmes, un financement interne à l'Institut, transverse aux départements et aux disciplines, visant à renforcer les collaborations interdisciplinaires sur des thématiques jugées stratégiques au sein de l'institution. J'étais moins prédisposée à ces collaborations car il s'agissait de pluridisciplinarité au-delà des sciences

<sup>46</sup> La métabolomique est l'étude des toutes petites molécules du corps humain.

sociales<sup>47</sup>. Deux événements ont eu lieu à peu de temps d'intervalle. L'équipe Solal a été contactée par Marie Zins et Marcel Golberg, de l'unité Inserm « Cohortes en population » pour travailler sur le questionnaire alimentaire de la cohorte Constances. Je crois qu'ils avaient appris notre existence par Pierre Chauvin qui avait travaillé avec Anne Lhuissier et d'autres collègues ALISS. Dans le même temps, Marie Zins et Marcel Goldberg travaillaient avec Blandine Comte et ses collègues de la plateforme de métabolomique de l'INRA Clermont-Ferrand pour répondre à l'appel d'un des tous premiers métaprogrammes INRA, Did'it (Déterminants et impact de la diète, interactions et transitions). Blandine Comte a sollicité Séverine Gojard pour ce projet – et ça faisait sens car Séverine avait travaillé sur alimentation et vieillissement et le projet portait sur les premiers signes de dérèglements métaboliques au cours du vieillissement). Séverine m'a proposé que nous participions ensemble à ce projet en demandant une bourse de thèse.

Au même moment je cherchais comment satisfaire à mon obligation de « séjour de recherche postdoctorale d'au moins un an, de préférence à l'étranger ». Marcel Goldberg et Marie Zins nous avaient fait savoir qu'ils avaient des données sur l'alimentation dans Gazel qui étaient sous-exploitées – ils nous invitaient à collaborer. C'est Séverine Gojard qui a eu l'idée salvatrice : je pourrais faire un « séjour de recherche postdoctorale » dans l'unité Cohortes épidémiologiques en population pour étudier l'alimentation sur les données de la cohorte Gazel. Dès que l'idée a été formulée, elle s'est imposée comme la solution à tous mes problèmes – logistiques car l'unité était à six km à vélo de chez moi, institutionnels car visiter une unité d'une autre discipline et construire de nouvelles collaborations satisfieraient les attentes de mes évaluateurs, et scientifiques pour accéder à des données fécondes et apprendre des méthodes pour les traiter.

#### a ) **Les méthodes quantitatives comme *lingua franca***

Les méthodes quantitatives ont joué un double rôle dans mes explorations interdisciplinaires. D'une part, elles ont facilité la communication avec l'économie et l'épidémiologie qui sont intrinsèquement quantitatives – c'est-à-dire qu'elles saisissent le monde par des indicateurs chiffrés (taux, coefficients, concentrations, significativité statistique). Concrètement, il s'agit très souvent de faire une régression multivariée plus ou moins sophistiquée. Parce que je peux utiliser les mêmes techniques, j'étais à peu près à même

---

<sup>47</sup> Au sein de l'INRA beaucoup d'acteurs ont une vision assez floue des limites entre les disciplines des sciences sociales, un peu comme nous avec « la biologie ».

de comprendre les raisonnements, et de faire comprendre les miens. Nous appliquons les mêmes opérations à des questionnements différents. Nous pouvons traduire.

Mais plus encore, il me semble que les méthodes quantitatives ont été une importante motivation pour entreprendre ce coûteux travail de traduction. Pourquoi en effet, passer du temps à expliquer à des métabolomistes ce qu'est la classe sociale et la catégorie socioprofessionnelle, et à se faire décrire comment on peut disperser du pipi de souris dans un cylindre sous vide pour y repérer des molécules dont on ne sait ni le nom ni la fonction biologique ; pourquoi assister à une soutenance de thèse sur les facteurs de risque professionnels des troubles musculo-squelettiques aux coudes et aux genoux<sup>48</sup>, pourquoi entrer dans le dialogue de sourds entre l'économiste affirmant que « c'est endogène » et la sociologue répondant que « ce n'est pas le problème » ? En travaillant au sein de l'unité « Cohortes épidémiologiques en population » j'ai pu accéder à des données que les sociologues de l'alimentation n'ont jamais les moyens de produire, des données où les mêmes individus (20 000 dans Gazel) sont interrogés à plusieurs reprises sur leur alimentation, sur une période de plus de vingt ans. J'ai pu d'apprendre à traiter ces données auprès de statisticiennes expérimentées et des personnes mêmes qui avaient conçu l'enquête et continuaient à en orchestrer la collecte. Quand Fabrice Étilé m'a proposé de travailler avec lui sur la consommation alimentaire j'y ai vu l'occasion de progresser en Stata, d'apprendre à être plus efficace dans l'organisation du travail quantitatif, et de comprendre ce qu'était cette fameuse endogénéité.

### b ) Mieux comprendre ma sociologie

Ces deux expériences interdisciplinaires m'ont appris ce que j'espérais et plus encore. Mais avons-nous produit, comme semblait l'attendre notre hiérarchie, des connaissances proprement interdisciplinaires ? Je ne suis pas sûre. Par exemple le projet de recherche avec Fabrice Étilé a débouché sur la publication de deux articles, tous deux en anglais, l'un dans une revue d'économie<sup>49</sup>, l'autre dans une revue de sociologie<sup>50</sup>. Leurs résultats sont compatibles et dans une certaine mesure, complémentaires. L'un réduit les biais d'endogénéité avec des variables instrumentales dont je comprends le principe mais dont je ne perçois les forces et

---

<sup>48</sup> Éléonore Herquelot, *Facteurs de risque professionnels des troubles musculo-squelettiques aux coudes et aux genoux*, épidémiologie, Versailles-St Quentin en Yvelines, s.l., 2015.

<sup>49</sup> Fabrice Étilé et Marie Plessz, « Women's employment and the decline of home cooking: Evidence from France, 1985–2010 », *Review of Economics of the Household*, 2018, vol. 16, n° 4, p. 939-970.

<sup>50</sup> M. Plessz et F. Étilé, « Is Cooking Still a Part of Our Eating Practices? », art cit.

faiblesses que parce que Fabrice Étilé me les a expliquées ; l'autre déploie une approche processuelle de la réalité sociale, ignore les décisions des agents et donc les potentiels problèmes d'endogénéité. Nous avons donc reproduit le découpage disciplinaire. Il y a plusieurs raisons à cela : nous avons chacun pris la tête d'un des deux articles, et il existe peu de revues interdisciplinaires, aucune sans doute qui pouvait nous apporter à chacun autant de crédit qu'une publication dans notre discipline – ce qui est symptomatique de la place des disciplines dans la définition de l'excellence scientifique.

Je rejoins le jugement d'Abbott : s'il est sceptique quant à la production de connaissances interdisciplinaires en général, il estime que dans les projets interdisciplinaires « chacun est conduit à voir sa propre discipline différemment »<sup>51</sup>. Ainsi travailler avec des économistes et des épidémiologistes m'a fait beaucoup réfléchir à la notion de causalité. Alors que je discutais avec Fabrice des analyses que nous allions mener, il me répétait souvent, « ce n'est pas causal ». Un coefficient de régression, en effet, ce n'est pas causal. C'est une association statistique. La causalité est dans la tête des êtres humains. Cette conviction fait partie de ma formation aux méthodes quantitatives. Mais il m'est vite apparu que mon collègue économiste avait une définition bien établie, partagée avec ses pairs, de ce qu'est une cause : une cause c'est une association qui a du sens au regard d'un certain modèle économique, et qui subsiste quand on a réduit les biais d'endogénéité. L'endogénéité désigne les situations où l'explication est « déjà dans le modèle », par exemple parce que les agents qui prennent des décisions peuvent anticiper les décisions qui seront prises par eux ou par d'autres acteurs. Dans ce cas en effet l'explication (candidate au statut de cause) et l'expliqué (l'*outcome*, la variable dépendante) sont les résultats d'un phénomène antérieur, non observé, mais qui peut être inscrit dans le modèle<sup>52</sup>. Par exemple, le fait que les femmes qui travaillent à plein temps cuisinent moins longtemps ne signifie pas que le travail cause une réduction du temps de cuisine : les femmes ont peut-être décidé de travailler à plein temps *parce qu'elles n'aiment pas cuisiner*, ou savent qu'elles peuvent déléguer. L'économiste cherche à isoler la part *exogène* de l'effet du travail sur le temps de cuisine, c'est-à-dire non attribuable à l'ensemble des choix que fait l'agent en vertu de ses préférences (sur lesquelles l'économie ne se prononce pas). Moi, sociologue, je suis plus

---

<sup>51</sup> Didier Demazière et Morgan Jouvenet (dir.), *Andrew Abbott et l'héritage de l'école de Chicago : Tome 1*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2016, p. 208.

<sup>52</sup> Ce phénomène antérieur peut ressembler à une boucle, qu'on appelle parfois causalité inverse. Selon ma collègue statisticienne Alice Guéguen, le terme de causalité inverse est impropre, il oublie la dimension temporelle des enchaînements causaux. Si le chômage cause l'alcoolisme et l'alcoolisme augmente le risque de chômage, la seconde relation n'est pas une causalité inverse, mais plutôt une suite de relations causales : alcool → chômage → alcool. Qui pourrait bien être : emploi dégradé → alcool → emploi perdu → alcool.

intéressée par ce qui fait que certaines femmes se sentent autorisées à ne pas cuisiner que par l'effet « pur » du salaire sur leur temps de cuisine.

Les épidémiologistes ont eux aussi une définition bien instituée de la cause. Ils ont même une liste de critères à vérifier :

- séquence dans le temps (antériorité de la cause sur l'effet) ;
- constance et de reproductibilité de l'association ;
- force et spécificité de l'association statistique ;
- relation dose-effet (ou gradient dose-réponse) ;
- effet d'une intervention supprimant le facteur de risque (confirmation expérimentale) ;
- cohérence avec les connaissances actuelles (plausibilité biologique)<sup>53</sup>.

Si pour les économistes, une cause ne se comprend qu'au regard d'un modèle spécifié par l'auteur, pour les épidémiologistes il est plutôt fait référence, à travers la notion de plausibilité biologique, à un corpus de connaissances empiriques (médicales, physiologiques, psychochimiques...) validées par la publication dans des revues scientifiques, souvent dans d'autres domaines des sciences du vivant.

Je me suis alors demandée ce qu'était une cause pour moi, sociologue. J'ai été bien embarrassée. Les grands sociologues me semblent plutôt tenir la causalité à distance, par exemple Howard Becker quand il suggère de remplacer la question « pourquoi » par « comment »<sup>54</sup> ; ou Max Weber quand il pense les relations entre Réforme protestante et naissance du capitalisme comme des « affinités électives »<sup>55</sup>. J'ai formé alors l'idée que la sociologie – celle que je pratique et qui m'intéresse en tout cas – ne s'intéresse pas vraiment aux causes. Elle admet pour principe que la réalité est un entrelacs de causalités multiples et localisées. Partant de là, en tant que sociologue, je m'intéresse moins aux causes qu'aux configurations plus ou moins propices à l'émergence de tel ou tel phénomène social, et aux processus que ce phénomène et ses éléments déclenchants constituent tous ensemble. Je me reconnais totalement dans le positivisme narratif d'Abbott qui consiste « à la fois à rendre

---

<sup>53</sup> Voir par exemple Faculté de Médecine Paris-Ile-de-France-Ouest, *Critères de causalité*, [http://www.pifo.uvsq.fr/epideo/esp/chap\\_3/critres\\_de\\_causalit.html](http://www.pifo.uvsq.fr/epideo/esp/chap_3/critres_de_causalit.html), 2006, (consulté le 15 juillet 2019).

<sup>54</sup> H.S. Becker, *Les ficelles du métier*, op. cit.

<sup>55</sup> Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, édition originale 1905, Paris, Plon, 1964.

compte de l'influence déterminante des contextes dans lesquels se déroulent ces processus et à produire des généralisations dépassant les particularismes sociohistoriques »<sup>56</sup>. Plus généralement, je remarque qu'économistes et épidémiologistes parlent de cause quand et pour autant qu'ils doivent produire des résultats destinés à agir sur le monde et la société. Il peut en découler des décisions de santé publique avec des conséquences économiques, politiques, sociales, médicales. Les économistes se préoccupent de causes surtout quand ils essaient de mesurer des « rapports coût-efficacité » par exemple : quel devrait être le niveau d'une taxe sur les sodas pour détourner les consommateurs des sodas sans trop peser sur le budget des plus pauvres ? Il ne faut pas attribuer à la taxe l'effet d'autre chose comme la conjoncture économique. Les sociologues traitent rarement ce type de questions. Beaucoup – moi la première – regimbent quand on leur demande « quel serait l'effet de... ? » « est-ce qu'il faut développer une politique de... ? » ou encore « pourquoi y a-t-il tant de... ? ». Préciser ainsi ce que moi, en tant que sociologue, je ne faisais pas (et ne voulais pas faire), m'a amenée à réfléchir à ce que je faisais, en particulier avec mes outils de prédilection, les méthodes quantitatives (je traite ce point au chapitre 5).

Mon dialogue avec l'équipe de métabolomique de l'INRA m'a conduite à livrer un autre constat sur ma sociologie, plus inattendu : si la cumulativité est un critère de jugement des disciplines, la sociologie n'a pas à rougir devant les sciences de la vie<sup>57</sup>. La métabolomique est la science qui vise à identifier les petites protéines du corps humain. La métabolomique nutritionnelle se concentre sur les petites protéines impliquées dans la nutrition. Pour faire de la métabolomique il faut réunir une équipe pluridisciplinaire. En l'occurrence dans Diapason Blandine Comte a un doctorat en biologie humaine et nutrition, Estelle Pujos-Guillot, en chimie analytique, et Amedeo Napoli est un mathématicien spécialiste de la découverte de connaissance. Il faut aussi des machines très coûteuses, en l'occurrence des spectromètres de

---

<sup>56</sup> Morgan Jouvenet, « Contextes et temporalités dans la sociologie processuelle d'Andrew Abbott », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2016, vol. 71, n° 3, p. 607. L'auteur ajoute « Idéalement ces généralisations pourraient s'appuyer sur une quantification - mesurant par exemple la proximité des séquences historiques (sur le modèle de l'*optimal matching analysis*) ». L'*optimal matching* est une technique qui produit des typologies (sur le modèle des analyse factorielles et classification) plutôt que des relations d'association comme le ferait une régression.

<sup>57</sup> Ce dialogue s'est fait dans le cadre du projet Diapason, financement INRA, coordinatrice Blandine Comte. Le projet a financé entre autres la bourse de thèse de Charlotte Dion (direction Séverine Gojard et moi-même), qui a interrompu son doctorat après deux ans pour raisons de santé. Deux publications de ce projet : Charlotte E. Dion et al., « Bien vieillir, bien manger ? Avancée en âge et modifications de l'alimentation dans la cohorte Gazel », *Gérontologie et société*, 2020, vol. 42, n° 2, p. 99-120.. Charlotte E Dion, Marie Plessz, « Integrated and predictive approach for identifying determinants of health changes: role of nutrition (poster) », 11. NuGOweek Nutrigenomics of Foods (actes du congrès), 2014. La NuGOweek est une grosse conférence de nutriginomique où Charlotte Dion a présenté ce poster. L'article dans *Gérontologie et société* ne fait aucune référence à la partie métabolomique du projet.

masse. Ces machines ne produisent pas exactement les mêmes résultats dans tous les laboratoires où elles sont installées, et bien sûr la plus récente ne produit pas les mêmes résultats que la machine précédente, moins sophistiquée. Il en résulte que pour identifier une molécule, il est très difficile de s'appuyer sur les résultats déjà obtenus, même par d'autres laboratoires utilisant le même matériel.

Il y a quelque chose de vertigineux à réaliser que les travaux antérieurs à l'invention de la spectrométrie de masse sont peu utiles pour faire progresser la métabolomique. À l'inverse, en sociologie, je peux lire Durkheim et m'extasier sur les conclusions qu'il arrivait à tirer de tableaux croisés à trois variables à une époque où les ordinateurs n'existaient pas. Je peux m'appuyer sur des publications mobilisant la variable « catégorie socioprofessionnelle » sur plusieurs décennies. Je peux lire avec profit les résultats d'une monographie réalisée dans l'Entre-deux-guerres en Autriche<sup>58</sup>. Ce que cherchent ces disciplines n'est pas non plus comparable. Si la métabolomique a besoin de machines si sophistiquées, c'est peut-être parce qu'elle cherche à relever l'empreinte d'une fourmi alors que la sociologue qui mesure l'effet du groupe socioprofessionnel ne peut capter que des empreintes d'éléphant, tant cette variable est rudimentaire en comparaison des mesures sophistiquées des chimistes. Mais de fait, on trouve un lien entre groupe socioprofessionnel et une incroyable variété de phénomènes, de l'obésité aux pratiques culturelles. Il est probable que la classe sociale pèse aussi lourd qu'un éléphant sur les destinées et sur la santé des gens, comparée aux marqueurs précoces du syndrome métabolique<sup>59</sup>. Si le propre de la science est d'être cumulative, je n'ai plus aucun complexe d'infériorité face aux « vraies sciences » de laboratoire.

### c ) **D'autres pratiques d'écriture et de cosignature**

Outre mes réflexions épistémologiques mes explorations pluridisciplinaires m'ont fait découvrir d'autres pratiques d'écriture et de signature scientifique. Cela a été particulièrement net dans le cadre de mon « voyage en épidémiologie »<sup>60</sup> car j'ai dû adopter ces pratiques quand je publiais des travaux basés sur les cohortes Gazel et Constances, avec des conséquences sur ma liste de publication.

---

<sup>58</sup> Marie Jahoda, Paul F. Lazarsfeld et Hans Zeisel, *Marienthal: The Sociography of an Unemployed Community*, édition originale 1971, New Brunswick, U.S.A., Routledge, 2002, 176 p que j'ai lu pour préparer le chapitre 6.

<sup>59</sup> Cumul de plusieurs désordres du métabolisme parmi : obésité, cholestérol, hypertension, diabète.

<sup>60</sup> Marie Plessz, « Voyage en épidémiologie », présentation au séminaire de l'équipe ERIS, Paris, France, 2015.

Voici comment j'avais commenté la première page de mon article paru dans *British Journal of nutrition* lors d'un séminaire de l'équipe ERIS en 2015<sup>61</sup> :

Figure 6 : La première page d'un article de revue d'épidémiologie

*British Journal of Nutrition* (2015), 114, 979-987  
doi:10.1017/S0007114515002615  
© The Authors 2015

**Ageing, retirement and changes in vegetable consumption in France: findings from the prospective GAZEL cohort**

Marie Plessz<sup>1,2\*</sup>, Alice Guéguen<sup>2</sup>, Marcel Goldberg<sup>2,3</sup>, Sébastien Czernichow<sup>2,3,4</sup> and Marie Zins<sup>2,3</sup>

<sup>1</sup>UR1203 ALISS Alimentation et sciences sociales, INRA, 65 bd Branlebourg, 94205 Ivry sur Seine, France  
<sup>2</sup>Institut, Population-based Epidemiologic Cohort Unit, ERIS 011, 12 Avenue Paul Vaillant Couturier, 94800 Villejuif, France  
<sup>3</sup>University of Versailles Saint Quentin, 55 Avenue de Paris, 78000 Versailles, France  
<sup>4</sup>Department of Nutrition, A. Paré Hospital, 9 Avenue Charles de Gaulle, 92100 Boulogne-Billancourt, France

(Submitted 4 July 2014 – Final revision received 11 February 2015 – Accepted 5 June 2015)

**Abstract**  
The aim of this study was to describe the change in vegetable consumption with ageing and the transition to retirement. Study subjects were the participants of the GAZEL prospective cohort (Gaz and Electricité de France) aged 40–49 years at inclusion in 1990 who retired between 1991 and 2008 (12 942 men and 2739 women). Four FFQ were completed from 1990 to 2009. We used multiple imputation by chained equations in order to avoid dropping incomplete cases. The OR for eating vegetables everyday was estimated as a function of ageing, retirement status and the place of lunch before retirement through generalised estimating equations. Analyses were stratified by sex, and models were adjusted for confounders, including current spousal status. In 1990, 17.7% of men and 31% of women reported eating vegetables daily. The odds of consuming vegetables everyday increased with ageing for both men and women. The usual place of lunch was home for less than half the sample before retirement and for almost every respondent after retirement. For those who changed their place of lunch, the association between being retired and the odds of eating vegetables daily was positive and significant. We found that, in this cohort, vegetable consumption increased with ageing. Retirement had an indirect effect on vegetable consumption mediated by changes in the place of lunch.

**Key words:** Ageing; Vegetable consumption; Retirement; Multiple imputations; Meal place; GAZEL prospective cohort

Vegetables are a major focus of current nutritional guidelines in developed countries because higher intakes can help protect from a wide range of non-communicable diseases<sup>(1)</sup>. Recent findings suggest that only 12% of the Americans meet the official dietary guidelines for vegetable intake<sup>(2)</sup> and that the British consumed on average 135 g/d of vegetables, 100 g/d below the UK guidelines<sup>(3)</sup>. In France, vegetable intakes appear to be higher, close to the levels reported in Southern European countries<sup>(4)</sup>, with 55% of the population eating more than two servings (160 g) daily<sup>(5)</sup>. Barriers to vegetable consumption include cost, poor nutritional knowledge and limited cooking time and skills<sup>(6–8)</sup>. Although people spend more time in food preparation in France than in many other European countries<sup>(9)</sup>, these factors are also associated with lower vegetable consumption<sup>(3,10,11)</sup>.

Cross-sectional surveys suggest a strong association between age and vegetable consumption in France and elsewhere<sup>(5,12–15)</sup>. However, it remains unclear whether age reflects the process of ageing, differences across birth cohorts or the impact of specific life-course transitions<sup>(16–19)</sup> such as retirement. Studies on the transition to retirement have shown its positive impact on health outcomes such as self-rated health<sup>(20)</sup> and sleep<sup>(21)</sup>, but results are unclear regarding physical activity<sup>(22,23)</sup> or alcohol consumption<sup>(24)</sup>. In a cohort of 1200 Finnish civil servants, Heikkinen *et al.*<sup>(25)</sup> found an increase in healthy food habits in retired women but not in retired men. Food budget tends to decline after retirement<sup>(26)</sup>, along with a decline in eating out<sup>(27)</sup> and an increase in time devoted to cooking<sup>(28)</sup>. However, adverse effects of retirement were also reported – for example, people who retired from strenuous jobs were found to gain weight and waist circumference while diminishing their fruit and vegetable intakes<sup>(29)</sup>. All these findings suggest that retirement might affect food consumption and especially vegetable consumption, but research on this aspect has been very limited thus far<sup>(30)</sup>.

The aim of this study was to assess the relative effects of both the ageing process and transition to retirement on the odds of daily vegetable consumption in a cohort with 19 years of follow-up.

**Methods**  
*Study design*  
The GAZEL cohort study (Gaz and Electricité de France) is an occupational cohort composed of 20 625 employees of the

**Abbreviation:** GAZEL, Gaz and Electricité de France.  
\* Corresponding author: M. Plessz, fax +33 1 49 59 69 90, email marie.plessz@ivry.inra.fr

Source : PLESSZ Marie, GUÉGUEN Alice, GOLDBERG Marcel, CZERNICHOW Sébastien et ZINS Marie, « The relative effect of aging and retirement on vegetable consumption in France: the prospective GAZEL cohort », *British Journal of Nutrition*, 2015, vol. 114, n° 06, p. 979-987.

Les articles d'épidémiologie sont très brefs (maximum 3 500 mots pour *American Journal of Epidemiology*, 3 000 pour le *Journal of the American Medical Association* contre 8 000 mots dans la plupart des revues de sociologie anglophone). Le résumé contient les informations essentielles, en particulier le résultat chiffré à retenir, typiquement un *odds-ratio* avec son intervalle de confiance. Le but est clair : les lecteurs passent en revue un grand nombre de papiers, ils doivent avoir toutes les informations dès le résumé. Le rédacteur en chef<sup>62</sup> qui

<sup>61</sup> *Ibid.*

<sup>62</sup> Je traduis ainsi le terme anglais *editor*. Il reçoit tous les articles soumis et prend les décisions clés quant à la publication : rejet, envoi pour examen, demande de révision, acceptation pour publication. Une revue peut avoir plusieurs *editors*.

reçoit l'article soumis décide sur la base du résumé si son journal peut être intéressé à publier l'article (auquel cas il l'envoie à des évaluateurs externes), ou non auquel cas l'article est rejeté. Ceci prend quelques jours, permettant à l'auteur de resoumettre très vite dans une autre revue. J'ai soumis l'article en question à trois journaux en un mois.

L'ordre des auteurs n'est pas laissé au hasard de l'alphabet. Il y a souvent beaucoup d'auteurs car il en faut peu pour être auteur, en comparaison avec les usages en sociologie. Celui ou celle qui a fait les analyses, souvent un doctorant ou postdoctorant (en l'occurrence moi) apparaît en premier. En dernier vient son encadrant-e (Marie Zins). Ce sont les deux positions qui ont de la valeur. Entre les deux, on cite toutes les personnes qui ont rendu l'article possible et au moins lu la version soumise : Alice Guéguen qui a donné des conseils essentiels pour les analyses statistiques, Marcel Goldberg parce qu'il est le principal investigateur de la cohorte Gazel et que sans lui, il n'y aurait pas de données donc pas d'article, Sébastien Czernichow parce qu'il a discuté mon projet de recherche et les résultats intermédiaires et relu les versions successives du texte. Tout cela est explicité dans une section dédiée à la fin de l'article.

Quand j'ai commencé à travailler sur les données de la cohorte Gazel et plus tard Constances, je me suis engagée à toujours cosigner avec un membre de l'unité. Mais comme les règles de désignation des auteurs étaient encore obscures pour moi, je me suis à chaque fois tournée vers Marie Zins (mon encadrante pendant ce séjour postdoctoral) et je lui ai demandé qui étaient les auteurs de mes publications. C'est ainsi que mon article *À qui profite le couple* est cosigné avec Alice Guéguen<sup>63</sup>, et celui dans *Gérontologie et société*<sup>64</sup> avec Marie Zins. Ces usages font sens au regard de la division du travail en épidémiologie et de la pression à publier. Un chercheur en épidémiologie peut rapidement accumuler un nombre très important de publications, en tant que premier auteur, dernier auteur ou « au milieu ». Mais construire une cohorte épidémiologique et en collecter les données requiert beaucoup de temps. Un chercheur qui est principal investigateur d'une grande enquête épidémiologique ne peut matériellement pas publier autant qu'un chercheur qui se consacrerait uniquement à l'analyse de données existantes<sup>65</sup>. Comme la liste de publications est la mesure cardinale de la valeur scientifique

---

<sup>63</sup> M. Plessz et A. Guéguen, « À qui profite le couple ? Une étude longitudinale de l'alimentation à l'intersection du genre, de la situation conjugale et du statut social », art cit.

<sup>64</sup> C.E. Dion et al., « Bien vieillir, bien manger ? Avancée en âge et modifications de l'alimentation dans la cohorte Gazel », art cit.

<sup>65</sup> C'est particulièrement vrai pour une cohorte dont les données ne seront vraiment « rentables » qu'après plusieurs années, quand les participants commenceront à tomber malades ou à mourir.

dans cette discipline, et que les données sont essentielles pour publier – non seulement les données mais leur qualité, c’est-à-dire la taille de l’échantillon, l’utilisation de modes de collecte et d’indicateurs validés par la communauté scientifique, le recueil de nombreuses variables de contrôle – les principaux investigateurs de données sont rémunérés en étant co-auteurs de tous les articles utilisant leurs données.

Plus largement, les contributions à une recherche donnent aisément droit au statut d’auteur d’une publication. Ainsi je voulais mesurer le respect des recommandations nutritionnelles du Programme national nutrition santé dans Constances en m’inspirant d’une publication d’Emmanuelle Kesse-Guyot, elle m’a accordé son temps en m’aidant à adapter son score au questionnaire de la cohorte Constances et j’en ai fait une co-auteure de mes articles sur ce sujet<sup>66</sup>. Je suis à mon tour devenue co-auteure d’articles dont les auteurs ont échangé avec moi pour construire un indicateur dans un contexte similaire<sup>67</sup>.

### **III — CONCLUSION : FAIRE DE LA SOCIOLOGIE AVEC L’ALIMENTATION**

---

J’ai dit, au début de ce chapitre, que je n’avais embrassé une vocation de chercheuse en sociologie que très tard. En fait je ne l’ai fait que quand cela a soudain paru réaliste, car je ne joue pas aux jeux que je pense perdre. J’ai investi dans mon travail de chercheuse les goûts et les pratiques que j’avais développés pour le travail scolaire : en de nombreuses circonstances, je me suis efforcée de saisir les opportunités que je voyais de « continuer à apprendre » tout en essayant de faire tout ce qu’on attendait de moi, et j’ai résolu les problèmes qui se présentaient à moi (comment publier toutes les connaissances que je produis ?) en adoptant des pratiques typiquement scolaires – lire des manuels, s’exercer, travailler selon des horaires réguliers. Ces dispositions et ces pratiques professionnelles s’accordent bien avec les attentes de mon institution de rattachement, INRAE. Elles font de moi, je pense, une chercheuse plus efficace – et plus épanouie : non seulement je contiens mes angoisses, mais en outre j’embrasse les

---

<sup>66</sup> Marie Plessz et al., « Poverty does not modify the association between perceived diet healthiness and adherence to nutritional guidelines in the Constances cohort (France) », *Appetite*, 2019, vol. 138, p. 190-197 ; Marie Plessz et al., « Les habitudes alimentaires dans la cohorte Constances : équilibre perçu et adéquation aux recommandations nutritionnelles françaises », *Bulletin épidémiologique hebdomadaire*, 2016, vol. 2016, n° 35-36, p. 660-666.

<sup>67</sup> Gaëlle Soriano et al., « Ready-meal consumption in older people: association with obesity and dietary intake », *Aging Clinical and Experimental Research*, 2019, vol. 31, n° 6, p. 855-861 ; Joane Matta et al., « Diet and physical activity in the association between depression and metabolic syndrome: Constances study », *Journal of Affective Disorders*, 2019, vol. 244, p. 25-32.

changements et les nouveautés comme de nouvelles occasions d'apprendre. Par exemple, mon nouveau chantier est d'apprendre à rendre mes analyses plus répliquables et accessibles, dans l'esprit de la science ouverte, ce qui me conduit à apprendre à utiliser Git<sup>68</sup> et à me préoccuper de la protection des données personnelles<sup>69</sup>.

L'alimentation a été encore moins une vocation que la sociologie. Quitter mon poste de « demi-ATER » à l'EHESS pour un postdoc était en grande partie un choix financier – mon conjoint devenait lui aussi « demi-ATER », nous avons un emprunt et une nourrice à payer. J'ai dit pourquoi j'avais pris mes distances avec mes recherches sur la sortie du communisme. Je n'ai pas dit le vif plaisir intellectuel que je trouve à étudier l'alimentation. C'est un objet passionnant, concret, présent sur presque toutes les scènes sociales, dans tous les pays et toutes les classes sociales, tous les jours.

Mais au fond, la sortie du communisme avait acquis dans mes travaux le statut que l'alimentation y a depuis le début : celui de laboratoire incroyablement fécond pour éprouver mes questionnements sociologiques. Existe-t-il une sociologie de l'alimentation aujourd'hui en France comme il existe une sociologie de la famille ou de la santé ?<sup>70</sup> Est-il souhaitable qu'elle existe ? Je pense que j'assume le statut relativement « mineur » de mon objet dans la hiérarchie des objets sociologiques. Je fais de la sociologie *avec* l'alimentation.

Mes questionnements sociologiques n'ont pas dévié. Depuis le début de ma thèse je m'intéresse aux transformations de la stratification sociale et des parcours de vie individuels. J'ai éprouvé ces questions en Europe centrale en examinant le marché du travail, comme institution clé dans le processus de stratification sociale. L'alimentation m'a permis de saisir une autre dimension importante de ce processus, celui des conduites de vie, dont l'alimentation fait partie. Le chapitre suivant expose donc ma conception de la stratification sociale et la façon dont mes travaux s'y rattachent, tandis que le troisième sera consacré au changement social.

---

<sup>68</sup> Le code correspondant aux analyses du chapitre 6 est accessible en ligne. Mes manuels pour débiter sur ce sujet : Jenny Bryan, the STAT 545 TAs, et Jim Hester, *Happy Git and GitHub for the useR*, <https://happygitwithr.com/>, (consulté le 21 mars 2020) ; Valérie Orozco et al., « How to Make a Pie: Reproducible Research for Empirical Economics and Econometrics », *Journal of Economic Surveys*, 2020, p. joes.12389 ; J. Scott Long, *The workflow of data analysis using Stata*, College Station, TX, Stata Press, 2009.

<sup>69</sup> Marie Plessz, « Un protocole pour une enquête par questionnaire anonyme au sens du Règlement européen », *Bulletin de méthodologie sociologique*, 2020, vol. 0, n° 0, p. 00.

<sup>70</sup> Nous discutons cette question dans l'introduction et la conclusion de P. Cardon, T. Depecker et M. Plessz, *Sociologie de l'alimentation*, *op. cit.*

**Publications en lien direct avec ce chapitre :**

CARDON Philippe, DEPECKER Thomas et PLESSZ Marie, *Sociologie de l'alimentation*, Paris, Armand Colin (coll. « U: Sociologie »), 2019.

Plessz Marie, Guéguen Alice, Goldberg Marcel, Czernichow Sébastien et Zins Marie, « The relative effect of aging and retirement on vegetable consumption in France: the prospective GAZEL cohort », *British Journal of Nutrition*, 2015, vol. 114, no 06, p. 979-987, <https://doi.org/10.1017/S0007114515002615>.

## CHAPITRE 2 – LE PROCESSUS DE STRATIFICATION SOCIALE

Ce chapitre offre une synthèse de mes recherches du point de vue de la stratification sociale. Ce terme semble aujourd’hui renvoyer seulement aux travaux quantitatifs, un peu stéréotypés, présentés dans les congrès du *RC28 on social stratification and mobility* de l’Association internationale de sociologie. J’ai construit mon approche de la stratification sociale en m’appuyant sur les travaux de Max Weber, et en m’intéressant tout particulièrement à l’articulation entre classe sociale et statut social. La force du cadre théorique wébérien, à mes yeux, est qu’il offre une approche relationnelle et processuelle de la stratification sociale. Processuelle parce qu’il reconnaît la complexité et les tensions internes à la stratification sociale qui ne peut dès lors être pensée que comme un processus ; relationnelle parce que les groupes ou catégories se positionnent les uns par rapport aux autres<sup>1</sup>. J’aborderai plus en détail la dimension processuelle de mes recherches dans le chapitre suivant. Dans ce chapitre, je montre comment j’ai fait de la perspective wébérienne un fil conducteur de mes recherches, depuis ma thèse qui portait sur le marché du travail en Europe centrale, à mes travaux sur l’alimentation. Je confronte également ce cadre théorique à d’autres approches comme les nomenclatures socioprofessionnelles ou la sociologie du genre et de l’imbrication des rapports sociaux.

---

<sup>1</sup> La définition même de l’activité sociale, chez Weber, est relationnelle puis qu’elle mentionne que le sens visé de cette action « se rapporte au comportement d’autrui ». Max Weber, *Concepts fondamentaux de sociologie*, traduit par Jean-Pierre Grossein, Paris, Gallimard, 2016, p. 95 Dans toutes les citations qui suivent, les italiques et termes entre guillemets simples sont dans l’original.

## I — LE MARCHÉ DU TRAVAIL, À LA CROISÉE DE LA CLASSE ET DU STATUT SOCIAL AU SENS DE WEBER

---

J'ai bâti mon approche de la stratification sociale pendant ma thèse. En particulier, le séminaire de lectures à l'EHESS intitulé *Théories et mesure du statut social*, que j'ai monté alors que j'étais ATER au sein du master Sociologie générale (2007-2009) a été un temps fort dans ma réflexion théorique. Voici les définitions que je posais dans ma thèse :

Par stratification sociale, j'entends en premier lieu la structure des positions sociales dans la société, en particulier sa dimension hiérarchique qui peut se décomposer en :

- la distribution des positions (continue comme les inégalités de revenu, ou en catégories comme les groupes socioprofessionnels) ;
- les caractéristiques associées à chaque position (âge, genre, niveau d'éducation des personnes qui les occupent de façon typique) ;
- la taille des groupes sociaux ainsi délimités (effectifs) ;
- le degré d'existence de chacun de ces groupes, perceptible par l'homogamie, l'uniformité des modes de vie ou de pratiques spécifiques, la conscience d'appartenir à ce groupe [...] autant d'éléments de « clôture » du groupe social.

Mais ce n'est pas tout, et si l'on s'en tient là on reste à la surface des changements. L'analyse de la stratification sociale inclut l'analyse des processus qui génèrent la structure sociale. Le premier auquel on pense est sans doute la mobilité sociale (inter- et intragénérationnelle) [...]. Comment fonctionnent les institutions qui jouent le rôle « d'agence de sélection » (*selection agency*)<sup>2</sup> c'est-à-dire de filtre dans le processus d'allocation des individus à des places spécifiques ?

Source: Marie Plessz, *Stratification sociale et générations en Europe centrale postcommuniste*, Thèse de doctorat, Sciences Po, Paris, 2009, p. 64sq.

La description des hiérarchies et inégalités entre des catégories sociales n'est donc qu'une première étape. Les processus qui font la stratification sociale doivent être analysés, de façon synchronique (rapports de domination, distinction sociale, exclusion économique et/ou sociale) ou diachronique (mobilité sociale, parcours de vie).

### 1. Un cadre d'analyse wébérien

Mon approche est profondément inspirée de Max Weber. La façon dont Max Weber aborde le processus de stratification sociale est éminemment relationnelle et processuelle, ce qui est en affinité avec d'autres aspects de mon travail. Je me suis beaucoup intéressée à la

---

<sup>2</sup> Pitirim A Sorokin, *Social and Cultural Mobility*, édition originale 1927, Glencoe, Free Press of Glencoe, 1959, 645 p.

façon dont Weber définit et articule les positions de classe et les statuts sociaux. Pour Max Weber, les deux termes renvoient à des processus qui tantôt se renforcent, tantôt se font concurrence. S'ils vont souvent de pair (quand on décrit la structure sociale de façon statique), ils doivent être distingués quand on analyse la stratification sociale comme processus. Le texte qui m'a le plus influencée, « Classes, groupes statutaires, partis » a été traduit en français pour la première fois en 2019<sup>3</sup>.

Weber définit la position de classe et la position statutaire en les comparant :

«La 'position de classe' est finalement la 'position sur le marché' »<sup>4</sup>.

« Au contraire de la 'position de classe' aux déterminations purement économiques, nous nous proposons de désigner par 'position statutaire' toute composante typique du destin des hommes, lorsque cette composante est conditionnée par une valorisation spécifique, positive ou négative, de l' 'honneur', celui-ci étant attaché à n'importe quelle qualité commune à un grand nombre. Cet honneur peut être aussi en relation avec une position de classe [...]. Comme nous l'avons déjà signalé, la possession en tant que telle n'aboutit pas toujours à la légitimité statutaire, même si elle y parvient à la longue de façon extraordinairement régulière.[...] Mais l'honneur statutaire n'est pas *nécessairement* lié à une 'position de classe', il est bien plutôt normalement en très grande contradiction avec les prétentions qui sont celles de la possession en tant que telle, à l'état brut ».<sup>5</sup>

Qu'est-ce que l'honneur ? Quel sens peut avoir cette notion au XXI<sup>e</sup> siècle ? L'honneur social, le fait de « tenir son rang », ce serait aujourd'hui la considération, la respectabilité, peut-être la distinction de Bourdieu ou la dignité de Michèle Lamont. Il s'exprime en premier lieu par le fait qu'« une forme spécifique de *conduite de vie* est exigée de toute personne qui veut faire partie d'un cercle bien précis »<sup>6</sup> ; en second lieu par des règles qui limitent les interactions avec d'autres groupes statutaires, par exemple en matière de mariage ou de commensalité.

---

<sup>3</sup> Max Weber, Catherine Colliot-Thélène et Élisabeth Kauffmann, *Les communautés*, Paris, La Découverte, 2019, p. 203-223 ; Dans ma thèse je m'appuyais sur la traduction anglaise suivante : Max Weber, *Economy and Society: an Outline of Interpretive Sociology*, traduit par Guenther Roth, édition originale 1921, New York, Bedminster Press, 1968, 3 v. (cviii, 1469, lxiv p.) p.

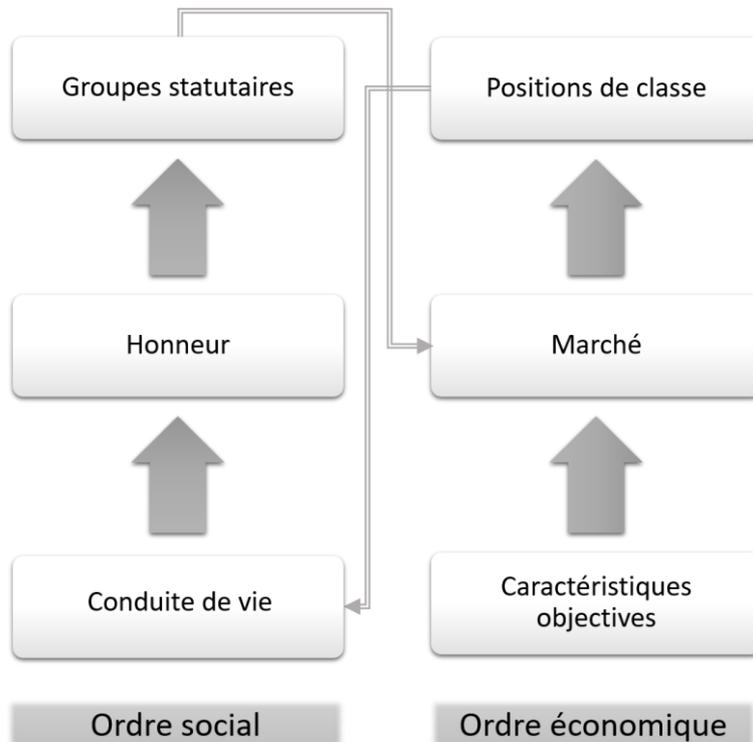
<sup>4</sup> M. Weber, C. Colliot-Thélène et É. Kauffmann, *Les communautés*, *op. cit.*, p. 206.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 211 Italiques dans le texte.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 212. Traduire *Lebensführung* par conduite de vie (plutôt que style de vie ou *lifestyle* en anglais) semble aujourd'hui faire consensus en français et en anglais. En français c'est le terme adopté dans les récentes traductions de Weber par Catherine Colliot-Thélène, Jean-Pierre Grossein et Isabelle Kalinowski. En anglais voir Thomas Abel et William C. Cockerham, « Lifestyle or Lebensführung? Critical Remarks on the Mistranslation of Weber's "Class, Status, Party" », *The Sociological Quarterly*, 1993, vol. 34, n° 3, p. 551-556. Dans mes publications antérieures à la publication des *Communautés* traduit par C. Colliot-Thélène et É. Kauffmann j'ai employé le terme « style de vie ». Dans ce mémoire, j'adopte le terme de conduite de vie. Je remercie Isabelle Darmon qui m'a aiguillée parmi les récentes traductions en français de l'œuvre de Max Weber.

Dans ma thèse, j’ai restreint l’analyse du processus de stratification sociale à ce qui se déroule sur le marché du travail. En effet chez Weber, le marché du travail est au cœur de l’articulation entre classe sociale et statut social, dans une double dialectique, à la fois synchronique et diachronique (voir Figure 7).

Figure 7 : Groupes statutaires et positions de classe selon Max Weber



Tout d’abord, d’un point de vue synchronique (en faisant abstraction du temps), la dialectique est la suivante. La classe sociale et le groupe statutaire reposent sur des principes antagoniques :

Le marché ignore « ‘toute prise en considération de la personne’ : des intérêts ‘objectifs’ le dominant. Il ignore ce qu’est l’honneur. L’organisation statutaire [...] est menacée dans ses fondements mêmes si la seule activité économique lucrative [...] peut accorder [...] à quiconque les a acquis, le même honneur que celui auquel prétendent, en vertu de leur conduite de vie, ceux qui sont parties prenantes d’un groupe statutaire. »<sup>7</sup>

Mais la similarité des conditions économiques facilite la formation de groupes statutaires en donnant ou limitant la possibilité de déployer certaines conduites de vie ; réciproquement les groupes statutaires sont en mesure de monopoliser l’accès à des fonctions et des biens, qui peuvent être rituels et symboliques mais aussi économiques et matériels. Dès lors un « effet de

<sup>7</sup> M. Weber, C. Colliot-Thélène et É. Kauffmann, *Les communautés*, op. cit., p. 217.

la division statutaire » est « l'entrave au développement du marché libre »<sup>8</sup>. Dans le cas du marché du travail, on peut penser à la sélection à l'entrée dans certaines professions rémunératrices et prestigieuses, dont l'analyse sociologique suggère qu'elle se fait en bonne partie sur la base de la conduite de vie<sup>9</sup>.

La dialectique entre classe et statut se poursuit de façon diachronique, dans le temps :

« Les époques et les pays où la position de classe à l'état brut a une importance prépondérante, sont en règle générale des périodes de bouleversement économique et technique, et tout ralentissement dans les processus de remaniement économique mène très rapidement au réveil des formations 'statutaires' et rétablit l'honneur 'social' en lui redonnant de l'importance »<sup>10</sup>.

Autrement dit : si les destins sociaux étaient organisés par le seul marché ils découleraient uniquement de la position de classe et reflèteraient ce que chacun apporte sur le marché du travail (ou des biens) : force, compétences, matières premières, capitaux etc. Les groupes statutaires introduisent (analytiquement et au fil du temps) une logique complètement étrangère à celle des caractéristiques et intérêts objectifs. Ils introduisent la logique de l'honorabilité sociale que certains groupes sociaux *revendiquent efficacement*<sup>11</sup> au nom de leur conduite de vie. Cette logique statutaire peut modifier l'accès aux ressources économiques « dès qu'une certaine division de l'ordre social est 'profondément intériorisée' dans la vie et dans les faits », ouvrant alors la voie à l'inscription de ces différences économiques et statutaires dans l'ordre juridique<sup>12</sup>.

L'intérêt du concept weberien de statut social n'a pas échappé aux historiens :

« La notion de statut permet en effet de réunir la dimension juridique et les pratiques sociales, mais aussi le point de vue de l'historien et celui de l'acteur. En ce sens, elle est à la fois une catégorie de l'analyse des groupes et un instrument pour ceux qui les constituent. Sa plasticité lui permet de décrire un gradient de sociétés, depuis des univers sociaux très normatifs jusqu'à des mondes beaucoup plus fluides, en soulignant le caractère actif et construit des catégories

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 218.

<sup>9</sup> Je pense aux recherches en cours au sein du CMH, par exemple la thèse d'Elsa Favier sur les femmes énarques ou la recherche de Joël Laillier sur les banquiers d'affaire et l'orientation professionnelle des élèves des grandes écoles de commerce.

<sup>10</sup> M. Weber, C. Colliot-Thélène et É. Kauffmann, *Les communautés*, *op. cit.*, p. 220.

<sup>11</sup> Max Weber, *Économie et société*, traduit par Jacques Chavy, édition originale 1921, Paris, Pocket, 1995, vol.1, p. 396 ; On trouve aussi le terme « usurpation » dans les différentes traductions, par exemple M. Weber, C. Colliot-Thélène et É. Kauffmann, *Les communautés*, *op. cit.*, p. 213.

<sup>12</sup> M. Weber, C. Colliot-Thélène et É. Kauffmann, *Les communautés*, *op. cit.*, p. 213.

sociales, sans pour autant les réduire à des illusions. Car les statuts sociaux ne disent jamais tout d'une société mais ils contribuent à la structurer. »<sup>13</sup>

Contrairement à ce que le terme d'honneur ou le terme allemand *Stand* (qui a pu être traduit par état au sens des trois états de la société d'Ancien régime) peut laisser croire, l'honneur statutaire conserve toute sa pertinence dans les sociétés contemporaines, comme le montrent entre autres les travaux d'Edmond Goblot sur la bourgeoisie française d'Entre-deux-guerres<sup>14</sup>, et plus récemment de Beverly Skeggs sur la respectabilité des femmes de classe populaire britanniques<sup>15</sup> ou de Michèle Lamont sur la dignité en lien avec la production de barrières symboliques définies entre autres d'après les conduites de vie<sup>16</sup>. Michèle Lamont affirme que cette dimension de dignité, de reconnaissance joue un rôle essentiel dans des sociétés où les inégalités économiques se creusent, et qu'on pourrait envisager des politiques sociales de reconnaissance visant à limiter l'ampleur des inégalités d'honorabilité sociale (en luttant contre la stigmatisation et la discrimination en particulier)<sup>17</sup>. Dans son analyse des expatrié·es à Dubaï, Amélie Le Renard montre bien comment la nationalité européenne ou nord-américaine constitue un privilège : bien que n'ayant aucun fondement dans la nature des êtres humains qu'elle hiérarchise, elle va de pair avec des conduites de vie spécifiques, est inscrite dans l'ordre juridique (à travers le passeport), et donne accès à d'importantes ressources économiques<sup>18</sup>.

## 2. Concepts wébériens et nomenclatures socioprofessionnelles

Dans la sociologie française, les catégories socioprofessionnelles jouent un rôle central. Quelle relation entretiennent-elles avec les concepts wébériens ? Ayant étudié la stratification

---

<sup>13</sup> Étienne Anheim, Jean-Yves Grenier et Antoine Lilti, « Repenser les statuts sociaux », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2013, vol. 68, n° 4, p. 950-951.

<sup>14</sup> Edmond Goblot, *La Barrière et le niveau. Étude sociologique sur la bourgeoisie française moderne*, Paris, Alcan, 1925.

<sup>15</sup> Beverly Skeggs, *Des femmes respectables : classe et genre en milieu populaire*, édition originale 1997, Marseille, Agone, 2015.

<sup>16</sup> Michèle Lamont, *Money, morals, and manners: the culture of the French and American upper-middle class*, Chicago, University of Chicago Press, 1992 ; Michèle Lamont, *The dignity of working men: morality and the boundaries of race, class, and immigration*, New York, NY, Russell Sage Foundation, 2000, 391 p. Michèle Lamont utilise le terme de statut dans une acception peu théorisée, sans référence à Max Weber. Je pense que c'est parce qu'elle aborde le problème depuis l'anthropologie et la sociologie de la culture plutôt que depuis la stratification sociale, et pour un lectorat américain plutôt qu'europpéen. Elle fait référence à Max Weber dans l'introduction de *Money, morals and manners* (p. 12) mais elle se positionne surtout par rapport à Bourdieu (et à des corpus théoriques importants outre-Atlantique comme la théorie du choix rationnel).

<sup>17</sup> Michèle Lamont, « Addressing Recognition Gaps: Destigmatization and the Reduction of Inequality », *American Sociological Review*, 2018, vol. 83, n° 3, p. 419-444.

<sup>18</sup> Amélie Le Renard, *Le Privilège occidental. Travail, intimité et hiérarchies postcoloniales à Dubaï*, Presses de Sciences Po, Paris, 2019, 272 p.

de sociétés qui ne disposaient pas de telles nomenclatures socioprofessionnelles, je trouve les Professions et catégories socioprofessionnelles (PCS) très utiles pour la sociologie, même si je ne les mobilise pas systématiquement. Le projet intellectuel au fondement des PCS est bien éloigné du cadre théorique wébérien. En Europe ce sont justement des chercheurs se décrivant comme néowébériens qui ont porté le plus vigoureusement des propositions alternatives, en premier lieu John Goldthorpe<sup>19</sup>. Pour Goldthorpe<sup>20</sup> :

- la distinction wébérienne entre classe et statut rend bien compte de la réalité empirique ;
- s’il y a deux concepts, il faut deux variables ;
- il faut donc une nomenclature socioéconomique qui mesure uniquement la position de classe (captée par le type de contrat de travail) et trouver autre chose pour mesurer la position statutaire en lien avec les conduites de vie ; les nomenclatures qui font les deux comme les PCS sont des aberrations théoriques.

Il me semble qu’analyser le processus de stratification sociale dans une perspective wébérienne ne peut pas se résumer à construire une variable pour chaque concept. En effet, les caractéristiques sociales qui sous-tendent les logiques statutaires varient d’un contexte à l’autre. Plus généralement, je pense que l’on peut à la fois défendre l’idée que sur le plan théorique, le processus de stratification sociale renvoie à des mécanismes différents dans l’ordre économique et dans l’ordre social ; et reconnaître la pertinence empirique de classifications comme les PCS en France ou la nomenclature européenne ESeG (*European socioeconomic groups*)<sup>21</sup>. Si ces nomenclatures socioprofessionnelles sont si pertinentes sociologiquement, c’est en particulier parce qu’elle parviennent à séparer des groupes dont les chances de vie (réussite

---

<sup>19</sup> Serge Paugam et Marie Plessz, « Des classes sociales aux inégalités. Le regard sociologique s’est-il déplacé ? », *Revue européenne des sciences sociales. European Journal of Social Sciences*, 2019, n° 57-2, p. 19-49.

<sup>20</sup> Tak Wing Chan et John H. Goldthorpe, « Class and Status: The Conceptual Distinction and its Empirical Relevance », *American Sociological Review*, 2007, vol. 72, p. 512-532.

<sup>21</sup> Les travaux de Chan et Goldthorpe ont donné lieu à une intense discussion dans *The British Journal of Sociology*, lancée par la parution de Magne Paalgard Flemmen, Vegard Jarness et Lennart Rosenlund, « Class and status: on the misconstrual of the conceptual distinction and a neo-Bourdiesian alternative », *The British Journal of Sociology*, 2019, vol. 70, n° 3, p. 816-866. *The British Journal of Sociology* a depuis publié neuf réponses à Flemmen *et al.* Ce nouvel épisode s’inscrit dans les débats qui animent la sociologie britannique de la stratification sociale que j’ai évoqués dans S. Paugam et M. Plessz, « Des classes sociales aux inégalités. Le regard sociologique s’est-il déplacé ? », art cit. Selon Flemmen et ses co-auteurs, Goldthorpe et Chan auraient (entre autres) mal lu Weber et confondraient régulièrement « *status as social honor and status as social position in general* » (selon l’acception du terme dans la sociologie états-unienne). Flemmen et ses collègues discutent également Weber et Bourdieu, je renvoie donc les lecteurs et lectrices intéressé·es par ce point à leur article.

professionnelle, confort matériel, loisirs, santé...) sont inégales<sup>22</sup>. Ceci vient du fait qu'elles tracent les frontières des catégories aux endroits où les divisions sociales et les divisions économiques se superposent, et donc se renforcent mutuellement. À l'extrême opposé, une nomenclature purement professionnelle comme ISCO débouche sur des divisions qui sont peut-être pertinentes dans l'ordre économique, mais qui ne font pas toujours sens du point de vue de l'ordre social. J'ai ainsi constaté qu'en Europe centrale on ne pouvait plus identifier le groupe social des ouvriers, car ils sont classés avec d'autres professions qui du point de vue de leur métier (défini par les tâches et compétences) leur sont équivalentes<sup>23</sup>.

Autrement dit la vision wébérienne du processus de stratification sociale rend compte de *pourquoi* les nomenclatures socioprofessionnelles réussissent à décrire les clivages et hiérarchies de nos sociétés, même si ces nomenclatures ne sont pas la traduction empirique des concepts wébériens. Elle vise à analyser comment fonctionne le processus de stratification sociale, plutôt qu'à décrire des positions socioéconomiques dans un espace social donné. Dans la sociologie française aujourd'hui, à la suite du travail d'Olivier Schwartz sur les classes populaires<sup>24</sup>, les classes sociales sont souvent entendues à la fois sous le rapport de la position de classe et du mode de vie (conduite de vie)<sup>25</sup>. Il se pourrait que ces « classes sociales » soient la face visible du processus de stratification sociale, sa face la plus stabilisée et flagrante, parcourue par des sillons profonds chaque fois que « la possession » aboutit à la légitimité statutaire. Comme le dit Weber, la possession « y parvient à la longue de façon extraordinairement familière »<sup>26</sup>.

### **3. Application dans mes travaux sur l'Europe centrale communiste et postcommuniste**

Cette vision de la stratification sociale, relationnelle et processuelle, a été centrale pour mon analyse de la stratification sociale et des inégalités sur le marché du travail au cours de la transformation postcommuniste en Europe centrale. Je suis partie du principe que le processus de stratification sociale n'est jamais suspendu, ni dans la société communiste soi-disant

---

<sup>22</sup> Cédric Hugrée, Étienne Penissat et Alexis Spire, *Les classes sociales en Europe: tableau des nouvelles inégalités sur le vieux continent*, Marseille, Agone, 2017, 263 p.

<sup>23</sup> Marie Plessz, « Les ouvriers en Europe centrale : la dissolution d'une catégorie sociale dans les statistiques », *Sociologie du travail*, 2010, vol. 53, n° 3, p. 340-358.

<sup>24</sup> Olivier Schwartz, *La notion de « classes populaires »*, habilitation à diriger des recherches, Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, Versailles, 1998.

<sup>25</sup> Yasmine Siblot et al., *Sociologie des classes populaires contemporaines*, Paris, Armand Colin, 2015, 363 p.

<sup>26</sup> M. Weber, C. Colliot-Thélène et É. Kauffmann, *Les communautés*, *op. cit.*, p. 211.

égalitaire, ni dans le bouillonnement d'après 1989. Il peut en revanche reposer sur des mécanismes différents. Certes une « fenêtre d'opportunités » s'est ouverte après 1989, avec des mobilités sociales et professionnelles rapides, mais qui sont restées fortement structurées par les ressources et les statuts des personnes qui les ont vécues<sup>27</sup>.

Un enjeu central de ma thèse était alors de définir quelles étaient les ressources qui permettaient de réussir sur le marché du travail, avant, pendant et après la transformation postcommuniste. Je me suis intéressée à l'ancienneté professionnelle (une caractéristique que l'on peut qualifier de statutaire) et au niveau d'études. Le diplôme peut avoir une dimension statutaire mais je n'étais en mesure d'étudier que le niveau du diplôme (primaire, secondaire, supérieur), or il me semble que saisir l'honneur social que confèrent les différents diplômes requiert des catégories plus fines (domaine de spécialisation, écoles prestigieuses). Je m'intéressais donc au diplôme surtout comme objectivant des compétences valorisées sur le marché du travail, autrement dit comme renvoyant à la situation de classe. J'ai montré que l'ancienneté professionnelle jouait un rôle important pour l'accès aux emplois qualifiés dans les années 1980, mais beaucoup moins après 1989 tandis que le diplôme gagnait en importance.

Ma thèse portant sur les inégalités entre générations après 1989 sur le marché du travail<sup>28</sup>, je me suis attachée à conceptualiser plus avant la place de l'âge dans mon analyse de la stratification sociale et du marché du travail<sup>29</sup>. Quand il n'y a pas assez d'emplois pour tout le monde, qui a la priorité ? J'ai analysé le difficile accès à l'emploi des travailleurs les plus jeunes et les plus âgés comme renvoyant à l'ordre social et non à l'ordre économique – à une logique de statut et non de classe. Ce sont des politiques, des normes sociales qui organisent la priorité collectivement accordée à certains âges de la vie sur le marché du travail<sup>30</sup>. Pour cela j'ai comparé l'accès à l'emploi et les rémunérations dans les années 1980, 1990 et 2000, dans les trois pays que j'étudiais (Pologne, Hongrie et République tchèque). Je comparais quatre âges

---

<sup>27</sup> Martin Diewald, Anne Goedicke et Karl Ulrich Mayer (dir.), *After the Fall of the Wall: Life Courses in the Transformation of East Germany*, Stanford, Stanford University Press, 2006, 380 p ; M. Plessz, « Review of Diewald Martin, Anne Goedicke and Karl Ulrich Mayer (Eds.): *After the Fall of the Wall: Life Courses in the Transformation of East Germany* », art cit.

<sup>28</sup> Ma dette envers Louis Chauvel est évidente. Louis Chauvel, *Le destin des générations : structure sociale et cohortes en France au XXe siècle*, 1<sup>re</sup> éd., Paris, PUF, 1998, 301 p.

<sup>29</sup> M. Plessz, « Life Stages and Transformations of the Labor market », art cit.

<sup>30</sup> Voir l'analyse plus récente de Juliette Rennes à ce sujet. Juliette Rennes, « Déplier la catégorie d'âge », *Revue française de sociologie*, 2019, Vol. 60, n° 2, p. 257-284.

de la vie en tenant compte du sexe à l'âge où il était le plus pertinent<sup>31</sup> : la jeunesse, la paternité, la maternité, et la fin de carrière.

L'âge de la paternité (homme, 35-40 ans) était toujours avantagé du point de vue de l'accès à l'emploi et aux rémunérations, mais la position des autres catégories variait<sup>32</sup>. Dans les années 1980 sous le communisme, les hommes âgés et les femmes étaient désavantagés. En 1993 c'est le diplôme qui est le premier déterminant de l'accès à l'emploi : pendant la « récession transformationnelle » (la crise économique provoquée par la chute du communisme) l'ordre économique prévaut, les logiques statutaires étant moins opérantes. Ensuite dans les années 2000, alors que le marché du travail s'est stabilisé mais que le chômage persiste, les trois sociétés fonctionnent différemment : en Hongrie les travailleurs âgés ont les plus faibles chances d'avoir un emploi ; en Pologne les jeunes adultes ont des emplois mais mal rémunérés ; en République tchèque où le taux d'emploi est plus élevé, ce sont les mères qui ont le moins de chances de travailler.

Plus largement dans ma thèse je vois dans l'âge et le sexe des dimensions statutaires de la stratification sociale. Dans chaque société, des positions, des pratiques, des statuts sont assignés selon l'âge et le sexe. Linton<sup>33</sup>, se penchant sur la stratification sociale des sociétés qu'il appelle primaires, y voit d'ailleurs les catégories de base de tous les systèmes de stratification sociale. Comment tenir ensemble l'idée que la stratification sociale est avant tout une question de situation de classe par rapport au marché du travail, et d'honorabilité sociale revendiquée à travers les conduites de vie ; et l'importance de l'âge et du sexe ?

L'âge et le sexe sont des catégories fondamentales pour le fonctionnement du marché du travail et pour la différenciation des statuts sociaux. Dans mon article tiré de ma thèse et paru dans la *Revue française de sociologie* en 2011<sup>34</sup>, je montre comment les inégalités entre générations de naissance hongroises diffèrent selon le sexe : la cohorte née dans les années 1950 paraît privilégiée si on regarde les femmes, défavorisée si on regarde les hommes. je l'explique

---

<sup>31</sup> Voir la littérature sur les parcours de vie genrés, et le chapitre suivant. Matilda W. Riley, *Social Change and the Life Course*, Newbury Park, Sage Publications, 1988.

<sup>32</sup> M. Plessz, « Life Stages and Transformations of the Labor market », art cit.

<sup>33</sup> Ralph Linton, *Le fondement culturel de la personnalité*, édition originale 1945, Paris, Dunod, 1986. Chez Linton, les statuts sont assortis à des rôles sociaux, dans une perspective qui emprunte au fonctionnalisme. Mais on peut retenir son intuition dans une autre perspective, ou le genre est pensé en termes d'institutionnalisation et non de rôles, et où la performance du genre passe par certaines pratiques. Voir chapitre 4 et Joan Acker, « From Sex Roles to Gendered Institutions », *Contemporary Sociology*, 1992, vol. 21, n° 5, p. 565-569.

<sup>34</sup> M. Plessz, « Des dynamiques générationnelles sexuées : l'accès aux professions très qualifiées pendant la transformation postcommuniste en Hongrie », art cit.

par la place du sexe et de l'âge dans les politiques éducatives et d'emploi, avant et après la chute du régime communiste. Sous le communisme, on pousse les garçons vers des études professionnelles, les destinant au secteur de l'industrie. On prépare les filles préparées aux emplois de service (décrits comme « non productifs » dans les statistiques communistes) : enseignement, santé, administration, garde des enfants. On prépare des ouvriers et des employées. Officiellement l'ouvrier a un statut plus honorable, concrètement il est mieux payé que l'employée ou l'enseignante. Le régime communiste hongrois a aussi mené une politique d'expansion massive de l'enseignement primaire et secondaire dès 1945. L'ancienneté (fortement corrélée à l'âge) régissait la progression des carrières et des salaires dans tous les secteurs d'activité.

Après 1989, sur le marché du travail, le critère de l'ancienneté est remplacé par le critère du diplôme comme je l'ai montré ci-dessus. En outre l'emploi industriel stagnait depuis les années 1960 en Hongrie, et il se contracte fortement après 1989. Les services comme la banque, le tourisme ou l'éducation (qui étaient fortement féminisés) se développent. Les couches successives de l'histoire politique et économique de la Hongrie avantagent alors les femmes sur le marché de l'emploi. Toutefois au fur et à mesure que l'économie se stabilise, les hommes se tournent à leur tour vers les secteurs dynamiques, où ils semblent rapidement obtenir des positions avantageuses. Dans les services publics, les femmes conservent la sécurité de l'emploi mais leurs rémunérations restent modestes<sup>35</sup>.

Ainsi dans mes travaux de thèse, je m'appuyais sur l'approche wébérienne pour analyser les mécanismes de la stratification sociale au cours de la transformation postcommuniste. Dans cette recherche, centrée sur le marché du travail, ce sont des processus renvoyant à l'ordre économique des positions de classe qui étaient centraux (accès aux diplômes, cohortes plus ou moins nombreuses de candidats à l'emploi, désindustrialisation et crises économiques)<sup>36</sup>. Ils s'articulaient à l'ordre social des groupes statutaires reposant sur des catégories d'âge et de sexe, que j'étudiais dans une perspective proche de certains travaux de sociologie du genre, par exemple Maruani<sup>37</sup>. Mais je n'explorais pas ce qui selon Weber forme le fondement des groupes statutaires et donc de l'ordre social, à savoir les conduites de vie.

---

<sup>35</sup> Éva Fodor, *Women at Work: the Status of Women in the Labour Markets of the Czech republic, Hungary and Poland*, s.l., United nations Research institute for social development, 2005.

<sup>36</sup> Marie Plessz, *Le prix du marché : les générations et l'emploi en Europe centrale postcommuniste*, Paris, Petra, 2012, 256 p.

<sup>37</sup> Margaret Maruani, « Statut social et modes d'emplois », *Revue française de sociologie*, 1989, vol. 30, n° 1, p. 31-39.

## II — L'ALIMENTATION ET LA STRATIFICATION SOCIALE

---

L'équipe de sociologie de l'alimentation que j'ai rejointe à l'issue de ma thèse, l'équipe Solal de l'Inra, se situait dans le prolongement (et la discussion) des travaux de Maurice Halbwachs, Pierre Bourdieu et Claude Grignon. Dans cette perspective, l'alimentation est un terrain sur lequel éprouver une sociologie des goûts, en lien avec les styles de vie, l'origine et la position sociale<sup>38</sup>. M'emparer de cet objet empirique dans cette perspective théorique m'a permis de développer une problématique complémentaire à celle de ma thèse, sur la question de la stratification sociale : comment l'alimentation, comme élément des conduites de vie, contribue-t-elle à façonner des statuts sociaux au sens de Weber, c'est-à-dire de l'honorabilité sociale ?

Je présenterai tout d'abord comme j'ai construit l'alimentation comme une conduite de vie génératrice d'honneur social, puis comment je situe mon approche de la stratification sociale par rapport aux théories de l'intersectionnalité des rapports sociaux de domination, enfin comment j'analyse le lien entre position de classe (sur un marché) et groupe statutaire.

### 1. L'alimentation, une entrée dans les conduites de vie et les statuts sociaux

L'alimentation participe à la formation des groupes statutaires de deux façons : d'une part, la commensalité<sup>39</sup> est une des pratiques de fermeture des groupes statutaires mentionnées par Weber, avec le *connubium* (l'endogamie) ; d'autre part les goûts et pratiques alimentaires font partie des conduites de vie. Je me suis concentrée sur ce second aspect. Pour démontrer que l'alimentation est bien génératrice d'honneur social, j'ai procédé sous deux angles différents dans deux articles, l'un paru dans *L'Année sociologique*<sup>40</sup>, et l'autre dans la *Revue française de sociologie*<sup>41</sup>.

Une première étape consiste à déminer l'argument selon lequel l'alimentation serait un fait purement biologique. Dans l'article paru dans la *Revue française de sociologie*, je me

---

<sup>38</sup> Pierre Bourdieu, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, 670 p ; Claude Grignon et Christiane Grignon, « Styles d'alimentation et goûts populaires », *Revue française de sociologie*, 1980, vol. 21, n° 4, p. 531-569 ; P. Cardon, T. Depecker et M. Plessz, *Sociologie de l'alimentation*, op. cit. chapitre 2.

<sup>39</sup> La commensalité désigne le fait de manger avec quelqu'un et par extension les règles et normes régissant avec qui l'on peut (ou ne peut pas) manger.

<sup>40</sup> M.-C. Le Pape et M. Plessz, « C'est l'heure du petit-déjeuner ? », art cit.

<sup>41</sup> M. Plessz et A. Guéguen, « À qui profite le couple ? Une étude longitudinale de l'alimentation à l'intersection du genre, de la situation conjugale et du statut social », art cit.

concentre sur un minuscule fait alimentaire : la consommation quotidienne de légumes. L'introduction de l'article rappelle que cette pratique n'est pas intéressante uniquement pour son lien avec la santé, une cause certes très légitime mais qui ferait de la sociologie une discipline auxiliaire de l'épidémiologie.

« [Sur la consommation de légumes] comme sur de nombreux autres aspects, les recommandations savantes de santé rejoignent les goûts des classes supérieures. La consommation de légumes est plus élevée dans ces catégories, et cela aussi bien après qu'avant le lancement du PNNS<sup>42</sup> : manger des légumes constituait, avant même la promotion de cette consommation sur la base d'arguments scientifiques et médicaux, un goût dominant, un élément du style de vie des classes sociales supérieures<sup>43</sup>. Manger régulièrement des légumes fait donc partie de ces goûts vecteurs de distinction sociale au sens de Pierre Bourdieu. D'après Faustine Régnier et Ana Masullo<sup>44</sup>, la diffusion des messages de santé publique a renforcé l'importance de la consommation de fruits et légumes (et du goût pour les fruits et légumes) comme marqueur des goûts et du style de vie des classes supérieures. »<sup>45</sup>

Dans l'article paru dans *L'Année sociologique*<sup>46</sup>, Marie-Clémence Le Pape et moi défendons la même idée formulée autrement : reprenant la distinction élaborée par Durkheim<sup>47</sup> et déjà mobilisée par Séverine Gojard<sup>48</sup> à propos des normes de puériculture, nous montrons que les normes alimentaires sont des règles morales déguisées en règles techniques. Nous abordons l'alimentation non du point de vue des aliments consommés, mais du rythme alimentaire. Ceci nous donne l'occasion de discuter de l'incorporation non comme assimilation d'aliments mais comme « apprentissage par corps », en lien avec le processus de stratification sociale. Tout d'abord nous montrons, en nous appuyant sur Durkheim<sup>49</sup> et Mauss<sup>50</sup>, que le rythme alimentaire ne découle pas d'un quelconque rythme biologique mais doit s'analyser comme un fait social (comme une technique du corps). Puis nous nous tournons vers la notion

---

<sup>42</sup> Programme national nutrition santé. Lancé en 2001 ce programme inclut des objectifs pour l'état nutritionnel de la population, formule des messages d'éducation nutritionnelle à destination du grand public (et des guides pour les professionnels) et crée des dispositifs de diffusion de ces messages (par exemple inscription dans la loi Santé de 2004 de la diffusion des messages du PNNS dans les publicités pour des aliments ou boissons).

<sup>43</sup> M. Plessz et S. Gojard, « Fresh is Best? Social Position, Cooking, and Vegetable Consumption in France », art cit ; Claude Grignon et Christiane Grignon, « Alimentation et stratification sociale », *Cahiers de nutrition et de diététique*, 1981, vol. 16, n° 4, p. 207-217.

<sup>44</sup> Faustine Régnier et Ana Masullo, « Obésité, goûts et consommation. Intégration des normes d'alimentation et appartenance sociale », *Revue française de sociologie*, 2009, vol. 50, n° 4, p. 747-773.

<sup>45</sup> M. Plessz et A. Guéguen, « À qui profite le couple ? Une étude longitudinale de l'alimentation à l'intersection du genre, de la situation conjugale et du statut social », art cit, p. 548.

<sup>46</sup> M.-C. Le Pape et M. Plessz, « C'est l'heure du petit-déjeuner ? », art cit.

<sup>47</sup> Émile Durkheim, *Sociologie et philosophie*, édition originale 1924, Paris, PUF, 2004.

<sup>48</sup> Séverine Gojard, « Changement de normes, changement de pratiques ? Les prescriptions alimentaires à destination des jeunes enfants dans la France contemporaine », *Journal des anthropologues*, 2006, n° 106-107, p. 269-285.

<sup>49</sup> Émile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, édition originale 1895, Paris, PUF, 1997, 149 p.

<sup>50</sup> Marcel Mauss, « Les techniques du corps », *Journal de psychologie*, 1936, vol. 32, n° 3-4, p. 365-386.

de « travail de soi (sur soi) » par laquelle Muriel Darmon rend compte de l'effort des anorexiques pour « se faire un corps » orienté vers une quête d'ascension sociale, pour souligner le lien avec la stratification sociale :

« Ce travail sur le corps<sup>51</sup>, qui vise à se distinguer, n'est pas spécifique aux anorexiques. [Muriel Darmon] retrouve le même travail chez des personnages historiques ou littéraires qui ont acquis leur réussite sociale grâce à un intense travail sur leur façon de se vêtir, de se tenir, de parler<sup>52</sup>. Dans cette perspective, le travail de soi serait en quelque sorte un cas particulier d'incorporation d'une technique du corps, quand l'acteur mène lui-même le travail d'incorporation et vise, au-delà de l'objectif technique retenu par Marcel Mauss, à adopter des techniques du corps des dominants, plus légitimes.

Ainsi, des « techniques du corps » au « travail de soi », plusieurs concepts sociologiques permettent de penser le processus d'incorporation. Cependant, la conception de la stratification sociale sous-jacente aux analyses des « techniques du corps » et du « travail de soi » diffère. Dans la tradition durkheimienne, Marcel Mauss s'inscrit dans une conception relativement pacifiée de la société où l'inégalité des conditions ne génère pas de conflit. Chez Pierre Bourdieu<sup>53</sup> et chez Muriel Darmon, la réflexion sur l'incorporation s'inscrit dans une vision plus conflictuelle de la structure sociale. Pour Pierre Bourdieu notamment, cette conception de la stratification sociale s'incarne dans le concept wébérien de domination, en lien avec la notion de distinction. Celle-ci regroupe toutes les manières de marquer des différences, d'établir des « barrières » qui excluent les subalternes et qui signifient la hiérarchie des positions sociales, même à petite distance.

Mais, alors que Max Weber soulignait que les plus modestes se soucient tout autant que les élites de maintenir leur statut social<sup>54</sup>, la distinction est souvent conçue, implicitement, comme l'apanage des classes supérieures. Les exemples de distinction sont ainsi souvent réduits aux pratiques des classes sociales dominantes<sup>55</sup>.

Ce raccourci, qui traverse une partie de la littérature sociologique, est cependant réducteur : les classes populaires n'ont-elles pas aussi des stratégies de distinction ? Au-delà des efforts d'ascension sociale de quelques-uns, les classes populaires n'ont-elles pas aussi un statut à maintenir ? C'est ce qu'avait suggéré Norbert Elias en montrant les manœuvres « d'exclusion » dont sont capables les classes populaires à l'encontre d'autres groupes, perçus et désignés comme inférieurs<sup>56</sup>.

La distinction propre aux classes populaires intégrées pourrait notamment résider dans le souci d'être « respectables ». Dans une enquête récente, Beverley Skeggs<sup>57</sup> montre, par exemple, que le souci de « respectabilité » que manifestent ses enquêtées blanches de milieu populaire renvoie au

<sup>51</sup> Les paragraphes suivants sont tirés de M.-C. Le Pape et M. Plessz, « C'est l'heure du petit-déjeuner ? », art cit., p. 77-78.

<sup>52</sup> Muriel Darmon, *Approche sociologique de l'anorexie : un travail de soi*, Thèse de doctorat de sociologie, Université Paris V-René Descartes, Paris, 2001.

<sup>53</sup> Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Ed. du Seuil, 1997.

<sup>54</sup> M. Weber, *Economy and Society: an Outline of Interpretive Sociology*, op. cit., p. 393.

<sup>55</sup> Claude Grignon et Jean-Claude Passeron, *Le savant et le populaire misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, EHESS, Gallimard, Le Seuil, 1989.

<sup>56</sup> Norbert Elias et John L. Scotson, *Logiques de l'exclusion : enquête sociologique au coeur des problèmes d'une communauté*, édition originale 1965, Paris, Fayard, 1997.

<sup>57</sup> B. Skeggs, *Des femmes respectables*, op. cit.

désir d'être considérées comme un membre à part entière de la société. Il ne se double pas nécessairement du désir de rejoindre les classes supérieures. Il s'agit d'abord d'échapper au mépris des dominants en respectant des règles perçues comme communes à toute la société (s'habiller correctement, travailler). Cette quête de respectabilité, pourrait se jouer en particulier dans l'espace domestique et notamment au moment des repas. Cette « respectabilité alimentaire », c'est-à-dire le fait de se conformer aux normes sociales dominantes, est notée par Claudine Marenco, qui montre comment la régularité des repas est censée faire écho à la bonne tenue du foyer : « Valeur suprême, vertu cardinale, l'ordre confère à la famille dignité et considération. [...] Au niveau domestique, l'ordre s'exprime aussi dans la régularité [...] : régularité des horaires du lever, des repas, du coucher »<sup>58</sup> (Marenco, 1992, p. 125).

En partant de l'enjeu accordé par les enquêtés au fait de petit-déjeuner ou non, nous avons souhaité poursuivre cette analyse des éventuelles stratégies de distinction dans les milieux populaires et étudier comment cette quête de respectabilité était l'objet d'un travail quotidien des enquêtés visant l'incorporation de techniques du corps perçues comme légitimes. »

Source : Marie-Clémence Le Pape et Marie Plessz, « C'est l'heure du petit-déjeuner ? Rythme des repas, incorporation et classe sociale », *L'Année sociologique*, 2017, 67, n°1 numéro spécial « Sociologie de l'alimentation », p. 73-107.

Ainsi, je me suis efforcée dans la construction théorique de l'objet « pratiques alimentaires » de mettre en évidence leur place et leur rôle dans le processus de stratification sociale. Cette construction théorique repose entre autres sur le dialogue entre des auteurs « classiques » comme Max Weber et des travaux actuels comme ceux de Beverley Skeggs ou Muriel Darmon.

## 2. Processus de stratification sociale et intersectionnalité

Les rapports de genre ne sont pas l'entrée que j'avais choisie pour mes recherches, mais le sexe s'est imposé comme une variable incontournable dans mes analyses empiriques, qu'elles portent sur les marchés du travail centre-européens ou sur les pratiques alimentaires. Non seulement son « effet » statistique était toujours important et significatif, mais les processus que je tentais de saisir ne jouaient souvent pas de la même manière pour les hommes et pour les femmes. Enfin les hommes n'étaient pas systématiquement avantagés. Pour rendre compte de ces résultats, je me suis penchée sur la question de l'intersection, dans son acception sociologique<sup>59</sup>, autrement dit sur l'imbrication des rapports sociaux.

Cette perspective théorique est relationnelle, elle place la question de la domination au cœur de l'analyse, elle a donc de profondes affinités avec mon horizon wébérien. La vision du

<sup>58</sup> C. Marenco, *Manières de table, modèles de mœurs*, Cachan, ENS-Cachan, 1992, p. 125.

<sup>59</sup> Par opposition à son acception politique, pour reprendre la distinction proposée par Laure Bereni et al., *Introduction aux études sur le genre*, Bruxelles, De Boeck, 2012, p. 277sq.

monde de Max Weber a pu être critiquée par les féministes. Par exemple Roslyn Bologh estime que sa vision agonistique du monde social, centrée sur l'espace public où prédominent des traits typiquement masculins (réalisme, centralité de l'intérêt individuel ou de la nation, renoncement à l'amour) est « masculine, masculiniste et patriarcale »<sup>60</sup>. Alors qu'il s'est vivement opposé aux positions raciales de nombre de ses contemporains<sup>61</sup>, et que sa femme Marianne Weber a joué un rôle dans les mouvements féministes modérés, Max Weber n'a sans doute pas considéré le genre (mais n'est-ce pas un anachronisme ?) comme un sujet sociologique<sup>62</sup>. Eleni Varikas a souligné d'autres aspects des travaux de Weber qui sont au contraire des ressources pour penser le genre. Elle relève en particulier que la distinction entre classe et statut ouvre la question, cruciale pour penser l'intersectionnalité, de la reconnaissance<sup>63</sup>.

Les recherches sur la stratification sociale ont longtemps ignoré les rapports de genre, alors même que le sexe comme variable est toujours là (par exemple quand les auteurs décident de restreindre l'analyse aux hommes ou d'analyser séparément les hommes et les femmes). Alors que j'étudiais les inégalités entre cohortes en Europe centrale, je refusais d'en rester à ce stade d'analyse (ou de non-analyse). Il me paraissait évident que les dynamiques qui avaient forgé les destins professionnels des hommes et des femmes étaient distinctes mais liées, et je voulais comprendre ce que les chances sociales des hommes devaient à celles des femmes, et vice versa<sup>64</sup>.

J'ai commencé à m'emparer de l'approche intersectionnelle quand j'ai analysé la consommation de légumes en lien avec la trajectoire conjugale. J'ai proposé de voir la situation conjugale comme une intersection tapie dans l'espace domestique<sup>65</sup>. Pour mon objet, l'alimentation, je suspecte que les intérêts de toutes les femmes et plus encore de tous les

---

<sup>60</sup> Roslyn Wallach Bologh, *Love or Greatness: Max Weber and Masculine Thinking*, édition originale 1990, Florence (USA), Taylor & Francis, 2009.

<sup>61</sup> M. Weber, C. Colliot-Thélène et É. Kauffmann, *Les communautés*, *op. cit.* ; Nicolas Jounin, Élise Palomares et Aude Rabaud, « Ethnicisations ordinaires, voix minoritaires », *Sociétés contemporaines*, 2008, vol. 70, n° 2, p. 7-23.

<sup>62</sup> Les passages que Roslyn Bologh cite où Max Weber dénigre explicitement les femmes sont tirés de sa correspondance et non de ses écrits académiques. R.W. Bologh, *Love or Greatness (Routledge Revivals)*, *op. cit.*, p. 26-27.

<sup>63</sup> Eleni Varikas, « Max Weber, la cage d'acier et les dames » dans Danielle Chabaud-Rychter et al. (dir.), *Sous les sciences sociales, le genre: relectures critiques, de Max Weber à Bruno Latour*, Paris, La Découverte, 2010, p. 371-389.

<sup>64</sup> M. Plessz, « Des dynamiques générationnelles sexuées : l'accès aux professions très qualifiées pendant la transformation postcommuniste en Hongrie », art cit.

<sup>65</sup> M. Plessz et A. Guéguen, « À qui profite le couple ? Une étude longitudinale de l'alimentation à l'intersection du genre, de la situation conjugale et du statut social », art cit.

hommes ne se confondent pas : les hommes en couple ont des consommations alimentaires plus conformes aux recommandations de santé et aux goûts dominants, tout comme ils font de plus belles carrières professionnelles<sup>66</sup>, même si cela est rarement porté au crédit de leur compagne. Ceci résulte d'un double processus : l'invisibilisation du travail domestique (largement féminin) nécessaire pour la consommation de légumes frais<sup>67</sup> comme pour la disponibilité professionnelle des cadres et, il me semble, le fait que nous tendons à considérer qu'un « homme normal » est un homme en couple (hétérosexué). Par exemple dans les enquêtes quantitatives, les hommes célibataires sont souvent minoritaires, et on prend rarement la peine de les isoler des hommes en couple. Pourtant en matière d'alimentation, quand on le fait, on constate qu'il y a une différence sensible dans les consommations des ménages dans lesquels vit une femme, et les ménages composé d'un homme vivant seul ou avec des enfants<sup>68</sup>.

Mon arrivée au Centre Maurice Halbwachs (CMH) en 2017 m'a permis de me familiariser encore plus avec l'approche intersectionnelle, d'autant plus que se formait alors dans le laboratoire un axe de recherche « Genre, classe, race, imbrication des rapports sociaux ». Je me suis alors demandée comment cette approche pouvait s'articuler à ma conception wébérienne de la stratification sociale. On pourrait être tenté d'ajouter simplement « race » et « genre » au trio « classe, statut, parti » de Weber, et considérer que les « rapports sociaux » de la sociologie du genre sont un synonyme de la domination au sens de Weber. Il me semble que ce n'est pas la bonne piste. En effet les dimensions de l'intersectionnalité (genre, classe, race etc.) et les concepts de classe, statut et parti wébériens sont de nature différente. Chez Weber il s'agit d'analyser les ordres économique, social et politique. L'honneur statutaire peut être attaché à « n'importe quelle qualité commune à un grand nombre »<sup>69</sup>. Par exemple Weber cite des sociétés où l'honneur statutaire est attaché aux divisions ethniques, aspect qui est absent dans des communautés ethniquement homogènes. L'approche en termes d'imbrication des rapports sociaux fait l'impasse sur la distinction conceptuelle entre ces trois ordres pour se centrer sur ces qualités individuelles « communes à un grand nombre », sur lesquelles se jouent les rapports sociaux.

---

<sup>66</sup> Judy Wajcman, « The domestic basis for the managerial career », *The Sociological Review*, 1996, vol. 44, n° 4, p. 609-629 ; Catherine Marry et Charles Gadea, « Les pères qui gagnent : descendance et réussite professionnelle des ingénieurs », *Travail, genre et sociétés*, 2000, n° 3, p. 109-135 ; Sophie Pochic, « Faire carrière : l'apport d'une approche en terme de genre », *Formation emploi*, 2005, n° 91, p. 75-93.

<sup>67</sup> Les ménages gros consommateurs de légumes sont avant tout gros consommateurs de légumes frais. M. Plessz et S. Gojard, « Do processed vegetables reduce the socio-economic differences in vegetable purchases? A study in France », art cit.

<sup>68</sup> *Ibid.* ; M. Plessz et S. Gojard, « Fresh is Best? Social Position, Cooking, and Vegetable Consumption in France », art cit.

<sup>69</sup> M. Weber, C. Colliot-Thélène et É. Kauffmann, *Les communautés*, op. cit., p. 211.

On reproche parfois aux approches intersectionnelles d'égrener une liste de rapports sociaux qui n'est ni close ni stable : genre, classe, race, orientation sexuelle, âge, validité... Si l'on admet que les logiques statutaires peuvent s'attacher à toutes sortes de caractéristiques, alors ceci n'est pas un défaut de l'analyse, mais une conséquence du caractère relativement arbitraire de l'honneur social : selon les communautés que l'on étudie, l'honneur social pourrait se jouer sur des « qualités » différentes, et les chercheurs et chercheuses ont raison de retenir celles qui sont pertinentes. On ne doit toutefois pas forcer cette interprétation. Elle conduit en effet à voir dans tous les « rapports sociaux » imbriqués, des formes de domination statutaire, ce qui a l'avantage de la simplicité mais trahit probablement le propos des sociologues de l'intersectionnalité. En effet l'un des rapports sociaux qui les intéressent particulièrement est la classe sociale. Pour Weber la position de classe est d'une autre nature. La classe sociale des « rapports sociaux de classe, de genre et de sexe » n'est pas conceptuellement assimilable à la « position de classe » de Weber. Dans les travaux français des sociologues de l'intersectionnalité du moins, il s'agit probablement plutôt de la classe sociale « à la française », que j'ai évoquée plus haut (voir pages 64-66).

Les deux perspectives sont complémentaires à un autre niveau. J'ai dit que la perspective wébérienne est d'abord une réflexion sur le processus de stratification sociale, sur la fabrique de groupes sociaux hiérarchisés. Mais Max Weber évoque les processus par lesquels ces hiérarchies se fabriquent de façon plutôt allusive. On pourrait dire que les rapports sociaux (au sens de la sociologie du genre) sont le moteur de ces processus qui produisent des groupes et des hiérarchies. Quand ils donnent lieu à des revendications, des luttes sociales, c'est qu'ils sont en train d'être contestés, et potentiellement altérés (peu et lentement). Quand les rapports sociaux se stabilisent, quand ils deviennent intériorisés et vus comme des évidences par tous les membres d'une société, quand la domination s'institutionnalise « jusqu'à l'inscription juridique des privilèges (en positif comme en négatif) »<sup>70</sup>, ces rapports sociaux se donnent à voir sous la forme de catégories de la stratification sociale : ouvriers et bourgeois, Noirs et Blancs des États ségrégationnistes, hommes « actifs » et femmes « inactives ». De nouvelles mobilisations, publications critiques, recherches en sciences sociales... peuvent venir à nouveau problématiser ces catégories, « rendre la réalité inacceptable »<sup>71</sup>, et peut-être *in fine* subvertir les rapports sociaux et altérer le processus de stratification sociale.

---

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 213.

<sup>71</sup> Luc Boltanski, *Rendre la réalité inacceptable : à propos de « La production de l'idéologie dominante »*, Paris, Démopolis, 2008.

Cette confrontation avec les approches intersectionnelles m'a fait réaliser que ma sociologie était largement *colorblind*. Je m'en suis longtemps tenue à une position qui me semble très répandue dans la sociologie de l'alimentation et au-delà : les pratiques alimentaires dessinent des différences hiérarchisées (de classe, de statut, peu importe) à l'intérieur de sociétés ; et des différences culturelles non hiérarchisées entre sociétés<sup>72</sup>. Ai-je les moyens de penser cette dimension de la stratification sociale qu'est la race, l'ethnicité, l'ethnicisation, quelle que soit la manière dont on l'appelle ? Je pense que ce serait compatible avec mon cadre d'analyse wébérien<sup>73</sup>, en particulier sous l'angle de l'ethnicisation, c'est-à-dire l'altérisation et la hiérarchisation appuyée sur une supposée appartenance ethnique, qui souvent passe par une référence aux conduites de vie (langue, vêtement...). Mais ai-je *besoin* de penser l'ethnicisation ? Autrement dit, est-ce que cela serait pertinent pour comprendre l'articulation des pratiques alimentaires avec la stratification sociale ?<sup>74</sup>

Dans mon enquête qualitative avec Marie-Clémence Le Pape sur *Les enjeux de santé et l'organisation familiale de l'alimentation* nous avons décidé que nous inclurions les éventuel·les enquêté·es racisé·es, et que nous verrions bien, dans l'analyse, si cela jouait un rôle. Toutes les personnes que nous avons rencontrées étaient membres de la population majoritaire à l'exception du conjoint d'une enquêtée<sup>75</sup>. Elle et son conjoint se sont connus jeunes dans leur ville d'origine, dans le nord de la France. Ils quittent cette région pour faciliter la recherche d'emploi du conjoint. Nous n'avons pas rencontré ce conjoint, nous n'avons donc que le récit de l'enquêtée, Peggy : « Il me disait 'chez nous on n'aura pas de travail !'. Là-bas, dans le Pas-de-Calais, surtout quand vous êtes coloré... Si vous êtes Algérien, Marocain, ça va, mais si vous êtes... Africain, je veux dire, de couleur noire c'est... ». Le couple déménage donc en région parisienne où tous deux trouvent effectivement des emplois, mais s'éloignent de leur réseau familial. Notre enquête montre que la parenté pratique est une ressource importante pour l'organisation de l'alimentation familiale dans des familles modestes avec enfants : c'est vrai

---

<sup>72</sup> P. Cardon, T. Depecker et M. Plessz, *Sociologie de l'alimentation*, op. cit.

<sup>73</sup> M. Weber, C. Colliot-Thélène et É. Kauffmann, *Les communautés*, op. cit. ; N. Jounin, É. Palomares et A. Rabaud, « Ethnicisations ordinaires, voix minoritaires », art cit.

<sup>74</sup> Le fait que moi, je ne l'ai peu ou pas vu ne prouve rien, ne serait-ce que parce que j'ai beaucoup mobilisé des enquêtes quantitatives françaises, peu propices à l'analyse des processus d'ethnicisation. Daniel Sabbagh et Shanny Peer, « French Color Blindness in Perspective: The Controversy over "Statistiques Ethniques" », *French Politics, Culture & Society*, 2008, vol. 26, n° 1, p. 1-6.

<sup>75</sup> L'enquête s'est majoritairement déroulée en zone rurale où les personnes issues de l'immigration sont moins nombreuses que dans les métropoles. Deux autres enquêtés étaient nés et avaient grandi hors de France (donc techniquement des migrants), mais ils étaient francophones, nés dans l'UE et blancs, ce qui les place plutôt dans la population majoritaire.

aussi pour notre enquêtée qui a deux enfants de moins de dix ans et vit séparée depuis quelques années au moment de l'entretien<sup>76</sup>. Si l'on examine l'organisation de l'alimentation dans son ménage, en particulier le petit déjeuner des enfants, on constate peu de différences avec d'autres enquêtées soumis au même type de contraintes horaires : dans la cuisine, Peggy boit un café debout pendant que ses enfants petit-déjeunent. Mais Peggy a dû abandonner un emploi quand son employeur lui a imposé de commencer les journées de travail à six heures du matin : le temps que ses enfants doivent auraient dû passer chez une nourrice (et le coût que cela implique) lui paraissait inacceptable. D'autres enquêtées, confrontées à des horaires atypiques, se sont appuyées sur leur conjoint ou leur parentèle pour maintenir des pratiques alimentaires acceptables malgré les contraintes.

Dans le cas que je viens de décrire, des formes à la fois diffuses et relativement brutales d'ethnisation mettent en péril l'organisation familiale et la conduite de vie. Ses conséquences sur l'alimentation sont discrètes, parce que cette enquêtée a fait des compromis concernant sa position sur le marché du travail, entérinant ainsi sa domination dans l'ordre économique pour préserver son honneur statutaire.

### 3. Retour vers la position de classe

Alors que je m'intéressais aux conduites de vie à travers le cas de l'alimentation, je ne renonçais pas en effet à m'intéresser aux positions de classe et au marché du travail. Selon ma perspective wébérienne, les positions de classe influencent seulement de façon indirecte les pratiques alimentaires, en donnant (ou bloquant) l'accès aux ressources que requiert une certaine conduite de vie. Mais le marché du travail lui-même n'est pas immunisé aux logiques statutaires c'est-à-dire à la capacité de certains groupes sociaux à se réserver l'accès à certaines positions au nom de conduites de vie supposées supérieures.

Ceci est bien illustré dans l'article sur « *The political dimension of consumption work, or political consumption as work* » coécrit avec Marie-Clémence Le Pape. Nous y montrons comment la position des ménages sur le marché du travail et sur le marché foncier, en fonction de la localisation géographique en particulier, affecte la capacité à organiser l'alimentation des enfants d'une façon que les enquêtés jugent eux-mêmes digne de considération, digne de leur position sociale, en haut des classes populaires :

---

<sup>76</sup> M.-C. Le Pape et M. Plessz, « C'est l'heure du petit-déjeuner ? », art cit ; M. Plessz et M.-C. Le Pape, « The political dimension of consumption wor », art cit.

Our respondents' labour market positions reflected their gender and working-class status: they usually held routine, service jobs. Women's earnings made a significant contribution to the household finances, but usually they could not decide their working hours or pay someone to do their housework, and they had little chance of career advancement.<sup>77</sup>

Le défi que représente l'approvisionnement alimentaire pour les ménages enquêtés est en effet moins celui d'avoir assez (de revenus, de nourriture) que celui de trier parmi une offre alimentaire pléthorique pour sélectionner des produits conformes à la fois à leur budget, aux demandes de leurs proches, et à leurs aspirations statutaires. Ce tri requiert du temps à différents moments de la journée et de la semaine : dans les rayons des supermarchés aux heures d'ouverture pour faire les courses, et à la maison aux heures de repas pour préparer et mettre en avant (sur la table) les produits jugés convenables. Cette temporalité peut entrer en conflit avec les horaires de travail des enquêtés. Or, du fait de leur position de classe subalterne, ils et elles ont accès principalement à des emplois où les horaires sont imposés par l'employeur<sup>78</sup>.

Ainsi nous montrons comment la confrontation aux représentantes d'institutions éducatives (institutrices d'écoles maternelles, éducatrices de crèches, pédiatres) permet aux mères de mesurer le degré de respectabilité perçue de leur conduite de vie<sup>79</sup>. Nous montrons aussi comment s'imbriquent les aspirations statutaires et sur le marché du travail : certaines enquêtées ont renoncé à « faire carrière » pour pouvoir se consacrer suffisamment à l'éducation de leurs enfants et la tenue du ménage (autrement dit à assurer une conduite de vie respectable pour tous les membres du ménage). Ce renoncement est ajusté à leur condition. En effet, leurs perspectives de carrières sont modestes, si bien que d'une part leur profession est souvent une faible source d'honneur statutaire<sup>80</sup>, d'autre part investir leur travail dans l'espoir d'une promotion future est peu réaliste. L'investissement dans la conduite de vie n'en est que plus cruciale pour maintenir le statut social.

### III — CONCLUSION

---

Pour aborder des objets de recherche aussi différents que la transformation postcommuniste centre-européenne et la consommation alimentaire des ménages français, dans mes travaux qualitatifs et quantitatifs, je me suis appuyée sur la théorie wébérienne de la

---

<sup>77</sup> M. Plessz et M.-C. Le Pape, « The political dimension of consumption work », art cit, p. 348.

<sup>78</sup> Y. Siblot et al., *Sociologie des classes populaires contemporaines*, op. cit.

<sup>79</sup> M.-C. Le Pape et M. Plessz, « C'est l'heure du petit-déjeuner ? », art cit.

<sup>80</sup> Une femme médecin, cadre supérieure, ou chercheuse, peut sans doute se prévaloir du prestige attaché à sa profession et justifier un moindre investissement dans la sphère privée.

stratification sociale. Dans ce chapitre j'ai montré comment cette vision de la stratification sociale animait mes travaux et je l'ai comparée avec l'approche par les nomenclatures socioprofessionnelles et avec les approches intersectionnelles des études de genre, ce qui m'a permis d'en faire mieux ressortir les spécificités. La perspective wébérienne implique de chercher moins à décrire des positions qu'à identifier des mécanismes de hiérarchisation. La stratification sociale apparaît alors comme un processus fondamentalement relationnel, où la domination joue un rôle essentiel. Elle suppose que les hiérarchies économiques et sociales, bien qu'elles se recoupent souvent, sont en tension permanente parce que les processus et les relations qui sous-tendent la domination dans l'ordre économique et dans l'ordre social sont de nature fondamentalement différents.

Ce chapitre m'a aussi permis de mettre en lumière quelques résultats empiriques des travaux que j'ai synthétisés ici. Du point de vue de la sociologie de l'alimentation, pour comprendre la différenciation des pratiques alimentaires, il faut saisir à minima la position sociale, l'âge et le sexe (et la situation conjugale). Hommes et femmes accèdent à des emplois qui diffèrent par l'honneur social qu'ils confèrent et par les ressources économiques qu'ils fournissent. Il en découle que l'honneur statutaire se joue sur des aspects différents des conduites de vie selon le sexe, avec des conséquences sur les pratiques alimentaires. Ainsi les processus de stratification à l'œuvre dans l'ordre social et dans l'ordre économique sont en tension permanente, parfois se recoupant et se renforçant, mais ne pouvant être conceptuellement confondus. Je vais à présent préciser la dimension proprement processuelle de mes recherches.

**Publications en lien direct avec ce chapitre :**

PAUGAM Serge et PLESSZ Marie, « Des classes sociales aux inégalités: Le regard sociologique s'est-il déplacé ? », *Revue Européenne des Sciences Sociales*, 2019, vol. 57, n° 2, p. 19-49, <https://doi.org/10.4000/ress.5550>.

PLESSZ Marie et LE PAPE Marie-Clémence, « The political dimension of consumption work, or political consumption as work: how French households do gatekeeping on the food market », *Food, Culture & Society*, 2019, vol. 22, n° 3, p. 334-353, <https://doi.org/10.1080/15528014.2019.1582251>.

LE PAPE Marie-Clémence et PLESSZ Marie, « C'est l'heure du petit-déjeuner ? Rythme des repas, incorporation et classe sociale », *L'Année sociologique*, 2017, 67, n° 1 (numéro spécial « Sociologie de l'alimentation »), p. 73-107.

PLESSZ Marie et GUÉGUEN Alice, « À qui profite le couple ? Une étude longitudinale de l'alimentation à l'intersection du genre, de la situation conjugale et du statut social », *Revue française de sociologie*, 2017, vol. 2017, n° 4, p. 545-576, <https://doi.org/10.3917/rfs.584.0545>.

Traduit en anglais : PLESSZ Marie et GUÉGUEN Alice, « Who benefits from living in a couple? A longitudinal study of eating practices at the intersection of gender, conjugal situation, and social status », *Revue française de sociologie*, traduit par Amy Jacobs-Colas, 2017, Vol. 58, n° 4, p. 545-576.

PLESSZ Marie, *Le prix du marché : les générations et l'emploi en Europe centrale postcommuniste*, Paris, Petra, 2012.

PLESSZ Marie M., « Des dynamiques générationnelles sexuées : l'accès aux professions très qualifiées pendant la transformation postcommuniste en Hongrie », *Revue française de sociologie*, 2011, vol. 52, n° 4, p. 657-690.

PLESSZ Marie, « Life stages and transformations of the labor market », *European Societies*, 2009, vol. 11, n° 1, p. 103-136, <https://doi.org/10.1080/14616690802155353>.



### CHAPITRE 3 – LE CHANGEMENT AUX ÉCHELLES DE LA SOCIÉTÉ ET DE L’INDIVIDU

*« By a processual approach, I mean an approach that presumes that everything in the social world is continuously in the process of making, remaking, and unmaking itself (and other things), instant by instant. [...] A processual approach begins by theorizing the making and unmaking of all these things—individuals, social entities, cultural structures, patterns of conflict—instant by instant as the social process unfolds in time. The world of the processual approach is a world of events. Individuals and social entities are not the elements of social life, but are patterns and regularities defined on lineages of successive events. »<sup>1</sup>*

C’est ainsi qu’Andrew Abbott définit l’approche processuelle qu’il a développée et popularisée. Même si une part importante de mon travail est antérieure à la publication de son ouvrage du même titre (2016), j’adhère largement à ses positions et propositions. Je propose donc de rendre compte de mes propres recherches sur ce qu’on appelle généralement le changement social en mettant en lumière ses points communs avec l’approche processuelle d’Abbott, telle qu’il l’expose dans son livre.

Un aspect essentiel de l’approche processuelle est que le changement n’est jamais circonscrit à une arène sociale et qu’il faut donc examiner les points de contact entre différentes arènes, toutes en changement plus ou moins rapide : *« it is not enough to conceive of some particular social area as an ecology surrounded by powerful forces, as if one part of the social process were moving while its surroundings were fixed and enduring. No; all is change »<sup>2</sup>*. Il s’agit de rompre avec la spécificité d’un sujet humain entouré d’objets matériels ou sociaux (organisations, institutions etc.) : tous sont conçus comme des « formes de régularités dans des enchaînements d’événements » (je traduis librement la fin de la citation qui ouvrait ce chapitre).

---

<sup>1</sup> Andrew Delano Abbott, *Processual sociology*, Chicago, The University of Chicago Press, 2016, p. ix-x.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. xi.

Ceci conduit à refuser de voir les individus comme entourés et influencés par des « structures sociales ». Les structures sociales n'existent et ne persistent que parce que des humains existent et persistent à agir de façons qui répètent ces structures sociales. Cette proposition théorique s'inscrit dans une discipline sociologique de plus en plus attentive au caractère dynamique de la vie sociale, au caractère institué des catégories et organisations qui nous paraissent les plus stables, et à l'inscription des sociologues eux-mêmes dans leur contexte particulier de production scientifique. Si je m'appuie sur l'approche d'Abbott en particulier, c'est parce que ses travaux font particulièrement écho aux miens sur deux points en particulier. Dans *Processual sociology*, Abbott consacre un long passage à l'analyse par cohortes, mais il se tient à distance des approches en terme de *life course*.

Je partage la conviction d'Abbott que *all is change* et qu'il ne faut pas isoler les changements sociaux d'une sphère sociale en particulier ; j'ai mobilisé l'analyse par cohorte qui me semble mettre en relief les irrégularités du changement social ; et je me suis penchée sur le rôle des événements biographiques sans m'identifier aux approches en termes de parcours de vie ni en termes de « tournants biographiques ». Je conclurai ce chapitre en avançant qu'on peut étendre encore l'approche processuelle, en l'appliquant non seulement à l'évolution d'institutions comme les mondes professionnels mais aussi à des pratiques quotidiennes comme l'alimentation.

## **I — UNE APPROCHE PROCESSUELLE DU CHANGEMENT SOCIAL**

---

J'aimerais dire (et je dis parfois) que j'étudie le changement social, mais j'ai peu d'affinités avec les travaux qui se réclament de cette étiquette. Je ne cherche pas à décomposer des séries temporelles en grandes tendances comme l'a fait le groupe Louis Dirn<sup>3</sup>, ni à faire le tableau des transformations qui ont affecté nos sociétés<sup>4</sup>, ni à identifier des mécanismes abstraits de changement<sup>5</sup>. Je m'inscris également contre les analyses qui voient dans « aujourd'hui » une époque exceptionnelle, que ce soit celle de la postmodernité ou de l'accélération<sup>6</sup> : je pense que chaque époque est exceptionnelle pour celles et ceux qui la vivent. Penser que nous vivons une époque plus spéciale que toutes les autres me paraît ethnocentrique. Mais dire que le

---

<sup>3</sup> Louis Dirn, *La société française en tendances*, Paris, PUF, 1991.

<sup>4</sup> Colin Crouch, *Social Change in Western Europe*, Oxford, Oxford University Press, 1999, xx, 543 p. p.

<sup>5</sup> Henri Mendras et Michel Forsé, *Le changement social: tendances et paradigmes*, Paris, Armand Colin, 1983, 284 p.

<sup>6</sup> Hartmut Rosa et Didier Renault, *Accélération: une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2010, 474 p.

changement est omniprésent n'empêche pas d'essayer de le décrire, de le qualifier. Je cherche à comprendre les processus par lesquels le changement survient – ou pas – à l'échelle d'une société ou d'un individu. Ce souci traverse mes travaux sur la transformation postcommuniste comme sur l'alimentation.

## 1. La transformation postcommuniste

Dans ma thèse je me suis intéressée à la sortie du communisme, dans une perspective de comparaison avec les changements qu'avait connus la France sur la même période. Voici comment je synthétisais mon approche dans la conclusion de ma thèse :

Nous n'avons pas seulement comparé nos trois pays à différents moments du temps, nous avons aussi comparé des trajectoires historiques. Ce faisant nous avons fait varier les échelles temporelles. Alors que nous travaillions sur les 30 dernières années pour comprendre les métamorphoses du cycle de vie sur le marché du travail, nous avons replacé le marché du travail dans un temps plus long, en remontant au moins jusqu'à la Seconde Guerre mondiale en matière de démographie et de structure d'emplois. Ceci a nécessité de mobiliser des types de données différents. La prise en compte de ces trajectoires, la mise au jour de leurs similitudes et de leurs différences, permet de replacer la transformation systémique non seulement dans son contexte (en caractérisant la situation de départ) mais aussi, dans le parcours historique de ces sociétés. Bien que le changement social soit un des sujets centraux de la sociologie, les hommes se laissent bien souvent piéger par l'illusion que leur présent est durable. Ainsi la transformation systémique serait un épisode de bouleversements profonds mais bornés dans le temps, qui surviendrait entre deux périodes stables : le communisme souvent présenté comme une parenthèse hors de la trajectoire historique de l'Europe centrale ; et le capitalisme, seule « sortie » envisageable et dont l'historicité est d'abord marquée par la conjoncture économique. En montrant au contraire combien les structures économiques et démographiques avaient évolué au cours des 40 années de communisme, en analysant plusieurs moments dans le temps de la transformation, nous déconstruisons cette représentation et rappelons que le changement social est permanent.<sup>7</sup>

Mon analyse de l'évolution des taux d'accès à l'enseignement supérieur en Hongrie depuis les années 1930 montre bien qu'aucune période ne peut être décrite comme stable, ni même résumée par une tendance linéaire. Le marché du travail était au centre de mon attention mais je me suis aussi attachée à décrire les évolutions de la politique économique des États communistes et postcommunistes en matière d'industrialisation et d'endettement extérieur. J'ai réuni des séries statistiques sur l'accès aux études, la fécondité et l'espérance de vie, j'ai lu des travaux sur l'évolution des relations professionnelles et le rôle des syndicats : j'ai cherché à décrire les « forces puissantes » qui entourent le marché du travail et qui changent aussi.

---

<sup>7</sup> M. Plessz, *Stratification sociale et générations en Europe centrale postcommuniste*, op. cit., p. 442-444.

C'est en mettant en relation tous ces domaines de la vie sociale, qu'il est possible de décrire la sortie du communisme comme une période de « transformation systémique » et donc de saisir en quoi l'expérience des citoyens et citoyennes d'Europe centrale qui avaient commencé leur vie active avant 1989 et l'avaient finie après, avait pu différer de l'expérience des Français et Françaises des mêmes générations :

En quoi la forme du changement social affecte-t-elle la dynamique générationnelle ? Nous avons vu qu'une des spécificités de l'Europe centrale par rapport à la France résidait dans la recomposition très rapide du cycle de vie qui modifiait le « destin » de générations qui avaient pourtant atteint la trentaine, un âge où les cohortes françaises paraissent protégées par leur statut d'*insider*. Alors qu'en France, Chauvel peut faire l'hypothèse que les modifications du marché du travail et leur impact sur le cycle de vie affectent surtout (voire uniquement) les cohortes jeunes qui seront les principales porteuses de ces changements (les cohortes plus anciennes restant porteuses des conditions de leur propre socialisation) en Europe centrale l'ensemble des cohortes est affecté. Il ne s'agit pourtant pas d'un simple « effet de période » (qui se lit par exemple dans la baisse des salaires réels), mais bien d'une recomposition de tous les cycles de vie, ceux qui débutent comme ceux qui sont déjà en cours. Pourquoi le changement systémique soudain auquel on a assisté en Europe centrale met-il en branle des mécanismes générationnels différents de ceux engendrés par la crise économique et les innovations institutionnelles en cours depuis la fin des années 1970 en Europe occidentale ? Ces innovations institutionnelles présentent pourtant de nombreux points communs avec celles qui voient le jour en Europe centrale, et sont suffisamment importantes pour que l'on parle d'un nouveau mode de régulation – ou du moins, de la crise et de la fin du mode de régulation fordiste. La différence réside sans doute tout d'abord dans le fait que ces changements se sont faits très vite et dans tous les domaines en même temps. C'est très subitement que les grandes entreprises ont été fermées ou restructurées, entraînant la disparition de fait de leurs marchés internes ; que les managers ont été libérés des règles de rémunération dictées de façon administrative et centralisée ; que l'éducation est devenue la variable clé sur le marché du travail (Diewald, Goedicke *et al.* 2006) ; que conserver ou trouver un emploi est devenu un défi en soi.

Or les cohortes ne sont durablement porteuses de leurs propres conditions de socialisation, ne peuvent durablement s'en prévaloir, que dans la mesure où ces [conditions de socialisation] restent reconnues par des institutions et des acteurs. Ainsi les diplômés ou l'expérience professionnelle ne conservent leur valeur que tant qu'ils restent reconnus par les employeurs potentiels. Mais beaucoup des institutions qui organisaient la reconnaissance sociale de la valeur professionnelle sous le communisme ont disparu très vite en 1989, remplacées par des dispositifs très différents. Les cohortes socialisées sous le communisme se sont donc retrouvées privées du dispositif institutionnel qui donnait un sens à leur socialisation, à leur formation et à leur expérience. En France au contraire ce dispositif institutionnel s'est métamorphosé relativement lentement<sup>8</sup>, des acteurs (syndicaux et politiques) se sont mobilisés autour du sens et de l'usage des institutions, débattant justement de la pertinence des formes existantes et de la nécessité de les changer. La seconde spécificité du changement systémique apparaît donc dans le fait que le changement ne touche pas seulement les structures, il retravaille aussi profondément les institutions. Il s'apparente

---

<sup>8</sup> Ainsi, alors que la Poste ou EDF n'embauchent plus de fonctionnaires, les salariés qui ont été embauchés sous ce statut le conservent tant qu'ils ne quittent pas l'entreprise.

à une révolution au sens où le passé est considéré comme clos, sans pertinence pour le présent. La continuité entre passé communiste et présent « transformationniste » est récusée, même si en cela les acteurs s'illusionnent sans doute largement car ils ne cessent de « recombinaisonner » des éléments de leur expérience passée pour agir au présent (Bruszt et Stark 1998 ; Orenstein 2001).<sup>9</sup>

Si je voulais reformuler mon propos dans les termes d'Abbott, je dirais qu'en France le passé encodé dans la trajectoire de chaque génération s'est traduit par un effet d'hystérèse : les diplômes non acquis, les promotions retardées ne se rattrapent pas, le retard s'accumule inexorablement. En Europe centrale, la transformation systémique a en quelque sorte « ré-encodé » le passé dont chaque génération était porteuse selon sa date de naissance et son âge en 1989. La transformation ne fait pas table rase du passé, mais elle lui donne un sens nouveau. L'entrée dans le communisme juste après la Seconde Guerre mondiale avait sûrement été une période de transformation aussi profonde et plus violente.

## 2. Le déclin de la cuisine ?

Alors que les changements qu'ont traversés les sociétés centre-européennes ne font aucun doute, ceux qui affectent notre alimentation sont plus évanescents. Quand j'ai rejoint l'équipe Solal, il s'agissait pour mes collègues de battre en brèche l'idée d'une « déstructuration de l'alimentation » idée dans l'air du temps mais mal définie et mal démontrée<sup>10</sup>. Malheureusement, les données pour le faire étaient rares. Ainsi Nicolas Herpin a vivement contesté cette thèse dès 1988 : son article repose sur une enquête passionnante mais qui n'a porté que sur une seule date. Il est bien difficile dans ces conditions de démontrer qu'un processus n'a pas lieu<sup>11</sup>. Herpin n'essaie pas de démontrer qu'il n'y a pas de changement, il souligne que la description des repas dans l'enquête dont il dispose est peu compatible avec l'hypothèse qu'il y aurait eu une déstructuration importante et sur tous les plans (horaire, lieu, composition, commensalité... des repas). Anne Lhuissier et ses collègues ont adopté une stratégie similaire plus récemment à propos du rythme des repas<sup>12</sup> : même quand on observe une population dont le quotidien est soumis à de fortes contraintes – des ménages Franciliens avec une surreprésentation de populations vulnérables – plus de deux tiers de l'échantillon fait

---

<sup>9</sup> M. Plessz, *Stratification sociale et générations en Europe centrale postcommuniste*, op. cit., p. 451.

<sup>10</sup> Faustine Régner, Anne Lhuissier et Séverine Gojard, *Sociologie de l'alimentation*, Paris, La Découverte, 2006, 121 p.

<sup>11</sup> Nicolas Herpin, « Le repas comme institution: Compte rendu d'une enquête exploratoire », *Revue française de sociologie*, 1988, vol. 29, n° 3, p. 503-521.

<sup>12</sup> Anne Lhuissier et al., « Is there still a French eating model? A taxonomy of eating behaviors in adults living in the paris metropolitan area in 2010. », *PLoS ONE*, 2015, vol. 10, n° 3, p. e0119161.

trois repas par jour. L'alimentation hors domicile a indéniablement progressé mais les repas pris aux travail y occupent une place centrale.

On voudrait toutefois aller plus loin, prendre réellement la mesure des changements. Des collègues scandinaves ont réussi à réaliser la même enquête à quinze ans d'intervalle ce qui leur a permis d'établir que les changements survenus n'étaient pas spectaculaires même si par certains aspects l'alimentation devenait plus individuelle et informelle<sup>13</sup>. Pour ma part je me suis penchée sur le temps passé à cuisiner dans les enquêtes Emploi du temps de l'Insee<sup>14</sup>. Mon souci était là encore de ne pas isoler les évolutions des pratiques culinaires d'autres changements en cours. Les enquêtes Emploi du temps sont idéales pour cela d'une part parce qu'elles sont conçues pour faciliter les comparaisons dans le temps et entre pays ; d'autre part parce qu'on y collecte des informations sur toutes les activités de la même manière, ainsi que de nombreuses informations de contextes (variables sociodémographiques mais aussi informations sur l'emploi, le logement, l'équipement du ménage...). La première enquête Emploi du temps a été collectée en 1968. Même en me restreignant aux enquêtes dont les échantillons sont comparables j'ai pu couvrir la période 1985-2010. On sait que sur cette période la population française a vieilli, le divorce et l'âge à la mise en couple ont augmenté, le taux d'activité des femmes a continué de progresser. Or, à une date donnée, le temps de cuisine est plus faible dans les ménages de petite taille et plus jeunes. On sait que ces évolutions suffisent à expliquer le fait que de plus en plus de Belges prennent leur repas seuls<sup>15</sup> : est-ce aussi le cas pour le temps de préparation alimentaire ou les Français ont-ils vraiment changé leur approche de la cuisine ? Il s'agissait donc de relier une observation empirique sur les pratiques culinaires (la baisse du temps de cuisine observé en moyenne parmi les Français-es) à l'évolution de la démographie et du marché du travail, c'est-à-dire des pratiques en matière de conjugalité, de parentalité et d'emploi.

Analyser la transformation d'une pratique en calculant la part de changement qui est due à l'évolution de la composition de la population est relativement classique<sup>16</sup>. J'ai également fait

---

<sup>13</sup> Lotte Holm et al., « Changes in the social context and conduct of eating in four Nordic countries between 1997 and 2012 », *Appetite*, 2016, vol. 103, p. 358-368.

<sup>14</sup> M. Plessz et F. Étilé, « Is Cooking Still a Part of Our Eating Practices? », art cit.

<sup>15</sup> Inge Mestdag et Ignace Glorieux, « Change and stability in commensality patterns: a comparative analysis of Belgian time-use data from 1966, 1999 and 2004 », *Sociological Review*, 2009, vol. 57, n° 4, p. 703-726.

<sup>16</sup> Jonathan Gershuny et Teresa Attracta Harms, « Housework now takes much less time: 85 years of US rural women's time use », *Social Forces*, 2016, vol. 95, n° 2, p. 503-524 ; Clara Champagne, Ariane Pailhé et Anne Solaz, « Le temps domestique et parental des hommes et des femmes : quels facteurs d'évolutions en 25 ans ? », *Économie et statistique*, 2015, vol. 478, n° 1, p. 209-242.

le lien entre cuisine et repas. La plupart des gens qui cuisinent le font pour préparer des aliments à consommer à leur domicile. La sociologie de l'alimentation montre qu'il existe une norme sociale du « vrai repas », supposé réunir tous les membres du groupe domestique, à heure fixe, à table au domicile, autour de plats préparés à la maison – historiquement par la mère de famille<sup>17</sup>. Toute le monde ne s'y conforme pas, et certainement pas en toutes circonstances, mais le « vrai repas » reste un horizon partagé dans à peu près tous les milieux sociaux en France et dans de nombreux pays occidentaux, à une nuance près : la préparation domestique par la mère de famille semble moins centrale aujourd'hui.

[W]hether domestic food preparation is still a part of the proper meal in the 2010s is a subject of debate (Beck, 2007; Brembeck, 2005; Bugge and Almas, 2006; Kemmer et al., 1998; Marshall and Anderson, 2002; Moisio et al., 2004). Daniels et al. (2012) found that the context of the meal influenced whether people perceived cooking to be a necessity or a way to please both others and themselves.<sup>18</sup>

La réduction des temps passés à cuisiner ne serait-elle pas simplement le sous-produit d'évolutions dans nos repas ? Cette question empirique va de pair avec une réflexion sociologique sur ce que l'on peut qualifier de « déclin ». Le terme a une connotation négative et une dimension normative. Pour en faire un usage sociologique, il faut *a minima* s'astreindre à l'utiliser pour décrire toutes les évolutions comparables, qu'elles soient jugées désirables ou indésirables. Par exemple la cuisine domestique et la consommation de tabac sont toutes les deux des pratiques de moins en moins fréquentes : sont-elles toutes deux en déclin ? Selon moi pour trancher il faut examiner empiriquement qu'est-ce qui est en déclin exactement. Est-ce la cuisine ou le repas domestique ? Est-ce que nous délaissons vraiment la cuisine, même quand nous mangeons à la maison, ou est-ce que nous cuisinons toujours nos repas domestiques mais ces derniers sont moins fréquents ? Autrement dit c'est en prenant en compte l'articulation entre différentes pratiques (les pratiques déjà mentionnées de conjugalité, parentalité, emploi qui forment les évolutions des structures démographiques ; et les pratiques étroitement liées à la cuisine comme les repas), que l'on peut proposer une réponse sociologiquement rigoureuse et empiriquement fondée à la question du déclin de la cuisine domestique. On pourrait bien sûr étendre cette réflexion à d'autres pratiques (modes d'approvisionnement, loisirs au domicile et hors domicile, cuisine de réception...).

---

<sup>17</sup> Nickie Charles et Marion Kerr, *Women, food, and families*, Manchester, Manchester University Press, 1988 ; P. Cardon, T. Depecker et M. Plessz, *Sociologie de l'alimentation, op. cit.* ; C. Marengo, *Manières de table, modèles de mœurs, op. cit.*

<sup>18</sup> M. Plessz et F. Étilé, « Is Cooking Still a Part of Our Eating Practices? », art cit, p. 95.

La comparaison entre les évolutions en France et aux États-Unis, montre que dans les deux pays le nombre de repas pris au domicile chaque jour a légèrement diminué sur la période et contribue à la réduction du temps passé à cuisiner. Une fois cet effet pris en compte, en France la démographie explique la plus grosse part des évolutions du temps de cuisine : le « déclin » masque le fait que les ménages qui ont les mêmes caractéristiques consacrent autant de temps à cuisiner (quand ils mangent au foyer) en 2010 qu'en 1985. Ce n'est pas le cas aux États-Unis : même à caractéristiques de ménages comparables, le temps consacré à la préparation alimentaire a reculé.

Tableau 1 : Proportion de changement du temps de cuisine attribuable aux changements de population et aux changements de pratiques alimentaires en France, décomposition Blinder-Oaxaca

	France	États-Unis
Temps de cuisine moyen en 1985	78 minutes	61 minutes
Temps de cuisine moyen en 2010	63 minutes	41 minutes
Différence 2010-1985	-15 minutes	-20 minutes
Contribution du changement dans le nombre de repas à domicile*	21%	28%
Contribution du changement dans les caractéristiques sociodémographiques	46%	2% (ns)
Contribution du changement dans l'association entre nombre de repas et temps de cuisine	6% (ns)	32%
« Behavioural change » (changement dans les autres associations et dans la constante)	37%	39%
Interactions (non interprétable)	-10%	-2% (ns)

Notes :

ns : non significativement différent de 0 au seuil de 95%.

\* Nombre de repas à domicile déclarés par le cuisinier principal.

*Behavioural change*: changements dans les coefficients des caractéristiques de la population.

Reproduction de Tableau 1 page 102 et Tableau 3 page 105 de l'article « *Is Cooking still Part of our Eating Practices ?* »<sup>19</sup>, traduction par l'auteur.

Ainsi le déclin devient une question sociologique, à laquelle on peut apporter une réponse empirique : si le temps de cuisine « décline » au sens où en moyenne les ménages français et américains de 2010 cuisinent chaque jour moins longtemps qu'en 1980, ce « déclin » repose sur des dynamiques très différentes. On peut décrire le rôle qu'ont joué les évolutions de la démographie et du marché du travail<sup>20</sup>. On peut réfléchir à la manière de prendre en compte l'évolution de la technologie et du partage des tâches entre conjoints<sup>21</sup>. On peut enfin, analyser

<sup>19</sup> M. Plessz et F. Étilé, « *Is Cooking Still a Part of Our Eating Practices?* », art cit.

<sup>20</sup> Dans un autre article où Fabrice Étilé est premier auteur, nous montrons qu'en France, si les femmes en couple avaient simplement optimisé l'usage de leur temps (entre travail rémunéré et travail domestique) elles cuisineraient moins en 2010 que ce qui est observé. Les normes sociales enjoignant de cuisiner les repas familiaux les ont conduites à préserver le temps de cuisine. F. Étilé et M. Plessz, « *Women's employment and the decline of home cooking* », art cit.

<sup>21</sup> Nous avons contourné l'effet du partage des tâches entre conjoints en calculant le temps de cuisine du ménage. Toutefois nous avons aussi répliqué nos analyses sur le temps de cuisine des femmes et obtenu des résultats comparables. Pour la technologie, nous avons examiné le rôle du micro-ondes introduit sur la période en France, un peu plus tôt aux États-Unis, mais dans l'ensemble nous considérons les transformations des technologies domestiques et de l'offre alimentaire comme les moyens que les ménages adoptent ou non pour réduire le temps qu'ils consacrent à la cuisine.

comment le déclin de la cuisine s'articule aux évolutions d'autres pratiques, dont certaines sont très liées (les repas domestiques) et d'autres plus distantes comme la conjugalité ou le travail salarié. Si l'on estimait qu'il faut enrayer le déclin du temps de cuisine, les actions qu'il faudrait entreprendre seraient très différentes dans les deux pays. Mais l'approche que j'ai présentée suggère aussi que le « déclin » du temps de cuisine peut être une bonne nouvelle pour les femmes s'il signifie le déclin de l'injonction à consacrer chaque jour du temps à du travail domestique non rémunéré, plutôt qu'à des activités que les femmes peuvent estimer plus gratifiantes, que ce soit des loisirs ou du travail rémunéré. Apercevoir ces enjeux, requalifier ainsi le « déclin » de la cuisine, montre l'intérêt heuristique du postulat d'Abbott – *all is change* – et de mon effort permanent pour faire la sociologie de l'alimentation et d'autres arènes sociales comme le marché du travail.

## II — ÂGE ET GÉNÉRATIONS

---

Si vraiment « tout est changement », il peut être vain de vouloir raisonner en neutralisant les changements de composition de la population : il serait illusoire de les neutraliser tous, et quand ce serait possible que resterait-il ? L'analyse des dynamiques générationnelles part du postulat que chaque génération est différente, et que cela influence sa destinée probable. Le type d'approche que j'ai adopté pour analyser les temps de cuisine identifie les plus gros moteurs de changements en les neutralisant un par un dans des modèles de régressions multivariées, sur l'ensemble de la population entre deux dates. L'étude des dynamiques générationnelles examine le résultat de l'effet de tous les moteurs de changements cumulés, non sur la population en moyenne, mais sur des tranches de population définies par leur année de naissance. C'est ce que j'ai fait dans ma thèse et ce que j'ai tenté de faire, de façon détournée, sur l'alimentation.

### 1. Cohortes et cycles de vie pendant la transformation postcommuniste

Le renouvellement continu des générations (au sens de cohortes de naissance) et leur avancée en âge constituent un moteur essentiel du changement social – de l'impossible stabilité du monde social. Même quand une situation se répète à l'identique, elle n'est pas vécue par les mêmes personnes ou ces personnes n'ont plus le même âge. Examiné par cohortes et non par année calendaire, le rythme du changement social est souvent bien moins lisse que ne le laissent croire les séries temporelles. En effet l'analyse par cohorte rend visible le caractère heurté des

changements sociaux<sup>22</sup>. Abbott consacre plusieurs pages à l'analyse des dynamiques générationnelles dans le chapitre 1 de *Processual sociology* : il souligne que les cohortes de naissances sont modelées par les conditions particulières qu'elles rencontrent tout au long de leur vie, mais qu'elles modèlent aussi les institutions, structures et conjonctures contemporaines et à venir : les employeurs doivent « faire avec » les caractéristiques de la main d'œuvre disponible sur le marché du travail, qui dépendent des formations auxquelles ces personnes ont eu accès, des emplois qu'elles ont pu occuper, peut-être des guerres qui les ont décimées ou marquées. Le « problème des retraites » à une date donnée est le produit des carrières des gens qui sont devenus, sont en train et vont devenir des retraités, et « les retraités » sont une photo de générations parfois très hétérogènes<sup>23</sup>.

Les diagrammes cohortaux que je reproduis ci-dessous montrent un cas de changement social (l'évolution de la structure des emplois), représenté du point de vue des dynamiques générationnelles. Pour lire ce type de graphique, on peut se demander à quoi il ressemblerait si l'hypothèse d'un progrès générationnel était respectée : chaque génération vivrait mieux que la précédente, étudierait plus longtemps et obtiendrait de meilleurs emplois. Chaque courbe serait donc un peu au-dessus de celle de la cohorte qui est née avant et un peu en-dessous de la suivante. S'il n'y avait aucun progrès générationnel les courbes seraient superposées. C'est un peu ce qu'on observe pour les femmes (« figure V ») : il est difficile de dire si une cohorte s'en sort nettement mieux ou plus mal que les autres, à l'exception de la plus ancienne (née en 1930-39) qui est clairement moins bien lotie. Pour les hommes (« figure III »), une courbe se détache nettement au-dessus des autres, mais ce n'est pas la plus récente. C'est la cohorte 1945 (née en 1940-49). Les cohortes suivantes, 1955, 1965 et 1975 sont en-dessous.

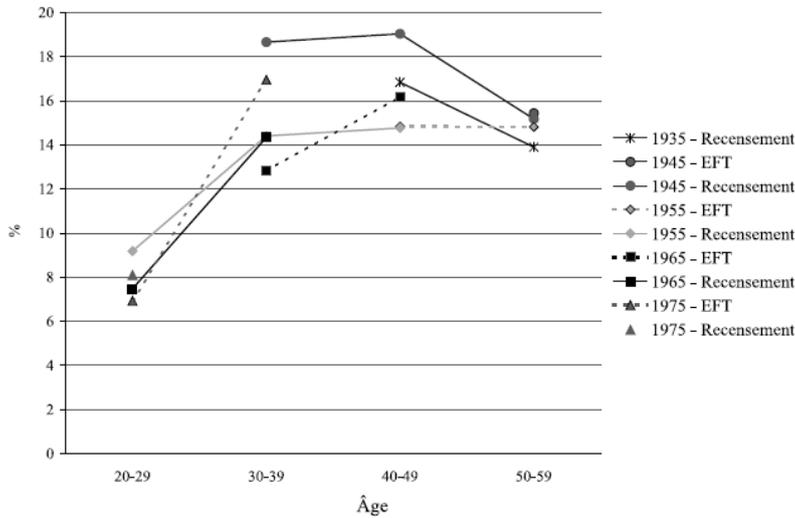
---

<sup>22</sup> L. Chauvel, *Le destin des générations : structure sociale et cohortes en France au XXe siècle*, op. cit.

<sup>23</sup> A.D. Abbott, *Processual sociology*, op. cit., p. 12sq.

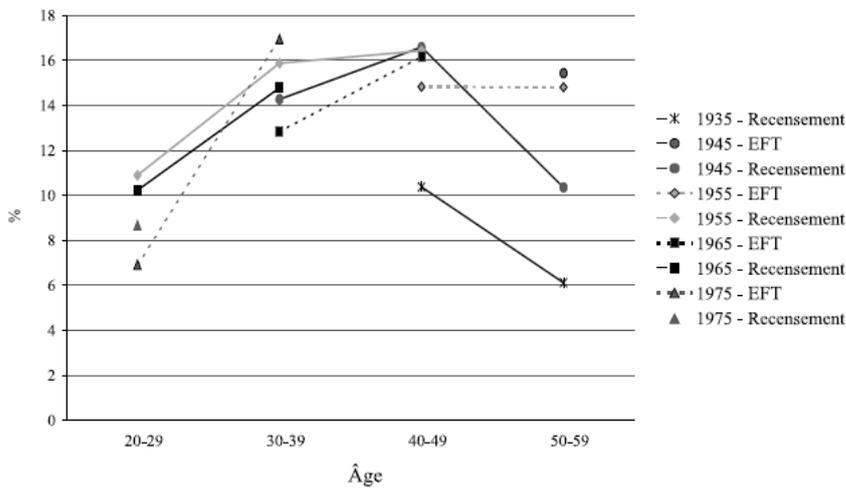
Figure 8: Diagrammes cohortaux montrant la part d'hommes et de femmes occupant une profession très qualifiée selon l'âge et la cohorte de naissance en Hongrie

FIGURE III. – Accès des hommes aux professions très qualifiées selon l'âge et la cohorte de naissance



Source : Recensements en lignes pleines (1980-2001) et EFT en pointillés (2000 et 2010).  
 Lecture : Parmi les hommes nés entre 1950 et 1959 (cohorte 1955), 15 % occupaient une profession très qualifiée à l'âge de 40-49 ans. Ce taux n'a pas changé dix ans plus tard, quand la même cohorte a atteint l'âge de 50-59 ans.

FIGURE V. – Accès des femmes aux professions très qualifiées selon l'âge et la cohorte de naissance



Source : Recensements en lignes pleines (1980-2001) et EFT en pointillés (2000 et 2010).  
 Lecture : Parmi les femmes nées entre 1960 et 1969 (cohorte 1965), 13 % (selon les EFT) à 15 % (selon le recensement) occupent une profession très qualifiée à l'âge de 30-39 ans. Cette proportion atteint 16 % (selon les EFT) dix ans plus tard, quand la cohorte atteint l'âge de 40-49 ans.

Note : le fait que je mobilise deux sources, le recensement de la population et les *Enquêtes sur la force de travail* témoigne des difficultés à trouver des données adaptées à l'analyse générationnelle.

Extrait de Plessz Marie, « Des dynamiques générationnelles sexuées : l'accès aux professions très qualifiées pendant la transformation postcommuniste en Hongrie », *Revue française de sociologie*, 2011, vol. 52, n° 4, p. 657-689, p. 673 et 674.

Cela signifie que les hommes nés dans les années 1940 ont eu de meilleures chances d'occuper une position de cadre supérieur que les hommes nés de 1950 à 1979. Les hommes nés dans les années 1950 semblent les avoir rattrapés mais seulement à l'âge de 50-59 ans. Mais l'analyse statistique des dynamiques générationnelles est très frustrante. Pour qu'elle soit intéressante et robuste, il faut :

- des variables répétées à l'identique dans des enquêtes menées à intervalles de temps réguliers ;
- des échantillons importants pour pouvoir tirer des résultats des statistiques descriptives sans devoir réaliser des modélisations complexes et grevées d'hypothèses ;
- un suivi long (idéalement au moins trois « points » par cohorte de naissance, suffisamment espacés pour qu'il y ait des changements entre les points).

On est souvent réduit à étudier des phénomènes jugés incontournables depuis longtemps, dans des nomenclatures qui changent peu – bref, paradoxalement, des objets relativement stables. Ceci est d'autant plus vrai que les enquêtes répétées à l'identique sur des gros échantillons et sur des sujets qui intéressent les sociologues sont principalement celles de la statistique publique, qui reposent souvent sur des catégories instituées<sup>24</sup>. Enfin, on saura beaucoup de choses sur le passé – par exemple sur les cohortes qui finissent aujourd'hui leur vie active – mais peu sur les jeunes d'aujourd'hui car si tout change, leur propre trajectoire sera sans doute différente de celles des générations antérieures.

Étudier l'emploi et le niveau de diplôme, qui étaient au cœur de mon travail en Europe centrale, est relativement aisé, même s'il faut vérifier que le sens des catégories mobilisées a peu changé sur la période étudiée. Étudier des phénomènes moins institutionnalisés comme l'alimentation est une autre affaire. Et contrairement aux événements biographiques marquants<sup>25</sup>, les pratiques du quotidien se prêtent mal à un recueil rétrospectif, de mémoire.

D'autre part dans les approches quantitatives portant sur une seule année d'enquête, l'âge est souvent traité comme une simple « variable de contrôle » de peu d'intérêt, dont il faut neutraliser l'effet pour mieux voir ce qui est important. Pourtant, les différences de statut et de

---

<sup>24</sup> François Héran, « L'assise statistique de la sociologie », *Économie et statistique*, 1984, vol. 168, n° 168, p. 23-35.

<sup>25</sup> Voir par exemple l'enquête *Histoire de vie* de l'Ined.

pratiques sociales selon l'âge sont souvent plus marquées que celles qui intéressent le chercheur. C'est ce que nous avons constaté sur la consommation de légumes : les achats annuels d'un foyer, modélisés par une régression linéaire tenant compte de la composition du ménage variaient en moyenne de 10 kg/an selon le niveau d'études (primaire par rapport à Bac+3 ou plus), de 15kg par an selon les tranches de revenus (les 15% les plus riches par rapport aux 15% les plus pauvres de l'échantillon) et de 55 kg/an selon l'âge de la personne responsable des achats (moins de 30 ans versus plus de 70 ans)<sup>26</sup>. On trouverait sans doute de nombreux exemples dans la sociologie des pratiques culturelles<sup>27</sup> ou politiques<sup>28</sup>. Prendre l'âge au sérieux permet d'accéder à la dimension processuelle des existences individuelles. A priori beaucoup de courants et de concepts sociologiques sont compatibles avec ces approches dynamiques, voire reposent sur une vision processuelle du social : c'est le cas de concepts comme l'habitus bourdieusien, les dispositions de Lahire<sup>29</sup>, la socialisation (processus par excellence), le vieillissement etc. Mais mener les analyses empiriques qui font justice à cette ambition processuelle n'est pas aisé, que ce soit par des méthodes qualitatives ou quantitatives.

## 2. Gazel, une cohorte épidémiologique dans une génération de naissance

Les pratiques alimentaires, saisies par des photographies successives que sont des enquêtes répétées comme les enquêtes Budget de famille, évoluent rapidement. Pour ne donner qu'un exemple la part de l'alimentation dans les budgets des ménages est passée de 35% des dépenses de consommation en 1960 à 20% dans les années 2010<sup>30</sup>. La part des dépenses pour les repas à l'extérieur, les achats de produits transformés et de viande a beaucoup augmenté tandis que celle des l'alcool et les produits de base comme les pommes de terre ou la farine ont reculé. Est-ce que chaque génération a conservé les habitudes acquises dans sa jeunesse, ou est-ce qu'on mange différemment en vieillissant ? Est-ce que les générations récentes auxquelles on attribue de manger « mal », de ne pas cuisiner ou à l'inverse de s'engager dans le végétarisme

---

<sup>26</sup> M. Plessz et S. Gojard, « Do processed vegetables reduce the socio-economic differences in vegetable purchases? A study in France », art cit, p. 749 Tableau 3, premier modèle.

<sup>27</sup> Xavier Bry, Nicolas Robette et Olivier Roueff, « A dialogue of the deaf in the statistical theater? Addressing structural effects within a geometric data analysis framework », *Quality & Quantity*, 2016, vol. 50, n° 3, p. 1009-1020.

<sup>28</sup> Voir les travaux de Vincent Tiberj : Guy Michelat et Vincent Tiberj, « Gauche, centre, droite et vote », *Revue française de science politique*, 2007, Vol. 57, n° 3, p. 371-392. Et plus récemment : Vincent Tiberj, *Le vote Boris Johnson : une question d'âge ou de génération ?*, <https://newcitizen.hypotheses.org/>, 16 décembre 2019, (consulté le 4 février 2020).

<sup>29</sup> Bernard Lahire, *L'homme pluriel : les ressorts de l'action*, édition originale 2001, Paris, Pluriel, 2014.

<sup>30</sup> Brigitte Larochette et Joann Sanchez-Gonzalez, « Cinquante ans de consommation alimentaire : une croissance modérée, mais de profonds changements », *INSEE Première*, 2015, n° 1568.

vont s'assagir en vieillissant ? Pour répondre à toutes ces questions il faut, empiriquement, démêler l'effet d'âge (comment nous changeons en vieillissant) de l'effet de génération (ce que nous partageons avec tous ceux et celles qui sont nés à la même époque que nous)<sup>31</sup>.

Claude Grignon et Christiane Grignon avaient analysé les enquêtes Consommation alimentaire de l'Insee mais ces enquêtes ont cessé depuis 1991<sup>32</sup>. Les enquêtes Budget de famille de l'Insee ne permettent pas de prolonger leurs analyses. J'ai envisagé d'utiliser les données du panel d'achat Kantar Worldpanel, que j'avais mobilisées pendant mon année de postdoc<sup>33</sup>. Elles permettent en théorie une analyse longitudinale, car il s'agit d'un panel c'est-à-dire que les participantes (ce sont très majoritairement de femmes) renseignent leurs achats plusieurs années de suite. Malheureusement les données n'ont pas été conçues pour une exploitation en panel. La société qui les collecte et les exploite<sup>34</sup> modifie régulièrement le codage des informations (en particulier des produits) et le travail pour apparier les années successives est colossal. Les économistes de la consommation de l'INRAE s'intéressent également beaucoup à la dimension de panel de ces données et des ingénieurs en statistique et base de données se sont attelés à ce travail, qui est toujours en cours.

J'ai donc abordé le problème sous un autre angle. Empiriquement, je me suis emparée d'une source d'information longitudinale sur l'alimentation, la cohorte Gazel. Conceptuellement, j'ai retourné ma question de recherche : plutôt que de tenter de détecter s'il y a des différences entre générations en matière de consommation alimentaire, j'ai évalué l'effet de l'avancée en âge, dans une enquête qui a suivi ses participants depuis 1989.

Gazel est une cohorte épidémiologique prospective en population. Une cohorte prospective signifie que des participants sont recrutés puis suivis régulièrement après leur entrée dans l'étude (par opposition à un recueil rétrospectif qui examinerait uniquement leur passé). Elle est épidémiologique parce que l'enjeu est d'étudier la survenue de problèmes de

---

<sup>31</sup> Le troisième effet et l'effet de période, que nous subissons tous à une date donnée quel que soit notre âge à ce moment.

<sup>32</sup> Claude Grignon et Christiane Grignon, « Long-term trends in food consumption: a French portrait », *Food and Foodways*, 1999, vol. 8, n° 3, p. 151-174.

<sup>33</sup> M. Plessz et S. Gojard, « Do processed vegetables reduce the socio-economic differences in vegetable purchases? A study in France », art cit.

<sup>34</sup> L'entreprise produit des statistiques et des expertises qu'elle vend à des entreprises (producteurs de biens de consommation et enseignes de distribution). Elle vend parfois à prix d'or les données elles-mêmes à ces entreprises, et les données vieilles de deux ans à des organismes de recherche, à un prix nettement inférieur. Le fait qu'elle estime ses données de peu de valeur après deux ans montre que la société comme ses clients exploitent les données avec un horizon temporel très court. Je ne précise pas le nom de l'entreprise parce qu'il a changé plusieurs fois suite à des rachats. Au moment où j'exploitais ces données l'entreprise était Kantar et les données s'appelaient « Kantar worldpanel ».

santé. Elle est dite en population par opposition aux cohortes de malades : les participants sont recrutés parmi ce que les épidémiologistes appellent la population générale, c'est-à-dire pas parmi des patients ou des cas cliniques. Pour constituer la cohorte Gazel, en 1989, les créateurs de la cohorte ont invité tous agents des entreprises Électricité de France et Gaz de France âgés de 40 à 49 ans (hommes) ou 35 à 49 ans (femmes). Parmi les 40 000 invités, un peu plus de 20 000 a répondu au premier questionnaire et ainsi, participé à la cohorte. Ces participants sont suivis depuis cette date : chaque année leur adresse postale est mise à jour grâce aux fichiers des ressources humaines ou de la caisse de retraite des entreprises, ils reçoivent un questionnaire papier, puis éventuellement une relance. Les registres des cancers et des décès sont consultés et leurs remboursements de soins sont extraits des bases de données de l'assurance maladie (SNIIRAM). En sociologie nous ne disposons guère d'enquêtes comparables<sup>35</sup> : en recherche médicale il est courant (et légitime) de devoir lever des financements de cette ampleur pour conduire les recherches<sup>36</sup> alors que les sociologues ont appris à faire de la recherche avec des financements moindres (et sans doute une autonomie plus grande).

Je me suis d'abord concentrée sur l'analyse de la consommation d'un groupe d'aliment, les légumes. Empiriquement c'est un produit qui était recueilli dans des termes comparables depuis 1990, et sociologiquement, des travaux antérieurs m'avaient permis de constater qu'il était un bon indicateur de plusieurs dimensions des pratiques alimentaires : il renvoie tout à la fois aux compétences culinaires, aux recommandations nutritionnelles et à des goûts légitimes<sup>37</sup>. J'ai passé beaucoup de temps à modéliser l'effet de l'avancée en âge sur la consommation de légumes. Mais dans le même temps, inspirée par la sociologie du vieillissement, je considérais que le vieillissement ne se réduit pas à l'avancée en âge, il est marqué par des événements qui le rendent perceptibles et signifiants à ceux qui le vivent et leurs proches<sup>38</sup>. Dans cette perspective je m'intéressais au passage à la retraite : constituait-il un seuil, une rupture dans le vieillissement ? Comment représenter l'évolution de la consommation de légumes quand quelqu'un vieillit et prend sa retraite ? Voici le dessin que j'avais fait.

---

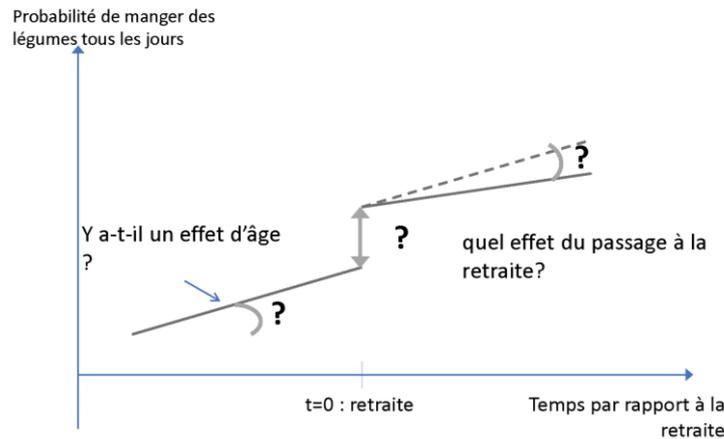
<sup>35</sup> Les enquêtes SHARE et Elfe s'en rapprochent. Elles sont portées par des consortiums pluridisciplinaires.

<sup>36</sup> Gazel est également financée par l'Inserm et par EDF-GDF, leurs comités d'entreprise et leur mutuelle complémentaire. Ses principaux investigateurs sont Marcel Goldberg et Marie Zins. Marcel Goldberg, Annette Leclerc et Marie Zins, « Cohort Profile Update: The GAZEL Cohort Study », *International journal of epidemiology*, 2014, p. dyu224.

<sup>37</sup> M. Plessz et A. Guéguen, « À qui profite le couple ? Une étude longitudinale de l'alimentation à l'intersection du genre, de la situation conjugale et du statut social », art cit.

<sup>38</sup> Vincent Caradec, *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement*, Paris, Nathan, 2001.

Figure 9 : Hypothèse et questions à tester sur l'évolution de l'alimentation au fil du temps par rapport à la retraite

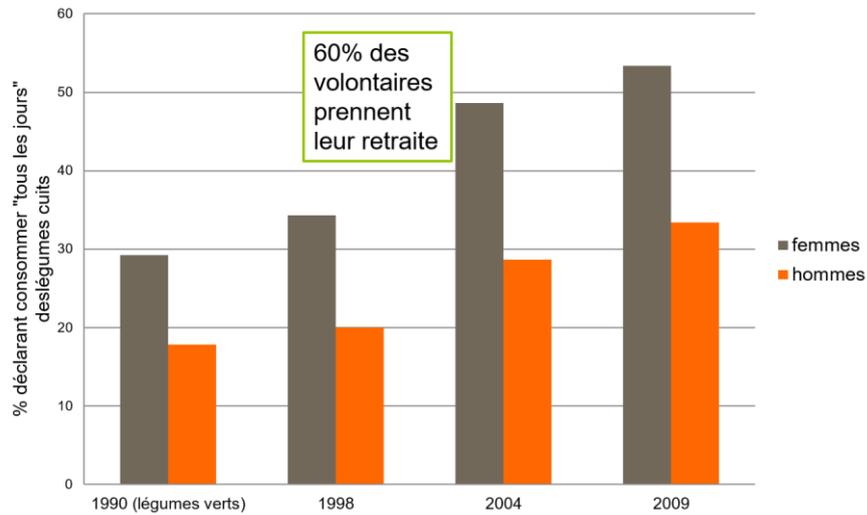


Source : présentation au séminaire de l'unité Cohortes en population, Inserm, Villejuif, le 14 janvier 2014.

Le questionnaire alimentaire dans Gazel est court (il tient sur une page). Il consiste principalement en une question sur la fréquence de consommation d'une vingtaine de groupes d'aliments, dont les légumes « crus ou cuits ». Les réponses vont de « jamais ou rarement » à « tous les jours ou presque », auquel cas les répondants sont invités à préciser le nombre de fois par jour (mais il y a des réponses manquantes). Avoir appris à exploiter des indicateurs simples et peu nombreux quand je travaillais sur l'Europe centrale m'a été utile pour tirer parti de ce type de sources peu détaillées. J'ai retenu une seule variable pour décrire la consommation de légumes, le fait d'en consommer « tous les jours ou presque ». Ceci m'évitait de sélectionner des répondants capables d'effectuer le type de comptabilité alimentaire qu'affectionnent les nutritionnistes, la réponse « tous les jours ou presque » pouvant aussi renvoyer à une habitude, à des routines dans la composition des repas.

Difficulté supplémentaire, les données sont collectées par année civile. J'ai donc commencé par produire des statistiques descriptives pour chaque année où le questionnaire alimentaire avait été envoyé, soit en 1990, 1998, 2004 et 2009.

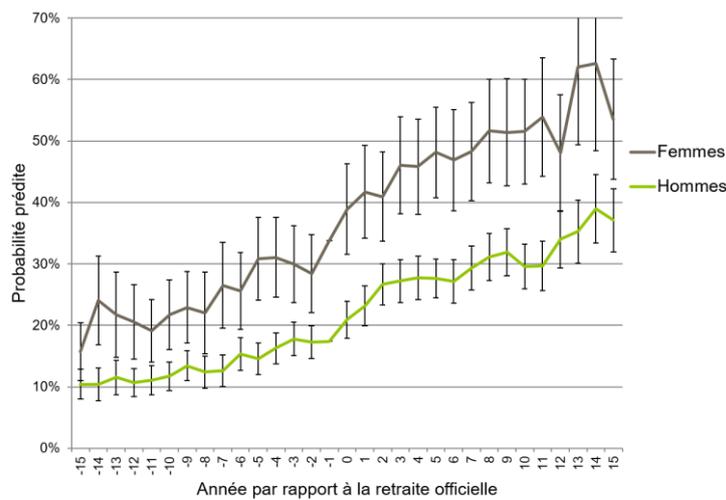
Figure 10 : Statistiques descriptives : consommation quotidienne de légumes dans la cohorte Gazel à chaque questionnaire alimentaire



Source : mes calculs sur la cohorte Gazel, graphique tiré d'une présentation au séminaire de l'unité Cohortes en population, Inserm, Villejuif, le 14 janvier 2014.

Pour passer de ces informations discontinues et indexées sur les années calendaires à une trajectoire continue selon l'âge des participants, il faut estimer un modèle. J'ai commencé par faire le moins d'hypothèses possible sur la forme de la courbe en estimant ce qu'on appelle un modèle saturé. J'ai choisi d'estimer des trajectoires de consommation de légumes par rapport à l'année de la retraite. Alors que chacun des 20 000 participants n'est interrogé que quatre fois, le modèle permet de représenter la probabilité de consommer des légumes pour chaque année qui passe avant ou après la retraite.

Figure 11 : Probabilité prédite de consommer des légumes tous les jours en fonction de l'avancée par rapport à l'année de retraite, à l'aide d'un modèle saturé

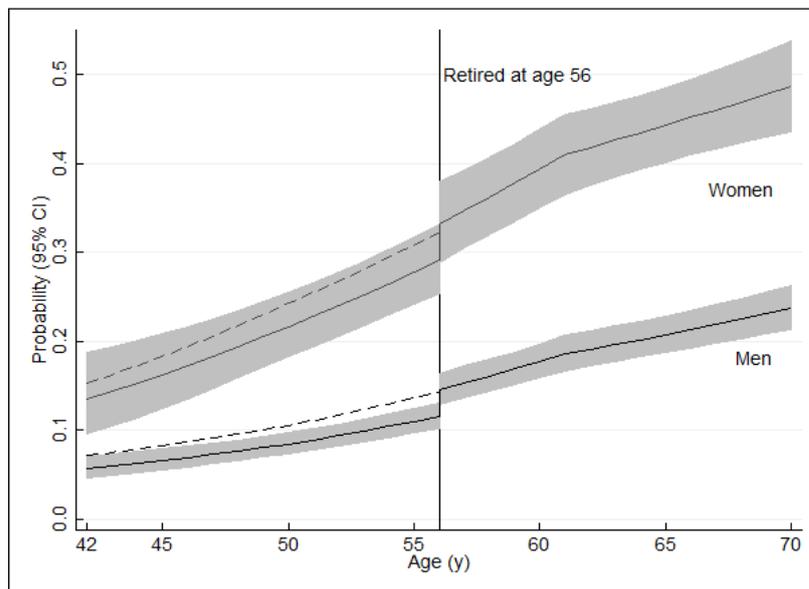


Modèle saturé: aucune hypothèse sur la forme de la courbe. L'avancée en âge en abscisse est représentée par rapport à l'année de la retraite.

Source : ce graphique et les deux suivants ont figuré dans une présentation au séminaire de l'unité Cohortes en population, Inserm, Villejuif, le 14 janvier 2014.

L'étape suivante consiste à modéliser, c'est-à-dire à « styliser » le dessin ci-dessus. Cela permet d'une part de se débarrasser des évolutions un peu erratiques pour se focaliser sur les questions posées à la Figure 9 ; d'autre part de réduire la variance des estimations, autrement dit les marges d'erreur. Pour cela je fais des hypothèses sur la forme de la courbe, par exemple je décide que la pente ne peut changer qu'une fois, à l'âge de 60 ans, et qu'elle ne dépend de rien d'autre que de l'âge. Je décide aussi quels paramètres vont être estimés d'après les données : la hauteur du « saut » au moment de la retraite, la différence de pente entre hommes et femmes, l'écart entre les courbes des hommes et des femmes. Voici le résultat, publié dans *British Journal of Nutrition*<sup>39</sup> :

Figure 12 : Modèle retenu, probabilité prédite de consommer des légumes tous les jours selon l'avancée en âge, le sexe et le lieu de déjeuner habituel, pour des individus qui prendraient leur retraite à 56 ans



Source : p. 984 dans Marie Plessz et al., « The relative effect of aging and retirement on vegetable consumption in France: the prospective GAZEL cohort », *British Journal of Nutrition*, 2015, vol. 114, no 06, p. 979-987.

J'ai modélisé une relation linéaire entre âge et odds-ratio. La transformation des odds-ratios en probabilités prédites produit la légère courbure qu'on observe sur chaque ligne.

Probabilités prédites basées sur les données imputées, ajusté pour le niveau d'études, le suivi d'un régime alimentaire sur prescription médicale, le statut conjugal. Ligne continue: personnes prenant la plupart de leurs déjeuners hors domicile avant la retraite. Tirets: déjeuners hors domicile avant la retraite. Zone grisée: intervalle de confiance à 95%.

Je détecte bien un effet de l'avancée en âge au sein de la cohorte. Il est un peu plus faible après 60 ans qu'avant. J'ai donc démontré qu'il y a bien un « effet d'âge » sur la consommation de légumes (il peut y avoir aussi un « effet de génération »).

<sup>39</sup> M. Plessz et al., « The relative effect of aging and retirement », art cit.

En collaboration avec Charlotte Dion et Séverine Gojard, nous avons élargi cette analyse à l'ensemble de l'alimentation. Il nous est apparu que certains aspects de l'alimentation changeaient avec l'avancée en âge mais pas tous.

C'est sur la première dimension (« Produits gras et sucrés ») que l'âge a l'effet le plus fort, en particulier avant 60 ans. Les participants ont un score décroissant sur cet axe au fur et à mesure qu'ils vieillissent, c'est-à-dire qu'ils tendent à abandonner les produits gras, sucrés, et manufacturés. Après 60 ans toutefois, pour les femmes, la pente est presque nulle c'est-à-dire qu'il n'y a plus de changement sur cette dimension. Pour les hommes la pente devient beaucoup plus faible. En outre, les femmes à tous les âges ont un score nettement inférieur à celui des hommes sur cet axe (la constante est de -7.15 pour eux contre -31.1 pour elles) ce qui signifie qu'elles déclarent consommer globalement moins ce type de produits.

Sur la seconde dimension (« Fruits, légumes, laitages ») pour les hommes, le diplôme fait plus de différence que l'avancée en âge. L'écart entre Brevet d'études et Baccalauréat est comparable au fait de vieillir de 6 années, alors que sur la première dimension il était proche de l'effet d'un an de plus. Pour les femmes même si tous les coefficients sont plus faibles, on retrouve cet ordre de grandeur. Au vu de la constante, les femmes ont un score plus élevé sur cet axe à tous les âges (elles déclarent donc une alimentation plus proche des normes nutritionnelles) mais l'écart est moins important que sur la première dimension.

Sur la troisième dimension (« Viande, vin, fromage »), l'âge et le diplôme jouent un rôle modeste chez les hommes et plus encore chez les femmes. C'est sur cette dimension de l'alimentation que l'année de naissance fait le plus de différence. Au fil de l'avancée en âge, les enquêtés déclarent consommer plus souvent ces produits typiques de la cuisine française et familiale mais c'est davantage le cas pour la génération la plus ancienne.

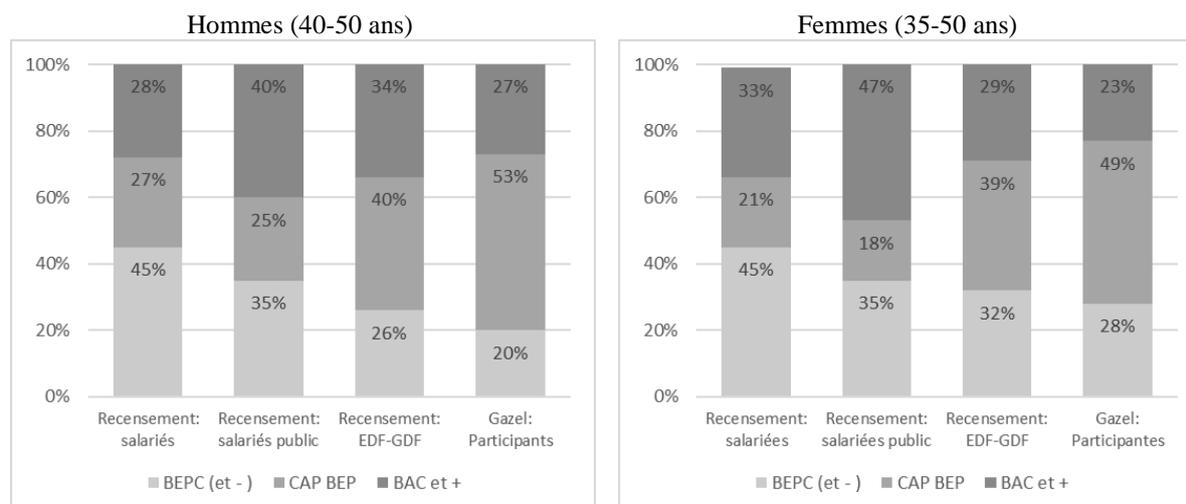
Enfin, l'examen des constantes et des coefficients associés aux variables d'âge sur chaque axe indique que les trajectoires des hommes et des femmes convergent. Cette convergence est lente, surtout après 60 ans, et surtout perceptible sur la dimension « Produits gras et sucrés », qui est aussi celle sur laquelle l'écart initial entre hommes et femmes est le plus grand<sup>40</sup>.

Dans quelle mesure ces résultats sont-ils généralisables ? Certes l'enquête compte 20 000 participants mais ne sont-ils pas particuliers ? Une comparaison entre les répondant-es de Gazel et du Recensement de la population de 1990, déclarant le même secteur d'emploi et les mêmes années de naissance que les enquêtés montre que ces derniers sont plus « moyens » que la population dont ils sont tirés.

---

<sup>40</sup> C.E. Dion et al., « Bien vieillir, bien manger ? Avancée en âge et modifications de l'alimentation dans la cohorte Gazel », art cit.

Figure 13 : Niveaux de diplômes dans le recensement et dans Gazel selon le sexe<sup>41</sup>



Note : BEPC (et -) : brevet, certificat d'études, ou sans diplôme. CAP BEP : Certificat d'aptitude professionnelle, Brevet d'études professionnelles. BAC et + : Baccalauréat, diplôme du supérieur.

Un aspect qu'il ne faut pas oublier en revanche est qu'ils et elles sont toutes nées entre 1939 et 1948 (1939-1953 pour les femmes). Ceci correspond à la génération privilégiée identifiée par Louis Chauvel<sup>42</sup>. En outre ils sont membres du salariat à statut – aussi pour des raisons générationnelles puisque les personnes aujourd'hui recrutées dans ces entreprises n'ont plus le statut d'agent d'entreprise publique. Ils sont donc « privilégiés » mais en premier lieu en tant que membres de leur génération – membres en emploi ce qui est très important pour les femmes. Il est nécessaire d'en tenir compte pour l'interprétation et la généralisation des résultats.

Ainsi j'ai choisi une mesure de la position sociale adaptée à cette cohorte : j'ai considéré que les carrières « réussies » consistaient à avoir fini sa carrière comme cadre supérieur pour les hommes, cadre intermédiaire ou supérieure pour les femmes. Ceci reflète deux spécificités de la cohorte : d'une part, les carrières stables comme salarié d'exécution sont, pour les hommes, une anomalie, le signe d'un échec à bénéficier du marché interne de l'entreprise qui était la norme ; d'autre part, ceci est beaucoup moins vrai pour les femmes qui peinent à atteindre les positions d'encadrement. Tout cela est probablement moins vrai aujourd'hui : sans le statut protecteur d'agent d'entreprise publique, les salariés d'EDF-GDF changent sans doute plus souvent d'employeur, volontairement ou non, elles sont très probablement moins

<sup>41</sup> Ibid.

<sup>42</sup> L. Chauvel, *Le destin des générations : structure sociale et cohortes en France au XXe siècle*, op. cit.

ascendantes, et l'on peut espérer que le fossé entre les carrières masculines et féminines se réduise un peu<sup>43</sup>.

Ce que les graphiques que j'ai élaborés aux différentes étapes de mon travail montrent aussi, c'est que j'ai progressivement glissé d'une approche centrée sur un événement biographique, la retraite (Figure 9 et Figure 11) à une focalisation sur les changements au fil de l'avancée en âge (Figure 12). Les deux constituent une rupture comparable par rapport à la collecte des données par années calendaires (Figure 10) et la première approche a été retenue dans des publications de mes collègues épidémiologistes<sup>44</sup>. Moi-même je me suis beaucoup intéressée aux événements biographiques parce qu'il me semble que l'avancée en âge, tout au long de la vie, est un mélange du processus relativement continu d'écoulement des années calendaires et d'événements qui infléchissent plus ou moins nos trajectoires, notre perception de notre identité et nos pratiques quotidiennes.

### **III — LES CHANGEMENTS DANS L'ALIMENTATION DES INDIVIDUS, ENTRE PARCOURS DE VIE ET ÉVÉNEMENTS BIOGRAPHIQUES**

---

#### **1. Un positionnement théorique ambivalent**

Je repère trois grandes approches sociologiques de l'avancée en âge que l'on peut résumer ainsi : le cycle de vie, le parcours de vie et les événements biographiques. Le cycle de vie suppose que les étapes biographiques sont très instituées, stables d'un individu à l'autre, survenant aux mêmes âges calendaires. Cette approche peut être utile pour interpréter des données transversales, comme je l'ai fait en certaines occasions<sup>45</sup>.

Le parcours de vie relâche l'hypothèse que toutes les biographies traversent peu ou prou les mêmes phases à des âges similaires. Dans la littérature anglo-saxonne en particulier, l'approche *life course* met en lumière ce que les existences individuelles doivent au contexte

---

<sup>43</sup> Enfin, les pensions servies aux futurs retraités seront probablement moins généreuses ce qui signifie que l'état de santé et les inégalités de santé dans le vieillissement risquent de se dégrader dans les générations futures.

<sup>44</sup> Marie Zins et al., « Effect of retirement on alcohol consumption: longitudinal evidence from the French Gazel cohort study », *PLoS ONE*, 2011, vol. 6, n° 10, p. e26531.

<sup>45</sup> Marie Plessz, « Les légumes transformés : diversité des produits, diversité des usages sociaux », *Review of Agricultural and Environmental Studies*, 2013, vol. 2013, n° 01, p. 13-37 ; M. Plessz et S. Gojard, « Do processed vegetables reduce the socio-economic differences in vegetable purchases? A study in France », art cit ; M. Plessz, « Life Stages and Transformations of the Labor market », art cit.

historique, économique, institutionnel dans lequel elles se déroulent<sup>46</sup>, par exemple Hans-Peter Blossfeld a piloté un énorme projet comparatif, examinant comment la mondialisation et la montée des incertitudes sur le marché du travail affectait les trajectoires professionnelles et conjugales des hommes et des femmes dans des pays aux États-providence contrastés, comme l'Allemagne, les États-Unis et le Mexique<sup>47</sup>. Abbott, dès le début de son ouvrage, émet de sérieuses réserves vis-à-vis des approches en termes de parcours de vie, pour des raisons théoriques, mais sans nul doute en ayant en tête ce type de *life course studies* quantitative. Il souligne que poser le problème comme le fait Blossfeld par exemple, suppose que le contexte affecte les trajectoires des individus, et que ces trajectoires sont une variable dépendante (*outcome*) que l'on peut évaluer (carrière plus ou moins satisfaisante)<sup>48</sup>. Ceci est encore plus net en épidémiologie, qui a vu s'épanouir la *life-course epidemiology*<sup>49</sup> ou épidémiologie vie entière. Ce courant cherche moins à savoir comment évolue la santé au fil d'une vie, qu'à mesurer au bon moment et sur la bonne durée les facteurs de risque pour bien capter leur effet sur l'*outcome* (la santé ou un événement de santé). Un modèle similaire a été développé par des spécialistes de l'alimentation en santé publique : il visait à montrer comment les choix alimentaires (*food choices*) dépendent du parcours de vie<sup>50</sup>. Pour Abbott « *this relatively strong focus on outcomes seriously limits the life course approach. The social process doesn't have outcomes. It just keeps on going* »<sup>51</sup>. De même, ce qui m'intéresse dans le suivi des gens au fil de leur existence, ce n'est pas de comprendre comment ils en sont arrivés là (au moment de l'enquête), c'est d'identifier comment ils changent, plus précisément comment leur alimentation change, quels aspects de leur alimentation change, dans quels contextes le changement est important ou limité<sup>52</sup>.

---

<sup>46</sup> Karl Ulrich Mayer, « New Directions in Life Course Research », *Annual Review of Sociology*, 2009, vol. 35, n° 1, p. 413-433.

<sup>47</sup> Hans-Peter Blossfeld et al. (dir.), *Globalization, uncertainty and youth in society*, London, Routledge, 2005, 452 p.

<sup>48</sup> « Analytically, that is, most studies of careers presuppose a world in which large social forces push little individuals around, placing successive marks on individuals' work experience, which is then taken as the final explanandum. » A.D. Abbott, *Processual sociology*, op. cit., p. 4.

<sup>49</sup> Diana Kuh et al., « Life course epidemiology », *Journal of epidemiology and community health*, 2003, vol. 57, n° 10, p. 778.

<sup>50</sup> Carole A. Bisogni et al., « A biographical study of food choice capacity: standards, circumstances, and food management skills », *Journal of Nutrition Education and Behavior*, 2005, vol. 37, n° 6, p. 284-291.

<sup>51</sup> A.D. Abbott, *Processual sociology*, op. cit., p. 4.

<sup>52</sup> De ce point de vue je me rapproche plus de la sociologie du vieillissement, qui est un processus par excellence. V. Caradec, *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement*, op. cit. De même dans *Evidence*, Howard Becker cite une enquête dans laquelle il a conduit tous ses entretiens avec deux questions : comment êtes-vous arrivé-e là ? et qu'avez-vous fait ensuite ? Howard Saul Becker, *Evidence*, Chicago, The University of Chicago Press, 2017, 223 p.

Je pourrais donc me tourner vers la dernière approche, celle de l'événement biographique, qui se focalise sur les changements. Mais les travaux qui adoptent ce terme adoptent aussi, souvent, une vision radicale de l'événement, qui serait disruptif et pourrait faire table rase de la socialisation des individus, qui ouvrirait des possibles imprévisibles, voire inattendu au regard des appartenances sociales, de genre, de race etc. L'événement biographique est souvent vu comme le moment par excellence où les schémas sociologiques habituels (les « déterminismes sociaux ») sont mis en suspens<sup>53</sup>. Je pense que c'est une question empirique. Mon travail sur l'Europe centrale en transformation m'a conduit à penser que si des événements nous paraissent « inexplicables », « imprévisibles » c'est peut-être parce que nous n'avons pas encore assez examiné le phénomène, ou parce que nous manquons de données. Ainsi quand on a les moyens empiriques, théoriques et méthodologiques de mener les analyses adéquates, on détecte l'effet du processus de stratification sociale même dans des périodes de bouleversement politiques extrêmes<sup>54</sup>. D'autre part, mon programme de recherche sur l'alimentation, qui consiste à comprendre dans quels contextes les gens changent leurs pratiques (et dans quels contextes ils les maintiennent), ne peut s'appuyer sur un cadre théorique qui tend à supposer que les vrais événements rendent inopérants le contexte et les processus sociaux habituels.

C'est pourquoi je ne me range ni sous la bannière des parcours de vie (*lifecourse*) ni sous celle des événements biographiques (comme inexplicables ou imprévisibles). Dans certains travaux, j'adopte une posture très « processuelle », où il n'y a ni cause ni effet, dans d'autres j'aborde les événements biographiques d'une façon plus classique, presque causale. Mais à chaque fois j'essaie de cerner les éléments du contexte ou de la biographie individuelle qui font que le même événement ne s'accompagne pas des mêmes changements d'un individu à l'autre.

## 2. **Changements biographiques et changements de pratiques alimentaires**

Dans mon article intitulé « À qui profite le couple ? »<sup>55</sup>, j'examine l'effet d'un événement, la fin d'une union conjugale, sur l'alimentation cernée à travers la consommation de légumes. Cette analyse n'est pas totalement causale, car il est tout à fait possible que des variables

---

<sup>53</sup> Marc Bessin, Claire Bidart et Michel Grossetti (dir.), *Bifurcations : les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La Découverte, 2010 ; Marc Bessin, « Parcours de vie et temporalités biographiques : quelques éléments de problématique », *Informations sociales*, 2009, n° 156, n° 6, p. 12-21.

<sup>54</sup> M. Diewald, A. Goedicke et K.U. Mayer (dir.), *After the Fall of the Wall: Life Courses in the Transformation of East Germany*, *op. cit.*

<sup>55</sup> M. Plessz et A. Guéguen, « À qui profite le couple ? Une étude longitudinale de l'alimentation à l'intersection du genre, de la situation conjugale et du statut social », art cit.

inobservées affectent à la fois la probabilité de perdre son conjoint (décès ou rupture) et de consommer des légumes. Mais j'ai pris en compte dans le modèle autant de variables de confusion que possible (état de santé, niveau d'étude, présence d'enfants, âge). Il s'agit donc de cerner l'effet d'un événement biographique, sur une pratique. Toutefois, ce qui m'intéresse vraiment dans cet article, ce n'est pas d'identifier avec certitude l'effet proprement causal de la rupture d'union. C'est d'identifier pour quels individus, dans quel contexte, l'association entre les deux est plus forte. Est-ce pour les hommes ou les femmes ? Pour les statuts sociaux les plus élevés ou les plus modestes ? Pour les situations de décès ou de séparation ? La rupture d'union est probablement un événement extrêmement perturbant pour certain·es enquêté·es, moins pour d'autres. J'essaie de cerner dans quels contextes elle va jusqu'à affecter l'alimentation quotidienne sur une longue période.

Cette analyse de la rupture d'union fait suite à l'analyse du passage à la retraite<sup>56</sup> : dans ce cas j'étais encore plus proche de l'identification causale, puisque tous les enquêtés prennent leur retraite pendant l'enquête et l'âge de leur départ est presque totalement déterminé par leur carrière professionnelle, en vertu du statut des agents EDF-GDF<sup>57</sup>. Pourtant là encore il m'importait moins de pouvoir affirmer que la retraite « a un effet » sur la consommation de légumes, que de repérer l'effet plus net chez les hommes, en particulier quand la fin de la carrière signifie qu'ils ne prennent plus leurs repas au travail mais à leur domicile. C'est en se rapatriant dans la sphère domestique que leur alimentation devient plus riche en légumes.

Des matériaux qualitatifs permettent de cerner mieux encore ce qui fait que certains événements biographiques, pour certains enquêtés, s'accompagnent de changements importants dans l'alimentation. Les deux enquêtes collectives sur lesquelles j'ai travaillé collectaient des entretiens dans lesquels on recueillait d'une part des informations précises, concrètes sur l'alimentation au moment de l'entretien et sur la situation matérielle et professionnelle du ménage, d'autre part un récit biographique centré sur l'articulation entre événements de vie et alimentation. Dans la première<sup>58</sup>, nous avons centré l'attention sur des moments biographiques importants : mise en couple ou rupture, naissance ou départ du foyer des enfants, déménagements, changements professionnels. Ces événements avaient des effets directs et

---

<sup>56</sup> M. Plessz et al., « The relative effect of aging and retirement », art cit.

<sup>57</sup> Un économiste dirait que l'événement est presque exogène (d'autant que j'ai exclu les individus ayant pris des retraites précoces, en général pour des raisons de santé), et que donc la relation peut être considérée comme causale. Voir chapitre 1 et chapitre 5.

<sup>58</sup> M. Plessz et al., « How consumption prescriptions change food practices. Assessing the role of household resources and life course events », art cit.

indirects sur l'alimentation : l'effet direct venait par exemple de la nécessité de faire les courses pour un ménage agrandi ou réduit, de s'adapter à des horaires contraignants, ou de la volonté d'apporter une alimentation saine à un bébé au moment de la diversification. L'effet indirect passait par la modification des cercles de sociabilité, et donc des occasions de se familiariser avec de nouvelles pratiques alimentaires et avec les normes qu'elles contiennent : discuter avec des étudiants mobilisés autour de questions environnementales en entrant à l'université, rencontrer des producteurs après s'être installé à la campagne... Selon leur position et leur trajectoire sociale, les individus enquêtés semblaient avoir des chances différentes de vivre le type de transitions biographiques qui les exposeraient à des changements radicaux de cercles de sociabilité. Enfin les dispositifs de l'action publique (marchands et non marchands) jouaient un rôle dans ces changements<sup>59</sup> : une mère relatait que sa fille avait réalisé qu'elle était obèse en paramétrant sa console Wii-fit.

La seconde enquête qualitative<sup>60</sup> a porté sur des ménages des couches supérieures des classes populaires, ayant au moins un enfant de moins de 10 ans. Le volet biographique se centrait sur deux temps importants, l'enfance et le moment de l'enquête, tout en invitant les enquêtés à évoquer tous les moments intermédiaires qui leur paraissaient importants. Afin de permettre aux enquêtés de se rappeler plus facilement les moments de rupture, nous avons centré l'enquête sur un moment alimentaire souvent routinier : le petit-déjeuner. L'enquête montre que les pratiques alimentaires changent avec l'avancée vers l'âge adulte : les enfants sont forcés à manger un petit déjeuner solide par leurs parents, à l'adolescence beaucoup cessent de manger mais adoptent le café. À l'âge adulte coexistent deux modèles : manger un petit déjeuner (la pratique dominante dans les classes supérieures) ou se contenter d'une boisson, généralement un café (pratique fréquente dans les classes populaires, mais considérée comme déviante même par nos enquêtés). Changer, c'est devenir adulte. Changer, c'est adopter la pratique déviante que les parents ont transmise silencieusement, alors qu'ils s'efforçaient d'inculquer la pratique dominante – et inculquer la pratique dominante à ses enfants. Changer, ça ne s'arrête pas, puisque les enquêtés adultes changent encore leurs habitudes matinales, par exemple au gré des contraintes horaires que leur impose leur emploi<sup>61</sup>.

---

<sup>59</sup> Sandrine Barrey et al., « Les effets du gouvernement sur les conduites: le rôle des bifurcations des trajectoires de vie dans les changements de conduites de consommation » dans Sophie Dubuisson-Quellier (dir.), *Gouverner les conduites*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 2016, p. 399-448.

<sup>60</sup> M.-C. Le Pape et M. Plessz, « C'est l'heure du petit-déjeuner ? », art cit.

<sup>61</sup> Voir aussi Mary Jane Kehily et al., « New motherhood: a moment of change in everyday shopping practices? », *Young Consumers*, 2014, vol. 15, n° 3, p. 211-226.

Ainsi je m’efforce de faire justice aux phénomènes sociaux qui sont toujours changeants et toujours particuliers. Il ne s’agit pas de nier que la stabilité existe mais de la problématiser. Il ne s’agit pas de refuser la montée en généralité, mais de toujours contextualiser les processus mis en évidence. Me fixer cette orientation me permet d’éviter deux écueils qui menacent la sociologie, quantitative en particulier : réifier des constructions sociales qui ont simplement réussi à durer un peu plus longtemps que les autres (parfois en conservant simplement leur nom tout en changeant profondément) ; et supposer un *homo sociologicus* doté de propriétés supposément universelles, qui risquent bien de refléter ce que l’auteur, de son point de vue particulier, croit universel.

### 3. Bilan

L’approche du changement social et individuel qui sous-tend mes questions de recherche a beaucoup en commun avec l’approche processuelle développée par Abbott. Mais je ne m’intéresse pas aux mêmes objets sociologiques qu’Abbott. Abbott vise la généralité : il veut rendre compte de « *individuals, social entities, cultural structures, patterns of conflicts* »<sup>62</sup>. Mais il reconnaît lui-même que le sociologue produit toujours depuis sa position particulière. En l’occurrence, il a développé son cadre d’analyse à partir de ses objets de prédilection : les professions libérales, les départements universitaires, les carrières professionnelles, plus récemment les bibliothèques universitaires. Abbott s’intéresse d’abord aux acteurs, qu’ils soient des individus, des groupes ou des « institutions » (par exemple une discipline académique). Il veut analyser comment ils se constituent, persistent, changent, en fonction des écologies liées qui évoluent aussi autour d’eux :

*« Entities emerge only because historicity enables them to do so. And they emerge as lineages of events that tend to recur, and that tend thus to become the seemingly stable individuals of the traditional ontologies. In particular, corporeal, memorial and substantive historicity provide the basis for links that are employed by ongoing activity to create the lineage that we will identify as “a person” or “a group”. »*<sup>63</sup>

*« The world is a world of change, and stability must be explained. Stability arises in the form of lineage; individuals and social entities are in fact lineages of events, not enduring things. »*<sup>64</sup>

Une première limite, que je ne suis pas seule à pointer, est que même si Abbott dit que « c’est la stabilité qui doit être expliquée », il s’intéresse quand même plus au changement,

---

<sup>62</sup> A.D. Abbott, *Processual sociology*, op. cit., p. x.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 75.

même très lent. Il ne donne par conséquent pas beaucoup de clés pour résoudre l'énigme de la stabilité. Or, quand on s'intéresse au processus de stratification sociale, on ne saurait oublier que le processus de stratification sociale se caractérise d'abord et majoritairement par la reproduction sociale, même s'il le fait par des processus qui ne sont pas gravés dans le marbre.

Une seconde limite m'apparaît quand je confronte mes recherches sur l'alimentation aux propositions théoriques d'Abbott. Je m'intéresse moins à ce que les acteurs sont qu'à ce qu'ils font au quotidien, en l'occurrence comment ils consomment des aliments. De toute évidence pour Abbott, la consommation est un sujet mineur :

« *There are many human variables with outcomes short-term enough to resemble continuously varying economic variables like unemployment: **consumption patterns**, dating habits, and so on. **But the major foci of sociologists are not like that. They are bigger things, consequential outcomes like socioeconomic status, marriage duration, and education** »<sup>65</sup>.*

On peut se demander en vertu de quel critère la consommation serait moins « *consequential* » que la durée des mariages : la consommation alimentaire influence notre sociabilité familiale et extra-familiale, notre budget, l'usage de notre temps mais aussi notre santé, notre agriculture, l'économie mondialisée, l'environnement et le climat<sup>66</sup>. En outre, en écartant ces « petites choses » que seraient la consommation ou les rencontres amoureuses, Abbott ne renonce-t-il pas à analyser la dynamique propre aux « *cultural structures* »<sup>67</sup> qu'il évoque justement dans l'introduction de son livre ?

Je me suis donc demandé comment faire une sociologie processuelle de la consommation alimentaire, et des pratiques du quotidien de façon plus générale. Je n'ai pas trouvé de solution simple. Il ne suffit pas d'ajouter aux « *lineages of events* » des « *lineages of events or practices/activities* » dans la citation précédente, car on ne trouvera pas chez Abbott les outils pour analyser ces hypothétiques « lignages de pratiques »<sup>68</sup>. J'ai puisé dans un autre corpus

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 166-167. Je souligne.

<sup>66</sup> P. Cardon, T. Depecker et M. Plessz, *Sociologie de l'alimentation*, *op. cit.* ; Alban Thomas et al., « The key roles of economic and social organization and producer and consumer behaviour towards a health-agriculture-food-environment nexus: recent advances and future prospects », *Review of Agricultural, Food and Environmental Studies*, 2020.

<sup>67</sup> A.D. Abbott, *Processual sociology*, *op. cit.*, p. x.

<sup>68</sup> Une piste à garder en mémoire cependant : on pourrait analyser les luttes de juridiction portant sur des pratiques. Est-ce que l'alimentation est une question de santé publique, d'accès aux biens de première nécessité, ou de consommation de la production agricole ? les efforts du ministère de l'Agriculture pour récupérer la tutelle sur cette question en sont un exemple, mais on pourrait étendre l'analyse de cette lutte de juridiction aux combats entre nutritionnistes et industries agroalimentaires pour définir les labels nutritionnels...

théorique, qui me semble complémentaire avec l'approche processuelle, la théorie des pratiques.

#### Publications en lien direct avec ce chapitre

PLESSZ Marie, *Le prix du marché : les générations et l'emploi en Europe centrale postcommuniste*, Paris, Petra, 2012.

DION Charlotte E, GOJARD Séverine, PLESSZ Marie et ZINS Marie, « Bien vieillir, bien manger ? Avancée en âge et modifications de l'alimentation dans la cohorte Gazel », *Gérontologie et Société*, 2020, vol. 42, n° 162, p. 99-120, <https://doi.org/10.3917/gsl.162.0099>.

PLESSZ Marie et ETILÉ Fabrice, « Is cooking still a part of our eating practices? Analysing the decline of a practice with time-use surveys », *Cultural Sociology*, 2019, vol. 13, n° 1, p. 93-118, <https://doi.org/10.1177/1749975518791431>.

PLESSZ Marie et GUÉGUEN Alice, « À qui profite le couple ? Une étude longitudinale de l'alimentation à l'intersection du genre, de la situation conjugale et du statut social », *Revue française de sociologie*, 2017, vol. 2017, n° 4, p. 545-576, <https://doi.org/10.3917/rfs.584.0545>.

PLESSZ Marie, DUBUISSON-QUELLIER Sophie, GOJARD Séverine et BARREY Sandrine, « How consumption prescriptions change food practices. Assessing the role of household resources and life course events », *Journal of Consumer Culture*, 2016, vol. 16, n° 1, p. 101-123, <https://doi.org/10.1177/1469540514521077>.

PLESSZ Marie M., « Des dynamiques générationnelles sexuées : l'accès aux professions très qualifiées pendant la transformation postcommuniste en Hongrie », *Revue française de sociologie*, 2011, vol. 52, n° 4, p. 657-690.

PLESSZ Marie, « Life stages and transformations of the labor market », *European Societies*, 2009, vol. 11, n° 1, p. 103-136, <https://doi.org/10.1080/14616690802155353>.

## CHAPITRE 4 – UNE THÉORIE DES PRATIQUES POUR ÉTUDIER L'ALIMENTATION

Pourquoi les gens font-ils ce qu'ils font ? On peut éviter de se poser cette question tant que l'on travaille sur les statuts sociaux ou à une échelle macrosociologique. Mais il est beaucoup plus difficile de la contourner quand on travaille sur l'alimentation. Car nous mangeons plusieurs fois par jour, nous préparons ce que nous mangeons tous les jours, et à chaque fois nous agissons. Nous constatons combien ce que nous mangeons diffère de ce que nous pensons que nous devrions manger, combien il est difficile de changer son alimentation, alors même que notre alimentation varie d'un jour sur l'autre, d'un repas à l'autre. Si dans certains domaines sociologiques, la vie sociale se donne à voir comme des états et des trajectoires, dans d'autres elle apparaît plutôt comme une constante performance dont les conséquences ne cessent de s'accumuler. Les enjeux sanitaires, économiques et environnementaux de notre alimentation quotidienne ne plaident pas seulement pour réévaluer l'importance de cet objet de recherche, mais aussi pour adopter une théorie de l'action appropriée.

Il est possible de ne pas expliciter la théorie de l'action que charrient nos recherches, mais elle est là, même implicite – ce qui est peut-être dommage. Je n'en avais pas quand je travaillais sur les positions sociales et les inégalités entre générations<sup>1</sup>. En travaillant sur l'alimentation, j'ai été confrontée à d'autres approches sociologiques et d'autres disciplines et donc à diverses théories de l'action dont certaines sont incompatibles avec le cadre théorique sociologique que j'ai déjà largement esquissé. Le cas le plus emblématique est celui de l'économie qui repose

---

<sup>1</sup> Ou plutôt elle était implicite. Par exemple je refusais de penser en termes de « chômage volontaire » et je parlais du principe que les hommes surtout pères de famille étaient sujets à une injonction sociale à avoir un emploi rémunéré.

sur une théorie de l'action explicite et précise : l'activité des acteurs économiques (entreprises, individus ou ménages) peut être représentée comme des choix sous contraintes visant à satisfaire les préférences de l'acteur. L'économie modélise des choix entre quelques options bien identifiées et commensurables. Si l'économiste doit explicitement lister les contraintes, il s'abstient généralement de spécifier les préférences, qui relèvent de l'arbitraire individuel. Les économistes supposent généralement qu'elles sont « révélées » par les actions finalement entreprises par les acteurs. La « théorie des préférences révélées » suppose qu'il n'y a jamais de différence entre le choix et l'action : une fois qu'il a identifié le choix optimal, l'économiste a fini son travail<sup>2</sup>. Les sociologues partisans de la théorie du choix rationnel s'alignent largement sur cette conception.

L'autre modèle très présent dans les recherches sur l'alimentation est la théorie du comportement planifié (*planned behaviour*) importé de la psychologie : les comportements individuels résultent de choix qui découlent de la confrontation entre les attitudes des individus et les contraintes (matérielles, psychologiques, organisationnelles etc.) qu'ils rencontrent. On peut modifier les comportements en levant des contraintes (ou barrières) ou en modifiant les attitudes, par exemple en apportant de nouvelles informations ou incitations. Cette théorie est la théorie de l'action par défaut de nombreuses disciplines qui se posent peu la question de l'acteur<sup>3</sup> et qui l'adoptent sans se poser de question. Dans ces deux modèles, celui du choix et celui du comportement, la montée en généralité suppose de neutraliser le contexte de l'action, par exemple en réalisant des expériences en laboratoire.

Les sociologues ont développé des théories de l'action plus à même de rendre compte de la contingence, de la complexité, et en même temps de la relative stabilité des actions que nous

---

<sup>2</sup> Il s'intéresse parfois aux conséquences de ces choix optimaux, en particulier à leur agrégation. Les économistes s'efforcent aussi d'expliquer pourquoi les acteurs ne choisissent pas toujours l'alternative objectivement optimale (information incomplète, biais cognitifs, biais comportementaux). Mais la mise en œuvre de l'alternative retenue n'est pas leur objet d'étude.

<sup>3</sup> Je l'ai vue à l'œuvre en épidémiologie, en nutrition, mais aussi en géographie quantitative. Elle sous-tend l'immense majorité des interventions en santé publique (Henri Bergeron, Patrick Castel et Sophie Dubuisson-Quellier, *Le biais comportementaliste*, Paris, Presses de Sciences Po, 2018, 141 p.). Le comportement peut aussi renvoyer à un modèle étiologique de l'humain comme organisme biologique (on parle alors du comportement humain comme du comportement animal). Par exemple le Centre des sciences du goût et de l'alimentation (CSGA), une unité mixte d'INRAE, indique sur son site web « La thématique générale du CSGA s'inscrit dans l'étude du comportement alimentaire, de sa régulation et des conséquences sur le bien-être et la santé. L'objectif est une meilleure compréhension des mécanismes physicochimiques, biologiques et psychologiques qui sous-tendent les perceptions sensorielles et le comportement alimentaire tout au long de la vie. Les études vont de la libération des molécules de l'aliment, au comportement du consommateur, en passant par les mécanismes biologiques à la base des perceptions sensorielles. »

<https://www.ubfc.fr/laboratoire/centre-des-sciences-du-gout-et-de-lalimentation/> consulté le 19 mai 2020.

déployons en société. Je me suis intéressée aux théories de l'action qui ont pris pour étendard le terme de pratiques. En France, ce terme se retrouve dans les travaux d'auteurs variés comme Pierre Bourdieu, Bernard Lahire, Bruno Latour ou Florence Weber. Dans les publications en langue anglaise, il se présente plutôt comme une « collection » d'approches qui peuvent se révéler difficiles à cerner et dont le jargon anglais est encore mal unifié et difficilement traduisible. Dans ce chapitre je vais présenter la théorie des pratiques qui s'est développée à partir des travaux de Theodore Schatzki<sup>4</sup>. Ensuite j'examinerai les appropriations de ce cadre théorique par les sociologues européens de la consommation, par la sociologie française, enfin dans mes travaux. Un premier enjeu est d'explicitier à la fois l'objet de la théorie des pratiques et son statut – il s'agit probablement plus d'une ontologie que d'une théorie sociologique. Un second enjeu est de présenter ce corpus peu connu en France, de mettre en lumière à la fois ses forces et ses faiblesses (notamment au regard d'autres approches sociologiques comme celle des dispositions), enfin d'en montrer les usages possibles. Aussi, si le chapitre est principalement théorique, il aborde également la question de l'opérationnalisation empirique.

En 2013, Sophie Dubuisson-Quellier et moi avons publié un bilan critique de la théorie des pratiques anglosaxonnes pour la sociologie de la consommation<sup>5</sup>, appuyé sur un important travail bibliographique. Cet article a constitué un point d'étape important pour m'approprier la théorie des pratiques, mais je livre ici un texte différent, qui prend acte de l'évolution de ce champ de recherche, de ma meilleure compréhension des différents courants qui le traversent, et des recherches dans lesquelles je l'ai mobilisé.

---

<sup>4</sup> En anglais on parle de *theories of practice* ou de *practice theory*. L'adjectif *praxeological* s'est diffusé récemment. En français Sophie Dubuisson et moi recommandons des expressions où pratiques est au pluriel : théorie ou théories des pratiques. Les expressions *theory of practice* et « théorie de la pratique » font généralement référence spécifiquement à l'approche de Pierre Bourdieu (Ivan Ermakoff, « Theory of practice, rational choice, and historical change », *Theory and Society*, 2010, vol. 39, n° 5, p. 527-553 ; Michel de Fornel et Albert Ogien (dir.), *Bourdieu: théoricien de la pratique*, Paris, EHESS, 2011, 283 p. Le pluriel souligne que dans la (ou les) théorie(s) des pratiques la focale est placée moins sur le « sens pratique » des acteurs que sur les pratiques elles-mêmes. Alan Warde, « Consumption and theories of practice », *Journal of Consumer Culture*, 2005, vol. 5, n° 2, p. 131-153.

<sup>5</sup> S. Dubuisson-Quellier et M. Plessz, « La théorie des pratiques. Apports pour l'étude sociologique de la consommation », art cit.

## **I — DE LA CONSOMMATION ALIMENTAIRE À LA THÉORIE DES PRATIQUES**

Dans cette section je commence par examiner les différents cadres conceptuels que l'on trouve en sociologie de l'alimentation – la consommation, le goût, le travail, les pratiques – pour mettre en évidence la spécificité de la théorie des pratiques telle que l'a formulée Schatzki.

### **1. De la consommation aux pratiques**

Les travaux sociologiques sur l'alimentation me semblent s'inscrire dans quatre grands paradigmes, que je résume par quatre mots clés : consommation, goût, travail, pratiques<sup>6</sup>. Je vais évoquer brièvement ce à quoi ils renvoient et ce qu'ils contribuent à mettre en lumière. Comme ce n'est pas le cœur de ce chapitre je présenterai ces quatre paradigmes très vite, et donc sans doute de façon un peu schématique.

#### **a ) La consommation : un cadre théorique ou un domaine de recherche ?**

Le premier terme est le plus évident : travailler sur l'alimentation c'est travailler sur la consommation (alimentaire). C'est dans cette perspective que s'inscrivent de nombreux travaux sur les achats alimentaires à travers les enquêtes Alimentation et Budget de famille de l'INSEE, mais aussi en sociologie économique.

Le concept de consommation met en lumière l'articulation de notre alimentation avec le marché (car la consommation suppose la production et la distribution) et donc les enjeux économiques, et en fin de compte politiques, de cette activité sociale. Les travaux de Sophie Dubuisson-Quellier l'illustrent bien. Dans une perspective de sociologie économique à la Callon et Latour, elle s'est intéressée à l'articulation de la consommation avec l'action publique, à travers la consommation engagée<sup>7</sup>, mais aussi aux instruments d'action publique qui passent par le gouvernement des consommateurs<sup>8</sup>, enfin au rôle des dispositifs socio-techniques, en particulier les dispositifs de marché qui instrumentent et guident la consommation<sup>9</sup>. C'est bien le concept de consommation, qui situe d'emblée l'alimentation dans des relations marchandes, qui permet ce regard.

Le concept de consommation facilite aussi des dialogues entre disciplines autour de la thématique de l'alimentation, en particulier au sein d'INRAE : les économistes travaillent sur

---

<sup>6</sup> P. Cardon, T. Depecker et M. Plessz, *Sociologie de l'alimentation*, op. cit.

<sup>7</sup> Sophie Dubuisson-Quellier, *La consommation engagée*, Paris, Les presses de Sciences Po, 2009, vol.5, 143 p.

<sup>8</sup> Sophie Dubuisson-Quellier (dir.), *Gouverner les conduites*, Paris, Presses de Sciences Po, 2016, 475 p.

<sup>9</sup> Sophie Dubuisson-Quellier, « De la routine à la délibération : les arbitrages des consommateurs en situation d'achat », *Réseaux*, 2006, vol. 135-136, n° 1-2, p. 253-284.

la consommation (principalement comme dépenses), les nutritionnistes parle des consommations alimentaires pour désigner ce que nous ingérons (alors que l'anglais a un terme spécifique, *food intake*). Étudier la consommation alimentaire nous situe en aval des spécialistes de l'agriculture et des marchés agricoles, en amont des spécialistes des perceptions sensorielles. Toutefois le terme de consommation n'est pas exempt d'ambiguïté : tantôt il est un domaine de recherche qui serait donc ouvert à diverses disciplines, tantôt il est un concept sociologique<sup>10</sup>, qui appelle une élaboration théorique plus ambitieuse.

### b) Le goût et les jugements de goût

Le second cadre d'analyse est celui du goût. Bourdieu a défini le goût comme capacité à formuler des jugements de goût (sur les objets mais aussi sur les goûts des autres). Alors que des travaux d'inspiration plus socio-anthropologiques se sont emparés de la notion de plaisir, chère à l'industrie et au marketing alimentaire, parler de goût ramène la question des préférences alimentaires individuelles dans le giron de la sociologie. Le paradigme du goût inscrit cette question dans les approches dites dispositionnelles puisqu'elles font l'hypothèse que nos actes individuels renvoient à des schèmes de perception et d'action que nous avons acquis du fait de notre trajectoire et de notre position sociale. La stratification sociale des goûts alimentaires peut alors être mise en parallèle avec celle des goûts culturels. Les débats stimulants dans ce domaine autour de la *Distinction*<sup>11</sup>, puis sur l'opposition univores/omnivores<sup>12</sup>, ou sur le rôle des intermédiaires culturels<sup>13</sup> nourrissent la sociologie de l'alimentation<sup>14</sup>. Toutefois, l'approche par les goûts ignore largement ce que font les gens pour consommer. Ainsi dans la fameuse analyse factorielle de Bourdieu, des plats apparaissent dont la préparation est peu discutée. Dans les travaux des sociologues de la consommation culturelle,

---

<sup>10</sup> Alan Warde, *Consumption: A Sociological Analysis*, Londres, Palgrave Macmillan, 2017 ; David M Evans, « What is consumption, where has it been going, and does it still matter? », *The Sociological Review*, 2018, p. 003802611876402.

<sup>11</sup> P. Bourdieu, *La distinction : critique sociale du jugement*, op. cit. ; C. Grignon et C. Grignon, « Styles d'alimentation et goûts populaires », art cit ; Nicolas Herpin, « Comportements alimentaires et contraintes sur les emplois du temps », *Revue française de sociologie*, 1980, vol. 21, n° 4, p. 599-628.

<sup>12</sup> Nicolas Robette et Olivier Roueff, « L'espace contemporain des goûts culturels », *Sociologie*, 2017, Vol. 8, n° 4, p. 369-394 ; Philippe Coulangeon, « La stratification sociale des goûts musicaux : Le modèle de la légitimité culturelle en question », *Revue française de sociologie*, 2003, vol. 44, n° 1, p. 3-33.

<sup>13</sup> Laurent Jeanpierre et Olivier Roueff, *La culture et ses intermédiaires dans les arts, le numérique et les industries créatives*, Paris, Archives contemporaines, 2014, 307 p.

<sup>14</sup> Will Atkinson et Christopher Deeming, « Class and cuisine in contemporary Britain: the social space, the space of food and their homology », *The Sociological Review*, 2015, vol. 63, n° 4, p. 876-896 ; Magne Flemmen, Johs Hjellbrekke et Vegard Jarness, « Class, Culture and Culinary Tastes: Cultural Distinctions and Social Class Divisions in Contemporary Norway », *Sociology*, 2017, vol. 00, n° 00, p. 00-00 (online first) ; Raphael Dhuot, *La genèse précoce des différences sociales dans les habitudes alimentaires*, Thèse de doctorat de sociologie, Université Paris-Saclay, Saclay, 2018.

les chercheurs étudient tantôt les produits culturels connus, consommés ou appréciés, ce qui rend les résultats difficilement comparables<sup>15</sup>. Il me semble que ces travaux voient les pratiques culturelles comme des *indicatrices* d'autre chose (goûts, dispositions), qui ne sont pas forcément analysées pour elles-mêmes.

### c ) Le travail

On peut définir le travail comme une activité orientée vers un but, qui requiert de l'énergie, du temps et des compétences et qui est en partie prescrite de l'extérieur. Ce concept a été mis à contribution précisément pour prendre le contre-pied d'analyses qui traitaient l'alimentation comme quelque chose d'abstrait ou comme une simple question de budget. Il regroupe une pluralité d'approches qui ont été appliquées à l'alimentation. Certaines sont relativement a-théoriques comme les statistiques sur le partage du travail domestique dans les enquêtes Emploi du temps<sup>16</sup>. D'autres sont beaucoup plus armées comme celle de Dorothy Smith<sup>17</sup>, dont s'inspire Marjorie DeVault<sup>18</sup> dans son étude du *food work* comme travail de *care*, ou celle de Miriam Glucksmann<sup>19</sup> qui intègre le *consumption work* dans la division sociale du travail.

Parler de travail c'est, d'une part, parler de la division du travail et de la façon dont elle est déterminée et éventuellement imposée à certains acteurs (et à certaines actrices). C'est aussi poser la question de la valeur, de la façon dont elle est établie, parfois contestée<sup>20</sup>, et de ses conséquences pour l'activité, le vécu et le statut des unes et des autres. L'intérêt est ici d'articuler les rapports sociaux autour de l'alimentation à d'autres domaines socio-

---

<sup>15</sup> Nicolas Robette et Olivier Roueff, (« L'espace contemporain des goûts culturels », *op.cit.*) incluent plusieurs indicateurs du goût (connaître, aimer, consommer) et des produits (genres, œuvres singulières) pour divers domaines culturels, mais ils soulignent que les enquêtes statistiques permettant de le faire sont très rares.

<sup>16</sup> C. Brousse, « La répartition du travail domestique entre conjoints reste très largement spécialisée et inégale » dans *France Portrait Social- Edition 1999-2000*, Paris, INSEE, 1999, p. 135-151 ; C. Champagne, A. Pailhé et A. Solaz, « Le temps domestique et parental des hommes et des femmes », art cit.

<sup>17</sup> Dorothy Smith, *The everyday world as problematic : a feminist sociology*, Boston, Northeastern University Press, 1987, 244 p ; Dorothy E. Smith, *Institutional Ethnography: A Sociology for People*, Lanham, Rowman Altamira, 2005, 278 p.

<sup>18</sup> Marjorie L. DeVault, *Feeding the family: the social organization of caring as gendered work*, Chicago, University of Chicago Press, 1991.

<sup>19</sup> Miriam A. Glucksmann, « Bake or buy? Comparative and theoretical perspectives on divisions of labour in food preparation work », *Anthropology of food*, 2014, n° S10 ; Miriam Glucksmann, « Completing and Complementing: The Work of Consumers in the Division of Labour », *Sociology*, 2016, vol. 50, n° 5, p. 878-895.

<sup>20</sup> Maud Simonet, *Travail gratuit : la nouvelle exploitation?*, Paris, Textuel, 2018.

économiques où se jouent la valeur de l'activité et le statut social, comme le marché du travail ou le marché foncier<sup>21</sup>.

Toutefois ce paradigme laisse dans l'ombre la question des buts que les individus poursuivent, de leurs motivations, de ce qui les pousse à faire ce qu'ils font – même quand ils le vivent comme une contrainte et une corvée<sup>22</sup>. Ces buts sont vus soit comme imposés aux acteurs de l'extérieur (les femmes cuisinent parce que les normes sociales leur assignent cette tâche) soit laissés dans l'ombre car l'analyse se concentre sur d'autres enjeux. Une autre limite du paradigme du travail est que sa puissance analytique est largement statique. Très utile pour décrypter une situation à un moment donné, il donne peu d'indices pour analyser les évolutions de cette situation.

#### d) Les pratiques

Le terme « pratiques » occupe une place importante dans la sociologie française, de Bourdieu<sup>23</sup> à Latour<sup>24</sup>, mais aussi chez Lahire<sup>25</sup>, et dans une partie de la nouvelle sociologie du travail<sup>26</sup>. Il apparaît aussi dans les textes de nombreux collègues qui ne nourrissent pas d'aussi hautes ambitions théoriques (ou qui concentrent leur ambition théorique sur d'autres sujets), mais n'en défendent pas moins un regard sociologique spécifique<sup>27</sup> sur l'action. À ce stade, je caractériserai donc le paradigme des pratiques par quatre ambitions, ou exigences :

- Étudier les pratiques dans leur contexte ;

---

<sup>21</sup> M. Plessz et M.-C. Le Pape, « The political dimension of consumption work », art cit.

<sup>22</sup> M.L. DeVault, *Feeding the family: the social organization of caring as gendered work*, op. cit.

<sup>23</sup> Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique : précédé de trois études d'ethnologie kabyle*, édition originale 1972, Paris, Seuil, 2000.

<sup>24</sup> B. Lahire, *L'homme pluriel*, op. cit.

<sup>25</sup> *Ibid.*

<sup>26</sup> Pascal Ughetto, *Les nouvelles sociologies du travail. Introduction à la sociologie de l'activité.*, Bruxelles, De Boeck Supérieur, 2018.

<sup>27</sup> De nombreux travaux dans l'entourage de Florence Weber, par exemple Florence Weber, *Le Sang, le nom, le quotidien. Une sociologie de la parenté pratique*, Aux Lieux d'Être, Paris, 2005, 270 p ; Florence Weber, Séverine Gojard et Agnès Gramain (dir.), *Charges de famille : dépendance et parenté dans la France contemporaine*, Paris, Découverte, 2003 ; Jean-Sébastien Eideliman, « Vivre avec un handicap psychique à domicile : une approche statistique par les arrangements pratiques », *Revue française des affaires sociales*, 2009, n° 1, p. 41-63. Ce parti-pris se retrouve aussi, par exemple, dans Alexandra Bidet et Carole Gayet-Viaud, « Les horizons politiques du devenir parent : figures d'une citoyenneté ordinaire » dans *Les concepts d'ordinaire*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2021, p. 189-208 ; Patrick Michel, Cyprian Mihali et Philippe Salazar (dir.), « Pratiques de la laïcité » dans *Figures de l'État et institutionnalisation du pouvoir*, Idea, Cluj (Roumanie), 2011, p. 133-145 ; Amélie Le Renard, « Petits arrangements avec l'égalitarisme. Les Français-e-s de Dubaï et les employées domestiques », *Genèses : Sciences sociales et histoire*, 2017, n° 109, p. 97-118. Wilfried Lignier va plus loin puisqu'il offre des perspectives théoriques sur la pratique qu'il observe Wilfried Lignier, *Prendre. Naissance d'une pratique sociale élémentaire*, Paris, Seuil, 2019.

- Se demander comment les acteurs en sont venus à adopter ces pratiques (plutôt que de supposer que c'était leur intention du fait de leurs préférences, de leurs attitudes ou autre) ;
- Analyser une pratique et les pratiques qui contribuent à la définir, la réguler et l'évaluer (plutôt que de supposer que tout le monde sait en quoi elle consiste) ;
- Ce qui implique que les pratiques sont vues comme partagées dans un groupe social, qu'elles présentent des caractéristiques communes et que leurs variations sont socialement significatives.

Parler de pratiques exprime une défiance ou au moins une distance à l'égard des théories de l'action en termes de « choix » ou de « comportement »<sup>28</sup>. Mais ces grands principes peuvent paraître un peu généraux et vagues. En outre les théories des pratiques sont diverses. Elles constituent « *a collection of accounts that promote practices as the fundamental social phenomenon* »<sup>29</sup>. Je n'ai pas la prétention d'avoir une vision d'ensemble sur cette collection. Afin de me munir d'une théorie de l'action cohérente et systématique, je me suis tournée vers la théorie des pratiques formulée par Schatzki, pour deux raisons. D'une part, il a servi de point d'appui à un profond renouvellement de la sociologie de la consommation et de l'alimentation en langue anglaise depuis les années 2000, d'autre part il est très peu discuté en français.

## 2. La théorie des pratiques de Schatzki : une ontologie sociale post-postmoderne

Le post-postmodernisme existe (il a son entrée dans Wikipedia<sup>30</sup>) mais Schatzki ne s'en réclame pas. Je décris sa posture comme post-postmoderne parce qu'il opère (et revendique<sup>31</sup>) un salvateur dépassement des apories des thèses postmodernes, tout en conservant leur force critique à l'égard des catégories et certitudes associées à la modernité. Un certain nombre des positions que défend Schatzki sont considérées comme des acquis de la philosophie du XX<sup>e</sup> siècle, par exemple la remise en cause de dualismes comme corps/esprit, nature/culture, stabilité/changement, holisme/individualisme. De même, reconnaître la complexité, la

---

<sup>28</sup> Christiane Chauviré et Albert Ogien (dir.), *La régularité : habitude, disposition et savoir-faire dans l'explication de l'action*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2002, p. 9.

<sup>29</sup> Theodore R. Schatzki, *Social Practices: a Wittgensteinian Approach to Human Activity and the Social*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 11.

<sup>30</sup> Anonyme, *Post-postmodernism*, <https://en.wikipedia.org/w/index.php?title=Post-postmodernism&oldid=945539447>, 14 mars 2020, (consulté le 10 avril 2020).

<sup>31</sup> T.R. Schatzki, *Social Practices*, *op. cit.*

contingence, et l'impermanence du monde<sup>32</sup> peut être vu comme du sens commun au XXI<sup>e</sup> siècle<sup>33</sup> – encore faut-il tenir ces postures sans renoncer à l'analyse scientifique rigoureuse du social.

Schatzki aborde la question de l'action non à l'intérieur d'un cadre théorique sociologique (comme la théorie du choix rationnel ou la théorie de l'habitus) mais en élaborant une ontologie sociale. Il s'agit donc de répondre à la question « pourquoi les gens font-ils ce qu'ils font ? » non en se demandant « qu'est-ce qui constitue et anime les acteurs sociaux ? » mais plutôt « qu'est-ce qui constitue (et anime) la réalité sociale ? ».

### a ) Des positions assez répandues au XXI<sup>e</sup> siècle

Schatzki est un philosophe américain, spécialiste de *social theory*. Son travail consiste à définir une ontologie (ce que je comprends comme une réponse à la question : qu'est-ce qui est ?) sociale (donc une réponse à la question : de quoi est constitué le social ?). Ses deux principaux ouvrages sont *Social practices, a wittgensteinien approach*<sup>34</sup> et *The site of the social, a philosophical account of the constitution of social life and change*<sup>35</sup>. Publié en 2002, l'ouvrage collectif *The Practice turn in contemporary theory*<sup>36</sup> a beaucoup contribué à diffuser les théories des pratiques sans se restreindre aux thèses de Schatzki.

Schatzki puise son inspiration en premier lieu dans Wittgenstein et Heidegger<sup>37</sup>. Il mobilise entre autres Latour, Derrida, Bourdieu, Giddens, Deleuze, Foucault, ou Stephen Turner<sup>38</sup> dans un jeu de comparaison : il montre jusqu'où il est d'accord avec chacun d'eux, puis les problèmes qu'il voit dans leurs positions, ce qui lui permet de mettre en relief et de préciser sa propre proposition théorique. Une autre spécificité du travail de Schatzki est qu'il définit tout, souvent dans des termes du langage naturel. Par exemple le social est « *what*

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>33</sup> Abbott, par exemple, défend des positions très proches alors même qu'ils ne se citent pas et empruntent des voies assez différentes. Pour le dire très vite : Abbott part de la sociologie pour aller vers la morale et la question des valeurs, alors que Schatzki part de la philosophie pour aller vers les questions que se posent les sociologues (le pouvoir, le changement, les identités collectives), sans passer par la question des valeurs morales.

<sup>34</sup> T.R. Schatzki, *Social Practices, op. cit.*

<sup>35</sup> Theodore R. Schatzki, *The Site of the Social : a Philosophical Account of the Constitution of Social Life and Change*, University Park, Pennsylvania State University Press, 2002.

<sup>36</sup> Theodore Schatzki, Karin Knorr Cetina et Eike von Savigny (dir.), *The Practice Turn in Contemporary Theory*, Londres, Routledge, 2001.

<sup>37</sup> Martin Heidegger, *Être et temps*, traduit par François Vezin, édition originale 1927, Paris, Gallimard, 1986.

<sup>38</sup> Stephen P. Turner, *The Social Theory of Practices: Tradition, Tacit Knowledge and Presuppositions*, Oxford, Polity Press, 1994, 159 p.

pertains to human coexistence. [...] Coexistence, moreover, can be further characterized (again neutrally) as the hanging-together of human lives »<sup>39</sup>. Ensuite il définit *hanging-together* et la vie humaine<sup>40</sup>.

L'un des articles les plus cités pour définir la théorie des pratiques a été écrit par Andreas Reckwitz<sup>41</sup>. Si la façon dont il situe la théorie des pratiques par rapport à d'autres théories de l'action est une excellente façon de présenter la théorie des pratiques, il me semble que la définition des pratiques qu'il donne, et qui a été très souvent citée, s'écarte quelque peu de celle de Schatzki. Dans les deux tableaux suivants, je résume comment Reckwitz compare les théories culturelles de l'action aux théories « à *homo economicus* » et « à *homo sociologicus* » (Tableau 2), puis situe la théorie des pratiques parmi les théories culturelles de l'action<sup>42</sup> (Tableau 3).

Tableau 2 : Trois théories de l'action d'après Reckwitz

Model	Homo economicus	Homo sociologicus	Cultural theory
<b>Inspirations</b>	Philosophers late XVIII <sup>th</sup> century, utilitarianism		structuralism, phenomenology, hermeneutics, Wittgenstein, early Heidegger
<b>Sociologists</b>	Rational choice theory	Parsons, Durkheim	Levi-Strauss, Bourdieu, Schütz, Garfinkel, Habermas, Giddens.
<b>Theory of action</b>	Purpose-oriented theory of action	Norm-oriented theory of action	Shared symbolic and cognitive structures (p246)
<b>Explains action</b>	to individual purposes, intentions and interests	by pointing to collective norms and values, i.e. to rules which express a social 'ought'	by reconstructing the symbolic structures of knowledge which enable and constrain the agents to interpret the world according to certain forms, and to behave in corresponding ways
<b>Explains social order as...</b>	a product of the combination of single interests	social order is then guaranteed by a normative consensus	embedded in collective cognitive and symbolic structures, in a 'shared knowledge' which enables a socially shared way of ascribing meaning to the world
<b>Major difference from the cultural theory perspective</b>	Blindspot : both dismiss the implicit, tacit or unconscious layer of knowledge which enables a symbolic organization of reality		The basic distinctions and schemes of this knowledge lay down which desires are regarded as desirable and which norms are considered to be legitimate; moreover, these cognitive-symbolic structures (of which language is a prominent example) reproduce a social order even in cases in which a normative consensus does not exist

Source : Andreas Reckwitz, « Toward a Theory of Social Practices: a Development in Culturalist Theorizing », *European Journal of Social Theory*, 2002, vol. 5, n° 2, p. 243-263.

<sup>39</sup> T.R. Schatzki, *Social Practices*, op. cit., p. 168.

<sup>40</sup> « By a person's 'life', I mean simply the manifold of action a person performs along with the mental and cognitive conditions she is in. For the purposes of the present chapter, consequently, a person's life is coextensive with her mind/action ». *Ibid.*, p. 227.

<sup>41</sup> Andreas Reckwitz, « Toward a Theory of Social Practices: a Development in Culturalist Theorizing », *European Journal of Social Theory*, 2002, vol. 5, n° 2, p. 243-263.

<sup>42</sup> L'intersubjectivisme fait référence à Habermas et non à la sociologie interactionniste.

Tableau 3 : La théorie des pratiques parmi les théories culturelles de l'action d'après Reckwitz

	Mentalism	Textualism	Intersubjectivism*	Practice theory
The social is located...	In human mind	Outside in chains of signs, public and material	In interactions	In practices
Smallest unit	Mental structures			A practice
Versions	1/ Objectivist: Saussure, Levi-Strauss, structuralism. 2/ subjectivist: Schütz (phenomenology)	Semiotics (discourses, Foucault, <i>archéologie de la science</i> ); Hermeneutics (Gertz); Luhmann 'constructivist theory of social systems'; acts of communication	Habermas (theory of communicative action)	
Human behaviour is an 'effect' of	Obj: Symbolic structures in the 'unconscious' mind Subj: 'the sequence of intentional acts (of interpretations) in consciousness'	the symbolic quality of material objects, including events of behaviour (not sure)	The agents internalize and use the contents and patterns of the intersubjective, 'objective' realm of meanings in their mutual speech-acts	People being the carriers of various practices, including the ways of understanding knowing how and desiring which are parts of the practices
Assumption	'inwardness' 'the mind as a ghost in the machine' (G. Ryle)	radical anti-mentalism: 'The social is outside in the publicly visible chains of signs'	proximity to the model of rule-governed behaviour of the <i>homo sociologicus</i> – but this one is given a decidedly 'linguistic' turn	
Body	Executes what the mind says	On object which can become a symbol, a cultural meaning	Just another referent of propositions in interaction, as other objects	The site of the social: 'when we learn a practice, we learn to be bodies in a certain way'
Mind	an ontological realm of the 'inner' which is distinct from outward behaviour and is at the same time its cause.	'mind' as a cultural ascription carried out in certain types of – above all, modern – discourses, the 'outward' world of discourse 'produces' mental attributes as a specific 'theme'.	the mental appears as a socialized result of social rules and meanings 'from outside to inside'.	A social practice consists of certain bodily and certain mental activities. Crosses the inside/outside. Emotions, knowledge, ways of interpretation are performed by agents as part of the practices.
Things	Primarily objects of knowledge and thus cultural symbols.			'Things' are necessary elements of certain practices, then, subject-subject relations cannot claim any priority over subject-object relations, as far as the production and reproduction of social order is concerned.
Knowledge	Downplay the know-how and motivational, as well as, to a lesser extent, the understanding-enabling character of knowledge; they attribute behaviour and knowledge to two different realms	Knowledge is by definition not ascribed to minds or bodies, but to texts, discourses or communication: a 'code', then, that produces certain chains of signs	Closer to practice theory: Here knowledge is presented as the background of understanding on the part of the agent. However, in the first case there is a tendency toward an emphatic individualization of knowledge which seems separate from collective bodily routines.	A specific social practice contains specific forms of knowledge. It embraces ways of understanding, knowing how, ways of wanting and of feeling that are linked to each other within a practice. Forms of understanding are 'collective' right from the beginning
Discourse/ language	Language is primarily understood as a mental set of competences which is thus united from the discursive practice of language use	Identifies the entire realm of the social with texts, signs, symbols or communication. Moreover, it understands these discourses as extra-mental and extra-bodily patterns	Similar to discursive practice BUT: assumes that language transfers meaning from ego to alter (PT: meaning is already shared); communicative action is the most important form of action	Discursive practices are one type of practices among others. In discursive practices the participants ascribe, in a routinized way, certain meanings to certain objects (which thus become 'signs') to understand other objects, and above all, in order to do something.
Structure/ process	Over/subjective mental categories 'beyond time'. Structure exists in this sense 'beyond time', it is a stock of structures in mind whereas 'process' appears as the infinite actualization and application of the structures in action.	structure consists in the autopoiesis of codes in a sequence of discursive events (early: Foucault and Luhmann are very similar in this regard). Structure is thus temporal and always implies the possibility of breaking down in new events which do not conform to the code.	social structure primarily according to a paradigm of a 'consensus' of meanings. the 'breaking' of structure, then, primarily in a constellation of dissent, in a disagreement between speakers	the nature of social structure consists in routinization. Social practices are routines: routines of moving the body, of understanding and wanting, of using things, interconnected in a practice. Structure is in the routine nature of action. In time, in repetition. Process is in the breaking of routine in 'everyday crises of routines' (interpretative indeterminacy).
Agent/ individual	No agent. Mind of consciousness. there is a problematic link between mind and action which can only be veiled by the term 'agent'.	Terminalism presents the agent as a specific cultural definition in discourse, as a discursive 'subject-position' or a simplifying inner-discursive attribution of social events to individual producers.	there are agents' (a statement which is not formalized) who in a constellation of interaction follow pragmatic and semantic rules def nearest to the 'norm-oriented' theory of action, that is 'a norm-following and role-playing actor'	Agents are body/minds who 'carry' and 'carry out' social practices. they are neither autonomous nor the judgemental dopes who conform to norms: the 'individual' consists in the unique crossing of different mental and bodily routines: 'in' one mind/body and in the interpretative treatment of this constellation of 'crossing'

Source : PLESSZ Marie, *Summarizing Andreas Reckwitz's 'Toward a theory of social practice (2002)' with tables*, <https://social.hypotheses.org/901>, 3 septembre 2018, consulté le 9 mars 2021. D'après Andreas Reckwitz, « Toward a Theory of Social Practices: a Development in Culturalist Theorizing », *op. cit.*, p. 243-263.

\* L'intersubjectivisme fait référence à la théorie de l'agir communicationnel de Jürgen Habermas.

Il me semble que Reckwitz propose une vision de l'action légèrement différente de celle de Schatzki en particulier sur deux points. Premièrement, Reckwitz voit dans les individus de simples « porteurs » des pratiques, alors que Schatzki est plus modéré. Schatzki refuse le post-humanisme (l'idée que l'action humaine n'aurait aucun privilège analytique sur l'action des autres choses qui existent, les êtres vivants, les artefacts, le climat, les rivières etc.) et se réclame d'un humanisme résiduel<sup>43</sup>, en raison de la façon dont il comprend l'*agency*<sup>44</sup>. Agir ne se réduit pas à « agir intentionnellement » et donc n'est pas réservé aux humains :

*« All I mean by 'agency' [...] is doing. I no longer restrict the expression 'doing' to bodily human doings. [...] Doings are subsets of category of events that are attributable to humans, organisms, artifacts, and things qua perpetrators »*<sup>45</sup>. [...] « Modesty precludes definitely adjudicating whether humans alone possess the self-conscious, intentional, deliberative, and planning agency they display. At the same time, we must not overlook that, as far as we know today, humans alone, and not even all of them, possess it fully<sup>46</sup>. »

Reconnaître la spécificité de l'action humaine comme capable d'intentionnalité et de réflexivité ne signifie pas se rabattre sur l'individualisme : l'action humaine est très largement préfigurée par les pratiques et les arrangements qui constituent l'ordre social, qui rendent les différentes actions plus ou moins faciles, raisonnables, risquées, agréables, fatigantes...

Deuxièmement, Reckwitz parle beaucoup de routine, alors que Schatzki n'emploie quasiment pas ce terme. Les routines ont beaucoup retenu l'attention des sociologues qui se sont réclamés de la théorie des pratiques. Ainsi elles occupent une place importante dans l'article écrit avec Sophie Dubuisson-Quellier<sup>47</sup>. La définition de Reckwitz, que nous reprenons dans l'article est la suivante :

« Une 'pratique' est un type de comportement routinisé qui consiste en plusieurs éléments interconnectés entre eux : des formes d'activités corporelles, des formes d'activités mentales, des 'choses' et leur usage, des connaissances de base constituées de compréhension, savoir-faire, états émotionnels et motivations (Reckwitz, 2002, p. 249). »<sup>48</sup>

Schatzki ne fait pas du tout référence aux routines pour définir les pratiques, comme je vais le montrer tout de suite.

---

<sup>43</sup> T.R. Schatzki, *The site of the social*, op. cit., p. 116.

<sup>44</sup> Ce terme est parfois compris comme la capacité à agir mais ici je dirais « ce qu'est agir ».

<sup>45</sup> T.R. Schatzki, *The site of the social*, op. cit., p. 191.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 202.

<sup>47</sup> S. Dubuisson-Quellier et M. Plessz, « La théorie des pratiques. Apports pour l'étude sociologique de la consommation », art cit.

<sup>48</sup> *Ibid.*

b ) **Concepts centraux**

L'œuvre de Schatzki se présentant comme un réseau de définitions, une bonne manière de présenter son ontologie est d'introduire quelques concepts centraux et la façon dont ils s'articulent. J'en ai retenu trois : les pratiques, l'intelligibilité et les arrangements (ou ordres sociaux). Tout d'abord, examinons plus précisément la façon dont Schatzki définit les pratiques, ce qu'il fait en plusieurs endroits :

« *A practice is a set of considerations that governs how people act. It rules action not by specifying particular actions to perform, but by offering matters to be taken account of when acting and choosing* »<sup>49</sup>.

« *A temporally unfolding and spatially dispersed nexus of doings and sayings. To say that the doings and sayings forming a practice constitute a nexus is to say that they are linked in certain ways. Three major avenues of linkage are involved : (1) through understandings, for example, of what to say and do; (2) through explicit rules, principles, precepts, and instructions; and (3) through what I will call "teleoaffective" structures embracing ends, projects, tasks, purposes, beliefs, emotions, and moods* »<sup>50</sup>.

Ou plus simplement :

« *A practice is a set of doings and sayings organized by a pool of understandings, a set of rules, and a teleoaffective structure* »<sup>51</sup>.

Une première remarque sur ces définitions est que, par rapport à la définition de Reckwitz ci-dessus, il n'est pas question de routine. Barnes explicite la différence entre pratiques et routines (ou habitudes) : « *we might use this as a neat way of distinguishing habit and practice: habit is not enacted well or badly, but practice is.* »<sup>52</sup>

Une seconde remarque est que Schatzki place sur un même plan *doings* et *sayings* : les paroles sont des actions parmi d'autres. Dire « bonjour » ou saluer de la main s'analysent de la même façon. Troisième point et peut-être le plus original, la structure téléoaffective contient toutes les normes qui régissent notre rapport à la pratique : comment nous devrions nous sentir, quels buts nous devrions poursuivre, quels affects il est attendu ou surprenant de manifester, etc. Les normes sociales sont extérieures aux agents (comme chez Durkheim), elles sont dans

---

<sup>49</sup> T.R. Schatzki, *Social Practices*, op. cit., p. 96.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 89-90.

<sup>51</sup> T. Schatzki, K. Knorr Cetina et E. von Savigny (dir.), *The Practice Turn in Contemporary Theory*, op. cit., p. 61.

<sup>52</sup> Barry Barnes, « Practice as collective action » dans Karin Knorr Cetina, Theodore R. Schatzki et Eike von Savigny (dir.), *The Practice Turn in Contemporary Theory*, s.l., 2001, p. 34 ; Voir aussi Dale Southerton, « Habits, routines and temporalities of consumption: From individual behaviours to the reproduction of everyday practices », *Time & Society*, 2013, vol. 22, n° 3, p. 335-355.

les pratiques<sup>53</sup>. Les pratiques sont sociales, elles sont partagées. La mise en œuvre (ou performance) d'une pratique peut requérir les actions et paroles d'un seul individu, mais le fait que ce geste du bras sera identifié comme « elle m'a salué » suppose que d'autres personnes partagent cette définition de « saluer », et le prouvent en réagissant de façon appropriée au salut.

Ceci nous amène à la notion d'intelligibilité. L'intelligibilité renvoie à la fois à *intelligibility* et à *understanding*. Les *understandings* d'une pratique peuvent se résumer en « *knowing how to go on* » : savoir comment mener la pratique x, mais aussi savoir l'identifier, savoir comment la déclencher (*to prompt*) et y réagir<sup>54</sup>. L'intelligibilité est plutôt la capacité humaine à comprendre une situation, identifier une pratique et attribuer du sens<sup>55</sup>. L'intelligibilité et les pratiques sont intimement liées et sont au cœur de la théorie de l'action de Schatzki. Ce que nous faisons, c'est ce qui fait sens pour nous, par rapport à notre état intérieur à cet instant précis, et à la façon dont nous avons donné sens à ce qui vient de se passer. Très souvent nous avons donné sens à ce qui vient de se passer en l'identifiant comme relevant de telle ou telle pratique. Ainsi l'intelligibilité du social repose sur les pratiques. C'est parce que je connais les pratiques de salutation dans mon monde social que je sais interpréter quels gestes sont des salutations et que je peux saluer d'une façon compréhensible pour les autres, ou réagir de façon appropriée à leur salutation. Réciproquement, les pratiques ne pourraient exister sans cette activité de « compréhension » que nous menons sans cesse.

Mais ce que nous faisons dépend aussi du contexte, ce qui me conduit aux notions d'arrangement et d'ordre social. Dans *The site of the social*, Schatzki s'attache à décrire les relations entre les pratiques et « le social ». Schatzki est convaincu que l'action sociale est

---

<sup>53</sup> Ainsi Sibylle Gollac et Céline Bessière, présentant au Centre Maurice Halbwachs (le 10 novembre 2020, Paris) leur ouvrage *Le genre du capital : comment la famille reproduit les inégalités*, Paris, La Découverte, 2020., expliquent que « les notaires et les juges aux affaires familiales n'ont pas besoin d'être sexistes pour que leurs pratiques le soient ». Autrement dit certaines pratiques sont sexistes (leurs *understandings* recèlent une vision genrée et masculiniste du patrimoine), et des pratiquant·es du droit qui n'adhèrent pas à cette vision genrée mettent en œuvre ces pratiques, qui font partie de ces pratiques professionnelles qui rendent leur travail intelligible à leurs collègues.

<sup>54</sup> Theodore R. Schatzki, « Practice mind-ed orders » dans Theodore Schatzki, Karin Knorr Cetina et Eike von Savigny (dir.), *The Practice Turn in Contemporary Theory*, Londres, Routledge, 2001, p. 42-56.

<sup>55</sup> « By "intelligibility" I mean making sense and by "articulation" specification. Intelligibility is articulated through specification of the "what's" of making sense. [...] What makes sense to people to do is not the same as what it makes sense to do (i.e., what is rational). It is not even the same as what seems rational to actors ». T.R. Schatzki, *Social Practices*, op. cit., p. 118.

contingente, dépendante du contexte, mais il veut préciser cette notion de contexte<sup>56</sup>, à travers les concepts d'arrangement et d'ordre social.

*« An arrangement of things is a layout of them in which they relate and are positioned with respect to one another. [...] An order is an arrangement in which entities also possess meaning and identity. By “meaning I mean what something is and by identity, I mean who (if anything) it is »<sup>57</sup>.*

Un ordre social est donc un ensemble d'entités (personnes, artefacts, organismes vivants et choses) qui ont des positions, des relations (ressemblance, dépendance etc.) et du sens. Les pratiques et les ordres sociaux vont de pair, car beaucoup des relations et du sens des entités (acteurs, objets, choses de la nature) dérivent des pratiques, et vice-versa la position des entités (spatiale mais pas seulement) préfigure souvent les pratiques.

Schatzki prend pour exemple une communauté de Shakers (une secte protestante qui a créé plusieurs communautés dans le nord-est des États-Unis au XIX<sup>e</sup> siècle) qui a développé une activité économique florissante de production et commerce de plantes médicinales. La communauté constitue un ordre social, matérialisé par les bâtiments et l'espace qu'elle occupe mais aussi immatériel, à travers les fonctions et les activités de ses membres (religion, travail pour l'entretien de la communauté, travail pour la production d'herbes médicinales). Ce sont les pratiques qui donnent sens aux choses qui entourent les Shakers, en particulier la place qu'occupe la production d'herbes médicinales dans cette communauté religieuse joue un rôle structurant. Ainsi le réseau de pratiques qui constituent la production d'herbes (cueillette, culture) conditionnées sous diverses formes (distillées, séchées ou pressées) donne sens à de nombreux êtres et objets qui entourent les Shakers, et convoquent d'autres pratiques (et donc encore d'autres objets et acteurs) : la presse hydraulique est l'objet qui permet de presser les herbes, qui peut causer de graves accidents et qui nécessite des réparations fréquentes et la force d'un cheval. Le cheval est le fournisseur d'énergie indispensable pour la presse mais il a aussi besoin d'être ferré régulièrement par un maréchal-ferrant. Enfin l'une des figures centrales de la communauté étudiée par Schatzki, Hollister, est identifié dans ces pratiques tour à tour comme expérimentateur (c'est lui qui a mis en place la presse), opérateur de la presse, réparateur, occasionnellement ramasseur d'herbes, en fonction des pratiques auxquelles il

---

<sup>56</sup> « *Too often, the word 'context' has become a wand for empty gestures, a word a theorist marshals to acknowledge the absence of self-sufficiency and self-determination* ». T.R. Schatzki, *The site of the social*, op. cit., p. 60.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 18. Les entités qui ont une identité sont celles qui ont une compréhension de leur propre sens (p.47).

participait. À d'autres moments, il avait l'identité (pour les autres et pour lui-même) de frère, membre de la communauté, et Shaker<sup>58</sup>.

Les limites des pratiques et des ordres sociaux ne sont pas nettes. Les pratiques ne sont pas des catégories mutuellement exclusives comme les cases d'un tableau, il vaut mieux les penser comme un réseau (Schatzki parle de *nexus*). En effet les pratiques sont liées les unes aux autres, voire emboîtées (les pratiques alimentaires supposent des pratiques d'approvisionnement qui supposent des pratiques commerciales, des pratiques productives, des pratiques de rémunération, etc...). Elles ont des éléments en commun : des objets qui servent pour plusieurs pratiques, des pratiques dites « dispersées » (comme lire, expliquer, prendre<sup>59</sup>), des significations, et bien sûr, nous acteurs. Les arrangements sont aussi reliés, à la fois par les pratiques (une entité peut être mobilisée régulièrement par différentes pratiques) mais aussi par des moyens de communication comme des routes, des câbles, des cours d'eau. Ce que nous appelons « la nature » (le climat, la topologie, les espèces vivantes), fait aussi partie du site du social dans la mesure où elle compte pour nos pratiques. Les pratiques et les ordres forment un maillage (*mesh*) qui est le site dans lequel se déroule la vie sociale<sup>60</sup>.

Comment agissons-nous alors, d'après Schatzki ? Selon lui, les arrangements et les pratiques préfigurent nos actions : ils rendent certaines actions plus ou moins difficiles, agréables, mal-avisées, raisonnables, risquées, coûteuses, fatigantes, intéressantes<sup>61</sup>... L'intention a un rôle à la fois spécifique et limité (d'où la revendication d'un humanisme résiduel) :

« *The only form of coexistence that can occur outside the mesh of all practices and orders is intentional relatedness<sup>62</sup>, especially thoughts about others. Practically all intentional inter-relatedness, however, is part of this mesh. All in all, human existence happens as part of practice-arrangement meshes* »<sup>63</sup>.

Autrement dit, l'intentionnalité humaine, qui est liée à la capacité à connaître des états mentaux (croire, souffrir, espérer, détester, vouloir...) et à les manifester par des actions, a bien un statut spécifique (Schatzki se distancie ici des théories de l'acteur-réseau) mais elle se

---

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 99-100.

<sup>59</sup> W. Lignier, *Prendre. Naissance d'une pratique sociale élémentaire*, op. cit.

<sup>60</sup> T.R. Schatzki, *The site of the social*, op. cit., p. 123.

<sup>61</sup> Même si l'action humaine reste indéterminée jusqu'au moment où elle se produit.

<sup>62</sup> Une chose ou une personne est dans une relation d'intentionnalité quand elle est l'objet de l'action ou des états mentaux d'une personne (*ibid.* p. 148).

<sup>63</sup> T.R. Schatzki, *The site of the social*, op. cit., p. 150.

manifeste rarement en dehors de pratiques et échappe rarement à la préfiguration des arrangements. Ainsi, si beaucoup de femmes cuisinent dans l'intention de satisfaire leur conjoint et leurs enfants, tout en essayant de leur faire manger des choses bonnes pour la santé<sup>64</sup>, c'est essentiellement parce que cela fait partie de la pratique de la cuisine domestique. Il y a bien une intention, mais elle n'a pas été posée arbitrairement par un sujet cartésien hors de tout contexte.

### c ) Conséquences pour l'analyse des phénomènes sociaux

Schatzki étant d'abord un philosophe, il se refuse à dire aux sociologues comment ils doivent mener leurs investigations sociologiques (que ce soit sur le plan de la théorie ou plus encore de la méthode et de l'analyse empirique). Ainsi, il précise dans la préface de *The site of the social* : « *Ontologies are not explanatory theories. (...) Ontological accounts do not provide explanations or predictions* »<sup>65</sup>. Il ouvre toutefois un certain nombre de perspectives en direction des sociologues. Par exemple, à propos de la constitution des groupes sociaux et des identités collectives :

« *A 'we' [...] is an open-ended collection of people who behave mutually intelligibly. I also noted that since intelligibility comes in degrees, the boundaries of a 'we' are unstable, shifting, and contingent*<sup>66</sup> ».

Pour réfléchir à la stratification sociale et aux statuts sociaux, Schatzki propose ceci :

« *A person's location within a practice's social ordering is his location vis-à-vis others as established by his place in the tissue of coexistences opened in the practice [...] This phenomenon of differential locatedness in webs of coexistence is what in the domain of practices corresponds to the widespread and familiar notion of differential position in social structure. [...] Participants in a practice are clearly not equal within the webs of coexistence opened there. They are instead separated, hierarchized, and distributed.*

*A person's identity consists in the collection of subject positions she assumes in participating in a range of practices. [...] Assuming and being identified with a particular position operative in a practice assigns meaning to a person for all participants, including herself.*

*Although the organization of a practice (...) revolves partly around specific subject positions, the individuals occupying those positions often have complex and unstable identities cobbled together through their participation in myriad practices. (...) differential locatedness in social*

---

<sup>64</sup> M.L. DeVault, *Feeding the family: the social organization of caring as gendered work*, op. cit. ; F. Régner et A. Masullo, « Obésité, goûts et consommation. Intégration des normes d'alimentation et appartenance sociale », art cit.

<sup>65</sup> T.R. Schatzki, *The site of the social*, op. cit., p. xvi-xvii.

<sup>66</sup> T.R. Schatzki, *Social Practices*, op. cit., p. 116.

*order, consequently, rests squarely on people's subject positions. Analyzing social order thus requires ascertaining the identities offered and adopted within practices. »<sup>67</sup>*

Les positions dans des ordres sociaux s'entendent dans un espace géographique mais aussi social. La notion d'ordre social, chère à Max Weber (*ordnung*) s'éclaire sous un jour nouveau. Nous retrouvons l'espace relationnel des positions sociales esquissé au chapitre 2, et les « conduites de vie » wébériennes comme autant de pratiques qui nous situent socialement et manifestent notre position dans la hiérarchie de l'honneur social.

Un autre sujet sur lequel on peut éprouver la théorie de Schatzki est la façon dont il traite la stabilité et le changement. Sa proposition est assez proche de la sociologie processuelle d'Abbott, mais peut-être à une échelle différente. Le flot continu d'activités et de paroles qui constituent nos pratiques ne cesse de modifier les pratiques, les arrangements et les ensembles qu'ils forment. La reproduction des pratiques, des arrangements et des relations va de pair avec leur altération continue. Il n'y a pas stabilité *ou* changement. Il y a plus ou moins de changements, la stabilité étant le nom des moments où il y a le moins de changements. « *The endless becoming of the social, in other words, is a continual production of difference* »<sup>68</sup>. De même, la discontinuité, la nouveauté, est ce qui se passe significativement différent de ce qui se passait avant, « significativement » au sens propre parce qu'il s'agit de ce que les acteurs estiment d'importance par rapport à leurs pratiques et leur compréhension de l'ordre social.

À première vue donc, Schatzki est d'accord avec Abbott : rien n'est immuable, le social est contingent, une action n'est ce qu'elle est que par son contexte. La notion d'ordre social (position, relation et sens des entités qui le composent) n'est pas très éloignée des écologies d'Abbott. L'incessant devenir (*endless becoming*) est une autre manière de désigner le processus social d'Abbott. Mais Abbott s'intéresse plus à la transformation des écologies/ordres sociaux alors que Schatzki place les pratiques au centre de son attention. D'une part Schatzki permet mieux de rendre compte des petits actes qui constituent le flot de l'activité quotidienne. Quand il parle de « production continue de différence », il parle bien de production, c'est-à-dire d'un rapport actif au monde (production matérielle et production de sens) qui est continu, qui se produit à chaque instant par nos actes et nos paroles. Même maintenir les choses à l'identique nécessite d'agir : tous les jours il faut dire bonjour, s'habiller, manger, répéter à ses enfants de bien se tenir à table. Si l'on ne range pas sa cuisine tous les jours, elle ne reste pas à l'identique.

---

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 195-198.

<sup>68</sup> T.R. Schatzki, *The site of the social, op. cit.*, p. 255 Je souligne.

D'autre part, si Abbott soulignait qu'il faut une ontologie pour laquelle le défi soit d'expliquer la stabilité, car le changement est la règle, il ne donnait pas beaucoup de clés pour expliquer la stabilité. L'intérêt d'Abbott pour l'histoire longue des professions, suggère qu'expliquer la stabilité ne l'intéresse pas tant que ça. Schatzki indique d'où peut venir la stabilité, et parfois la formidable inertie de nombreuses pratiques : nos actes quotidiens sont largement préfigurés à la fois par les pratiques, qui sont la condition d'intelligibilité de nos actes et paroles (c'est-à-dire la condition pour que celles et ceux qui nous entourent comprennent ce que nous faisons et sachent quoi faire après), et par les arrangements de choses et d'êtres qu'elles mobilisent.

Cette ontologie a donc le potentiel pour aborder des questions sociologiques centrales en donnant de la rigueur à quelques intuitions générales – le contexte compte, le changement est partout, le sens des choses et des actes n'est pas donné d'avance. Comment les sociologues se sont-ils emparés de cette proposition émanant de la philosophie ?

## **II — LA THÉORIE DES PRATIQUES DANS LES TRAVAUX SUR LA CONSOMMATION ALIMENTAIRE**

---

La théorie des pratiques pourrait être mobilisée sur une infinité de sujets – une ontologie du social devrait être pertinente pour *tous* les sujets. La réception et l'appropriation sociologique de la théorie des pratiques a été très différente au sein de la sociologie de langue anglaise et de langue française. Je présenterai d'abord la diffusion rapide des théories des pratiques dans les travaux européens de langue anglaise sur la consommation, puis la réception circonspecte en France, avant de préciser comment personnellement j'ai choisi de mobiliser ce cadre théorique.

### **1. Dans les recherches européennes sur la consommation ou la durabilité : la nouvelle théorie à la mode ?**

Schatzki est américain mais en ce qui concerne la sociologie de la consommation, la théorie des pratiques s'est surtout diffusée en Europe, en particulier à partir de 2002<sup>69</sup>, dans des recherches sur la consommation, les organisations, la durabilité ou le travail, en management, en géographie et en sociologie. On identifierait difficilement des travaux qui seraient inspirés exclusivement de Schatzki : beaucoup citent aussi d'autres théoriciens de la pratique, par exemple la définition de Reckwitz citée page 120. Le *Research network Sociology of*

---

<sup>69</sup> S. Dubuisson-Quellier et M. Plessz, « La théorie des pratiques. Apports pour l'étude sociologique de la consommation », art cit.

*consumption* (RN05) de l'Association européenne de sociologie et la revue *Journal of consumer culture* ont joué un rôle majeur dans le développement d'une sociologie de la consommation et de l'alimentation qui se revendique des théories des pratiques. Cette diffusion, que nous avons mise en évidence en 2013<sup>70</sup> ne doit pas cacher l'hétérogénéité de la réception de Schatzki. D'une part, des appropriations assez différentes du cadre ontologique posé par Schatzki se sont dessinées ; d'autre part, les théories des pratiques ont été reçues avec circonspection voire indifférence dans la sociologie française, sauf peut-être en sociologie du travail.

### a ) Les appropriations de la théorie des pratiques de Schatzki

Deux équipes de recherche ont joué un rôle clé dans l'appropriation collective de la théorie des pratiques par les sociologues. La première était localisée à Manchester au *Sustainable Consumption Institute*, autour d'Alan Warde<sup>71</sup>. La seconde a pour tête de proue Elizabeth Shove (Université de Lancaster) avec par exemple Mika Pantzar (Université d'Helsinki)<sup>72</sup>. Ces deux équipes ont développé des travaux théoriques et empiriques appuyés sur la théorie des pratiques, mais inscrits dans les sciences sociales de façon assez différente.

Elizabeth Shove, Matt Watson et Mika Pantzar ont publié un manuel remarquable de concision et de clarté qui propose d'opérationnaliser la théorie des pratiques<sup>73</sup>. Les trois auteurs partagent un ancrage dans les *science and technique studies (STS)*, et un intérêt pour les changements dans la vie quotidienne et leurs conséquences environnementales<sup>74</sup>. Shove a vu dans les théories des pratiques une contre-proposition à la théorie du comportement planifié<sup>75</sup>, très présente dans les travaux sur la consommation durable, lesquels empruntent à la fois à la psychologie sociale, au marketing, à la sociologie et à la géographie humaine. C'est dans cet espace de confrontation et de réception pluridisciplinaire que s'inscrit ce manuel. Shove, Watson et Pantzar traduisent la vision de Schatzki des pratiques en des termes

---

<sup>70</sup> *Ibid.*

<sup>71</sup> En 2019-2020 ce collectif est en pleine métamorphose car plusieurs membres de l'équipe, dont Dale Southerton, Jessica Paddock et David Evans, ont rejoint l'Université de Bristol.

<sup>72</sup> Le terme *social practices* indique souvent que l'on se réfère à ce courant-ci. Par contraste, pour le sociologue du travail Davide Nicolini « *the term 'social practice' says the same thing twice* ». Davide Nicolini, *Practice Theory, Work, and Organization: An Introduction*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 227.

<sup>73</sup> E. Shove, M. Pantzar et M. Watson, *The dynamics of social practice everyday life and how it changes*, *op. cit.*

<sup>74</sup> Elizabeth Shove, *Comfort, Cleanliness and Convenience: the Social Organization of Normality*, Oxford, Berg, 2003, 236 p.

<sup>75</sup> Elizabeth Shove, « Beyond the ABC: climate change policy and theories of social change », *Environment and Planning A*, 2010, vol. 42, n° 6, p. 1273-1285.

opérationnalisables empiriquement. Les pratiques selon Shove *et al*, sont constituées de trois types d'éléments :

« *Materials – including things, technologies, tangible physical entities, and the stuff of which objects are made; Competences – which encompasses skill, know-how and technique; Meanings – in which we include symbolic meanings, ideas and aspirations. We go on to argue that practices emerge, persist, shift and disappear when connections between elements of these three types are made, sustained or broken... This exercise demonstrates the value of treating innovation in practice as a process of linking new and existing elements*<sup>76</sup>. »

À partir de cette base très simple, les trois auteurs abordent une quantité de questions intéressantes pour les sociologues de la consommation et de l'alimentation : comment les pratiques naissent, se transforment et disparaissent ; le lien entre la carrière des pratiques et les parcours de vie des gens ; la façon dont les pratiques sont liées entre elles par des relations d'interdépendance, compétition, collaboration ou sélection ; le lien entre pratiques et temporalité ; la façon dont on peut poser la question du pouvoir avec la théorie des pratiques.

Shove et ses coauteurs, tout en rendant la théorie des pratiques un peu plus opérationnelle, la tirent aussi plus vers la théorie de l'acteur-réseau, en lien avec leur sensibilité STS. Ainsi les trois éléments constitutifs des pratiques diffèrent de ceux énumérés par Schatzki. Pour Schatzki une pratique était composée de *understandings*, de *rules*, et d'une *teleoaffective structure*. Les éléments de Shove et ses collègues sont plus concrets : pour décrire une pratique, on pourrait tenter d'identifier les matériaux, sens et compétences qu'elle suppose de réunir. Mais il est difficile d'établir une correspondance entre la triade de Schatzki et celle de Shove<sup>77</sup>. Ainsi Shove et ses co-auteurs intègrent les objets dans les pratiques alors que pour Schatzki les choses sont dans les arrangements. À l'inverse Schatzki inscrit explicitement les émotions et les buts dans les pratiques (par la structure téléoaffective) alors qu'ils n'ont pas de place explicite chez Shove. Ceci est en lien avec la quasi-disparition des acteurs sociaux dans la version de Shove et ses collègues. Ils sont plus proches du post-humanisme de Latour que de l'humanisme résiduel de Schatzki.

Si l'on a lu d'autres textes théoriques sur la théorie des pratiques, on peut éprouver un réel soulagement à lire un ouvrage aussi clair, qui aborde autant de questions chères à la

---

<sup>76</sup> E. Shove, M. Pantzar et M. Watson, *The dynamics of social practice everyday life and how it changes*, *op. cit.*, p. 15.

<sup>77</sup> Pour une tentative intéressante en ce sens voir Kaisa Torkkeli, Johanna Mäkelä et Mari Niva, « Elements of practice in the analysis of auto-ethnographical cooking videos », *Journal of Consumer Culture*, 2018, vol. 00, n° 0, p. 00-00 (online first).

discipline. Les chapitres sur le recrutement et la défection des pratiquant·es<sup>78</sup> par les pratiques, sur le temps et le pouvoir sont particulièrement stimulants. De mon point de vue Shove et ses co-auteurs accordent toutefois une attention insuffisante aux acteurs. Cette posture assumée affaiblit, me semble-t-il, la portée proprement sociologique de leur cadre analytique. Ainsi, dans les exemples pris par les auteurs, si les pratiques mises en œuvre par les pratiquant·es sont analysées finement, le rôle des acteurs qui cadrent les pratiques est évoqué de façon assez sommaire, et échappe à une analyse en termes de pratiques<sup>79</sup>. Par exemple le surf ne peut recruter que des pratiquant·es dotés d'un corps en pleine santé, il emprunte des objets mais aussi des significations à d'autres sports de glisse, etc. Mais les acteurs qui ont assuré la publicité et la production des planches, les municipalités qui assurent la sécurité et l'entretien des plages ne sont guère évoqués. Les politiques publiques n'entrent pas dans le cercle des faits sociaux susceptibles d'être décomposés en pratiques et en éléments. Les détails concernant les caractéristiques des objets mobilisés par les pratiques contrastent avec l'absence d'information sur les acteurs qui ne sont pas les pratiquant·es des pratiques, mais ceux qui cadrent les pratiques elles-mêmes. Ce problème était déjà perceptible dans *Comfort, cleanliness and convenience*<sup>80</sup> : quand Shove analysait la diffusion d'un type d'éclairage plutôt qu'un autre au Japon, elle partait du moment où l'éclairage était « déjà là » et n'explorait pas qui avait introduit cet éclairage au Japon pour commencer. La co-évolution des systèmes occupait toute la place et les acteurs étaient définitivement oubliés, non seulement comme individus, mais comme moteurs de l'action. L'approche de Shove et ses collègues est donc marquée par une inspiration STS, et une orientation pluridisciplinaire qui a pu faire privilégier la simplicité et la nécessité de rendre la théorie opérationnalisable. La stratégie de Warde est presque diamétralement opposée.

Alan Warde a publié dès 2005 un article marquant sur la théorie des pratiques et la consommation<sup>81</sup>. Il a développé son propos dans deux ouvrages paru en 2016 et 2017<sup>82</sup>. Lui et ses collègues ont également publié de nombreux articles portant sur des aspects spécifiques de la théorie ou la mobilisant au service d'analyses empiriques. Warde est un sociologue qui a travaillé sur la consommation alimentaire, souvent avec des méthodologies quantitatives. Dans son livre de 1997, il discutait les approches dispositionnelles, infligeait aux théories

---

<sup>78</sup> Je choisis ce terme pour traduire *practitioners*.

<sup>79</sup> Je remercie Luke Yates qui a attiré mon attention sur ce problème. Discussion informelle lors de la conférence du RN5 de l'ESA à Bologne,

<sup>80</sup> E. Shove, *Comfort, Cleanliness and Convenience: the Social Organization of Normality*, *op. cit.*

<sup>81</sup> A. Warde, « Consumption and theories of practice », art cit.

<sup>82</sup> Alan Warde, *The practice of eating*, Londres, Polity, 2016 ; A. Warde, *Consumption: A Sociological Analysis*, *op. cit.*

postmodernes une rigoureuse et impitoyable mise à l'épreuve empirique, et marquait déjà son intérêt pour les intermédiaires de diffusion des goûts, à travers une analyse de la presse britannique depuis les années 1970<sup>83</sup>.

Les textes d'Alan Warde sont plus difficiles à lire que le manuel de Shove *et al.* Ils sont à la fois plus abstraits et dans un anglais plus recherché, qui oblige la lectrice française à sortir de temps à autres son dictionnaire. Mais Alan Warde est aussi plus ancré dans la sociologie, en particulier il est un fin lecteur de Bourdieu<sup>84</sup>. Il me semble que sa perspective est plus stimulante pour les sociologues et dans le même temps plus proche de Schatzki que celle de Shove. Mais il donne aussi moins de clés pour l'opérationnalisation empirique, ce qui laisse plus d'efforts à faire pour passer à la mise en pratique.

Pour Warde les pratiques sont composées d'*understandings*, *procedures*, et *engagements*. Il définit les *understandings* comme Schatzki c'est-à-dire : savoir reconnaître la pratique, savoir comment y réagir et dans quelles circonstances elle est appropriée. Les *procedures* sont les règles de Schatzki : elles guident les actes et paroles qui mettent en œuvre concrètement la pratique. Les *engagements* sont les affects, buts et préoccupations qui accompagnent la pratiques<sup>85</sup> – ils correspondent à la *teleoaffective structure* de Schatzki.

Voici un exemple avec la cuisine. Warde propose un indice concret pour reconnaître une pratique : il existe, ou il pourrait exister, un manuel intitulé « *Teach yourself...* » (ce qui est assez proche de l'intuition de Barnes : une pratique peut être mise en œuvre plus ou moins bien).

Tableau 4 : Deux pratiques de la cuisine d'après Warde

	<b>Enthusiast cooking</b>	<b>Everyday cooking</b>
<b>Understanding</b>	Cook something fancy	Prepare a meal
<b>Procedures</b>	Food-preparation techniques inspired from professional chefs. gastronomy	Time and cost-effective techniques, instructions from food-packages, food-management skills (adaptability, planning, coordination). nutrition
<b>Engagements</b>	Pleasure, entertain guests	Responsibility, chore

<sup>83</sup> Alan Warde, *Consumption, Food and Taste: Culinary Antinomies and Commodity Culture*, Londres, Sage, 1997.

<sup>84</sup> Alan Warde, « After taste: Culture, consumption and theories of practice », *Journal of Consumer Culture*, 2014, p. 1469540514547828 ; Alan Warde (dir.), *Cultural Consumption, Classification and Power*, London, Routledge, 2013, 102 p.

<sup>85</sup> Il est difficile de traduire ce terme. J'ai parlé de mode d'engagement à la suite de Southerton (*mode of engagement*). Il me semble qu'il renvoie à *to engage with* (entrer en relation avec) plutôt qu'à *to engage in* (s'engager dans quelque chose, entreprendre). M. Plessz et S. Gojard, « Fresh is Best? Social Position, Cooking, and Vegetable Consumption in France », art cit ; Dale Southerton, « Analysing the Temporal Organization of Daily Life: Social Constraints, Practices and their Allocation », *Sociology*, 2006, vol. 40, n° 3, p. 435-454.

Source: Alan Warde : “Prospects for the sociology of consumption”, conférence introductive (*keynote*) lors de la conférence du RN5 (Research network on consumption) de l’Association européenne de sociologie, à Bologne, 7-10 septembre 2016.

La proximité avec les définitions de Schatzki est patente. En particulier les objets sont beaucoup moins centraux que chez Shove *et al.* (ils sont mobilisés par les procédures mais ne sont pas constitutifs des pratiques). Si, comme Schatzki et Shove (et bien d’autres sociologues), Warde estime qu’on devrait pouvoir se passer du libre-arbitre des individus dans l’analyse sociologique, il ne renonce pas pour autant à analyser le rôle des acteurs dans la constitution des pratiques. Ainsi il souligne le rôle de ceux qui promeuvent, diffusent, équipent ou rejettent les pratiques. Ces acteurs ne sont pas forcément des individus ou des ménages : ce peut être des organisations comme une interprofession, une municipalité, ou une entreprise de restauration. Son analyse de l’alimentation (*eating*<sup>86</sup>) l’illustre bien : selon Warde, *eating* n’est pas au sens strict une pratique :

« *Eating, as Britons currently know it, presupposes the intersection of at least four integrative practices: the supplying of food, cooking, the organization of meal occasions, and aesthetic judgments of taste* ». <sup>87</sup>»

Warde esquisse alors une sociologie historique et comparée de la constitution et de l’articulation de ces quatre pratiques en France et en Grande-Bretagne. Pour cela il fait référence à l’organisation des professions qui contribuent à définir chacune de ces pratiques et à leurs rapports de force. Il oppose ainsi la constitution historique de la gastronomie française au rôle des supermarchés en Grande-Bretagne, qui ne se soucient pas de ce que les gens mangent mais de ce qu’ils achètent. Chacune des quatre pratiques listées est mieux régulée et organisée que l’alimentation dans son ensemble, ce qui fait de l’alimentation, selon Warde, une pratique-composée (comme on parle de mot composé, *compound practice*). Ce qui est intéressant ici c’est que Warde arrive à cette conclusion après examen empirique (et comparatif : l’alimentation est peut-être plus une pratique unique dans certains contextes socio-historiques). Selon Warde, une mission des sociologues serait alors d’analyser « *how Practices are socially and purposefully coordinated and what difference that may make to their mutability* »<sup>88</sup>. Autrement dit articuler une sociologie des acteurs et pratiques qui contribuent à préfigurer les pratiques, et une sociologie du changement.

<sup>86</sup> La traduction d’*eating* est délicate en français car le terme d’alimentation traduit aussi *food*. P. Cardon, T. Depecker et M. Plessz, *Sociologie de l’alimentation, op. cit.*

<sup>87</sup> Alan Warde, « What sort of practice is eating? » dans Elisabeth Shove et Nicola Spurling (dir.), *Sustainable Practice: social theory and climate change*, Londres, Routledge, 2013, p. 24.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 27.

Warde a mené une réflexion sur la définition de la consommation, pratique ou moment dans une variété de pratiques, aboutissant à une re-définition de la consommation :

« *I propose initially to define consumption as (1) a process, (2) whereby agents engage in appropriation, (3) of a good, service, performance, information or ambience, and (4) which is a product of human work* ». <sup>89</sup>

« *I consume when I appropriate and make some use of an item. Thus, even if I possess or have been exposed to an item, it is not consumption: (1) if it has had no impact upon me (for example, a radio programme that I cannot recall because I was asleep); (2) if I have not made it mine (for instance, if I give it away as a gift); (3) if no work has been involved in providing the item (as in the example of watching the eclipse); and (4) if it has not in part been depleted (e.g. the garden)* ». <sup>90</sup>

« *Consumption may then be considered as embedded in practices. Almost all practices entail consumption, some more than others. In addition, some are more prone than others to highlight the moment of consumption* ». <sup>91</sup>

Il analyse ensuite les conséquences de cette approche praxéologique pour contrer les propositions du *cultural turn* (la consommation comme expression d'une identité individuelle libérée des identités de classe) et des économistes (la consommation comme choix).

Welch et Yates<sup>92</sup> ont caractérisé l'action collective du point de vue de la théorie des pratiques : ils proposent une typologie des formes d'action collective à partir de pratiques qui leurs sont spécifiques (les pratiques de représentation du collectif pour les mouvements sociaux, les pratiques d'organisation interne et de coordination dans les organisations bureaucratiques, la concentration temporelle et matérielle de pratiques en apparence non coordonnées pour les actions collectives dispersées comme l'urbanisation). Southerton a discuté les notions d'habitudes et de routines, qu'il confronte aux procédures de la théorie des pratiques et à l'*habitus*<sup>93</sup>. Warde et Southerton ont réuni des travaux pour des politiques publiques qui pensent les activités ayant un impact environnemental comme des pratiques et non comme des choix individuels plus ou moins bien informés<sup>94</sup>.

Ainsi les travaux développés à Manchester ont contribué à préciser et acclimater en sociologie des concepts directement tirés des travaux de Schatzki. Ils attirent l'attention sur les

---

<sup>89</sup> A. Warde, *Consumption: A Sociological Analysis*, op. cit., p. 66.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>92</sup> Daniel Welch et Luke Yates, « The practices of collective action: Practice theory, sustainability transitions and social change », *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 2018.

<sup>93</sup> D. Southerton, « Habits, routines and temporalities of consumption », art cit.

<sup>94</sup> Alan Warde et al. (dir.), *The Habits of Consumption*, Helsinki, Helsinki Collegium for Advanced Studies, 2012.

pratiques et les acteurs qui contribuent à définir, coordonner et préfigurer des pratiques. Ceci est particulièrement bienvenu quand on étudie la consommation, qui ne saurait se réduire à ce que font les consommateurs et consommatrices.

b) **Succès**

L'intérêt d'une théorie tient à la qualité et la cohérence de son appareil conceptuel mais aussi à sa pertinence empirique. La théorie des pratiques a donné un puissant élan aux recherches sociologiques européennes sur la consommation et en particulier sur l'alimentation depuis le milieu des années 2000, que j'illustrerai en résumant quelques travaux.

L'article « *Suitable cooking* »<sup>95</sup> est un des premiers articles que j'ai lus qui faisait appel à la théorie des pratiques. Constatant que les pratiques culinaires quotidiennes sont de plus en plus sommées de résoudre des problèmes sociaux ou environnementaux, Bente Halkier s'interroge sur la pluralité de définitions de « bien cuisiner » qui coexistent au Danemark, selon les personnes et selon les circonstances. L'enquête auprès de lectrices de magazines féminins repose sur des entretiens et des observations ethnographiques avec prises de photo. Halkier reprend, pour chaque style de cuisine qu'elle met en évidence, la grille de lecture proposée par Warde (*understandings, procedures, engagements*). Si tout le monde, dans l'absolu, est d'accord pour dire « *the more homemade, the better* », l'enquête révèle une variété de styles de cuisine acceptables, ou du moins acceptables dans certains contextes et de la part de certaines personnes. En effet, cuisiner fait partie de ces activités qui « font le genre » (au sens de *doing gender* chez Judith Butler) et accepter de se présenter comme quelqu'un qui ne cuisine jamais c'est accepter d'endosser un certain nombre de représentations sur soi en tant que femme ou homme.

Ainsi le style « *manageable cooking* » repose sur des significations, procédures et engagements qui soulignent la faisabilité, la facilité. Par exemple les recettes sont découpées dans des magazines et conservées si elles ont été testées et jugées faciles à réaliser. Les mêmes plats reviennent en rotation rapide, formant un répertoire de standards maîtrisés. Ces plats reposent typiquement sur beaucoup de découpe de produits qui cuisent ensemble, ce qui simplifie la surveillance et la temporalité de la préparation : « *cooking is ambivalently understood as a necessary and complicated activity, but which at the same time must produce*

---

<sup>95</sup> Bente Halkier, « *Suitable Cooking? Performances and Positionings in Cooking Practices among Danish Women* », *Food, Culture and Society*, 2009, vol. 12, n° 3, p. 357-377.

*tasty and aesthetically pleasant meals* »<sup>96</sup>. En mettant en lumière différents *understandings* de la cuisine, Halkier illustre différents *modes of engagement* dans la pratique. Selon Halkier, l'une des forces de la théorie des pratiques est qu'elle permet d'adopter une posture « social-constructiviste » sans nécessairement se limiter à l'analyse de discours – ce qui serait assez peu approprié pour la cuisine. Ainsi, ce qui est « *manageable* » (gérable) varie d'une personne à l'autre, mais est bien qualitativement différent de ce que Halkier appelle « *cooking as necessity* », où cuisiner apparaît comme une réponse à un besoin, que les enquêtées ne valorisent pas et ne considèrent pas comme valorisante pour elles : les procédures cherchent la rapidité et mobilisent les produits tout prêts (alors qu'il y avait beaucoup de découpe de produits frais dans le style *manageable*), afin que la préparation culinaire rentre dans un emploi du temps contraint. D'autres dimensions de la vie quotidienne – la présence, disponibilité et compétence culinaire d'un conjoint, le rythme de travail et la présence d'enfants, la place accordée aux loisirs hors du domicile – participent à former les arrangements dans lesquels un tel style de cuisine est acceptable ou non.

Dans son livre *Food waste* l'anthropologue David Evans mêle théorie des pratiques et anthropologie de la culture matérielle pour analyser comment nous nous retrouvons à jeter autant de nourriture, alors que nous sommes tous et toutes persuadé·es que c'est mal. Dans les approches supposant un individu rationnel qui fait des choix, on parle de *value-action gap* : le chercheur muni de ce type de théorie de l'action en est réduit à proposer des explications *ad hoc*, voire *post hoc*. Evans suit les pratiques d'approvisionnement, de cuisine et de gestion des restes de quinze familles de Manchester. Je résume ici son analyse en ajoutant les concepts de la théorie des pratiques entre crochets. Il montre que jeter à la poubelle [*procedure*] est la solution la plus facile [*préfiguration*] dans nos sociétés où le système de collecte des ordures fonctionne bien et est parfaitement intégré aux logements et aux espaces urbains [*arrangements*]. Faire du compost [*pratique*] est compliqué en ville car la plupart des logements et l'espace urbain n'ont pas été conçus pour cela [*arrangement*] et beaucoup d'enquêtés ne savent pas comment faire [*procedures*]. Donner ses restes alimentaires [*pratique*] ne se fait que dans des circonstances très spécifiques : on peut donner au sein de la famille ou pour faire goûter un plat particulièrement succulent [*structure téléoaffective*] ; mais proposer son reste de pâtes à la sauce tomate à ses voisins serait bizarre [*understandings*]. Enfin la nourriture elle-même participe à sa propre carrière vers la poubelle en tant que matière organique qui s'altère et devient moins appétissante puis impropre à la consommation [*humanisme résiduel*]. Ainsi le

---

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 368.

fait que beaucoup de produits alimentaires finissent à la poubelle n'est plus vu comme une anomalie résultant d'une carence morale ou d'un déficit d'organisation de la part des ménages, mais comme la pratique qui fait sens quand un aliment ne paraît plus mangeable (dans le contexte occidental contemporain).

Le travail de Jessica Paddock montre comment la théorie des pratiques change la perspective sur l'évolution récente des pratiques alimentaires des habitants des îles Turquoises, dans les Caraïbes<sup>97</sup>. L'obésité préoccupe les autorités de ce territoire britannique. Jessica Paddock a exploré non seulement les habitudes alimentaires des habitant·es mais aussi les conditions dans lesquelles ils et elles s'approvisionnent et les relations économiques et commerciales dans lesquelles ces îles s'insèrent. L'alimentation des insulaires reposait d'abord sur la pêche car le territoire était peu propice à l'agriculture ou même au jardinage. Elle s'est transformée sous la poussée de plusieurs phénomènes : le réchauffement climatique a encore réduit l'agriculture ; les industries agroalimentaires américaines écoulent sur les îles des stocks de produits invendables aux États-Unis (conserves cabossées, produits proches de la péremption) qui souvent ne correspondent ni aux recommandations nutritionnelles ni aux goûts alimentaires des habitants de l'île. Enfin les produits de la pêche sont aspirés par la demande nord-américaine, y compris sur l'île. Suite à l'agrandissement de la piste de l'aéroport, le tourisme balnéaire s'est développé et les touristes sont friands des poissons et des homards dont le prix est plus faible que dans leur pays d'origine, mais trop élevé pour les insulaires. Le détour par la théorie des pratiques a permis à Paddock de rompre avec les approches individualisantes sur l'obésité<sup>98</sup> et l'évolution des goûts alimentaires, mettant au contraire en lumière combien l'alimentation des insulaires est préfigurée par des pratiques et des arrangements qui s'étendent largement au-delà de l'île : pratiques alimentaires et récréatives des populations aisées nord-américaines ; pratiques commerciales qui sous-tendent les échanges agroalimentaires mondiaux ; réseau des aéroports et des lignes aériennes ; changement climatique enfin, qui dépend bien peu des pratiques environnementales des 52 000 habitants d'un territoire dépourvu d'activité industrielle.

À travers ces trois exemples j'ai voulu montrer combien les sociologues de l'alimentation européens publiant en langue anglaise avaient trouvé dans la théorie des pratiques un point

---

<sup>97</sup> Jessica R. Paddock, « Changing consumption, changing tastes? Exploring consumer narratives for food secure, sustainable and healthy diets », *Journal of Rural Studies*, 2017, vol. 53, p. 102-110.

<sup>98</sup> Deborah Lupton, *The Imperative of Health: Public Health and the Regulated Body*, Londres, Sage, 1995 ; Lotte Holm, « Blaming the consumer: On the free choice of consumers and the decline in food quality in Denmark », *Critical Public Health*, 2003, vol. 13, n° 2, p. 139-154.

d'appui pour répondre aux approches en termes de choix individuel souvent essentialisantes, sans pour autant verser dans des postures postmodernes trop relativistes et flottantes empiriquement. Cela appelle une définition empirique des contours des pratiques, et une réflexion sur les périmètres de l'enquête car les pratiques sont entrelacées en un réseau dense et étendu – qui reflète la complexité de nos vies quotidiennes.

### c ) Critiques

De nombreuses critiques ont été adressées aux théories des pratiques. Du fait de la relative jeunesse de ce corpus, il subsiste une ambiguïté : ces critiques s'adressent-elles aux théories qui brideraient les analyses empiriques et les empêcheraient de mettre en lumière certains aspects de la réalité, ou à leurs mises en œuvre, ce qui inciterait à mieux tirer parti de ce cadre d'analyse ?

Ainsi Warde estime que la théorie des pratiques permet d'analyser les pratiques à la fois du point de vue de la consommation et de la production (ou encore de leur « public » et de leurs « professionnels », des prescripteurs et des pratiquants), mais que les chercheurs se donnent trop rarement la peine de le faire. De fait, les études anglophones ayant recours à la théorie des pratiques reposent souvent sur des terrains de petite taille, et même l'étude d'Evans citée plus haut n'explore la question du gaspillage que du point de vue des consommateurs. Aborder le problème par les deux bouts de la lorgnette nécessite des dispositifs d'enquête multisitués, beaucoup plus conséquents et longs. Le financement des thèses et des projets de recherche peut rendre de tels dispositifs empiriques trop difficiles à mettre en place et maintenir sur la durée, encourageant des pratiques d'enquête plus limitées<sup>99</sup>. En outre les pratiques d'écriture scientifique et d'évaluation de la recherche encouragent à morceler nos résultats dans nos publications<sup>100</sup>.

---

<sup>99</sup> Comparer de ce point de vue les travaux de Monica Truninger sur le « bimby » (Thermomix) où elle analyse les chiffres et discours de vente de cet appareil culinaire et l'observation d'une séquence de vente à domicile ; et ses recherches beaucoup plus fouillées sur la fraîcheur du poisson, dans le cadre d'un projet international, collaboratif et long. Monica Truninger, « Cooking with Bimby in a moment of recruitment: Exploring conventions and practice perspectives », *Journal of Consumer Culture*, 2011, vol. 11, n° 1, p. 37-59 ; Peter Jackson et al., « The multiple ontologies of freshness in the UK and Portuguese agri-food sectors », *Transactions of the Institute of British Geographers*, 2019, vol. 44, n° 1, p. 79-93.

<sup>100</sup> Par exemple ces deux articles que Shove a écrits avec des co-auteurs différents abordent le congélateur du point de vue des vendeurs d'une part et des utilisateurs d'autre part. Elizabeth Shove et Dale Southerton, « Defrosting the Freezer: From Novelty to Convenience: A Narrative of Normalization », *Journal of Material Culture*, 2000, vol. 5, n° 3, p. 301-319 ; Martin Hand et Elizabeth Shove, « Condensing Practices: Ways of living with a freezer », *Journal of Consumer Culture*, 2007, vol. 7, n° 1, p. 79-104.

Un autre reproche qui a été fait aux usages sociologiques de la théorie des pratiques est la prédominance d'analyses statiques, qui livrent une photo d'une pratique à un moment donné au lieu de tirer profit du potentiel de cette approche pour mettre en lumière l'incessant devenir des pratiques. On pourrait citer de nombreux contre-exemples à cette critique : Schatzki restitue l'histoire de ses deux exemples empiriques<sup>101</sup> ; Stefan Wahlen a analysé le journal d'une Allemande sur plusieurs décennies<sup>102</sup> ; en France mes collègues et moi-même avons analysé les variations des pratiques alimentaires sur des échelles de temps allant de quelques semaines à 25 ans<sup>103</sup>. Mais parmi les trois études que j'ai présentées ci-dessus, *Suitable cooking* et *Food waste* sont statiques, ou transversales, comme si reconstituer une pratique à un instant donné était déjà un travail considérable – ce qui est vrai dans une certaine mesure puisque selon Schatzki il est impossible de livrer une description complète des innombrables paramètres qui entrent en jeu dans une pratique.

Enfin, le corpus praxéologique présente un paradoxe : il est constitué d'une part de textes très généraux et théoriques, donnant peu d'indications méthodologiques ; d'autre part de travaux empiriques sur des objets concrets. Les principaux textes méthodologiques<sup>104</sup> soulignent pourtant qu'on ne peut se contenter d'instiller de la théorie des pratiques dans son cadre théorique, il faut une méthodologie et des pratiques de recherche cohérentes avec ce cadre ontologique. Davide Nicolini et Christian Bueger convergent sur trois points. Premièrement, il faut alterner les phases où l'on décrit la pratique pour mettre en évidence tous les éléments de « savoir implicite » qu'elle recèle ; et les phases où l'on élargit la focale, à la fois dans l'espace (géographique et social) et dans le temps pour mettre en évidence la façon dont un ordre social est constitué de façon multisituée (Nicolini parle de *zooming in* et *zooming out*). Deuxièmement, pour cela il faut souvent multiplier les moyens d'enquête empirique en puisant dans la boîte à outils des techniques existantes : observation, analyse documentaire, et « suivre » un objet (chose, concept, document...) sont particulièrement à même de restituer le

---

<sup>101</sup> T.R. Schatzki, *The site of the social*, op. cit.

<sup>102</sup> Stefan Wahlen, « The routinely forgotten routine character of domestic practices », *International Journal of Consumer Studies*, 2011, vol. 35, n° 5, p. 507-513.

<sup>103</sup> Séverine Gojard et Bérangère Véron, « Shifts in provisioning routines: do holidays favour more local and seasonal food purchases? », *Environmental Sociology*, 2018, vol. 0, n° 0, p. 1-11 ; M. Plessz et al., « How consumption prescriptions change food practices. Assessing the role of household resources and life course events », art cit.

<sup>104</sup> Christian Bueger, « Pathways to practice: praxiography and international politics », *European Political Science Review*, 2014, vol. 6, n° 3, p. 383-406 ; Davide Nicolini, « Bringing it All Together: a Toolkit to Study and Represent Practice at Work » dans Davide Nicolini (dir.), *Practice Theory, Work, and Organization*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 213-242 ; Bente Halkier, « Methodological Practicalities in Analytical Generalization », *Qualitative Inquiry*, 2011, vol. 17, n° 9, p. 787-797.

nexus des pratiques. Troisièmement, ces deux auteurs ignorent les méthodes et données quantitatives, dont je soupçonne qu'ils ne les pratiquent pas ou très peu<sup>105</sup>.

Au final, l'impression générale qui se dégage des critiques à l'égard de la théorie des pratiques est qu'elle promet beaucoup mais ne génère pas forcément des travaux à la hauteur de ses ambitions. Peut-être faut-il accepter que cette théorie n'est pas plus qu'une ontologie et qu'elle n'a pas forcément vocation à se substituer aux théories sociologiques qui nous sont familières mais plutôt à les compléter et à affirmer leur fondement ontologique. Ceci est utile aux sociologues d'une part quand ils et elles doivent se positionner par rapport à d'autres disciplines qui défendent d'autres conceptions de l'action ; d'autre part pour éviter les postures réifiantes, objectivistes et individualistes, ou à l'inverse les postures excessivement relativistes.

## 2. En France : une appropriation très circonscrite

En France la théorie de la pratique a fait couler beaucoup d'encre mais les théories des pratiques occupent pour l'instant une place marginale. Les sociologues du travail s'y sont intéressés, mais essentiellement pour guider leur regard empirique. Pour le reste il me semble que les sociologues français·es ont eu l'impression qu'ils et elles disposaient déjà d'un arsenal théorique, conceptuel et méthodologique adéquat, et refusaient de se laisser séduire par la nouvelle théorie à la mode en langue anglaise.

### a) Par la nouvelle sociologie du travail

C'est peut-être parmi les sociologues du travail que la théorie des pratiques a trouvé le plus d'adeptes en France<sup>106</sup>. Parmi les rares sociologues français qui font référence à Schatzki, on trouve Pascal Ughetto<sup>107</sup> et Alexandra Bidet<sup>108</sup>. La « nouvelle sociologie du travail » semble avoir vu une source de légitimité dans les perspectives ouvertes par Schatzki. La lecture que

---

<sup>105</sup> Pour Nicolini « *studying practices through surveys or interviews alone is unacceptable* ». Il ne revient pas sur d'éventuelles combinaisons de *surveys* (enquêtes par questionnaires) avec d'autres techniques et semble ignorer la diversité des données quantitatives au-delà du questionnaire déclaratif. D. Nicolini, « Practice Theory, Work, and Organization », art cit, p. 217. Cette vision étroite des données quantitatives était déjà dénoncée par F. Héran, « L'assise statistique de la sociologie », art cit. Alors que le XXI<sup>e</sup> siècle voit une « mise en données » sans précédent des phénomènes sociaux, elle est encore plus contestable.

<sup>106</sup> À l'étranger aussi. Ce chapitre se centre sur le champ de la consommation et de l'alimentation, mais les *workplace studies* et *organizational studies* se sont aussi emparées de la théorie des pratiques. Silvia Gherardi, *Organizational Knowledge: The Texture of Workplace Learning*, Malden (USA), Blackwell, 2006, 289 p ; D. Nicolini, *Practice Theory, Work, and Organization*, op. cit.

<sup>107</sup> P. Ughetto, *Les nouvelles sociologies du travail. Introduction à la sociologie de l'activité.*, op. cit.

<sup>108</sup> A. Bidet, *L'engagement dans le travail. Qu'est-ce que le vrai boulot ?*, op. cit. ; Alexandra Bidet, « Activité » dans *Dictionnaire du travail*, PUF, Paris, 2012, p. 6-12.

font ces auteurs de la théorie des pratiques est cependant assez différente de celle que j'ai présentée plus haut. Ainsi Ughetto cite deux fois dans son ouvrage le *practice turn* mais développe peu ce qu'il recouvre : il s'agit de tout évidence, dans ce manuel bref, de montrer qu'un espace s'est ouvert sur la scène sociologique internationale pour une sociologie du travail plus ethnographique, au plus près des lieux de travail et des gestes des travailleurs. L'enjeu pour ces auteurs est en effet de développer une sociologie de l'activité appuyée sur des méthodes ethnographiques. J'ai échangé avec Alexandra Bidet à propos de Schatzki et j'ai constaté que nous avons toutes deux lu des chapitres de *The practice turn*<sup>109</sup>, mais pas les mêmes : elle a surtout retenu le chapitre de Karin Knorr-Cetina, sociologue du travail scientifique<sup>110</sup>, moi ceux de Theodore Schatzki et de Barry Barnes, pour comprendre comment ils envisageaient la coordination des pratiques.

On voit bien quel peut être le statut et le rôle des pratiques dans une sociologie du travail comme activité : la théorie des pratiques souligne le rôle des savoirs tacites, et permet de dévoiler comment ils sont acquis et transmis<sup>111</sup> ; elle implique aussi que le travailleur est toujours activement engagé dans ce qu'il accomplit au travail<sup>112</sup>. Mais réciproquement on peut se demander la place que peut occuper le concept de travail dans la théorie des pratiques. Schatzki, qui définit quantité de termes dans ses deux livres, ne l'évoque pas. Pourtant les deux exemples qu'il mobilise dans *The site of the social* (la production d'herbes médicinales et le *day trading*) sont des situations de travail. Il décrit minutieusement comment les Shakers travaillent à produire des herbes médicinales, améliorent leur processus de transformation et de commercialisation et en tirent un revenu substantiel, débattent de la place et du sens de cette activité lucrative au regard de leurs aspirations spirituelles. Le travail fait donc partie des objets couverts par la théorie des pratiques de Schatzki, et même des cas d'école. Mais le concept de travail ne joue pas de rôle particulier dans la théorie des pratiques.

On peut toutefois tenter de le situer dans l'arsenal conceptuel praxéologique. Le travail ressortit à la catégorie des *engagements*, les manières d'aborder les activités. Ainsi c'est l'engagement dans le travail qui a retenu l'attention d'Alexandra Bidet<sup>113</sup>. Il existe différents modes d'engagement dans une même activité : dans le Tableau 4 (page 133) on voit deux

---

<sup>109</sup> T. Schatzki, K. Knorr Cetina et E. von Savigny (dir.), *The Practice Turn in Contemporary Theory*, op. cit.

<sup>110</sup> K. D. Knorr-Cetina, *The Manufacture of Knowledge: An Essay on the Constructivist and Contextual Nature of Science*, Oxford, Pergamon, 1981, 204 p.

<sup>111</sup> S. Gherardi, *Organizational Knowledge*, op. cit.

<sup>112</sup> A. Bidet, *L'engagement dans le travail. Qu'est-ce que le vrai boulot ?*, op. cit.

<sup>113</sup> *Ibid.*

pratiques de la cuisine (la cuisine hobby et la cuisine du quotidien). On pourrait imaginer une troisième colonne avec la cuisine professionnelle. Dans ces trois colonnes, le travail figurerait sur la ligne des *engagements* (que je traduirai sommairement ici par modes d'engagement) : les pratiquant·es de la cuisine hobby la voient comme à l'opposé du travail (pas de chef, pas d'obligations, pas d'horaires...) ; la cuisine du quotidien relève le plus souvent du travail domestique, non rémunéré mais assigné ; enfin la cuisine professionnelle relève du travail rémunéré, de l'emploi, qui se manifeste par des horaires de travail, une hiérarchie explicite, et des procédures spécifiques (normes sanitaires). La traduction française d'*engagement* pourrait laisser croire que les modes d'engagement dans la pratique sont subjectifs, personnels, mais il s'agit bien d'une caractéristique de la pratique – on ne peut pas se décréter cuisinier professionnel.

Ainsi la nouvelle sociologie du travail française a mobilisé des textes qui ressortissent à la théorie des pratiques mais moins pour engager la discussion avec ce corpus que pour affirmer ses positions : une sociologie de l'activité, assortie d'une démarche volontiers ethnographique, qui débat avec d'autres spécialistes du travail plutôt qu'avec la sociologie d'autres pratiques. Les approches sont stimulantes pour réfléchir à l'engagement dans des pratiques qui suscitent des expériences ambivalentes de la part de celles et ceux qui les mettent en œuvre (cuisiner est-il une corvée ou la plus créative des tâches domestiques ?<sup>114</sup>) et au caractère institué, normé, de ces ambivalences.

#### **b) Un espace déjà occupé par les approches dispositionnelles**

La théorie des pratiques est restée encore plus marginale dans les autres domaines de la sociologie française y compris dans les travaux de celles et ceux qui discutaient des théories de l'action. Ainsi le séminaire et la collection *Raisons pratiques* de l'EHESS explorent depuis 1990 la question de l'action. Les auteurs qui y ont participé ont abordé des thèmes comme l'intentionnalité, l'événement, la régularité, les objets, l'habitude<sup>115</sup>... Les corpus de références sont variés et largement communs avec ceux de Schatzki (ethnométhodologie, pragmatisme, Bourdieu, Wittgenstein, Turner). Dans les volumes que j'ai sélectionnés et pu consulter<sup>116</sup>, il est

---

<sup>114</sup> Sarah Daniels et al., « More than preparing a meal? Concerning the meanings of home cooking », *Appetite*, 2012, vol. 58, n° 3, p. 1050-1056.

<sup>115</sup> La liste complète des volumes figure ici : <http://editions.ehess.fr/collections/raisons-pratiques/>. Consulté le 29 mai 2020.

<sup>116</sup> J'écris ce chapitre pendant le confinement le « déconfinement ». L'accès aux bibliothèques est réduit. J'ai sélectionné des volumes postérieurs aux livres de Schatzki, dont les sujets étaient pertinents, et présents à la bibliothèque de sciences sociales de l'ENS à Jourdan.

fait référence à un article de Schatzki publié 1987 sur Bourdieu<sup>117</sup>, ainsi qu'à *The practice turn*, mais les auteurs n'engagent pas de discussion avec l'ouvrage<sup>118</sup>.

Si l'émergence d'un tournant pratique, tout à la fois empirique et théorique, n'est donc pas passé inaperçu, discuter avec les théoriciens des pratiques ou se revendiquer d'une approche « praxéologique » (comme le font de plus en plus de textes en anglais) est resté très marginal dans la sociologie française publiée en français. Je propose trois explications. La première, c'est que les sociologues français avaient moins « besoin » d'un tel appareil théorique que leurs collègues européens. La théorie des pratiques est une arme puissante pour se positionner conceptuellement par rapport à des approches individualistes comme la théorie du choix rationnel (TCR). Or ce courant est relativement marginal dans la sociologie française. L'incitation à expliciter un contre-modèle est donc faible<sup>119</sup>.

La seconde, c'est que les sociologues français sont sans doute plus sévères avec la théorie des pratiques parce qu'ils ont lu dans le texte plusieurs des références centrales de Schatzki – Latour, Bourdieu, Foucault pour ne citer qu'eux. Ceci implique qu'ils ne voient pas forcément de nouveauté dans la théorie des pratiques, voire qu'ils peuvent contester l'interprétation de tel auteur, ou la juxtaposition d'auteurs de leur point de vue incompatibles<sup>120</sup>. Cette explication rejoint la troisième, qui est que l'espace est déjà pris par d'autres cadres théoriques. En particulier la théorie de la pratique de Bourdieu a été amplement discutée sous divers angles<sup>121</sup>. Comme le souligne Warde<sup>122</sup>, Bourdieu a plus développé une théorie de la pratique (centrée sur l'habitus et les champs) qu'une théorie des pratiques (de leur constitution et leurs effets). Dans le sillage de Bourdieu et en particulier sous l'impulsion de Bernard Lahire les approches en

---

<sup>117</sup> C. Chauviré et A. Ogien (dir.), *La régularité*, op. cit.

<sup>118</sup> Par exemple : en note de bas de page : « C'est ainsi qu'on a pu parler de 'tournant pratique' » M. de Fornel et A. Ogien (dir.), *Bourdieu*, op. cit., p. 10.

<sup>119</sup> Ceci est renforcé par deux spécificités de la sociologie française. D'une part, les publications dans des revues de sociologie restent un critère important de reconnaissance professionnelle, ce qui limite la confrontation avec des travaux pluridisciplinaires qui, je l'ai dit en introduction, souscrivent plus souvent à des modèles d'acteur individualistes. D'autre part, la qualité du travail empirique est un critère important d'évaluation (en lien avec la pratique persistante de thèses durant largement plus de 3 ans). Je base ces hypothèses sur mes discussions avec des collègues européens, et sur mon expérience comme candidate et membre de jury de concours de recrutement et comme auteure et évaluatrice d'articles pour des revues anglophones et françaises.

<sup>120</sup> Ainsi je n'ai vu aucune référence aux travaux de Latour dans les volumes que j'ai pu consulter de la collection *Raisons pratiques*. En France on considère souvent que Latour et Bourdieu sont inconciliables.

<sup>121</sup> Par exemple C. Grignon et J.-C. Passeron, *Le savant et le populaire misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, op. cit. ; B. Lahire, *L'homme pluriel*, op. cit. ; Philippe Coulangeon et Julien Duval (dir.), *Trente ans après La distinction de Pierre Bourdieu*, Paris, la Découverte, 2013 ; M. de Fornel et A. Ogien (dir.), *Bourdieu*, op. cit. ; W. Lignier, *Prendre. Naissance d'une pratique sociale élémentaire*, op. cit.

<sup>122</sup> A. Warde, « Consumption and theories of practice », art cit.

termes de dispositions constituent une théorie de l'action au sein de la sociologie, qui ne se confond pas avec *l'homo sociologicus*.

Les approches sociologiques en termes de dispositions diffèrent de la théorie des pratiques pour une première raison évidente : ce sont des théories sociologiques et non des ontologies. Toutefois il est utile de préciser ce qui les différencie en tant que théories de l'action. Un point de départ est la comparaison que fait Schatzki entre son cadre théorique et celui de Bourdieu<sup>123</sup>. Une différence majeure réside dans la notion de structure téléoaffective. Pour Schatzki, les émotions et les buts sont organisés dans les pratiques qui les prescrivent ou les proscrivent. Pour Bourdieu, les fins et émotions sont commandés par l'habitus, ils sont donc dans les acteurs. Les pratiques ne sont constituées que de règles (quoi faire) et d'*understandings* (reconnaître la pratique, savoir comment la déclencher et y réagir). Schatzki est en désaccord sur ce point :

*« Intelligibility in Bourdieu is articulated by systems of opposition, whereas in the previous chapter it was portrayed as articulated by ends, projects, tasks, states of affairs, and how things matter. An implication of this difference is that on Bourdieu's account, actors articulate intelligibility with concepts distinct from those of the theory, while on my analysis the two sets of concepts overlap and are otherwise exchangeable. In Bourdieu's theoretical texts, for instance, oppositions do sometimes appear in sayings but actors do not understand and explain their practices by invoking oppositions and associations thereof. ... Bourdieu's account thus hypothesizes an underlying stratum of intelligibility in the sense of an intelligibility whose nature and contents differ from those actors live with and through in ongoing existence ».*<sup>124</sup>

Lahire a proposé de substituer à l'habitus une pluralité de dispositions<sup>125</sup>. Les dispositions sont acquises par la socialisation et peuvent être génératrices d'une pluralité de pratiques, mais elles ont une portée plus limitée que l'habitus. On pourrait donc dire que pour Lahire comme pour la théorie des pratiques, la socialisation est primordiale, mais que ce qui intéresse la sociologie des dispositions, ce sont les individus socialisés tandis que Schatzki part des pratiques inculquées.<sup>126</sup> Et comme les activités humaines, pour Schatzki, acquièrent du sens parce qu'elles sont la mise en œuvre de pratiques socialement identifiées, reconnaissables, l'essentiel de notre existence est une socialisation et une resocialisation permanente à des

---

<sup>123</sup> T.R. Schatzki, *Social Practices*, op. cit., p. 143-152.

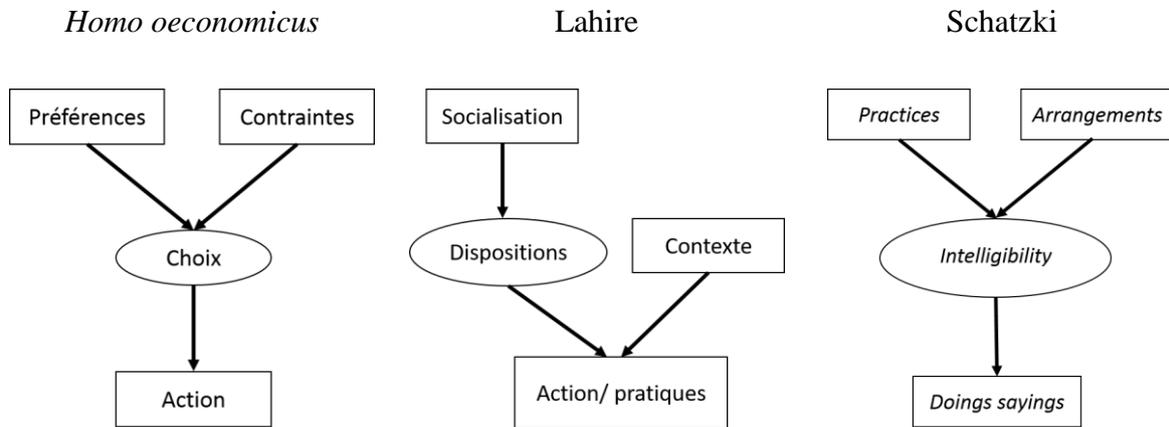
<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>125</sup> Bernard Lahire, *La culture des individus : dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004 ; B. Lahire, *L'homme pluriel*, op. cit.

<sup>126</sup> Schatzki n'emploie pas ce terme mais il est évident qu'en apprenant une pratique, on se familiarise à la fois les actes et paroles qui la mettent en œuvre et la structure téléoaffective qu'elle renferme, donc les normes, les émotions, les buts appropriés qui vont avec.

pratiques nouvelles, ou en train de changer. La différence entre Lahire et Schatzki serait que chez Lahire il reste des schèmes générateurs de pratiques alors que pour Schatzki il n’y a que des pratiques. On peut résumer ces théories de l’action par des schémas.

Figure 14 : trois théories de l’action



La boîte ovale indique le concept qui est au cœur de chaque théorie de l’action, qui est partagé par tous les humains en société et qui permet de comprendre comment leurs actes sont coordonnés. *Intelligibility* chez Schatzki est défini comme «*knowing how to go on*».

La théorie des pratiques propose de se passer aussi des dispositions. On pourrait dire que pour Bourdieu toutes les actions d’un individu découlent de l’habitus, pour Lahire elles découlent de plusieurs dispositions associées à des domaines de pratique, pour Schatzki, il n’y a que les pratiques.

Je pense que l’existence de dispositions, leur étendue et leur pérennité sont des questions empiriques<sup>127</sup>. Dans la perspective de Schatzki, elles apparaîtraient quand des pratiques forment des paquets relativement stables. Ceci revient à avoir une vision nominaliste des dispositions : dire qu’il y a des dispositions, ce serait affirmer qu’on peut prendre pour acquis la stabilité de certains réseaux de pratiques, régulièrement adoptées ensembles, peut-être du fait de l’action d’instances de socialisation qui inculquent à la fois leurs procédures et leurs structures téléoaffectives. On mobiliserait le concept de dispositions comme un raccourci pour désigner des paquets de pratiques dont on ne voudrait pas, à chaque fois, redémontrer qu’elles partagent un réseau dense et relativement stable d’instances de socialisation et de structures

<sup>127</sup> Bernard Lahire, pour défendre l’existence des dispositions, a recours à Piaget, ainsi qu’à la théorie psychanalytique des transferts. Muriel Darmon propose plutôt de se munir d’outils méthodologiques pour « attraper » empiriquement c’est-à-dire re-construire les dispositions à partir des matériaux de l’enquête empirique. Muriel Darmon, « Analyser empiriquement un inobservable : comment “attrape-t-on” une disposition ? » dans Séverine Depoilly et Séverine Kapko (dir.), *La différenciation sociale des enfants*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2019, p. 107-137.

téléoaffectives, devenant ainsi constitutives de l'identité de catégories plus ou moins vastes d'individus.

L'optique dispositionaliste défend une vision plus réaliste (« ni totalement constructiviste ni totalement réaliste »<sup>128</sup>). Bien qu'inobservables, les dispositions sont plus qu'un mot sur des régularités empiriques. Elles peuvent sous certaines conditions s'actualiser dans d'autres pratiques ou dans d'autres contextes<sup>129</sup>. Mais l'argument qui retient mon attention est qu'elles génèrent parfois l'action au-delà de ce qui « fait sens » pour les enquêté-es, par exemple quand des anorexiques expliquent que malgré leur volonté de « s'en sortir » elles ne parviennent pas à remanger normalement ou quand des anciens élèves de prépa scientifique avouent penser « référentiel de forces physiques » quand ils montent dans un manège de fête foraine. Le risque serait de réifier les dispositions et de les utiliser de façon trop mécanique, risque que Muriel Darmon identifie bien puisqu'elle voit ses propositions méthodologiques pour essayer d'objectiver les dispositions comme un garde-fou contre de tels « usages paresseux »<sup>130</sup>.

Dale Southerton, dans un article qui vise à clarifier les concepts de routine et habitude, s'appuie à la fois sur la théorie des pratiques et la théorie des dispositions<sup>131</sup> : il commence par redéfinir les formes d'actions routinières ou habituelles comme « les performances observables de pratiques stables ». Il identifie « *three variants of action that are often conflated by the descriptive use of the terms 'habits' and 'routines': dispositions, procedures and sequences* ». Il montre ensuite à partir d'exemples empiriques « comment les dispositions, procédures et séquences d'action rendent compte de et configurent la performance des pratiques »<sup>132</sup>. Southerton nous encourage donc à mobiliser à la fois une explication en terme de dispositions (qui nous ramènent vers l'individu) et en termes de procédures et séquences d'action (centrées sur les pratiques). Comme je vais le montrer plus loin, « en pratique », la théorie de pratique se combine bien à d'autres corpus théoriques.

---

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>129</sup> Dans la théorie des pratiques, on pourrait avoir recours à la notion de *general understandings*. Daniel Welch et Alan Warde, « How should we understand general understandings? » dans Allison Hui, Theodore Schatzki et Elizabeth Shove (dir.), *The Nexus of Practices: Connections, Constellations, Practitioners*, London, Routledge, 2016, p.

<sup>130</sup> M. Darmon, « Analyser empiriquement un inobservable : comment “attrape-t-on” une disposition ? », art cit, p. 137.

<sup>131</sup> D. Southerton, « Habits, routines and temporalities of consumption », art cit.

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 338. J'ai traduit les expressions en français entre guillemets.

### 3. Pourquoi et comment je mobilise la théorie des pratiques

À l'issue de ce tour d'horizon on peut se demander pourquoi il faudrait se confronter à ces écrits abstraits et ce jargon intraduisible, alors que nous avons en France pléthore de théories sociologiques de l'action. Je ne cherche pas à convaincre qu'il faut utiliser la théorie des pratiques – celle de Schatzki ou une autre – car je pense qu'une bonne théorie est une théorie qui « fonctionne », qui éclaire les observations empiriques<sup>133</sup>. Moi-même je n'utilise pas uniquement théorie des pratiques<sup>134</sup>. Mais je l'utilise bien plus souvent que je n'aurais cru le faire quand je l'ai découverte. Je vais donc rendre compte de pourquoi et comment je l'ai fait.

#### a) Une sociologie empirique des pratiques

On trouve dans la sociologie française de belles contributions à une théorie de *la pratique*, mais aussi une puissante tradition d'approche empirique par les pratiques – une pratique sociologique par les pratiques pourrait-on dire. C'était le cas dans l'équipe SOLAL que j'ai rejointe après ma thèse pour travailler sur l'alimentation. Les membres de SOLAL se défiaient des approches en termes de choix (des économistes) ou de comportement (des épidémiologistes, sensorialistes, etc.) des collègues d'autres disciplines avec lesquels ils et elles étaient amenées à collaborer au sein de l'INRA. Plutôt que de se lancer dans de grands débats théoriques, mes collègues sociologues défendaient une légitimité scientifique et une spécificité disciplinaire basée sur la méthode et la rigueur empirique, qui se mesurait en particulier à la capacité à recueillir du matériau au plus près de ce que les gens font *in vivo*, dans le contexte de leur existence quotidienne. Le terme de pratiques nous a servi de point de ralliement pour nous positionner vis-à-vis d'autres approches dans notre discipline ou en dehors.

Mes collègues recueillaient des listes de courses et de menus auprès de ménages vieillissants<sup>135</sup>, assistaient à des réunions dans des PMI<sup>136</sup>, observaient l'alimentation des élèves d'écoles élémentaires dans la cantine, les cuisines, la cour et la salle de classe<sup>137</sup>, montaient des enquêtes avec des collégiens sur l'alimentation au collège<sup>138</sup>... Ils et elles avaient également

---

<sup>133</sup> Voir l'introduction d'A. Warde, *The practice of eating*, *op. cit.*

<sup>134</sup> M. Plessz et M.-C. Le Pape, « The political dimension of consumption wor », art cit ; M.-C. Le Pape et M. Plessz, « C'est l'heure du petit-déjeuner ? », art cit.

<sup>135</sup> Philippe Cardon, « Cuisine et dépendance. Femmes et hommes face au vieillissement et au handicap », *Journal des anthropologues*, 2015, n° 140-141, p. 113-131.

<sup>136</sup> Séverine Gojard, *Le métier de mère*, Paris, La Dispute, 2010.

<sup>137</sup> Géraldine Comoretto, *Manger entre pairs à l'école : synchronisme et complémentarité des processus de socialisation*, Thèse de doctorat de sociologie, université Versailles-St Quentin en Yvelines, Versailles, 2015.

<sup>138</sup> Christine Tichit, « L'émergence de goûts de classe chez les enfants de migrants », *Politix*, 2012, n° 3, p. 51-77.

recours à des enquêtes quantitatives, avec une prédilection pour celles qui posaient des questions sur « ce que vous faites »<sup>139</sup>. Une énergie importante et souvent collective était consacrée à construire des modules de questionnaires avec les responsables d'enquêtes plus larges, par exemple pour SIRS<sup>140</sup>, Elfe<sup>141</sup> ou Constances. Notre intérêt pour ces enquêtes était également indexé sur la qualité des informations qui nous permettaient de contextualiser les pratiques alimentaires, par exemple la trajectoire sociale, les caractéristiques du lieu de résidence, la composition du ménage et les liens de parenté entre ses membres.<sup>142</sup> Mais le groupe que nous formions voyait ces choix analytiques comme une forme de rigueur méthodologique plus que comme un parti-pris théorique<sup>143</sup>.

J'ai décrit au début de ce chapitre (page 117) les exigences d'une telle approche par les pratiques. Je pense qu'on les retrouve dans mes travaux. La première était de toujours contextualiser les pratiques, même avec des données quantitatives. Dans mes propres travaux, c'est par exemple comparer la consommation de légumes des actifs selon qu'ils déjeunent habituellement chez eux ou sur leur lieu de travail pour mieux comprendre l'effet du passage à la retraite<sup>144</sup>. La seconde, était de considérer que les pratiques ont dû être apprises, adoptées (et pourront être abandonnées). C'est pour cette raison que je m'intéresse tant aux événements biographiques<sup>145</sup>. La troisième exigence était d'analyser à la fois une pratique et les prescriptions qui entourent cette pratique, et si possible les prescripteurs. Mes collègues l'ont incluse dans leurs investigations, par exemple Séverine Gojard sur les normes de puériculture<sup>146</sup>, Philippe Cardon sur l'alimentation des personnes vieillissantes<sup>147</sup>. Je m'acquitte souvent de cette

---

<sup>139</sup> Séverine Gojard et al., « Enquête pratiques culinaires en Ile de France - Documents d'enquête. »

<sup>140</sup> France Caillavet et al., « Prendre 3 repas par jour. Une pratique largement répandue parmi les habitants de l'agglomération parisienne », *SIRS Infos*, 2011, p. 4-4.

<sup>141</sup> Claire Kersuzan et al., « Prévalence de l'allaitement à la maternité selon les caractéristiques des parents et les conditions de l'accouchement. Résultats de l'Enquête Elfe maternité, France métropolitaine, 2011 », *Bulletin épidémiologique hebdomadaire*, 2014, n° 27, p. 440-449.

<sup>142</sup> Voir le tableau qui compare les enquêtes nationales sur l'alimentation dans Sophie Dubuisson-Quellier, Séverine Gojard et Marie Plessz, « Dispositifs et dispositions de la consommation : retour sur une enquête », *Études Sociales*, 2019, n° 169, p. 133-152.

<sup>143</sup> Claude Grignon (qui a pris sa retraite avant mon arrivée) avait probablement occupé le rôle de « théoricien général » dans l'équipe.

<sup>144</sup> M. Plessz et al., « The relative effect of aging and retirement », art cit.

<sup>145</sup> M. Plessz et al., « How consumption prescriptions change food practices. Assessing the role of household resources and life course events », art cit ; M. Plessz et al., « The relative effect of aging and retirement », art cit ; M. Plessz et A. Guéguen, « À qui profite le couple ? Une étude longitudinale de l'alimentation à l'intersection du genre, de la situation conjugale et du statut social », art cit.

<sup>146</sup> Séverine Gojard, « L'alimentation dans la prime enfance. Diffusion et réception des normes de puériculture », *Revue française de sociologie*, 2000, vol. 41, n° 3, p. 475-512.

<sup>147</sup> Philippe Cardon, « Gouverner de l'intérieur », *Questions de communication*, 2015, n° 27, p. 63-77.

exigence par une analyse de la littérature (par exemple sur la norme du « vrai repas »<sup>148</sup>) ou par des collaborations par exemple avec Sophie Dubuisson-Quellier<sup>149</sup>. Enfin je me suis intéressée à différentes manières de faire « la même chose », par exemple quand j’ai comparé les achats de légumes transformés par trois classes d’âge : les plus jeunes et les plus âgés mobilisaient différemment un même produit comme les salades vendues lavées, épluchées, en sachet<sup>150</sup>.

Il y avait donc, dans la façon dont j’ai découvert la sociologie de l’alimentation, dans les centres d’intérêt de mes collègues et co-auteur·es, une sociologie empirique des pratiques, qui se décrivait comme une exigence méthodologique. Je me suis penchée sur la théorie des pratiques pour des raisons à la fois stratégiques et théoriques. Tout d’abord la sociologie empirique des pratiques que je connaissais était très inscrite dans l’espace académique francophone. Je souhaitais publier en anglais, il fallait donc que je cite des références scientifiques accessibles aux personnes qui me liraient. Il ne s’agissait pas seulement de trouver les versions anglaises des textes de mes collègues français·es mais plus largement de me situer dans un horizon scientifique connu de mes lecteurs et lectrices supposées. La théorie des pratiques n’était pas un passage obligé pour cela, mais il semblait nécessaire, *a minima* de se situer par rapport à ce corpus. Sur le plan scientifique, j’éprouvais un léger inconfort avec la façon dont nos analyses, plutôt « dispositionnelles », analysaient les pratiques. Mes collègues analysaient avec beaucoup de finesse la réception des normes<sup>151</sup>, recueillaient un matériau riche et précis sur les pratiques, mais il me semble que la façon dont nous rendions compte du passage des normes reçues (et acceptées comme légitimes) aux pratiques n’était pas totalement abouti. Quand l’objet d’intérêt est l’individu, sa socialisation, la transformation de ses dispositions, ce n’est peut-être pas si grave. Mais nous travaillions sur les pratiques alimentaires et, trop souvent à mon goût, nous arrivions à la conclusion que les individus étaient empêchés de mettre en pratique des normes auxquelles ils adhéraient par des contraintes (conditions matérielles, relations avec les autres membres du ménage). Étions-nous alors si loin des analyses en termes de « barrières » des spécialistes du comportement alimentaire ? de l’optimisation sous

---

<sup>148</sup> M. Plessz et F. Étilé, « Is Cooking Still a Part of Our Eating Practices? », art cit.

<sup>149</sup> S. Dubuisson-Quellier (dir.), *Gouverner les conduites*, op. cit. ; S. Dubuisson-Quellier, S. Gojard et M. Plessz, « Dispositifs et dispositions de la consommation : retour sur une enquête », art cit ; M. Plessz et al., « How consumption prescriptions change food practices. Assessing the role of household resources and life course events », art cit.

<sup>150</sup> M. Plessz, « Les légumes transformés : diversité des produits, diversité des usages sociaux », art cit.

<sup>151</sup> F. Régnier et A. Masullo, « Obésité, goûts et consommation. Intégration des normes d’alimentation et appartenance sociale », art cit ; S. Gojard, *Le métier de mère*, op. cit. ; C. Tichit, « L’émergence de goûts de classe chez les enfants de migrants », art cit ; Séverine Gojard, *Les pratiques alimentaires, entre prescriptions publiques, savoir-faire familiaux et organisation quotidienne. Une sociologie de la réception des normes*, habilitation à diriger des recherches, Université Paris VIII, Paris, 2012.

contrainte des économistes ? Ceci s'est révélé particulièrement critique quand j'étudiais le temps passé à cuisiner avec un économiste : en utilisant mes outils habituels (normes sociales, dispositions socialement différenciées), je ne parvenais pas à rendre compte du fait que certaines personnes « n'ont pas le temps » de cuisiner tandis que d'autres « prennent le temps » de cuisiner. Ou plus exactement, quand j'expliquais ce type de raisonnement à mon co-auteur économiste, il ne voyait pas la différence avec ses propres explications en termes de préférences individuelles et de coût d'opportunité.

La théorie des pratiques marque clairement la rupture parce qu'elle déplace le regard des individus (de leurs dispositions, motivations, préférences etc.) vers la dimension proprement sociale de nos actions, c'est-à-dire leur dimension collective, instituée et portée par des acteurs (qui ne sont pas forcément des individus) et des dispositifs ou arrangements (qui ne sont pas forcément matériels). Elle n'est pas pour autant déterministe, car les individus font « ce qui fait sens pour eux », ce qui rend leur action contingente<sup>152</sup>. Parfois les individus réfléchissent à ce qu'ils doivent faire. En réalité on devrait considérer choisir, organiser, planifier, décider, anticiper comme des pratiques, et les étudier comme telles, qu'elles portent sur des achats au supermarché ou sur une recherche d'emploi<sup>153</sup>. En effet, un des grands avantages des pratiques (par rapport aux dispositions ou à l'habitus, par exemple<sup>154</sup>) est qu'on peut les documenter directement par l'observation empirique<sup>155</sup> : on peut observer les moments où elles sont mises en œuvre, identifier les matériaux qu'elles mobilisent, étudier les documents qui les décrivent et les prescrivent, repérer les acteurs et les groupes qui œuvrent à leur diffusion ou à leur déclin.

## b) Comment

Pour moi la théorie des pratiques pouvait faire la preuve de son utilité en prouvant qu'elle éclairait mieux, ou sous un autre angle, les analyses empiriques. Cette épreuve empirique a pris trois formes. Un premier type de travaux porte sur les pratiques alimentaires et au-delà, sur ce qui fonde l'action. La théorie des pratiques y est parfois discrète mais elle guide la question de

---

<sup>152</sup> T.R. Schatzki, « Practice mind-ed orders », art cit.

<sup>153</sup> Quand Abbott suggère que l'on devrait repenser la sociologie comme un problème d'excès et non de pénurie, il ébauche une liste de ce qu'il faut bien appeler des pratiques, qui permettent de choisir, de hiérarchiser et de séquencer les options. Certaines sont mises en œuvre par des individus (comment choisir des livres dans une bibliothèque ?) d'autre par les organisations voire à l'échelle d'une société (à quel·les jeunes doctor·es donner les postes académiques ?). A.D. Abbott, *Processual sociology*, *op. cit.*, p. 5.

<sup>154</sup> M. Darmon, « Analyser empiriquement un inobservable : comment "attrape-t-on" une disposition ? », art cit.

<sup>155</sup> C. Bueger, « Pathways to practice », art cit.

départ. Ainsi mon article dans *Appetite*<sup>156</sup> met à l'épreuve la théorie de l'action comme choix. Les biais cognitifs, le manque de « littératie nutritionnelle »<sup>157</sup>, le « déficit d'information » sont souvent invoqués pour expliquer que les plus pauvres et les moins éduqués mangent plus mal que les membres des classes supérieures. Ces explications justifient des interventions d'éducation à la santé, dont l'efficacité est toute relative<sup>158</sup>. Avec cet article je voulais contribuer à éprouver une des hypothèses d'une telle vision de l'alimentation : les plus pauvres tendraient à surestimer la qualité nutritionnelle de leur alimentation. En comparant la façon dont les répondants à la cohorte Constances évaluent leur équilibre alimentaire et l'adéquation de leurs habitudes alimentaires aux recommandations nutritionnelles françaises, mon article montre que les évaluations des personnes en difficulté financière ne sont pas plus biaisées que celles des autres. Elles sont trop optimistes, mais celles qui n'ont aucune difficulté financière le sont aussi – peut-être même plus.

L'article sur le cumul des facteurs de risques dits comportementaux (consommation d'alcool, de tabac, inactivité physique et alimentation déséquilibrée)<sup>159</sup> parmi les chômeurs est aussi une façon détournée de questionner l'image du chômeur se « laissant aller ». Il apparaît que si les chômeurs sont plus exposés à chaque risque que les personnes en emploi, si dans la population les situations de « cumul de 3 ou 4 risques » et « aucun risque » sont surreprésentées par rapport aux situations intermédiaires, ce phénomène de *clustering* n'est pas accentué parmi les chômeurs. Une façon de rendre compte de cela est d'admettre que ce que les épidémiologistes identifient comme des « comportements à risque » sont des pratiques bien distinctes, qui ont des liens mais aussi des spécificités. Par exemple boire de l'alcool, fumer et voir des amis vont souvent de pair<sup>160</sup>. Avant cela, avec mes co-auteurs j'avais proposé un

---

<sup>156</sup> M. Plessz et al., « Poverty does not modify the association between perceived diet healthiness and adherence to nutritional guidelines in the Constances cohort (France) », art cit.

<sup>157</sup> Elena T. Carbone et Jamie M. Zoellner, « Nutrition and Health Literacy: A Systematic Review to Inform Nutrition Research and Practice », *Journal of the Academy of Nutrition and Dietetics*, 2012, vol. 112, n° 2, p. 254-265 ; Voir aussi le chapitre de Jeanne Lazarus sur la littératie financière dans S. Dubuisson-Quellier (dir.), *Gouverner les conduites*, op. cit.

<sup>158</sup> D. Lupton, *The Imperative of Health: Public Health and the Regulated Body*, op. cit. ; Stanley Blue et al., « Theories of practice and public health: understanding (un)healthy practices », *Critical Public Health*, 2016, vol. 26, n° 1, p. 36-50.

<sup>159</sup> Marie Plessz et al., « Association between unemployment and the co-occurrence and clustering of common risky health behaviors: Findings from the Constances cohort », *PLoS ONE*, 2020, vol. 15, n° 5, p. e0232262 ; Voir aussi Guillaume Airagnes et al., « Alcohol, tobacco and cannabis use are associated with job loss at follow-up: Findings from the CONSTANCES cohort », *PLoS ONE*, 2019, vol. 14, n° 9, p. e0222361.

<sup>160</sup> Kath Hennell, Maria Piacentini et Mark Limmer, « Exploring health behaviours: understanding drinking practice using the lens of practice theory », *Sociology of Health & Illness*, 2020, vol. 42, n° 3, p. 627-642.

« raffinement » à la sociologie de la réception des normes<sup>161</sup> en distinguant les prescriptions qui circulent dans l'espace public (y compris les conseils des proches) et les guides de conduite<sup>162</sup> que chaque individu constitue pour soi en puisant dans ces prescriptions.

Deuxièmement, j'ai mobilisé la théorie des pratiques comme principal cadre théorique de travaux en sociologie de l'alimentation. Ainsi dans l'article publié dans *Cultural sociology*<sup>163</sup> la théorie des pratiques permet d'une part, de poser à nouveaux frais la question du déclin et du changement culturel, d'autre part de justifier le fait d'analyser une seule activité, la cuisine, et non la catégorie classique de « travail domestique ». D'un point de vue praxéologique, la catégorie « travail domestique » est hétéroclite : nettoyer la voiture, coudre, préparer les repas, ces activités s'inscrivent dans des temporalités différentes, reposent sur des gestes, des objets, des parties des espaces domestiques disjoints, et leur structure téléoaffective est hétérogène. Si objectiver le « travail gratuit » que fournissent les ménages et en particulier les femmes est un accomplissement sociologique, il n'est pas sûr que cela rende compte de pourquoi les hommes et les femmes réalisent telle ou telle activité, à tel moment, pour telle durée et à telle fréquence. La théorie des pratiques justifie aussi d'explorer les liens entre pratiques, par exemple d'examiner comment la cuisine s'articule aux repas. Cette réflexion s'est prolongée dans une analyse systématique de la temporalité des pratiques qui constituent la consommation alimentaire et des liens entre elles<sup>164</sup>. Ces travaux prenant à bras le corps la théorie des pratiques utilisent la sociologie de l'alimentation essentiellement comme un réservoir de faits stylisés (par exemple sur le fait que la cuisine est une activité plutôt féminine). Ils posent de redoutables problèmes d'écriture car il faut absolument réduire le jargon praxéologique mobilisé, au risque de perdre les lecteurs et lectrices. Enfin, ils courent le risque de rester « descriptifs », dressant le portrait d'une pratique sans résoudre de réelle énigme sociologique – problème particulièrement criant quand la pratique en question est aussi familière que la cuisine du quotidien.

Une troisième stratégie consiste à marier la théorie des pratiques avec d'autres théories sociologiques. Si l'on admet que la théorie des pratiques est plus une ontologie qu'une théorie

---

<sup>161</sup> M. Plessz et al., « How consumption prescriptions change food practices. Assessing the role of household resources and life course events », art cit.

<sup>162</sup> *Standards* en anglais dans l'article.

<sup>163</sup> M. Plessz et F. Étilé, « Is Cooking Still a Part of Our Eating Practices? », art cit J'ai posé les premières pierres de cette recherche en 2012, et je n'avais alors pas prévu de mobiliser la théorie des pratiques. .

<sup>164</sup> M. Plessz et S. Wahlen, « All practices are shared, but some more than others », art cit.

sociologique, qu'elle « décrit ce qui est » plus qu'elle n'explique les phénomènes sociaux (voir page 127), il paraît raisonnable d'associer une ontologie praxéologique et des éléments de « théorie sociologique » plus spécifiques à l'objet étudié. Ainsi dans l'article « *How prescriptions change food practices* »<sup>165</sup> nous avons repris une grande partie de l'appareil conceptuel élaboré à Cornell University (*a life course perspective on food choice*)<sup>166</sup>, mais en abandonnant la dimension « choix » au profit d'une conception praxéologique de l'action. Dans « *Fresh is best* », Séverine Gojard et moi-même allions théorie de la distinction par la consommation et théorie des pratiques pour examiner comment le mode d'engagement et le degré d'investissement (*degree of commitment*) dans les pratiques culinaires et d'approvisionnement interviennent dans la relation entre consommation de légumes frais (source de distinction) et classe sociale<sup>167</sup>. Selon la même logique Séverine Gojard et Sophie Dubuisson-Quellier ont mobilisé la théorie des pratiques avec les notions de distinction de Bourdieu et de frontières symboliques de Michèle Lamont<sup>168</sup> pour analyser pourquoi des personnes soucieuses de l'environnement n'adoptent pas plus de pratiques durables. De même Bente Halkier allie théorie des pratiques et interactionnisme pour comprendre pourquoi la consommation alimentaire mêle des aspects très routinisés et d'autres qui sont l'objet de vives contestations<sup>169</sup>.

### c ) **Bilan**

En conclusion de ce chapitre je voudrais situer l'approche par les pratiques par rapport aux entrées sociologiques classiques sur l'alimentation identifiées au début de ce chapitre. Parler de « pratiques alimentaires » pour parler d'alimentation permet de bénéficier des points forts de l'approche par les goûts. En nous familiarisant avec une pratique, nous nous familiarisons avec sa structure téléoaffective et donc avec les catégorisations et hiérarchisations qu'elle charrie, les buts et les états émotionnels acceptables ou décriés. Les goûts mais aussi les

---

<sup>165</sup> M. Plessz et al., « How consumption prescriptions change food practices. Assessing the role of household resources and life course events », art cit.

<sup>166</sup> Tanis Furst et al., « Food Choice: A Conceptual Model of the Process », *Appetite*, 1996, vol. 26, n° 3, p. 247-266 ; Carol M. Devine et al., « Life-Course Influences on Fruit and Vegetable Trajectories: Qualitative Analysis of Food Choices », *Journal of Nutrition Education*, 1998, vol. 30, n° 6, p. 361-370.

<sup>167</sup> M. Plessz et S. Gojard, « Fresh is Best? Social Position, Cooking, and Vegetable Consumption in France », art cit.

<sup>168</sup> Sophie Dubuisson-Quellier et Séverine Gojard, « Why are Food Practices not (More) Environmentally Friendly in France? The role of collective standards and symbolic boundaries in food practices », *Environmental Policy and Governance*, 2016, vol. 26, n° 2, p. 89-100.

<sup>169</sup> Bente Halkier, « Social Interaction as Key to Understanding the Intertwining of Routinized and Culturally Contested Consumption », *Cultural Sociology*, 2020, vol. 14, n° 4, p. 399-416.

buts et ce que l'on considère aujourd'hui comme du « travail émotionnel »<sup>170</sup> sont donc clairement inscrits dans le périmètre sociologique et non attribués aux idiosyncrasies individuelles. Notre rapport ambivalent à certaines pratiques comme la préparation des repas n'est pas le reflet de nos difficultés à nous dépêtrer de normes sociales contradictoires, il caractérise la pratique elle-même. Ou mieux encore : il caractérise la pratique et les positions que nous pouvons occuper par rapport à cette pratique (les *modes of engagement with*), car ces ambivalences ne sont pas également ressenties par tou·tes les pratiquant·es<sup>171</sup>.

Le travail, en particulier dans sa revisite récente sous l'angle de l'activité, insiste sur les aspects les plus concrets des pratiques et dans le même temps sur les processus d'évaluation (d'attribution d'une valeur, pécuniaire ou morale) de ces activités. On retrouve ces aspects avec la théorie des pratiques : elle attire l'attention sur les dimensions corporelle et matérielle des pratiques sans jamais les couper de leurs dimensions langagières (les *doings* et *sayings* sont traités de la même manière) et interactionnelles. Elle invite aussi à étudier, au plus près des acteurs et des pratiques qui y contribuent, ces processus par lesquels certaines activités acquièrent une valeur, et quelle valeur (comme travail, vrai boulot, sale boulot, rémunéré ou gratuit).

Enfin, parler de consommation en termes de pratiques invite à analyser la consommation comme le fruit de l'activité d'une multitude d'acteurs, les « consommateurs » bien sûr – qui sont bien souvent des consommatrices – mais aussi tous les acteurs qui s'allient ou s'opposent pour façonner les arrangements matériels dans lesquels s'inscrit la consommation, et dont on peut documenter empiriquement l'activité. La consommation devient une activité concrète et multisituée. Les « styles de vie » qu'elle dessine ne sauraient flotter, faciles, accessibles à tous et toutes, comme dans les travaux d'inspiration postmoderne. Ils ne s'imposent pas non plus « de l'extérieur » sans qu'on sache clairement d'où, comme chez Durkheim.

---

<sup>170</sup> Arlie Russell Hochschild, *Le prix des sentiments : au coeur du travail émotionnel*, Paris, La Découverte, 2017 ; *Ibid.*

<sup>171</sup> Ces situations d'ambivalence, de contradictions, de flottement par rapport aux prescriptions sont au cœur de l'ethnographie institutionnelle de Dorothy Smith, qui propose de mettre en lumière les formes de gouvernement qui pèsent sur nous à partir de l'expérience des personnes « à la marge », pour lesquelles ces formes de gouvernement sont mal ajustées. D. Smith, *The everyday world as problematic : a feminist sociology*, *op. cit.* ; Liza McCoy, « Time, self and the medication day: a closer look at the everyday work of "adherence" », *Sociology of Health & Illness*, 2009, vol. 31, n° 1, p. 128-146 ; M.L. DeVault, *Feeding the family: the social organization of caring as gendered work*, *op. cit.*

De ce point de vue la théorie des pratiques ouvre aussi des nouvelles perspectives sociologiques sur les politiques publiques. Le sociologue peut envisager de réfléchir à des politiques publiques « pratiques », c'est-à-dire informées non par une vision de l'acteur stratège, de l'individu responsable qui traverse l'idéologie néolibérale et de nombreuses disciplines plus à l'aise avec ce rôle d'expert, mais par une documentation sur le terrain des pratiques qu'elles entendent réformer<sup>172</sup>. Des sociologues se sont essayés à analyser voire à proposer des politiques publiques dans cette perspective<sup>173</sup>. Il y a là un espace pour faire entendre une voix qui ne soit ni résignée à prévenir encore une fois contre les effets pervers de toute action, mais qui justifie des recherches sociologiques – car pour modifier une pratique sociale, il faut bien la connaître, il faut la connaître sociologiquement et en contexte, il faut donc faire des enquêtes sociologiques. Cet angle est particulièrement légitime à propos de l'alimentation, car en étudiant les pratiques alimentaires on est à même de discuter la façon dont la consommation alimentaire, accumulation de petits actes individuels du quotidien, contribue à altérer l'état environnemental, sanitaire et géopolitique – en bref l'incessant devenir du monde. Plutôt qu'espérer que les conduites individuelles changent les pratiques, il faut changer les pratiques (et les ordres sociaux qui vont avec) pour rendre faciles les conduites individuelles « vertueuses ».

Quand je l'ai mobilisée dans mes recherches, les principales limites que j'ai vues à la théorie des pratiques sont le jargon peu unifié (et non traduit) et le manque d'indications méthodologiques pour opérationnaliser ce qui est plus une ontologie qu'une théorie sociologique. J'apprécie en revanche la rigueur de ce cadre pour une approche processuelle, relationnelle, constructiviste et non individualiste – sans tomber pour autant dans les travers du relativisme et du constructivisme absolus. La théorie des pratiques nous encourage à scruter les pratiques sous toutes les coutures : leurs origines et leur histoire ; les acteurs et collectifs qui les promeuvent, les combattent ou se font concurrence pour les définir ; les enjeux économiques liés à la production des objets et infrastructures qu'elles mobilisent ; leur articulation dynamique avec d'autres pratiques et leur « incessant devenir ». La théorie des pratiques est en outre extrêmement flexible, elle est compatible avec toutes sortes de techniques d'enquêtes et avec de nombreuses théories sociologiques, en particulier celles que Schatzki identifie comme

---

<sup>172</sup> K. Hennell, M. Piacentini et M. Limmer, « Exploring health behaviours », art cit ; S. Blue et al., « Theories of practice and public health », art cit.

<sup>173</sup> A. Warde et al. (dir.), *The Habits of Consumption*, op. cit. ; Tom Hargreaves, « Practice-ing behaviour change: Applying social practice theory to pro-environmental behaviour change », *Journal of Consumer Culture*, 2011, vol. 11, n° 1, p. 79-99 ; S. Blue et al., « Theories of practice and public health », art cit.

ressortissant aux théories des pratiques (Bourdieu, Callon et Latour...). On pourrait reprocher à la théorie des pratiques de manquer de capacité critique, d'être peu à même de révéler les enjeux et jeux de pouvoir dans les pratiques sociales. Mais rien n'empêche de marier la théorie des pratiques à des théories sociologiques plus « critiques », en outre plusieurs textes théoriques très stimulants posent la question du pouvoir dans la théorie des pratiques et devraient permettre d'y apporter un regard neuf<sup>174</sup>, par exemple en s'interrogeant sur les relations de pouvoir entre les pratiques et pas simplement entre les acteurs, comme Stefan Wahlen et moi avons commencé à le faire<sup>175</sup>.

En ce qui me concerne, prenant acte des deux limites que je vois à ce corpus théorique (le jargon et le manque d'indications empiriques), je situe ma contribution au niveau méthodologique. En particulier, comment mobiliser les méthodes quantitatives dans une perspective praxéologique ? C'est l'objet du chapitre suivant.

#### Publications en lien direct avec ce chapitre

PLESSZ Marie, KESSE-GUYOT Emmanuelle, ZINS Marie, MATTÀ Joane et CZERNICHOV Sébastien, « Poverty does not modify the association between perceived diet healthiness and adherence to nutritional guidelines in the Constances cohort (France) », *Appetite*, 2019, vol. 138, p. 190-197, <https://doi.org/10.1016/j.appet.2019.03.028>

PLESSZ Marie, DUBUISSON-QUELLIER Sophie, GOJARD Séverine et BARREY Sandrine, « How consumption prescriptions change food practices. Assessing the role of household resources and life course events », *Journal of Consumer Culture*, 2016, vol. 16, n° 1, p. 101-123, <https://doi.org/10.1177/1469540514521077>.

PLESSZ Marie, GUÉGUEN Alice, GOLDBERG Marcel, CZERNICHOV Sébastien et ZINS Marie, « The relative effect of aging and retirement on vegetable consumption in France: the prospective GAZEL cohort », *British Journal of Nutrition*, 2015, vol. 114, n° 06, p. 979-987, <https://doi.org/10.1017/S0007114515002615>.

DUBUISSON-QUELLIER Sophie et PLESSZ Marie, « La théorie des pratiques. Apports pour l'étude sociologique de la consommation », *Sociologie*, 2013, vol. 4, n° 4, p. 451-469. <http://sociologie.revues.org/2030>.

PLESSZ Marie, « Les légumes transformés : diversité des produits, diversité des usages sociaux », *Revue d'études en agriculture et environnement - Review of agricultural and environmental studies*, 2013, vol. 2013, n° 01, p. 13-37, <https://doi.org/10.4074/S1966960713011028>.

---

<sup>174</sup> E. Shove, M. Pantzar et M. Watson, *The dynamics of social practice everyday life and how it changes*, op. cit., p. 134 ; B. Barnes, « Practice as collective action », art cit ; Matt Watson, « Placing power in practice theory » dans Allison Hui, Theodore R. Schatzki et Elizabeth Shove (dir.), *The nexus of practices: connections, constellations, practitioners*, 1<sup>e</sup> Edition, London ; New York, Routledge, Taylor & Francis Group, 2017, p. 169-183.

<sup>175</sup> M. Plessz et S. Wahlen, « All practices are shared, but some more than others », art cit.



## CHAPITRE 5 – MÉTHODES QUANTITATIVES ET APPROCHE PAR LES PRATIQUES

Les recherches développées sous les auspices de la théorie des pratiques sont très majoritairement qualitatives. Les méthodes quantitatives et qualitatives mobilisent des savoir-faire professionnels distincts. On les associe souvent à des approches théoriques, voire à des postures épistémologiques et ontologiques incompatibles : les méthodes quantitatives pour les tenants de l'individualisme et du positivisme ; les méthodes qualitatives pour les adeptes de l'induction et du constructivisme. Ce partage des approches et des méthodes se retrouve dans les travaux publiés sur la consommation, comme l'indique la revue de littérature que dresse Bente Halkier dans le *Routledge Handbook of consumption*<sup>1</sup> et que je résume dans le tableau ci-dessous.

*Tableau 5 : Quatre approches de la consommation*

<b>Consumption as...</b>	<b>Methods</b>	<b>Approach keywords</b>
Behaviour	Deductive, [quantitative] surveys, experiments	Positivism Individual motivations
Identity	Interviews, focus groups	Inductive, experience, intersubjectivity
Cultural dynamics	Ethnography, discourse analysis...	Consumer culture, material culture
Part of social configurations	Combined, incl. quanti-quali	Context-sensitive Non-consumption-centric

Tableau construit par moi-même d'après Bente Halkier, « Methods and Methods' Debates within Consumption Research » dans Margit Keller et al. (dir.), *Routledge handbook on consumption*, Londres/New York, Routledge, 2017, p. 36-46.

<sup>1</sup> Bente Halkier, « Methods and Methods' Debates within Consumption Research » dans Margit Keller et al. (dir.), *Routledge handbook on consumption*, Londres/New York, Routledge, 2017, p. 36-46.

La théorie des pratiques pousse à une sociologie processuelle, compréhensive, inductive, qui décentre le regard par rapport aux individus. Comme le suggère cette revue de la littérature, si les méthodes quantitatives sont surtout associées aux approches positivistes et individualistes en termes de comportement, elles figurent aussi dans des approches plus constructivistes, en particulier dans des recherches mêlant quantitatif et qualitatif, qui voient la consommation comme insérée dans des configurations sociales.

Ceci invite à décentrer le regard par rapport à l'opposition courante entre recherches qualitatives et quantitatives, pour examiner les différences de méthode au sein des recherches quantitatives. Je vais montrer qu'il existe au moins deux méthodes quantitatives, que j'appellerai les méthodes causale et configurationnelle. La méthode configurationnelle recouvre tout un pan de recherches quantitatives plus inductives, processuelles et constructivistes. Si je différencie ces deux méthodes, ce n'est pas tant pour les opposer que pour montrer comment elles peuvent s'articuler.

Ce chapitre comprend trois sections. La première porte sur la méthode configurationnelle, ses contours, ses relations avec la méthode causale et avec les techniques qualitatives. J'illustre alors comment la méthode configurationnelle a guidé ma pratique de la sociologie quantitative sous deux angles. Dans la deuxième section, je montre comment elle m'a amené à réfléchir et travailler sur le choix des sources et la production des nomenclatures. Dans la troisième je reviens plus précisément sur mes contributions à l'articulation entre théorie des pratiques et techniques quantitatives.

## **I — LES FRONTIÈRES DES MÉTHODES QUANTITATIVES**

---

Cette première section redéfinit les méthodes quantitatives en les considérant non par les procédures techniques auxquelles elles recourent mais par la façon dont elles abordent les problèmes. Pour cela je dois d'abord clarifier le sens que je donne aux termes de technique, méthode et données quantitatives et qualitatives.

### **1. Technique, méthode et données : quelques définitions**

#### **a) Technique et méthode**

Je fais une différence entre les techniques et la méthode. Une technique est une procédure empirique de collecte ou de traitement de matériaux empiriques. Par exemple la régression

logistique est une technique d'analyse, l'entretien semi-directif et l'aspiration de données du Web (*webscraping*) sont des techniques de constitution de matériaux empiriques. Je parle de « constitution » des matériaux plutôt que de collecte pour souligner qu'un corpus empirique n'est jamais quelque chose de déjà là qu'il n'y aurait plus qu'à attraper.

La méthode est la façon dont on articule une problématique sociologique à des matériaux empiriques en mobilisant certaines techniques. Si l'on admet qu'une problématique n'est ni une question descriptive, ni une question abstraite<sup>2</sup>, si l'on convient qu'elle appelle une analyse empirique sans s'y réduire, alors on a besoin de méthode pour traduire cette problématique dans une forme compatible avec les matériaux empiriques que l'on veut constituer et analyser, et pour choisir quelles techniques utiliser et comment les articuler. C'est l'objet des fameuses *Règles de la méthode sociologique* d'Émile Durkheim<sup>3</sup>. C'est aussi l'objet de l'ouvrage de Howard Becker, *Evidence*, qui porte précisément sur l'administration de la preuve empirique et qui traite autant la collecte que l'analyse des données. Dans ces deux ouvrages et dans les travaux de ces deux chercheurs, on trouve du « qualitatif » et du « quantitatif ».

#### b ) **Données et techniques quantitatives (et qualitatives)**

Ensuite je voudrais faire une distinction entre techniques quantitatives et données quantitatives. Les données peuvent être de nature quantitative ou non. Les données quantitatives sont typiquement tabulées (des variables en colonnes, des « individus statistiques » en ligne) même si les variables elles-mêmes ne sont pas nécessairement des données chiffrées. Elles sont fortement standardisées : toutes les colonnes sont des variables, ces variables sont de même nature pour tous les individus statistiques (l'âge est un nombre, le statut matrimonial a quelques modalités, la réponse à une question ouverte est un texte d'une longueur limitée). Les informations sont de nature textuelle – pas d'image, de vidéo, d'enregistrement audio. Enfin, il y a en général plus « d'individus statistiques » que de variables, autrement dit relativement peu d'information sur beaucoup d'individus (le tableau est « long »)<sup>4</sup>. Les données qualitatives sont moins standardisées, de nature plus hétérogène, et se prêtent moins (voire pas du tout) à la

---

<sup>2</sup> Cyril Lemieux, « Problématiser » dans Serge Paugam (dir.), *L'enquête sociologique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012, p. Cyril Lemieux parle de questions scolastiques plutôt qu'abstraites.

<sup>3</sup> É. Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, op. cit.

<sup>4</sup> Les *big data* sont cas extrême des données quantitatives : elles se caractérisent principalement par le fait que leur taille (ou la taille du flux de données) excède les moyens de nos outils de traitement des données quantitatives. Elles peuvent aussi être imparfaitement tabulées. Étienne Ollion et Julien Boelaert, « Au-delà des big data. Les sciences sociales et la multiplication des données numériques », *Sociologie*, 2015, vol. 6, n° 3.

présentation en tableau. On dispose de beaucoup d'information, pouvant mêler texte, photos, dessins et notes manuscrites, sur un nombre plus restreint de cas.

Sur les données quantitatives, on peut bien sûr appliquer des techniques quantitatives : recoder des variables, sélectionner et comparer de sous-échantillons, calculer des moyennes, ajuster des modèles multivariés... Mais on peut aussi utiliser des techniques qualitatives : c'est ce que fait toute la sociologie de la quantification<sup>5</sup>. Quant aux données qualitatives, elles sont traitées par des techniques qualitatives (comme le codage thématique) mais aussi par des techniques quantitatives. De plus en plus de techniques adaptées aux données dites non structurées se développent : cartographie, extraction de données du web, statistique textuelle. Les sociologues les ont mobilisées sur des matériaux relevant habituellement de la sociologie qualitative (entretiens, corpus de presse)<sup>6</sup>. Plus généralement les images et les archives peuvent être transformées en données structurées et tabulées par une procédure de codage et soumises à des techniques quantitatives classiques<sup>7</sup>. Une recherche peut combiner ces différentes techniques sur les mêmes matériaux, ou sur plusieurs sources.

Tableau 6 : exemples de combinaisons de matériaux et techniques quantitatives et qualitatives

		Technique	
		Quantitative	Qualitative
Matériau	Quantitatif	inférence statistique, simulations, méthodes géométriques	comparaison internationale, sociologie de la quantification
	Qualitatif	statistique textuelle, comptages, cartographie, <i>machine learning</i>	ethnographie, raisonnement par cas

À présent je vais montrer qu'on peut identifier deux méthodes quantitatives, l'une que j'appellerai causale, l'autre plus inductive et constructiviste, qu'à la suite de Bente Halkier j'appellerai configurationnelle. Je reviendrai ensuite sur ma pratique des méthodes quantitatives, et des techniques quantitatives et qualitatives.

<sup>5</sup> Voir par exemple Alain Desrosières, *La politique des grands nombres*, Paris, La Découverte, 1993 ; Le numéro spécial dirigé par Gilles Bastin et Paola Tubaro, « Le moment big data des sciences sociales », *Revue française de sociologie*, 2018, Vol. 59, 3 (numéro spécial), p. 375-394 ; Isabelle Bruno et Emmanuel Didier, *Benchmarking: L'État sous pression statistique*, Paris, La Découverte, 2015, 159 p.

<sup>6</sup> Par exemple F. Régner et A. Masullo, « Obésité, goûts et consommation. Intégration des normes d'alimentation et appartenance sociale », art cit ; Faustine Régner, « Vers un corps féminin sur mesure : l'alimentation et les techniques de la corpulence en France et aux États-Unis (1934-2010), A tailored female body: Diet and body techniques in France and in the United States (1934-2010) », *L'Année sociologique*, 2017, vol. 67, n° 1, p. 131-162.

<sup>7</sup> Alain Chenu, « Des sentiers de la gloire aux boulevards de la célébrité », *Revue française de sociologie*, 2008, Vol. 49, n° 1, p. 3-52 ; Antonin Perdoncin, *Des Marocains pour fermer les mines: immigration et récession charbonnière dans le Nord-Pas-de-Calais (1945-1990)*, Université Paris-Saclay (ComUE), s.l., 2018.

## 2. Les méthodes quantitatives

Au sein de la sociologie quantitative, on relève diverses oppositions : statistiques descriptives et statistiques multivariées, ou régressions et analyses géométriques... Ces oppositions portent sur la technique plus que sur la méthode. La distinction méthodologique la plus importante selon moi sépare la méthode causale et ce que j'appelle la méthode configurationnelle.

Le terme « descriptif » est problématique. Les « statistiques descriptives » (moyennes, tableaux croisés...) sont l'étape initiale de toute analyse statistique, que ce soit par régression ou par analyse factorielle. Mais l'économie et l'économétrie opposent « causal » et « descriptif ». Pour les économètres, les analyses « descriptives » sont opposées aux analyses qui visent « l'identification causale » c'est-à-dire établir si X a un effet « causal » sur Y : un effet qui ne peut être attribué ni à d'autres variables, même inobservables, ni aux valeurs antérieures de la variable Y elle-même. Cette opposition désigne comme « descriptifs » la plupart des usages des régressions en sociologie, en particulier les usages sur données transversales. En effet, une régression linéaire, surtout sur données transversales, ne dit rien des causes, elle établit simplement des corrélations partielles entre la variable dépendante et chaque variable « explicative », nettes des effets des autres variables observées au même moment. Une analyse réellement causale demande généralement bien plus que ça<sup>8</sup>.

Certes les techniques de régression et d'analyse factorielle diffèrent. Les régressions distinguent une variable expliquée et des variables « explicatives »<sup>9</sup>. Elles reposent sur un raisonnement « toutes choses égales par ailleurs », et sur un modèle qui pose une question (y a-t-il un lien entre X et Y ?) à laquelle répondent des tests statistiques (non car le coefficient de X n'est pas significatif). Les techniques géométriques et les classifications ne supposent pas cette asymétrie entre variable dépendante et variables explicatives. Elles visent à esquisser un paysage qu'à répondre à une question par oui ou non (les tests statistiques y occupent une place faible). On dit parfois qu'elles sont exploratoires, mais ce terme laisse croire que ces techniques sont faciles et ne sauraient servir à administrer la preuve. Une bonne analyse factorielle est un

---

<sup>8</sup> Diana B. Petitti, « Associations Are Not Effects », *American Journal of Epidemiology*, 1991, vol. 133, n° 2, p. 101-102.

<sup>9</sup> Ce terme n'est pas satisfaisant, pas plus que le terme de variable indépendante. Les économistes parlent souvent de variables « à gauche » et « à droite » dans l'équation  $Y = aX + b$  (*left-hand side* et *right-hand side variables*).

ouvrage complexe et permet d'apporter des preuves empiriques<sup>10</sup>. Je rangerai donc ces deux techniques dans le même paquet méthodologique.

L'opposition entre les analyses « vraiment causales » et les autres me semble fondamentale, si fondamentale que de mon point de vue, ce n'est pas juste une différence de techniques (avec ou sans variables instrumentales, données transversales ou données répétées), mais bien une différence de méthode, au sens que j'ai défini plus haut. Mais elle va généralement de pair avec l'idée que les analyses « descriptives » – presque tout ce que font les sociologues – seraient inférieures aux analyses causales, dont elles seraient des versions préliminaires, inabouties ou naïves. Ce jugement dévalorisant s'étend généralement aux techniques qualitatives.

Je récusé cette infériorisation des méthodes non causales. C'est pourquoi je ne peux reprendre le terme « descriptif » pour désigner cette méthode féconde, raffinée, complexe d'investigation du social et d'administration de la preuve, qui occupe une place essentielle en sociologie depuis plus d'un siècle<sup>11</sup>. Howard Becker<sup>12</sup> oppose aussi deux méthodes, l'une complètement déductive, l'autre plus réflexive, inductive et adaptable. Il affirme avec force que cette deuxième méthode (dont on sent qu'elle est supérieure à ses yeux) est possible avec des techniques et matériaux quantitatifs : il montre comment d'une enquête à l'autre, voire d'une exploitation à l'autre, le chercheur peut réfléchir aux questions qui ont fonctionné, aux informations qu'il aurait fallu collecter. Il défend l'importance de bien *décrire*, non comme un type de technique pour les débutants mais comme un allié essentiel de l'explication sociologique. Becker appelle la méthode déductive la « méthode standard » (*standard method*) et... ne nomme pas l'autre. Il finit par opposer « *the 'quantitative'* » et « *the 'qualitative' method* » (ou *model*) avec les guillemets<sup>13</sup>.

---

<sup>10</sup> Par exemple N. Robette et O. Roueff, « L'espace contemporain des goûts culturels », art cit ; M. Plessz, « Les légumes transformés : diversité des produits, diversité des usages sociaux », art cit ; A. Perdoncin, *Des Marocains pour fermer les mines: immigration et récession charbonnière dans le Nord-Pas-de-Calais (1945-1990)*, op. cit. ; Alain Chenu et Nicolas Herpin, « Une pause dans la marche vers la civilisation des loisirs ? », *Économie et statistique*, 2002, n° 352-353, p. 15-37.

<sup>11</sup> Émile Durkheim, *Le suicide : étude de sociologie*, Paris, Alcan, 1897 ; M. Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, op. cit.

<sup>12</sup> H.S. Becker, *Evidence*, op. cit.

<sup>13</sup> Par exemple : « *I'll use 'qualitative' to describe research that pays attention to details and nuances of meaning in varying kinds of material that makes its subject matter and usually (not always) describes its data in words rather than in numbers. ... the researchers take the meaning of the material as something for them to discover, rather than as an unproblematic given.* » Ibid., p. 41.

Je pense que si nous voulons, nous sociologues, affirmer le bien-fondé de cette « autre méthode », il est nécessaire qu'elle ait un nom positif. Je propose de l'appeler la méthode configurationnelle. Cette méthode est pertinente, épistémologiquement fondée et heuristique en sociologie, parce que l'identification causale (telle que je l'ai définie plus haut) n'est pas la préoccupation centrale des sociologues, et n'a pas besoin de l'être (voir chapitre 1 page 49). Décentrer le regard quantitatif par rapport aux causes permet de réconcilier sociologies quantitatives et qualitatives, de les voir comme différentes techniques dans la boîte à outils des sociologues au service de l'administration de la preuve<sup>14</sup>. Pourtant je ne rejette pas la méthode causale comme « non sociologique ». Je pense que ces deux méthodes peuvent être complémentaires et je montrerai comment on peut les articuler.

a ) **La « réalité linéaire générale » ou méthode causale**

Andrew Abbott a donné de ce que j'appelle ma méthode causale un portrait incisif, quoique à charge. Ce qu'il appelle la « réalité linéaire générale » suppose que le monde est constitué d'entités fixes dotés d'attributs (seuls les attributs sont variables) ; que les « grosses » entités (ou événements) peuvent influencer les « petites » mais pas l'inverse ; que les causes fonctionnent de la même façon et dans la même direction pour toutes les entités à un moment donné ; que l'ordre des événements n'a pas d'importance ; que chaque entité est indépendante ; enfin que l'effet causal d'une variable ne dépend pas du contexte, de la valeur des autres variables, ou du passé de l'entité.<sup>15</sup>

Je retiens dans cette liste trois postulats essentiels : (1) c'est une approche a-contextuelle : le contexte ne compte pas, ou il peut être neutralisé par des techniques (variables de contrôle, recherche de situation quasi-expérimentale, expérimentation en laboratoire). (2) Le raisonnement causal postule qu'on peut distinguer des « causes » et des « conséquences ». On peut chercher si la variable candidate au statut de cause a vraiment un « effet causal » ou si c'est une illusion (biais de sélection, effet d'une variable de confusion, endogénéité), mais on commence l'analyse avec une liste de « variables dépendantes » et de « variables indépendantes ». (3) La méthode causale va de pair avec une épistémologie positiviste et réaliste : par exemple le chercheur part du principe qu'il sait ce que mesurent les variables (il

---

<sup>14</sup> Je laisse les personnes compétentes en la matière se prononcer sur ce point.

<sup>15</sup> A.D. Abbott, « Transcending General Linear Reality », art cit. Cet ar

les a choisies pour cela) et il suppose que les variables mesurent toujours la même chose<sup>16</sup>. Abbott affirme que ce n'est pas le modèle qui est « linéaire général » aux yeux des chercheurs, c'est la réalité même.

Ces trois éléments sont en affinité les uns avec les autres. Ainsi une des techniques les plus valorisées pour identifier des causes est la situation « d'expérience naturelle ». Par exemple pour analyser le désavantage subi par les vétérans de la guerre du Viêt-Nam sur le marché du travail, Joshua Angrist a utilisé le fait que le gouvernement américain a tiré au sort les conscrits parmi certaines cohortes de naissance. Ainsi on neutralise le fait que des jeunes hommes ont pu s'engager dans l'armée justement parce qu'ils étaient déjà en situation défavorable sur le marché du travail pour des raisons qu'on ne peut peut-être pas observer, et on se rapproche de l'identification d'une « vraie cause » exogène. Mais Angrist ne traite pas son résultat comme un cas particulier. Il ne voit pas son travail comme une contribution à l'histoire des États-Unis et de la guerre du Viêt-Nam ; mais comme une contribution générale à l'analyse des marchés du travail<sup>17</sup>. Il lui faut donc supposer que les relations causales ne dépendent pas du contexte. Ainsi la méthode causale est tout entière orientée vers l'identification de causes. Elle inclut un arsenal de techniques pour éviter l'imputation causale fallacieuse mais elle ne s'y réduit pas : elle renvoie aussi à une certaine manière de formuler les questions de recherche, en terme de causes et d'effets.

L'exemple que j'ai donné est pris dans un manuel de référence en économie. On pourrait penser qu'en sociologie, cette méthode quantitative n'est largement développée qu'aux États-Unis, où les chercheurs doivent faire assaut de prouesses techniques pour se faire une place dans un monde académique très concurrentiel. Mais en Europe la méthode causale existe aussi<sup>18</sup>. La revue *European sociological review* publie de nombreux articles qui utilisent le vocabulaire et les techniques de la méthode causale. Ce n'est sans doute pas un hasard si le

---

<sup>16</sup> Ainsi le CES-D, liste de 20 questions permettant de détecter un état dépressif, est posé à l'identique aux hommes et aux femmes et dans tous les pays, faisant fi des formes potentiellement genrées ou locales d'expression du mal-être. Anne-Sophie Cousteaux et Jean-Louis Pan Ké Shon, « Le mal-être a-t-il un genre ? », *Revue française de sociologie*, 2008, Vol. 49, n° 1, p. 53-92 ; V. Langevin et al., « Center for Epidemiologic Studies-Depression Scale (CES-D) », *Documents pour le Médecin du Travail*, 2011, vol. 127, p. 475-480. Les épidémiologistes recommandent d'analyser séparément les données pour les hommes et les femmes, et/ou de modifier le seuil (nombre de réponses positives) à partir duquel le répondant est considéré en état dépressif. Howard Becker est lui aussi sceptique sur les indicateurs utilisés à l'identique, comme le font beaucoup les sciences de la santé, H.S. Becker, *Evidence, op. cit.*

<sup>17</sup> Étude décrite dans Joshua David Angrist et Jörn-Steffen Pischke, *Mostly harmless econometrics : an empiricist's companion*, Princeton, Princeton University Press, 2009.

<sup>18</sup> En langue française, je retiens un article particulièrement convaincant : Olivier Godechot et Nicolas Mariot, « Les deux formes du capital social », *Revue française de sociologie*, 2004, Vol. 45, n° 2, p. 243-282.

vocabulaire de « l'individualisme méthodologique » et même de la théorie du choix rationnel, y est aussi très présent. Voici la table des matières d'un numéro pris au hasard – c'était le dernier paru au moment où je préparais une séance de cours sur les méthodes quantitatives pour un atelier doctoral en 2018<sup>19</sup>. Dans les titres des articles publiés j'ai repéré les termes qui indiquaient une approche hypothético-déductive ou une référence à des individus rationnels. Je ne pensais pas en trouver autant.

Figure 15 : Termes renvoyant à la méthode causale dans les titres du numéro 5, volume 34 de *European sociological review*

The Transition to Parenthood and the Division of Parental Leave in Different-Sex and Female Same-Sex Couples in Sweden

Separation Risk over Union Duration: An Immediate Itch?

The **Effect of** Retirement on Male Mortality. **Quasi-experimental Evidence** from Norway

Child and Adolescent Developmental Activities and Time Use in Spain: The Gendered **Role of** Parents' Work Schedules and Education Levels

The **Role of** Perceived Benefits, Costs, and **Probability of** Success in Students' Plans for Higher Education. A **Quasi-experimental Test of Rational Choice Theory**

Explaining Social Inequalities in Access to University: A **Test of Rational Choice Mechanisms** in Italy

Are Migrants **Selected** on Motivational Orientations? **Selectivity** Patterns amongst International Migrants in Europe

The **Consequences** of Weakening Organizational Attachment for Volunteering in Denmark, 2004–2012

Légende : **en gras** les termes qui indiquent une approche hypothético-déductive, ou font référence à l'identification causale (effet d'une variable sur...). Soulignés les termes qui font référence à un individu rationnel ou faisant des choix.

Source : *European sociological review*, table des matières du volume 34, n° 5, paru en octobre 2018.

<https://academic.oup.com/esr/issue/34/5>, consulté le 16 mars 2021.

Cette présence dans une revue « internationale » au plein sens du terme (la revue est publiée par les presses d'Oxford, elle est portée par le *European consortium for sociological research*, *ECSR*, un consortium d'établissements universitaires dans toute l'Europe), très citée (classée 18<sup>ème</sup> au *Journal citation reports* 2018 dans le domaine Sociologie), me semble indicative du positionnement de la méthode causale en sociologie. Elle s'inscrit dans de petites arènes fortement internationalisées et très visibles (en particulier *ECSR* et RC28 de l'Association internationale de sociologie).

---

<sup>19</sup> PLESSZ Marie, « Practice approach and quantitative data: application to time-use surveys », PhD workshop Social practice theories: concepts and methodologies, Université de Genève, La Sage (Suisse), 4 octobre 2018

## b) La méthode configurationnelle

Mais ce n'est là qu'une partie de la production sociologique qui a recours aux techniques (et données) quantitatives. Abbott se revendique d'une autre méthode, à laquelle il a apporté d'importantes contributions, qui est sans doute la même que celle que prône Becker dans *Evidence*<sup>20</sup>, mais à laquelle Abbott non plus ne donne pas de nom. En France, à peu près au moment où Abbott s'attaquait à la réalité linéaire générale (1988), François Héran rappelait « l'assise statistique de la sociologie »<sup>21</sup>. Cette assise statistique a peu à voir avec la méthode causale que j'ai décrite.

Héran réfute l'opposition entre sociologie compréhensive et objectivité statistique, et revient sur deux critiques que « les sociologues » adressent « aux statistiques » (pour reprendre les termes employés dans l'article). Première critique fréquente, les statistiques reprennent à bon compte les catégories institutionnelles et administratives, que la sociologie aurait pour mission de critiquer et de déconstruire. Deuxième critique, les statistiques entérinent une vision individualiste et atomisée du monde social, elles traitent tous les individus comme équivalents alors que « Le jeu social ne cesse au contraire de grandir des agents sociaux pour en rabaisser d'autres »<sup>22</sup>. À la première critique, Héran répond que les sociologues ont tout à fait raison de déconstruire ces catégories, d'analyser leur genèse et leur pertinence. Mais pour cela, ils ont bien souvent besoin des statistiques elles-mêmes. Par exemple, pour montrer que le statut matrimonial n'est plus à même de saisir les arrangements conjugaux des ménages français, qui se marient de moins en moins, il faut des chiffres sur la structure des ménages, sur les situations familiales – et sur les mariages. Concernant la deuxième critique, Héran répond que l'individualisme n'est absolument pas congénital à l'enquête statistique. Il rappelle que les échantillonnages de l'INSEE sont généralement basés sur les logements et que plusieurs grandes enquêtes bien connues des sociologues concernent le ménage. Il souligne aussi qu'il est tout à fait possible (et fréquent) de collecter des informations non seulement sur l'individu qui répond au questionnaire, mais aussi sur ses proches (conjoint, parents, enfants), son logement (lieu, taille, équipement) – autrement dit des informations permettant de décrire une configuration sociale.

---

<sup>20</sup> « *Un an alternative form of research planning and execution, researchers begin with some general, possibly quite vague, guiding ideas about the things they intend to study. ... Working this way, the researcher discovers what hitherto unexpected phenomena need understanding and explanation.* » H.S. Becker, *Evidence*, op. cit., p. 28.

<sup>21</sup> F. Héran, « L'assise statistique de la sociologie », art cit.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 32.

Enfin Héran souligne que les raisonnements propres à la méthode quantitative sont fort utiles lors d'enquêtes qualitatives. Par exemple on peut réfléchir au choix des enquêtés et aux refus de participer à une enquête qualitative en termes de biais de sélection. « Les statistiques » que décrit Héran dans ce texte sont bien différentes de la « réalité linéaire générale ». Elles sont attentives au fait que les nomenclatures et les variables sont des constructions sociales, elles situent les individus dans leur contexte, elles envisagent de découvrir la nature même de ce qu'elles observent dans le cours de l'analyse.

Cette méthode quantitative me semble très présente en France. Elle va de pair avec une proximité entre sociologie académique et statistique publique assez unique en Europe<sup>23</sup>, avec un usage fréquent des techniques d'« analyse géométrique des données » (analyses factorielles) et plus généralement, avec l'importance de la sociologie de la quantification qui freine nos élans positivistes et réalistes. Elle n'est en rien « plus simple » ou « plus facile » que la méthode causale.

L'article d'Anne-Sophie Cousteaux et Jean-Louis Pan Ké Shon, *Le mal-être a-t-il un genre ?*<sup>24</sup> en est un bon exemple. Les auteurs partent d'un fait stylisé bien établi au moins depuis Durkheim : les hommes se suicident plus que les femmes. Ils resituent ce résultat parmi d'autres conduites « à risque » : le risque suicidaire. La dépendance alcoolique, la dépression. Toutes sont genrées, mais d'une façon paradoxale, par exemple les femmes font plus de tentatives de suicide, mais les hommes se suicident plus. Les hommes boivent, mais ce sont les femmes qui dépriment. Ils proposent l'hypothèse interprétative suivante : ces conduites sont des expressions du mal-être, et certaines sont typiquement féminines (la dépression), d'autres typiquement masculines (la dépendance alcoolique, le suicide). Leur méthode consiste à raisonner en multipliant les analyses quantitatives sur leur objet (selon l'âge et le genre par exemple), et à chercher une interprétation qui soit cohérente avec tous les résultats. Par exemple (p. 71) : le taux de suicide des hommes augmente après la retraite, comme si la perception de leur déclin accentuait leur mal-être, mais les femmes semblent protégées. Qu'est-ce qui protégerait les femmes : elles aussi vieillissent, affrontent la ménopause et le départ de leurs enfants. En fait elles sont protégées du suicide mais elles connaissent beaucoup plus souvent des dépressions. Leur mal-être n'est pas moindre, il s'exprime autrement. La méthode qu'utilisent les auteurs

---

<sup>23</sup>Alain Desrosières l'a souligné pour les pays occidentaux mais je l'ai aussi constaté lors de mes visites dans les instituts nationaux de statistique centre-européens. A. Desrosières, *La politique des grands nombres*, op. cit. ; M. Plessz, *Stratification sociale et générations en Europe centrale postcommuniste*, op. cit.

<sup>24</sup>A.-S. Cousteaux et J.-L. Pan Ké Shon, « Le mal-être a-t-il un genre ? », art cit.

pour éprouver leur hypothèse est de vérifier si elle est capable de rendre compte, mieux que les hypothèses concurrentes, d'un ensemble de faits objectivés par leurs analyses quantitatives.

Ainsi ils concluent :

« Cet ensemble de résultats milite pour l'hypothèse d'une expression du mal-être reposant sur la construction sociale des genres. Cette hypothèse permet donc bien de réduire la contradiction entre la prépondérance des suicides et de la dépendance alcoolique des hommes, et la prépondérance des tentatives de suicide et de la dépression des femmes. » (p. 72).

Les formulations employées révèlent le type de raisonnement mis en avant par Becker : réfléchir aux résultats et au sens des variables, adapter l'hypothèse interprétative, jusqu'à obtenir un ensemble cohérent.

La méthode configurationnelle est attentive aux contextes. Mais les techniques quantitatives ont rarement la possibilité de saisir les contextes dans toute leur singularité. Aussi les méthodes quantitatives, employées dans cette optique, visent plutôt à identifier quelques traits des contextes qui seraient à la fois récurrents et déterminants pour le phénomène étudié. Dans l'article de Cousteaux et Pan Ké Shon il s'agit du genre, de la situation conjugale et des âges de la vie. Les régressions multiples font le tri entre les variables « significativement » associées à la variable dépendante et celles qu'on peut négliger. Ainsi il s'agit moins de décrire un contexte avec toute la richesse d'un matériau qualitatif, que d'identifier des configurations typiques de variables associées de façon récurrente. Il me semble que les recherches qualitatives passent aussi par cette étape.

Par exemple Séverine Gojard identifie les modes de réception des prescriptions en matière de puériculture, et les relie à un ensemble de caractéristiques des mères, dont leur position sociale et leurs expériences de soin à de jeunes enfants (frères et sœurs, baby-sitting...)<sup>25</sup>. Elle réalise une analyse factorielle et plusieurs régressions logistiques mais documente aussi les transformations des prescriptions et prescripteurs (et prescriptrices) en matière de puériculture. Ceci lui permet de mettre au jour deux « modes de réception » des prescriptions :

« un mode savant, caractérisé par une faible expérience des soins aux nourrissons et par un recours aux instances légitimes que sont le pédiatre ou les manuels de puériculture, et qui se rencontre plutôt chez les femmes des classes supérieures; un mode familial, caractérisé par une transmission intergénérationnelle des soins aux nourrissons et qui est surtout fréquent chez les femmes des milieux populaires. L'opposition entre ces deux modes permet de rendre compte de l'ambivalence d'une pratique comme l'allaitement... » (p. 475).

---

<sup>25</sup> S. Gojard, « L'alimentation dans la prime enfance. Diffusion et réception des normes de puériculture », art cit.

Ces modes savants sont des configurations, que l’auteure précise en identifiant les traits qui les caractérisent, et ceux qui les accompagnent de façon typique (quelles sources de conseils, quelles pratiques de soin...). Ici encore, le vocabulaire employé montre combien la chercheuse tire son interprétation de ses résultats plutôt qu’elle ne valide sur les données des hypothèses formulées *ex ante*.

Le terme de configuration est une métaphore spatiale, qui pourrait donner une vision statique des méthodes configurationnelles. Mais les configurations peuvent aussi être des trajectoires, comme l’illustrent les travaux qui utilisent des méthodes d’appariement optimal (technique introduite par Andrew Abbott), par exemple pour caractériser les trajectoires d’enfants pris en charge par l’Aide sociale à l’enfance<sup>26</sup> ou l’insertion des repas dans les soirées des Français-es<sup>27</sup>. De même, Séverine Gojard construisait ses deux « modes de réceptions » en se référant aux expériences antérieures de soin aux jeunes enfants que les mères pouvaient avoir accumulées tout au long de leur vie. Les configurations peuvent être des trajectoires, elles peuvent se déployer dans le temps. À l’inverse, la méthode causale, bien qu’elle mobilise souvent des données de panel, me semble nier le temps. Elle n’utilise la dimension longitudinale des données que comme une solution empirique à un problème technique, un moyen commode d’établir l’ordre (chronologique) entre cause et conséquence, mais elle ne réfléchit guère à la temporalité des phénomènes qu’elle étudie. C’est particulièrement criant quand les phénomènes étudiés se déploient sur le temps long.<sup>28</sup>

Les chercheurs et chercheuses mobilisent une grande variété de techniques quantitatives pour saisir les configurations. Les analyses factorielles, ou analyses géométriques de données sont bien connues dans la sociologie française. Elles réduisent le nombre de dimensions d’un problème, c’est-à-dire qu’un grand nombre de variables est résumé par quelques dimensions qui le décrivent « du mieux possible » (en termes statistiques cela signifie « en captant le plus de variance possible »). Les techniques de classification affectent les cas dans des classes de telle sorte que les classes soient aussi différentes que possible l’une de l’autre, et les cas au sein d’une classe, aussi semblables que possible. Stratifier les analyses consiste à appliquer la même technique sur différents sous-échantillons : on le fait très souvent pour estimer un modèle

---

<sup>26</sup> Isabelle Frechon et Nicolas Robette, « Les trajectoires de prise en charge par l’Aide sociale à l’enfance de jeunes ayant vécu un placement », *Revue française des affaires sociales*, 2013, vol. 2013, n° 1, p. 122-143.

<sup>27</sup> Thibaut Saint Pol (de), « Quand est-ce qu’on mange ? Le temps des repas en France (analyse quantitative) », *Terrains et travaux*, 2005, vol. 2, n° 9, p. 51-72.

<sup>28</sup> Je remercie Constance Beaufilets pour avoir éveillé mon attention sur ce point.

sur les hommes et les femmes<sup>29</sup>, ou dans différents pays<sup>30</sup>. Mais j'ai eu l'occasion de stratifier une analyse factorielle en la réalisant sur trois classes d'âge<sup>31</sup>. Ceci permet de mettre au jour des variations selon les modalités de la variable de stratification (le genre, le pays, l'âge), donc dans des configurations sociales différentes. Introduire dans une régression une interaction entre deux variables est également une arme puissante dans ce but.

Ainsi quand j'ai analysé l'effet du passage à la retraite sur la consommation de légumes dans Gazel, j'ai stratifié sur le sexe, et j'ai introduit une interaction entre le passage à la retraite et le lieu où étaient pris les déjeuners avant la retraite (tout le monde déjeune habituellement chez soi après la retraite), ce qui définit quatre trajectoires différentes. Mon article montre que la consommation de légumes change significativement après la retraite uniquement pour les hommes qui déjeunaient au travail quand ils travaillaient<sup>32</sup>. Dans les exemples que j'ai pris, la notion de « choix » a peu de place. La distinction entre des causes et des variables dépendantes (facteurs d'exposition et *outcome* pour reprendre les termes de l'épidémiologie) est également mise à mal, par exemple dans le dernier exemple c'est la trajectoire qui importe.

### c) Méthode configurationnelle et approche par les pratiques

La méthode configurationnelle a des affinités profondes avec les approches en termes de pratiques que j'ai décrites au chapitre précédent. J'en précise trois.

Tout d'abord la méthode configurationnelle et l'approche par les pratiques impliquent de s'intéresser à la constitution sociale des phénomènes étudiés. L'approche par les pratiques, dans sa version empirique ou dans sa version « théorie des pratiques » accorde une grande attention à la constitution des pratiques, aux acteurs qui les ont façonnées, qui œuvre à les diffuser, qui tiennent un discours sur elles. Ceci fait écho, dans la méthode configurationnelle, à une grande attention pour la constitution des matériaux empiriques : qui les a collectés, dans le but d'objectiver quels problèmes ou enjeux ? Que supposent les instruments de collecte de la part des pratiquants/enquêtés ? Comment s'est stabilisé le sens donné au phénomène étudié ? Autrement dit, comment s'est constituée la pratique, par quels indices/indicateurs peut-on la saisir ? Ainsi Séverine Gojard a analysé la genèse des prescriptions de puériculture et les

---

<sup>29</sup> M. Plessz et al., « Poverty does not modify the association between perceived diet healthiness and adherence to nutritional guidelines in the Constances cohort (France) », art cit.

<sup>30</sup> M. Plessz et F. Étilé, « Is Cooking Still a Part of Our Eating Practices? », art cit.

<sup>31</sup> M. Plessz, « Les légumes transformés : diversité des produits, diversité des usages sociaux », art cit.

<sup>32</sup> M. Plessz et al., « The relative effect of aging and retirement », art cit.

manuels de puériculture<sup>33</sup> pour pouvoir discuter les « modes de réception » des prescriptions. Cette attention pour la constitution sociale des pratiques est difficilement compatible avec l'épistémologie positiviste qui imprègne la méthode causale. Elle encourage au contraire à concevoir les sources elles-mêmes comme des constructions sociales, et à s'interroger sur leur constitution, ce qui amènera la deuxième section de ce chapitre.

Ensuite il existe une profonde affinité entre l'étude des pratiques et le raisonnement en termes de configurations. J'ai expliqué plus haut qu'identifier des configurations, c'est saisir les traits les plus typiques et importants dans l'infinie variété des contextes singuliers. Les approches par les pratiques s'intéressent souvent aux différentes formes que prend une pratique selon le milieu social par exemple – autrement dit aux variations de pratiques liées aux configurations sociales dans lesquelles elles s'insèrent – par exemple les pratiques d'allaitement selon le milieu social et l'expérience des mères en matière de soin aux nourrissons. Cette affinité se prolonge dans la théorie des pratiques : Schatzki propose de préciser le terme très vague de contexte avec les notions d'ordre social et d'arrangement (Voir chapitre 4 I — b ) p. 123 *sq.*) : un arrangement est un ensemble de choses ou d'êtres positionnés et en relation les uns par rapport aux autres (par exemple « à côté », « plus haut », « dépendant de ») ; un ordre social est un arrangement dont les composants ont du sens (une identité pour les êtres qui ont une compréhension de leur propre sens). Presque tous les arrangements sont des ordres sociaux si bien que Schatzki utilisent surtout le terme d'arrangement. Les pratiques sont un principe majeur de constitution de ces ordres sociaux, car c'est bien souvent par leur place dans des pratiques que des choses et des êtres acquièrent du sens : pour reprendre l'exemple d'Anne-Sophie Cousteaux et Jean-Louis Pan Ké Shon, nous reconnaissons dans un homme qui « boit beaucoup » un homme qui « ne va pas bien », parce que les pratiques de consommation d'alcool sont générées – ainsi que les pratiques qui expriment le mal-être, comme le démontrent les auteurs.

Le dernier point d'affinité entre théorie des pratiques et méthode configurationnelle est de décentrer l'attention par rapport à la notion de cause. Pour la méthode causale, les relations possibles entre deux phénomènes sociaux peuvent être décrites par trois questions : est-ce qu'il existe une association statistique ? si oui est-elle causale ? si oui quelle est la cause et quelle est

---

<sup>33</sup> S. Gojard, « L'alimentation dans la prime enfance. Diffusion et réception des normes de puériculture », art cit ; S. Gojard, *Le métier de mère, op. cit.*, chapitre 3.

la conséquence ?<sup>34</sup> Quand on adopte une méthode configurationnelle, on ne s'interdit pas de s'intéresser à une relation même si elle résiste à une analyse en termes de causalité. Ainsi Cousteaux et Pan Ké Shon introduisent des « variables instrumentales » (technique causale par excellence) pour écarter la possibilité qu'une variable inobservée (être laid·e ?) explique l'association entre célibat et mal-être<sup>35</sup>. Mais ils n'essaient pas de démontrer que le mal-être cause l'alcoolisme masculin ou la dépression féminine. Leur argument est que le mal-être *va de pair avec* (ou *s'exprime par*), l'alcoolisme pour les hommes, la dépression pour les femmes.

La méthode configurationnelle permet de réfléchir à une plus grande diversité de relations entre les variables. Elle ouvre la possibilité de caractériser plus finement ces relations, au-delà de simplement établir le sens de la flèche. Je reviendrai à la section 3 sur les profondes affinités de cette question avec la théorie des pratiques et ses conséquences pour l'usage des régressions multivariées. Mais avant d'aller plus loin je veux montrer comment redéfinir « les méthodes quantitatives » non comme une collection de techniques mais comme deux grands paradigmes, la méthode causale et la méthode configurationnelle, permet d'examiner à nouveaux frais l'articulation entre les méthodes.

### 3. Articuler les méthodes

Plutôt que d'opposer ces deux méthodes quantitatives, je voudrais montrer comment elles peuvent s'articuler. Je montrerai ensuite comment elles s'articulent aussi avec les techniques qualitatives et enfin, je traiterai de la comparaison internationale comme un exemple du raisonnement par cas.

#### a) Articuler méthodes causale et configurationnelle

J'ai plus d'affinités avec la méthode configurationnelle mais je pense qu'il vaut la peine d'articuler les deux méthodes. Une méthode configurationnelle cherche à recueillir et analyser

---

<sup>34</sup> La technique des graphes acycliques orientés (*directed acyclic graphs*, *DAG*, en anglais) est un outil très intéressant pour représenter graphiquement les relations que l'on suppose entre les variables d'un modèle, et décider quelles variables *doit* être intégrée au modèle et lesquelles il faut au contraire laisser de côté. Dans ces graphes, les trois types de relations correspondent à trois représentations graphiques : pas de flèche, flèche orientée (de A vers B) ou lien sans direction (A lié à B), qui sert surtout à représenter les liens entre des variables de contrôle qui ne sont pas au centre de l'analyse. Il est intéressant de noter qu'il est très difficile de représenter des interactions entre variables dans les *DAG* : les *DAG* sont prévus pour le raisonnement causal (c'est pour cela qu'ils sont orientés / *directed*) plutôt que les configurations. Cette remarque s'appuie sur les discussions que nous avons eues au sein d'un atelier de lecture sur les *DAG* à l'unité Cohortes en populations (INSERM) en 2014 et je remercie particulièrement Éléonore Herquelot pour avoir mené ces échanges. Sur les *DAGs* je recommande Ian Shrier et Robert W Platt, « Reducing bias through directed acyclic graphs », *BMC Medical Research Methodology*, 2008, vol. 8, n° 1, p. 70.

<sup>35</sup> A.-S. Cousteaux et J.-L. Pan Ké Shon, « Le mal-être a-t-il un genre ? », art cit, p. 67.

les variables dont on pense qu'elles permettent de caractériser les traits pertinents des contextes, de les constituer ainsi en configurations sociales. Ces configurations peuvent être vues comme la version empirique des « arrangements » et « ordres » de Schatzki : une version simplifiée et standardisée pour permettre l'usage de techniques quantitatives. Mais pour décrire les processus qui se déploient dans ces configurations, il peut être utile de piocher dans les techniques de la méthode causale.

J'ai adopté une méthode configurationnelle quand j'ai étudié les achats de légumes frais et transformés et que j'ai identifié des manières différentes d'associer les produits transformés selon l'âge<sup>36</sup>. De même quand je me suis intéressée au fonctionnement des marchés du travail post-communistes en Europe centrale<sup>37</sup> : je les ai caractérisés par la façon dont ils donnaient la priorité à différentes classes d'âge-sexe (homme de 35 ans, femme de 30 ans etc.) du point de vue de l'emploi et du salaire. Cette grille de lecture m'a permis de caractériser les marchés du travail selon des logiques « *insider/outsider* » ou « priorité au père de famille ». Mais je cherche aussi souvent à identifier si des mécanismes (causaux ?) fonctionnent de la même façon pour différentes catégories d'individus : par exemple est-ce que la perte du conjoint a le même effet pour les hommes et les femmes ?<sup>38</sup> Est-ce que l'effet de la retraite est similaire selon qu'il va de pair avec un changement de lieu de repas ou non ?<sup>39</sup>. Dans ces deux articles, je déploie des techniques qui me permettent de m'approcher autant que possible de l'identification causale : j'utilise des données répétées, je réduis le biais de non-réponse, je contrôle les principales variables de confusion, j'exclus les individus pour lesquels un biais de sélection est le plus probable (mauvaise santé dès l'inclusion), je discute le caractère plus ou moins exogène du changement étudié (la retraite dont l'âge est fixé par le statut des agents EDF-GDF est *a priori* plus « exogène » que la perte du conjoint). Mais je le fais au sein d'un questionnaire sur les configurations/arrangements au sein desquels ces relations causales<sup>40</sup> jouent ou pas, autrement dit en comparant des configurations empiriques différentes (selon le genre, le lieu des repas etc.).

Autre exemple, j'ai déjà évoqué mon article sur les temps passé à cuisiner avec Fabrice Étilé<sup>41</sup> qui s'intéresse à l'articulation entre la pratique « cuisiner » et la pratique « manger un

---

<sup>36</sup> M. Plessz, « Les légumes transformés : diversité des produits, diversité des usages sociaux », art cit.

<sup>37</sup> M. Plessz, « Life Stages and Transformations of the Labor market », art cit.

<sup>38</sup> M. Plessz et A. Guéguen, « À qui profite le couple ? Une étude longitudinale de l'alimentation à l'intersection du genre, de la situation conjugale et du statut social », art cit.

<sup>39</sup> M. Plessz et al., « The relative effect of aging and retirement », art cit.

<sup>40</sup> Ce que l'on appelle, dans la méthode causale, la recherche de variable médiatrices (ou de médiateurs).

<sup>41</sup> M. Plessz et F. Étilé, « Is Cooking Still a Part of Our Eating Practices? », art cit.

repas » (chapitre 2 page 87). Du point de vue de la théorie des pratiques, l'un des enjeux de l'article est de comparer l'évolution d'une pratique dans deux sociétés. Pour comparer l'évolution de la pratique dans des configurations comparables (du point de vue sociodémographique et des pratiques liées à la cuisine), nous neutralisons ces variables (en introduisant des variables de contrôle dans la régression et la décomposition Oaxaca-Blinder). Dans la conclusion de ce deuxième article<sup>42</sup>, je discute le fait que cuisiner peut être en concurrence avec d'autres pratiques, par exemple que les ménages peuvent préférer travailler pour un salaire plutôt que cuisiner. Je cite alors l'article que Fabrice Étilé et moi avons publié dans *Review of economics of the household*<sup>43</sup> qui utilise la méthode causale conformément aux canons de la discipline économique. Le travail d'identification causale réalisé par Fabrice me donne un argument de plus pour affirmer que les modifications des temps de cuisine ne sont pas seulement la conséquence inattendue des transformations du marché du travail, plus avangateux pour les femmes en 2010.

Ma conviction de la complémentarité entre méthodes causales et configurationnelle s'illustre également dans la maquette pédagogique du parcours de master Quantifier en sciences sociales, que j'ai élaborée avec Florence Maillochon en 2019 lors de la refonte de la spécialité Sociologie et statistique fondée par Michel Forsé en 2010. Dans cette maquette et dans la façon dont nous conduisons le Master, nous accordons une place importante aux statistiques descriptives et à la constitution des données, étapes importantes pour une méthodologie configurationnelle : outre les cours de statistique descriptive, nous avons inscrit dans la maquette analyses factorielles, cartographie, enquête par questionnaire, extraction de données du web et statistique textuelle. Les étudiants sont formés aux régressions (sans prétention causale) et aux analyses statistiques longitudinales, essentielles pour saisir les processus sociaux au fil du temps. Mais ils reçoivent aussi une formation à la modélisation et à l'identification causale par les techniques de l'économétrie<sup>44</sup>, qui sont au cœur de la méthode causale.

---

<sup>42</sup> *Ibid.*

<sup>43</sup> F. Étilé et M. Plessz, « Women's employment and the decline of home cooking », art cit.

<sup>44</sup> Master Sciences sociales (EHESS-ENS PSL), parcours Quantifier en sciences sociales. <http://master-sciences-sociales.ens.fr/cursus-gess/> consulté le 22 juillet 2020.

## b ) Articuler techniques quantitatives et qualitatives

Recentrer la sociologie quantitative sur la méthode configurationnelle permet de réinterroger la frontière et l'articulation entre sociologie quantitative et qualitative. Beaucoup a déjà été dit sur ce sujet<sup>45</sup>. Très récemment, pour préparer un billet de blog sur le manuel *Sociologie de l'alimentation* on nous a demandé comment nous (Philippe Cardon, Thomas Depecker et moi-même) avons fait pour articuler matériaux qualitatifs et quantitatifs tout au long du livre<sup>46</sup>. J'ai alors pris conscience du fait que pour moi, l'articulation des méthodes va de soi. Je ne dis pas que c'est facile, et je n'ai pas de recette pour le faire, mais dans ma pratique de recherche et dans l'argumentation scientifique, il me semble logique de « faire feu de tout bois » et de faire progresser l'enquête empirique par toutes les techniques possibles.

Les praticiens de l'enquête qualitative connaissent cela. Les enquêtes qualitatives mêlent de plus en plus souvent des sources hétérogènes. La *grounded theory*<sup>47</sup> a encouragé à considérer que tout est terrain, tout est matériau d'enquête. Cela inclut les données d'enquêtes quantitatives. Les données qualitatives peuvent devenir si massives que des techniques quantitatives deviennent nécessaires. Réciproquement, les données et les techniques quantitatives sont peu propices pour atteindre le sens que les acteurs donnent à leurs actes, ainsi que des configurations rares et atypiques pourtant riches d'enseignement (voir ci-dessous) : les techniques qualitatives peuvent alors « prendre le relais » des analyses quantitatives pour dépasser ces limites, enrichir les résultats et parachever l'administration de la preuve sociologique. Le chercheur ou la chercheuse expert·e en techniques qualitatives n'a pas nécessairement acquis les compétences nécessaires pour réaliser les analyses statistiques. De la même manière, j'ai une maîtrise limitée des techniques qualitatives et je ne suis pas une experte des techniques statistiques propres à la méthode causale. Mais la recherche est rarement un

---

<sup>45</sup> S. Dubuisson-Quellier, S. Gojard et M. Plessz, « Dispositifs et dispositions de la consommation : retour sur une enquête », art cit ; Claire Lemercier, Carine Ollivier et Claire Zalc, « Articuler les méthodes quantitatives et qualitatives, plaidoyer pour un bricolage raisonné » dans Nicolas Barreyre (dir.), *Devenir chercheur: Écrire une thèse en sciences sociales*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2015, p. ; Nonna Mayer, « Qualitatif ou quantitatif ? Plaidoyer pour l'éclectisme méthodologique », *Bulletin de Méthodologie Sociologique*, 2018, vol. 139, n° 1, p. 7-33 ; Émilie Biland, Jean-Sébastien Eideliman et Séverine Gojard, « Ceteris (non) paribus ? », *Genèses*, 2008, vol. 73, n° 4, p. 37-56.

<sup>46</sup> Laure Bonnaud et al., *Comment écrit-on un manuel ? Entretien avec Philippe Cardon, Thomas Depecker et Marie Plessz, auteurs de « Sociologie de l'alimentation »*, <https://ritme.hypotheses.org/13284>, (consulté le 16 mars 2021).

<sup>47</sup> Barney G Glaser et Anselm L Strauss, *The discovery of grounded theory: strategies for qualitative research*, Hawthorne, N.Y., Aldine de Gruyter, 1967.

travail solitaire et d'après mon expérience, il y a là l'occasion de collaborations fructueuses et fécondes<sup>48</sup>.

Le succès de telles collaborations exige que la sociologue en charge de l'analyse quantitative fasse l'effort d'expliquer sa démarche et ses outils dans des termes compréhensibles par les collègues qualitativistes<sup>49</sup>. J'essaie de faire en sorte que mes articles soient lisibles par celles et ceux qui n'entendent rien aux statistiques (je suppose que la lecture de régressions multivariés avec tests statistiques est acquise). Je l'illustrerai en comparant la façon dont je présente l'imputation des données manquantes dans l'article épidémiologique et dans l'article sociologique qui l'utilisent<sup>50</sup>. L'imputation à laquelle j'ai procédé (imputation multiple par chaîne d'équations) est une technique statistique puissante mais complexe, qui a représenté environ trois mois de travail. L'article publié dans *British Journal of Nutrition* donne des informations techniques qui n'ont pas la prétention d'être comprises par celles et ceux qui ignoreraient ce qu'est l'imputation des données manquantes. Les résultats de l'imputation ne sont mobilisés que comme précaution technique pour renforcer ma démonstration. À l'inverse dans la *Revue française de sociologie*, le texte ne mentionne que les choix techniques qui ont des conséquences pour la façon dont l'analyse empirique répond à la question sociologique – autrement dit il ne contient que les questions de *méthode*. L'annexe est plus développée et plus pédagogique que l'annexe du premier article. Dans le corps de l'article, je discute la façon dont l'imputation modifie les résultats en examinant quels individus ont le plus de chances d'avoir des données manquantes (donc d'être évincés de l'analyse sur les cas complets) et si leur consommation de légumes est différente :

En examinant les données disponibles en 2014, la proportion de cas incomplets parmi les femmes était de 28 % si elles se déclaraient en couple contre 83 % si elles se déclaraient sans conjoint. Ces pourcentages valaient respectivement 26 % et 70 % pour les hommes. Par ailleurs, les cas incomplets qui ont répondu en 2014 déclarent moins souvent consommer des légumes tous les jours que les cas complets. Il est donc plausible que les non-réponses biaisent l'estimation du lien entre consommation de légumes et statut.<sup>51</sup>

---

<sup>48</sup> Mes propres expériences de collaborations : M.-C. Le Pape et M. Plessz, « C'est l'heure du petit-déjeuner ? », art cit ; S. Barrey et al., « Les effets du gouvernement sur les conduites: le rôle des bifurcations des trajectoires de vie dans les changements de conduites de consommation », art cit.

<sup>49</sup> Les méthodes qualitatives recourent largement au langage naturel, et tous les cursus de sociologie les présentent, ce qui peut donner l'impression qu'elles se passent d'explication

<sup>50</sup> M. Plessz et al., « The relative effect of aging and retirement », art cit ; M. Plessz et A. Guéguen, « À qui profite le couple ? Une étude longitudinale de l'alimentation à l'intersection du genre, de la situation conjugale et du statut social », art cit.

<sup>51</sup> M. Plessz et A. Guéguen, « À qui profite le couple ? Une étude longitudinale de l'alimentation à l'intersection du genre, de la situation conjugale et du statut social », art cit, p. 560.

Ainsi l'imputation des données manquantes n'est pas qu'une précaution technique, elle est intégrée au raisonnement sociologique sur la consommation de légumes des hommes et des femmes. On pourrait aller plus loin : ce type de raisonnement repose *in fine* sur l'idée que répondre à un questionnaire est une pratique, que les hommes et les femmes de différentes classes sociales ont un rapport différent à cette pratique<sup>52</sup>, en lien avec la place qu'occupent l'écriture et les formulaires administratifs dans leur existence.

### c ) Comparaison internationale et raisonnement par cas

Les techniques quantitatives et qualitatives diffèrent particulièrement par les procédures qu'elles emploient pour monter en généralité : les techniques quantitatives ont très souvent recours à l'inférence statistique (ce qui est vrai pour l'échantillon est-il vrai pour la population dont il est tiré ?) alors que les techniques qualitatives reposent plutôt sur des procédés de généralisation analytique<sup>53</sup>. À ce titre, le raisonnement par cas<sup>54</sup> peut être vu comme l'antithèse du raisonnement statistique. Mais si l'on admet de distinguer technique et méthode, on peut recourir à la méthode du raisonnement par cas à partir de données analysées avec des techniques quantitatives. La comparaison internationale l'illustre particulièrement bien. J'ai pratiqué la comparaison internationale dans ma thèse, et dans l'étude des temps passés à cuisiner en France et aux États-Unis. Les États produisant quantité de données quantitatives sur eux-mêmes, les sources statistiques sont précieuses pour la comparaison internationale (en particulier pour décrire des évolutions). Dans les deux recherches, j'ai analysé des enquêtes statistiques sur lesquelles j'ai appliqué des techniques quantitatives. J'ai mobilisé une méthode configurationnelle classique : la plupart de mes analyses sont stratifiées par pays c'est-à-dire reproduites à l'identique dans chaque pays. J'utilisais donc des données quantitatives et des techniques quantitatives.

Mais le raisonnement de la comparaison internationale porte sur les sociétés elles-mêmes, plutôt que sur les personnes échantillonnées dans les enquêtes statistiques. Je raisonne sur un tout petit nombre de cas : trois pays dans ma thèse (République tchèque, Pologne et Hongrie), deux dans l'étude des temps de cuisine. Ces cas sont des trajectoires plutôt que des « individus statistiques ». Ils sont en outre éminemment singuliers. Sur chacun de ces cas, je dispose d'un

---

<sup>52</sup> Je traduis ici le terme *engagement* dans le cadre de la théorie des pratiques.

<sup>53</sup> B. Halkier, « Methodological Practicalities in Analytical Generalization », art cit.

<sup>54</sup> Jean-Claude Passeron, *Penser par cas*, s.l., Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2020, 296 p.

grand nombre d'informations. Quand je réfléchis aux trajectoires de sortie du communisme tchèque, hongroise et polonaise, je réfléchis sans doute comme Florence Weber quand elle analyse huit procès en déni de paternité<sup>55</sup>. Les procès en déni de paternité sont rares, mais Florence Weber montre bien qu'ils mettent en scène toutes les dimensions anthropologiques de la filiation aujourd'hui. De la même façon, dans une comparaison internationale, chaque pays est un hapax, un cas singulier. La chercheuse les choisit parce qu'ils sont les bons cas pour explorer une question sociologique. Cela peut exiger de se pencher sur des pays d'Europe centrale qui, vus depuis la France, ont l'air tous semblables ; ou de comparer la France si familière à l'Amérique si fantasmée, parce que les pratiques alimentaires y sont très contrastées. On peut caractériser ses cas avec des données et techniques quantitatives, qualitatives, ou un mélange des deux. Il existe en comparaison internationale des propositions de méthode et de techniques qui se réclament de la méthode causale<sup>56</sup>. Mais le petit nombre de cas situe la plupart des travaux dans le giron de la méthode configurationnelle<sup>57</sup>. Ceci enrichit d'ailleurs prodigieusement l'analyse, en autorisant à tirer parti d'une plus grande variété de matériaux, insuffisamment standardisés pour être insufflés dans une analyse proprement quantitative. Ainsi dans ma thèse, j'exploite de façon plus approfondie le cas hongrois, pour lequel je dispose de données de recensement depuis 1920 ; et j'enrichis mes interprétations des cas tchèques et polonais par la lecture de travaux qualitatifs sur les rapports entre générations de la fin du communisme (je n'ai pas trouvé de travaux équivalents en langue anglaise ou française sur la Hongrie). La comparaison internationale devient alors de moins en moins statistique, elle s'appuie plutôt sur les procédés de généralisation analytique dans lesquels la capacité de la proposition interprétative à rendre compte d'un maximum d'éléments empiriques joue un rôle crucial.

J'ai parlé de méthode configurationnelle et causale au singulier dans un souci de parcimonie et parce que j'ai pris soin de distinguer méthode et techniques. J'ai défini la méthode configurationnelle à partir de ce que je connais le mieux, les recherches sur données quantitatives. Je pense qu'une large gamme de recherches mobilisant des techniques qualitatives adoptent cette méthode, si bien que la méthode configurationnelle contient

---

<sup>55</sup> F. Weber, *Le Sang, le nom, le quotidien. Une sociologie de la parenté pratique*, op. cit.

<sup>56</sup> Adam Przeworski et Henry Teune, *The Logic of Comparative Social Inquiry*, New York, Wiley-Interscience, 1970, xii, 153 p. p ; Benoît Rihoux et Charles Ragin, *Configurational Comparative Methods: Qualitative Comparative Analysis (QCA) and Related Techniques*, Thousand Oaks (USA), Sage, 2009.

<sup>57</sup> Voir Michael Werner et Bénédicte Zimmermann, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales*, 2003, vol. 58, n° 1, p. 7-36 ; Un exemple célèbre : Gøsta Esping-Andersen, *The three Worlds of Welfare Capitalism*, Cambridge (Royaume-Uni), Polity Press, 1990, 248 p.

l'essentiel de la sociologie qualitative et une large part de la sociologie quantitative. Ce serait une manière de nommer la méthode sociologique, de revendiquer l'unité de la discipline par-delà la variété des techniques. Il me semble que cette posture rejoint celle que défend Howard Becker en partant du point de vue du qualitatif<sup>58</sup>.

## II — SOURCES ET NOMENCLATURES : LES ENQUÊTES STATISTIQUES COMME INSCRIPTIONS

---

Une méthode quantitative configurationnelle appelle une réflexion sur les sources et les catégorisations. La constitution des données quantitatives est une opération tout aussi cruciale que la constitution d'un corpus qualitatif. J'ai abordé cet aspect central non en tant que sociologue de la quantification mais en tant que pratiquante des analyses quantitatives. Comme je l'ai indiqué au chapitre 1, j'ai surtout travaillé à l'analyse secondaire d'enquêtes statistiques existantes. Mais l'analyse ne peut jamais être entièrement séparée de la réflexion sur la constitution des données analysées – de même que la constitution de données doit tenir compte des exploitations projetées et des leçons tirées des exploitations d'enquêtes précédentes<sup>59</sup>.

Tous les étudiants en méthodes quantitatives ont entendu que les données ne sont jamais données mais produites. Elles peuvent donc être produites plus ou moins bien. En même temps, quand les données sont là, on peut être tentée-e de les exploiter en dépit de leurs insuffisances. Mais jusqu'où peut-on aller ? Sur quels aspects devrions-nous être particulièrement vigilant-es ? Ces questions illustrent la dimension réflexive de la méthode configurationnelle. Je les traite dans cette section en m'appuyant sur des expériences de recherche qui m'ont confrontée à des sources peu légitimes (les statistiques officielles communistes), à des nomenclatures insatisfaisantes (sur l'emploi comme sur l'alimentation) et à d'autres disciplines (en particulier l'épidémiologie). Je traiterai tout d'abord du choix des sources, puis de questionnaires et nomenclatures, enfin de la tension entre enquête quantitative et sociologie processuelle à travers la question du changement social.

---

<sup>58</sup> H.S. Becker, *Evidence*, *op. cit.*

<sup>59</sup> *Ibid.*

## 1. Le choix des sources

Le choix des sources pour les sociologues quantitativistes est comparable au choix du terrain pour l'ethnographe<sup>60</sup>. Il intervient au tout début du travail empirique, il est déterminant pour l'ensemble de l'analyse, et il découle à la fois de considérations scientifiques et d'aspects moins académiques comme les moyens financiers disponibles.

### a) Les enquêtes comme inscriptions

Rappeler que les enquêtes statistiques servent à la fois des visées descriptives et prescriptives<sup>61</sup>, que leurs instigateurs avaient un agenda en tête et que cet agenda n'est pas forcément compatible avec nos questions de recherche est un passage obligé de la formation aux méthodes quantitatives, en tout cas en France. Ben Anderson, dans un article sur la temporalité des consommations d'énergie que j'ai cité dans mes travaux<sup>62</sup>, suggérait que les enquêtes Emploi du temps recueillent les empreintes (*footprints*) des pratiques<sup>63</sup>. À la réflexion, je ne souscris pas à cette formule. Les pratiques ne laissent pas d'empreintes que les enquêtes ramasseraient. Bien plutôt, dans les enquêtes statistiques,

La réalité apparaît comme le produit d'une *série d'opérations matérielles d'inscriptions*, produit d'autant plus réel que ces inscriptions sont plus générales, c'est-à-dire que les conventions d'équivalence qui le fondent sont plus solidement établies, à partir d'investissements de plus grande ampleur. Or ces investissements ne trouvent sens que dans une logique d'action englobant la logique apparemment cognitive de la mesure.<sup>64</sup>

Bruno Latour a décrit les machines qui peuplent le laboratoire scientifique des « sciences dures » comme des dispositifs d'inscription de la réalité. Latour et Woolgar rappellent que ces dispositifs sont eux-mêmes des artefacts qui ont réussi à faire consensus, à devenir des boîtes noires<sup>65</sup>. Le raisonnement vaut aussi pour les laboratoires de sciences sociales même si les dispositifs d'inscription sont occupent moins d'espace physique (et de personnel) dans les laboratoires.

---

<sup>60</sup> S. Dubuisson-Quellier, S. Gojard et M. Plessz, « Dispositifs et dispositions de la consommation : retour sur une enquête », art cit.

<sup>61</sup> A. Desrosières, *La politique des grands nombres, op. cit.*

<sup>62</sup> M. Plessz et F. Étilé, « Is Cooking Still a Part of Our Eating Practices? », art cit, p. 98.

<sup>63</sup> Ben Anderson, « Laundry, energy and time: Insights from 20 years of time-use diary data in the United Kingdom », *Energy Research & Social Science*, 2016, vol. 22, p. 126.

<sup>64</sup> A. Desrosières, *La politique des grands nombres, op. cit.*, p. 21, je souligne.

<sup>65</sup> Bruno Latour et Steve Woolgar, *La vie de laboratoire: la production des faits scientifiques*, édition originale 1979, Paris, La Découverte, 1996.

Cela m'est apparu de façon frappante pendant mon séjour à l'Inserm, dans l'Unité cohortes épidémiologiques en population dirigée par Marie Zins, unité qui produit les cohortes Gazel et Constances. Dans cette unité, l'essentiel des forces était dédié à mener à bien et faire tenir ensemble les « opérations d'inscription » qui constituaient ces cohortes ; le personnel de recherche constituait une minorité<sup>66</sup>. Au moment de mon séjour (2013-2015) la cohorte Gazel (20 000 participants depuis 1989) était une affaire bien rôdée. Constances, dont les participants ont été recrutés entre 2012 et 2019, reprenait beaucoup des dispositifs construits pour Gazel. Mais l'échantillon de 200 000 participants obligeait à repenser les procédures à une toute autre échelle, donc à rouvrir certaines des boîtes noires.

Les questionnaires étaient construits dans un va-et-vient entre contenu et forme, entre les chercheurs qui rédigeaient des questions pour obtenir des variables et la personne qui assurait la mise en page du questionnaire (« il faut enlever un item, sinon ça ne loge pas sur la page »). La gestionnaire de l'unité commandait 20 000 enveloppes-retour (préimbrées et préadressées à l'unité de recherche) dans lesquelles les participants de Gazel renverraient leur questionnaire annuel. Deux employées réceptionnaient les questionnaires papiers arrivés par la Poste et les scannaient en nettoyant régulièrement la vitre du scanner afin de garantir la qualité de l'image. Un dispositif de lecture automatisée des données (LAD) transformait ces images en données numériques tabulées<sup>67</sup>. Des algorithmes détectaient les pages barrées et les inscriptions manuscrites hors des zones prévues. Des programmes informatiques minutieusement établis et documentés par les statisticiennes de l'unité corrigeaient les saisies incohérentes. La base de données était si vaste et complexe qu'on ne la transmettait jamais dans sa totalité aux chercheurs : j'ai établi une liste de variables et reçu huit fichiers de données. Dans le cas de Constances, la multiplication par dix du nombre de répondants, la procédure de tirage au sort parmi les numéros de sécurité sociale dans le respect de la sécurité des données personnelles, et l'appariement de données des questionnaires, des centres d'examen de la sécurité sociale (CES) et des bases de données administratives (CNAV et CNAM) rendait la production des données si complexe, que la chargée de communication a renoncé à en faire un schéma et a opté pour un roman photo<sup>68</sup>.

---

<sup>66</sup> Quand je suis arrivée il s'agissait d'une équipe de recherche au sein du Centre d'épidémiologie et de santé des populations (CESP), suite à mon séjour l'équipe est devenue une Unité mixte de service.

<sup>67</sup> Le questionnaire Constances, imprimé dans les tons violets, doit être complété au stylo noir. Pour chaque page de questionnaire, les informaticiens paramètrent les zones de la page A4 où une inscription en noir doit être considérée comme une case cochée, comme un chiffre à identifier ou comme une inscription manuscrite. Les inscriptions qui ne peuvent être traitées automatiquement sont déchiffrées et codées par des humains.

<sup>68</sup> <https://www.constances.fr/actualites/2014/roman-photo.php>. Consulté le 23/07/2020.

Dans cet enchaînement d'opérations en apparence pratiques, matérielles, se fabrique la qualité des données et leur pertinence pour diverses questions de recherche et optiques disciplinaires. Ainsi le module de questionnaire du CES-D pour évaluer l'état dépressif forme un « dispositif d'inscription » validé par la communauté scientifique<sup>69</sup> qui est mobilisé de façon relativement machinale, comme le serait un tube à essai, lors de la collecte comme lors de l'analyse des données.

#### b) Taille, nature et qualité de l'échantillon

L'échantillonnage est peut-être ce qui différencie le plus les sources qualitatives et quantitatives. Du côté des sources qualitatives, on privilégie les échantillons raisonnés et les logiques de corpus ou le raisonnement par cas. Du côté des enquêtes quantitatives règnent l'échantillonnage aléatoire et l'idée que « la taille compte » car elle détermine la puissance statistique<sup>70</sup>.

L'épidémiologie est une discipline très centrée sur l'administration de la preuve empirique. La qualité de l'enquête, en particulier la taille de l'échantillon et la qualité de l'échantillonnage, sont des critères de jugement et d'évaluation importants des publications – plus qu'en sociologie il me semble, où un bel argument théorique appuyé sur une enquête qu'on qualifiera d'exploratoire est digne de reconnaissance. Discuter avec les producteurs de *Constances* et Gazel m'a permis d'objectiver le fait qu'en sociologie, par moments, la taille de l'échantillon compte aussi. Je l'avais constaté dans ma thèse : l'analyse par cohortes de naissance requiert de gros échantillons. Les diagrammes cohortaux que j'ai publiés dans la *Revue française de sociologie* en 2011<sup>71</sup> sont calculés sur les recensements de population hongroise. J'ai essayé de les construire sur les enquêtes statistiques plus petites sur lesquelles j'ai fait des régressions (quelques milliers d'individus), mais le nombre d'individus nés sur une période donnée est trop faible, les moyennes sont peu fiables et les intervalles de confiance sont des gouffres<sup>72</sup>.

Dans la langue des épidémiologistes, l'analyse par générations de naissance relève de l'approche descriptive, qui recherche des prévalences – des proportions ou des moyennes.

---

<sup>69</sup> V. Langevin et al., « Center for Epidemiologic Studies-Depression Scale (CES-D) », art cit.

<sup>70</sup> Concrètement, la précision des estimations augmente avec la taille de l'échantillon.

<sup>71</sup> M. Plessz, « Des dynamiques générationnelles sexuées : l'accès aux professions très qualifiées pendant la transformation postcommuniste en Hongrie », art cit.

<sup>72</sup> Louis Chauvel avait attiré mon attention sur ce problème. L. Chauvel, *Le destin des générations : structure sociale et cohortes en France au XXe siècle*, op. cit.

L'analyse descriptive n'est pas l'objet du jugement négatif que j'ai relevé dans d'autres usages du terme « descriptif ». Paradoxalement, ces statistiques descriptives simples exigent de meilleures enquêtes que les approches dites analytiques, qui essaient d'identifier des liens entre variables (par exemple par des régressions). Un échantillon biaisé et petit peut conserver les corrélations entre variables même si les moyennes sont fausses (biaisées). En revanche si la moyenne est fautive on ne peut pas la réparer<sup>73</sup>. Ceci m'a posé problème dans l'étude des temps passés à cuisiner : la procédure Oaxaca-Blinder consiste à décomposer la différence entre les moyennes empiriques en 1985 et 2010. Or l'enquête *Emploi du temps* américaine de 1985 a un échantillon beaucoup plus petit que les autres (environ 1 000 ménages contre plusieurs milliers pour les trois autres) et la proportion de ménages avec enfants est trop faible si bien qu'on n'observe pas la baisse de fécondité que montrent les recensements américains entre 1985 et 2010. Comme les ménages avec enfants cuisinent plus longtemps, la moyenne empirique en 1985 aurait dû être plus élevée, et la chute constatée en 2010 aurait été encore plus importante<sup>74</sup>.

Enfin, sur le cas précis de l'alimentation les enquêtes diffèrent aussi selon qu'elles échantillonnent des ménages ou des individus, et qu'elles collectent l'alimentation au niveau des dépenses ou des quantités, des produits achetés ou des aliments mangés. J'ai comparé de ce point de vue les principales enquêtes sur l'alimentation et souligné les effets de connaissance de ces choix empiriques<sup>75</sup>. Une enquête sur les achats se conçoit au niveau du ménage et déçoit généralement les nutritionnistes intéressés aux prises alimentaires individuelles et aux propriétés des aliments plutôt que des produits. Une enquête comme INCA 2 permet d'analyser l'alimentation au niveau des repas<sup>76</sup> mais impose une grille de collecte structurée qui enjoint à l'enquêté de s'inscrire dans la norme des trois repas par jour<sup>77</sup>.

Tout comme l'ethnologue qui décide d'investir tel village ou telle association pour son enquête de terrain, la sociologue quantitative qui choisit d'utiliser une cohorte épidémiologique pour saisir l'évolution de l'alimentation au fil de la vie opère un choix décisif pour la suite de sa recherche.

---

<sup>73</sup> Dans Constances, on constitue une cohorte de non-répondants qui font l'objet d'un suivi passif (on récupère seulement les informations les concernant dans les grandes bases administratives, avec leur consentement) ce qui permet de procéder à une pondération pour compenser le biais de non-réponses (seuls 10% des invités participent à la cohorte, le risque de biais est donc important).

<sup>74</sup> M. Plessz et F. Étilé, « Is Cooking Still a Part of Our Eating Practices? », art cit, p. 101 et 106.

<sup>75</sup> S. Dubuisson-Quellier, S. Gojard et M. Plessz, « Dispositifs et dispositions de la consommation : retour sur une enquête », art cit.

<sup>76</sup> M.-C. Le Pape et M. Plessz, « C'est l'heure du petit-déjeuner ? », art cit.

<sup>77</sup> Pour une alternative voir Anne Lhuissier et al., « Who still eats three meals a day? Findings from a quantitative survey in the Paris area », *Appetite*, 2013, vol. 63, n° 0, p. 59-69.

## 2. Questionnaires et nomenclatures

L'enquête statistique dans sa globalité peut donc être vue comme un dispositif d'inscription composé lui-même de plusieurs dispositifs en réseau (comme les machines du laboratoire étudié par Bruno Latour). Les questionnaires et les nomenclatures sont des aspects essentiels de ces dispositifs.

Je l'illustrerai par le cas de deux enquêtes que j'ai envisagé d'utiliser et finalement laissé de côté après avoir lu leur questionnaire. La première, SHARE<sup>78</sup>, contient principalement la question suivante : « Sur les 12 derniers mois, quel a été le budget alimentaire mensuel moyen de votre foyer ? », posée pour les aliments consommés au foyer, puis hors du foyer. Je ne crois pas que cette variable mesure ce qu'elle vise. En effet, dans l'enquête *Pratiques culinaires et usage des produits transformés en Île-de-France*<sup>79</sup>, élaborée par des membres de l'équipe Solal, nous avons demandé aux enquêtés s'ils pouvaient estimer leur budget alimentaire. Parmi celles et ceux chargés de la préparation des repas au quotidien (n=818), 22,7% pouvaient l'estimer avec précision, 58% pouvaient l'estimer mais pas précisément, 19% répondaient « je n'en ai aucune idée ».

La seconde enquête, E3N, cohorte de 100 000 femmes adhérentes de la Mutuelle générale de l'éducation nationale (MGEN)<sup>80</sup> inclut un questionnaire alimentaire trois ans et huit ans après l'inclusion, destiné à être exploité par des nutritionnistes. C'est l'extrême inverse : le questionnaire alimentaire compte une vingtaine de pages dont deux pages de consignes expliquant comment remplir les cases, ainsi qu'un livret de photos pour indiquer la taille des portions pour chaque type d'aliment. Le questionnaire porte sur l'« alimentation habituelle de l'année écoulée »<sup>81</sup>, une période de temps très longue. Par exemple on leur demande à quelle fréquence elles ont consommé de la salade verte au repas de midi ainsi que la taille des portions en moyenne sur l'année. Ce questionnaire requiert donc des participantes un considérable travail cognitif – qu'on pourrait décrire comme un travail de traduction de leurs pratiques dans les termes du dispositif d'inscription.

---

<sup>78</sup> *Survey of Health, Ageing and Retirement in Europe*. <http://www.share-project.org/home0.html>. Questionnaire principal de la vague 1 : [http://www.share-project.org/t3/share/new\\_sites/Fragebogen/ma-Fran.pdf](http://www.share-project.org/t3/share/new_sites/Fragebogen/ma-Fran.pdf). Consulté le 21 mars 2021. Une question sur les difficultés de tous les jours mentionne aussi les difficultés à préparer le repas, faire les courses, manger. Pour une discussion de la façon dont les personnes vieillissantes contournent ces difficultés voir P. Cardon, « Cuisine et dépendance. Femmes et hommes face au vieillissement et au handicap », art cit.

<sup>79</sup> S. Gojard et al., « Enquête pratiques culinaires en Ile de France - Documents d'enquête. », art cit.

<sup>80</sup> Mutuelle générale de l'éducation nationale. <https://www.e3n.fr/letude>. Consulté le 27/07/2020

<sup>81</sup> Cohorte E3N, questionnaire 8 – alimentation (juillet 2005) page 12. [https://www.e3n.fr/sites/default/files/inline-files/E3N\\_Q8\\_alimentaire.pdf](https://www.e3n.fr/sites/default/files/inline-files/E3N_Q8_alimentaire.pdf) consulté le 24/08/2020.

Les nomenclatures sont des objets particuliers par rapport aux questionnaires. Elles figurent généralement dans la documentation de l'enquête mais elles constituent des dispositifs autonomes, qui peuvent circuler dans de nombreuses enquêtes, voire dans d'autres documents (publications de la statistique publique, indicateurs pour les politiques publiques...). La nomenclature des professions et catégories socioprofessionnelles (PCS) est un exemple canonique pour la statistique publique, la sociologie et l'enseignement des sciences sociales en France. Mon travail de thèse m'a sensibilisée au caractère capital des « investissements de forme » que constituent les nomenclatures, pour reprendre les termes de Desrosières<sup>82</sup>.

J'ai montré, dans un article publié dans *Sociologie du travail*, comment en Europe centrale, la nomenclature des professions utilisée depuis 1989 contribuait à rendre invisible la catégorie des ouvriers<sup>83</sup>. En l'occurrence, la classification internationale type des professions de 1988 (CITP-88, ISCO-88 en anglais) s'est imposée dans tous les pays d'Europe centrale après la chute du communisme car les nomenclatures de l'époque communiste avaient perdu toute légitimité. Mais il s'agit d'une nomenclature des professions et non *socioprofessionnelle*. Elle décrit le marché du travail et non la société. Ce travail sur les nomenclatures m'a permis de réaliser que l'enjeu central n'est pas tant dans l'identification des items les plus détaillés (la litanie des professions particulières, de l'homme-grenouille à l'accordeur de piano) que dans la façon dont ces items sont agrégés en groupes de plus en plus vastes et de moins en moins nombreux, selon une logique d'arborescence. Selon cette logique, dans la CITP, l'homme-grenouille et l'accordeur de piano sont affectés au sous-groupe 73 « Artisans et ouvriers de la mécanique de précision, des métiers d'art, de l'imprimerie et assimilés » lui-même inclus dans le groupe 7 « Artisans et ouvriers des métiers de type artisanal ». Ils y rejoignent des professions typiquement ouvrières comme les mineurs, mais aussi des artisans. La CITP ne se soucie pas du statut d'emploi, qui relève d'une autre nomenclature (celle du statut d'activité). La CITP repose en effet sur le principe « un concept, une nomenclature », qui s'oppose directement à l'objectif des PCS d'offrir une vision synthétique des positions sociales et professionnelles<sup>84</sup>. Les deux principes sont défendables en théorie. En pratique, les chercheurs ont surtout accès

---

<sup>82</sup> « C'est l'ampleur de l'investissement de forme réalisé dans le passé qui conditionne la solidité, la durée et l'espace de validité des objets ainsi construits : cette notion a précisément l'intérêt de rapprocher les deux dimensions, économique et cognitive, de la construction d'un système d'équivalences ». A. Desrosières, *La politique des grands nombres, op. cit.*, p. 19, souligné par l'auteur.

<sup>83</sup> M. Plessz, « Les ouvriers en Europe centrale : la dissolution d'une catégorie sociale dans les statistiques », art cit.

<sup>84</sup> Emmanuel Pierru et Alexis Spire, « Le crépuscule des catégories socio-professionnelles », *Revue française de sociologie politique*, 2008, vol. 58, n° 3, p. 457-481.

aux niveaux les plus agrégés de la nomenclature (entre autres pour garantir la protection de données personnelles<sup>85</sup>) et parfois uniquement à des tableaux, ce qui ne leur permet pas de croiser les nomenclatures pour identifier par exemple les gens qui seraient à la fois « artisans et ouvriers de métier artisanal » et salariés. Pourtant, la liste des centaines de professions identifiées par les PCS et la CIP n'est pas forcément très différente. C'est l'arborescence qui regroupe ces professions en groupes (socio-)professionnels qui est décisive.

Les données sur les dépenses alimentaires dans l'enquête *Budget de famille* (BDF) de l'INSEE sont codées dans la nomenclature COICOP (*Classification of Individual Consumption by Purpose*) qui couvre toutes les dépenses, de l'éducation et la santé aux poissons frais et surgelés. Avec BDF, l'INSEE a recueilli (en 2011 et en 2017) les dépenses de 10 000 ménages résidant en France métropolitaine et 5 000 ménages d'Outre-mer. L'échantillonnage est fait par l'INSEE. Des enquêteur·ices visitent les ménages à leur domicile à deux reprises, font remplir un carnet de dépenses par chaque personne pendant toute une semaine, et administrent des questionnaires sur l'équipement du ménage, des pratiques domestiques (fréquence des repas à domicile), les dépenses qui ne sont pas assez fréquentes pour être captées par le carnet hebdomadaire (achat de mobilier, vêtements...). L'autoconsommation est également enregistrée. Toutes ces dépenses, recueillies sur des durées variables, sont ensuite codées dans la nomenclature COICOP (de façon partiellement automatisée) et converties en un budget annuel pour chaque ménage (les dépenses hebdomadaires sont multipliées par 52, les dépenses mensuelles par 12 etc.).

C'est à travers sa nomenclature qu'au sein de l'équipe Solal nous avons progressivement investi cette enquête. Un premier document de travail a dressé un état des lieux de ce que les nomenclatures disponibles permettaient de dire : Coline Ferrant a calculé les dépenses dans les différents postes de la nomenclature COICOP selon diverses variables (qui avaient chacune leur nomenclature) : la PCS du chef de ménage, la structure du ménage, le niveau d'éducation, l'âge, le revenu. Les dépenses alimentaires hors domicile sont apparues comme celles qui variaient le plus selon les caractéristiques du ménage<sup>86</sup>.

Mais la COICOP est un exemple typique des travers qui décrivait Boltanski à propos des taxonomies savantes :

---

<sup>85</sup> M. Plessz, « Un protocole pour une enquête par questionnaire anonyme au sens du Règlement européen », art cit.

<sup>86</sup> Coline Ferrant et Marie Plessz, « Structure des budgets alimentaires dans l'enquête Budget de famille 2011 », *ALISS Working Paper*, 2015, n° 02.

Chaque poste de la nomenclature prétend recouvrir un besoin effectif du consommateur et toutes les marchandises utilisées pour « satisfaire ce besoin » sont tenues pour équivalentes puisque également aptes à remplir une « fonction » essentielle et naturelle de la vie. (...) Parce qu'elles se contentent de présenter la part du budget familial consacré à la satisfaction des « besoins » qui correspondent à chacune des fonctions naturelles de la vie et postulent, par là même, l'existence de besoins stables dans le temps et similaires dans les différents groupes sociaux, ces enquêtes, tout en respectant les règles formelles qui doivent rendre possible la comparaison, (...) se ferment la voie des comparaisons réelles et s'interdisent l'étude comparée des consommations, à un moment donné du temps, des membres des différentes classes sociales, ou, ce qui revient au même, de l'évolution dans le temps des consommations<sup>87</sup>.

En l'occurrence, la COICOP est une nomenclature internationale produite par l'Organisation des nations unies, en 1999 pour la version actuellement utilisée. Elle est mobilisée au niveau mondial pour calculer les parités de pouvoir d'achat<sup>88</sup>. Au niveau national elle permet d'injecter la consommation des ménages dans les comptes nationaux et contribue au calcul de l'indice des prix à la consommation (l'inflation). Elle comprend cinq niveaux emboîtés, les trois premiers sont harmonisés internationalement, les niveaux 4 et 5 peuvent être adaptés par chaque pays<sup>89</sup>, le niveau 5 n'est pas disponible dans les fichiers de données diffusés par l'INSEE (il est trop détaillé pour que les dépenses sur une semaine soient fiables, mais il facilite le codage et les éventuelles conversions avec d'autres nomenclatures). Il semble que l'investissement de forme dont la COICOP est un des aboutissements soit une entreprise de longue haleine : Anne Lhuissier retrouve dans les années 1920 (et déjà dans un cadre international) des nomenclatures des consommations alimentaires très comparables avec la nomenclature actuelle<sup>90</sup>.

Au niveau le plus agrégé, nous avons la division 01 « Produits alimentaires et boissons non alcoolisées ». Elle contient le groupe 01.1 « Produits alimentaires », qui contient entre autres la classe 01.1.7 « Légumes y compris pommes de terre et autres tubercules ». Dans celles-ci figurent neuf sous-classes :

- 01.1.7.1 « Légumes frais à feuilles et à tiges, herbes aromatiques fraîches »,
- 01.1.7.2 « Choux frais » et d'autres groupes de légumes frais, puis
- 01.1.7.6 « Légumes surgelés non cuisinés »,

---

<sup>87</sup> Luc Boltanski, « Taxinomies populaires, taxinomies savantes: les objets de consommation et leur classement », *Revue française de sociologie*, 1970, vol. 11, n° 1, p. 37.

<sup>88</sup> Celles-ci permettent le calcul du Produit intérieur brut en parité du pouvoir d'achat, le PIB PPA, un indicateur central de richesse et de développement des pays.

<sup>89</sup> Il existe en fait différentes versions de la COICOP, même au sein de l'INSEE. Je n'entre pas dans les détails.

<sup>90</sup> Anne Lhuissier, *Institutions du repas : pratiques, réforme, connaissance (fin XIXe- fin XXe siècle)*, habilitation à diriger des recherches, Université d'Evry, Paris, 2020, p. 164 tableau 15.

- 01.1.7.7 « Légumes et plats à base de légumes, en conserve (hors pomme de terre),
- 01.1.7.8 « Légumes préparés et plats à base de légumes, frais et surgelés (sauf les plats à base de pommes de terre) »,
- 01.1.7.9 « Pomme de terre, autres tubercules, produits à base de pomme de terre et tubercules ».

Dans cette dernière sous-classe, figurent onze postes :

- 011790 Pommes de terre (non préparées) nouvelles et anciennes
- 011791 Ignames, madères, dachines et autres tubercules arrow root, cassave, songes
- 011792 Chips salées, aromatisées (chips moutarde, tomate...)
- 011793 Préparations fraîches à base de pomme de terre (purée fraîche, pommes dauphines)
- 011794 Préparations à base de Pommes de terre en conserve (gratin dauphinois, pommes boulangères, pommes conserve)
- 011795 Pommes de terre préparées surgelées (frites SAI, pommes noisettes, gratin dauphinois, poêlée)
- 011796 Purée en flocons, purée SAI
- 01179A Bananes vertes
- 01179B Fruits à pain
- 01179C Patates douces, malanga, taro
- 01179D Manioc, feuilles de manioc<sup>91</sup>.

La première sous-classe, « Pommes de terre » – le niveau le plus fin accessible aux chercheurs – mêle les pommes de terre, les chips et les frites surgelées. Ces trois produits peuvent sembler couvrir un même « besoin » (pour reprendre le terme de Boltanski) qui serait un « besoin de pomme de terre », autrement dit, ils sont à première vue substituables. Ou encore, du point de vue des filières de production ils sont trois débouchés possibles pour la matière première « pomme de terre ». Mais pour faire une sociologie de l'alimentation, mettre ensemble ces produits, masquer leurs frontières, conduit à voiler tout le jeu des distinctions sociales et morales qui se jouent dans les manières de consommer et de cuisiner, à travers le choix de produits frais ou transformés<sup>92</sup>, légers ou gras<sup>93</sup>, dignes d'un « vrai repas » ou simples en-cas<sup>94</sup>. J'étais confrontée au même problème qu'avec la CIP : les catégories les plus fines permettraient de faire les découpages qui répondent à mes questions sociologiques, mais elles ne sont pas diffusées. La logique d'agrégation ne répond pas à des problématiques sociologiques et conduit sans doute à masquer des clivages moins économiques que sociaux,

---

<sup>91</sup> Le côté exotique de certains postes nous rappelle que la nomenclature doit également servir dans les territoires d'outre-mer.

<sup>92</sup> M. Plessz, « Les légumes transformés : diversité des produits, diversité des usages sociaux », art cit.

<sup>93</sup> P. Bourdieu, *La distinction : critique sociale du jugement*, op. cit.

<sup>94</sup> Alan Warde et Luke Yates, « Understanding Eating Events: Snacks and Meal Patterns in Great Britain », *Food, Culture & Society*, 2017, vol. 20, n° 1, p. 15-36.

c'est-à-dire qui renvoient moins à des différences de dépenses qu'à des différences de pratiques alimentaires. Au sein de SOLAL, nous avons pu aller plus loin.

Nous avons décidé de classer autrement les postes détaillés pour générer une nomenclature des produits alimentaires qui nous permette de voir ces différences socialement significatives. Nous avons constitué un groupe de travail (principalement Anne Lhuissier, Séverine Gojard, Véronique Nichèle et moi-même). Nous avons négocié une convention avec l'INSEE nous donnant accès aux données au niveau le plus détaillé. Nous avons fait une revue de la littérature pour repérer les produits les plus probablement vecteurs de distinction sociale, et ceux qui pouvaient sans risque être regroupés. Nous avons épluché la nomenclature et listé les postes que nous voudrions déplacer – par exemple nous voulions créer une classe « plats cuisinés » plutôt que de laisser les plats cuisinés éparpillés dans les classes Féculents, Viande, Poisson, Légumes. Nous avons obtenu un financement, en participant au projet de recherche INNOV financé par un métaprogramme de l'INRA. Ce financement nous a permis de recruter une stagiaire et de réfléchir à nouveaux frais sur la question des produits transformés. Les administratrices de l'INSEE chargées de BDF nous ont invitées au comité d'exploitation de l'enquête 2017.

J'ai alors appris, grâce aux relations nouées avec ces administratrices, qu'une nouvelle version de la COICOP était en gestation à l'Organisation des nations unies (la COICOP-2018), qui finirait par être utilisée en France (il faut d'abord qu'elle soit validée à l'ONU, puis qu'Eurostat se l'approprie et donne les consignes aux États européens pour la mise en œuvre, et qu'enfin l'INSEE l'adopte). Cette nouvelle version de la COICOP corrigerait l'essentiel des problèmes que notre groupe de travail avait identifiés, par exemple en créant une classe pour les plats cuisinés. Nous avons alors réorienté notre effort sur la question des produits transformés. En profitant des contacts noués au sein du projet INNOV avec des chercheuses en génie alimentaire, des agronomes, des ingénieurs en base de données, nous avons mené une réflexion critique sur la nomenclature la plus fréquemment utilisée pour caractériser le degré de transformation des aliments, la nomenclature NOVA. Nous avons construit une table de correspondance entre la COICOP (au niveau le plus détaillé) et NOVA. Ceci nous a permis d'établir la part des produits frais et des produits les plus transformés dans le budget alimentaire des ménages français. Nous avons trouvé que les produits dits ultratransformés<sup>95</sup> représentaient

---

<sup>95</sup> Nova classe les produits en fonction de leur processus de fabrication, qui est approché par la liste d'ingrédients. Elle identifie quatre classes : les produits frais, les ingrédients culinaires, les produits

en moyenne 37% du budget des ménages français pour l'alimentation à domicile, une part peu sensible au niveau de diplôme et à la PCS de la personne de référence, mais plus élevée quand le ménage est plus jeune ou compte des enfants. Bien sûr la correspondance entre COICOP et NOVA repose sur un certain nombre d'approximations, par exemple le poste 011253 « Pâté et rillettes frais, y compris galantine, fritons, grillons, saucisse à tartiner, rillauds...frais ou surgelé » regroupe des produits ultratransformés et des produits transformés selon des procédés traditionnels. Ces imprécisions rappellent combien la construction de tables de passages reste une opération de traduction, toujours imparfaite. Elles rappellent aussi combien les ménages ont peu accès aux informations sur les procédés de fabrication agroalimentaires, même en lisant la liste des ingrédients. Cette table de passage devient ensuite un dispositif relativement autonome : elle a été reprise, et révisée, par des collègues de l'INSEE La Réunion pour analyser les consommations alimentaires sur l'île<sup>96</sup>.

Vu les difficultés que posent les nomenclatures on pourrait envisager de s'en passer. Les premières données alimentaires que j'ai mobilisées n'avaient pas de nomenclature pour catégoriser les produits alimentaires. Dans le panel Kantar que j'ai exploitées (données de 2007), on trouvait des catégories de produits qui ne formaient pas une arborescence mais simplement une liste (c'était la variable VF). Kantar utilisait ces catégories principalement pour le codage des caractéristiques des produits : la catégorie « légumes appertisés » avait entre autres comme caractéristiques « quel légume ? », « bio ? » et « nombre de boîtes ». Pour un autre produit, les caractéristiques sont différentes. Kantar n'a pas de nomenclature des catégories de produits. Ceci permet au producteur de la base de données de rajouter les produits au fur et à mesure qu'ils apparaissent sur le marché sans devoir faire « l'investissement de forme » nécessaire pour le placer dans une nomenclature. De fait aujourd'hui, le panel n'utilise même plus de catégories de produit. La variable VF a disparu.

En apparence, cette souplesse semble permettre à Kantar d'absorber les changements incessants qui traversent le marché des produits alimentaires. Tout peut entrer et sortir de la liste des produits et des caractéristiques. En pratique toutefois, cette souplesse est un vrai casse-

---

transformés et les produits ultratransformés. Les produits transformés sont des produits transformés selon des procédés culinaires « traditionnels », comme le pain, ou une charcuterie artisanale. Les produits ultratransformés sont identifiables par la présence d'ingrédients non culinaires, c'est-à-dire qui ne figurent pas dans les recettes de cuisine domestique (par exemple le sirop de glucose-fructose, les émulsifiants, agents de texture, colorants). Carlos Augusto Monteiro et al., « The UN Decade of Nutrition, the NOVA food classification and the trouble with ultra-processing », *Public Health Nutrition*, 2018, vol. 21, n° 1, p. 5-17.

<sup>96</sup> Document en cours de publication. Claire Grangé, « Habitudes alimentaires des Réunionnais en 2017 », INSEE 2021.

tête pour *objectiver* ces changements : des ingénieurs en base de données et en agronomie d'INRAE travaillent à reconstruire *a posteriori* la continuité entre les années successives de Kantar, à faire en sorte que des catégories de produits (qui ne peuvent plus être simplement les VF aux contours sans cesse mouvants) se correspondent d'une année sur l'autre. Cet « investissement de forme *a posteriori* » a un coût en ressources cognitives et humaines très important. C'est d'autant plus paradoxal que Kantar est un panel, au sens où les mêmes individus sont interrogés plusieurs années de suite : ce que les sciences sociales considèrent comme les données les plus riches et les plus coûteuses à collecter, Kantar l'utilise principalement parce que cela évite de reconstituer chaque année un échantillon, tout en se souciant très peu de rendre exploitable la dimension longitudinale de la base de données ainsi constituée.

On peut alors identifier deux aspects critiques des nomenclatures pour les sociologues, dans une perspective configurationnelle. Je l'ai dit plus haut, les catégories les plus agrégées sont des investissements de forme qui affectent notre perception du réel et requièrent la plus grande vigilance, quand bien même les niveaux les moins agrégés seraient découpés de façon très satisfaisante. Mais l'élaboration des niveaux les plus détaillés, la collecte et l'archivage des données à ce niveau de détail sont tout aussi cruciaux même si les données ne sont pas diffusées, car c'est ce niveau le plus fin de la nomenclature qui permet de traduire précisément une nomenclature dans une autre. Or cette traduction n'est pas seulement utile pour examiner les données sous un autre angle de recherche, comme nous l'avons fait en passant de COICOP à NOVA ; elle est aussi inéluctable dès lors qu'on se projette sur une période de temps un peu longue.

### 3. Enquêtes quantitatives et sociologie processuelle

La sociologie du changement social, en particulier l'approche processuelle que j'ai présentée au chapitre 3 (ou sa version praxéologique au chapitre 4 sous le terme « d'incessant devenir » du social), entretient un rapport ambivalent avec les enquêtes quantitatives. D'un côté on a parfois accusé les enquêtes par questionnaire de figer et de réifier le social et les individus à un moment du temps, de n'offrir qu'une photo et non un film ou un récit. C'est le point de vue des méthodologues de la théorie de la pratique esquissé à la fin du chapitre 4<sup>97</sup>. D'un autre côté, les enquêtes quantitatives sont un matériau de prédilection de la sociologie du changement

---

<sup>97</sup> C. Bueger, « Pathways to practice », art cit ; D. Nicolini, « Practice Theory, Work, and Organization », art cit.

social<sup>98</sup>. Mais au-delà, quand il s'agit de documenter l'émergence d'une pratique plutôt que de décrire un phénomène dont on affirme d'emblée qu'il est « nouveau », les enquêtes quantitatives, les chiffres comparables produits à différentes dates deviennent une source indispensable. À tel point que Christiane Grignon écrivait :

« On ne peut reconstituer et si possible interpréter ce qui apparaît comme un changement social qu'en s'appuyant sur des données quantitatives. Ce principe s'applique particulièrement à l'étude de la consommation : pour tout ce qui touche à l'évolution des goûts, le recours à la statistique est la condition d'une comparaison rigoureuse entre le passé et le présent »<sup>99</sup>.

Si une enquête quantitative est presque toujours statique, répéter la même enquête à intervalles réguliers permet de saisir le devenir de nos sociétés, que ce soit au niveau de ses « structures » sociales, démographiques, économiques ou au niveau des pratiques quotidiennes de ses membres comme l'alimentation. Mais deux questions émergent aussitôt, en apparence très pratiques, en réalité très sociologiques.

La première : à quelle fréquence faut-il répéter l'enquête ? Cela dépend de ce que l'on observe. Claude Grignon disait que selon que l'on observe les produits ou les manières de table, le changement semble rapide ou lent<sup>100</sup>. Les enquêtes sur les premiers devraient donc être plus rapprochés que sur les secondes. C'est ce que fait l'INSEE d'une certaine façon, puisque l'enquête *Budget de famille* a lieu tous les cinq ans environ tandis que l'enquête *Emploi du temps* a lieu tous les dix ans. À l'inverse, je ne peux pas être convaincue quand Jean-Pierre Poulain affirme identifier une « évolution des manières de manger » (repas simplifiés et moins nombreux) en comparant deux enquêtes réalisées en 1995 et 1997<sup>101</sup>. L'ensemble de la sociologie de l'alimentation nous indique en effet que les manières de manger ont une forte inertie : le rythme des trois repas par jour a commencé à se construire au moyen-âge<sup>102</sup> et est toujours bien présent dans les années 2000<sup>103</sup>. On peut comprendre l'impatience du chercheur à répéter son enquête le plus tôt possible pour pouvoir, très vite, objectiver des changements qu'il

---

<sup>98</sup> Michel Forsé, « Sept dimensions du changement social », *L'Année Sociologique*, 2001, Vol. 51, n° 1, p. 51-101 ; L. Dirn, *La société française en tendances*, op. cit.

<sup>99</sup> Christiane Grignon, « Évolutions de la consommation alimentaire en France », *Économie et Finances agricoles*, 1999, n° 301, p. 40.

<sup>100</sup> Claude Grignon, « Les enquêtes sur la consommation et la sociologie des goûts », *Revue économique*, 1988, p. 15-32.

<sup>101</sup> Jean-Pierre Poulain, *Sociologies de l'alimentation*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Presses universitaires de France, 2013, p. 59.

<sup>102</sup> Claude Grignon, « La règle, la mode et le travail : la genèse sociale du modèle des repas français contemporain » dans Maurice Aymard, Claude Grignon et Françoise Saban (dir.), *Le temps de manger : alimentation, emploi du temps et rythmes sociaux*, Paris (FRA), Maison des Sciences de l'Homme, 1993, p. 275-321.

<sup>103</sup> A. Lhuissier et al., « Who still eats three meals a day? Findings from a quantitative survey in the Paris area », art cit.

soupçonne. Une carrière académique peut paraître bien courte face à la lenteur avec laquelle se transforment notre structure sociale comme nos pratiques. Les cohortes épidémiologiques sur lesquelles j'ai travaillé me le rappellent : les questionnaires alimentaires sont administrés tous les 5 ans, pas plus même si j'adorerais voir l'alimentation des participants changer en fonction des événements biographiques qu'ils vivent. Et si la cohorte Gazel permet aujourd'hui étudier presque 30 ans de la vie de 20 000 personnes, c'est parce qu'elle a été lancée en 1989 – j'avais neuf ans.

La seconde question est bien plus épineuse : comment répéter à l'identique une enquête dans une société qui a changé ? Rappelons que pour pouvoir comparer en toute rigueur deux vagues d'une enquête, il faut que le protocole d'échantillonnage, la formulation des questions et des réponses soient identiques – et que leur sens n'ait pas changé<sup>104</sup>. Mon expérience de recherche en Europe centrale était un cas extrême : les services statistiques, les nomenclatures, les enquêtes avaient été transformés par la chute du communisme. Ma stratégie a consisté à me focaliser sur des indicateurs relativement rudimentaires, convenus de longue date comme l'âge ou le fait d'avoir achevé ses études secondaires (niveau baccalauréat). On trouve ces indicateurs dans les recensements avant, pendant et après le communisme. Mais, comme le rappelait François Héran, cela nous réduit souvent à étudier les phénomènes les plus consensuels et légitimes<sup>105</sup>. Cela en outre ne nous prémunit pas contre le risque qu'une même variable (le fait d'avoir le niveau bac) ait un sens tout différent selon le contexte : en Hongrie encore plus qu'en France, dans l'Entre-deux-guerres, les bacheliers étaient une élite minuscule. Dans les années 2000 les études secondaires sont banalisées.

Les obstacles auxquels on se heurte quand on cherche à décrire quantitativement la transformation des structures et pratiques sociales sur le temps relativement long reflètent ainsi l'historicité des processus d'inscription que sont les enquêtes statistiques. Les « investissements de forme » doivent être réitérés, en révisant les nomenclatures pour qu'elles permettent toujours de découper le réel de façon pertinente – sachant que toute modification rend plus difficile la comparaison avec les vagues antérieures. Ainsi les PCS n'ont été profondément révisées qu'en 1982 et aujourd'hui. Ajouter de nouveaux métiers dans la nomenclature existante ne met pas

---

<sup>104</sup> La « deuxième vague » de l'épidémie de coronavirus en offre un exemple frappant. Un même dispositif et de mêmes catégories de recueils ne donnent pas de résultats comparables à quelques mois d'intervalle : le nombre de cas positifs par jour en mars et en septembre 2020 ne peut pas s'interpréter de la même façon et le lien statistique avec le nombre d'hospitalisation et de décès a complètement changé.

<sup>105</sup> F. Héran, « L'assise statistique de la sociologie », art cit.

en péril la comparabilité entre les vagues, mais en 1982 les grands groupes ont été redécoupés et des métiers déplacés d'un groupe à l'autre<sup>106</sup>.

L'historicité des processus d'inscription c'est aussi l'historicité des institutions et des techniques de collecte. L'histoire des enquêtes sur l'alimentation l'illustre à merveille<sup>107</sup>. Je prendrai un seul exemple : si Claude et Christiane Grignon ont pu analyser la transformation des consommations alimentaires des ménages français de 1965 à 1991 grâce aux enquêtes Alimentation de l'INSEE<sup>108</sup>, je crains qu'il soit impossible de prolonger ce portrait au-delà de 1991, ni même d'en faire un deuxième de 1991 à nos jours. Le choix de l'INSEE d'interrompre l'enquête Alimentation<sup>109</sup> signifie entre autres, qu'il n'y a plus de collecte fiable des approvisionnements alimentaires du point de vue des quantités<sup>110</sup>. La collecte des quantités dans *Budget de famille* est un exercice extrêmement difficile et encore largement insatisfaisant aux yeux mêmes des personnes qui sont responsables de l'enquête. Les dépenses donnent des consommations une image distordue par l'évolution de la qualité et des prix des produits. Le dispositif d'inscription a lui-même évolué avec l'introduction de la nouvelle nomenclature à partir de 2006, ce qui rend la période 1991-2006 difficile à étudier et à comparer à l'après. La dernière enquête *Budget de famille* actuellement collectée date de 2016-2017. Cela signifie que les trois vagues comparables couvrent « seulement » dix ans.

J'ai toujours privilégié l'analyse d'enquêtes existantes à la construction d'une nouvelle enquête. Mon désir de saisir le processus social dans sa dimension diachronique me pousse à privilégier des séries d'enquêtes ou des cohortes qui couvrent plusieurs années – plusieurs décennies si possible. Or pour ces types de sources, le terme « d'investissement » se justifie pleinement. L'investissement économique et cognitif que représentent les séries de grandes enquêtes nationales est considérable. Le retour sur investissement aussi (à condition qu'il y ait suffisamment de sociologues pour analyser les données et rentabiliser la mise de départ). Certes ces enquêtes ne couvrent pas tous les aspects des pratiques alimentaires que je voudrais pouvoir observer. La sociologie des pratiques alimentaires aspire à décrire les usages et détournements

---

<sup>106</sup> Alain Desrosières et Laurent Thévenot, *Les catégories socio-professionnelles*, Paris, La découverte, 1988.

<sup>107</sup> A. Lhuissier, *Institutions du repas : pratiques, réforme, connaissance (fin XIXe- fin XXe siècle)*, op. cit.

<sup>108</sup> C. Grignon et C. Grignon, « Long-term trends in food consumption: a French portrait », art cit.

<sup>109</sup> À cette date l'INSEE a remis à plat et « rationalisé » tout son dispositif d'enquêtes récurrentes. Le choix a été fait d'arrêter l'enquête sur l'alimentation et d'utiliser *Budget de famille* pour collecter des informations sur la consommation alimentaire.

<sup>110</sup> L'enquête INCA (Enquête individuelle nationale des consommations alimentaires) réalisée par l'AFSSA puis l'ANSES, pose des problèmes de comparaison encore plus importants puisqu'aucune des trois enquêtes (1998, 2006 et 2014) n'a le même protocole de recueil des données alimentaires

de produits, les compétences et la délégation des tâches, les négociations et les conflits<sup>111</sup>. Mais je préfère la frustration de ne pas disposer exactement des variables que je voudrais, à la frustration de travailler sur des échantillons trop petits<sup>112</sup>, au doute quant à la qualité de l'échantillonnage et surtout à l'impossibilité de déployer une approche dynamique<sup>113</sup>. Enfin, les enquêtes existantes recèlent bien plus de possibilités qu'on pourrait le croire à première vue. Mon intérêt pour la théorie des pratiques m'a encouragée à les exploiter.

### **III — RENFORCER L'ARTICULATION ENTRE MÉTHODES QUANTITATIVES ET THÉORIE DES PRATIQUES**

---

La théorie des pratiques encourage à décentrer le regard par rapport aux individus, à saisir les pratiques tant par leurs mises en œuvre que par le sens qu'elles revêtent, et à les voir comme des processus en train de se déployer. A priori, les méthodes quantitatives ne sont pas les mieux armées pour répondre à ces défis. Mais quand on lit des travaux qualitatifs qui se réclament de la théorie des pratiques, rares sont ceux qui sont en mesure de mettre en œuvre tous les aspects de la théorie : par exemple beaucoup sont statiques, et beaucoup cernent soit les performances des individus soit la constitution de la pratique comme entité par les prescripteurs des pratiques. Le fait qu'on ne puisse sans doute pas documenter tous les aspects des pratiques avec une source quantitative (surtout avec une seule), ne me semble donc pas un obstacle suffisant pour ne rien tenter. Les données sur les achats alimentaires et sur les emplois du temps me semblent offrir des prises pour une sociologie quantitative des pratiques. Mon effort s'est porté dans trois directions : s'éloigner des individus, traduire les concepts en mesures empiriques, et au final renforcer la théorie.

#### **1. S'éloigner des individus**

Il ne faudrait pas se méprendre sur l'enjeu qu'il y a, dans le cadre de la théorie des pratiques, à s'éloigner des individus. Il ne s'agit pas de récuser tout échantillonnage d'individus,

---

<sup>111</sup> F. Régnier, A. Lhuissier et S. Gojard, *Sociologie de l'alimentation*, op. cit.

<sup>112</sup> Au sein de la communauté des sociologues, il me semble que les enquêtes comptant moins de 1 000 individus sont considérées comme petites. Si l'échantillon est trop petit, on peine à trouver des résultats significatifs ; on doit limiter le nombre de variables dans les régressions ; on est obligé de regrouper les modalités d'une variable qui sont trop rares, on ne peut pas analyser ou comparer des sous populations (par exemple les différentes classes d'âge), on ne peut pas analyser les phénomènes peu fréquents.

<sup>113</sup> Par ailleurs, après avoir travaillé sur les sources statistiques d'Europe centrale communiste et postcommuniste, la frustration que je peux éprouver avec les sources disponibles sur l'alimentation est très supportable.

que ce soit pour une enquête qualitative ou quantitative<sup>114</sup>, mais et de réduire autant que possible le rôle que l'on attribue à leur « agentivité » (*agency*)<sup>115</sup>, leur libre-arbitre ou leurs préférences individuelles.

Il est possible de s'éloigner des individus même avec des enquêtes quantitatives récoltées auprès d'un échantillon de personnes. L'enquête *Emploi du temps* l'illustre bien<sup>116</sup>. Elle comprend plusieurs questionnaires et un carnet par personne de plus de 15 ans, qui couvre 24 heures et est découpé en tranches de 10 minutes dans l'enquête de 2010.

Figure 16 : Le modèle de remplissage du carnet de l'Enquête *Emploi du temps* fourni aux enquêtés

Décrivez vos différentes occupations de la journée :		Faites-vous autre chose en même temps ? (lecture, conversation, radio, TV...)
18 h 00	Je rentre du travail avec un collègue	Conversation
19 h 00	Je me repose sur le canapé	J'écoute de la musique
19 h 00	Je pars pour le supermarché	
19 h 00	Je fais des courses pour le dîner	
19 h 00	Trajet retour du supermarché	
19 h 00	Je surveille ma nièce qui fait ses devoirs	
20 h 00	Je prépare le dîner	Je garde ma nièce
20 h 00	Je mange avec ma femme, mon frère et ma nièce	Conversation
20 h 00	Je range la cuisine	J'écoute la radio
20 h 00	Je discute en ligne avec un ami sur messagerie instantanée (ordinateur)	Je grignote des biscuits

Source : Dictionnaire des codes Enquête *Emploi du temps* 2009-2010, INSEE.  
J'ai souligné en rouge les items qui font référence à l'alimentation

Les enquêtés rédigent leurs activités dans leur propres mots (ils doivent aussi cocher des cases indiquant où et avec qui ils se trouvaient). Ces phrases sont ensuite codées en activités, à l'aide du système SICORE<sup>117</sup> et d'une nomenclature des activités.

<sup>114</sup> Communication personnelle de Bente Halkier lors d'un atelier doctoral à La Sage (Suisse), 5-8 octobre 2018.

<sup>115</sup> T.R. Schatzki, *Social Practices*, op. cit., introduction ; T.R. Schatzki, *The site of the social*, op. cit., p. 191 sq.

<sup>116</sup> Techniquement l'enquête *Emploi du temps* échantillonne des logements et recueille les emplois du temps de tous les habitants du logement âgés de 15 ans et plus (enquêtes de 2018).

<sup>117</sup> Le système SICORE est un ensemble de programmes et de bases de connaissances qui permet à l'INSEE d'automatiser le codage de très nombreuses variables textuelles, par exemple passer de l'intitulé de la profession « en clair » tel que rédigé par un enquêté à un code PCS. En général les ambiguïtés et anomalies qui restent après le codage par SICORE sont levées par des humains qui relisent les intitulés et les codent en fonction de leur contexte. Voici un exemple relaté par Thibaut de Saint Pol (communication personnelle, 23 juin 2017) : une répondante avait une dizaine d'activités « repas » dans sa journée. La technicienne chargée de vérifier le codage relit le questionnaire papier et constate que la personne est une agricultrice qui nourrit les

Dans l'enquête *Emploi du temps* on peut considérer différents individus statistiques : les ménages qui ont été échantillonnés, les personnes qui ont rempli un questionnaire, une tranche horaire ou encore une activité (par exemple tous les épisodes qui ont été codés « repas »). On peut ainsi s'éloigner empiriquement des individus, et donc des questions de leurs choix, préférences et contraintes. Dans l'article coécrit avec Fabrice Étilé<sup>118</sup>, j'ai calculé le temps passé à cuisiner par l'ensemble des adultes du ménage. Je souhaitais en effet m'éloigner des débats sur le partage du temps de travail domestique sans pour autant ignorer le fait que ce partage a légèrement évolué. En outre, dans cet article j'introduisais une réflexion sur le lien entre différentes pratiques. Je cherchais à savoir s'il était de plus en plus fréquent de prendre un repas chez soi sans avoir cuisiné. Abbott reprochait aux recherches quantitatives de trop souvent partir du principe qu'un phénomène ne peut être expliqué que par un phénomène de taille équivalente ou plus gros (par exemple, l'action d'un individu peut être expliquée par ses caractéristiques, par son ménage, par les caractéristiques de sa région de résidence). En introduisant le nombre de repas pris au domicile parmi les variables « explicatives » des temps de cuisine du ménage, je raisonnais dans l'autre sens : l'action du ménage dépendait en partie de ses autres pratiques.

Dans l'article coécrit avec Stefan Wahlen<sup>119</sup>, je vais plus loin puisque les pratiques sont les unités d'analyse. Notre analyse sociologique porte sur cinq pratiques : manger un repas, manger un en-cas, cuisiner, faire les courses, nettoyer (qui inclut mettre la table, faire la vaisselle, ranger la cuisine). Nous exploitons l'enquête *Emploi du temps* néerlandaise de 2010 dont les 2005 enquêtés ont complété un carnet pendant sept jours consécutifs. Nos individus statistiques sont les milliers d'épisodes qui ont été codés comme relevant des pratiques qui nous intéressent. Nous générons de nouvelles variables qui décrivent la temporalité de ces épisodes : durée, heure de début, activité précédente. D'autres variables sont calculées à l'échelle des journées de chaque individu par exemple la durée totale de l'activité, et sa périodicité (combien de fois par jour). Nous faisons l'analyse statistique de toutes ces variables : nous calculons des moyennes, des médianes, des écarts-types. Ainsi nous utilisons l'enquête *Emploi du temps* pour analyser non les comportements des Néerlandais et leurs déterminants mais les caractéristiques temporelles des pratiques liées à l'alimentation dans le contexte de la société néerlandaise en

---

animaux de sa ferme tout au long de sa journée : elle a écrit dans le carnet « repas des poules », « repas des moutons »... La technicienne corrige alors le codage.

<sup>118</sup> M. Plessz et F. Étilé, « Is Cooking Still a Part of Our Eating Practices? », art cit.

<sup>119</sup> M. Plessz et S. Wahlen, « All practices are shared, but some more than others », art cit.

2010. Nous montrons combien la temporalité varie d'une pratique à l'autre<sup>120</sup> et nous décrivons comment le temps crée des liens entre certaines pratiques (par exemple la séquence cuisiner-manger un repas-ranger) mais pas d'autres (faire les courses et manger un en-cas sont relativement déconnectés des autres pratiques du point de vue de la temporalité).

Dans mon travail en cours sur *Budget de famille*, j'essaie aussi de réunir des informations sur divers aspects des pratiques et sur diverses pratiques alimentaires. On connaît BDF comme une enquête sur les dépenses mais le questionnaire est bien plus riche. Il inclut un module très détaillé sur l'autoconsommation qui permet de décrire la production domestique (jardin potager, lapins et volaille, pêche). Les ménages répondent à des questions sur la fréquence à laquelle ils prennent leurs repas à domicile, ce qui permet de mieux comprendre l'articulation entre les achats alimentaires et les dépenses de restauration. Ces dernières couvrent les dépenses en restauration commerciale (restaurants, bars, café) et en restauration collective (restaurant d'entreprise, cantine), même s'il n'y a aucun détail (on ne sait pas si les dépenses renvoient à des boissons ou des aliments, combien de repas et de convives étaient concernés, ni ce qui a été mangé). On recense l'équipement électroménager des ménages. Enfin un bref module relève la participation de chaque membre du ménage aux tâches domestiques, avec un niveau de détail très satisfaisant concernant l'alimentation, puisqu'on trouve la cuisine de tous les jours, la cuisine de réception, les courses, la vaisselle, le jardinage et le ménage. Ces informations devraient permettre de mieux comprendre le lien entre dépenses et pratiques alimentaires.

C'est dans les données des cohortes épidémiologiques qu'il me paraît le plus difficile de quitter l'échelle individuelle et de documenter les pratiques, car il y a très peu d'information sur chaque pratique. Le chapitre 6 illustrera au moins deux manières d'en tirer parti : comparer des pratiques, par exemple manger, boire et fumer ; et saisir les dynamiques d'adoption, abandon et reconfiguration de pratiques à l'échelle individuelle, ce que les enquêtes BDF et *Emploi du temps* ne permettent pas.

## 2. Traduire les concepts

Les données permettent donc de documenter des pratiques concrètes. Mais les concepts de la théorie des pratiques sont particulièrement abstraits. Le passage des concepts théoriques aux variables est toujours une opération de traduction. Quand elle est réussie, elle fait l'objet

---

<sup>120</sup> En analysant les moyennes et les variances, nous montrons que la plus ou moins grande variabilité des temporalités d'un individu à l'autre est aussi une caractéristique des pratiques : les en-cas par exemple ont des durées et des horaires très variés d'un individu à l'autre. Les repas sont beaucoup plus homogènes.

d'un tel consensus qu'elle devient évidente (par exemple la PCS comme indicateur de la position sociale). Dans le cas des concepts de la théorie des pratiques, très peu avaient été opérationnalisés avec des méthodes quantitatives quand je me suis intéressée à la question. L'article de Southerton *et al*<sup>121</sup> sur l'évolution des pratiques de lecture constitue une exception intéressante : les auteurs distinguent trois dimensions dans l'évolution d'une pratique (recrutement ou défection de pratiquants, diversification des formes de pratiques, variation dans la part de pratiquants intensifs et occasionnels<sup>122</sup>). Ils construisent ensuite des indicateurs pour ces trois dimensions qu'ils mesurent dans des enquêtes *Emploi du temps* de divers pays européens.

J'ai moi aussi raisonné selon cette logique d'indicateur. Cette étape du travail sociologique revêt une grande importance à mes yeux. Cette importance est souvent matérialisée par un tableau qui établit la correspondance entre concepts et mesure empirique. Par exemple, dans l'article intitulé *Fresh is best*<sup>123</sup>, je propose des indicateurs du mode d'engagement et du degré d'investissement (*mode of engagement* et *degree of commitment*) dans la consommation de légumes. Ces indicateurs étaient spécifiques à l'enquête utilisée puisque le mode d'engagement était saisi par la consommation de légumes frais ou transformés, et le degré d'engagement par la réponse à une question sur le fait de passer le moins de temps possible à cuisiner. Ils n'étaient donc guère transposables à une autre étude. Dans l'article où Stefan Wahlen et moi tentons d'opérationnaliser l'idée que certaines pratiques sont plus partagées que d'autres<sup>124</sup>, nous identifions dans la littérature trois caractéristiques de cette notion (les pratiques peuvent être partagées parce que beaucoup de gens participent, parce que les gens qui participent sont très investis, ou parce qu'ils pratiquent de façon très similaire). Nous montrons ensuite que cette dernière caractéristique peut s'approcher empiriquement par la concentration temporelle des pratiques selon les différentes dimensions de la temporalité déjà mobilisées par Southerton<sup>125</sup>. Nous construisons des indicateurs de participation, d'investissement et de concentration, ces derniers étant déclinés pour chaque dimension de la temporalité. Ensuite l'analyse empirique consiste principalement à mesurer ces indicateurs pour

---

<sup>121</sup> Dale Southerton et al., « Practices and trajectories: a comparative analysis of reading in France, Norway, the Netherlands, the UK and the U.S.A », *Journal of Consumer Culture*, 2012, vol. 12, n° 3, p. 237-262.

<sup>122</sup> C'est-à-dire dans le *degree of commitment*.

<sup>123</sup> M. Plessz et S. Gojard, « Fresh is Best? Social Position, Cooking, and Vegetable Consumption in France », art cit, en particulier tableau 1 p. 176.

<sup>124</sup> M. Plessz et S. Wahlen, « All practices are shared, but some more than others », art cit.

<sup>125</sup> D. Southerton, « Analysing the Temporal Organization of Daily Life: Social Constraints, Practices and their Allocation », art cit ; Gary Alan Fine, *Kitchens : the culture of restaurant work*, Berkeley, University of California Press, 1996, 303 p. p.

chacune des cinq pratiques étudiées. Il apparaît alors que manger un repas est une pratique très partagée dans tous les sens du terme (participation, investissement et concentration temporelle) tandis que faire les courses alimentaires est partagée surtout au sens où presque tout le monde fait les courses (mais selon des temporalités variables). Manger un en-cas n'est pas une pratique très partagée (elle est rare, prend peu de temps et selon une temporalité qui varie beaucoup d'un épisode à l'autre). Cette opérationnalisation empirique pourrait être appliquée à d'autres pratiques et dans d'autres sociétés : au moins 22 pays ont réalisé au moins une enquête *Emploi du temps*<sup>126</sup>.

Un autre aspect, peut-être plus original, de mon effort pour traduire les concepts de la théorie des pratiques dans des opérations empiriques a consisté à proposer une lecture praxéologique de techniques statistiques existantes, en lien avec une réflexion sur le statut et le sens de la causalité en sociologie.

La régression multivariée, qui a profondément renouvelé la sociologie quantitative, est aujourd'hui en concurrence d'une part avec les techniques « non supervisées » de *machine learning*<sup>127</sup>, d'autre part avec les ambitions modélisatrices issues de l'économétrie. Les associations « nettes des associations avec les autres variables » que révèle une régression multivariée ne sont pas des effets causaux, on l'aura compris<sup>128</sup>. Ceci conduit certains collègues à abandonner la « simple » régression logistique ou linéaire pour des modélisations économétriques plus sophistiquées (variables instrumentales, doubles moindres carrés...). Mais parfois, tout ce que l'on cherche ce sont des associations.

En l'occurrence dans la perspective de la théorie des pratiques, la notion de lien, d'association a toute sa place. Ainsi dans l'article *Fresh is best* j'utilise la régression pour cerner empiriquement les limites du « *block of doings and sayings* » que constitue la consommation de légumes vue comme pratique. Les associations me permettent de dire que cuisiner fait partie de ce bloc, tandis que faire les courses est relativement déconnecté. Utiliser non de simples coefficients de corrélation mais des régressions me permet d'affirmer que ce lien n'est pas dû aux autres variables du modèle ( par exemple la composition du ménage et l'âge de la personne

---

<sup>126</sup> Center for time use research, liste des enquêtes incluses dans la *Multinational time-use survey*, <https://www.timeuse.org/mtus/surveys>, consultée le 09 septembre 2020.

<sup>127</sup> Julien Boelaert et Étienne Ollion, « The Great Regression », *Revue française de sociologie*, 2018, vol. 59, n° 3, p. 475-506.

<sup>128</sup> D.B. Petitti, « Associations Are Not Effects », art cit ; J.D. Angrist et J.-S. Pischke, *Mostly harmless econometrics : an empiricist's companion*, op. cit.

responsable des achats, qui affectent à la fois les achats de légumes frais et l'investissement dans la cuisine).

Je suis le même raisonnement dans l'étude des temps passés à cuisiner avec Fabrice Étilé<sup>129</sup> : le temps passé à cuisiner est la variable dépendante de régressions dans lesquelles figurent le nombre de repas pris au domicile. Le coefficient estimé pour le nombre de repas est une mesure de l'association, donc de la force du lien entre les pratiques que sont la cuisine et le repas. Il ne peut être attribué à la structure de la population puisque j'ai inclus dans le modèle les variables qui la décrivent (composition du ménage, diplôme, participation au marché du travail etc). Dans cet article il est d'autant plus important de contrôler la structure de la population que je m'intéresse aux évolutions entre 1985 et 2010, or la structure de la population change sur cette période.

L'intérêt de passer par la théorie des pratiques pour tenir ce raisonnement est que la théorie des pratiques nous dispense de raisonner en termes causaux. La transformation de la cuisine et du repas sont concomitantes, elles s'affectent l'une et l'autre, voire elles sont deux aspects du même processus, le lent (et infini) devenir des pratiques alimentaires américaines. Ces pratiques reposent de plus en plus sur les repas hors domicile, sur la vente à emporter et les plats préparés, ce qui signifie prendre moins de repas chez soi et moins cuisiner même quand on mange chez soi. Mais essayer de désigner une variable « expliquée » et des variables « explicatives » n'aurait pas grand sens.

L'idée sous-jacente est que la causalité n'est qu'un type de relations parmi d'autres entre phénomènes sociaux. Schatzki, qui définit les relations causales comme *bringing about* ou *lead to*, identifie plusieurs autres relations. Dans *The site of the social* il décrit en outre comme relations sociales les relations spatiales, l'intentionnalité et la préfiguration, définie comme « *how the world channels forthcoming activity... by qualifying the possible paths it can take* »<sup>130</sup>. Il identifie causer, préfigurer, être intelligible (le sens que nous donnons aux objets) et constituer (ou co-constituer).<sup>131</sup> Un objet matériel constitue une pratique en étant indispensable à sa mise en œuvre, ou en lui donnant des caractéristiques spécifiques parce qu'il est régulièrement mobilisé par la pratique ; mais la pratique constitue aussi cet objet.

---

<sup>129</sup> M. Plessz et F. Étilé, « Is Cooking Still a Part of Our Eating Practices? », art cit.

<sup>130</sup> T.R. Schatzki, *The site of the social*, op. cit., p. 41-44. L'auteur précise qu'il peut exister d'autres types de relation.

<sup>131</sup> Theodore Schatzki, « Materiality and Social Life », *Nature & Culture*, 2010, vol. 5, n° 2, p. 140.

Schatzki ne détaille guère les caractéristiques des relations de préfiguration et de coconstitution. Il donne l'exemple des relations de pouvoir chez Foucault, qui relèvent selon lui de la préfiguration. Les affinités électives chez Weber me semblent être un autre bon exemple de relation non causale entre deux phénomènes sociaux. Ces relations ne sont pas à sens unique, elles ne supposent pas l'antériorité qui est la marque ultime de la relation de causalité : les deux phénomènes en relation peuvent être concomitants, imbriqués, et s'affecter mutuellement. Ainsi, la causalité ne saurait épuiser les processus qui font tenir les ordres sociaux ensemble, qui les ordonnent continuellement. L'identification causale ne saurait être la seule finalité des méthodes quantitatives. Les interprétations causales des régressions multivariées sont sans aucun doute excessives dans de nombreux cas, mais les régressions ont toute leur place dans les méthodes configurationnelles et dans une sociologie processuelle et relationnelle, en particulier dans une approche par les pratiques.

Ces réflexions donnent tout leur sens à l'intérêt persistant en sociologie pour les techniques statistiques dites descriptives comme les analyses géométriques de données (ACM, ACP, classifications, typologies) ou simplement les tableaux croisés. En effet, le « toutes choses égales par ailleurs » de la régression, qui met au jour les liens et processus au sein des configurations sociales, a pour complément le « toutes choses inégales par ailleurs » qui décrit et identifie ces configurations. Les analyses des inégalités entre générations de naissance se gardent de contrôler les caractéristiques de chaque génération car il s'agit justement de décrire ce qui les rend inégales (leur inégal accès à l'éducation, aux emplois qualifiés etc)<sup>132</sup>. Même des indicateurs statistiques basiques ont leur place pour décrire et comparer des pratiques : dans l'article sur la temporalité des pratiques alimentaires nous faisons de l'écart type, de la fréquence ou de l'intervalle interdécile des mesures de la dispersion ou de la concentration temporelle des pratiques<sup>133</sup>. L'imbrication des rapports sociaux (l'intersectionnalité) peut être objectivée grâce à des interactions ou des analyses stratifiées dans des régressions, sans prétention causale, mais bien pour comparer les configurations.

---

<sup>132</sup> L. Chauvel, *Le destin des générations : structure sociale et cohortes en France au XXe siècle*, op. cit. ; M. Plessz, *Le prix du marché : les générations et l'emploi en Europe centrale postcommuniste*, op. cit.

<sup>133</sup> M. Plessz et S. Wahlen, « All practices are shared, but some more than others », art cit.

### 3. Renforcer la théorie

Développer ou revisiter des nomenclatures et des techniques statistiques n'est pas qu'un travail empirique, cela permet aussi de renforcer la théorie en précisant les concepts et en questionnant des implicites. J'en donnerai trois exemples tirés de mes travaux sur les enquêtes *Emploi du temps*<sup>134</sup>.

Le premier exemple est la réflexion que Stefan Wahlen et moi avons menée sur la notion de « partage » d'une pratique. Produire des indicateurs empiriques pour une notion abstraite est un excellent moyen de la préciser. En l'occurrence, ce que nous appelons *sharedness* dans l'article est d'une simplicité trompeuse. Si dans le langage courant on peut dire qu'une pratique est très partagée, partagée par beaucoup de monde etc, dans la théorie des pratiques toutes les pratiques sont partagées au sens où elles sont sociales. Le concept de « partage » n'aurait pas besoin d'explication puisque les sociologues n'ont pas besoin de s'expliquer ce que signifie « social ». Notre effort pour objectiver empiriquement le fait que toutes les pratiques sont partagées mais pas de la même façon nous a permis de mettre en évidence trois dimensions de ce concept (la participation, l'investissement et la concentration temporelle). Il vient aussi donner de la substance aux affirmations théoriques sur l'importance de la temporalité des pratiques.

Le second exemple concerne la sociologie des emplois du temps. Dans les recherches qui mobilisent les enquêtes *Emploi du temps*, la question de pourquoi les gens consacraient leur temps à une activité plutôt qu'une autre (typiquement les arbitrages entre loisirs, travail domestique et parental et travail rémunéré) est peu abordée. On pourrait dire que c'est parce que ces enquêtes ne contiennent pas les informations nécessaires pour répondre à cette question, mais il me semble que ces recherches reposent sur des hypothèses implicites. Cela peut être que les individus ont des préférences, ou qu'ils se conforment à des normes sociales ou culturelles, par exemple des modèles genrés de partage des tâches<sup>135</sup>. Il me semble que ces deux explications relèvent respectivement des théories de l'homo economicus et de l'homo sociologicus décrites au chapitre 4 (Tableau 2 page 120). Mais d'où viennent les préférences individuelles ? Que sont

---

<sup>134</sup> Je ne reviens pas sur la discussion de la notion de déclin, présentée au chapitre 3 (page 85) et publiée dans M. Plessz et F. Étilé, « Is Cooking Still a Part of Our Eating Practices? », art cit.

<sup>135</sup> Man Yee Kan, « Does gender trump money? Housework hours of husbands and wives in Britain », *Work, Employment & Society*, 2008, vol. 22, n° 1, p. 45-66 ; Jonathan Gershuny, *Changing times: work and leisure in postindustrial society*, Oxford, Oxford University Press, 2000, 304 p ; Laurent Lesnard, *La famille désarticulée : les nouvelles contraintes de l'emploi du temps*, Paris, Presses universitaires de France, 2009.

les normes sociales ou culturelles d'usages du temps si ce n'est la moyenne des usages individuels ? Comment expliquer que certaines personnes se conforment à ces normes et pas d'autres ? Les travaux qui nous éclairent sur ce point s'intéressent à l'articulation entre temporalité et pratiques ; et au rapport des acteurs aux pratiques (leurs *engagements with*)<sup>136</sup>.

D'après la théorie des pratiques, nous sommes la somme de nos pratiques : notre identité sociale, notre position dans la stratification sociale se manifestent et se produisent à travers les pratiques que nous mettons en œuvre chaque jour (et la façon dont nous les abordons). L'usage de notre temps, la succession de nos pratiques au fil de chaque journée, en découle. Notre emploi du temps reflète notre identité et notre position sociales tout autant que nos goûts culturels ou notre *hexis corporelle*<sup>137</sup>. Shove, Pantzar et Watson retournent l'argument en partant des pratiques, et en reprenant une idée formulée par le géographe Allan Pred en 1981. Selon lui des projets dominants (*dominant projects*) s'imposent à chacun selon sa position sociale, professionnelle et géographique<sup>138</sup>. Selon que je suis un enfant, un adulte ou une personne âgée, un homme ou une femme, aller à l'école, au travail ou préparer à manger vont s'imposer dans mon parcours quotidien (*daily path*) et donc dans mes déplacements géographiques et mon emploi du temps :

« *Those institutions occupying positions of societal domination are those whose projects are dominant either in the sense that they take time- allocation and scheduling precedence over both the projects of other institutions and extra-institutional individually defined projects, or in the sense that the time resources they demand force some other projects to be pushed aside totally and obliterated along with any traditional skills and knowledge necessary to their performance* ». <sup>139</sup>

Autrement dit, si nous organisons notre temps comme nous l'organisons, si des régularités aussi remarquables émergent des enquêtes *Emploi du temps* dans de nombreux pays et sur de

---

<sup>136</sup> G.A. Fine, *Kitchens : the culture of restaurant work*, *op. cit.* ; D. Southerton, « Analysing the Temporal Organization of Daily Life: Social Constraints, Practices and their Allocation », art cit ; D. Southerton et al., « Practices and trajectories: a comparative analysis of reading in France, Norway, the Netherlands, the UK and the U.S.A », art cit ; Helen Holmes, « Self-time: The importance of temporal experience within practice », *Time & Society*, 2018, vol. 27, n° 2, p. 176-194 ; Marta Dominguez-Folgueras, Teresa Jurado-Guerrero et Carmen Botía-Morillas, « Against the Odds? Keeping a Nontraditional Division of Domestic Work After First Parenthood in Spain », *Journal of Family Issues*, 2018, vol. 39, n° 7, p. 1855-1879 ; Brenda Beagan et al., « "It's just easier for me to do it": Rationalizing the family division of foodwork », *Sociology*, 2008, vol. 42, n° 4, p. 653-671.

<sup>137</sup> E. Shove, M. Pantzar et M. Watson, *The dynamics of social practice everyday life and how it changes*, *op. cit.*

<sup>138</sup> Allan Pred parle de *roles*, conformément au vocabulaire de l'époque (1981). J. Acker, « From Sex Roles to Gendered Institutions », art cit.

<sup>139</sup> Allan Pred, « Social Reproduction and the Time-Geography of Everyday Life », *Geografiska Annaler. Series B, Human Geography*, 1981, vol. 63, n° 1, p. 16.

longues périodes, y compris des régularités en termes de tendances (réduction du temps de travail rémunéré des hommes dans les pays développés, réduction séculaire du temps de travail domestique mais pas du temps parental...<sup>140</sup>), c'est parce que nous sommes tenus par les projets dominants dans lesquels nos positions sociales nous insèrent, de consacrer notre temps à telle ou telle pratique, à tel moment de notre journée et de notre vie. Ceci donne prise pour étudier ces « projets dominants » sociologiquement, les identifier, repérer les acteurs et les dispositifs qui les maintiennent ou les altèrent...

Au passage on retrouve la domination, et donc la question du pouvoir, qui semblait si absente de la théorie des pratiques. On pourrait parler de relations de pouvoir (ou de domination) entre pratiques. Le fait que nous considérons certaines pratiques plus prioritaires que d'autres, que nous « prenons le temps » de faire certaines choses tandis que nous « n'avons pas le temps » d'en faire d'autres (par exemple préparer le dîner plutôt que faire du sport, dont nous aurions pourtant « besoin ») reflèterait alors le fait que cuisiner domine faire du sport, en tout cas à 19h pour la plupart des femmes françaises avec enfant. L'énergie, l'organisation et parfois la culpabilité nécessaires à celles qui parviennent à faire du sport à 19h plutôt que d'assurer le repas de leur progéniture (ne serait-ce qu'une fois par semaine) est une autre démonstration du pouvoir de la pratique qu'est la cuisine sur les autres pratiques, pour cette catégorie de population. Le pouvoir des pratiques ne se restreint pas à la coercition qu'exercent les normes sociales qui nous les dictent. Il tient aussi à la nécessaire coordination de nos pratiques dans des séquences de pratiques ou avec les pratiques d'autres personnes<sup>141</sup>.

L'analyse des emplois du temps est un puissant moyen de donner corps à cette idée, d'en montrer la pertinence empirique. On l'aura noté, c'est par la façon dont les pratiques s'emparent de notre temps, que nous pouvons percevoir ces relations de pouvoir entre pratiques<sup>142</sup>. Stefan Wahlen et moi avons ainsi montré que parmi les différentes pratiques qui constituaient notre consommation alimentaire, manger un repas était la pratique centrale, avec un taux de participation (au moins une fois par jour) de 100% et une remarquable concentration sur toutes les dimensions de la temporalité (horaires fixes, durée similaire, rythme inébranlable, séquences

---

<sup>140</sup> J. Gershuny, *Changing times: work and leisure in postindustrial society*, op. cit. ; J. Gershuny et T.A. Harms, « Housework Now Takes Much Less Time: 85 Years of US Rural Women's Time Use », art cit ; C. Champagne, A. Pailhé et A. Solaz, « Le temps domestique et parental des hommes et des femmes », art cit ; A. Chenu et N. Herpin, « Une pause dans la marche vers la civilisation des loisirs ? », art cit.

<sup>141</sup> D. Southerton, « Analysing the Temporal Organization of Daily Life: Social Constraints, Practices and their Allocation », art cit.

<sup>142</sup> Ceci est directement lié à cette propriété peu spectaculaire mais fondamentale des pratiques, à savoir qu'elles se produisent dans l'espace et dans le temps.

d'activités récurrentes). Cette régularité et cette concentration se retrouvent dans différentes catégories de population : manger un repas « *take[s] time-allocation and scheduling precedence* » sur la plupart des autres pratiques que les Néerlandais pourraient avoir envie de mettre en œuvre à 18h30. Manger un repas déclenche en outre une chaîne de pratiques : cuisiner (avant), ranger et nettoyer (après). On voit ainsi se déployer des relations de pouvoir entre pratiques, relations de pouvoir que l'analyse empirique des emplois du temps peut donner à voir. Ce faisant l'analyse empirique renforce à la fois la théorie des pratiques et la sociologie des usages du temps<sup>143</sup>.

Le troisième et dernier exemple consiste à questionner la foi des concepteurs et chercheurs dans les enquêtes *Emploi du temps*, en particulier dans la procédure de recueil et de codage des activités. L'enquête *Emploi du temps*, je l'ai dit plus haut, suppose que des enquêtés remplissent un carnet à la main, ce carnet est ensuite lu par des machines ou des humains, qui sont capables d'en déduire une activité standardisée. Ce qui est remarquable c'est que les inscriptions du carnet sont souvent très brèves et très concrètes donc potentiellement très variées (voir Figure 16 page 198). Les codeuses ne connaissent pas les enquêtés. Dans l'enquête *Emploi du temps* française, l'enquêteur·ice récupère les carnets au domicile des enquêtés et, traditionnellement, lit le carnet pour pouvoir demander des précisions mais les enquêteurs sont soumis à une pression croissante qui rend ces visites de plus en plus brèves. Pourtant il y a très peu d'épisodes impossibles à coder et les enquêtes *Emploi du temps* sont considérées comme d'une grande qualité et d'une grande fiabilité.

On pourrait décider que les enquêtes sont des objets empiriques et que leur validité doit donc être discutée uniquement de ce point de vue. Il me semble que la théorie des pratiques nous permet de justifier théoriquement la validité du protocole des enquêtes *Emploi du temps*. Je pense que ce qui fait que ce protocole fonctionne, c'est que l'enquête recueille des pratiques. Les enquêtés, les enquêteurs et enquêtrices et les codeuses partagent les mêmes *understandings* des pratiques (ce qu'est la pratique, ce qui la déclenche et comment y réagir). C'est normal

---

<sup>143</sup> On pourrait avoir l'impression que la théorie des pratiques est très matérialiste, au sens où elle accorde beaucoup de pouvoir (d'agentivité) aux choses. Je pense que la version d'Elizabeth Shove est plus matérialiste que celle d'Alan Warde (pour les caractériser très vite). Je ne pense pas que la théorie des pratiques donne un primat aux choses. L'enjeu de la théorie des pratiques est bien d'intégrer les normes, représentations, etc, dans les pratiques, afin de rompre avec la vision d'individus qui reçoivent des normes et prennent la décision « dans leur for intérieur » de les « mettre en pratique » ou non. En revanche, il se peut que dans le travail empirique la dimension matérielle des pratiques prenne une place importante, d'une part parce qu'elle permet de les saisir empiriquement, d'autre part parce que dans une perspective d'action publique, agir sur les infrastructures matérielles est souvent un contrepoint nécessaire aux actions visant à informer la consommatrice responsable.

parce que ces *understandings* sont partagés au sein d'une société. On peut le voir comme notre culture commune, ce qui fait que nous sommes membres de cette société, ou comme la manifestation de la propriété d'intelligibilité (dans un groupe social donné) des pratiques. Je l'illustrerai avec la nomenclature harmonisée des activités conçue par les chercheurs du *Center for time use research* (CTUR) pour les fichiers qui constituent la *Multinational time use survey* (MTUS). Cette nomenclature s'accompagne d'une description de chaque item et de ses contours, un travail essentiel quand on conçoit une nomenclature dans laquelle on va ranger des libellés rédigés par les enquêtés. Ces précisions explicitent l'*understanding* de chaque pratique telle qu'elle est vue par les concepteurs de l'enquête, c'est-à-dire dans leur effort pour produire une nomenclature valide pour de très nombreux pays et sur une longue période. Voici ce qu'on lit pour la cuisine :

« MAIN18 / SEC18 : *Food preparation, cooking*

*Including such activities as:*

*Any preparation of food or drink, including making jams / preserves, canning or pickling food for long-term preservation, home brewing, wine making.*

*Notes: Not done for pay* ».<sup>144</sup>

La nomenclature précise « *any preparation of food or drink* ». J'avais présenté différents *understandings* de la cuisine (Tableau 4 page 133) : cette définition englobe explicitement la cuisine de tous les jours, même dans ses formes les plus simplifiées (préparer un sandwich ou réchauffer un plat), ainsi que des préparations culinaires qui ne sont pas dédiées à une consommation immédiate. L'exclusion des activités rémunérées précise qu'on parle de la cuisine domestique. Ces précisions permettent à celles et ceux qui codent et qui exploitent l'enquête de trancher les cas ambigus, mais elles ne disent pas tout. Ainsi quand SICORE ne peut trancher, les humains qui « tranchent » (ou qui essaient) le font en se servant du contexte (voir note 117 page 198 **Erreur ! Signet non défini.**) comme quand ils reconnaissent une pratique dans la vie de tous les jours. C'est la propriété d'intelligibilité des pratiques qui fait qu'un dispositif comme *Emploi du temps* parvient à inscrire des informations qui sont sociologiquement pertinentes.

---

<sup>144</sup> Center for time use research et Fisher, Kimberly, *Multinational time use study: user's guide version 7*, [http://www.timeuse.org/sites/default/files/2021-02/User%20Guide\\_2021.pdf](http://www.timeuse.org/sites/default/files/2021-02/User%20Guide_2021.pdf), Center for time use research, 2021, p. 65.

## IV — CONCLUSION

---

On pourrait s'étonner qu'un chapitre de méthodologie arrive seulement en cinquième position dans un manuscrit qui en compte six. C'est que, pour moi, la méthode repose sur des fondements théoriques, épistémologiques voire ontologiques qu'il fallait expliciter au préalable. Dans ce chapitre, j'ai proposé de distinguer les techniques empiriques des méthodes. J'ai ensuite distingué la méthode causale qui se rapproche de la « réalité linéaire générale » décrite par Abbott<sup>145</sup> ou de la « méthode standard » décrite par Howard Becker<sup>146</sup> et la méthode configurationnelle, qui correspond à l'alternative que tous deux défendent sans réellement la nommer, mais aussi à la statistique réflexive et constructiviste évoquée par Héran<sup>147</sup>. Selon moi cette méthode configurationnelle englobe une large part des recherches qualitatives, et facilite l'articulation entre techniques (et données) qualitatives et quantitatives. J'ai montré que les deux méthodes causale et configurationnelle pouvaient être complémentaires.

La seconde section du chapitre a constitué en détour par la question de la constitution des sources : ce sujet me paraît central pour une méthode quantitative configurationnelle et contribue à rapprocher encore plus le travail des sociologues qualitatifs et quantitatifs. J'ai discuté le choix des sources, la qualité de l'échantillon et les nomenclatures, qui constituent à mes yeux des conditions essentielles pour la qualité et la robustesse des résultats des recherches<sup>148</sup>.

Enfin, j'ai montré comment, dans mes travaux, j'ai mis les techniques quantitatives au service de la théorie des pratiques. Il y a encore beaucoup à faire pour traduire les concepts très abstraits de la théorie des pratiques en indicateurs et techniques statistiques mais cela est possible et fécond. Les données d'enquête collectées auprès d'individus ou de ménage peuvent être mobilisées pour analyser des pratiques, comme cela se fait depuis longtemps dans les enquêtes *Emploi du temps* ou *Budget de famille*. J'ai montré qu'il existe de puissantes affinités entre l'analyse quantitative de telles enquêtes et la théorie des pratiques, affinités qui renforcent autant la théorie des pratiques que l'assise ontologique de protocoles d'enquête nos et raisonnements quantitatifs. Il me semble en particulier que la régression multivariée et la théorie

---

<sup>145</sup> A.D. Abbott, « Transcending General Linear Reality », art cit. Cet article est un peu ancien mais l'essentiel de son propos est toujours d'actualité car le caractère technique et a-contextuel de l'identification causale est encore accentué dans les développements récents de l'économétrie. Voir par exemple J.D. Angrist et J.-S. Pischke, *Mostly harmless econometrics : an empiricist's companion*, op. cit.

<sup>146</sup> H.S. Becker, *Evidence*, op. cit.

<sup>147</sup> F. Héran, « L'assise statistique de la sociologie », art cit.

<sup>148</sup> Là encore, je rejoins le point de vue de H.S. Becker, *Evidence*, op. cit.

des pratiques présentent de profondes affinités par l'accent qu'elles mettent sur les liens entre entités ou variables.

Si ce chapitre a parcouru beaucoup de travaux et de thèmes, il reste que mes recherches ont surtout mobilisé des enquêtes déjà collectées, en particulier des cohortes épidémiologiques prospectives et les enquêtes *Emploi du temps* et *Budget de famille* de l'INSEE. Ces enquêtes m'apparaissent comme de gigantesques gisements de connaissance. Elles sont aussi des investissements massifs, à la fois économiques et cognitifs, qui dépendent de l'État, des statisticiens et des sociologues. À l'heure où les finances publiques sont sous pression, où les *big data* semblent déjà omniprésentes et où les chercheurs académiques ont l'impression de se battre pour sauver du temps de recherche, il pourrait être tentant d'en faire un peu moins. Mais si j'ai pu tracer les dynamiques générationnelles hongroises depuis les années 1930 ou étudier le temps de cuisine en France et aux États-Unis depuis 1985, c'est parce que même dans des périodes de crise économique ou de bouleversement politique, même avant les ordinateurs, des recensements ont eu lieu, des échantillons ont été tirés, des enquêteurs et enquêtrices ont visité des ménages.

#### Publications en lien direct avec ce chapitre

PLESSZ Marie et WAHLEN Stefan, « All practices are shared, but some more than others: Sharedness of social practices and time-use in food consumption », *Journal of Consumer Culture*, 2020, vol. 00, 00 (online first), p. 00-00, <https://doi.org/10.1177/1469540520907146>.

PLESSZ Marie et ETILÉ Fabrice, « Is cooking still a part of our eating practices? Analysing the decline of a practice with time-use surveys », *Cultural Sociology*, 2019, vol. 13, n° 1, p. 93-118, <https://doi.org/10.1177/1749975518791431>.

DUBUISSON-QUELLIER Sophie, GOJARD Séverine et PLESSZ Marie, « Dispositifs et dispositions de la consommation. Retour sur une enquête contemporaine articulant méthodes qualitatives et quantitatives », *Études Sociales*, 2019, n° 169, n° 1, p. 133-152.

PLESSZ Marie et GOJARD Severine, « Fresh is Best? Social Position, Cooking, and Vegetable Consumption in France », *Sociology*, 2015, vol. 49, n° 1, p. 172-190, <https://doi.org/10.1177/0038038514521715>.

PLESSZ Marie M., « Les ouvriers en Europe centrale : la dissolution d'une catégorie sociale dans les statistiques », *Sociologie du travail*, 2010, vol. 52, n° 3, p. 340-358, <https://doi.org/10.1016/j.soctra.2010.06.008>. Troisième prix du jeune auteur.



## CHAPITRE 6 - PERTE D'EMPLOI ET CONSOMMATION DANS LA COHORTE CONSTANCES

Ce dernier chapitre présente une recherche inédite sur les changements de pratiques de consommation qui surviennent avec la perte d'emploi dans la cohorte Constances. Ce travail s'inscrit dans mon programme de recherche sur l'alimentation et noue les questions de stratification sociale, de changement et de pratiques qui sont au cœur de ce mémoire et plus précisément dans le projet Calico (Chômage, alimentation et habitudes de vie dans la cohorte Constances)<sup>1</sup>.

Je profite de l'espace et de la liberté de ce chapitre pour consacrer du temps aux statistiques dites descriptives qui précèdent les analyses plus complexes mais qui disparaissent bien souvent des publications sous forme d'articles. Je place dans des encadrés les détails techniques qui permettent de comprendre les choix que j'ai faits. J'espère ainsi rendre mon propos accessible aux lecteurs et lectrices moins familières des analyses statistiques sans pour autant ennuyer les expert-es<sup>2</sup>.

Le chapitre s'organise comme suit : après une brève introduction (I), je montre que la littérature sociologique et épidémiologique pose la question de l'évolution des pratiques suite

---

<sup>1</sup> La cohorte Constances a reçu l'autorisation de la CNIL (N°910486). Le projet Calico a reçu l'autorisation de la CNIL (décision DR-2017-168). Les programmes statistiques écrits pour réaliser les analyses présentées dans ce chapitre sont accessibles ici : <https://al-dev.versailles-grignon.inra.fr/emh/2020-hdr6>, visité le 28/01/2021. Je remercie du fond du cœur Marie Zins, Marcel Goldberg et toute l'équipe Constances pour leur générosité, leurs conseils et leurs encouragements tout au long de mon travail sur la cohorte Constances.

<sup>2</sup> Dans ce chapitre je n'utiliserai pas systématiquement l'écriture inclusive car la rédaction de résultats statistiques impose déjà de nombreuses lourdeurs stylistiques. Je m'autorise cet usage non systématique des graphies inclusives car il me semble que l'important est qu'autrice et lecteurs (et lectrices) gardent en tête que parmi « les chômeurs » il y a des femmes (autant d'hommes que de femmes en l'occurrence) tout en évitant des formes typographiques incorrectes ou des phrases incompréhensibles. Ce choix s'appuie sur la réflexion à laquelle j'ai participé au sein du comité de rédaction de *Sociologie du travail* au cours de l'année 2020. <https://www.sociologiedutravail.org/spip.php?article153> consulté le 20 janvier 2021.

à la perte d'emploi tout en peinant à dépasser le constat d'une association entre chômage et consommations défavorables à la santé (II). Dans la section III, j'examine le chômage à l'inclusion dans la cohorte Constances et je montre l'écart entre les caractéristiques des personnes au chômage et en emploi, ainsi que l'hétérogénéité au sein de la population de chômeurs et chômeuses. Dans la section IV, j'étudie les changements de pratiques qui surviennent quand des individus en emploi deviennent chômeurs. Dans la section V, je discute l'ensemble de mes résultats, du point de vue du chômage, de la consommation, des styles de vie et de la stratification sociale.

Avant de commencer, voici comment s'est organisé le travail au sein du projet Calico (voir encadré 1) : j'ai conçu le projet de recherche, choisi la stratégie de modélisation en double différence avec appariement (suite à des discussions avec des collègues de l'UMS Constances et de *Paris school of economics*), obtenu les financements et recruté Sehar Ezdi. J'ai commencé les analyses sur les données d'inclusion que j'ai discutées (conception et interprétation) avec Isabelle Parizot, Manuela Rounnell-Fuentes puis Pierre Meneton. J'ai transmis à Sehar Ezdi l'ensemble de mes programmes d'analyse des données à l'inclusion et nous avons discuté de la stratégie à adopter. Sehar Ezdi a identifié la procédure d'appariement et réalisé des analyses prospectives dans une optique plus « santé publique » (par exemple les variables expliquées sont définies par rapport aux recommandations de santé). Nous continuons de travailler pour publier ces résultats en anglais. De mon côté j'ai relu et vérifié les programmes de Sehar Ezdi. Je m'en suis inspirée pour réaliser les analyses que je vais présenter ici. Comme j'adopte une optique plus sociologique et marquée par la théorie des pratiques, j'ai développé mes propres recodages des variables dépendantes et mes modèles. J'ai aussi abordé la construction de la base de données prospectives à ma façon<sup>3</sup>. J'ai utilisé les logiciels Stata (version 15) et R.

---

<sup>3</sup> Deux sociologues quantitativistes utilisant le même logiciel peuvent travailler de façon très différente. Par exemple quand une enquête m'est transmise sous la forme de plusieurs fichiers, je constitue assez vite un fichier contenant tous les individus et toutes les variables, puis dans un programme dédié, je sélectionne les individus et les variables dont je vais avoir besoin pour la suite. Sehar travaillait avec plusieurs fichiers de données (un pour chaque variable dépendante) et avait sélectionné la population pertinente par des commandes disséminées dans divers programmes. Je suis plus en confiance avec ma méthode. Je suppose que les manières de s'appropriier et d'analyser un matériau qualitatif varient tout autant d'une personne à l'autre.

### Encadré 1 : Le projet CALICO

J'ai commencé à monter le projet CALICO (Chômage, alimentation et habitudes de vie dans la cohorte Constances) au cours de l'année 2016. Ce projet servait plusieurs objectifs : après la fin de mon séjour de recherche au sein de l'unité « Cohortes épidémiologiques en population » de l'INSERM, il fallait que je dépose un projet de recherche auprès du Conseil scientifique international de Constances pour pouvoir accéder aux données. En 2016 j'ai rédigé le projet scientifique en collaboration avec Manuela Rounnell-Fuentes (alors associée au CMH) et Isabelle Parizot (CMH), ce qui facilitait mon intégration au CMH. J'ai aussi effectué les démarches auprès de la CNIL et du CCTIRS (Comité Consultatif sur le Traitement de l'Information en matière de Recherche dans le domaine de la Santé) pour obtenir l'autorisation d'utiliser les données. Ces démarches nécessitent de se projeter très précisément dans les analyses qui seront réalisées puisqu'il faut expliquer de quelles variables on va avoir besoin pour justifier de mobiliser des données personnelles dites sensibles (données de santé).

Au cours de l'année 2017 le projet CALICO a évolué : d'une part j'ai répondu à l'appel à projet de l'IRESP, sur la thématique des inégalités sociales de santé et obtenu un financement de 65 000 euros, pour financer un postdoctorat et contribuer au budget de la cohorte. D'autre part les collaborations qui nourrissaient ce projet scientifique se sont déplacées : Manuela Rounnell-Fuentes s'est consacrée à d'autres recherches pour lesquelles elle avait réussi à obtenir des partenariats et financements, tandis que Pierre Meneton, épidémiologiste INSERM qui travaillait aussi sur le chômage dans Constances, rejoignait le projet.

En 2018 Pierre Meneton et moi avons travaillé sur les données d'inclusion, en analysant comment les habitudes d'alimentation, de consommation de tabac et d'alcool, et d'activité physiques néfastes pour la santé s'associaient parmi les personnes en emploi et parmi les chômeuses<sup>4</sup>. En 2019, j'ai recruté et encadré pendant 10 mois Sehar Ezdi, chercheuse contractuelle, pour réaliser les analyses des changements de pratiques que je projetais depuis trois ans.

Je partage l'ensemble des programmes qui ont conduit à ces analyses sur la forge logiciel (GitLab) de la Plateforme Alimentation INRAE<sup>5</sup>. Ceci sert plusieurs objectifs : mes programmes sont archivés, ils peuvent être lus par mes pairs, pour évaluer mon travail ou pour s'en inspirer ou par moi plus tard, contribuant ainsi à la reproductibilité<sup>6</sup> de cette recherche, et à la science ouverte.

Les différences de conduite de vie et de consommation selon la position sociale sont un phénomène bien connu des sociologues. Elles sont centrales dans la sociologie des goûts et les débats auxquels elle a donné lieu<sup>7</sup>. Les points de débats étaient principalement : est-ce que les différences de consommation entre classes s'observent dans toutes les sociétés et à toutes les époques ? est-ce qu'elles prennent toujours la forme d'une opposition entre goûts populaires et

---

<sup>4</sup> M. Plessz et al., « Association between unemployment and the co-occurrence and clustering of common risky health behaviors », art cit.

<sup>5</sup> Accès ici : <https://al-dev.versailles-grignon.inra.fr/cmh/2020-hdr6>.

<sup>6</sup> V. Orozco et al., « How to make a pie », art cit.

<sup>7</sup> Maurice Halbwachs, *La classe ouvrière et les niveaux de vie. Recherches sur la hiérarchie des besoins dans les sociétés industrielles contemporaines*, Paris, Alcan, 1913 ; P. Bourdieu, *La distinction : critique sociale du jugement*, op. cit. ; A. Warde, *Consumption, Food and Taste: Culinary Antinomies and Commodity Culture*, op. cit. ; P. Coulangeon et J. Duval (dir.), *Trente ans après La distinction de Pierre Bourdieu*, op. cit. ; Richard A. Peterson et Roger M. Kern, « Changing Highbrow Taste: From Snob to Omnivore », *American Sociological Review*, 1996, vol. 61, n° 5, p. 900-907.

goûts bourgeois<sup>8</sup> ? Le programme bourdieusien comprend également une perspective dynamique : par le jeu de l'habitus, les goûts individuels peuvent changer, conduisant les individus à évoluer de façon homologique dans l'espace social et dans l'espace des goûts. Pierre Bourdieu n'était pas en mesure d'apporter des preuves empiriques puisqu'il mobilisait des données statiques (ou transversales) dans *La Distinction*, mais il insistait sur le fait que la trajectoire est une dimension essentielle de l'espace social<sup>9</sup>. S'il est intéressant de comparer des habitus de classe en moyenne et en statique, s'il n'est pas illégitime d'en inférer des *hypothèses* sur l'évolution des habitus au cours de la vie, vérifier ces hypothèses est à la fois nécessaire et fécond puisqu'elles constituent un bon point de départ pour générer de nouvelles connaissances, comme le montre le programme de recherche de Lahire sur les dispositions<sup>10</sup>.

Dans ce chapitre, je poursuis la discussion du cadre bourdieusien amorcée par Lahire, en abordant la question suivante : quand la position sociale d'un individu change, son style de vie change-t-il ? Cette question peut se décomposer en deux temps : 1) quand la position sociale d'un individu change, est-ce que ses pratiques changent ? et 2) est-ce que les changements de pratiques sont suffisamment cohérents et systématiques pour qu'on puisse les décrire comme un changement de *style de vie* au sens bourdieusien ?

Je vais traiter ces questions à partir d'un cas particulier : le « changement de position sociale » que je vais étudier est la perte d'emploi. Je me concentre sur quelques pratiques constitutives du style de vie : manger, boire, fumer. Ces pratiques ont en commun d'être définies par des consommations<sup>11</sup> dans leur forme la plus physique et incorporée, et c'est par les consommations que je les saisirai empiriquement. Ces consommations sont en effet relativement faciles à étudier : d'une part elles sont très répandues et quotidiennes si bien que dans un échantillon en population générale une grosse proportion des enquêtés (voire la totalité) sont concernés par ces pratiques<sup>12</sup> ; d'autre part, du fait qu'elles présentent un enjeu de santé publique, elles sont renseignées dans de nombreuses enquêtes en particulier d'épidémiologie.

---

<sup>8</sup> R.A. Peterson et R.M. Kern, « Changing Highbrow Taste: From Snob to Omnivore », art cit ; N. Robette et O. Roueff, « L'espace contemporain des goûts culturels », art cit ; et, pour une revue de la littérature sur les goûts alimentaires, P. Cardon, T. Depecker et M. Plessz, *Sociologie de l'alimentation*, op. cit., p. 1.

<sup>9</sup> Bourdieu introduit le fameux diagramme de l'espace des styles de vie et des positions sociales comme ceci : « On peut construire un espace dont les trois dimensions fondamentales seraient définies par le volume du capital, la structure du capital et l'évolution dans le temps de ces deux propriétés (manifestée par la trajectoire passée et potentielle dans l'espace social) ». P. Bourdieu, *La distinction : critique sociale du jugement*, op. cit., p. 128.

<sup>10</sup> B. Lahire, *La culture des individus*, op. cit. ; B. Lahire, *L'homme pluriel*, op. cit.

<sup>11</sup> Voir la discussion de Warde sur ce sujet page 135.

<sup>12</sup> Contrairement au fait d'aller à l'opéra par exemple.

En effet la consommation d'alcool, de tabac, d'aliments trop gras, trop salés ou trop sucrés, ou à l'inverse l'insuffisante consommation de fruits et légumes contribuent à la mortalité et à la morbidité globale<sup>13</sup>, et jouent un rôle dans les inégalités sociales de santé, qui n'ont pas diminué au cours des dernières décennies<sup>14</sup>. Pourtant les épidémiologistes buttent sur le même problème que les sociologues : s'il est bien démontré que les individus aux positions sociales et économiques défavorisées ont plus souvent des consommations néfastes pour la santé, il est bien plus difficile de démontrer que celles et ceux qui voient leur position se dégrader adoptent des pratiques plus défavorables.

L'approche de santé publique considère que des consommations trop faibles ou trop élevées (selon les produits) sont des facteurs de risque. Plus précisément elle les range parmi les facteurs de risques comportementaux (*behavioural risk factors*), individuels et modifiables (par opposition à des facteurs non modifiables comme la génétique). Les recherches essaient alors d'identifier des relations causales, le plus souvent entre facteur de risque et survenue d'une pathologie, mais aussi entre les caractéristiques des individus et leur propension à adopter ce « comportement à risque »<sup>15</sup>. Les progrès dans ces recherches passent par des améliorations techniques : réduire des biais de sélection ou des facteurs de confusion, utiliser des données de meilleure qualité ou des échantillons plus nombreux, mieux mesurer les facteurs de risque par des questionnaires standardisés et validés.

Les travaux plus ancrés dans la sociologie et l'anthropologie considèrent au contraire que les gens fument, boivent des boissons contenant de l'alcool (ou pas) et mangent toutes sortes d'aliments, pour diverses raisons dont la santé n'est qu'une petite partie<sup>16</sup>. La santé ne serait alors qu'un sous-produit de pratiques qui impliquent la consommation de divers produits (aliments, boissons, tabac). L'enjeu est d'identifier ces pratiques dans lesquelles s'inscrivent ces consommations, les contextes dans lesquelles elles paraissent aller de soi, le sens qu'elles

---

<sup>13</sup> Jeffrey D. Stanaway et al., « Global, regional, and national comparative risk assessment of 84 behavioural, environmental and occupational, and metabolic risks or clusters of risks for 195 countries and territories, 1990–2017: a systematic analysis for the Global Burden of Disease Study 2017 », *The Lancet*, 2018, vol. 392, n° 10159, p. 1923-1994.

<sup>14</sup> M. G. Marmot et Richard G. Wilkinson, *Social determinants of health*, Oxford, Oxford University Press, 2006.

<sup>15</sup> D. Lupton, *The Imperative of Health: Public Health and the Regulated Body*, op. cit. J'adopte ce vocabulaire dans M. Plessz et al., « Association between unemployment and the co-occurrence and clustering of common risky health behaviors », art cit.

<sup>16</sup> Jo Lindsay, « Healthy living guidelines and the disconnect with everyday life », *Critical Public Health*, 2010, vol. 20, n° 4, p. 475-487 ; Jean Constance et Patrick Peretti-Watel, « La cigarette du pauvre », *Ethnologie française*, 2010, vol. 40, n° 3, p. 535-542 ; F. Régner et A. Masullo, « Obésité, goûts et consommation. Intégration des normes d'alimentation et appartenance sociale », art cit.

prennent aux yeux de celles et ceux qui les pratiquent comme de ceux qui ne les pratiquent pas, et comment les messages de santé publique associés sont reçus. La théorie des pratiques présente souvent cette perspective comme opposée, voire incompatible avec la perspective de santé publique<sup>17</sup>. Dans ce chapitre, je tire parti des deux perspectives.

En m'appuyant sur la théorie des pratiques, je pars du principe que quand j'étudie la consommation d'alcool, de tabac ou d'aliments je n'étudie pas d'abord des facteurs de risques, mais des pratiques de la vie de tous les jours. Je fais l'hypothèse qu'elles dépendent à la fois de la façon dont ces pratiques sont constituées et partagées dans un groupe social donné, et de configurations sociales<sup>18</sup> qui les rendent plus ou moins faciles, agréables, ou avisées. Mais j'emprunte les données et les techniques de l'épidémiologie (et dans une certaine mesure de l'économie) pour mettre en évidence les configurations sociales dans lesquelles ces consommations sont plus probables ou plus intenses<sup>19</sup>. J'utilise les données de Constances, une vaste cohorte épidémiologique prospective en France.

## I — LITTÉRATURE

---

La littérature en épidémiologie et en santé publique me permet d'identifier les résultats acquis sur les liens entre perte d'emploi et consommation. La sociologie et la théorie des pratiques nous permettent alors de revoir ces résultats en termes de pratiques. Enfin je confronte sociologie du chômage et de la stratification sociale pour préciser la façon dont le chômage affecte la position sociale.

### 1. Chômage et consommation dans une perspective de santé publique

L'essentiel des recherches sur le lien entre chômage et consommation (entendue ici comme consommation de tabac, d'alcool et d'aliments) est publié en santé publique, épidémiologie et parfois en économie. Ces travaux ont en commun de se concentrer sur des

---

<sup>17</sup> S. Blue et al., « Theories of practice and public health », art cit.

<sup>18</sup> La théorie des pratiques dirait « les arrangements ».

<sup>19</sup> A.-S. Cousteaux et J.-L. Pan Ké Shon, « Le mal-être a-t-il un genre ? », art cit ; Céline Goffette, « Déterminants individuels et contextuels de la consommation de tabac », *Revue française de sociologie*, 2016, vol. 57, n° 2, p. 213-239 ; Valeria Skafida, « The family meal panacea: exploring how different aspects of family meal occurrence, meal habits and meal enjoyment relate to young children's diets », *Sociology of Health & Illness*, 2013, vol. 35, n° 6, p. 906-923.

consommations (ou des niveaux de consommation) qui sont identifiés comme des problèmes de santé publique. Leurs apports pour ce chapitre sont de trois ordres.

Tout d'abord, ces recherches partent du constat de la surmortalité et de la surmorbidity des chômeurs<sup>20</sup> et s'efforcent d'identifier le rôle que joueraient des consommations néfastes pour la santé. Premièrement, il faut vérifier si c'est le chômage qui dégrade la santé, si à l'inverse c'est la santé qui dégrade les chances de trouver ou garder un emploi, ou enfin si l'association est attribuable à des « facteurs de confusion », c'est-à-dire au fait que certaines caractéristiques prédisposent à la fois au chômage et à la mauvaise santé<sup>21</sup>. Les nombreuses publications qui comparent des chômeurs à des personnes en emploi au même moment, et trouvent des consommations plus néfastes parmi les chômeurs<sup>22</sup> ne peuvent prétendre démontrer un éventuel effet du chômage sur les pratiques (ou vice versa). Les travaux les plus convaincants utilisent des données prospectives (qui suivent des individus dans le temps), une estimation par double différence et une technique d'appariement<sup>23</sup>. Il est en outre nécessaire de disposer d'un assez gros échantillon pour observer un nombre suffisant de transitions de l'emploi vers le chômage. Enfin, certains travaux en économie ont utilisé des variables instrumentales ou des situations quasi-expérimentales, par exemple en étudiant l'évolution des consommations suite à une fermeture d'entreprise<sup>24</sup>, mais de telles stratégies perdent peut-être en généralité ce qu'elles gagnent en rigueur dans l'identification causale, car les fermetures d'entreprise sont des situations de chômage très spécifiques<sup>25</sup>.

---

<sup>20</sup> Pierre Meneton et al., « L'impact du chômage sur la santé - La cohorte Constances, un outil d'études prometteur », *médecine/sciences*, 2017, vol. 33, n° 8-9, p. 785-789 ; Catherine Sermet et Myriam Khlal, « La santé des chômeurs en France: revue de littérature », *Revue d'épidémiologie et de santé publique*, 2004, n° 52, p. 465-474.

<sup>21</sup> F Jusot et al., « Job loss from poor health, smoking and obesity: a national prospective survey in France », *Journal of Epidemiology & Community Health*, 2008, vol. 62, n° 4, p. 332-337 ; Hendrik Schmitz, « Why are the unemployed in worse health? The causal effect of unemployment on health », *Labour Economics*, 2011, vol. 18, n° 1, p. 71-78 ; G. Airagnes et al., « Alcohol, tobacco and cannabis use are associated with job loss at follow-up », art cit.

<sup>22</sup> Myriam Khlal, Catherine Sermet et Annick Le Pape, « Increased prevalence of depression, smoking, heavy drinking and use of psycho-active drugs among unemployed men in France », *European journal of epidemiology*, 2004, vol. 19, n° 5, p. 445-451 ; M. Plessz et al., « Association between unemployment and the co-occurrence and clustering of common risky health behaviors », art cit ; Corinne Mette, « Conditions de travail, emploi et consommation d'alcool : quelles interactions en France ? », *Travail et emploi*, 2017, n° 151, p. 75-99 ; Wilson M. Compton et al., « Unemployment and substance outcomes in the United States 2002–2010 », *Drug and Alcohol Dependence*, 2014, vol. 142, p. 350-353.

<sup>23</sup> Jan Marcus, « Does Job Loss Make You Smoke and Gain Weight? », *Economica*, 2014, vol. 81, n° 324, p. 626-648 ; Jérôme Ronchetti et Anthony Terriau, « L'impact du chômage sur l'état de santé », *Revue économique*, 2020, vol. 2020, n° 7, p. 442-467.

<sup>24</sup> Voir la revue de littérature de Jennie E. Brand, « The Far-Reaching Impact of Job Loss and Unemployment », *Annual Review of Sociology*, 2015, vol. 41, n° 1, p. 359-375.

<sup>25</sup> Manuella Roupnel-Fuentes, *Les chômeurs de Moulinex*, Paris, Presses Universitaires de France, 2015, 410 p.

Ensuite, ces travaux qui explorent les changements de consommation liés au chômage ne convergent pas vers l'image de bouleversements importants et massifs des consommations. La recherche de Morris *et al.*<sup>26</sup> portait sur des hommes britanniques de 40 à 59 ans qui restaient en emploi ou devenaient chômeurs ou retraités au cours du suivi. Ceux qui sortaient du marché du travail prenaient plus de poids, mais leur consommation d'alcool et de tabac n'augmentait pas. Elle diminuait même chez ceux qui avaient cessé de travailler pour des raisons de santé. Catalano *et al.*<sup>27</sup>, sur des données américaines, trouvaient que les personnes qui avaient été licenciées consommaient plus d'alcool, sauf si le taux de chômage était particulièrement bas dans la zone où ils habitaient. Plus récemment, Marcus<sup>28</sup> ne trouve pas de lien entre perte d'emploi et corpulence en Allemagne, et en ce qui concerne le tabac il trouve uniquement un effet significatif du chômage sur la probabilité de commencer à fumer. Arcaya *et al.*, exploitant la cohorte américaine Framingham, ont trouvé que le chômage provoquait une augmentation du tabagisme pour les hommes, mais une baisse de la consommation d'alcool pour les femmes<sup>29</sup>. Enfin Ronchetti et Terriau<sup>30</sup> ne trouvent pas de lien significatif entre l'entrée au chômage et l'état de santé mesuré de diverses manières. On peine donc à dégager des conclusions générales de ces travaux et l'alimentation n'est traitée que de façon très marginale, ou à travers l'obésité.

Enfin, l'effet du chômage est mesuré de façon relative. On l'évalue en comparant ceux qui deviennent chômeurs à ceux qui restent en emploi. Or le travail affecte aussi la santé et les pratiques que j'étudie ici : Ainsi Ayyagari et Sindelar<sup>31</sup> montrent que les personnes qui ont un travail plus stressant ont moins de chances d'arrêter de fumer. Une revue plus exhaustive de la littérature n'est pas nécessaire pour saisir l'idée essentielle : si les conditions de travail et d'emploi se dégradent, le contraste entre chômage et emploi peut se réduire.

---

<sup>26</sup> J. K. Morris, D. G. Cook et A. G. Shaper, « Non-employment and changes in smoking, drinking, and body weight. », *British Medical Journal*, 1992, vol. 304, n° 6826, p. 536-541.

<sup>27</sup> Ralph Catalano et al., « Job Loss and Alcohol Abuse: A Test Using Data from the Epidemiologic Catchment Area Project », *Journal of Health and Social Behavior*, 1993, vol. 34, n° 3, p. 215-225.

<sup>28</sup> J. Marcus, « Does Job Loss Make You Smoke and Gain Weight? », art cit.

<sup>29</sup> Mariana Arcaya et al., « Individual and spousal unemployment as predictors of smoking and drinking behavior », *Social Science & Medicine*, 2014, vol. 110, p. 89-95.

<sup>30</sup> J. Ronchetti et A. Terriau, « L'impact du chômage sur l'état de santé », art cit.

<sup>31</sup> Padmaja Ayyagari et Jody L. Sindelar, « The Impact of Job Stress on Smoking and Quitting: Evidence from the HRS », *The B.E. journal of economic analysis & policy*, 2010, vol. 10, n° 1. Voir aussi C. Mette, « Conditions de travail, emploi et consommation d'alcool », art cit ; Dhaval M. Dave et Inas Rashad Kelly, « How does the business cycle affect eating habits? », *Social Science & Medicine*, 2012, vol. 74, n° 2, p. 254-262.

## 2. La consommation comme pratique dans les travaux sociologiques

Il existe très peu de travaux en sociologie sur les consommations des chômeurs, je vais donc examiner ce que les travaux sur la consommation (alimentation, alcool, tabac) peuvent nous apprendre.

La seule recherche sociologique que j'ai trouvée sur la consommation et le chômage en France est un article de Nicolas Herpin qui s'appuie à sur l'enquête *Budget de famille* de 1989 et sur une enquête de suivi de chômeurs<sup>32</sup>. Cet article pose quelques résultats généraux sur la consommation des chômeurs. Parmi les ménages touchés par le chômage, si les plus pauvres s'imposent des restrictions de consommation, les plus aisés, et plus généralement ceux dont un membre au moins est en emploi, maintiennent leur niveau de consommation. Quand Herpin se concentre sur les dépenses alimentaires, ce poste ne diminue pas en moyenne dans les ménages comptant un chômeur, sauf s'il n'y a plus d'adulte en emploi dans le foyer. Les autres références aux consommations des chômeurs apparaissent, de façon très ponctuelle, dans des recherche sur le chômage<sup>33</sup>, ou dans des travaux sur la consommation des personnes pauvres ou précaires parmi lesquelles on trouve quels cas de chômage<sup>34</sup>.

Même si elles ne portent pas sur les chômeurs et chômeuses, les recherches sociologiques sur l'alimentation et la consommation d'alcool ou de tabac permettent de sortir d'une vision de la consommation orientée par la santé publique pour éclairer le sens de ces pratiques aux yeux des ceux qui les adoptent. Ainsi, parmi de jeunes adultes britanniques et australiens, boire suffisamment d'alcool pour perdre le contrôle de soi fait partie de la sociabilité d'une « super soirée » (*a big night out*)<sup>35</sup>. Constance et Peretti-Wattel<sup>36</sup> ont montré les multiples significations de la cigarette pour les personnes en situation de pauvreté ou de grande précarité, en particulier son rôle pour rompre l'isolement, ce qui explique que ces personnes n'arrêtent pas de fumer alors que la cigarette coûte cher et que leur budget est très contraint. De nombreux travaux

---

<sup>32</sup> Nicolas Herpin, « Les conséquences du chômage sur la consommation », *Economie et Statistique*, 1992, vol. 256, n° 1, p. 43-57.

<sup>33</sup> M. Roupnel-Fuentes, *Les chômeurs de Moulinex, op. cit.* ; Serge Paugam, « L'épreuve du chômage: une rupture cumulative des liens sociaux? », *Revue européenne des sciences sociales*, 2006, vol. 44, n° 135, p. 11-27.

<sup>34</sup> Par exemple J. Constance et P. Peretti-Wattel, « La cigarette du pauvre », art cit.

<sup>35</sup> Christine Griffin et al., « 'Every Time I Do It I Absolutely Annihilate Myself': Loss of (Self-)Consciousness and Loss of Memory in Young People's Drinking Narratives », *Sociology*, 2009, vol. 43, n° 3, p. 457-476 ; Jo Lindsay, « Young Australians and the staging of intoxication and self-control », *Journal of Youth Studies*, 2009, vol. 12, n° 4, p. 371-384.

<sup>36</sup> J. Constance et P. Peretti-Wattel, « La cigarette du pauvre », art cit.

rendent compte du fait que les ménages en situation de pauvreté ont une alimentation moins conforme aux recommandations nutritionnelles : les calories de moindre qualité nutritionnelle sont moins coûteuses<sup>37</sup>, l'alimentation est une manière relativement accessible de faire plaisir à ses proches et de prendre soin d'eux<sup>38</sup>. Dans une enquête danoise<sup>39</sup>, les ménages qui faisaient face à une baisse de revenu modifiaient effectivement leur alimentation, mais les conséquences sanitaires et environnementales de ces changements étaient ambigus.

La théorie des pratiques vient renforcer ce corpus de travaux. Selon cette perspective théorique, les gens mettent en œuvre des pratiques comme boire, fumer ou manger, parce qu'elles leur paraissent sensées (*make sense*) à ce moment et dans ce contexte<sup>40</sup>. Une pratique est constituée d'*understandings* (quelles activités on appelle fumer, dans quelles circonstances on peut le faire), de *procedures* (quelles actes et propos permettent effectivement de fumer) et d'une structure téléoaffective (les buts, émotions, identités, cadres normatifs qui vont de pair avec la pratique). Les pratiques sont socialement différenciées parce qu'elles sont plus ou moins dotées de sens à nos yeux selon nos appartenances sociales et le contexte. Les pratiques partagées dans un groupe social contribuent à l'identité collective de ce groupe (par exemple, certaines pratiques nous permettent de nous reconnaître comme français·e, jeune, militant de la cause animale...).

Depuis les années 2000 la sociologie de la consommation a connu un renouveau en lien avec la théorie des pratiques, en particulier la sociologie de l'alimentation. Si ces travaux ont surtout discuté les conséquences environnementales de la consommation, les questions de santé publique ont aussi été ré-examinées dans cette perspective<sup>41</sup>. L'argument central est que beaucoup de pratiques passent par la consommation, entendue comme l'appropriation, l'appréciation de choses matérielles ou immatérielles (ambiance, service, information etc.)<sup>42</sup>, et

---

<sup>37</sup> Nicole Darmon et Adam Drewnowski, « Contribution of food prices and diet cost to socioeconomic disparities in diet quality and health: a systematic review and analysis », *Nutrition Reviews*, 2015, vol. 73, n° 10, p. 643-660.

<sup>38</sup> Daniel Miller, *A Theory of Shopping*, Hoboken, Wiley, 2013 ; F. Régnier et A. Masullo, « Obésité, goûts et consommation. Intégration des normes d'alimentation et appartenance sociale », art cit ; Marjorie L. DeVault, « Introduction: What is Institutional Ethnography? », *Social Problems*, 2006, vol. 53, n° 3, p. 294-298.

<sup>39</sup> Annemette Nielsen, Thomas Bøker Lund et Lotte Holm, « The Taste of 'the End of the Month', and How to Avoid It: Coping with Restrained Food Budgets in a Scandinavian Welfare State Context », *Social Policy and Society*, 2015, vol. 14, n° 3, p. 429-442.

<sup>40</sup> T.R. Schatzki, *Social Practices*, *op. cit.*

<sup>41</sup> S. Blue et al., « Theories of practice and public health », art cit ; Simon Cohn, « From health behaviours to health practices: an introduction », *Sociology of Health & Illness*, 2014, vol. 36, n° 2, p. 157-162.

<sup>42</sup> A. Warde, *Consumption: A Sociological Analysis*, *op. cit.*

généralement la destruction de ces choses<sup>43</sup>. Mais la consommation n'est pas forcément le but visé, comme quand nous achetons du carburant pour aller au travail en voiture. C'est la pratique qu'il faut comprendre. Ainsi Blue *et al.* prennent l'exemple de la pratique qui consiste à fumer des cigarettes : de moins en moins de gens fument des cigarettes en Europe et aux États-Unis. La structure téléoaffective de la pratique évolue, la pratique étant de plus en plus vue comme déviante, par exemple comme une addiction<sup>44</sup>. Les personnes qui fument toujours ne sont plus les mêmes que celles qui fumaient quelques décennies auparavant, et qui ont déjà arrêté. Elles pourraient être plus difficiles à convaincre d'arrêter de fumer, ou il faudra peut-être déployer d'autres arguments, d'autres instruments de santé publique pour y parvenir. Meier et ses co-auteurs<sup>45</sup> ont passé en revue la littérature sur la consommation d'alcool pour tenter d'identifier les pratiques qui vont de pair ou qui sont incompatibles avec boire de l'alcool du point de vue des acteurs (par exemple boire et fumer, mais boire ou conduire). Ils ont trouvé très peu de travaux sur le sujet. Ces travaux étaient centrés sur les étudiants et sur un nombre limité de caractéristiques des contextes de consommation. La théorie de pratiques fournit donc des arguments pour analyser les consommations du point de vue des acteurs qui les mettent en œuvre, en essayant d'identifier les associations entre pratiques et les contextes dans lesquelles elles font sens.

La théorie des pratiques accorde une grande attention à la façon dont les pratiques changent, dont on les adopte ou les abandonne<sup>46</sup>. De nombreux travaux étudient comment les événements biographiques altèrent les pratiques<sup>47</sup>. Mais les problèmes de biais de sélection et de confusion entre facteurs causaux mis en évidence par la littérature épidémiologique et économique ne doivent pas être pris à la légère et les approches qualitatives, rétrospectives, sont peu à même d'établir si ces changements sont la règle ou l'exception suite à une perte d'emploi. C'est pourquoi ce chapitre emprunte les données et les techniques statistiques des

---

<sup>43</sup> D.M. Evans, « What is consumption, where has it been going, and does it still matter? », art cit.

<sup>44</sup> Pour une analyse de la façon dont les politiques d'éducation à la santé ont travaillé à redéfinir le sens de la pratique tabagique, en faisant concurrence aux représentations positives proposées par les publicités de l'industrie du tabac, voir Luc Berlivet, « Naissance d'une politique symbolique : l'institutionnalisation des "grandes campagnes" d'éducation pour la santé », *Quaderni*, 1997, n° 33, p. 99-117.

<sup>45</sup> Petra Sylvania Meier, Alan Warde et John Holmes, « All drinking is not equal: how a social practice theory lens could enhance public health research on alcohol and other health behaviours », *Addiction*, 2018, vol. 113, n° 2, p. 206-213.

<sup>46</sup> E. Shove, M. Pantzar et M. Watson, *The dynamics of social practice everyday life and how it changes*, *op. cit.*

<sup>47</sup> D. Southerton et al., « Practices and trajectories: a comparative analysis of reading in France, Norway, the Netherlands, the UK and the U.S.A », art cit ; Alan Warde et al., « Changes in the Practice of Eating », *Acta Sociologica*, 2007, vol. 50, n° 4, p. 363-385 ; M. Plessz et F. Étilé, « Is Cooking Still a Part of Our Eating Practices? », art cit.

approches en termes de causalité. Mais avant cela je reviens sur les arguments théoriques plaidant pour ou contre un effet du chômage sur la consommation.

### 3. Perte d'emploi et consommation : une question de statut ?

Le chômage est une construction sociale, avec une histoire propre à chaque pays et des spécificités liées aux régimes de *welfare* nationaux<sup>48</sup>. L'enquête séminale sur les chômeurs de Marienthal dans les années 1930<sup>49</sup> est, de ce point de vue, très particulière : dans une société où l'indemnisation du chômage était presque inexistante, la fermeture de la principale usine de Marienthal a privé presque toute la population adulte de la ville d'emploi et de revenu. Les effets drastiques relevés alors par les enquêteurs sur les budgets et la consommation sont sans commune mesure avec ceux qu'on peut s'attendre à trouver en France au XXI<sup>e</sup> siècle.

Le chômage a deux dimensions pertinentes pour analyser les pratiques de consommation. D'une part, il est souvent associé à une perte de revenu. Celle-ci est plus ou moins forte selon l'emploi et la rémunération avant le chômage, le niveau d'indemnisation chômage, et les autres sources de revenus du ménage<sup>50</sup>. D'autre part il affecte la position sociale. Encore faut-il préciser ce terme. Le chômage est souvent vu comme un changement de statut : la statistique publique définit le fait d'être en emploi, au chômage ou inactif comme le « statut d'activité » (*labour force status* en anglais)<sup>51</sup>. Mais la notion de statut est également polysémique : en sociologie, le terme de statut est mobilisé aussi bien par des fonctionnalistes que par des interactionnistes<sup>52</sup>, dans un sens assez générique. Les travaux sur l'expérience du chômage insistent ainsi sur le fait que le chômage est un statut particulier, dévalorisé<sup>53</sup>.

Le terme de statut social prend un sens beaucoup plus spécifique chez Max Weber qui l'oppose à la position de classe. La position de classe est une position fonctionnelle sur un marché (offreur ou acheteur, sur le marché du travail, des biens ou autre). Le statut social (ou

---

<sup>48</sup> Christian Topalov, *Naissance du chômeur, 1880-1910*, Paris, Albin Michel, 1994, 626 p ; Jacques Freyssinet, *Le chômage*, Paris, La Découverte, 1998 ; G. Esping-Andersen, *The three Worlds of Welfare Capitalism*, *op. cit.*

<sup>49</sup> M. Jahoda, P.F. Lazarsfeld et H. Zeisel, *Marienthal*, *op. cit.*

<sup>50</sup> Olivier Charlot et Bruno Decreuse, « La couverture du risque chômage au regard de la situation familiale », *Revue d'économie politique*, 2010, Vol. 120, n° 6, p. 895-928.

<sup>51</sup> Eurostat, *EU labour force survey - methodology - Statistics Explained*, [https://ec.europa.eu/eurostat/statistics-explained/index.php/EU\\_labour\\_force\\_survey\\_-\\_methodology#EU-LFS\\_concept\\_of\\_labour\\_force\\_status](https://ec.europa.eu/eurostat/statistics-explained/index.php/EU_labour_force_survey_-_methodology#EU-LFS_concept_of_labour_force_status), 4 mai 2020, (consulté le 29 janvier 2021).

<sup>52</sup> Everett Cherrington Hughes, « Dilemmas and Contradictions of Status », *American Journal of Sociology*, 1945, vol. 50, n° 5, p. 353-359 ; R. Linton, *Le fondement culturel de la personnalité*, *op. cit.*

<sup>53</sup> Dominique Schnapper, *L'épreuve du chômage*, édition originale 1981, Paris, Gallimard, 1994 ; Didier Demazière, *Le chômage : comment peut-on être chômeur ?*, Paris, Belin, 2003, 299 p.

l'appartenance à un groupe statutaire) est caractérisé par un degré d'honneur social (on dirait aujourd'hui honorabilité ou respectabilité) efficacement revendiqué<sup>54</sup>. Si l'on reprend les catégories wébériennes, le chômage est indiscutablement un changement de position de classe sur le marché du travail, mais est-il aussi un changement de statut social ? La conduite de vie (*Lebensführung*)<sup>55</sup> est le principal moyen de « revendiquer efficacement » son statut social au sens wébérien<sup>56</sup>, mais une autre source d'honneur social est la profession (*Beruf*). Le chômage pourrait fragiliser le statut par cet angle-là. Le chômage fragilise donc indiscutablement la position de classe, l'accès aux ressources économiques qu'apporte un emploi rémunéré. Mais son effet sur la dimension statutaire de la position sociale est plus incertain. En regardant changer les pratiques des chômeurs, nous pourrions établir dans quelle mesure la perte d'emploi affecte les pratiques, à travers elles les conduites de vie, et à travers elles, in fine, les statuts sociaux.

À l'issue de cette revue de littérature, la question de l'impact de la perte d'emploi sur les consommations de la vie de tous les jours que sont l'alimentation, les boissons et le tabac paraît complexe et peu de conclusions définitives se dégagent. Le chômage est plus probable pour les individus socialement défavorisés, mais les différences de consommation entre chômeurs et personnes en emploi ne peuvent être attribuées à la perte d'emploi sans précautions méthodologiques.

## II — LES PERSONNES EN RECHERCHE D'EMPLOI DANS CONSTANCES

---

Dans cette section je présente la constitution des données dans la cohorte Constances et je décris les personnes qui se décrivent comme « au chômage ou en recherche d'emploi » au moment de leur inclusion dans la cohorte. Ce travail descriptif sera précieux par la suite pour saisir l'hétérogénéité des personnes qui perdent leur emploi.

---

<sup>54</sup> Voir chapitre 2.

<sup>55</sup> Il me semble utile de maintenir la distinction entre la notion wébérienne, que je traduis par conduite de vie, et la notion bourdieusienne. Weber n'affirme pas que les conduites de vie ont un caractère systématique, mais envisage que certains groupes se livrent à une *stylisation* de leur conduite de vie. On pourrait dire que Bourdieu force le trait en supposant que les conduites de vie sont toujours plus ou moins stylisées, en tout cas dans les classes supérieures. T. Abel et W.C. Cockerham, « Lifestyle or Lebensführung? », art cit.

<sup>56</sup> T.W. Chan et J.H. Goldthorpe, « Class and Status: The Conceptual Distinction and its Empirical Relevance », art cit.

## 1. La cohorte Constances

Constances est une cohorte épidémiologique prospective en population générale. Une cohorte prospective suit des individus à partir d'un moment initial, l'inclusion dans la cohorte<sup>57</sup>. Dans Constances, la constitution de l'échantillon procède d'un tirage aléatoire<sup>58</sup> parmi les adultes (18-69 ans) couverts par le régime général de l'assurance maladie au sens large<sup>59</sup> soit 85 % de la population dans cette tranche d'âge. Sont exclus la quasi-totalité des indépendants et des agriculteurs n'ayant jamais été salariés. Cette exclusion est relativement bénigne pour étudier le chômage et la perte d'emploi car le chômage est une construction sociale intimement liée au statut de salarié.

Une fois invités, les participants sont inclus dans la cohorte s'ils consentent à l'utilisation de leurs données personnelles et de santé, s'ils complètent les différents questionnaires à l'inclusion (mode de vie, calendrier professionnel, expositions professionnelles), et s'ils passent un examen de santé dans un des CES (Centres d'examen de santé de la Sécurité sociale) partenaires. Cet examen gratuit a été identifié comme un motif de participation pour les participants aux revenus les plus faibles. Malgré tout, Constances reste un protocole d'enquête lourd pour les participant·es, si bien que le pourcentage des invités qui sont effectivement inclus dans la cohorte est 7,3 %, un chiffre faible par rapport aux données souvent utilisées en sociologie, mais courant dans les cohortes épidémiologiques<sup>60</sup>.

Les inclusions dans la cohorte se sont étalées de 2012 à 2019, afin de pouvoir inclure 200 000 participants sans saturer infrastructures sur lesquelles repose Constances (voir chapitre 5 page 182 et suivantes). Au fur et à mesure qu'ils étaient inclus, les enquêtés entraînaient aussi

---

<sup>57</sup> Constances est en population générale au sens où les individus ne sont pas sélectionnés d'après leur état de santé, par opposition aux cohortes de patients.

<sup>58</sup> « Les sujets éligibles en raison de leur âge et de leur lieu de résidence [dans la zone de chalandise d'un des 19 Centres d'examen de la sécurité sociale (CES) participants] sont tirés au sort par sondage stratifié avec probabilités inégales, en sur-représentant les individus ayant une probabilité de non volontariat plus forte en fonction des variables usuelles : âge, sexe, PCS. Le tirage au sort est effectué par la Cnav [Caisse nationale d'assurance vieillesse] dans le Répertoire national inter-régimes des bénéficiaires de l'assurance maladie (RNIAM), apparié au Système National de Gestion des Carrières (SNGC) ». Alice Guéguen, *Tirage au sort : échantillonnage et pondération*, <https://www.constances.fr/espace-scientifique/tirage-sort.php>, 2012, (consulté le 20 janvier 2021). Pour une présentation détaillée de la constitution de la cohorte voir Marie Zins et al., « La cohorte Constances : une infrastructure pour la recherche et la santé publique », *Bulletin épidémiologique hebdomadaire*, 2016, n° 35-36, p. 612-616.

<sup>59</sup> C'est-à-dire le Régime Général au sens strict et les Sections locales mutualistes (SLM), par exemple la MGEN. La liste des SLM participantes est reprise en Annexe 1 (page 59).

<sup>60</sup> Marcel Goldberg et al., « CONSTANCES: a general prospective population-based cohort for occupational and environmental epidemiology: cohort profile », *Occupational and Environmental Medicine*, 2017, vol. 74, n° 1, p. 66-71.

dans le dispositif de suivi : vérification des changements d'adresse, des déconsentements et des décès, envoi du Journal Constances<sup>61</sup>, envoi d'un questionnaire de suivi chaque année avec une relance, nouvel examen de santé après cinq ans. Le questionnaire de suivi est le même pour tous les participants une année donnée. En 2017 il contient un volet sur l'alimentation.

Les études en cohorte prospective doivent se prémunir contre l'attrition, c'est-à-dire la fonte du nombre de participants parce qu'ils ne répondent plus au questionnaire ou sont devenus injoignables. Constances vérifie auprès de la Poste les changements d'adresse ce qui limite cette source de « perdus de vue », et interroge chaque année tous les participants, même s'ils n'ont pas répondu au questionnaire précédent. Ainsi chaque année plus de 80 % des participants inclus dans la cohorte renvoient leur questionnaire de suivi<sup>62</sup>.

## **2. Les personnes en emploi et en recherche d'emploi : une comparaison impossible ?**

Comparer les personnes en emploi et en recherche d'emploi sur les données collectées au moment de l'inclusion dans la cohorte est un travail statistique relativement simple. Cela permet de prendre la mesure des différences sociales entre ces deux populations : les personnes en recherche d'emploi sont-elles des personnes qui ont eu « moins de chance » que les personnes en emploi ? ou ont-elles des caractéristiques très spécifiques ? J'examinerai aussi les données manquantes.

---

<sup>61</sup> <https://www.constances.fr/espace-volontaires/journal.php> (visité le 27/10/2020). Le journal est un élément essentiel du dispositif. Il présente les usages que les chercheurs font de leurs données, les projets lancés et les résultats obtenus. Ce faisant il maintient l'intérêt et la motivation des participants. Il est aussi un élément du respect du Règlement général sur la protection des données personnelles (RGPD) : la CNIL a validé le fait d'informer les participants des nouveaux traitements des données personnelles par ce biais. Les participants peuvent « déconsentir » (retirer leur consentement) à tout ou partie de ces traitements (voire pour un projet précis) à tout moment.

<sup>62</sup> M. Goldberg et al., « A general prospective population-based cohort », art cit.

### Encadré 2 : Le vocabulaire des données manquantes et des non-réponses

La **non-réponse totale** à un questionnaire correspond au fait de ne pas avoir rendu le questionnaire, ou un questionnaire inexploitable. La **non-réponse partielle** correspond au fait de n'avoir pas rendu de réponse (ou une réponse inexploitable) à une ou plusieurs questions du questionnaire.

Les données peuvent être manquantes du fait de non-réponses des participants mais aussi pour d'autres raisons : questionnaire perdu, tâché, mal scanné, données informatiques corrompues, échantillons biologiques inexploitables...

Une fois qu'on a identifié les variables dont on aura besoin dans une analyse (par exemple pour estimer un modèle multivarié), on peut décrire plus précisément les types de cas par rapport aux données manquantes. Le terme de cas signifie ici « individu statistique » (*case* en anglais). Les **cas complets** n'ont aucune valeur manquante pour toutes les variables nécessaires à l'analyse. Les cas incomplets ont au moins une donnée manquante sur une des variables nécessaires à un moment de l'analyse. On fait parfois une partie des analyses (moyennes, tableau croisé) sur les cas disponibles (*available cases*) qui sont les individus complets pour la ou les quelques variables concernées, qu'ils ou non complets sur l'ensemble des variables de l'analyse.

La variable que j'utilise tout au long de ce chapitre est le fait d'être « en emploi » ou « en recherche d'emploi » que je désignerai parfois par commodité comme « chômeur » ou « au chômage ». Cette variable est recueillie et définie de la même façon à l'inclusion et au cours du suivi. Le recueil se fait par une question à réponses multiples (Figure 17).

Figure 17 : La situation par rapport à l'emploi dans les questionnaires Constances

1. Quelle est votre situation **actuelle** vis-à-vis de l'emploi ? (plusieurs réponses possibles)

- , Occupe un emploi, y compris si vous êtes temporairement en arrêt de travail (arrêt maladie, congé sans solde ou disponibilité, congé maternité/paternité/d'adoption/parental)
- , Demandeur d'emploi ou à la recherche d'un emploi
- , Retraité(e) ou retiré(e) des affaires
- , En formation (lycéen(ne), étudiant(e), stagiaire, apprenti(e)...)
- , Ne travaille pas pour raison de santé (invalidité, maladie chronique...)
- , Sans activité professionnelle
- , Autre, précisez :

Source : Constances, questionnaire Expositions professionnelles (inclusion).  
<https://www.constances.fr/questionnaire-exposition-pro> visité le 09/02/2021.

Ceci a l'intérêt de rendre visible le « halo du chômage »<sup>63</sup> puisque des personnes peuvent se décrire comme à la fois « en emploi » et « en recherche d'emploi », ou « en recherche d'emploi » et « ne travaille pas pour des raisons de santé »<sup>64</sup>. Les personnes que j'appelle « en

<sup>63</sup> J. Freyssinet, *Le chômage*, op. cit.

<sup>64</sup> Ces deux cas de figure ont été exclus de nos analyses.

emploi » ont coché exclusivement la case « en emploi ». Le fait d’être chômeur ou en recherche d’emploi est défini par le fait d’avoir coché « chômage, recherche d’emploi », et éventuellement « en formation »<sup>65</sup> ou « sans activité professionnelle ». Si les cases « en emploi » et « en recherche d’emploi » sont cochées simultanément, ou si la case « ne travaille pas pour raison de santé » est cochée, le participant est exclu de l’étude.

Dans cette section je me concentre sur les participants à Constances en emploi ou en recherche d’emploi à l’inclusion et âgés de moins de 65 ans, présents dans la base Constances au moment de l’extraction des données le 24 juillet 2020.

---

<sup>65</sup> En effet les chômeurs peuvent se voir proposer voire imposer des formations pour améliorer leur « employabilité ».

## a) Comparer les personnes en emploi et en recherche d'emploi

Tableau 7 : Caractéristiques des personnes en emploi et en recherche d'emploi à l'inclusion dans Constances

Caractéristique	Ensemble		Parmi les chômeurs		p-value*
	En emploi, N = 128 263	Chômage, N = 10 703	Complet, N = 6 997	Incomplet, N = 3 706	
<b>Homme</b>	46,6%	45,9%	46,1%	45,4%	0,5
<b>Tranche d'âge</b>					<0,001
18-29 ans	11,4%	24,4%	24,4%	24,4%	
30-39 ans	27,1%	25,5%	27,8%	21,2%	
40-49 ans	31,5%	22,5%	21,6%	24,4%	
50 ans et plus	30,0%	27,6%	26,3%	30,1%	
<b>Conjoint·e</b>					<0,001
Sans conjoint	23,3%	44,0%	43,0%	46,2%	
Conjoint en emploi	65,5%	38,9%	40,6%	35,0%	
Conjoint sans emploi	11,1%	17,1%	16,4%	18,8%	
N manquantes	6 309	738	0	738	
<b>Vit avec enfant(s)</b>	59,3%	41,5%	36,7%	53,1%	<0,001
N manquantes	5 648	795	0	795	
<b>Diplôme</b>					<0,001
BEPC ou inf	5,3%	12,2%	9,8%	17,2%	
BEP CAP	12,9%	17,7%	15,9%	21,4%	
Bac	14,7%	21,0%	20,5%	22,1%	
Bac +2 ou +3	28,8%	22,3%	24,1%	18,6%	
Bac +4 ou plus	38,3%	26,7%	29,7%	20,7%	
N manquantes	1 517	226	0	226	
<b>A connu 6 mois sans emploi pour raison de santé</b>	4,3%	9,1%	9,1%	9,2%	>0,9
<b>CSP actuelle ou plus longue</b>					<0,001
Agric, Indep, Autre	4,7%	10,1%	9,8%	10,8%	
Cadre, prof. intell. sup.	34,4%	20,7%	22,8%	16,0%	
Profession intermédiaire	28,8%	14,1%	15,1%	11,9%	
Employée	23,9%	35,0%	34,8%	35,4%	
Ouvrier	8,1%	16,8%	15,1%	20,8%	
Sans profession	0,0%	3,3%	2,4%	5,2%	
N manquantes	2 829	685	0	685	
<b>Difficultés financières</b>	10,3%	31,0%	30,7%	31,6%	0,4
N manquantes	1 774	420	0	420	
<b>Revenu mensuel/UC</b>					<0,001
<700 euros	2,2%	20,7%	18,5%	33,9%	
700-1200 euros	9,0%	26,1%	25,8%	27,9%	
1200-1800 euros	25,9%	29,0%	29,7%	24,5%	
>1800 euros	62,9%	24,3%	26,0%	13,7%	
N manquantes	27 822	2 543	0	2 543	
<b>Perçoit allocation chômage</b>	2,2%	64,5%	69,4%	55,2%	<0,001
<b>Senti que je n'avais pas d'entraîn ? (CESD)</b>					<0,001
Jamais	50,0%	43,2%	41,9%	46,3%	
Parfois	38,1%	37,0%	37,8%	35,2%	
Souvent	11,8%	19,8%	20,3%	18,5%	
N manquantes	4 645	754	0	754	

\* Test d'indépendance du khi-2 entre les colonnes Complet et Incomplet.

Source : Cohorte Constances, données à l'inclusion, extraction du 24/07/2020. Calculs de l'auteur.

Champ : Participants âgés de 18 à 64 ans, en emploi ou en recherche d'emploi à l'inclusion, ne déclarant pas ne pas travailler pour des raisons de santé.

Je compare tout d'abord les personnes en emploi et en recherche d'emploi, soit les deux premières colonnes du Tableau 7. Les résultats sont conformes à ce que nous indique la

sociologie du chômage : les personnes en recherche d'emploi sont plus souvent jeunes, vivent bien plus souvent sans conjoint ni enfant et leur niveau de diplôme est plus modeste. Dans Constances comme dans les chiffres de l'Insee, hommes et femmes ont autant de chances d'être au chômage<sup>66</sup>. Du point de vue de l'expérience professionnelle, les personnes en recherche d'emploi sont plus nombreuses à n'avoir jamais travaillé, mais elles ont aussi plus souvent connu des interruptions de travail de plus de 6 mois pour des raisons de santé. Celles qui ont déjà occupé un emploi ont plus souvent occupé des positions professionnelles subalternes (employé ou ouvrier). Se déclarer en recherche d'emploi et percevoir les allocations chômage ne coïncident pas : presque une personne sur trois qui se déclare sans emploi et en recherche d'emploi ne perçoit pas les allocations chômage.

Le portrait qui se dessine est relativement attendu, mais il objective le fait que le chômage renvoie à la fois à la compétition sur le marché du travail (diplôme) et à des âges de la vie, en particulier l'entrée dans la vie adulte (stabilisation conjugale et professionnelle)<sup>67</sup>. Il rappelle en outre que le chômage découle de positions défavorisées tout en les aggravant, que ce soit sur le plan économique ou de la santé. Il suggère enfin, que se mêlent, dans la catégorie « chômeurs » des populations et des situations hétérogènes. Par exemple, il est vraisemblable que parmi les personnes en recherche d'emploi, celles qui n'ont jamais travaillé et celles qui ont occupé des emplois subalternes (deux propriétés surreprésentées mais incompatibles) correspondent à deux sous-populations différentes.

#### b) Chômage et non-réponse aux items du questionnaire

Le Tableau 7 montre aussi, parmi les 10 703 personnes en recherche d'emploi, les caractéristiques de celles qui ont répondu à toutes les questions que j'utilise (cas complets) par rapport à celles qui ont au moins une donnée manquante. Les troisième et quatrième colonnes du Tableau 7 sont donc une décomposition de la seconde colonne. Ceci permet de mesurer à quel point il est justifié de prétendre donner une description « des chômeurs de Constances » à partir « des chômeurs de Constances qui ont répondu à toutes les questions qui m'intéressent ». Il est particulièrement intéressant de les comparer sur des variables qui ont peu ou pas de valeurs manquantes, comme l'âge ou les difficultés financières. Les participant-es en recherche

---

<sup>66</sup> Depuis 2007 l'écart entre le taux de chômage des hommes et des femmes est inférieur à un point de pourcentage dans les enquêtes *Emploi*. Insee, *Chômage selon le sexe et l'âge*, [https://www.insee.fr/fr/statistiques/2489498#graphique-figure1\\_radio3](https://www.insee.fr/fr/statistiques/2489498#graphique-figure1_radio3), 2020, (consulté le 20 janvier 2021).

<sup>67</sup> Olivia Ekert-Jaffé et Anne Solaz, « Unemployment, marriage, and cohabitation in France », *The Journal of Socio-Economics*, 2001, vol. 30, n° 1, p. 75-98 ; M. Plessz, « Life Stages and Transformations of the Labor market », art cit.

d'emploi qui ont répondu à toutes les questions que j'utilise dans cette section (66 % des chômeurs et chômeuses) sont plus souvent d'âge moyen et titulaires d'un diplôme du supérieur, ils vivent plus souvent avec un conjoint actif et un ou plusieurs enfants, ils ont plus souvent déjà travaillé, en particulier comme cadre supérieur. Si les cas incomplets ont déclaré des revenus par unité de consommation plus faibles, ils n'ont pas plus souvent déclaré de difficultés à boucler les fins de mois. Ces différences ne sont pas négligeables mais elles ne doivent pas être surestimées. La seule variable qui a une forte proportion de valeurs manquantes est le revenu du ménage par unité de consommation (24% des participants en recherche d'emploi). Il y a deux explications à cela : les non-réponses aux questions sur le revenu sont très fréquentes dans les enquêtes déclaratives ; pour calculer cette variable il faut combiner le revenu avec quatre questions sur la composition du ménage, qui peuvent toutes avoir des non-réponses<sup>68</sup>.

Ce premier examen des données manquantes indique qu'en se concentrant sur les cas complets, on surestimerait le niveau de diplôme et l'expérience professionnelle des demandeurs d'emploi, on sous-estimerait leur âge et leurs charges familiales. Mais on ne déformerait pas sensiblement leur distribution géographique ni leurs difficultés financières ou psychoaffectives. À ce stade, l'impact des données manquantes sur mes analyses devrait être limité<sup>69</sup>. Toutefois dans un premier temps je vais m'efforcer de les conserver dans l'analyse.

### 3. Les personnes en recherche d'emploi : des sous-populations spécifiques

Je l'ai suggéré plus haut, il est probable que la population des personnes en recherche d'emploi regroupe en réalité des sous-populations hétérogènes. Ceci est conforté par les nombreuses typologies des chômeurs qu'on trouve en sociologie<sup>70</sup>. Je vais donc à présent me concentrer sur les 10 703 personnes en recherche d'emploi à l'inclusion. Au moyen d'une analyse des correspondances multiples (ACM) et d'une classification ascendante hiérarchique (CAH), je vais décrire la diversité des situations de recherche d'emploi. Dans le logiciel R les packages `FactoMineR` et `missMDA` permettent de réaliser cette analyse factorielle sur les cas complets et incomplets.

---

<sup>68</sup> En outre le revenu est mesuré en tranches, ce qui rend assez hasardeux le calcul du revenu par unité de consommation. Aussi, dans la section IV où j'exclurai les cas incomplets, j'utiliserai plutôt la variable sur les difficultés financières.

<sup>69</sup> Un article présentant des méthodes d'imputation des données manquantes prenait comme exemple une variable qui avait 70 % de valeurs manquantes. Jonathan Sterne A. C. et al., « Multiple imputation for missing data in epidemiological and clinical research: potential and pitfalls », *British Medical Journal*, 2009, vol. 338, p. 159.

<sup>70</sup> Didier Demazière, *Sociologie des chômeurs*, Paris, La Découverte, 2006.

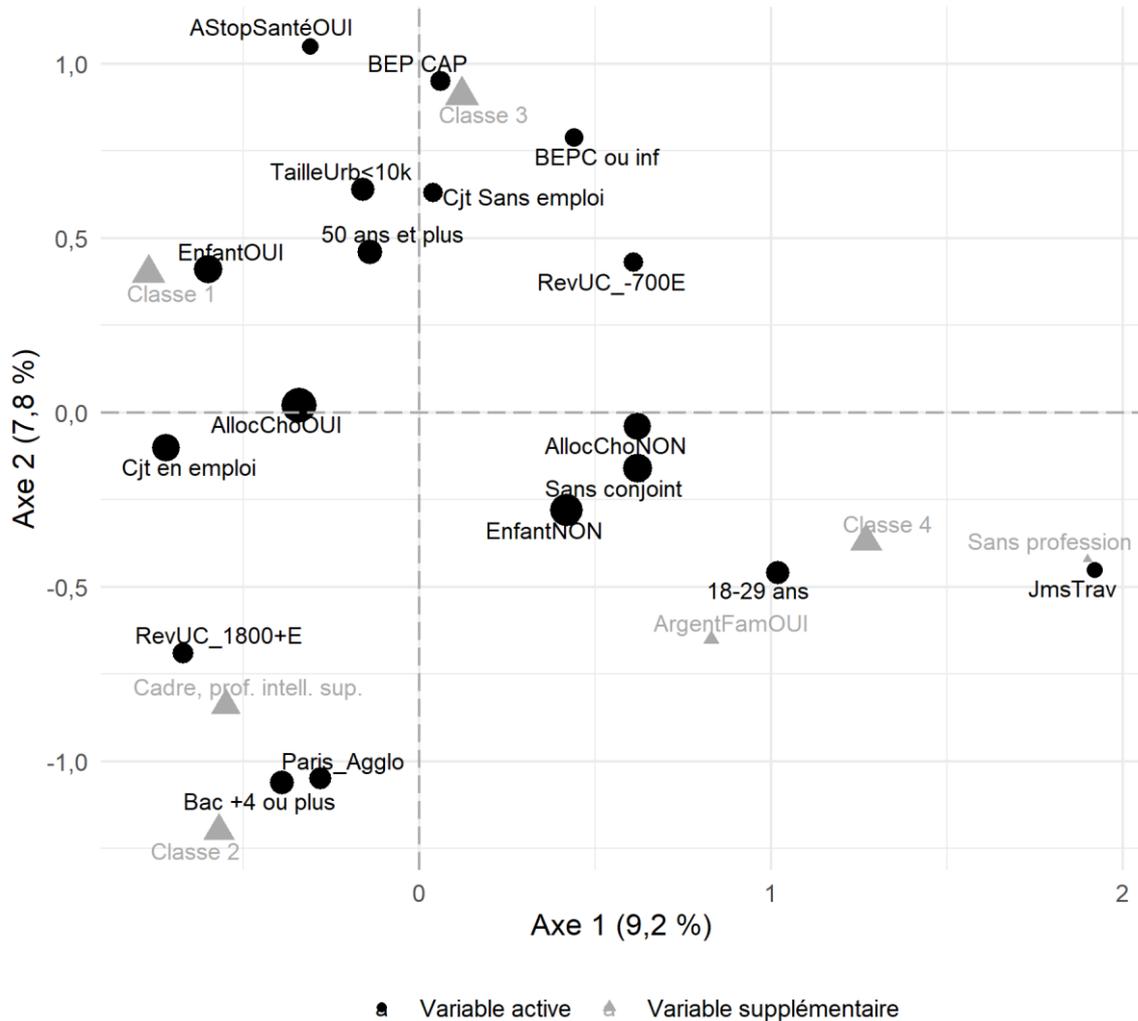
Les variables actives de l'ACM sont : la classe d'âge, le sexe, le diplôme, vivre avec un conjoint (en emploi ou non), vivre avec au moins un enfant, avoir eu des arrêts de travail de 6 mois ou plus pour raison de santé, n'avoir jamais occupé d'emploi (au moins 6 mois), la réponse à l'affirmation « au cours de la semaine passée j'ai manqué d'entrain » (jamais, parfois, souvent). Les variables suivantes sont traitées comme des variables supplémentaires car elles déformeraient l'analyse factorielle, soit parce qu'elles sont redondantes avec d'autres soit parce que leur distribution est trop déséquilibrée : Reçoit des revenus de ses proches/sa famille, CSP actuelle ou la plus longtemps occupée, Difficultés financières en fin de mois. Le diagramme des valeurs propres indique que les deux premières dimensions sont les plus intéressantes. Je me concentre sur elles pour l'interprétation de l'ACM. Les résultats détaillés figurent en annexe en fin de chapitre (Annexe 2 page 274). Le tableau suivant synthétise les modalités qui ont les plus fortes contributions aux deux pôles de ces deux premiers axes.

Tableau 8 : Variables contribuant aux deux premiers axes de l'ACM sur les personnes en recherche d'emploi

Axe	Valeurs positives	Valeurs négatives
<b>1 (9,5 % de l'inertie totale)</b>	Jamais travaillé, 18-29 ans, sans conjoint, sans enfants, pas d'allocation chômage, revenu/UC<700€/mois	Conjoint en emploi, vit avec enfants, revenu/UC>1800€/mois, allocation chômage, 30-49 ans
<b>2 (7,7 % de l'inertie totale)</b>	BEP CAP ou inférieur, a arrêté de travailler pour raisons de santé, zone urbaine <10 000 hab, vit avec enfant, conjoint sans emploi, 50-64 ans	Bac ou plus, agglomération parisienne, revenu/UC>1800€/mois

Les deux axes suggèrent déjà que les personnes en recherche d'emploi diffèrent tant par leur « employabilité » que leur position dans le cycle de vie. Le fait d'être un homme ou une femme n'est pas saillant.

Figure 18 : Premier plan factoriel de l'ACM sur les personnes en recherche d'emploi à l'inclusion dans Constances



Lecture : sur l'axe 2 (vertical) s'opposent des demandeurs d'emploi titulaires d'un CAP ou d'un BEP à des individus ayant au moins Bac + 4. Cet axe oppose aussi la classe 4 et la classe 2 de la classification.

Note : la taille des marqueurs est proportionnelle à la fréquence de la modalité. Sont représentées les modalités actives dont la contribution était supérieure à la contribution moyenne, les modalités supplémentaires suffisamment éloignées de l'origine du graphique (2 coordonnées > 0,29) et toutes les classes de la classification. Source : Cohorte Constances, extraction du 24/07/2020, données d'inclusion.

Champ : participants de 18 à 64 ans se déclarant en recherche d'emploi, sauf si ils se déclaraient aussi en emploi ou ne travaillant pas pour raisons de santé.

Je réalise alors une classification ascendante hiérarchique sur les quatre premières dimensions de l'ACM. La classification porte sur les 10 703 participants en recherche d'emploi, y compris les cas incomplets grâce à l'imputation réalisée avec l'analyse factorielle. Le dendrogramme et les indicateurs de qualité suggèrent une partition en quatre classes, que je

décrits ci-après et que je positionne sur le premier plan factoriel (étiquettes « classe 1 » à « classe 4 »). Les tableaux décrivant les modalités les plus fortement associées à chaque classe figurent en annexe de ce chapitre. Je décris brièvement ces classes juste après le Tableau 9. Les résultats détaillés figurent en annexe (Annexe 3 page 276).

Tableau 9 : Classes de chômeurs, fréquence et part de cas incomplets

Classe	Effectif	% parmi les chômeurs	% de cas incomplets dans la classe
<b>Classe 1</b>	2 781	26,0	35,2
<b>Classe 2</b>	2 427	22,7	25,7
<b>Classe 3</b>	3 003	28,1	39,3
<b>Classe 4</b>	2 492	23,3	37,1
<b>Total</b>	10 703	100	34,6

Note : la classification a été réalisée sur les quatre premières dimensions de l'ACM avec imputation des données manquantes sur les individus au chômage dans la cohorte Constances à l'inclusion (n = 10 703).

Lecture : La classe 1 regroupe 2 781 participants soit 26% des participants en recherche d'emploi à l'inclusion. Elle contient 35,2 % de cas incomplets.

Dans la première classe (26% des participant·es en recherche d'emploi), trois personnes sur quatre sont des femmes avec un conjoint en emploi et plus de huit sur dix ont au moins un enfant. Les personnes vivent plus souvent dans des zones rurales, ont plus souvent entre 30 et 50 ans ; presque toutes ont déjà eu un emploi (souvent comme employées). Elles touchent souvent les allocations chômage.

Les participant·es de la classe 2 (22,7% de l'échantillon) se distinguent par leur diplôme élevé (trois quarts ont au moins Bac+4), des revenus qui restent supérieurs à 1800 €/unité de consommation (et la perception d'allocation chômage), le fait d'avoir occupé des emplois de cadres ou de professions intellectuelles supérieures, et leur résidence en région parisienne. La classe d'âge la plus représentée est 30-39 ans et du point de vue de la composition du ménage, si la modalité « conjoint en emploi » est surreprésentée, la modalité « pas d'enfant » l'est aussi. Quatre sur dix déclarent n'avoir « parfois » pas d'entraîné. La proportion de cas incomplets est nettement plus faible dans cette classe (un quart des individus contre un tiers dans l'ensemble des chômeurs).

La classe 3 (28,1%) regroupe plutôt des hommes, qui sont âgés de plus de 50 ans, ont des diplômes inférieurs au baccalauréat (sept sur dix ont le BEP, le CAP, le BEPC ou un niveau d'études inférieur). Les participants ayant travaillé comme ouvrier, ayant un conjoint sans emploi, ayant eu des interruptions de carrière d'au moins six mois pour raisons de santé et vivant dans des villes moyennes sont surreprésentés. Les revenus très faibles et les difficultés

financières en fin de mois sont également surreprésentés mais moins de 2 % des répondants de cette classe reçoivent de l'argent de leurs proches.

Dans la classe 4 (23,3 %) on trouve des participants, hommes et femmes, jeunes (trois quarts ont moins de 30 ans), sans enfants (86 %) ni conjoint. Neuf sur dix des répondants n'ayant jamais travaillé sont dans cette classe. Plus de la moitié de la classe ne perçoit pas d'allocation chômage, les revenus les plus faibles sont surreprésentés, mais le fait de recevoir de l'argent de proches ou de la famille l'est aussi. Cette classe est donc celle des jeunes adultes qui entrent sur le marché du travail et recherchent leur premier emploi, avec des revenus personnels très faibles mais pas de charge de famille, et l'aide de leurs proches.

Il n'est pas aisé de comparer notre typologie à d'autres, comme celle de Dominique Schnapper dans *L'Épreuve du chômage*<sup>71</sup>, car je dispose de très peu de variables pour caractériser l'expérience vécue des chômeurs. Ainsi Dominique Schnapper avait identifié trois expériences du chômage : le chômage total caractérisé par l'humiliation, l'ennui et la désocialisation ; le chômage inversé vécu soit comme des vacances soit comme la « vie d'artiste » ; et le chômage différé orienté vers le retour à l'emploi. Elle avait montré que ces trois expériences étaient plus fréquemment vécues, respectivement, par les travailleurs manuels au sens large, par de jeunes adultes d'origine sociale moyenne ou supérieure ; et par des cadres au chômage depuis moins d'un an. Les cadres qui n'avaient pas retrouvé d'emploi après un an vivaient généralement un « chômage total ». Enfin, elle soulignait que si l'âge et « l'appartenance sociale » semblaient bien jouer un rôle important dans l'expérience du chômage, le sexe était moins décisif qu'elle ne s'y attendait. Mon constat est similaire : le fait d'être un homme ou une femme ne contribue pas à définir les axes de l'ACM et ne caractérise que deux classes sur quatre. En revanche, dans chaque classe une tranche d'âge est surreprésentée.

Même si la comparaison terme à terme de ma typologie et de celle de Schnapper est impossible, il émerge de cette confrontation l'idée que le chômage est certes lié au gradient social mais aussi à des moments de la vie professionnelle et conjugale qui sont discontinus. On pourrait le comparer à un archipel (comme on a parlé de l'archipel des employés<sup>72</sup>), si l'on

---

<sup>71</sup> D. Schnapper, *L'épreuve du chômage*, op. cit.

<sup>72</sup> Alain Chenu, *L'archipel des employés*, Paris, INSEE, 1990.

imagine cet archipel comme la partie émergée d'une chaîne de montagnes sous-marines : ma typologie dessine les contours des îlots qui émergent<sup>73</sup>.

Cette description des participants à Constances qui sont en recherche d'emploi au moment de leur inclusion dans la cohorte permet de clarifier les enjeux de la prochaine étape de mon analyse. Dans la suite du chapitre en effet, je veux examiner les changements de consommation qui surviennent suite à la perte d'emploi. Ceci nécessite, tout d'abord, de déplacer le regard pour tirer pleinement parti du fait que Constances est une cohorte. J'ai examiné ailleurs les différences de consommation entre chômeurs et personnes en emploi à l'inclusion et constaté qu'elles étaient très importantes, même après avoir contrôlé les différences de diplôme, âge et sexe<sup>74</sup>. J'ai aussi trouvé que les chômeurs n'avaient pas plus que les personnes en emploi tendance à cumuler les pratiques défavorables à la santé, une fois qu'on prenait en compte leur probabilité plus élevée d'adopter chaque pratique individuellement. Ces analyses transversales ne prouvent pas que la perte d'emploi s'accompagne d'une différence de consommation : il reste tout à fait possible que les personnes sans emploi aient déjà eu une consommation différente avant de perdre leur emploi.

On aimerait pouvoir utiliser la typologie obtenue sur les données d'inclusion pour repérer, dans l'analyse prospective, des personnes qui deviennent des chômeurs typiques de telle ou telle classe de la typologie. On pourrait alors se demander si leurs consommations ont évolué différemment. Mais dans les données de suivi on ne dispose pas de toutes les variables que j'ai utilisées dans la typologie (par exemple la source des revenus, les difficultés financières). Le travail accompli sur les données d'inclusion a toutefois permis d'identifier les chômeurs sans expérience professionnelle antérieure, qui seront exclus de l'analyse de la perte d'emploi, comme une classe spécifique parmi la population en recherche d'emploi. Il a aussi permis de repérer les caractéristiques individuelles qui me permettront de capter l'hétérogénéité d'une

---

<sup>73</sup> La CAH génère toujours des classes, même « s'il n'y en a pas dans les données », pourrait-on dire. On dispose toutefois d'indicateurs de qualité pour repérer ces situations. Des indicateurs statistiques permettent de repérer laquelle des partitions en 1, 2, 3 etc. classes a le meilleur compromis entre homogénéité interne et hétérogénéité entre classes. On estime généralement que la CAH donne de « mauvais » résultats (ne génère pas de classification intéressante) quand ces indicateurs de qualité indiquent que la meilleure partition est à une classe, ou quand les classes sont de tailles très disproportionnées. Par ailleurs il arrive que la classification soit substantiellement (sociologiquement) sans intérêt, triviale. Ce n'est pas le cas ici.

<sup>74</sup> « *Unemployed participants reported more often low [fruit and vegetable] intake. The minimally adjusted [odds-ratios] (95% confidence interval in parentheses) was 1.38 (1.25–1.53) for the unemployed at inclusion without past experience of unemployment. The unemployed were also more exposed to smoking (2.06 (1.91–2.23)) and alcohol abuse (1.78 (1.60–1.96)), but not low leisure-time physical activity (1.02 (0.94–1.10)),  $p = 0.60$*  ». M. Plessz et al., « Association between unemployment and the co-occurrence and clustering of common risky health behaviors », art cit, p. 6.

part entre chômeurs et personnes en emploi, d’autre part au sein de la population de chômeurs (la population des personnes en emploi est probablement tout aussi hétérogène).

### III — PERTE D’EMPLOI ET PRATIQUES DE CONSOMMATION

Comment changent les pratiques de consommation des personnes qui sont passées de l’emploi au chômage par rapport à celles qui sont restées en emploi ? Pour répondre à cette question je vais commencer par décrire la structure des données et la façon dont je mesure les consommations dans la cohorte Constances. Ensuite je décrirai l’évolution des pratiques selon le statut d’emploi en 2017. Dans cette section je vais examiner les changements qui surviennent entre l’inclusion et 2017. L’inclusion s’est étalée de 2012 à 2019. En revanche, la deuxième vague du questionnaire alimentation a été en 2017 pour tous les enquêtés déjà inclus.

Figure 19 : Calendrier de collecte de l’emploi et des habitudes de consommation dans Constances

2012	2013	2014	2015	2016	2017
Inclus : ATAP	Suivi: AT+E	Suivi: AT+E	Suivi: AT+E	Suivi: AT+E	Suivi ATAP + E
Calendrier Pro					
	Inclus : ATAP	Suivi: AT+E	Suivi: AT+E	Suivi: AT+E	
	Calendrier Pro				
		Inclus : ATAP	Suivi: AT+E	Suivi: AT+E	
		Calendrier Pro			
			Inclus : ATAP	Suivi: AT+E	
			Calendrier Pro		
				Inclus : ATAP	
				Calendrier Pro	

Légende :

AT : Alcool Tabac. ATAP : Alcool, Tabac, Alimentation, Activité physique. E : statut d'emploi.

Calendrier pro : Calendrier professionnel rétrospectif.

#### 1. Définir les individus et les pratiques étudiés

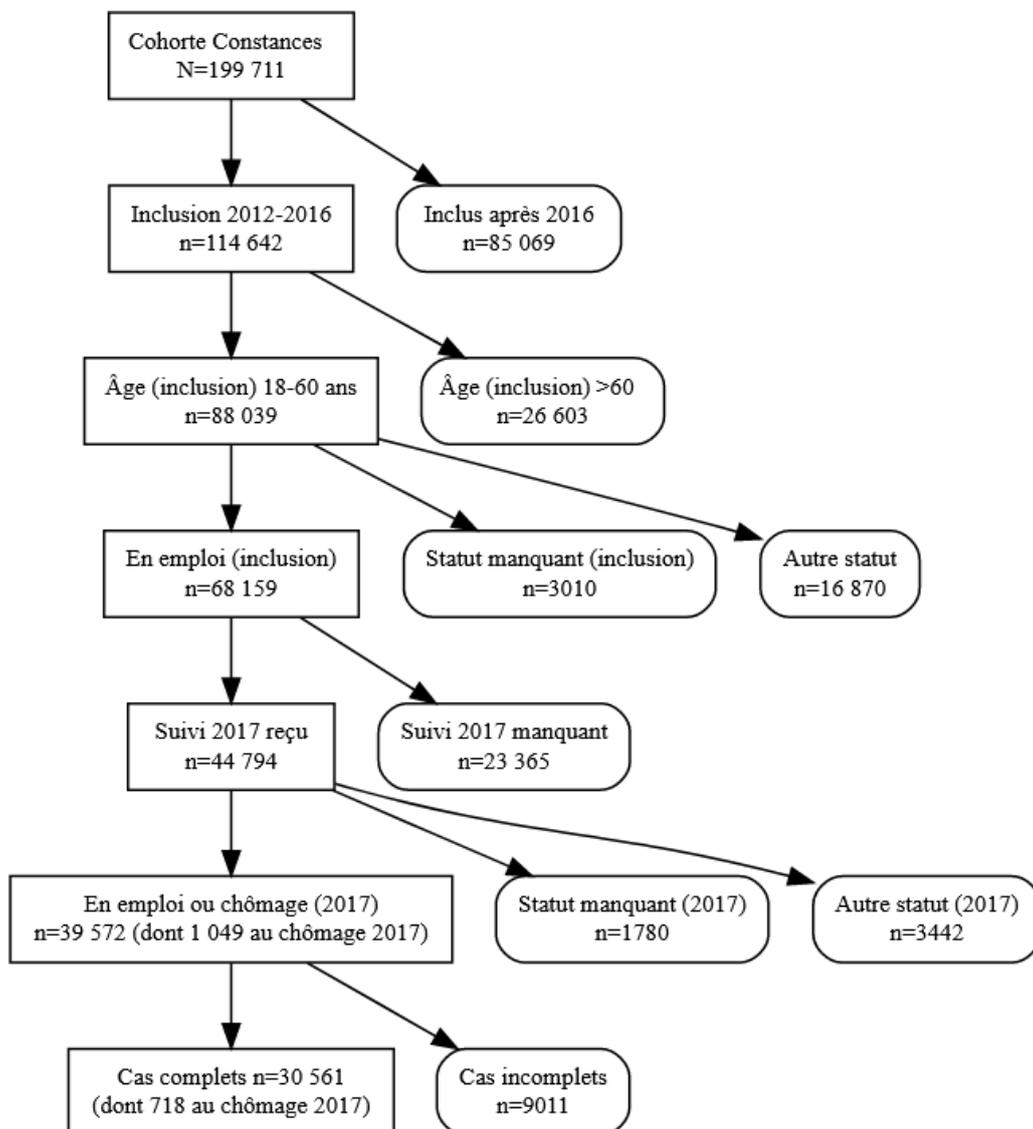
##### a ) Sélection de la population d’étude

Je sélectionne des individus qui étaient en emploi et avaient au plus 60 ans<sup>75</sup> au moment de leur inclusion dans la cohorte, et qui se déclarent soit en emploi, soit au chômage dans le questionnaire de suivi de 2017. Ceci me conduit à écarter de très nombreux participants à Constances, comme le montre la Figure 20. Ainsi, j’exclus plus de 85 000 qui ont été invités

<sup>75</sup> Ainsi tous les enquêtés ont au plus 65 ans en 2017.

après 2016 (et n’ont donc pas reçu le questionnaire de suivi de 2017), environ 26 000 qui avaient plus de 60 ans à l’inclusion et 20 000 qui n’étaient pas en emploi ou n’avaient pas répondu à la question (3 060). Parmi les 68 159 personnes restantes, 23 365 n’ont pas renvoyé le questionnaire de suivi de 2017, ou leur questionnaire n’a pas encore été intégré dans la base de données au moment où ma version des données a été extraite (24 juillet 2020). Je retiens alors 30 561 individus qui sont en emploi ou au chômage en 2017 et pour qui on dispose de toutes les informations nécessaires pour l’appariement et les modèles. Parmi eux 718 sont passés de l’emploi au chômage entre le moment de leur inclusion et 2017.

Figure 20 : Diagramme de sélection de la population d’étude (flowchart)



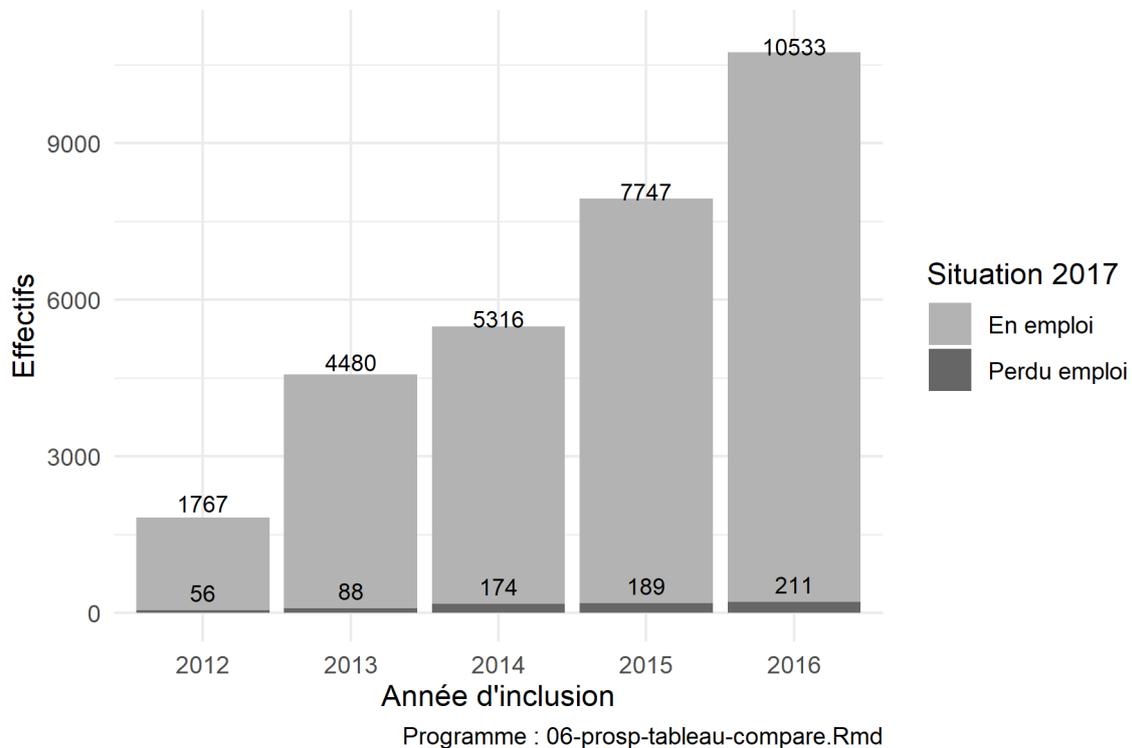
Les boîtes arrondies correspondent aux individus exclus de l’analyse.

Lecture : Le 24 juillet 2020, la base de données Constances contenait 199 711 participants. J’en ai exclu 85 069 parce qu’ils avaient été invités dans Constances après 2016.

Source : données Constances extraites le 24 juillet 2020.

Une difficulté vient du fait qu'on sait peu de choses de la trajectoire des enquêtés entre l'inclusion et 2017. Le temps qui s'est écoulé varie d'un à cinq ans, selon la date d'inclusion. Pendant cette période les participants ont pu connaître plusieurs épisodes d'emploi, de chômage ou d'inactivité. On ignore depuis combien de temps les cas sont au chômage au moment où ils répondent au questionnaire de 2017 – alors que la sociologie du chômage indique que c'est un aspect important de l'expérience du chômage<sup>76</sup>. Toutefois en raison du calendrier des inclusions dans Constances, la plupart des individus sur lesquels va porter mon travail ont été inclus dans la cohorte en 2015 ou 2016, comme l'illustre la Figure 21. Ces difficultés sont donc moins graves qu'il n'y paraît au premier abord et je ne vais pas les explorer plus avant<sup>77</sup>.

Figure 21 : années d'inclusion de la population sélectionnée



Source: cohorte Constances, données d'inclusion et 2017, population incluse dans l'étude (n= 30 561).  
Lecture : 56 cas et 1767 témoins ont été inclus dans la cohorte en 2012.

<sup>76</sup> D. Schnapper, *L'épreuve du chômage*, op. cit. ; Didier Demazière et Marc Zune, « Temps de la recherche d'emploi et expérience du chômage. Prescription, disponibilité, encombrement, ritualisation », *Temporalités*, 2019, n° 29.

<sup>77</sup> L'alcool et le tabac figurent dans tous les questionnaires de suivi, il est donc possible de repérer toutes les transitions d'emploi au chômage entre deux questionnaires successifs et d'analyser les changements de consommations de ces deux produits. Sehar Ezdi l'a fait (article en cours de rédaction) et a trouvé des résultats similaires à ceux obtenus en comparant l'inclusion et l'année 2017. En outre la consommation de ces produits est mieux décrite dans la littérature que l'alimentation. L'alcool et le tabac fournissent donc des « tests de robustesse » pour mes analyses sur l'alimentation : si je retrouve les résultats attendus sur ces produits, cela renforce la crédibilité de mes résultats sur l'alimentation.

## b ) Des pratiques et des consommations

Je m'intéresse à trois pratiques : manger, boire et fumer. Ces pratiques ont la spécificité d'être définies par le fait qu'on consomme des choses matérielles. J'ai donc choisi de les décrire à travers des produits consommés dans le cours de ces pratiques. Cette description n'est en rien exhaustive : d'une part on pourrait décrire les pratiques par d'autres aspects<sup>78</sup>, d'autre part je n'ai pas d'information sur toutes les consommations possibles dans le cours de ces pratiques, et je n'ai retenu que quelques consommations pour chaque, en tenant compte des connaissances sur ces pratiques et des questionnaires Constances.

Concernant *l'alimentation*, je vais examiner la consommation de légumes, poisson, viande rouge (« viande (bœuf, veau, agneau, porc) »), et plats de type *fastfood* (« hamburgers, kebab, sandwich, pizza, quiches... Un fréquentiel alimentaire (Figure 22) relève les fréquences de consommation (fois par semaine ou par jour) de 22 groupes d'aliments (par exemple Poisson ou fruits de mer). En sociologie de l'alimentation, les différences de consommation que l'on peut observer sont sensibles aux catégories, à leur finesse (viande, ou viande rouge et viande blanche) et aux propriétés par rapport auxquelles on les définit (par exemple viande à griller, viande à bouillir, ou viande de bœuf, viande de poulet)<sup>79</sup>. Les catégories du questionnaire Constances ont été conçues pour permettre de mesurer l'adéquation aux recommandations nutritionnelles du Programme national nutrition santé<sup>80</sup>, et pour éviter les fréquentiels alimentaires très précis, mais très fastidieux à remplir, qu'utilisent les nutritionnistes. Je n'ai pas regroupé d'aliments (par exemple fruits et légumes), mais je ne peux pas non plus scinder une catégorie (par exemple séparer la viande de bœuf et de porc).

J'ai retenu ces quatre produits pour les raisons suivantes : les légumes et le poisson sont des produits qui correspondent aux goûts des classes supérieures (et aux recommandations nutritionnelles). Le poisson est un produit coûteux alors que les légumes sont plus abordables. La viande rouge est un pendant au poisson : elle peut être coûteuse, elle figure parmi les goûts dominants mais son statut dans les prescriptions savantes est ambigu : alors qu'elle a été

---

<sup>78</sup> Par exemple leur temporalité, comme je l'ai fait dans M. Plessz et S. Wahlen, « All practices are shared, but some more than others », art cit.

<sup>79</sup> C. Grignon et C. Grignon, « Long-term trends in food consumption: a French portrait », art cit ; C. Grignon, « Les enquêtes sur la consommation et la sociologie des goûts », art cit.

<sup>80</sup> M. Plessz et al., « Les habitudes alimentaires dans la cohorte Constances : équilibre perçu et adéquation aux recommandations nutritionnelles françaises », art cit ; M. Plessz et al., « Poverty does not modify the association between perceived diet healthiness and adherence to nutritional guidelines in the Constances cohort (France) », art cit.

longtemps considérée comme un aliment bon pour la santé, apportant force, protéine, fer... elle est aujourd'hui considérée comme un aliment à limiter, tant pour des raisons sanitaires qu'environnementales. Les plats de type *fastfood* à l'inverse sont décriés tant par les goûts dominants que par les recommandations nutritionnelles (car ils sont gras et salés), mais ils correspondent aussi à l'alimentation hors domicile, qui pourrait être affectée par le chômage<sup>81</sup>.

Figure 22 : Début du questionnaire alimentaire à l'inclusion dans Constances

11. **Habituellement**, à quelle fréquence consommez-vous les aliments ou boissons suivants, quel que soit leur mode de conservation (frais, en conserve ou surgelé), le moment de consommation (repas ou hors repas) et le lieu (domicile ou hors domicile)?

	Jamais ou presque	Moins d'1 fois par semaine	Environ 1 fois par semaine	2 à 3 fois par semaine	4 à 6 fois par semaine	1 fois par jour ou plus Dans ce cas, combien de fois ou d'unité(s) par jour ?
Viande (bœuf, veau, agneau, porc ...)	<input type="checkbox"/> 1	<input type="checkbox"/> 2	<input type="checkbox"/> 3	<input type="checkbox"/> 4	<input type="checkbox"/> 5	<input type="checkbox"/> 6 <input type="text"/> <input type="text"/>
Volaille (poulet, dinde ...)	<input type="checkbox"/> 1	<input type="checkbox"/> 2	<input type="checkbox"/> 3	<input type="checkbox"/> 4	<input type="checkbox"/> 5	<input type="checkbox"/> 6 <input type="text"/> <input type="text"/>
Poisson ou fruits de mer	<input type="checkbox"/> 1	<input type="checkbox"/> 2	<input type="checkbox"/> 3	<input type="checkbox"/> 4	<input type="checkbox"/> 5	<input type="checkbox"/> 6 <input type="text"/> <input type="text"/>

Source : Constances, Questionnaire « Mode de vie et santé », inclusion.  
<https://www.constances.fr/questionnaire-mode-vie-sante>. Visité le 20 janvier 2021.

La sociologie de l'alimentation se concentre moins sur les quantités consommées dans l'absolu (en grammes, en euros dépensés) que sur la surconsommation ou la sous-consommation par rapport à la consommation moyenne (ou par rapport à un autre groupe social)<sup>82</sup>. Mais la fréquence de consommation dépend des produits : peu de gens mangent du poisson « tous les jours » alors que c'est fréquent pour les légumes. J'ai donc recodé ces items en trois ou quatre catégories ordonnées, qui diffèrent selon la fréquence modale<sup>83</sup> de consommation :

- Pour les légumes : maximum une fois par semaine, 2-3 fois par semaine, 4 à 6 fois par semaine, au moins une fois par jour (tous les jours ou presque) ;
- Pour le poisson : jamais, moins d'une fois par semaine, une fois par semaine, 2 ou 3 fois par semaine ou plus ;

<sup>81</sup> L'intitulé de certains items du questionnaire alimentaire à l'inclusion a changé en 2013 puis en 2015. Je me suis concentrée sur des items pour lesquels il n'y avait pas de changement ou des changements très marginaux.

<sup>82</sup> F. Régner, A. Lhuissier et S. Gojard, *Sociologie de l'alimentation*, op. cit. ; P. Cardon, T. Depecker et M. Plessz, *Sociologie de l'alimentation*, op. cit.

<sup>83</sup> C'est-à-dire la fréquence la plus fréquente dans les données (le mode au sens statistique).

- Pour la viande rouge : moins d'une fois par semaine, une fois par semaine, 2-3 fois par semaine ; au moins 4 à 6 fois par semaine ;
- Pour les plats de type *fastfood* : jamais ou presque, moins d'une fois par semaine, au moins 1 fois par semaine.

*Boire* est souvent pratiqué en lien avec l'alimentation, pourtant la sociologie de l'alimentation y consacre peu d'attention. En sociologie comme en épidémiologie les boissons alcoolisées sont un domaine d'étude bien spécifique, ce qui fait souvent oublier les autres boissons, que ce soit l'eau, les boissons fraîches non alcoolisées ou les boissons chaudes. Le traitement des boissons dans Constances est révélateur de ce clivage : les boissons sucrées figurent dans le fréquentiel alimentaire parce qu'elles renvoient surtout à des préoccupations nutritionnelles. J'ai codé les boissons sucrées<sup>84</sup> comme ceci : jamais, moins d'une fois par semaine, une fois par semaine ou plus.

Les boissons alcoolisées en revanche sont l'objet d'un questionnaire détaillé et sophistiqué qui permet de convertir le calcul d'un indicateur standardisé en grammes d'alcool par jour. Les participants doivent indiquer le nombre de verres par jour qu'ils ont consommés du lundi au jeudi, le vendredi, le samedi et le dimanche « au cours de la dernière semaine ». le recueil est en outre détaillé par type de boisson alcoolisée (bière, vin, alcool fort, etc.) et des illustrations décrivent les « verres standard » auxquels les participants doivent se référer (Figure 23).

---

<sup>84</sup> Le questionnaire alimentation a subi des changements à partir de 2015 (année d'inclusion). L'item « soda, boisson gazeuse (Coca, Orangina, Schweppes...) », a été reformulé comme ceci : « soda, boisson aromatisée sucrée (Oasis, Ice tea...) ».

Figure 23 : Les boissons alcoolisées standardisées dans le questionnaire Constances



Source : Constances, Questionnaire « Mode de vie et santé », inclusion.  
<https://www.constances.fr/questionnaire-mode-vie-sante>. Visité le 20 janvier 2021.

Je mesure donc la consommation en verres d'alcool par jour, en moyenne sur la semaine précédente. Par la suite je découperai cette variable en quatre niveaux de consommation : aucune consommation sur la semaine de recueil, moins d'un verre par jour, entre 1 et 2 verres par jour, 2 verres par jour ou plus. Ces fréquences « par jour » sont en fait des nombres de verres par semaine divisés par sept, et gomme le caractère plus ou moins régulier des consommations.

Enfin, *fumer* est documenté sous de multiples facettes dans Constances : fumer des cigarettes, des pipes ou des cigarillos, mais aussi vapoter (inhaler de la vapeur parfumée et éventuellement chargée de nicotine à l'aide d'une cigarette électronique) ou fumer du cannabis<sup>85</sup>. Parce que les manières de fumer ne sont pas le cœur de mon travail, je me limiterai ici au fait de fumer du tabac sous forme de cigarettes, la pratique majoritaire en France. Dans les travaux en santé publique le « tabagisme » est appréhendé dans des catégories très réifiantes : une personne est fumeuse, non-fumeuse ou ex-fumeuse (a fumé mais ne fume pas actuellement). S'il existe des pratiquants occasionnels, ils sont presque invisibles. Constances collecte aussi le nombre de cigarettes par jour. À l'inclusion il s'agit du nombre de cigarettes fumées « sur l'ensemble de vos périodes de consommation [...] en moyenne » tandis que le questionnaire de suivi fait référence à « actuellement ». Nos analyses ne permettent donc pas de déduire des tendances sur l'évolution du tabagisme en général. Le nombre de cigarettes est

<sup>85</sup> Voici encore d'autres pratiques de consommation du tabac : fumer le narguilé ou la chicha, chiquer, priser.

une variable intéressante mais sa distribution est très asymétrique, en particulier il y a beaucoup de zéros. J'utilise donc, selon la situation :

- Fumer ou non (participer à la pratique) ;
- Fumer beaucoup, défini comme fumer au moins 10 cigarettes par jour ;
- Une variable en classes : ne pas fumer, fumer une à neuf cigarettes par jour, au moins 10 cigarettes par jour.

### **Encadré 3 : L'activité physique : une non-pratique difficile à mesurer**

Je voulais initialement inclure à ces analyses l'activité physique. L'activité physique m'intéresse parce que ce n'est pas une consommation (elle ne coûte rien), et c'est à peine une pratique. L'activité physique (toute dépense d'énergie qui nous essouffle au moins un peu) ne se confond pas avec le sport, qui n'en constitue qu'une petite partie (et qui peut s'analyser comme une ou des pratiques). L'essentiel de notre activité physique, nous l'effectuons quand nous nous déplaçons à pied ou à vélo, et quand nous effectuons des tâches ménagères ou d'entretien (jardinage par exemple)<sup>86</sup>. En tant que sous-produit d'autres pratiques, elle pose donc des questions sociologiques intéressantes, tout en touchant à la question de l'activité « tout court » que déploient les personnes au chômage. Malheureusement le questionnaire de Constances a changé entre l'inclusion et le suivi, et les changements sont si importants que je ne parviens pas à en tirer des indicateurs comparables. Les changements portent non seulement sur les formulations mais aussi sur ce qu'on cherche à mesurer (le volume d'activité physique à l'inclusion, les types d'activités dans le suivi). Je sais l'équipe Constances très consciente des problèmes que cela pose pour les analyses prospectives. Il me semble que si le questionnaire a autant changé c'est parce que l'activité physique est aujourd'hui un objet scientifique et statistique en devenir. L'activité physique n'est pas une institution comme le mariage<sup>87</sup> ; elle n'a pas encore reçu suffisamment « d'investissements de forme »<sup>88</sup>, que ce soit par la statistique publique, les institutions internationales comme l'Organisation mondiale de la santé, ou la recherche académique.

À ces pratiques, j'ai ajouté deux variables souvent utilisées pour décrire l'état de santé globale : la santé perçue, qui est mesurée sur une échelle de 1 à 8 (8 étant « santé excellente ») et la corpulence, mesurée par l'indice de masse corporelle (IMC, poids en kg divisé par la taille en mètres au carré). Ces variables ayant été beaucoup analysées elles peuvent servir de point de comparaison avec d'autres études.

---

<sup>86</sup> Et quand nous travaillons, sauf emplois sédentaires. Marie H. Murphy et al., « Does doing housework keep you healthy? The contribution of domestic physical activity to meeting current recommendations for health », *BMC Public Health*, 2013, vol. 13, n° 1, p. 966 ; Lindsey P. Smith, Shu Wen Ng et Barry M. Popkin, « No time for the gym? Housework and other non-labor market time use patterns are associated with meeting physical activity recommendations among adults in full-time, sedentary jobs », *Social Science & Medicine*, 2014, vol. 120, p. 126-134.

<sup>87</sup> F. Héran, « L'assise statistique de la sociologie », art cit.

<sup>88</sup> A. Desrosières, *La politique des grands nombres, op. cit.*

## 2. Les pratiques changent pour tout le monde

Les statistiques bivariées – ici sous forme graphique – permettent de prendre la mesure des différences que je vais ensuite modéliser. Elles permettent de mieux saisir la complexité du problème que j’aborde, et de formuler quelques propositions à tester.

### a ) Fréquence des consommations à l’inclusion et en 2017

Je commence par présenter la fréquence des consommations que j’ai sélectionnées à l’inclusion, et les évolutions jusqu’en 2017 pour l’ensemble de la population sélectionnée. Comme je l’avais suggéré ci-dessus, la fréquence modale de consommation des produits alimentaires n’est pas la même d’un produit à l’autre : si 35% des participants consomment des légumes tous les jours, le plus courant est de consommer du poisson une fois par semaine (42 % à l’inclusion) et « jamais ou presque » de boissons sucrées. Sur ces graphiques il n’est pas aisé de lire l’évolution des consommations entre l’inclusion et 2017 mais il semble que la consommation de légumes, de viande rouge et de *fastfood* soit un peu moins fréquente. Pour le poisson les changements sont très faibles.

Presque tous les participants ont déjà consommé une boisson alcoolisée (dans cet échantillon de plus de 30 000 personnes seules 37 déclarent n’avoir jamais bu d’alcool) même si 18 % n’ont pas bu de boisson alcoolisée pendant les sept jours précédant le questionnaire. Quinze pour cent ont bu deux verres par jour en moyenne. Le graphique suggère en outre que la consommation d’alcool a légèrement augmenté entre l’inclusion et 2017, avec plus de participants déclarant deux verres par jour ou plus. Concernant les sodas, trois répondants sur cinq déclaraient n’en consommer « jamais ou presque » à l’inclusion, un sur cinq en consommait une fois par semaine ou plus. La consommation « intense » ainsi définie a diminué en 2017. La consommation de boissons sucrées semble beaucoup plus marginale : moins de 20 % de l’échantillon en boit une fois par semaine ou plus et ce chiffre chute à 12% en 2017. Les boissons sucrées et alcoolisées ne représentent de toute évidence qu’une toute petite partie des boissons que les Français et Françaises consomment quand ils boivent.

Si la consommation d’alcool semble être une pratique que presque tout le monde a essayée (et que plus de huit participants sur dix ont mise en œuvre pendant la semaine précédant le questionnaire), fumer des cigarettes est beaucoup moins répandu. La moitié des participants n’a jamais fumé et un tiers a déjà fumé mais ne fume plus au moment du questionnaire d’inclusion. Seuls 20 participants inclus dans cette étude ont adopté la pratique de la cigarette

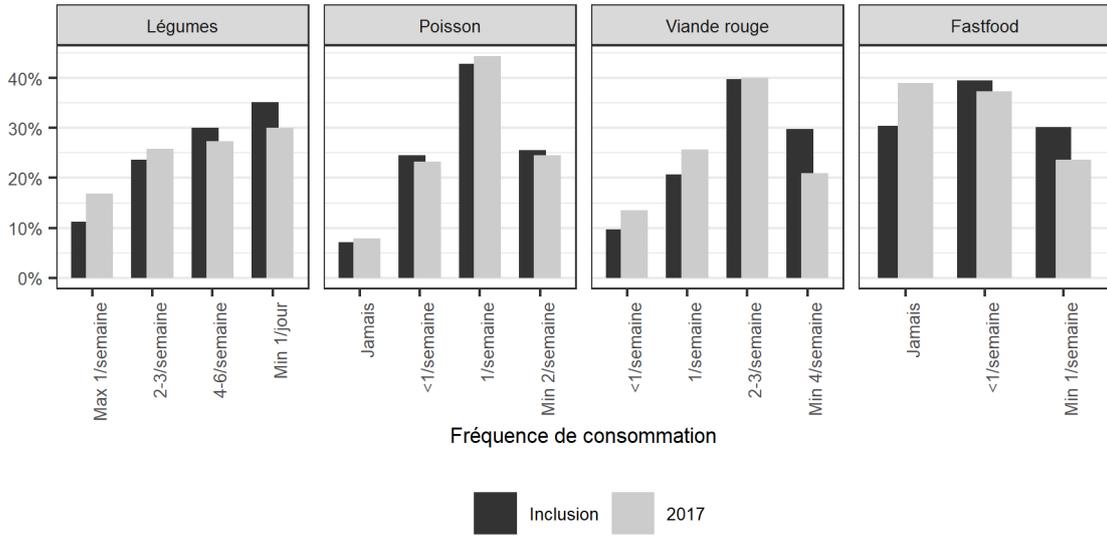
au cours du suivi et 506 l'avaient abandonnée et l'ont reprise. En pourcentage, cela signifie que 0,1 % personnes qui n'avaient jamais fumé à l'inclusion fument en 2017 et 5 % des ex-fumeurs à l'inclusion fument en 2017 (voir Annexe 4). À l'inverse 40 % des fumeurs à l'inclusion ont abandonné la cigarette en 2017. Fumer est donc une pratique que l'on a tendance à abandonner quand on est un adulte entre 2012 et 2017, ce qui est conforme aux travaux sur le tabac<sup>89</sup>. On note aussi que les réponses correspondant à des nombres ronds, liés à la contenance des paquets (vingt cigarettes) : les fumeurs semblent estimer leur consommation en termes de demi-paquets ou paquets par jour, ou encore ils savent combien de jours leur dure un paquet.

---

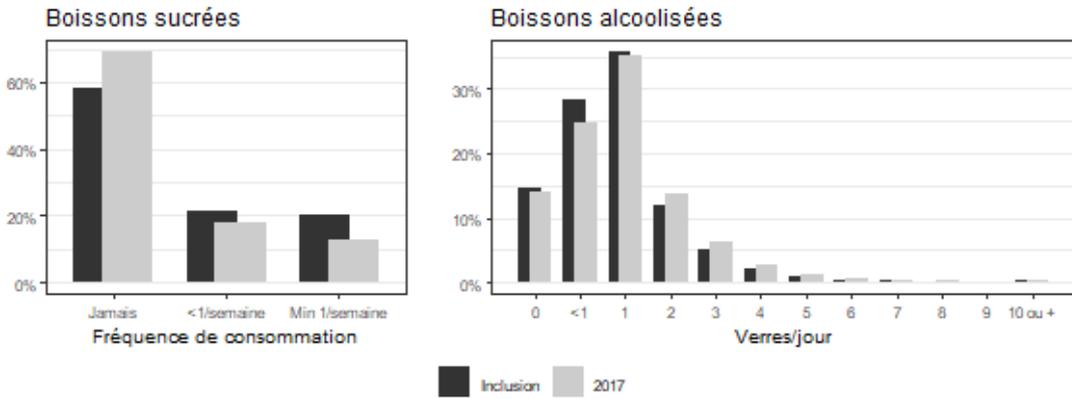
<sup>89</sup> S. Legleye et al., « Widening inequalities in smoking initiation and cessation patterns: A cohort and gender analysis in France », *Drug and Alcohol Dependence*, 2011, vol. 117, n° 2, p. 233-241.

Figure 24 : Manger, boire et fumer à l'inclusion et en 2017

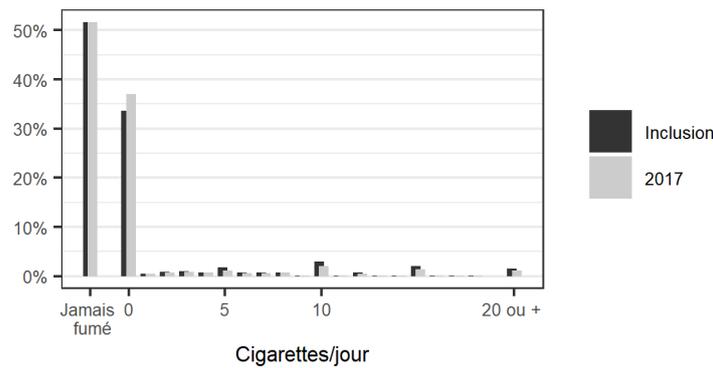
Manger : légumes, poisson, viande rouge, fastfood



Boire : boissons sucrées et boissons alcoolisées



Fumer : nombre de cigarettes



Notes : pour l'alcool, pendant la semaine précédant le questionnaire. Pour les boissons sucrées, « en général ». Pour la cigarette, à l'inclusion, nombre de cigarettes/jour en moyenne sur toute les périodes de consommation.

Ce premier examen des pratiques de consommation nous apprend plusieurs choses. Tout d'abord, selon les produits examinés, la part des personnes qui n'y prennent pas du tout part ou

très rarement et les fréquences de consommation sont extrêmement variables. Ceci pourrait renvoyer à des « goûts » différents, au sens sociologique (il y aurait des amateurs de soda et des amateurs d'alcool, par exemple) ou à des consommations ayant des temporalités différentes<sup>90</sup> (les Français semblent boire des sodas de façon plus occasionnelle que des boissons alcoolisées). Les évolutions des pratiques, sur la période que nous examinons sont aussi différentes (un peu plus d'alcool, moins de soda et de fastfood, sans doute moins de cigarettes). Enfin, l'alimentation semble être la pratique la plus délicate à décrire : il n'y a pas d'unité simple comme la cigarette, ou standardisée comme le « verre d'alcool » des questionnaires épidémiologiques.

#### **b ) Évolution des consommations selon le statut d'emploi en 2017**

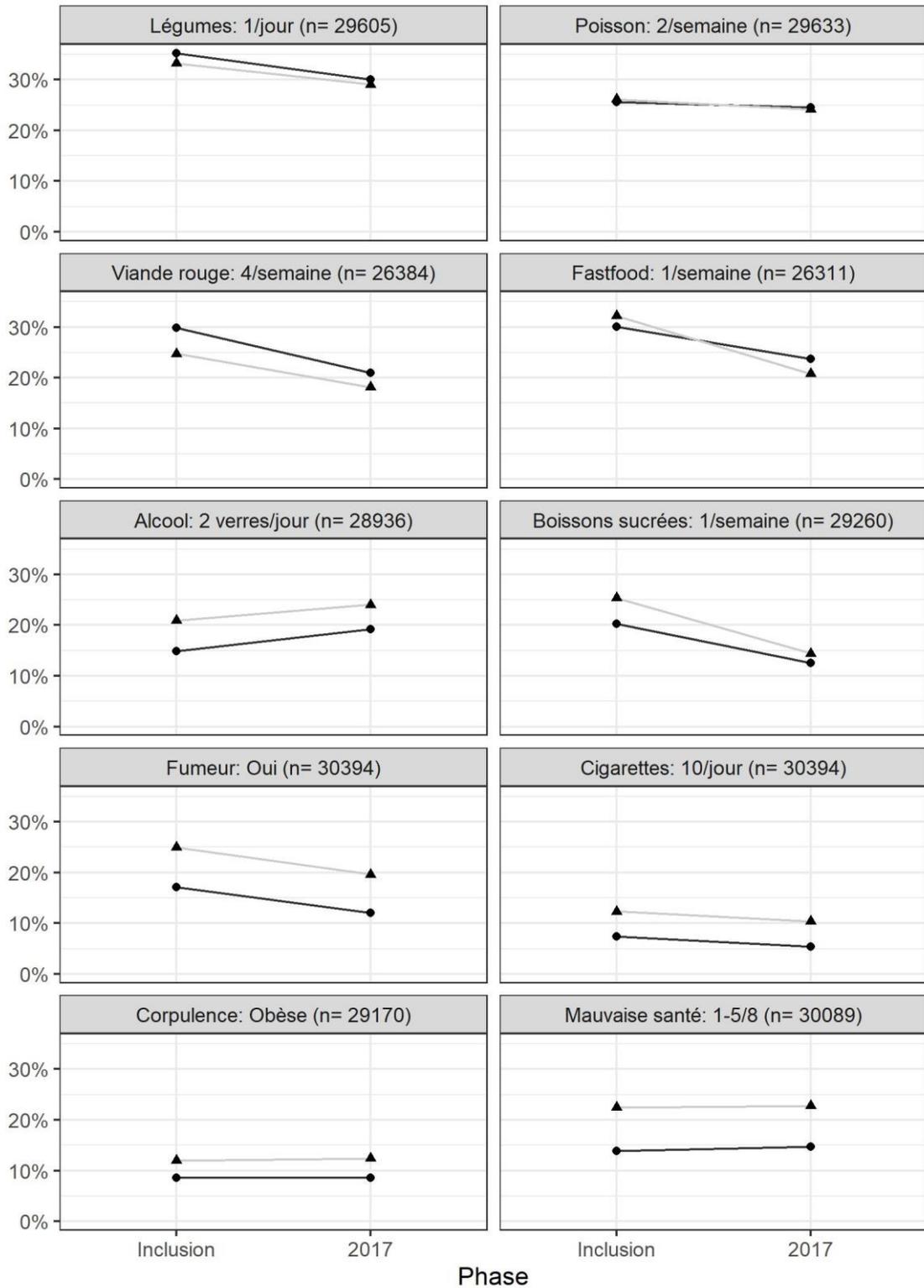
Je vais à présent montrer par des graphiques l'évolution des pratiques des participants selon qu'ils sont restés en emploi ou devenus chômeurs. Est-ce qu'ils suivent des trajectoires différentes ?

Pour que les graphiques restent lisibles, je vais me concentrer sur la probabilité de consommer très souvent. J'ai retenu la modalité la plus fréquente pour les aliments et les boissons sucrées (par exemple « au moins une fois par jour » pour les légumes). Pour l'alcool j'ai choisi le seuil de deux verres/jour d'alcool. Pour les cigarettes, j'ai gardé deux indicateurs, le fait de fumer et le fait de fumer dix cigarettes par jour ou plus. J'ai ajouté le fait de se juger en mauvaise santé et le fait d'être obèse. Pour les produits alimentaires des graphiques plus détaillés figurent dans l'Annexe 5.

---

<sup>90</sup> M. Plessz et S. Wahlen, « All practices are shared, but some more than others », art cit.

Figure 25 : Consommations à l'inclusion et en 2017 selon le statut d'emploi en 2017



Situation en 2017 : ● En emploi ▲ Perdu emploi

Lecture : En 2017 environ 20 % des personnes qui ont perdu leur emploi en 2017 fument contre environ 12% de ceux restés en emploi. À l'inclusion les pourcentages pour les mêmes groupes de participants étaient respectivement de 25 % et 17 %.

La pratique tabagique a décliné, la consommation de légumes, de viande rouge et de *fastfood* ont diminué tandis que celle de poisson est restée à peu près stable<sup>91</sup>. La corpulence et la mauvaise santé n'ont guère changé.

La probabilité d'être un gros consommateur d'alcool a augmenté tandis que la consommation de boissons sucrées a diminué. J'étais surprise de constater une augmentation de la probabilité de consommer deux verres par jour ou plus d'alcool, car en France la consommation d'alcool diminue en général, et décroît avec l'âge à partir de 30 ans<sup>92</sup>. Toutefois très peu de travaux décrivent l'évolution de la consommation d'alcool au fur et à mesure de l'avancée en âge d'une même population (les résultats de Beck et Richard par exemple sont obtenus sur le Baromètre santé de 2010). Or les classes d'âge ont des pratiques de consommation d'alcool différentes : les consommations quotidiennes (souvent pendant ou autour des repas) sont plutôt le fait des populations âgées aujourd'hui de 50 ans et plus tandis que les plus jeunes consommateurs ont plutôt des consommations ponctuelles intenses. J'ai trouvé un article scientifique décrivant l'évolution de la consommation d'alcool au cours de la vie à partir de diverses cohortes épidémiologiques britanniques. Il en ressort que si la consommation moyenne d'alcool culmine vers 25 ans puis diminue progressivement, la part de consommateurs quotidiens augmente régulièrement<sup>93</sup>. De toute évidence il faudrait explorer plus avant la dynamique des pratiques alcooliques par âge et par générations mais mon résultat (une augmentation de la proportion de gros consommateurs d'alcool avec l'avancée en âge) ne paraît pas invraisemblable. Dans le même temps la consommation de sodas, une pratique relativement peu implantée en France, diminue au cours du suivi<sup>94</sup>.

En ce qui concerne la différence entre les individus restés en emploi et ceux ayant perdu leur emploi en 2017, le résultat est plus ambigu. Les deux groupes semblent avoir connu des évolutions parallèles. Les écarts, variables selon les pratiques, sont restés stables, à deux exceptions près : les boissons sucrées et les plats de *fastfood*. Ceux qui perdent leur emploi en 2017 consommaient ces deux produits plus souvent que les autres à l'inclusion, en 2017 ils se

---

<sup>91</sup> Je préfère parler de changement que de tendance : je n'ai que deux temps d'observation, qui renvoient en fait à des dates différentes. Pour la représentation graphique j'ai préféré ajouter des droites car nous percevons mieux les différences de pente que les différences de distance entre deux paires de points.

<sup>92</sup> François Beck et Jean-Baptiste Richard, « La consommation d'alcool en France », *La Presse Médicale*, 2014, vol. 43, n° 10, Part 1, p. 1067-1079.

<sup>93</sup> Annie Britton et al., « Life course trajectories of alcohol consumption in the United Kingdom using longitudinal data from nine cohort studies », *BMC Medicine*, 2015, vol. 13, n° 1, p. 47.

<sup>94</sup> Il n'est pas exclu que certain-es participant-es aient remplacé les sodas par des boissons alcoolisées (éventuellement mélangées à des boissons sucrées) mais je n'entrerai pas dans ces détails ici.

sont rapprochés de ceux qui ont gardé un emploi (boissons sucrées) voire ils en consomment moins souvent (*fastfood*).

Ces graphiques montrent aussi que les personnes qui ont perdu leur emploi avaient déjà des pratiques différentes à l'inclusion : ils étaient plus nombreux à fumer (et à fumer beaucoup), à boire souvent des boissons alcoolisées (et des sodas), et moins nombreux à manger souvent de la viande rouge. Ils étaient plus souvent en mauvaise santé et obèses. Ceci me conduit à comparer les caractéristiques de celles et ceux qui ont perdu et gardé leur emploi en 2017.

**c ) Les propriétés sociales à l'inclusion de celles et ceux qui perdent leur emploi en 2017**

Ce que montre le Tableau 10 n'est pas une surprise : les 718 individus qui ont perdu leur emploi entre l'inclusion et 2017 différaient de ceux restés en emploi, pas uniquement par leurs pratiques de consommation décrites ci-dessus mais aussi par leurs caractéristiques sociales : celles et ceux qui sont au chômage en 2017 étaient, dès l'inclusion, plus souvent jeunes (20,7 % de moins de 30 ans contre 10 % parmi ceux restés en emploi), sans conjoint ni enfant, peu diplômés (20 % n'ont pas le bac contre 13,3 %), employés dans des professions d'exécution (plus de 43 % ouvriers ou employés contre 26 %) et confrontés à des difficultés financières.

Ils étaient massivement mais pas uniquement employés dans le secteur privé. Dans Constances la question porte sur l'employeur (État, collectivité territoriale, hôpital, organismes de sécurité sociale, entreprise publique nationalisée que j'ai codés comme employeur public, et entreprise privée que j'ai codée comme employeur privé). Les 15 % des chômeurs de 2017 qui avaient un employeur public étaient probablement en contrat à durée déterminée (« contractuel·les »). Les personnes qui ont perdu leur emploi avaient plus souvent connu des interruptions de carrière de plus de six mois dus au chômage ou à leur état de santé. En revanche ils n'évaluaient pas différemment leur effort physique au travail.

Tableau 10 : Caractéristiques à l'inclusion selon la situation d'emploi en 2017

Caractéristiques à l'inclusion	En emploi en 2017 (N = 29843)	Perdu emploi en 2017 (N = 718)
<b>Homme</b>	47,5 %	44,3 %
<b>Vit en couple</b>	79,3 %	64,9 %
<b>Vit avec enfant(s)</b>	62,7 %	46,2 %
<b>Tranche d'âge</b>		
18-29 ans	10,1 %	20,8 %
30-39 ans	27,4 %	26,6 %
40-49 ans	35,4 %	25,1 %
50 ans et plus	27,1 %	27,6 %
<b>Diplôme</b>		
< Bac	13,3 %	18,8 %
Bac	13,9 %	19,2 %
Bac +2 ou +3	30,1 %	25,8 %
Bac +4 ou plus	42,8 %	36,2 %
<b>CSP actuelle ou plus longue</b>		
Agric, Indep, Autre	3,1 %	5,0 %
Cadre, prof. intell. sup.	39,0 %	34,3 %
Profession intermédiaire	31,4 %	17,3 %
Employé	20,5 %	33,1 %
Ouvrier	6,0 %	10,3 %
<b>Employeur privé</b>	49,6 %	86,1 %
<b>Difficultés financières</b>	7,7 %	16,0 %
<b>A eu arrêts &gt;6 mois (chômage)</b>	13,7 %	28,1 %
<b>A eu arrêts &gt;6 mois (santé)</b>	3,2 %	5,8 %
<b>Effort physique au travail (max=14)</b>	3,52 (3,14)	3,99 (3,65)
N manquantes	507	20

Source : Constances, extraction du 24/07/2020, données inclusion et 2017.

Statistiques présentées : pourcentages en colonnes. Pour l'effort physique, moyenne (écart-type). N manquantes : nombre de valeurs manquantes.

Employeur privé : l'employeur est une entreprise privée. Employeur public regroupe l'État, les collectivités territoriales, l'hôpital et les organismes de sécurité sociale, les entreprises publiques nationalisées.

Lecture : Parmi les personnes en emploi en 2017, 79,3 % vivaient en couple à l'inclusion. Parmi les personnes au chômage en 2017 ce chiffre est de 65,5 %.

Le risque de perdre son emploi est distribué de façon assez similaire au chômage à l'inclusion. Ceci n'est pas totalement trivial parce que la durée du chômage (et donc la probabilité d'être dans le « stock » de chômeurs observés à un moment donné) varie d'un individu à l'autre. Même si les chômeurs n'ayant jamais travaillé ne figurent pas dans la population sélectionnée ici, on retrouve les deux dimensions du chômage repérées précédemment : le fait d'être au début de sa vie d'adulte (professionnelle et familiale) et des handicaps dans la compétition économique pour l'emploi (diplôme court, carrière professionnelle déjà marquée par des interruptions). Les graphiques de la Figure 25

comparaient donc des populations très hétérogènes. Cette hétérogénéité pourrait expliquer en partie que les consommations de ceux qui perdent et qui gardent leur emploi soient si différentes à l'inclusion, quand ils sont encore tous en emploi. Elle pourrait affecter l'évolution des consommations, qui ne peut pas à ce stade être entièrement attribuée à la perte d'emploi.

Pour démêler toutes ces différences et ces changements, pour cerner ce qui est attribuable à la perte d'emploi de la façon la plus rigoureuse possible, il faut utiliser des modèles statistiques plus élaborés. D'une part, les consommations évoluent au cours du temps dans des directions qui varient selon la consommation examinée (plus d'alcool, moins de cigarettes par exemple). La question initiale doit donc être reformulée : il ne s'agit pas de savoir si la perte d'emploi modifie les pratiques de consommation, mais si la perte d'emploi affecte *la façon dont changent* les pratiques de consommation. Les graphiques suggèrent que seules certaines consommations ont connu des évolutions différentes, il faut confirmer cette hypothèse. D'autre part, la population des chômeurs et chômeuses semble regrouper plusieurs sous-populations relativement disjointes – des configurations différentes, dirais-je en référence au chapitre précédent. La perte d'emploi semble présenter des propriétés similaires : il y a des configurations où le risque est grand, d'autre où il est faible voire proche de zéro (fonctionnaire en milieu de carrière). Ces configurations ne se limitent pas au cumul de handicaps sur le marché du travail comme un faible diplôme, elles correspondent aussi à des moments discontinus des biographies professionnelles et conjugales<sup>95</sup>. Intuitivement, il serait étrange de comparer les personnes qui sont dans ces configurations où le risque de chômage est grand, aux personnes de tous les âges et statuts professionnels qui constituent notre sous-population en emploi. Pour reprendre l'image de l'archipel suggérée à la page 232, on voudrait comparer des personnes qui ont eu autant de chances de se trouver sur un îlot de l'archipel du chômage.

### 3. Quels changements de consommation liés à la perte d'emploi

La section précédente, en plus de confirmer les différences de propriétés sociales et de consommation que l'on attend s'attend à trouver entre des personnes qui conservent et qui perdent leur emploi, invite à se demander comment la perte d'emploi affecte la *dynamique* des consommations et non simplement leur niveau. Concrètement : beaucoup d'adultes en emploi arrêtent de fumer, ou fument moins de cigarettes chaque jour. Est-ce aussi le cas pour ceux qui ont perdu leur emploi ?

---

<sup>95</sup> O. Ekert-Jaffé et A. Solaz, « Unemployment, marriage, and cohabitation in France », art cit ; M. Plessz, « Life Stages and Transformations of the Labor market », art cit.

a ) **Stratégie de modélisation**

Pour traiter ce problème, je vais utiliser une modélisation en double différence. Cela consiste à examiner la différence entre les différences premières pour les chômeurs et pour ceux restés en emploi. La différence première est la différence de pratiques entre 2017 et l'inclusion. La plupart des variables dépendantes sont des variables catégorielles ordinales (par exemple pour le *fastfood* : jamais, moins d'une fois par semaine, une fois par semaine. Aussi j'opte pour une modélisation en panel (voir encadré 4).

#### Encadré 4 : modéliser une approche en double différence

La double différence est une approche qui peut s'implémenter de différentes manières. Sur des données comme les miennes (observations individuelles avant et après le « traitement »), j'ai identifié trois techniques, que j'appellerai : en panel, en différence, et à effets fixes.

J'appelle  $Y$  la variable dépendante (par exemple la consommation de légumes),  $T$  la variable qui distingue les cas et les témoins (le traitement, ici le fait de devenir chômeur), et  $Phase$  la phase d'observation (avant / après le traitement, ici inclusion ou 2017). Je note  $X$  l'ensemble des variables dépendantes. Les lettres minuscules ( $a$ ,  $b$ ) sont les coefficients.

*Modélisation en panel* : Les données sont au format « long » dans la terminologie des logiciels de statistiques : la variable dépendante est mesurée deux fois, à l'inclusion et en 2017, il y a deux lignes par individu. J'estime un modèle de régression où  $Y$  est prédit par la phase d'observation (inclusion ou 2017), le groupe de traitement (le fait d'être cas ou témoins), l'interaction entre ces deux termes, et les variables de contrôle :

$$Y_{Phase} = a Phase + b T + c Phase * T + d X + constante$$

Le coefficient qui m'intéresse est celui de l'interaction ( $c$ ), qui mesure la différence d'évolution entre cas et témoins, donc la double différence. Je peux choisir un modèle de régression adapté à la variable  $Y$  : si elle a deux modalités (fumer ou non) j'utilise une régression logistique binaire, si elle est continue (corpulence) j'utilise une régression linéaire, si elle est en catégories ordonnées (alimentation) j'utilise une régression logistique ordinale. Comme cette modélisation suppose qu'il y a deux observations par individu (une à l'inclusion, une en 2017) j'utilise une mesure de la variance robuste aux grappes d'observations. Dans Stata c'est l'option `cluster(identifiant_individuel)`.

*Modélisation en différence* : Sur les données au format « large » (*wide*), je calcule  $D$ , le changement de consommation de chaque individu :

$$D = Y_{2017} - Y_{inclusion}$$

Le modèle est alors une régression linéaire où la variable dépendante est  $D$  et les variables explicatives sont  $T$  et les variables de contrôle  $X$ . Le coefficient de  $T$  mesure la double différence (l'effet de la différence de traitement sur le changement de consommation). Cette solution est intéressante pour modéliser le changement de nombre de verres d'alcool par exemple, parce que la distribution de la variable est très asymétrique. En revanche elle est problématique pour les variables en catégories ordonnées, qu'elle traite comme si le numéro de la catégorie était une valeur numérique, une quantité. Je présente les résultats de cette modélisation dans l'Annexe 6.

*Modélisation à effets fixes* : Un modèle à effets fixes mesure les variations intra-individuelles, précisément ce que nous cherchons ici. Le modèle est le même que celui en panel, sauf qu'on ajoute une constante propre à chaque individu (la moyenne de  $Y$  pour cet individu sur les deux phases, l'effet fixe). Pour la mesure de la variance (et donc les tests de significativité) c'est la meilleure modélisation. Malheureusement l'estimation des modèles logistiques ordinaux avec des effets fixes a été développée très récemment<sup>96</sup> et ç ce jour il n'existe pas d'implémentation dans les logiciels Stata et R.

En outre, je pense que le problème d'hétérogénéité entre ceux qui sont devenus chômeurs et ceux qui sont restés en emploi nécessite un traitement plus approfondi que le simple contrôle des caractéristiques observées dans une régression. Aussi je vais procéder à un appariement. Cela signifie que, pour chaque personne devenue chômeuse, je vais chercher un individu ayant les mêmes caractéristiques à l'inclusion, mais qui n'est pas devenue chômeur – pour qui le

<sup>96</sup> Maximilian Riedl et Ingo Geishecker, « Keep it simple: estimation strategies for ordered response models with fixed effects », *Journal of Applied Statistics*, 2014, vol. 41, n° 11, p. 2358-2374.

risque de chômage ne s'est pas réalisé. Les individus qui ont conservé leur emploi et qui ne ressemblent à aucun individu devenu chômeur vont être exclus de l'analyse. Ainsi tous les fonctionnaires, pour lesquels le risque de chômage est quasi-nul, vont sortir de la comparaison – à moins qu'un fonctionnaire à l'inclusion soit devenu chômeur en 2017, auquel cas je conserverai le participant qui lui ressemble, s'il y en a un dans l'échantillon. Il se peut que des chômeurs ne ressemblent à aucun participant resté en emploi. Si les populations sont très hétérogènes c'est un vrai risque, et plus on se fixe de critères précis pour les appariements plus le risque augmente. Ces individus non appariés posent problème car on doit aussi les exclure de l'analyse, ce qui signifie qu'on n'examine pas la perte d'emploi dans toutes les formes qu'elle a prises dans Constances. Il faudra donc être vigilant sur le nombre d'individus devenus chômeurs que l'on ne parvient pas à appairer.

Les techniques d'appariement utilisent le vocabulaire des protocoles « cas-témoins » : dans la population sélectionnée, certains individus reçoivent un « traitement », ce sont les cas, d'autres non, ce sont les témoins. Ici le traitement est la perte d'emploi, les cas sont ceux qui sont au chômage en 2017 et les témoins, ceux qui sont restés en emploi<sup>97</sup>. Il existe diverses techniques d'appariement : Sehar Ezdi et moi avons choisi la technique de *coarsened exact matching* ou CEM (voir encadré 5) parce que nous avons un vaste réservoir de témoins (plus de 30 000) pour appairer les 718 cas.

---

<sup>97</sup> Les termes anglais sont : *treatment* (traitement), *treated* (cas), *control* (témoins). Les essais cas-témoins randomisés sont des *RCT* (*random controlled trials*).

### Encadré 5 : Comparaison des techniques d'appariement

Toutes les techniques d'appariement requièrent une liste de variables d'appariement, les caractéristiques sur lesquelles on veut que les cas ressemblent aux témoins. Elles diffèrent ensuite sur ce qu'on entend par « ressembler ».

*L'appariement exact* signifie que les caractéristiques des cas et des témoins ont exactement la même valeur : par exemple le même sexe mais aussi le même âge... Cette méthode est très satisfaisante intellectuellement car les cas et les témoins sont parfaitement identiques (sur les caractéristiques retenues), malheureusement elle conduit souvent à exclure beaucoup d'individus à moins de disposer de très nombreux témoins potentiels.

*L'appariement sur le score de propension (propensity score matching)*<sup>98</sup> consiste à calculer la probabilité d'être cas (ici de perdre son emploi) en fonction des caractéristiques retenues, et à appairer des individus qui ont une probabilité similaire d'être cas plutôt que témoin (c'est le « score de propension »). Ensuite on exclut les cas dont le score de propension n'a pas d'équivalent parmi les témoins (et réciproquement). On peut alors appairer un cas à un témoin dont le score de propension est très proche. Cette méthode est très intéressante car elle permet d'appairer même quand on a relativement peu de témoins (on apparie sur une seule information, le score de propension, et non sur une multitude de variables). En revanche on peut perdre de vue la qualité de l'appariement, qui dépend de la façon dont on définit un score de propension « très proche ».

L'appariement appelé *coarsened exact matching*<sup>99</sup> (CEM), littéralement « appariement rendu grossier » est un appariement exact approché. Comme l'appariement exact, il apparie les individus directement d'après leurs caractéristiques. La différence est que le chercheur peut décider que l'appariement ne sera pas exact pour certaines variables. Par exemple le chercheur peut estimer qu'un cas de 42 ans n'a pas besoin d'être apparié à un témoin d'exactly 42 ans. Un témoin de 43 ans, ou même de 45 ou 40 ans peut être acceptable. Le chercheur choisit donc les variables d'appariement mais aussi le niveau de précision de l'appariement sur chaque variable. Ce faisant il fixe lui-même *ex ante* la qualité (la précision) de l'appariement qu'il obtiendra. Les variables qui ont été *coarsened* (rendues grossières) seront utilisées sous leur forme détaillée dans les modèles qui intéressent le chercheur. Il faut disposer d'un grand nombre de témoins par rapport au nombre de cas et de variables d'appariement, faute de quoi le nombre de cas non appariés (et donc éliminés de l'analyse) augmente et peut biaiser les résultats<sup>100</sup>.

Je dois procéder à un appariement pour chaque variable dépendante car il faut appairer les cas et les témoins sur leur consommation au moment de l'inclusion (pour observer les différences en 2017). Si plusieurs témoins sont disponibles pour un cas, la procédure CEM permet de les conserver tous. Notons  $k$  le nombre de témoins appariés à un cas. Dans le modèle d'intérêt (notre modèle en double différence), Chaque témoin est pondéré par  $\frac{1}{k}$  de façon à ce que l'effectif pondéré de témoins soit identique pour chaque cas.

<sup>98</sup> Marco Caliendo et Sabine Kopeinig, « Some Practical Guidance for the Implementation of Propensity Score Matching », *Journal of Economic Surveys*, 2008, vol. 22, n° 1, p. 31-72.

<sup>99</sup> Stefano M. Iacus, Gary King et Giuseppe Porro, « Causal Inference without Balance Checking: Coarsened Exact Matching », *Political Analysis*, 2012, vol. 20, n° 1, p. 1-24.

<sup>100</sup> John E Ripollone et al., « Evaluating the Utility of Coarsened Exact Matching for Pharmacoepidemiology Using Real and Simulated Claims Data », *American Journal of Epidemiology*, 2020, vol. 189, n° 6, p. 613-622.

## b) Mise en œuvre

Le choix des caractéristiques sur lesquelles appairer répond à trois objectifs : saisir l'hétérogénéité entre cas et témoins, saisir l'hétérogénéité parmi les témoins, appairer un maximum de cas. Plus les variables d'appariement sont nombreuses et finement découpées, plus on capte l'hétérogénéité mais plus on augmente les chances qu'un cas ne puisse être apparié. Les analyses présentées plus tôt dans ce chapitre, sur les chômeurs à l'inclusion et sur les caractéristiques des personnes qui ont perdu leur emploi, permettent de faire des choix raisonnés.

Voici les variables que j'ai retenues pour l'appariement :

- La variable dépendante à l'inclusion, codée en classes ordonnées (voir page 242 et suivantes) ;
- Des caractéristiques à l'inclusion dont je conserve les modalités utilisées jusqu'ici (Tableau 10 page 253) : le sexe, la classe d'âge<sup>101</sup>, le fait de vivre en couple, d'avoir déjà eu une période de chômage de 6 mois ou plus, d'avoir des difficultés financières en fin de mois, le type d'employeur (public ou privé) ;
- Des variables regroupées : le groupe socioprofessionnel codé en trois modalités (cadre supérieur ; cadre intermédiaire, indépendant, agriculteur ; ouvrier, employée) ; le diplôme (j'ai regroupé les niveaux inférieurs au bac avec le bac), l'année d'inclusion en deux modalités (avant 2015, 2015-2016), la santé perçue (1-6 et 7-8 sur 8).

J'ai écarté le fait d'avoir eu des interruptions de travail pour raison de santé (trop rare, ce qui conduisait à exclure beaucoup d'individus, j'ai donc préféré la variable sur les épisodes de chômage). J'ai aussi écarté le fait d'avoir un travail physiquement fatigant et de manquer d'entrain car il n'y avait presque pas de différences entre cas et témoins sur ces variables, et manquer d'entrain jouait un rôle marginal dans la typologie des chômeurs. J'ai laissé de côté la taille d'unité urbaine et le fait de vivre avec des enfants, après avoir vérifié que cela n'affectait pas les résultats des modèles<sup>102</sup>.

---

<sup>101</sup> On pourrait dire que cette variable est en fait regroupée aussi, toutefois comme je l'utilise sous cette forme dans toutes mes analyses, elle n'est pas considérée comme *coarsened* au stade du CEM.

<sup>102</sup> J'ai réalisé les appariements et estimé les modèles avec ces variables et constaté que le nombre de cas appariés diminuait mais les coefficients estimés étaient proches.

Dans les modèles en double différence, les variables de contrôle sont toutes les variables de l'appariement sous leur forme détaillée (c'est-à-dire codées comme dans le Tableau 10) ainsi que la taille de la zone urbaine et le fait de vivre avec des enfants (que j'avais exclus à l'étape de l'appariement<sup>103</sup>). Outre les modèles pour les consommations alimentaires et les boissons, j'ai estimé les doubles différences pour la santé perçue et la corpulence<sup>104</sup> (modélisation en régression linéaire) et pour la probabilité de fumer parmi les personnes qui avaient déjà fumé (modèle logistique binomial).

### c ) Résultats

La première étape pour interpréter les résultats consiste à examiner la qualité des appariements, c'est-à-dire leur précision et leur capacité à apparier une proportion importante des cas. La précision n'est pas très intéressante dans le cas d'un appariement par CEM (par définition elle est parfaite sur les variables sur lesquelles j'ai fait un appariement exact, et un peu plus faible sur les quatre variables rendues grossières<sup>105</sup>). En revanche la proportion de cas appariés est une indication intéressante.

Tableau 11 : Cas et témoins appariés

Variable	Cas		Témoins	
	Complets	Appariés	Complets	Appariés
Légumes	696	573 (82,3 %)	28 909	6503 (22,5 %)
Poisson	693	578 (83,4 %)	28 940	6164 (21,3 %)
Viande rouge	623	508 (81,5 %)	25 761	5285 (20,5 %)
Fastfood	621	535 (86,2 %)	25 690	6229 (24,2 %)
Soda	687	611 (88,9 %)	28 573	7946 (27,8 %)
Alcool	703	585 (83,2 %)	29 565	6184 (20,9 %)
Cigarette	714	595 (83,3 %)	29 680	7394 (24,9 %)
Corpulence	686	583 (85 %)	28 483	8652 (30,4 %)
Santé perçue	699	632 (90,4 %)	29 390	9613 (32,7 %)

Note : % de participants appariés parmi les participants complets (sans donnée manquante sur la variable dépendante). Cas et témoins appariés par *coarsened exact matching*.

Lecture : pour la variable légumes, on disposait de 696 observations complètes parmi les cas. Parmi eux 573 ont été appariés (soit 82,3 %) à 6 503 témoins.

Les 718 cas n'ont pas tous fourni des réponses à toutes les variables dépendantes. Le nombre de cas complets varie de 621 (*fastfood*) à 714 (cigarette). Parmi ces cas complets, le

<sup>103</sup> On pourrait dire que j'ai tellement *coarsened* ces variables qu'il n'y a plus qu'un groupe au stade de l'appariement.

<sup>104</sup> Pour apparier j'ai *coarsened* la corpulence en trois classes : IMC < 25, entre 25 et 30, > 30. Pour la santé perçue : 1 à 5, 6, 7, 8 (8 étant le maximum).

<sup>105</sup> En outre il me semble que les indices de dissimilarité proposés pour mesurer la qualité des appariements CEM supposent que les variables catégorielles sont ordonnées, ce qui n'est pas le cas de toutes mes variables.

pourcentage qui a pu être apparié varie de 81 % (pour la viande rouge) à 90 % pour la santé. Le pourcentage de témoins appariés est beaucoup plus faible (entre 20 % et 30 %) mais le nombre de témoins est élevé (entre 5 285 et 10 456) ce qui signifie qu'en moyenne un cas est apparié à environ dix témoins. Ceci témoigne à la fois de la spécificité des personnes qui ont perdu leur emploi entre l'inclusion et 2017 (deux tiers des personnes en emploi à l'inclusion ne ressemblent à aucun d'entre eux) ; et du fait que nous disposons d'un très vaste réservoir de témoins (beaucoup de cas ont pu être appariés plusieurs fois)<sup>106</sup>.

Je présente à présent les résultats des modèles en double différence sur les données appariées. Pour chaque modèle je présente le coefficient qui correspond à la double différence. Je présente aussi le coefficient qui correspond à la différence première pour le groupe témoin : ce coefficient indique si la consommation des témoins a augmenté, diminué ou stagné entre l'inclusion et 2017. Si les deux coefficients sont de même signe, cela signifie que le changement qu'ont connu les témoins est amplifié pour ceux qui ont perdu leur emploi (s'ils sont de signe opposée le changement est atténué). La Figure 26 présente ces évolutions graphiquement, à travers les valeurs prédites moyennes par les modèles précédents, à l'inclusion et en 2017, pour les cas et les témoins.

Tableau 12 : Différences dans l'évolution des pratiques de consommation selon le statut d'emploi (chômeur ou en emploi) en 2017 (coefficient et test de significativité entre parenthèses)

Variable dépendante	Double différence	Évolution (témoins)	N	Modèle
Légumes	0,20** (0,031)	-0,45*** (0,000)	14 152	logit ordinal
Poisson	-0,20** (0,037)	0,02 (0,719)	13 484	logit ordinal
Viande rouge	-0,22** (0,021)	-0,28*** (0,000)	11 586	logit ordinal
Fastfood	-0,28*** (0,004)	-0,33*** (0,000)	13 528	logit ordinal
Boissons sucrées	-0,02 (0,882)	-0,63*** (0,000)	17 114	logit ordinal
Alcool	0,04 (0,609)	0,17*** (0,000)	13 538	logit ordinal
Cigarette	0,19* (0,064)	-0,45*** (0,000)	15 978	logit ordinal
Santé 1 à 8	0,01 (0,857)	0,06** (0,024)	20 490	linéaire
Corpulence (IMC)	-0,01 (0,927)	0,08** (0,047)	18 470	linéaire
Fume si déjà fumé	0,23* (0,073)	-0,56*** (0,000)	7 378	logit binomial

Notes : \*\*\* p<0,01, \*\* p<0,05, \* p<0,1

Modèles estimés sur données en panel, avec mesure de la variance robuste aux grappes d'observations (*cluster-robust variance estimation*). La forme du modèle (logistique, linéaire) dépend de la variable prédite, les coefficients ne peuvent pas être comparés d'un modèle à l'autre. N : Nombre de lignes (2 par individu).

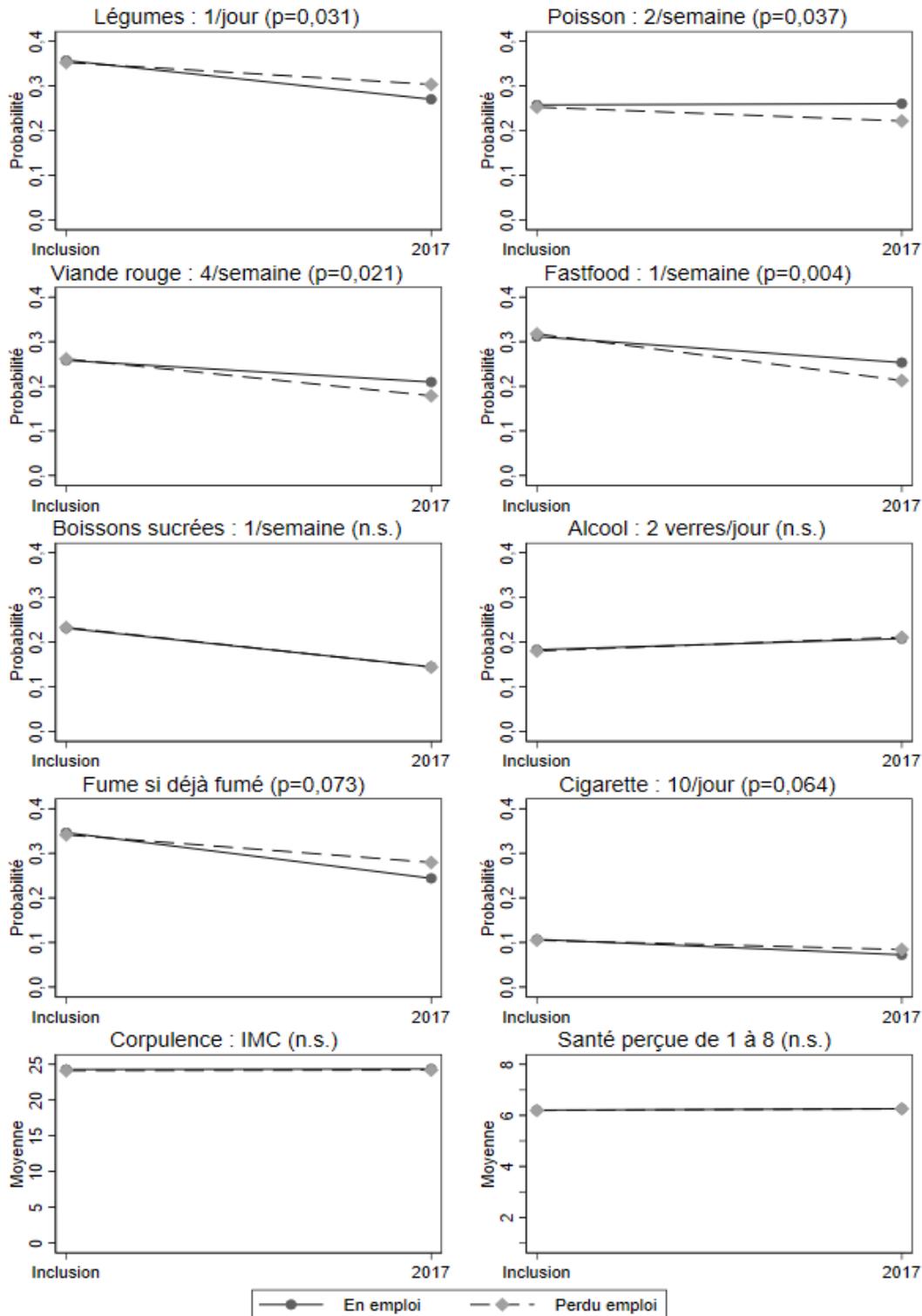
Double différence : coefficient mesurant la différence d'évolution pour les cas et pour les témoins.

Évolution (témoins) : coefficient mesurant l'évolution pour les témoins entre les deux phases (2017 – inclusion).

Lecture : Pour les légumes, on a utilisé une régression logistique ordinaire. La double différence a une valeur positive et significative tandis que le changement parmi les témoins est négatif (et significatif) : les témoins consomment moins de légumes en 2017 qu'à l'inclusion, mais cette baisse est atténuée pour les cas.

<sup>106</sup> Ces appariements répétés contribuent également à préserver la dispersion des variables ce qui est important pour la mesure de la variance et donc de la significativité des coefficients.

Figure 26 : Valeurs prédites moyennes par les modèles en double différence sur données appariées (test de significativité de la double différence)



Notes : Valeurs prédites estimées à partir des modèles du Tableau 12. Les prédictions sont exprimées en probabilité de la modalité la plus élevée pour les graphes tirés de modèles logistiques. Le test de significativité de la double différence figure dans le titre des graphes (n.s. : non significatif).

Lecture : le modèle estime qu'à caractéristiques contrôlées égales, les cas et les témoins ont une probabilité de consommer des légumes au moins une fois par jour identique à l'inclusion, mais en 2017 la consommation des témoins a baissé moi que celle des cas. La double différence est significativement différente de zéro ( $p = 0,031$ ).

La représentation graphique des valeurs prédites facilite la lecture des résultats. Il s'agit ici des valeurs prédites moyennes<sup>107</sup>. On peut interpréter ces résultats comme un contrefactuel : parce que j'ai sélectionné des témoins appariés aux cas, l'évolution pour les témoins après appariement et ajustement peut être vue comme celle qu'auraient connu les cas s'ils n'avaient pas perdu leur emploi et l'écart entre les deux évolutions peut être interprété comme l'effet du chômage. Pour valider cette interprétation causale, il faut être certain qu'on a éliminé toute autre explication, par exemple qu'on a neutralisé toutes les caractéristiques des cas qui avaient pu favoriser leur perte d'emploi et affecter leur consommation. Une interprétation plus modeste serait donc : voici comment ont évolué les consommations des personnes qui ont conservé leur emploi et qui ressemblaient aux cas sur toutes les caractéristiques que j'ai prises en compte dans l'appariement et dans les modèles. Pour les variables dépendantes en catégories ordonnées je n'ai représenté que la probabilité d'avoir le niveau de consommation le plus élevé<sup>108</sup>. Je n'ai pas représenté les intervalles de confiance mais j'ai reporté le test de significativité de la double différence dans le titre de chaque figure.

Si on compare ces graphiques à ceux de la Figure 24 (page 248), les pentes (augmentation, stagnation ou diminution de la consommation) sont comparables, ce qui est rassurant. Les niveaux diffèrent du fait de l'appariement et des ajustements. Les points qui représentent les cas et les témoins à l'inclusion sont ici superposés : ceci vient du fait que j'ai apparié cas et témoins sur de nombreuses caractéristiques, dont la consommation à l'inclusion. Pour évaluer la robustesse des résultats on peut comparer les coefficients que j'ai trouvés avec la modélisation en panel (Tableau 12) et avec la modélisation en différence (Annexe 6) : les signes des coefficients<sup>109</sup> et les valeurs des tests de significativité sont très proches, ce qui est rassurant.

Premièrement les consommations changent, que les individus aient perdu leur emploi ou non. Le changement pour les témoins est statistiquement significatif pour toutes les consommations sauf le poisson, avec une baisse de la consommation de légumes, de viande

---

<sup>107</sup> J'ai utilisé dans Stata la commande *margins*. Comme l'appariement a rendu la distribution des variables de contrôle quasiment identique pour les cas et les individus, j'ai simplement pris les prédictions moyennes, après avoir vérifié que j'obtenais des résultats similaires avec d'autres spécifications.

<sup>108</sup> Le modèle en logit ordonné suppose que l'effet d'une variable (par exemple la perte d'emploi) affecte de la même manière les *odds* de se situer à chaque niveau de la variable dépendante (modèle dit à *proportional odds*).

<sup>109</sup> On ne peut pas comparer leurs valeurs. On ne peut pas non plus comparer la valeur des coefficients d'une ligne à l'autre du Tableau 6 car ils découlent de régressions différentes (linéaire, logistique) et il est déconseillé de comparer les coefficients de deux modèles logistiques. Carina Mood, « Logistic Regression: Why We Cannot Do What We Think We Can Do, and What We Can Do About It », *European Sociological Review*, 2010, vol. 26, n° 1, p. 67-82.

rouge, de *fastfood*, de boissons sucrées et de cigarettes, une augmentation légère mais significative de la consommation d'alcool. La santé et la corpulence augmentent légèrement.

Deuxièmement, les doubles différences montrent que l'écart entre ceux qui restent en emploi et ceux qui ont perdu leur emploi évolue différemment selon les pratiques : sur les boissons (alcool et sodas) le changement est comparable pour les cas et les témoins (la double différence n'est pas significativement différente de zéro), ce qui signifie que les cas consomment moins souvent des boissons sucrées et un peu plus de boissons alcoolisées mais que les témoins qui leur ressemblent en ont fait autant. Pour l'alimentation, la double différence est négative pour le poisson, la viande rouge et les *fastfood*, positive pour les légumes (statistiquement significative dans tous les cas). La baisse de consommation de viande rouge et de *fastfood* constatée pour les témoins est amplifiée pour les chômeurs, qui consomment aussi moins de poisson.

En revanche la baisse de la consommation de légumes mesurée sur les témoins est atténuée pour les personnes qui ont perdu leur emploi : le modèle nous indique que s'ils avaient conservé un emploi ils consommeraient moins de poisson en 2017 qu'ils ne le font. Fumer des cigarettes connaît des changements similaires : les témoins ont diminué plus fortement leur consommation de cigarettes. Comme très peu de participants qui n'ont jamais fumé commencent à fumer pendant le suivi (Annexe 4), j'ai réestimé les résultats en me concentrant sur les personnes les plus susceptibles de changer leur pratique du tabac : celles et ceux qui avaient déjà fumé. L'échantillon est plus petit mais la probabilité de fumer connaît les mêmes évolutions : une baisse pour les témoins, atténuée pour les cas<sup>110</sup>.

Enfin il n'y a pas de différence entre cas et témoins dans l'évolution de la corpulence et de la santé perçue. Ce résultat peut être mis en perspective avec les résultats sur les pratiques : si les pratiques changent peu, alors qu'elles peuvent potentiellement varier d'un jour sur l'autre, il est logique que la corpulence varie moins (les personnes qui ont tenté de perdre du poids en savent quelque chose), quant à la santé dans son ensemble elle résulte d'une multitude d'influences aux temporalités diverses.

---

<sup>110</sup> N'avoir jamais fumé est défini dans le questionnaire comme avoir fumé moins de 50 cigarettes dans sa vie. J'ai aussi modélisé l'évolution du nombre de cigarettes fumées mais vu le faible effectif de fumeurs à l'inclusion les estimations sont peu fiables. Voir Annexe 4 et Annexe 6.

Résumer ces résultats n'est pas chose facile : les consommations changent, indiquant *a minima* que les pratiques ont changé. Cette dynamique mêle probablement différents effets que je ne peux démêler ici (effets de période, de génération et d'âge)<sup>111</sup>, mais qui sont selon toute vraisemblance spécifiques à chaque pratique. La façon dont la perte d'emploi peut infléchir cette dynamique n'est pas plus systématique : le chômage amplifie la baisse de consommation de viande rouge et de fastfood, mais il atténue la baisse de consommation de légumes et de tabac ; il n'a pas d'effet sur les consommations de boisson sucrées et alcoolisées.

## IV — DISCUSSION

---

L'un des enjeux de ce chapitre est de reconstituer une image globale de l'évolution des pratiques de consommation après la perte d'emploi, car les travaux antérieurs en donnent une image fragmentée. La plupart portent sur un petit nombre de pratiques (principalement fumer et boire de l'alcool) voire sur des états dont on peut supposer qu'ils sont affectés par des pratiques (corpulence, santé). Les publications sur les pratiques des populations pauvres et précaires donnent souvent des indications plus globales mais gommant la spécificité des chômeurs parmi les personnes pauvres et laissent de côté les chômeurs non pauvres. Je vais discuter mes résultats sous trois angles : la caractérisation et l'hétérogénéité des chômeurs et le lien avec l'événement « perte d'emploi » ; la sociologie des pratiques de consommation ; le lien avec position de classe et statut social.

### 1. Chômage, chômeurs, perte d'emploi

La sociologie du chômage a montré que la définition du chômage est une construction sociale que les individus s'approprient<sup>112</sup>. Ce postulat donne tout son sens à la formulation retenue dans le questionnaire Constances (« au chômage, en recherche d'emploi »). Cette formulation implique que mon travail ne porte pas uniquement sur des chercheurs d'emploi indemnisés, ni même nécessairement sur des personnes activement engagées dans la recherche d'emploi. Elle renvoie bien aux multiples expériences du chômage qui coexistent dans notre société.

---

<sup>111</sup> Voir C.E. Dion et al., « Bien vieillir, bien manger ? Avancée en âge et modifications de l'alimentation dans la cohorte Gazel », art cit.

<sup>112</sup> D. Demazière, *Le chômage : comment peut-on être chômeur?*, op. cit.

Les chômeurs et chômeuses se situent dans des configurations qui mêlent le jeu de la concurrence entre les travailleurs sur le marché du travail (saisie par le diplôme et les expériences professionnelles antérieures), et la position dans le cycle de vie, l'entrée dans l'âge adulte étant une étape décisive. Il est peut-être excessif de parler, comme je l'ai fait, d'archipel car il y a des chômeurs de tous âges et de tout niveau de diplôme. Mais on pourrait se représenter le risque de chômage comme la cartographie d'un fonds marin en relief, avec des monts sous-marins dont les sommets émergés ont été repérés par ma classification. Cette image serait en tout cas plus conforme à mes résultats qu'un gradient unidimensionnel « d'employabilité », entendu comme continuum de risques accrus au fur et à mesure qu'on descend l'échelle sociale.

Mon analyse des changements de consommation suite à la perte d'emploi s'appuie sur ces résultats autant que possible. Je suis limitée par le fait que les variables qui permettent de caractériser les chômeurs (et leur trajectoire professionnelle) à l'inclusion et en 2017 ne se recoupent pas exactement. En outre analyser la perte d'emploi conduit à écarter les chômeurs n'ayant jamais travaillé. Ces derniers sont pour la plupart de jeunes adultes. Il s'agit là d'une configuration très spécifique, du fait du fonctionnement des indemnités chômage (conditionnées au fait d'avoir travaillé et cotisé), du soutien éventuel des parents, et de la place de l'alimentation, des boissons, et du tabac dans les conduites de vie propres à la « jeunesse »<sup>113</sup>. La consommation des jeunes adultes au chômage mérite sans doute une analyse spécifique.

## 2. Changements de consommation et styles de vie

Concernant la consommation, j'ai posé en introduction de ce chapitre deux questions : est-ce que les consommations changent en cas de chômage ? est-ce que ces changements sont suffisamment cohérents et systématiques pour indiquer un changement de style de vie ?

Pour discuter ces points, je m'appuie principalement sur l'alimentation parce que la hiérarchie sociale des goûts alimentaires, en termes de plats et produits, est bien balisée. À la première question, je réponds par l'affirmative. Pour apporter cette réponse, j'ai dû utiliser une modélisation en double différence, car en réalité les pratiques changent même en l'absence de perte d'emploi. Il serait donc plus juste de dire que le chômage modifie la façon dont les pratiques changent, ou qu'il déforme des trajectoires de consommation plutôt qu'il ne modifie des niveaux.

---

<sup>113</sup> K. C. Backett et C. Davison, « Lifecourse and lifestyle: the social and cultural location of health behaviours », *Social Science & Medicine*, 1995, vol. 40, n° 5, p. 629-638.

Les changements que j'ai mis au jour ne correspondent pas à un certain nombre de prédictions qui auraient été faciles à identifier et à interpréter. Premièrement, on ne peut pas dire que les chômeurs consomment moins de tout, se restreignant dans toutes leurs pratiques, puisqu'ils consomment plus d'alcool et qu'ils réduisent moins leur consommation de cigarette que s'ils avaient conservé leur emploi. Deuxièmement, le chômage ne renforce pas systématiquement des pratiques mauvaises pour la santé : s'ils peinent à arrêter de fumer les chômeurs arrêtent quand même un peu, mais surtout ils boivent moins de sodas qu'avant (comme les témoins) et leur consommation de légumes fléchit moins que celles des témoins ; enfin je retrouve les résultats de Marcus<sup>114</sup> sur la corpulence et de Ronchetti et Terriau<sup>115</sup> sur la santé : pas d'effet de la perte d'emploi.

Considérons à présent ma deuxième question, est-ce que le chômage transforme les styles de vie de façon systématique. On peinerait à affirmer que le chômage a renforcé des « goûts de nécessité » (pour reprendre les termes bourdieusiens), ou que les pratiques des chômeurs sont moins distinguées, puisqu'au sein des pratiques alimentaires, à la baisse de la consommation de poisson répond le maintien de la consommation de légumes (deux consommations associées à l'alimentation des classes supérieures) et la baisse de consommation des *fastfood*, goût très peu légitime.

Peut-on lire mes résultats en termes de dispositions ? Cela me paraît malaisé, car il faudrait poser des hypothèses sur les dispositions qu'on s'attend à voir mises en branle, ou à l'inverse mises en sommeil, par le chômage. La sociologie de l'alimentation suggère qu'il pourrait exister une disposition à se conformer aux prescriptions savantes, par opposition à une acception plus culinaire et familiale de l'alimentation<sup>116</sup>. Cette disposition devrait favoriser des pratiques favorables à la santé (sous-consommation de tabac, d'alcool, de *fastfood* et de boissons sucrées, pas trop de viande rouge, surconsommation de poisson et de légumes). Comme je l'ai montré ci-dessus les chômeurs changent certaines pratiques dans un sens défavorable à la santé, mais pas toutes. On pourrait aussi considérer que le chômage ne change

---

<sup>114</sup> J. Marcus, « Does Job Loss Make You Smoke and Gain Weight? », art cit.

<sup>115</sup> J. Ronchetti et A. Terriau, « L'impact du chômage sur l'état de santé », art cit ; Jérôme Ronchetti et Anthony Terriau, « Unemployment and Risky Behaviours: The Effect of Job Loss on Alcohol and Tobacco Consumption », *Economie et Statistique / Economics and Statistics*, 2021, n° 522-523, p. 23-41.

<sup>116</sup> C.E. Dion et al., « Bien vieillir, bien manger ? Avancée en âge et modifications de l'alimentation dans la cohorte Gazel », art cit ; S. Gojard, « L'alimentation dans la prime enfance. Diffusion et réception des normes de puériculture », art cit ; S. Gojard, *Les pratiques alimentaires, entre prescriptions publiques, savoir-faire familiaux et organisation quotidienne. Une sociologie de la réception des normes*, op. cit. ; Anne Lhuissier, « Le régime alimentaire : sens sociaux d'une définition médicale », *Revue d'études en agriculture et environnement*, 2010, vol. 91, n° 2, p. 115-251.

pas les dispositions, seulement les configurations dans lesquelles leur « mise en pratiques » est plus ou moins aisée.

Au vu de ces résultats j'affirme donc que le chômage n'affecte pas de façon systématique le style de vie. Si l'on accepte de réserver le terme de « style de vie » à l'idée d'un ensemble de pratiques cohérent, tel qu'il pourrait être généré de façon systématique par un habitus, alors il faut admettre que les changements que je constate ici ne sont pas un « changement de style de vie », cohérent et systématique. De tels changements existent : on peut citer les trajectoires de conversion<sup>117</sup>, ou de reconversion professionnelle (souvent associées à un déplacement géographique)<sup>118</sup>. Le chômage n'a pas un effet de cette ampleur, en tout cas pas en moyenne.

La notion de « conduite de vie » (traduction de *Lebensführung*) associée à Weber, ne suppose pas de cohérence systématique entre les pratiques. Elle permet de laisser en suspens l'épineuse question de l'existence d'un dispositif générateur de pratiques (dispositions ou habitus), que je n'ai pas les moyens d'étudier avec les données que je mobilise ici. On pourrait dire que tout le monde a une « conduite de vie » entendue comme la somme de ses pratiques génératrices de plus ou moins d'honneur social, et réserver le terme de style de vie à certaines personnes ou groupes statutaires dont on aura montré que les pratiques sont particulièrement cohérentes autour de quelques grands principes (quelques dispositions ?), autrement dit dont la conduite de vie est stylisée.

Les acteurs aspirent à une conduite de vie respectable, c'est-à-dire convenable pour quelqu'un de leur statut social, selon leur position dans les rapports de classe, de genre, de race, selon leur âge aussi. Mener sa vie de cette façon consiste à mettre en œuvre des pratiques (et à les mettre en œuvre d'une certaine façon), et cette mise en œuvre dépend des circonstances dans lesquelles chacun vit. Le chômage fait partie de ces « circonstances », de ces configurations qui rendent les occasions de s'engager dans certaines pratiques plus fréquentes (fumer) ou plus rares (manger au *fastfood*). Ma conclusion est que perdre son emploi affecte les pratiques – comment cela ne serait-il pas le cas tant il remet en cause l'organisation du temps au quotidien,

---

<sup>117</sup> Conversion au végétarisme par exemple Laurence Ossipow, *La Cuisine du corps et de l'âme : Approche ethnologique du végétarisme, du crudivorisme et de la macrobiotique en Suisse*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1997, 342 p.

<sup>118</sup> Anaïs Malié, *Les conditions sociales de mise en place d'une « consommation durable »*. Analyse localisée des lieux d'approvisionnement alimentaire en milieu rural, thèse de doctorat de sociologie, Université de Toulouse-Le Mirail, Toulouse, en cours ; Jean-Baptiste Paranthoën, « Déplacement social et entrées en agriculture », *Sociétés contemporaines*, 2014, vol. 96, n° 4, p. 51-76.

sans parler de la sociabilité et des revenus – mais que les personnes qui perdent leur emploi ne révisent pas entièrement leur conduite de vie.

### 3. Classe et statut social

Les pratiques des chômeurs suivent des trajectoires différentes de celles qu'ils auraient eues s'ils avaient conservé un emploi, mais d'une façon qui n'est pas systématique, qui ne s'interprète pas comme une révision de leur conduite de vie. Pourtant les sociologues décrivent la perte d'emploi comme un profond bouleversement du quotidien et du statut dans la société<sup>119</sup>, ce qui me ramène à une question que j'ai soulevée en introduction : la perte d'emploi est-elle une modification du statut social ou seulement de la position de classe, au sens wébérien ?

A priori, la perte d'emploi est un changement de position sur le marché du travail, c'est donc d'abord un changement de « position de classe ». J'ai conclu que les pratiques changeaient, mais que la conduite de vie dans son ensemble, n'était pas modifiée de façon systématique. Or la conduite de vie est la base du statut social au sens wébérien.

On pourrait me reprocher de sous-estimer la souffrance des chômeurs, attestée par les travaux qualitatifs. Je pense au contraire que si les chômeurs sont si profondément affectés, c'est justement parce qu'ils craignent (et refusent) que leur position de classe dégradée ne mette à mal leur statut social<sup>120</sup>. Comme le décrit Weber, la position de classe et le groupe statutaire sont en tension : les groupes statutaires tentent de s'extraire de leur position de classe en insistant sur leurs conduites de vie partiellement indépendantes de leur revenu, tout en étant sans cesse au risque d'être « rattrapés » par leur position de classe – en bref par la difficulté de « tenir leur rang » quand les ressources matérielles ne suivent pas. Accepter de réviser tout son mode de vie suite à une perte d'emploi implique d'admettre que l'on a perdu, en même temps que son travail, son rang dans la société. Mes résultats indiquent que les chômeurs font plutôt des aménagements à la marge. Cette interprétation est également cohérente avec les résultats de la principale recherche sur les consommations des chômeurs en France<sup>121</sup>, qui soulignait que les chômeurs qui n'étaient pas confrontés à la pauvreté semblaient maintenir autant que possible leurs dépenses de consommation.

---

<sup>119</sup> D. Schnapper, *L'épreuve du chômage*, op. cit. ; S. Paugam, « L'épreuve du chômage », art cit ; D. Demazière, *Sociologie des chômeurs*, op. cit.

<sup>120</sup> Le souci d'être « distingué-e », honorable ou respectable n'est pas l'apanage des catégories sociales supérieures. M.-C. Le Pape et M. Plessz, « C'est l'heure du petit-déjeuner ? », art cit ; B. Skeggs, *Des femmes respectables*, op. cit.

<sup>121</sup> N. Herpin, « Les conséquences du chômage sur la consommation », art cit.

Il faut alors souligner le rôle que la *consommation* joue dans les conduites de vie et les pratiques qui les constituent. Si les conduites de vie pouvaient être uniquement de l'ordre du savoir-être, des manières de se conduire (*hexis* corporelle, manières de parler, manières de table, capacité à porter un jugement de goût), elles pourraient être totalement déliées des ressources matérielles et donc des positions de classe. Mais à un moment il faut consommer<sup>122</sup> : la distinction incorporée implique tenues vestimentaires et soins du corps et porter des jugements de goût sans jamais goûter ne saurait suffire. Les pratiques que j'ai étudiées ici sont définies par la consommation de choses matérielles, en particulier tout le monde doit manger et boire tous les jours. C'est donc peut-être précisément la consommation, cette nécessaire appropriation, appréciation et destruction de biens ou de services, qui lie position de classe et statut social.

Il se peut que les indicateurs que j'ai choisis pour détecter les changements de pratique ne soient pas suffisamment fins, ou ne capturent pas les aspects pertinents des pratiques considérées, pour mettre au jour les modifications subtiles mais socialement significantes des manières de manger, boire ou fumer. La littérature épidémiologique et sociologique est dans l'ensemble en accord avec mes résultats : elle peine à mettre en évidence des changements sur les quelques indicateurs étudiés (tabac et alcool principalement), voire souligne l'absence de changement<sup>123</sup>. Mais il faudrait peut-être distinguer des formes de consommation d'alcool qui sont plus ou moins « respectables » (le vin à table contre la vulgaire « cuite »), ou comparer le vapotage à la cigarette.

Revenant à notre question de la perte d'emploi, on voudrait élucider qui parvient le mieux à maintenir ses consommations (et ainsi son statut social), et par quels moyens. J'ai insisté sur l'hétérogénéité des chômeurs, il faudrait examiner l'hétérogénéité des pertes d'emploi. En particulier il faudrait examiner dans quelle mesure la famille (cellulaire et élargie) et l'indemnisation du chômage favorisent le maintien des pratiques de consommation. Ce sont là en effet les deux piliers des régimes de *welfare* européens en ce qui concerne le chômage<sup>124</sup> : en

---

<sup>122</sup> Je reprends cette citation qui figure au chapitre 4 (page 135) : « *Almost all practices entail consumption, some more than others. In addition, some are more prone than others to highlight the moment of consumption.* » A. Warde, *Consumption: A Sociological Analysis*, op. cit., p. 77.

<sup>123</sup> N. Herpin, « Les conséquences du chômage sur la consommation », art cit ; J. Ronchetti et A. Terriau, « L'impact du chômage sur l'état de santé », art cit.

<sup>124</sup> G. Esping-Andersen, *The three Worlds of Welfare Capitalism*, op. cit. ; Duncan Gallie et Serge Paugam, *Welfare Regimes and the Experience of Unemployment in Europe*, Oxford, Oxford University Press, 2000, 438 p.

déliant les revenus des ménages du marché du travail<sup>125</sup>, le soutien familial et les revenus de transfert facilitent le maintien de leur consommation, de la conduite de vie et *in fine* du statut social malgré les *alea* de leur position de classe, pour les ménages et individus qui en bénéficient. En ceci ils contribuent au processus de stratification sociale, y compris par leur inégale couverture de la population.

Répondre à ces questions avec des analyses statistiques est faisable dans l'absolu, mais risque de se heurter à un problème de puissance statistique. J'ai utilisé pour ce chapitre une cohorte qui comptait 200 000 participants, dont 88 000 avaient la date d'inclusion et l'âge requis pour que je réalise mes analyses. Seules 718 individus en emploi à l'inclusion étaient au chômage en 2017 et satisfaisaient mes autres critères de sélection. Ce nombre est un effectif tout à fait satisfaisant pour une analyse en double différence après appariement<sup>126</sup>, mais répondre aux questions que j'énonce ci-dessus nécessite de stratifier (analyser en groupes séparés) par exemple selon le sexe ou la situation familiale – idéalement le sexe *et* la situation familiale, pour comparer les hommes en couple, les femmes en couple, les hommes seuls et les femmes seules<sup>127</sup>. Si l'on veut repérer les individus qui ont vécu une perte d'emploi et un divorce, les effectifs seront sans doute dérisoires.

De même on voudrait explorer les changements de pratiques qui surviennent quand on trouve un emploi – en particulier pour analyser les dynamiques sociales dans lesquelles sont prises les jeunes adultes évoqué-es plus haut. La théorie wébérienne du statut social repose sur l'idée que les gens tentent de grimper l'échelle de l'honneur statutaire ou ne pas en descendre (une idée très présente aussi chez Bourdieu). On s'attend donc à ce que les personnes qui trouvent un emploi, améliorant leur position de classe, tentent d'adopter des conduites de vie génératrices de plus d'honneur social. Sehar Ezdi, dans le cadre du projet Calico, a tenté de répliquer l'analyse présentée ici sur les chômeurs à l'inclusion selon qu'ils ont ou non un emploi en 2017. Pour cela, il faut utiliser les 7 000 chômeurs et chômeuses à l'inclusion (Tableau 8 page 233) comme réservoir de cas (qui trouvent un emploi) et de témoins (qui n'en trouvent pas). L'appariement est décevant : un nombre dérisoire de cas et témoins sont appariés, rendant vaine l'estimation des modèles.

---

<sup>125</sup> C'est la démarchandisation (*decommodification*), centrale dans la conception des régimes de *welfare* développée par G. Esping-Andersen, *The three Worlds of Welfare Capitalism*, *op. cit.*.

<sup>126</sup> Par exemple dans l'article de Ronchetti et Terriau il y a 180 cas et 1542 témoins, appariés par *propensity score matching*. J. Ronchetti et A. Terriau, « L'impact du chômage sur l'état de santé », art cit.

<sup>127</sup> J'ai montré ailleurs combien l'intersection entre genre et conjugalité était importante pour analyser les pratiques alimentaires. M. Plessz et A. Guéguen, « À qui profite le couple ? Une étude longitudinale de l'alimentation à l'intersection du genre, de la situation conjugale et du statut social », art cit.

Face à ces problèmes, la réaction d'un quantitatif forcené serait de rechercher de plus gros échantillons. Mieux vaut admettre que la précision des configurations que l'on peut atteindre et comparer avec des méthodes quantitatives rencontre des limites. Ainsi les interactions entre variables, précieux moyens de différencier des configurations, ne peuvent être introduites qu'une par une dans les modèles multivariés, et les interactions d'ordre supérieur à deux sont difficiles à interpréter et rarement significatives. Les techniques qualitatives peuvent contourner ces limites. Il y a là une forme de complémentarité entre analyses qualitatives et quantitatives souvent négligée : les enquêtes qualitatives ne sont pas que des « générateurs d'hypothèses » pour les quantitatifs elles sont aussi le moyen d'explorer plus en détail, plus en profondeur, des configurations sociales spécifiques.

Enfin, « maintenir son statut » ne signifie pas « ne pas changer ses pratiques » : les pratiques changent au cours de la vie, et maintenir son statut social c'est en fait adopter les pratiques qui conviennent à un homme ou une femme de son statut et de son âge<sup>128</sup>, et en abandonner d'autres. Tenir son rang, c'est changer ses pratiques convenablement.

#### Publications en lien direct avec ce chapitre

PLESSZ Marie, EZDI Sehar, AIRAGNES Guillaume, PARIZOT Isabelle, RIBET Céline, GOLDBERG Marcel, ZINS Marie et MENETON Pierre, « Association between unemployment and the co-occurrence and clustering of common risky health behaviors: Findings from the Constances cohort », *PLoS ONE*, 2020, vol. 15, n° 5, p. e0232262, <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0232262>.

PLESSZ Marie, KESSE-GUYOT Emmanuelle, ZINS Marie, MATTA Joane et CZERNICHOW Sébastien, « Poverty does not modify the association between perceived diet healthiness and adherence to nutritional guidelines in the Constances cohort (France) », *Appetite*, 2019, vol. 138, p. 190-197, <https://doi.org/10.1016/j.appet.2019.03.028>

---

<sup>128</sup> K.C. Backett et C. Davison, « Lifecourse and lifestyle », art cit.

## ANNEXES DU CHAPITRE 6

---

Les programmes qui ont permis de générer les analyses présentées dans ce chapitre sont accessibles ici : <https://al-dev.versailles-grignon.inra.fr/cmh/2020-hdr6>. Les données ne peuvent être mises à disposition du fait de leur statut de données personnelles sensibles.

*Annexe 1 : Liste des Sections locales mutualistes (SLM) de l'Assurance maladie participant à Constances*

---

<b>SLM</b>	
MGEN	Mutuelle générale de l'Éducation nationale
MG	Mutuelle générale
MFP	Mutualité fonction publique
MNH	Mutuelle nationale des hospitaliers
LMDE	La Mutuelle des étudiants
MNT	Mutuelle nationale territoriale
CAMIEG	Caisse d'assurance maladie des industries électrique et gazière

---

Source : Reproduit d'après GUÉGUEN Alice, *Cohorte Constances : plan d'échantillonnage et calcul des pondérations*, [https://www.constances.fr/assets/pdf/echantillonnage\\_ponderations.pdf](https://www.constances.fr/assets/pdf/echantillonnage_ponderations.pdf), consulté le 20 janvier 2021, tableau 2 p4.

Annexe 2 : résultats détaillés de l'ACM sur les chômeurs à l'inclusion : effectifs des variables actives, coordonnées et contribution sur les 4 premiers axes

Variables	Modalités	n	%	Axe 1		Axe 2		Axe 3		Axe 4	
				Coord.	Contrib.	Coord.	Contrib.	Coord.	Contrib.	Coord.	Contrib.
age_cl	18-29 ans	2607	24,4	1,02	<b>13,14</b>	-0,46	<b>3,15</b>	-0,65	<b>7,34</b>	0,1	0,17
age_cl	30-39 ans	2728	25,5	-0,43	2,4	-0,39	2,34	-0,16	0,46	0,31	1,87
age_cl	40-49 ans	2413	22,5	-0,45	2,39	0,36	1,83	0,49	3,84	0,73	<b>9,1</b>
age_cl	50 ans et plus	2955	27,6	-0,14	0,27	0,46	<b>3,66</b>	0,32	2,03	-0,97	<b>19,64</b>
astopsante	AStopSantéNON	9724	90,9	0,03	0,05	-0,11	0,63	0	0	0,02	0,02
astopsante	AStopSantéOUI	979	9,1	-0,31	0,47	1,05	<b>6,23</b>	0,04	0,01	-0,16	0,17
avecenf01	EnfantNON	5797	54,2	0,42	<b>5,38</b>	-0,28	2,92	-0,18	1,37	-0,42	<b>7,67</b>
avecenf01	EnfantOUI	4111	38,4	-0,6	<b>7,71</b>	0,41	<b>4,19</b>	0,26	1,97	0,6	<b>11</b>
conjemploi	Cjt en emploi	3878	36,2	-0,72	<b>10,49</b>	-0,1	0,24	-0,17	0,83	0,41	<b>4,87</b>
conjemploi	Cjt Sans emploi	1705	15,9	0,04	0,01	0,63	<b>4,19</b>	0,45	2,59	-0,43	2,45
conjemploi	Sans conjoint	4382	40,9	0,62	<b>8,88</b>	-0,16	0,69	-0,03	0,02	-0,19	1,19
cp_jmstrav	DejaTrav	9757	91,2	-0,19	1,64	0,04	0,11	-0,03	0,04	-0,1	0,75
cp_jmstrav	JmsTrav	946	8,8	1,92	<b>16,92</b>	-0,45	1,11	0,27	0,45	1,08	<b>7,73</b>
diplome3	Bac	2205	20,6	0,36	1,4	0,17	0,38	-0,61	<b>5,69</b>	0,25	0,97
diplome3	Bac +2 ou +3	2336	21,8	-0,16	0,28	-0,08	0,09	-0,62	<b>6,23</b>	0,23	0,89
diplome3	Bac +4 ou plus	2798	26,1	-0,39	2,14	-1,06	<b>18,62</b>	0,48	<b>4,46</b>	-0,07	0,11
diplome3	BEP CAP	1857	17,4	0,06	0,03	0,95	<b>9,92</b>	0,08	0,09	-0,41	2,21
diplome3	BEPC ou inf	1281	12	0,44	1,26	0,79	<b>4,7</b>	1	<b>8,93</b>	-0,09	0,08
entraïn	JMSPasEntraïn	4297	40,1	0,02	0,01	0,11	0,33	0,17	0,91	-0,02	0,01
entraïn	PFSPasEntraïn	3683	34,4	-0,13	0,32	-0,19	0,83	-0,24	1,59	0,04	0,05
entraïn	SVTPasEntraïn	1969	18,4	0,2	0,43	0,11	0,15	0,08	0,09	-0,04	0,03
homme	Femme	5794	54,1	-0,13	0,48	-0,06	0,12	-0,26	2,65	0,35	<b>5,05</b>
homme	Homme	4909	45,9	0,15	0,57	0,07	0,15	0,31	3,12	-0,42	<b>5,97</b>
revuc_mi	-700Euros	1688	15,8	0,61	<b>4,19</b>	0,43	2,5	0,63	<b>6,28</b>	0,35	2,03
revuc_mi	1200-1800Euros	2363	22,1	-0,1	0,15	0,01	0	-0,69	<b>9,84</b>	-0,15	0,49
revuc_mi	1800+Euros	1979	18,5	-0,67	<b>5,48</b>	-0,69	<b>6,87</b>	0,35	2,05	-0,31	1,64
revuc_mi	700-1200Euros	2130	19,9	0,2	0,56	0,25	0,99	-0,09	0,15	0,14	0,4

Variables	Modalités	n	%	Axe 1		Axe 2		Axe 3		Axe 4	
				Coord.	Contrib.	Coord.	Contrib.	Coord.	Contrib.	Coord.	Contrib.
rorigreschom	AllocChoNON	3799	35,5	0,62	<b>6,97</b>	-0,04	0,03	0,52	<b>7,02</b>	0,53	<b>7,58</b>
rorigreschom	AllocChoOUI	6904	64,5	-0,34	<b>3,84</b>	0,02	0,02	-0,29	3,86	-0,29	<b>4,17</b>
tuu2012_cl	Paris_Agglo	2343	21,9	-0,28	0,91	-1,05	<b>14,98</b>	0,8	<b>10,04</b>	-0,24	0,94
tuu2012_cl	10k-100k	1891	17,7	0,21	0,42	0,43	1,97	-0,23	0,66	-0,04	0,02
tuu2012_cl	200k-2millions	3932	36,7	0,17	0,53	0,01	0	0	0	0,16	0,72
tuu2012_cl	TailleUrb<10k	2537	23,7	-0,16	0,3	0,64	<b>6,06</b>	-0,56	<b>5,38</b>	0	0

Notes : n : effectif de la modalité. % : Pourcentage en colonne. Coord : coordonnée. Contrib : contribution.

Les contributions supérieures à la contribution moyenne sont en gras.

Lecture : La modalité 18-29 ans de la variable age\_cl (Classe d'âge) correspond à 2607 individus soit 24,4 % de l'échantillon. Elle a une contribution élevée sur l'axe 1 (13,14) avec une coordonnée positive (1,02). Elle a également une contribution importante à l'axe 3, du côté des coordonnées négatives.

Annexe 3 : résultats détaillés de la classifications sur les chômeurs à l'inclusion : modalités les plus fortement associées à chaque classe

Classe 1 (n= 2781 soit 26 %)

Modalités	Cla/Mod	Mod/Cla	v.test
Conjoint en emploi	50,9	71,0	Inf
Enfant : oui	56,9	84,1	Inf
40-49 ans	51,0	44,3	30,5
Femme	36,2	75,5	26,9
Taille unité urbaine : <10 000 hab.	41,8	38,1	20,1
30-39 ans	40,7	39,9	19,7
Bac +2 ou +3	42,3	35,5	19,6
Déjà eu emploi > 6 mois : oui	28,1	98,6	18,7
Employée	36,2	45,7	16,6
Reçoit alloc. chômage : oui	29,4	72,9	10,9
Bac	34,0	27,0	9,4
Reçoit argent de famille/proches : non	26,7	97,8	8,4

Note : Cla/Mod : pourcentage de la classe parmi les individus qui ont cette modalité. Mod/Cla : pourcentage de la modalité parmi les individus de cette classe. V.test : valeur-test de l'association entre classe et modalité. Cette valeur doit être supérieure à 2, mais elle est sensible à la taille de l'échantillon. Ici elle permet surtout de classer les modalités, de la plus associée à la classe à la moins associée à la classe.

J'ai retenu les 10 modalités les plus caractéristiques pour chaque classe.

Lecture : 50,6% des individus ayant un conjoint en emploi sont dans la classe 1, et 71% des individus de la classe 1 ont un conjoint en emploi. La valeur-test indique une très forte association.

Classe 2 (n= 2427 soit 22.7 %)

Modalités	Cla/Mod	Mod/Cla	v.test
Cadre, prof. intell. sup.	65,0	55,6	Inf
Paris Agglo	68,9	66,5	Inf
Bac +4 ou plus	65,3	75,2	Inf
Revenu mensuel par UC :1800+euros	60,4	49,3	Inf
Déjà eu emploi > 6 mois : oui	24,6	98,9	18,2
30-39 ans	34,1	38,4	16,1
Difficultés financières en fin de mois : non	26,6	77,6	13,8
Enfant : non	27,7	66,1	13,5
Déjà eu arrêt travail >6 mois pour raison de santé : non	24,2	96,8	12,8
Conjoint en emploi	28,5	45,6	10,8
Reçoit alloc. chômage : oui	25,6	72,7	9,7
Pas d'entraîn : parfois	26,4	40,1	6,6

*Classe 3 (n= 3003 soit 28.1 %)*

<b>Modalités</b>	<b>Cla/Mod</b>	<b>Mod/Cla</b>	<b>v.test</b>
50 ans et plus	66,6	65,5	Inf
BEP CAP	63,4	39,2	35,4
BEPC ou inf	67,0	28,6	31,1
Conjoint Sans emploi	58,7	33,3	29,2
Ouvrier	57,8	32,5	28,2
Homme	39,0	63,7	23,2
Déjà eu emploi > 6 mois : oui	30,3	98,5	19,1
Déjà eu arrêt travail >6 mois pour raison de santé : oui	52,9	17,2	17,2
Revenu mensuel par UC : <700 euros	43,4	24,4	14,7
Taille unité urbaine : 10 000 hab.-100 000 hab.	38,6	24,3	11,0
Difficultés financières en fin de mois : oui	35,2	37,4	10,6
Reçoit argent de famille/proches : non	29,0	98,2	10,3

*Classe 4 (n= 2492 soit 23.3 %)*

<b>Modalités</b>	<b>Cla/Mod</b>	<b>Mod/Cla</b>	<b>v.test</b>
18-29 ans	72,4	75,8	Inf
Déjà eu emploi >6 mois : non	88,4	33,5	Inf
Enfant : non	36,8	85,6	37,7
Sans conjoint	40,9	72,0	35,9
Sans profession	89,9	11,8	26,2
Reçoit alloc. chômage : non	37,1	56,5	24,6
Bac	39,6	35,0	19,5
Déjà eu arrêt travail >6 mois pour raison de santé : non	25,2	98,4	17,4
Reçoit argent de famille/proches : oui	54,9	11,6	16,1
Taille unité urbaine : 200 000 hab.-2 millions	30,3	47,8	12,9
Revenu mensuel par UC : <700 euros	31,5	21,3	8,4
Bac +2 ou +3	29,4	27,5	7,7

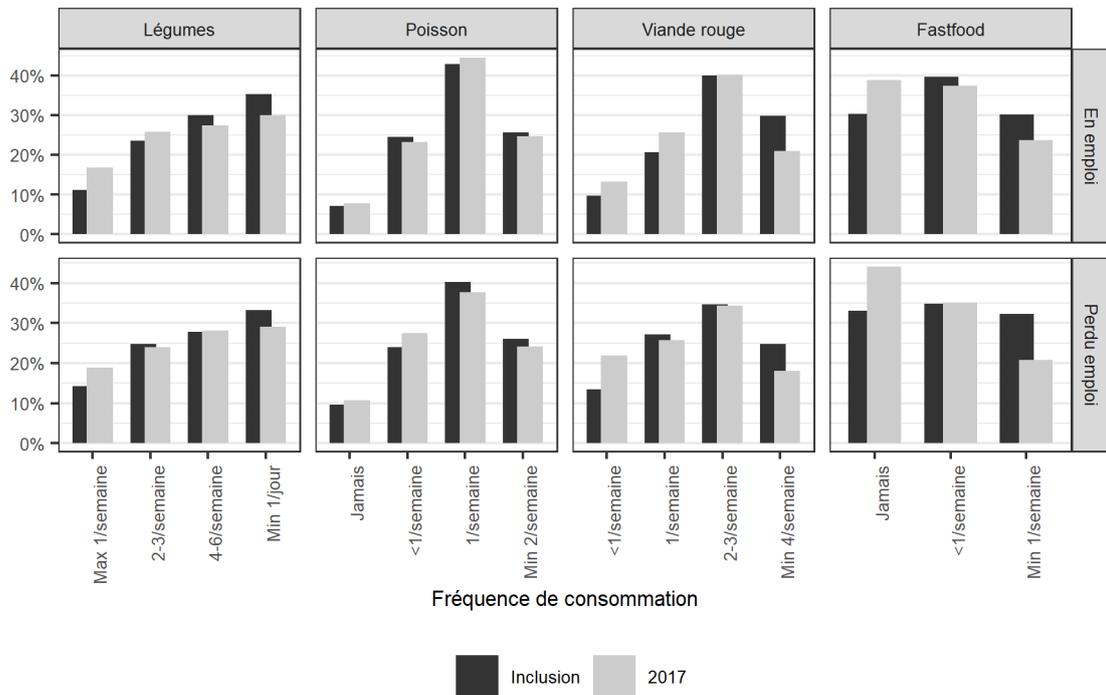
Annexe 4 : Fumer des cigarettes : adoption et abandon dans Constances de l'inclusion à 2017

À l'inclusion	En 2017		
	Ne fume pas	Fume	Total
Jamais fumé	99,9	0,1	100
Fume	39,4	60,6	100
Ne fume plus	94,9	5,1	100
Ensemble	87,8	12,2	100

Note : pourcentages en ligne. Champ : participants inclus dans l'analyse prospective et ayant répondu aux questions sur la cigarette (n = 30 394).

Lecture : Parmi les personnes qui n'ont jamais fumé au moment de l'inclusion dans Constances, 0,1% fume en 2017.

Annexe 5 : Alimentation : évolution des consommations selon la situation en 2017 (détaillé)



Programme : 07-graph-evolution.Rmd

## Annexe 6 : Changements de consommation liés au chômage : modélisation en différence

Variable dépendante	Double différence	Évolution (témoins)	N	Codage variable dépendante
Légumes	0,11*** (0,009)	-0,84*** (0,000)	7 076	Max 1/semaine ; 2-3/semaine ; 4-6/semaine ; Min 1/jour
Poisson	-0,09** (0,011)	-0,33*** (0,001)	6 741	Jamais ; <1/semaine ; 1/semaine ; Min 2/semaine
Viande rouge	-0,13*** (0,003)	-0,38*** (0,001)	5 793	< 1/semaine ; 1/semaine ; 2-3/semaine ; Min 4/semaine
Fastfood	-0,10*** (0,002)	-0,16* (0,083)	6 764	Jamais; <1/semaine ; Min 1/semaine
Boissons sucrées	0,01 (0,821)	-0,44*** (0,000)	8 557	Jamais; <1/semaine ; Min 1/semaine
Alcool	0,05 (0,215)	0,38*** (0,001)	6 769	0 ; <1 ; <2 ; Min 2 / jour
Cigarette	0,03* (0,061)	-0,13*** (0,007)	7 989	0 ; moins de 10; 10 ou plus
Santé 1 à 8	0,02 (0,738)	-0,09 (0,347)	10 245	8 = excellente
Corpulence (IMC)	-0,01 (0,864)	1,11*** (0,000)	9 235	IMC = poids (kg) / taille <sup>2</sup> (m)
Alcool : nb de verres	0,02 (0,751)	0,50*** (0,002)	6 451	nombre moyen par jour sur 7 derniers jours
Cigarettes : nb si déjà fumé <sup>‡</sup>	0,23 (0,297)	-1,00 (0,101)	4 434	nombre par jour

Notes : \*\*\* p<0,01, \*\* p<0,05, \* p<0,1

Les variables sont codées en classes découpées en 3 ou 4 classes numérotées, puis on calcule la différence entre la valeur en 2017 et à l'inclusion. Cette valeur est la variable dépendante d'une régression linéaire dans laquelle on s'intéresse à la variable "Traitement" (1 si cas, 0 si témoin), qui mesure la double différence, et à la constante qui mesure l'évolution pour les témoins (groupe de référence). On contrôle par les variables de contrôle.

<sup>‡</sup>Cigarettes : nombre si déjà fumé : seuls 82 cas et 295 témoins parmi les 4 434 individus fument au moins une cigarette par jour en 2017, ce qui rend l'estimation très imprécise.

Lecture : pour les légumes, la différence entre 2017 et l'inclusion est négative pour les témoins (leur consommation diminue en moyenne) mais la double différence est positive donc pour les cas la diminution est plus faible. Pour le poisson, les deux coefficients sont négatifs : les témoins en mangent moins en 2017 qu'à l'inclusion et les cas, encore moins.



## CONCLUSION GÉNÉRALE

Ce mémoire a pu déconcerter par la place qu'y occupe la théorie – les théories. Max Weber, Andrew Abbott, Theodore Schatzki : accumuler autant d'exégèse d'auteurs au propos très abstrait peut paraître prétentieux ou téméraire. En réalité ce mémoire a été l'occasion pour moi de (re)lire des auteurs qui nourrissent et enrichissent mon travail, et d'explicitier la cohérence entre tous mes travaux, quels que soient les objets et les données. Cette unité est théorique, elle réside dans le regard que j'ai posé sur mes objets de recherche. La conclusion s'organise en trois temps : je synthétise brièvement les conclusions des six chapitres, puis je propose une synthèse de mon cadre théorique, enfin j'ouvre des perspectives pour la suite de mes recherches.

### I — SYNTHÈSE

---

Dans le chapitre 1, j'ai montré que le changement social et la stratification ont été centraux dans mes questionnements sociologiques, qui se sont pourtant fortement déplacés au cours de mon parcours : après une thèse sur la transformation des inégalités entre générations dans les pays centre-européens sortis du communisme en 1989, j'ai été recrutée à l'INRA (devenu INRAE). L'alimentation s'est imposée comme un objet sociologique remarquablement propice pour éprouver mes questions sociologiques sur la fabrique de statuts sociaux dans une perspective processuelle. J'ai mobilisé des données quantitatives diversifiées pour cerner ce processus sous tous les angles. Ce chapitre a aussi été l'occasion de présenter les conditions d'exercice du métier de chercheur que j'ai embrassées en entrant à l'INRA : internationalisation et publications en anglais, fréquentes occasions de collaborations interdisciplinaires, vigilance de l'institution quant aux thèmes de recherche.

Le chapitre 2 précise comment j'ai formulé mes questions sur la stratification sociale, et rend compte de la continuité que j'ai vue entre mes travaux sur la transformation postcommuniste et sur l'alimentation. Le cadre théorique wébérien est au fondement de mes questionnements : il insiste sur la tension entre position de classe et statut social, la première étant intimement liée au fonctionnement du marché du travail (objet de ma thèse) et le second à la conduite de vie et donc à la consommation (dont l'alimentation). Ce cadre théorique invite à penser les positions sociales de façon relationnelle, c'est-à-dire qu'on se situe socialement toujours par rapport à d'autres.

Dans le chapitre 3 j'offre une synthèse de la façon dont j'ai abordé le changement au niveau des individus (changement de pratiques, parcours de vie) et des sociétés (transformation des structures sociales, des institutions, des normes sociales). Si la sociologie processuelle d'Abbott est une source d'inspiration, elle a ceci de frustrant qu'elle n'offre guère d'indications pour penser les transformations au niveau individuel, en particulier les changements de pratiques.

Dans le chapitre 4 je me suis donc attaquée à la question des pratiques, j'ai présenté en détail la théorie des pratiques issue des travaux de Schatzki et son appropriation par les sociologues de la consommation en Europe. J'ai souligné que ce corpus offrait un puissant point de levier pour défendre l'idée que les individus font ce qui fait sens à leurs yeux en fonction du contexte et de la façon dont les pratiques sont conçues dans leur société... Une platitude aux yeux de très nombreux sociologues ? Je dirais plutôt le fondement de très nombreux courants et travaux sociologiques actuels, le nœud du conflit entre approches en termes de pratiques et en termes de choix (et entre la plupart des sociologues et la plupart des économistes), qui trouve ici, me semble-t-il, une formulation rigoureuse, générale et cohérente. La théorie des pratiques se situe toutefois plutôt au niveau ontologique ou épistémologique et ne dispense pas du travail de problématisation, et surtout d'analyse empirique, proprement sociologique.

Dans le chapitre 5 j'ai passé en revue la façon dont j'ai mobilisé les méthodes quantitatives dans mes recherches. Forte des acquis précédents, je propose d'appeler méthode configurationnelle, celle qui ne se réduit pas à l'identification de relations causales et s'efforce de prendre en compte les configurations dans lesquels se déroulent les phénomènes étudiés (à défaut de saisir des contextes particuliers). Cette méthode configurationnelle n'oublie pas que les données sont elles-mêmes produites par des acteurs qui ont leur point de vue sur le social et

leurs pratiques de quantification. J'ai mobilisé cette méthode avec des techniques quantitatives mais elle me semble animer la plupart des recherches qualitatives.

Enfin le chapitre 6 illustre et met à l'épreuve le propos des chapitres précédents, en analysant l'effet du chômage sur les consommations alimentaires, de boissons et de cigarettes dans la cohorte Constances. J'y ai montré que le chômage affectait les consommations mais pas au point qu'on puisse dire que les chômeurs révisent leur style de vie. Il est probable qu'ils modifient leurs consommations à la marge, s'accommodant de leur nouvelle position de classe mais tâchant de ne pas perdre leur statut social. Ceci m'a conduite à souligner que la consommation joue un rôle central dans la tension chère à Max Weber entre statut social et position de classe, au niveau individuel.

## II — LIER LES FILS THÉORIQUES

---

Mes recherches nouent ensemble la stratification sociale, le changement social et depuis 2010, la consommation alimentaire. Je me réclame de Max Weber, de l'approche par les pratiques de Schatzki et de la sociologie processuelle d'Abbott. Comment tresser ensemble ces trois fils conceptuels et ces trois auteurs ?

Dans l'approche de Max Weber du processus de stratification sociale, je trouve la tension entre position de classe (position fonctionnelle sur un marché) et statut social (revendiqué par la conduite de vie) particulièrement stimulante. Cette tension, nous dit Weber, vient du fait que le marché, impersonnel, ne reconnaît pas les marques statutaires ; mais que les groupes statutaires n'ont de cesse à la fois de tenter d'infléchir le fonctionnement du marché en leur faveur (en faisant reconnaître par exemple la supériorité d'un diplôme préparé dans une École normale supérieure plutôt qu'à l'université), et de s'en affranchir pour conserver leur statut malgré les aléas de leur situation économique. Le marché n'est jamais totalement soumis aux groupes statutaires et les membres des groupes statutaires jamais totalement affranchis de leur position de classe.

Cette tension entre statut et position de classe se concrétise dans les pratiques et la consommation. La théorie des pratiques et les sociologues de la consommation qui l'ont mobilisée (en particulier Alan Warde) montrent que pratiques et consommation sont également en tension. De nombreuses pratiques sont possibles sans consommation (courir, voter) mais en réalité la consommation, entendue comme acquisition, appropriation et appréciation de choses

(ou de services), est une étape dans de nombreuses pratiques, soit parce que la pratique a été constituée comme cela par les acteurs qui la portent (les équipementiers sportifs nous vantent l'intérêt d'avoir une paire de chaussures de *running*) soit parce que la consommation est incontournable dans la pratique (on ne peut pas voyager en voiture sans consommer du carburant, on ne peut pas manger sans consommer des aliments). L'alimentation est particulièrement intéressante de ce point de vue parce la consommation en est constitutive et parce que tout le monde la pratique tous les jours.

La consommation entretient des relations complexes avec le marché. On ne saurait la réduire aux actes d'achat. Pour Warde, la consommation comprend principalement trois processus : acquisition, appropriation et appréciation. On pourrait dire que l'appréciation et l'appropriation sont le domaine des sociologies du goût et des styles de vie, tandis que l'acquisition renvoie à la dimension économique de la consommation. Max Weber, bien qu'il aborde la consommation de façon très rapide, fait d'ailleurs une distinction similaire dans le texte qu'il consacre aux classes et groupes statutaires :

Il serait donc possible de dire, en simplifiant un peu trop les choses, que les « classes » se divisent en fonction de relation à la production et à l'acquisition de biens, tandis que les « groupes statutaires » se divisent en fonction de principe propres à leur *consommation* de biens, sous la forme de modalités spécifiques de « conduite de vie »<sup>1</sup>.

Acquérir des choses matérielles ou immatérielles est un acte économique. Bien souvent, nous le faisons par un échange monétarisé et sur un marché, mais nous pouvons aussi acquérir des choses et services par d'autres biais : pour l'alimentation nous pouvons recevoir des dons, cultiver un jardin, échanger, cueillir, chasser, pêcher, être invité à manger... Ces pratiques ne sont pas aussi marginales qu'elles le paraissent parfois<sup>2</sup>. Je fais l'hypothèse que le passage par le marché (pour acquérir les choses que nos pratiques nous conduisent à consommer) renvoie à des processus de marchandisation et démarchandisation, qu'il conviendrait d'analyser plus en détail. Weber suggère en effet qu'« un effet de la division statutaire » est « l'entrave au développement d'un marché libre »<sup>3</sup>. Ceci correspond aux processus de démarchandisation<sup>4</sup>,

---

<sup>1</sup> M. Weber, C. Colliot-Thélène et É. Kauffmann, *Les communautés*, op. cit., p. 219. Italiques de l'auteur, je souligne. Weber n'entre pas dans les détails mais il distingue l'acquisition de la consommation, qui correspond sans doute pour lui à ce qui constitue le cœur de la consommation chez Alan Warde, l'appropriation. A. Warde, *Consumption: A Sociological Analysis*, op. cit.

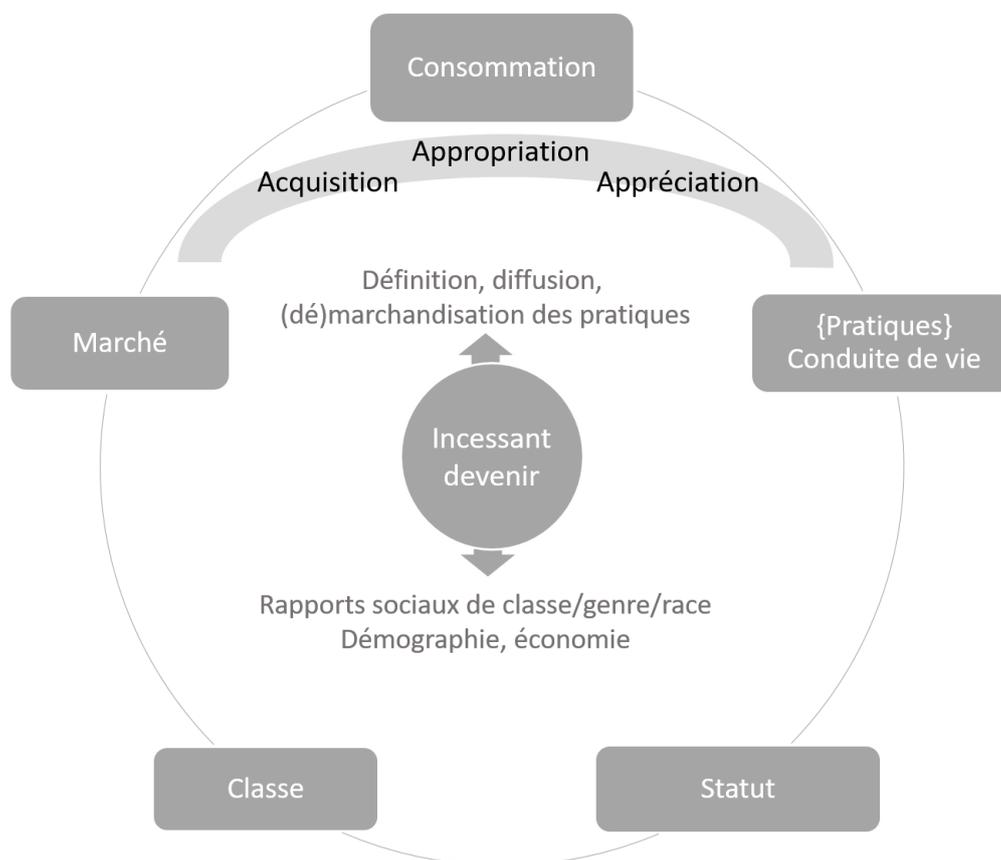
<sup>2</sup> Ce point est très bien défendu par Alan Warde, Jessica Paddock et Jennifer Whillans, « Domestic Hospitality: As a Practice and an Alternative Economic Arrangement », *Cultural Sociology*, 2020, vol. 14, n° 4, p. 379-398.

<sup>3</sup> M. Weber, C. Colliot-Thélène et É. Kauffmann, *Les communautés*, op. cit., p. 218. Italiques de l'auteur.

<sup>4</sup> Karl POLANYI, *La grande transformation : aux origines politiques et économiques de notre temps*, Paris, Gallimard, 1991, xx, [7]-419 p ; G. Esping-Andersen, *The three Worlds of Welfare Capitalism*, op. cit.

par lesquels nous avons accès à certains biens et services gratuitement ou à un prix qui n'est pas « le prix du marché » – éducation, santé, retraite, repas subventionnés à la cantine. Je propose une visualisation graphique de cette synthèse théorique.

Figure 27 : Synthèse théorique : articuler théorie des pratiques, stratification sociale wébérienne et incessant devenir du social



J'ai placé au cœur du schéma l'incessant devenir, selon l'expression de Schatzki, j'aurais pu écrire « processus social » car je pense tout autant à Abbott qu'à Schatzki ici. Les pratiques qui permettent de revendiquer un statut changent sans cesse. Les pratiques génératrices de beaucoup d'honneur social (les pratiques les plus distinguées, les plus légitimes dirait Bourdieu), dépendent de l'époque et de la société dans laquelle on vit, mais aussi de l'âge, du genre, peut-être du quartier dans lequel on vit. Dans le même temps, changent aussi les consommations que ces pratiques requièrent ou au contraire qu'elles récusent<sup>5</sup>, mais aussi les formes d'acquisition plus ou moins démarchandisées, et les positions de classe possibles sur le marché du travail.

<sup>5</sup> Certaines pratiques se définissent par des non-consommations : végétarisme, zéro-déchet... Ces pratiques semblent représenter pour leurs pratiquant·es un défi extrêmement difficile.

Le processus social joue à toutes les échelles de la plus macro à la plus microsociale. Comme le souligne Abbott, la démographie est une dimension essentielle du changement social, en particulier la succession des générations. Il en va de même de certaines dynamiques impulsées par les transformations économiques : évolution de la structure des emplois, du partage de la valeur ajoutée etc<sup>6</sup>. Au niveau mésosocial, si la définition, la diffusion et la (dé)marchandisation des pratiques évoluent au fil du temps c'est parce que des acteurs (marchands, associatifs, publics...) agissent dans ce but, de façon antagoniste et jamais résolue. Au niveau individuel l'avancée en âge est une expérience tout aussi critique, de la naissance au grand âge, car avec l'âge changent les pratiques (ou les formes d'engagement dans les pratiques) porteuses d'honneur social. Et réciproquement, les tensions entre les positions de classes, entre les groupes statutaires (qui se positionnent toujours en relation les uns par rapport aux autres) sont un des moteurs de cet incessant devenir, elles contribuent à faire changer les relations entre pratiques et statut, par exemple quand le consensus sur le prestige de la viande rouge est remis en cause par le jeu de nombreux acteurs, mobilisés autour du réchauffement climatique, de la cause animale, de la santé humaine, ou de la redéfinition de la gastronomie<sup>7</sup>.

Le changement social n'est donc pas une « surcouche » de tendances qui viendraient animer une structure sociale bien articulée, comme le moteur qui déplace une voiture. C'est le tissu même de notre expérience quotidienne. C'est aussi le résultat des tensions entre classe et statut, entre pratiques et consommation. Ces tensions ne sont pas des notions désincarnées. Elles sont au contraire le résultat des stratégies et des activités d'acteurs, individus, associations, entreprises, agences gouvernementales, organisations supranationales, qui s'efforcent de faire valoir leurs intérêts économiques, leur agenda moral et politique – ou simplement leurs droits, leur expérience – et qui luttent pour façonner des pratiques, offrir des biens et en prescrire la consommation, ou à l'inverse en empêcher la diffusion, ce qui attire respect ou mépris sur certaines catégories de population. Cela rend nécessaire une approche processuelle et une méthode attentive aux configurations avant de prétendre atteindre des mécanismes causaux, qu'il est difficile d'imaginer intemporels et décontextualisés. Mon travail porte principalement sur les échelles micro (ménages et individus) et macro (à l'échelle des sociétés), mais les

---

<sup>6</sup> Il va de soi que ces transformations économiques et démographiques sont aussi le résultat des actions (des pratiques) d'acteurs (pas forcément individuels) même si pour les consommatrices et consommateurs elles peuvent apparaître comme exogènes.

<sup>7</sup> Carole Counihan et Valeria Siniscalchi, *Food Activism: Agency, Democracy and Economy*, Londres, Bloomsbury Academic, 2013, 235 p.

travaux sur les échelles intermédiaires, sur les acteurs collectifs, sont indispensables et complémentaires.

### III — PERSPECTIVES

---

La consommation joue un rôle clé dans le processus de stratification. C'est la face matérielle de nos conduites de vie, de nos pratiques, à travers l'acquisition, l'appropriation et la destruction des ressources. Aujourd'hui, cela pose deux questions. La première est celle du marché et des mécanismes de (dé)marchandisation des pratiques. Cette réflexion, amorcée par Karl Polanyi, reprise par Gosta Esping-Andersen et d'autres dans les années 1990, peut-être éclipsée un temps par l'emprise de thèses du retrait de l'État, retrouve me semble-t-il une grande actualité, magistralement illustrée par le rôle des États dans la réaction à la pandémie de Covid-19 mais déjà mise au jour par la crise financière de 2008 et par l'urgence climatique.

La deuxième question est justement celle de l'impact environnemental des activités humaines. L'alimentation l'illustre particulièrement bien. Dans les systèmes agroalimentaires, toutes les chaînes de production et de transformation, quelle que soit leur longueur<sup>8</sup>, débouchent sur la consommation des ménages, la « consommation finale » selon les termes de la comptabilité nationale, principalement leur alimentation<sup>9</sup>. La consommation alimentaire devient alors un facteur important dans le défi colossal et urgent que représente la nécessité de réduire l'impact des activités humaines sur l'environnement. Du fait de la visibilité de cette étape des chaînes de production, les consommateurs – en l'occurrence surtout les consommatrices – se voient attribuer des responsabilités (éviter le gaspillage, porter les enjeux écologiques et citoyens sur le marché<sup>10</sup>) bien disproportionnées si l'on considère, comme je l'ai fait ici, que les pratiques alimentaires sont encadrées dans des dispositifs matériels, des réseaux de signification et des coordinations d'acteurs qui dépassent largement l'action individuelle.

Il est important de prendre la mesure de ce que les ménages sont en mesure de changer, de ce qu'ils ne pourront pas changer sans que les arrangements sociaux autour d'eux changent, de ce qui changera presque à leur insu. Par exemple, les ménages peuvent consommer moins

---

<sup>8</sup> Certaines vont du jardin à la cuisine, d'autres font le tour du monde : du soja cultivé au Brésil, dont le tourteau est importé pour nourrir des cochons en Bretagne, cochons transformés par les industries agroalimentaires et éventuellement réexportés avant d'être vendus dans les supermarchés, en France ou ailleurs.

<sup>9</sup> Pas exclusivement, comme l'illustrent les biocarburants et les cultures de fibres textiles (coton, bambou...).

<sup>10</sup> M. Plessz et M.-C. Le Pape, « The political dimension of consumption work », art. cit. ; S. Dubuisson-Quellier, *La consommation engagée*, *op. cit.*

de viande bovine (des actions publiques y contribuent : menus végétariens dans les cantines, quelques recettes et menus appétissants sans viande dans les émissions culinaires, publicités des interprofessions de la viande encourageant à manger « moins de viande, de meilleure qualité »). Ils ne peuvent composter leurs déchets végétaux que dans la mesure où ils ont accès aux infrastructures nécessaires (un jardin, ou un système de collecte de compost<sup>11</sup>) et sont familiarisés avec comment et pourquoi on composte (c'est-à-dire avec les procédures et la structure téléoaffective de la pratique). Enfin leur consommation alimentaire contient de nombreux produits transformés par les industries alimentaires : non seulement les ménages ignorent largement les conséquences économiques, sanitaires et environnementales des ingrédients (même les scientifiques ne sont pas toujours capables de les établir avec précision), mais en outre, quand les industriels reformulent leurs produits, ils peuvent choisir de publiciser ou non ces reformulations : ainsi en 1980, Coca-cola remplace le sucre de canne caribéen par le sirop de glucose-fructose extrait du maïs produit en grande quantité aux États-Unis<sup>12</sup>.

Du fait de mes travaux sur la transformation postcommuniste, je suis particulièrement sensible à la dimension systémique des transformations qui vont devoir avoir lieu si nous voulons relever le considérable défi que constitue aujourd'hui l'urgence écologique. Ce défi est au cœur des orientations scientifiques d'INRAE. Il me semble que la façon dont le problème est abordé dans l'Institut illustre la façon dont il est communément conçu : d'abord comme un problème technique au niveau des systèmes de production<sup>13</sup> (agriculture, industries agroalimentaires). La question qui me semble absente de ces débats, est l'articulation entre cette « transition agroécologique » et l'évolution ininterrompue de la structure sociale et du processus de stratification sociale.

Du point de vue sociologique, la transition écologique peut être vue comme une transformation systémique, comme la sortie du communisme en Europe centrale. Ce parallèle appelle plusieurs observations. Tout d'abord, il est important de réfléchir à cette transformation dans ce qu'elle a de systémique, sans se limiter aux filières agricoles et alimentaires. Il faut penser son articulation avec l'ensemble du système socioéconomique, l'ensemble du « processus social » dirait Abbott. Par exemple comment l'évolution de la consommation alimentaire s'articule à l'évolution de la structure des emplois, à la division du travail, aux

---

<sup>11</sup> David Evans, *Food Waste*, London, Bloomsbury, 2014, 136 p.

<sup>12</sup> Bartow J. Elmore, *Citizen Coke: The Making of Coca-Cola Capitalism*, New York, W. W. Norton & Company, 2016.

<sup>13</sup> Alan Warde, « On the sociology of eating », *Revue d'Études en Agriculture et Environnement*, 2015, vol. 96, n° 01, p. 7-15.

rapports de genre... Ensuite, il n'est pas nécessaire de savoir « quand commence » la transition environnementale pour l'étudier. Au contraire, il est important d'inscrire cette transformation dans le temps long, tout comme j'ai resitué la sortie du communisme dans l'histoire des transformations sociales et économiques des sociétés centre-européennes, afin d'éviter de figer un « avant » qui n'a jamais été immobile. Tous les changements que nous avons impulsés depuis de nombreuses années, tous ceux que nous n'avons pas consenti ou songé à faire, ont déjà commencé à dessiner notre trajectoire, ou mieux, l'incessant devenir de notre société. Cet incessant devenir est façonné par toutes les actions de tous les acteurs, des plus grosses multinationales aux ménages. Bien sûr, le pouvoir des uns et des autres à influencer la direction et la vitesse de notre cheminement varie de façon incommensurable.

Mes recherches sur les pratiques alimentaires contribuent à mieux comprendre le chemin que nous avons parcouru et sommes en train de parcourir, au niveau individuel et au niveau collectif. Il s'agit de comprendre comment changent les pratiques alimentaires et comment elles s'articulent, de façon dynamique, aux transformations sociales. C'est en ceci qu'elles illustrent l'analyse de la *dynamique sociale des pratiques*. Les deux perspectives qui se dessinent devant moi, les deux missions que je m'assigne, sont les suivantes.

La première, du point de vue théorique, est de me saisir de la question du pouvoir dans les pratiques. Le pouvoir, les relations de domination, sont peu étudiées dans les travaux qui utilisent la théorie des pratiques. Il est possible de le faire, comme j'ai commencé à l'esquisser dans le chapitre 5. Il s'agit, d'une part, d'explicitier l'articulation entre les pratiques et les rapports de pouvoir, les rapports de force au sein de la société. Un angle possible serait d'étudier les *pratiques de pouvoir*, comment la domination, les rapports sociaux de classe, de race et de sexe, se concrétisent dans des pratiques, bien identifiées et portées ou combattues par certains types d'acteurs<sup>14</sup>. Mon objet de recherche, l'alimentation, ne se prête toutefois guère à cet angle d'attaque. Je pense plutôt continuer à réfléchir au *pouvoir des pratiques*, c'est-à-dire à la façon dont certaines pratiques trouvent leur place dans les emplois du temps, commandent d'autres pratiques et s'imposent à elles. Le pouvoir des pratiques n'est pas leur prestige ou leur honorabilité : ainsi les repas ne sont pas une activité d'un grand prestige, pourtant ils s'imposent dans les horaires de travail salarié ou scolaire, à des heures très régulières. Qu'est-ce qui, dans notre alimentation, dépend d'autres pratiques, d'autres aspects de nos vies, qu'est-ce qui au

---

<sup>14</sup> Le harcèlement et les abus sexuels et les dénonciations dont ils font l'objet de façon croissante sont de bons exemples de telles pratiques et de la façon dont leur statut peut évoluer.

contraire commande d'autres aspects de nos vies et de nos pratiques ? Que nous sommes prêt-es à lâcher et qu'est-ce qui nous tient ? Pour cela il me semble qu'il faut poursuivre l'analyse des changements de pratiques, au niveau individuel et au niveau collectif, en lien avec les positions sociales, l'âge et le genre.

Deuxièmement il faut situer ces changements sur le chemin de la transformation systémique environnementale. La question environnementale figurait dans les sujets abordés dans mon travail postdoctoral qui a lancé mes recherches sur l'alimentation. Je l'ai ensuite mise de côté, d'une part parce que je ne voulais pas m'éloigner trop de mon « profil de recrutement » à l'INRA, d'autre part et surtout, parce que je ne voyais pas comment objectiver des pratiques alimentaires plus ou moins conformes aux recommandations environnementales, alors qu'au début des années 2010 ces recommandations étaient encore très flottantes. Depuis, les connaissances des disciplines connexes, la place de cet enjeu dans les rapports sociaux et le cadre théorique pour se saisir de ces questions ont beaucoup progressé. Ainsi il existe des pratiques alimentaires dont les conséquences environnementales positives ou négatives font consensus, et cela est plus ou moins connecté au degré d'honneur social qu'elles confèrent à leurs pratiquant·es. D'autre part, les théories de la justice environnementale, les réflexions en terme de nexus environnement-santé<sup>15</sup>, enfin l'intérêt de travailler à la fois sur les pratiques et sur les acteurs et discours qui les constituent, les justifient ou les attaquent, me semblent fournir des fondations suffisamment solides pour s'engager dans cette voie.

Il faudra trouver des données pour saisir les dimensions environnementales de pratiques qui ne sont apparues que récemment comme un objet de politiques publiques. Il faudra tirer le meilleur parti possible des grandes enquêtes de la statistique publique, comparables dans le temps et entre pays européens, construire des indicateurs bien choisis pour décrire les évolutions à l'échelle de la société ou des groupes sociaux, tout en s'appuyant sur des recherches qualitatives ou sur données prospectives pour décrire les processus qui sous-tendent ces changements. Au final, l'énigme qu'il s'agira de résoudre pourrait être formulée ainsi : vivons-nous une transformation systémique capable d'infléchir la dynamique sociale de nos pratiques, c'est-à-dire l'articulation entre nos pratiques, nos définitions de la respectabilité et les inégalités qui traversent nos sociétés ?

---

<sup>15</sup> A. Thomas et al., « The key roles of economic and social organization and producer and consumer behaviour towards a health-agriculture-food-environment nexus », art cit.

# CURRICULUM VITAE

📧 <https://www.cmh.ens.fr/Plessz-Marie>

🔥 <https://forgemia.inra.fr/marie.plessz> (gitlab)

## Chargée de recherche INRAE en sociologie

Institut national de la recherche pour l'agriculture, l'alimentation et l'environnement (INRAE)  
Centre Maurice Halbwachs CMH (CNRS, ENS, EHESS)

## Thématiques de recherche

Changement social, stratification sociale, parcours de vie, pratiques alimentaires, inégalités sociales de santé, sociologie quantitative

## PARCOURS

---

### Parcours professionnel

- 2010-2017 : chargée de recherche Inra en sociologie, Institut national de la recherche agronomique (INRA), Unité Aliss (INRA), Ivry-sur-Seine
- 2013-2015 : séjour de recherche postdoctorale, unité Cohortes épidémiologiques en population (Inserm/Uvsq), responsable Marie Zins (18 mois)
- 2009-2010 : ingénieur de recherche en sociologie quantitative, unité Alimentation et sciences sociales (INRA), responsable Séverine Gojard (12 mois)
- 2007-2009 : ATER (attachée temporaire d'enseignement et de recherche), EHESS master Sociologie générale, Paris
- 2004-2007 : monitrice, Sciences-po, Paris

### Formation

- 2009 : Doctorat en Sociologie (Sciences Po Paris). Thèse : *Stratification sociale et générations en Europe centrale postcommuniste*, sous la direction d'Alain Chenu.
- 2004 : Master (DEA) en Sociologie « Analyse sociologique du changement » (Sciences Po Paris)
- 2003 : Agrégation de sciences économiques et sociales
- 2002 : Maîtrise de sociologie (Paris X Nanterre) et Magistère d'Humanités modernes (Ens-Cachan et Paris X Nanterre)
- 2001 : Double licence sociologie et économie du travail (Paris X Nanterre)
- 2000 : Admise à l'École normale supérieure Cachan, concours B/L

- 1998 : Baccalauréat scientifique, Lycée Pierre Mendès-France, Vic-en-Bigorre (65)

## Récompenses

2010 : Troisième Prix du jeune auteur 2009 de *Sociologie du travail*

## Compétences transversales

Langues : anglais (lecture, écriture et oral scientifiques), espagnol (lecture scientifique, conversation), tchèque (conversation).

Logiciels : Stata (experte), R (en progrès), Git et Github (en progrès), MS Excel (avancée), Limesurvey (avancée), Wordpress (avancée), Zotero (avancée), Moodle (intermédiaire).

Protection des données personnelles, science ouverte et répliquabilité en SHS.

## ENCADREMENT ET ÉVALUATION

---

### Encadrement doctoral

- Codirection de la thèse de Charlotte Dion, 2014-2016, avec Séverine Gojard (abandon après 2 ans pour raisons de santé)
- Membre de comités de thèse
  1. Mathieu Ferry, Observatoire sociologique du changement, Sciences Po
  2. Maël Ginsburger, Crest-LSQ
  3. Giselle Torres-Pabón, Pontificia universidad catolica de Chile, (Santiago, Chili)
- Membre de jurys de recrutement dans l'enseignement supérieur
  1. Recrutement d'enseignante-chercheuse à l'ENSAE (2016)
  - 2-4. Membre de jury du concours Chargé·e de recherche INRAE en sociologie en 2018, 2020 et 2021 (co-présidente du jury)
- Membre de jury de thèse
  1. Giselle Torres-Pabón, Pontificia universidad católica de Chile, (Santiago, Chili), 2020.

### Direction de mémoires de Master

1. Oleksii Viedrov
2. Anke Brons (stage, étudiante en master à Wageningen University)
3. Alexandra Najenson
4. Antoine Thomas
5. Jules Billard
6. Dieynaba Ba

### Encadrement postdoctoral

1. Recrutement et encadrement de Sehar Ezdi, chercheuse contractuelle sur le projet CALICO (2019)

### Évaluation de projets de recherche

2020 : Projet de thèse pour la ville de Paris

2019 : Projet de recherche IReSP

2019 : Projet de postdoc EHESS

2018 et 2019 : Membre du jury du Prix du jeune auteur de la revue *Sociologie du travail*

## Évaluation d'articles scientifiques

- Membre du comité de rédaction de *Sociologie du travail* (2017-2021)  
Évaluation (double aveugle) des articles et comptes rendus d'ouvrages, identification d'auteurs pour les comptes rendus, discussions sur les projets de numéros thématiques et la politique éditoriale de la revue (écriture inclusive, numérique).
- Ponctuellement pour *Sociologie*, *Bulletin de méthodologie sociologique*, *Journal of consumer culture*, *Poetics*, *British journal of sociology*, *Appetite*.

## ACTIVITÉS ET RESPONSABILITÉS PÉDAGOGIQUES

---

### Coreponsable de parcours de formation

Parcours « Quantifier en sciences sociales » du master Sciences sociales (EHESS-PSL), avec Florence Mailllochon depuis 2018.

Nous avons construit la maquette pédagogique en nous appuyant sur l'expérience de l'ancienne spécialité « sociologie et statistique » du master de sociologie générale (EHESS). Nous recrutons des enseignants, traitons les candidatures, suivons les étudiants, construisons les emplois du temps, coordonnons les différentes activités pédagogiques. Tutorat.

Réalisation du [site web du master](#) Sciences sociales (avec Marc-Antoine Rey et Nadine Razgallah) en 2020.

### Enseignement

- **Théories et mesures du statut social**

Séminaire de lecture du master Sociologie générale (EHESS), 24h, 2007-2008 et 2008-2009. Découverte des théories de la stratification sociale à travers les conceptions théoriques de la notion de statut social, chez les grands auteurs depuis Tocqueville (Weber, Parsons, Hughes, Lenski, Goldthorpe, Bourdieu) et les tentatives de mesure empirique du statut social et du prestige.

- **Introduction à la sociologie de l'alimentation/ Introduction to the sociology of food and eating**

Séminaire de 4h dispensé à des étudiants de master de l'École nationale vétérinaire de Lyon (en français) et de l'ISARA (en anglais). Chaque année depuis 2015.

- **Introduction aux méthodes quantitatives avec Stata**

Séminaire de méthode du master Sociologie générale (EHESS), 24h, 2007-2008 et 2008-2009.

Conférence de méthode du master Affaires européennes (Sciences Po), 24h, 2009-2010.

- **Enquête statistique collective**

Séminaire de méthodes de tronc commun du du master « Sociologie et statistique » (spécialité du master Socio générale de l'EHESS), M1 et M2, 60 heures de 2015 à 2018.

Construction et passation d'une enquête par questionnaire (M1 enseigné avec Séverine Gojard et Anne Lhuissier, puis avec Séverine Gojard et Florence Mailllochon). Nettoyage et analyse des données (M2 enseigné seule). Réalisation [d'un 4-pages](#).

- **Outils pour la recherche en sciences sociales**

Séminaire de tronc commun M1 Quantifier en sciences sociales (master Sciences sociales, EHESS-PSL), 18h chaque année depuis 2019.

Ce séminaire utilise la préparation du projet de recherche pour le M2 pour enseigner des outils transversaux pour la recherche et la professionnalisation des étudiants : recherche bibliographique, problématisation, écriture scientifique, construire un projet, présentation des tableaux et illustration, mais aussi protection des données personnelles (RGPD), paramétrage de questionnaires dans Limesurvey et recherche de stages.

## ANIMATION SCIENTIFIQUE

---

### Coordination de projets de recherche financés

- 2013 - Enjeux de santé dans l'organisation familiale de l'alimentation (financement INRA département SAE2, le département des sciences sociales)
- 2013 - TIME : *Trends in meal contexts* (financement INRA Métaprogramme Did'it)
- 2018 - CALICO : Chômage, alimentation et habitudes de vie dans la cohorte Constances (Financement IRESP)
- 2018 - Co-WorkPackage leader dans le projet INNOV, et responsable de la tâche 4.1 (Caractérisation d'adoption de produits et régimes alimentaires innovants au cours de la vie) (financement INRA Métaprogramme Did'it)

### Responsabilités collectives

- Membre élue du Conseil scientifique du département des sciences sociales à l'INRA/INRAE (2016-2020 et 2021-2026)

Évaluation des demandes de postes de chargé de recherche par les unités, évaluation des projets de recherche soumis à l'Appel à projet jeune chercheur du département, discussion des rapports d'évaluation HCERES des unités, participation à la rédaction du Schéma stratégique de département (tous les 5 ans)

- Membre élue de la Commission scientifique spécialisée (CSS) INRAE Sciences économiques, sociales et de gestion (2020-2025). Membre du bureau.

Instance d'évaluation des chercheurs INRAE : lecture des dossiers, rédaction d'un message au chercheur, avis sur les promotions hors classe. Bureau : attribution des dossiers aux rapporteur·ices.

- Participation à la rédaction du 2<sup>o</sup> rapport sur la sociologie à l'INRA (2016)
- Co-rédaction du projet de l'axe scientifique Travail pour l'évaluation HCERES de l'unité CMH (2017)
- Membre du bureau du RN5 (*Consumption*) de l'Association européenne de sociologie (2015-2019)

Sélection des propositions de communication, construction du programme de la conférence annuelle

- Au sein du CMH pour INRAE : référente Europe, relais bases de données, relais développement durable.

Référente Europe : lire une sélection de *topics* des appels européens H2020, informer les collègues.

- Mise en place et animation (2016-2020) du blog scientifique Solal <https://solal.hypotheses.org/>  
Créer le blog, montrer aux collègues comment y publier, encourager à publier, publier (101 billets et pages), maintenance.

## BIBLIOGRAPHIE DE MES TRAVAUX

Les références citées dans ce mémoire sont reprises par ordre alphabétique dans la liste des références bibliographiques (page 305).

### OUVRAGES

---

1. CARDON Philippe, DEPECKER Thomas et PLESSZ Marie, *Sociologie de l'alimentation*, Paris, Armand Colin (coll. « U : Sociologie »), 2019.
2. PLESSZ Marie, *Le prix du marché : les générations et l'emploi en Europe centrale postcommuniste*, Paris, Petra, 2012.

### CHAPITRES D'OUVRAGES

---

3. BARREY Sandrine, DUBUISSON-QUELLIER Sophie, GOJARD Séverine et PLESSZ Marie, « Les effets du gouvernement sur les conduites. Le rôle des bifurcations des trajectoires de vie dans les changements de conduites de consommation » dans Sophie Dubuisson-Quellier (ed.), *Gouverner les conduites*, Paris, Presses de Sciences Po, 2016, p. 399-448.
4. PLESSZ Marie, « De nouvelles inégalités sur le marché du travail en Europe centrale ? Les déterminants de l'activité et des rémunérations depuis la fin des années 1980 (République tchèque, Pologne Hongrie). » dans Elisabeth Anstett, Caroline Dufy et Ronan Hervouet (eds.), *Quelles hiérarchies sociales en Europe ?* Paris, Petra, 2009, p. 19-58.

### ARTICLES SCIENTIFIQUES

---

#### Articles dans revues à comité de lecture

5. PLESSZ Marie et WAHLEN Stefan, « All practices are shared, but some more than others: Sharedness of social practices and time-use in food consumption », *Journal of Consumer Culture*, 2020, vol. 00, 00 (online first), p. 00-00, <https://doi.org/10.1177/1469540520907146>.
6. PLESSZ Marie, « Un protocole pour une enquête par questionnaire anonyme au sens du Règlement européen », *Bulletin de Méthodologie Sociologique*, 2020, vol. 00, 00 (online first), p. 00-00.

7. DION Charlotte E, GOJARD Séverine, PLESSZ Marie et ZINS Marie, « Bien vieillir, bien manger ? Avancée en âge et modifications de l'alimentation dans la cohorte Gazel », *Gérontologie et Société*, 2020, vol. 42, n° 162, p. 99-120, <https://doi.org/10.3917/gsl.162.0099>.
8. PLESSZ Marie, EZDI Sehar, AIRAGNES Guillaume, PARIZOT Isabelle, RIBET Céline, GOLDBERG Marcel, ZINS Marie et MENETON Pierre, « Association between unemployment and the co-occurrence and clustering of common risky health behaviors: Findings from the Constances cohort », *PLoS ONE*, 2020, vol. 15, n° 5, p. e0232262, <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0232262>.
9. LE PAPE Marie-Clémence et PLESSZ Marie, « Faire petit-déjeuner les enfants. Un enjeu de respectabilité parentale », *Revue des politiques sociales et familiales*, 2019, p. 91-97.
10. PLESSZ Marie et LE PAPE Marie-Clémence, « The political dimension of consumption work, or political consumption as work: how French households do gatekeeping on the food market », *Food, Culture & Society*, 2019, vol. 22, n° 3, p. 334-353, <https://doi.org/10.1080/15528014.2019.1582251>.
11. PAUGAM Serge et PLESSZ Marie, « Des classes sociales aux inégalités: Le regard sociologique s'est-il déplacé ? », *Revue Européenne des Sciences Sociales*, 2019, vol. 57, n° 2, p. 19-49, <https://doi.org/10.4000/ress.5550>.
12. PLESSZ Marie, KESSE-GUYOT Emmanuelle, ZINS Marie, MATTA Joane et CZERNICHOW Sébastien, « Poverty does not modify the association between perceived diet healthiness and adherence to nutritional guidelines in the Constances cohort (France) », *Appetite*, 2019, vol. 138, p. 190-197, <https://doi.org/10.1016/j.appet.2019.03.028>
13. PLESSZ Marie et ETILÉ Fabrice, « Is cooking still a part of our eating practices? Analysing the decline of a practice with time-use surveys », *Cultural Sociology*, 2019, vol. 13, n° 1, p. 93-118, <https://doi.org/10.1177/1749975518791431>.
14. DUBUISSON-QUELLIER Sophie, GOJARD Séverine et PLESSZ Marie, « Dispositifs et dispositions de la consommation. Retour sur une enquête contemporaine articulant méthodes qualitatives et quantitatives », *Études Sociales*, 2019, n° 169, n° 1, p. 133-152.
15. ETILÉ Fabrice et PLESSZ Marie, « Women's employment and the decline of home cooking: Evidence from France, 1985–2010 », *Review of Economics of the Household*, 2018, vol. 16, n° 4, p. 939-970, <https://doi.org/10.1007/s11150-018-9423-3>.
16. COCHOY Franck, PLESSZ Marie, RODET Diane et SARFATI François, « La consommation low cost (débat) », *Nouvelle Revue du travail*, 2018, n° 12 (numéro spécial « Low cost »), p. 23 p., <https://doi.org/10.4000/nrt.3654>.
17. LE PAPE Marie-Clémence et PLESSZ Marie, « C'est l'heure du petit-déjeuner ? Rythme des repas, incorporation et classe sociale », *L'Année sociologique*, 2017, 67, n° 1 (numéro spécial « Sociologie de l'alimentation »), p. 73-107.
18. Plessz Marie et GUÉGUEN Alice, « À qui profite le couple ? Une étude longitudinale de l'alimentation à l'intersection du genre, de la situation conjugale et du statut social », *Revue française de sociologie*, 2017, vol. 2017, n° 4, p. 545-576, <https://doi.org/10.3917/rfs.584.0545>.  
Traduit en anglais : PLESSZ Marie et GUÉGUEN Alice, « Who benefits from living in a couple? A longitudinal study of eating practices at the intersection of gender, conjugal situation, and social status », *Revue française de sociologie*, traduit par Amy Jacobs-Colas, 2017, Vol. 58, n° 4, p. 545-576.

19. PLESSZ Marie, DUBUISSON-QUELLIER Sophie, GOJARD Séverine et BARREY Sandrine, « How consumption prescriptions change food practices. Assessing the role of household resources and life course events », *Journal of Consumer Culture*, 2016, vol. 16, n° 1, p. 101-123, <https://doi.org/10.1177/1469540514521077>.
20. PLESSZ Marie et GOJARD Severine, « Fresh is Best? Social Position, Cooking, and Vegetable Consumption in France », *Sociology*, 2015, vol. 49, n° 1, p. 172-190, <https://doi.org/10.1177/0038038514521715>.
21. PLESSZ Marie, GUÉGUEN Alice, GOLDBERG Marcel, CZERNICHOW Sébastien et ZINS Marie, « The relative effect of aging and retirement on vegetable consumption in France: the prospective GAZEL cohort », *British Journal of Nutrition*, 2015, vol. 114, n° 06, p. 979-987, <https://doi.org/10.1017/S0007114515002615>.
22. PLESSZ Marie et GOJARD Severine, « Do processed vegetables reduce the socio-economic differences in vegetable purchases? A study in France. », *European Journal of Public Health*, 2013, vol. 23, n° 5, p. 747-752, <https://doi.org/10.1093/eurpub/cks166>.
23. DUBUISSON-QUELLIER Sophie et PLESSZ Marie, « La théorie des pratiques. Apports pour l'étude sociologique de la consommation », *Sociologie*, 2013, vol. 4, n° 4, p. 451-469. <http://sociologie.revues.org/2030>.
24. PLESSZ Marie, « Les légumes transformés : diversité des produits, diversité des usages sociaux », *Revue d'études en agriculture et environnement - Review of agricultural and environmental studies*, 2013, vol. 2013, n° 01, p. 13-37, <https://doi.org/10.4074/S1966960713011028>.
25. PLESSZ Marie M., « Des dynamiques générationnelles sexuées : l'accès aux professions très qualifiées pendant la transformation postcommuniste en Hongrie », *Revue française de sociologie*, 2011, vol. 52, n° 4, p. 657-690.
26. PLESSZ Marie M., « Les ouvriers en Europe centrale : la dissolution d'une catégorie sociale dans les statistiques », *Sociologie du travail*, 2010, vol. 52, n° 3, p. 340-358, <https://doi.org/10.1016/j.soctra.2010.06.008>. Troisième prix du jeune auteur.
27. PLESSZ Marie, « Life stages and transformations of the labor market », *European Societies*, 2009, vol. 11, n° 1, p. 103-136, <https://doi.org/10.1080/14616690802155353>.

### **Articles dans des revues à comité de lectures où j'ai eu une contribution marginale**

28. MATTA Joane, HOERTEL Nicolas, KESSE-GUYOT Emmanuelle, PLESSZ Marie, WIERNICK Emmanuel, CARETTE Claire, CZERNICHOW Sébastien, GOLDBERG Marcel, ZINS Marie, LIMOSIN Frédéric et LEMOGNE Cédric, « Diet and physical activity in the association between depression and metabolic syndrome: Constances study », *Journal of Psychosomatic Research*, 2019, vol. 121, p. 134-135, <https://doi.org/10.1016/j.jpsychores.2019.03.104>.
29. MATTA Joane, HOERTEL Nicolas, KESSE-GUYOT Emmanuelle, PLESSZ Marie, WIERNIK Emmanuel, CARETTE Claire, CZERNICHOW Sébastien, LIMOSIN Frédéric, GOLDBERG Marcel, ZINS Marie et LEMOGNE Cédric, « Diet and physical activity in the association between depression and metabolic syndrome: Constances study », *Journal of Affective Disorders*, 2019, vol. 244, p. 25-32, <https://doi.org/10.1016/j.jad.2018.09.072>.

30. MENETON Pierre, PLESSZ Marie, COURTIN Émilie, RIBET Céline, GOLDBERG Marcel et ZINS Marie, « Le chômage : un problème de santé publique majeur », *La Revue de l'Ires*, 2017, n° 91-92, n° 1, p. 141-154.
31. MENETON Pierre, PLESSZ Marie, RIBET Céline, GOLDBERG Marcel et ZINS Marie, « L'impact du chômage sur la santé », *Médecine/sciences*, 2017, vol. 33, n° 8-9, août-septembre 2017, p. 785-789, <https://doi.org/10.1051/medsci/20173308025>.
32. SORIANO Gaëlle, DE BARRETO Philippe Souto, ROLLAND Yves, PLESSZ Marie, GOISSER Sabine, GUYONNET Sophie, FOUGÈRE Bertrand, VELLAS Bruno, ANDRIEU Sandrine et SOURDET Sandrine, « Ready-meal consumption in older people: association with obesity and dietary intake », *Aging Clinical and Experimental Research*, 2019, vol. 31, n° 6, p. 855-861, <https://doi.org/10.1007/s40520-018-1043-5>.

### Direction de numéros thématiques

33. BERNARD DE RAYMOND Antoine, BONNAUD Laure et PLESSZ Marie, « Introduction : Les fruits et légumes dans tous leurs états. La variabilité, la périssabilité et la saisonnalité au cœur des pratiques sociales », *Revue d'études en agriculture et environnement - Review of agricultural and environmental studies*, 2013, vol. 94, n° 01, p. 3-12, <https://doi.org/10.4074/S1966960713011016>.

### Recensions d'ouvrages

PLESSZ Marie, « Cédric Hugrée, Étienne Pénissat et Alexis Spire, *Les Classes sociales en Europe. Tableau des nouvelles inégalités sur le vieux continent*, Agone, Marseille, 2017, 272 p. », *Sociologie du travail*, 2019, vol. 61, n° 3, <https://doi.org/10.4000/sdt.21526>.

PLESSZ Marie, « P. Feillet, *La nourriture des Français : de la maîtrise du feu aux années 2030*, Edition Quae, Versailles, 2007, 245 p. », *Revue d'études en agriculture et environnement - Review of agricultural and environmental studies*, 2012, vol. 93, n° 2, p. 226-229.

PLESSZ Marie, « Evans D., 2014, *Food waste: home consumption, material culture and everyday life*, London: Bloomsbury, 119 p », *Review of agricultural, food and environmental studies*, 2016, vol. 97, n° 1, p. 71-73, <https://doi.org/10.1007/s41130-016-0001-x>.

PLESSZ Marie, « Ragaru, N. et Capelle-Pogacean (dir.) *Vie quotidienne et pouvoir sous le communisme. Consommer à l'Est*, Paris, Karthala, 2010, 468 pages », *Le Mouvement social*, 2011, vol. 2, n° 235, p. 175-177.

PLESSZ Marie, « Review of Diewald Martin, Anne Goedicke and Karl Ulrich Mayer (Eds.): *After the Fall of the Wall: Life Courses in the Transformation of East Germany* », *European Sociological Review*, 2007, vol. 23, n° 4, p. 553-555, <https://doi.org/10.1093/esr/jcm017>.

### Articles dans des revues sans comité de lecture

PLESSZ Marie, KESSE-GUYOT Emmanuelle, ZINS Marie et CZERNICHOW Sebastien, « Les habitudes alimentaires dans la cohorte Constances : équilibre perçu et adéquation aux recommandations nutritionnelles françaises », *Bulletin d'épidémiologie hebdomadaire*, 2016, vol. 2016, n° 35-36, p. 660-666.

GOJARD Séverine, PLESSZ Marie et RÉGNIER Faustine, « Les femmes et l'alimentation : le rôle des normes alimentaires et corporelles », *INRA sciences sociales*, 2017, n° 1-2, p. 1-7, <https://ageconsearch.umn.edu/record/265507/files/iss17-1-2.pdf>.

## THÈSE ET MÉMOIRES

---

PLESSZ Marie, *Stratification sociale et générations en Europe centrale postcommuniste*, thèse de sociologie sous la direction d'Alain Chenu, Institut d'études politiques de Paris, Paris, 2009.

PLESSZ Marie, *La cohérence de statut en République tchèque dans les années 1990*, mémoire de DEA (Master 2) dirigé par Alain Chenu et Louis Chauvel, Institut d'études politiques de Paris, Paris, 2004.

PLESSZ Marie, *Les femmes, le divorce et l'emploi*, mémoire de maîtrise de sociologie dirigé par Martine Ségalen et Sabine Fortino, Université Paris X Nanterre, Nanterre, 2002.

## DOCUMENTS DE TRAVAIL NON PUBLIÉS PAR AILLEURS

---

FERRANT Coline et PLESSZ Marie, « Structure des budgets alimentaires dans l'enquête Budget de famille 2011 », *Aliss Working Papers*, 2015, vol. 2015-02, Décembre 2015, <https://www6.versailles-grignon.inrae.fr/aliss/Media/Fichier/Working-Papers/WP-ALISS/2015-02>.

GOJARD Severine, GUERIN Delphine, GUINET Nicolas N. et PLESSZ Marie, « Les pratiques culinaires des ménages franciliens », *Aliss Notes*, n°1, Paris, 2013.

PLESSZ Marie et ÉTUDIANT.ES DU MASTER SOCSTAT, « Manger dehors : représentations et pratiques », *Aliss notes*, 2016, n° 2, p. 1-4.

GOJARD Severine, GUINET Nicolas, CARDON Philippe, LHUISSIER Anne, PLESSZ Marie, TICHIT Christine, NICHÈLE Véronique et BOIZOT-SZANTAÏ Christine, *Enquête pratiques culinaires en Ile de France - Documents d'enquête*, Ivry sur seine, 2011.

## COMMUNICATIONS SCIENTIFIQUES

---

### Organisation de journées d'études

PLESSZ Marie, Atelier « Protéger les données personnelles », CMH, Paris, 10 janvier 2020.

HOLM Lotte, PLESSZ Marie, « INRA-IFRO sociology of food: first international workshop », Copenhague, Danemark, 16-18 mars 2015. Ces journées d'études sont devenues les journées Bridg'it avec des collègues écossais-es et portugais-es (2017 et 2019).

BERNARD DE RAYMOND Antoine, BONNAUD Laure et PLESSZ Marie, « Les fruits et légumes : un objet sociologique ? » Ivry sur Seine, 20 octobre 2011.

### Communications invitées

PLESSZ Marie, « Social status, life course events and consumption practices: the case of job loss in the French Constances cohort », Séminaire du laboratoire Crest-LSQ, Saclay, France, mars 2021.

PLESSZ Marie, « À qui profite le couple ? Retour sur la cuisine d'un article co-écrit avec Alice Guéguen ». Séminaire du laboratoire Printemps, Saint Quentin en Yvelines, France, mars 2021.

PLESSZ Marie, « From social class to inequalities: A shift in the sociological perspective? », Workshop A Cross-Disciplinary Perspective on Heterogeneities and Inequalities: Taking stock and looking ahead, en ligne, France, Département Ecosocio, INRAE, 2020.

PLESSZ Marie, « Diversity in food systems and food consumption practices ». Workshop Diversifying Food Systems in the Pursuit of Sustainable Food Production and Healthy Diets, Standing committee for agricultural research, European Commission, Bruxelles, France, février 2019.

<https://hal.inrae.fr/hal-03170382>

PLESSZ Marie, « Practice approach and quantitative data: application to time-use surveys », PhD workshop Social practice theories: concepts and methodologies, UNIL, Lausanne, 4 octobre 2018.

PLESSZ Marie et ÉTILÉ Fabrice, « The decline of cooking? », séminaire du groupe *Food research*, Toulouse School of Economics (TSE) Toulouse, France, 2018.

GOJARD Severine et PLESSZ Marie, « Les effets des prescriptions sur les pratiques de consommation alimentaire », Université de Lausanne, Lausanne, 2016.

PLESSZ Marie et ÉTILÉ Fabrice, « Declining cooking times in France and the USA since the 1980s: the role of family structure and women labour market participation », Présentation pour la direction scientifique Alimentation de l'Institut National de la Recherche Agronomique (INRA), Paris, novembre 2015.

ÉTILÉ Fabrice et PLESSZ Marie, « Declining cooking times in France and the USA since the 1980s », Workshop Time-use surveys and food consumption patterns in a cross-national perspective. Centre for Time Use Research, Oxford, 26-27 mars 2015.

PLESSZ Marie M. et GUEGUEN Alice, « L'alimentation à l'intersection du genre et de la situation conjugale. Le cas de la consommation de légumes dans la cohorte GAZEL », Villejuif, France, Réseau Doctoral en Santé Publique (RDSP), 2015.

PLESSZ Marie M. et GUEGUEN Alice, « Passage à la Retraite et consommation de légumes dans la cohorte GaZEL », Villejuif, France, École Doctorale des Sciences de la Vie et de la Santé (EDSVS), Orsay, 2015.

PLESSZ Marie, « Les inégalités entre cohortes sur le marché du travail en Hongrie postcommunisme », Journée d'études « Générations hongroises / 1989-2009. Magyar generációk. » Institut hongrois de sociologie et Institut français de Budapest. Budapest, 2009.

PLESSZ Marie, « Baby-boomers on the Labour Market in Central Europe », Rencontres doctorales Sciences Po/Université Tsinghua, Université Tsinghua, Pékin, novembre 2006.

## **Participation à des journées d'études**

BA Dieynaba, GOJARD Séverine, LHUISSIER Anne, NICHÈLE Véronique et PLESSZ Marie, « Les produits transformés dans les budgets alimentaires des ménages français », Paris, Journées des sociologues et politistes INRA-IRSTEA, France, 2019.

PLESSZ Marie, « Food consumption: taste, work or practice? », Bridg'it 2019, international food sociology workshop, Lisbonne, 20-21 mai 2019.

PLESSZ Marie, « Intégration et distinction sociale à travers le rythme alimentaire », Séminaire de l'axe Inégalités Solidarités, CMH, Paris, 19 mars 2019.

DUBUISSON-QUELLIER Sophie, GOJARD Séverine et PLESSZ Marie, « Enquêter sur la consommation dans une perspective biographique : retour réflexif », Journée « Enquêtes sur l'argent et la consommation au XX<sup>e</sup> siècle », Centre de sociologie des organisations, Paris, 28 Avril 2017.

PLESSZ Marie, « Chômage, alimentation et habitudes de vie : Un projet de recherche dans la cohorte Constances », Inégalités sociales de santé, CMH-Paris school of economics, Paris, 25 avril 2017.

PLESSZ Marie, « Voyage en épidémiologie », Séminaire de l'équipe ERIS (CMH), Paris, 8 décembre 2015.

PLESSZ Marie et LE PAPE Marie-Clémence, « Regulating the domestic food supply. », Journées d'étude internationales « Comment mangent les familles contemporaines », Ladys, Université de Strasbourg, Strasbourg, 16-18 janvier 2015.

PLESSZ Marie M. et GUEGUEN Alice, « Genre, statut conjugal et pratiques alimentaires dans une population vieillissante », Paris, France, Institut Emile du Châtelet. FRA., 2015.

LE PAPE Marie-Clémence et PLESSZ Marie, « Normes nutritionnelles et corps enfantins. Une analyse de la socialisation alimentaire au prisme des petits déjeuners », Toulouse, France, 2013.

PLESSZ Marie M., « L'emploi des femmes en Europe centrale postcommunisme : ça pourrait être pire ? », Minsk University, Biélorussie, 2010.

### **Participation à des congrès scientifiques**

PLESSZ Marie, GOJARD Séverine, LHUISSIER Anne et NICÈLE Veronique, « Building a Sociologically Meaningful Classification of Food Products for National Household Budget Surveys », Congrès de l'Association européenne de sociologie, Manchester, United Kingdom, 2019.

LE PAPE Marie-Clémence et PLESSZ Marie, « Food health and family life : regulating the domestic food supply », Turin, Italy, Congrès de l'association européenne de sociologie, 2013.

PLESSZ Marie et GUÉGUEN Alice, « Food consumption at the intersection of gender and marital status », Congrès de l'Association européenne de sociologie, Prague, Czech Republic, 2015.

PLESSZ Marie et GUEGUEN Alice, « Les habitudes alimentaires dans Constances », Paris, France, Journées des cohortes Constances et Gazel, 2015.

PLESSZ Marie M., DUBUISSON-QUELLIER Sophie, GOJARD Severine et BARREY Sandrine, « How consumption prescriptions change food practices. Assessing the role of household resources and life course events », Londres, United Kingdom, British Sociological Association, Food study group, Londres, juin 2012.

PLESSZ Marie M. et GOJARD Séverine, « La consommation de légumes des ménages français : préparation domestique ou achats de produits transformés », Rennes, France, (coll. « 4èmes journées de recherches en sciences sociales INRA-SFER-CIRAD »), 2010.

PLESSZ Marie M. et GOJARD Séverine, How do health concerns affect food consumption in France? A focus on organic and diet food consumption (Poster) British Sociological Association, food study group, Londres, juin 2010.

PLESSZ Marie M., « The Changing Effect of Age on Labour Market Outcomes over the Post-communist Transformation in Central Europe », Brno, Czech Republic, Congrès du RC28 (social stratification and mobility) de l'Association internationale de sociologie, mai 2007.

PLESSZ Marie, « Changes in the Employment Structures and Modernization Theories in Central Europe », Poster, congrès de l'European consortium for sociological research (ECSR), Paris, octobre 2005.

## DIFFUSION DES CONNAISSANCES

---

### Contribution à des expertises scientifiques

ALPHANDÉRY Pierre, DEMORTAIN David, FORTANÉ Nicolas, GOJARD Séverine, LHUISSIER Anne, MISCHI Julian et PLESSZ Marie, *La sociologie dans le département SAE2. Périmètre et questions de recherche 2003-2016*, Rapport pour la direction scientifique de l'INRA, 2016.

GOJARD Séverine, PLESSZ Marie, CARDON Philippe et TICHIT Christine, « Déterminants sociologiques du comportement alimentaire » dans Patrick Etievant, France Bellisle, Jean Dallongeville, Fabrice Etile, Elisabeth Guichard, Martine Padilla et Monique Romon-Rousseaux (eds.), *Les comportements alimentaires. Quels en sont les déterminants ? Quelles actions, pour quels effets ? [Rapport d'expertise scientifique collective]*, Paris, INRA, 2010, p. 126-132.

### Publications dans des supports institutionnels

PLESSZ Marie, « Le petit-déjeuner sous pression », p. 22 dans « Vers des systèmes alimentaires sains et durables : quand la recherche accompagne la transition », Dossier de presse INRAE, 2020

LHUISSIER Anne et PLESSZ Marie, « Vieillesse et alimentation - le collectif SOLAL », *Recherche sur le vieillissement*, 2017, n° 11, Octobre 2017, p. 1.

PLESSZ Marie, « Recommandations alimentaires : à l'épreuve de la vie ! », *Nutri-Doc*, 2015, 117/Octobre 2015.

PLESSZ Marie, « Nos habitudes alimentaires dans l'œil de Constances », *Newsletter Constances*, 2015, 17/06/2015.

PLESSZ Marie, « Habitudes alimentaires et parcours de vie », *Newsletter Gazel*, 2015, n° 51, p. 2-2.

### Billets de blogs scientifiques (sélection)

DÉPLAUDE Marc-Olivier, BONNAUD Laure, CARDON Philippe, DEPECKER Thomas et PLESSZ Marie, « Comment écrit-on un manuel ? Entretien avec Philippe Cardon, Thomas Depecker et Marie Plessz, auteurs de *Sociologie de l'alimentation* ». *Transhumances*, 11 septembre 2020, <https://ritme.hypotheses.org/13284>.

Nombreux billets ou pages sur le blog <https://solal.hypotheses.org>, dont :

PLESSZ Marie, *Le CNRS produit un guide pour la protection des données en SHS*, <https://solal.hypotheses.org/1424>, 24 septembre 2019, consulté le 5 mars 2021.

PLESSZ Marie, *Végétarisme et véganisme, autour de la notion de conversion : une présentation de Laurence Ossipow*, <https://solal.hypotheses.org/810>, 1 juin 2018, consulté le 16 mars 2021.

PLESSZ Marie, *Summarizing Andreas Reckwitz's 'Toward a theory of social practice (2002)' with tables*, <https://solal.hypotheses.org/901>, 3 septembre 2018, consulté le 9 mars 2021.

PLESSZ Marie, *Pourquoi aller à la conférence 2017 de l'ESA?*, <https://solal.hypotheses.org/358>, 23 janvier 2017, consulté le 16 mars 2021.

PLESSZ Marie, *La conférence de l'Association Européenne de Sociologie à Athènes*, <https://solal.hypotheses.org/625>, consulté le 16 mars 2021.

## Contributions dans des media destinés au grand public

LAYSTARY Émilie, PLESSZ Marie (interviewée), « Petit-déjeuner, repas normé », *Bouffons*, podcast #143, Nouvelles écoutes, 30 juin 2021, <https://nouvellesecout.es.fr/podcast/bouffons/#>.

PLESSZ Marie, « Cinq fruits et légumes par jour : une habitude encore trop rare en France », *The Conversation*, 13 novembre 2016, <https://theconversation.com/cinq-fruits-et-legumes-par-jour-une-habitude-encore-trop-rare-en-france-67473>.

KAMMERER Béatrice, PLESSZ Marie (interviewée) « Le plus consternant dans le NutellaGate, ce ne sont pas les bousculades mais les commentaires méprisants », *Slate.fr*, 2018, <http://www.slate.fr/story/157150/consommation-affaire-nutella-gate-condescendance-mepris-menages-modestes>.



## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES CITÉES

ABBOTT Andrew Delano, *Processual sociology*, Chicago, The University of Chicago Press, 2016.

ABBOTT Andrew Delano, *Methods of Discovery: Heuristics for the Social Sciences*, New York, W.W. Norton & Company, 2004.

ABBOTT Andrew Delano, « Transcending General Linear Reality », *Sociological Theory*, 1988, vol. 6, n° 2, p. 169-186, <https://doi.org/10.2307/202114>.

ABEL Thomas et COCKERHAM William C., « Lifestyle or Lebensführung? Critical Remarks on the Mistranslation of Weber's "Class, Status, Party" », *The Sociological Quarterly*, 1993, vol. 34, n° 3, p. 551-556.

ACKER Joan, « From Sex Roles to Gendered Institutions », *Contemporary Sociology*, 1992, vol. 21, n° 5, p. 565-569, <https://doi.org/10.2307/2075528>.

AIRAGNES Guillaume, LEMOGNE Cédric, MENETON Pierre, PLESSZ Marie, GOLDBERG Marcel, HOERTEL Nicolas, ROQUELAURE Yves, LIMOSIN Frédéric et ZINS Marie, « Alcohol, tobacco and cannabis use are associated with job loss at follow-up: Findings from the CONSTANCES cohort », *PLoS ONE*, 2019, vol. 14, n° 9, p. e0222361, <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0222361>.

ALLEN David, *Getting Things Done: The Art of Stress-Free Productivity*, New York, Penguin, 2001.

ALPHANDÉRY Pierre, DEMORTAIN David, FORTANÉ Nicolas, GOJARD Séverine, LHUISSIER Anne, MISCHI Julian et PLESSZ Marie, *La sociologie dans le département SAE2. Périmètre et questions de recherche 2003-2016*, s.l., Inra, 2016.

ANDERSON Ben, « Laundry, energy and time: Insights from 20 years of time-use diary data in the United Kingdom », *Energy Research & Social Science*, 2016, vol. 22, p. 125-136, <https://doi.org/10.1016/j.erss.2016.09.004>.

ANGRIST Joshua David et PISCHKE Jörn-Steffen, *Mostly harmless econometrics: an empiricist's companion*, Princeton, Princeton University Press, 2009.

ANHEIM Étienne, GRENIER Jean-Yves et LILTI Antoine, « Repenser les statuts sociaux », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2013, vol. 68, n° 4, p. 949-953.

ANONYME, *Post-postmodernism*, <https://en.wikipedia.org/w/index.php?title=Post-postmodernism&oldid=945539447>, 14 mars 2020, consulté le 10 avril 2020.

ARCAYA Mariana, GLYMOUR M. Maria, CHRISTAKIS Nicholas A., KAWACHI Ichiro et SUBRAMANIAN S. V., « Individual and spousal unemployment as predictors of smoking and drinking behavior », *Social Science & Medicine*, 2014, vol. 110, p. 89-95, <https://doi.org/10.1016/j.socscimed.2014.03.034>.

ATKINSON Will et DEEMING Christopher, « Class and cuisine in contemporary Britain: the social space, the space of food and their homology », *The Sociological Review*, 2015, vol. 63, n° 4, p. 876-896, <https://doi.org/10.1111/1467-954X.12335>.

AYYAGARI Padmaja et SINDELAR Jody L., « The Impact of Job Stress on Smoking and Quitting: Evidence from the HRS », *The B.E. journal of economic analysis & policy*, 2010, vol. 10, n° 1, p. , <https://doi.org/10.2202/1935-1682.2259>.

BACKETT K. C. et DAVISON C., « Lifecourse and lifestyle: the social and cultural location of health behaviours », *Social Science & Medicine*, 1995, vol. 40, n° 5, p. 629-638.

BARNES Barry, « Practice as collective action » dans Karin Knorr Cetina, Theodore R. Schatzki et Eike von Savigny (dir.), *The Practice Turn in Contemporary Theory*, s.l., 2001, p. 25-36.

BARREY Sandrine, DUBUISSON-QUELLIER Sophie, GOJARD Séverine et PLESSZ Marie, « Les effets du gouvernement sur les conduites : le rôle des bifurcations des trajectoires de vie dans les changements de conduites de consommation » dans Sophie Dubuisson-Quellier (dir.), *Gouverner les conduites*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 2016, p. 399-448.

BASTIN Gilles et TUBARO Paola, « Le moment big data des sciences sociales », *Revue française de sociologie*, 2018, Vol. 59, 3 (numéro spécial), p. 375-394.

BEAGAN Brenda, CHAPMAN Gwen E, D'SYLVA Andrea et BASSETT B Raewyn, « “It’s just easier for me to do it”: Rationalizing the family division of foodwork », *Sociology*, 2008, vol. 42, n° 4, p. 653-671.

BECK François et RICHARD Jean-Baptiste, « La consommation d’alcool en France », *La Presse Médicale*, 2014, vol. 43, n° 10, Part 1, p. 1067-1079, <https://doi.org/10.1016/j.lpm.2014.02.027>.

BECKER Howard S, *Les ficelles du métier : comment conduire sa recherche en sciences sociales*, édition originale 1998, Paris, La découverte, 2007.

BECKER Howard Saul, *Evidence*, Chicago, The University of Chicago Press, 2017.

BECKER Howard Saul, *Writing for Social Scientists: How to Start and Finish Your Thesis, Book, or Article: Second Edition*, Chicago, University of Chicago Press, 1986.

BENSON Jim et DEMARIA BARRY Tonianne, *Personal Kanban: Mapping Work, Navigating Life*, Seattle, Modus Cooperandi, 2011.

BERENI Laure, CHAUVIN Sébastien, JAUNAIT Alexandre et REVILLARD Anne, *Introduction aux études sur le genre*, Bruxelles, De Boeck, 2012.

BERGERON Henri, CASTEL Patrick et DUBUISSON-QUELLIER Sophie, *Le biais comportementaliste*, Paris, Presses de Sciences Po, 2018.

BERLIVET Luc, « Naissance d’une politique symbolique : l’institutionnalisation des “grandes campagnes” d’éducation pour la santé », *Quaderni*, 1997, n° 33, p. 99-117.

BESSIÈRE Céline et GOLLAC Sibylle, *Le genre du capital : comment la famille reproduit les inégalités*, Paris, La Découverte, 2020.

BESSIN Marc, « Parcours de vie et temporalités biographiques : quelques éléments de problématique », *Informations sociales*, 2009, n° 156, n° 6, p. 12-21.

BESSIN Marc, BIDART Claire et GROSSETTI Michel (dir.), *Bifurcations : les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La Découverte, 2010.

BIDET Alexandra, « Activité » dans *Dictionnaire du travail*, PUF, Paris, 2012, p. 6-12.

BIDET Alexandra, *L'engagement dans le travail. Qu'est-ce que le vrai boulot ?*, Paris, PUF (coll. « Le lien social »), 2011.

BIDET Alexandra et GAYET-VIAUD Carole, « Les horizons politiques du devenir parent : figures d'une citoyenneté ordinaire » dans *Les concepts d'ordinaire*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2020.

BILAND Émilie, EIDELIMAN Jean-Sébastien et GOJARD Séverine, « Ceteris (non) paribus ? », *Genèses*, 2008, vol. 73, n° 4, p. 37-56.

BISOGNI Carole A., JASTRAN Margaret, SHEN Luana et DEVINE Carol M., « A biographical study of food choice capacity: standards, circumstances, and food management skills », *Journal of Nutrition Education and Behavior*, 2005, vol. 37, n° 6, p. 284-291, [https://doi.org/10.1016/S1499-4046\(06\)60158-9](https://doi.org/10.1016/S1499-4046(06)60158-9).

BLOSSFELD Hans-Peter, KLIJZING Erik, MILLS Melinda et KURZ Karin (dir.), *Globalization, uncertainty and youth in society*, London, Routledge, 2005.

BLUE Stanley, SHOVE Elizabeth, CARMONA Chris et KELLY Michael P., « Theories of practice and public health: understanding (un)healthy practices », *Critical Public Health*, 2016, vol. 26, n° 1, p. 36-50, <https://doi.org/10.1080/09581596.2014.980396>.

BOELAERT Julien et OLLION Étienne, « The Great Regression », *Revue française de sociologie*, 2018, vol. 59, n° 3, p. 475-506, <https://doi.org/10.3917/rfs.593.0475>.

BOLOGH Roslyn Wallach, *Love or Greatness: Max Weber and Masculine Thinking*, édition originale 1990, Florence (USA), Taylor & Francis, 2009.

BOLTANSKI Luc, *Rendre la réalité inacceptable : à propos de « La production de l'idéologie dominante »*, Paris, Démopolis, 2008.

BOLTANSKI Luc, « Taxinomies populaires, taxinomies savantes: les objets de consommation et leur classement », *Revue française de sociologie*, 1970, vol. 11, n° 1, p. 34-44.

BONNAUD Laure, DÉPLAUDE Marc-Olivier, CARDON Philippe, DEPECKER Thomas et PLESSZ Marie, *Comment écrit-on un manuel ? Entretien avec Philippe Cardon, Thomas Depecker et Marie Plessz, auteurs de « Sociologie de l'alimentation »*, <https://ritme.hypotheses.org/13284>, consulté le 16 mars 2021.

BOURDIEU Pierre, *Esquisse d'une théorie de la pratique : précédé de trois études d'ethnologie kabyle*, édition originale 1972, Paris, Seuil, 2000.

BOURDIEU Pierre, *Méditations pascaliennes*, Paris, Ed. du Seuil, 1997.

BOURDIEU Pierre, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.

BRAND Jennie E., « The Far-Reaching Impact of Job Loss and Unemployment », *Annual Review of Sociology*, 2015, vol. 41, n° 1, p. 359-375, <https://doi.org/10.1146/annurev-soc-071913-043237>.

BRITTON Annie, BEN-SHLOMO Yoav, BENZEVAL Michaela, KUH Diana et BELL Steven, « Life course trajectories of alcohol consumption in the United Kingdom using longitudinal data from nine cohort studies », *BMC Medicine*, 2015, vol. 13, n° 1, p. 47, <https://doi.org/10.1186/s12916-015-0273-z>.

BROUSSE C., « La répartition du travail domestique entre conjoints reste très largement spécialisée et inégale » dans *France Portrait Social- Edition 1999-2000*, Paris, INSEE, 1999, p. 135-151.

BRUNO Isabelle et DIDIER Emmanuel, *Benchmarking : L'État sous pression statistique*, Paris, La Découverte, 2015.

BRY Xavier, ROBETTE Nicolas et ROUEFF Olivier, « A dialogue of the deaf in the statistical theater? Addressing structural effects within a geometric data analysis framework », *Quality & Quantity*, 2016, vol. 50, n° 3, p. 1009-1020, <https://doi.org/10.1007/s11135-015-0187-z>.

BRYAN Jenny, THE STAT 545 TAS, et HESTER Jim, *Happy Git and GitHub for the user*, <https://happygitwithr.com/>, consulté le 21 mars 2020.

BUEGER Christian, « Pathways to practice: praxiography and international politics », *European Political Science Review*, 2014, vol. 6, n° 3, p. 383-406, <https://doi.org/10.1017/S1755773913000167>.

CAILLAVET France, CARDON Philippe, LHUISSIER Anne et TICHIT Christine, « Prendre 3 repas par jour. Une pratique largement répandue parmi les habitants de l'agglomération parisienne », *SIRS Infos*, 2011, p. 4-4.

CALIENDO Marco et KOPEINIG Sabine, « Some Practical Guidance for the Implementation of Propensity Score Matching », *Journal of Economic Surveys*, 2008, vol. 22, n° 1, p. 31-72, <https://doi.org/10.1111/j.1467-6419.2007.00527.x>.

CARADEC Vincent, *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement*, Paris, Nathan (coll. « 128 »), 2001.

CARBONE Elena T. et ZOELLNER Jamie M., « Nutrition and Health Literacy: A Systematic Review to Inform Nutrition Research and Practice », *Journal of the Academy of Nutrition and Dietetics*, 2012, vol. 112, n° 2, p. 254-265, <https://doi.org/10.1016/j.jada.2011.08.042>.

CARDON Philippe, « Cuisine et dépendance. Femmes et hommes face au vieillissement et au handicap », *Journal des anthropologues*, 2015, n° 140-141, p. 113-131.

CARDON Philippe, « Gouverner de l'intérieur », *Questions de communication*, 2015, n° 27, p. 63-77.

CARDON Philippe, DEPECKER Thomas et PLESSZ Marie, *Sociologie de l'alimentation*, Paris, Armand Colin (coll. « U Sociologie »), 2019.

CARROLL Ryder, *The Bullet Journal Method: Track the Past, Order the Present, Design the Future*, New York, Penguin, 2018.

CATALANO Ralph, DOOLEY David, WILSON Georjeanna et HOUGH Richard, « Job Loss and Alcohol Abuse: A Test Using Data from the Epidemiologic Catchment Area Project », *Journal of Health and Social Behavior*, 1993, vol. 34, n° 3, p. 215-225, <https://doi.org/10.2307/2137203>.

CENTER FOR TIME USE RESEARCH et FISHER, KIMBERLY, *Multinational time use study: user's guide version 7*, [http://www.timeuse.org/sites/default/files/2021-02/User%20Guide\\_2021.pdf](http://www.timeuse.org/sites/default/files/2021-02/User%20Guide_2021.pdf), Center for time use research, 2021.

CHAMPAGNE Clara, PAILHÉ Ariane et SOLAZ Anne, « Le temps domestique et parental des hommes et des femmes : quels facteurs d'évolutions en 25 ans ? », *Économie et statistique*, 2015, vol. 478, n° 1, p. 209-242, <https://doi.org/10.3406/estat.2015.10563>.

- CHAN Tak Wing et GOLDTHORPE John H., « Class and Status: The Conceptual Distinction and its Empirical Relevance », *American Sociological Review*, 2007, vol. 72, p. 512-532.
- CHARLES Nickie et KERR Marion, *Women, food, and families*, Manchester, Manchester University Press, 1988.
- CHARLOT Olivier et DECREUSE Bruno, « La couverture du risque chômage au regard de la situation familiale », *Revue d'économie politique*, 2010, Vol. 120, n° 6, p. 895-928.
- CHAUVEL Louis, *Le destin des générations : structure sociale et cohortes en France au XXe siècle*, 1<sup>re</sup> éd., Paris, PUF (coll. « Le lien social »), 1998.
- CHAUVIRÉ Christiane et OGIEN Albert (dir.), *La régularité : habitude, disposition et savoir-faire dans l'explication de l'action*, Paris, Éditions de l'EHESS (coll. « Raisons pratiques »), 2002.
- CHENU Alain, « Des sentiers de la gloire aux boulevards de la célébrité », *Revue française de sociologie*, 2008, Vol. 49, n° 1, p. 3-52.
- CHENU Alain, *L'archipel des employés*, Paris, INSEE, 1990.
- CHENU Alain et HERPIN Nicolas, « Une pause dans la marche vers la civilisation des loisirs ? », *Économie et statistique*, 2002, n° 352-353, p. 15-37.
- COHN Simon, « From health behaviours to health practices: an introduction », *Sociology of Health & Illness*, 2014, vol. 36, n° 2, p. 157-162, <https://doi.org/10.1111/1467-9566.12140>.
- COMORETTO Géraldine, *Manger entre pairs à l'école : synchronisme et complémentarité des processus de socialisation*, Thèse de doctorat de sociologie, université Versailles-St Quentin en Yvelines, Versailles, 2015.
- COMPTON Wilson M., GFROERER Joe, CONWAY Kevin P. et FINGER Matthew S., « Unemployment and substance outcomes in the United States 2002–2010 », *Drug and Alcohol Dependence*, 2014, vol. 142, p. 350-353, <https://doi.org/10.1016/j.drugalcdep.2014.06.012>.
- CONSTANCE Jean et PERETTI-WATEL Patrick, « La cigarette du pauvre », *Ethnologie française*, 2010, vol. 40, n° 3, p. 535-542.
- COULANGEON Philippe, « La stratification sociale des goûts musicaux : Le modèle de la légitimité culturelle en question », *Revue française de sociologie*, 2003, vol. 44, n° 1, p. 3-33.
- COULANGEON Philippe et DUVAL Julien (dir.), *Trente ans après La distinction de Pierre Bourdieu*, Paris, la Découverte, 2013.
- COUNIHAN Carole et SINISCALCHI Valeria, *Food Activism: Agency, Democracy and Economy*, Londres, Bloomsbury Academic, 2013.
- COUSTEAUX Anne-Sophie et PAN KÉ SHON Jean-Louis, « Le mal-être a-t-il un genre ? », *Revue française de sociologie*, 2008, Vol. 49, n° 1, p. 53-92.
- CROUCH Colin, *Social Change in Western Europe*, Oxford, Oxford University Press, 1999.
- DANIELS Sarah, GLORIEUX Ignace, MINNEN Joeri et TIENOVEN Theun Pieter VAN, « More than preparing a meal? Concerning the meanings of home cooking », *Appetite*, 2012, vol. 58, n° 3, p. 1050-1056, <https://doi.org/10.1016/j.appet.2012.02.040>.

DARMON Muriel, « Analyser empiriquement un inobservable : comment “attrape-t-on” une disposition ? » dans Séverine Depoilly et Séverine Kapko (dir.), *La différenciation sociale des enfants*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes (coll. « Culture et Société »), 2019, p. 107-137.

DARMON Muriel, *Approche sociologique de l'anorexie : un travail de soi*, Thèse de doctorat de sociologie, Université Paris V-René Descartes, Paris, 2001.

DARMON Nicole et DREWNOWSKI Adam, « Contribution of food prices and diet cost to socioeconomic disparities in diet quality and health: a systematic review and analysis », *Nutrition Reviews*, 2015, vol. 73, n° 10, p. 643-660, <https://doi.org/10.1093/nutrit/nuv027>.

DAVE Dhaval M. et KELLY Inas Rashad, « How does the business cycle affect eating habits? », *Social Science & Medicine*, 2012, vol. 74, n° 2, p. 254-262, <https://doi.org/10.1016/j.socscimed.2011.10.005>.

DEMAZIÈRE Didier, *Sociologie des chômeurs*, Paris, La Découverte, 2006.

DEMAZIÈRE Didier, *Le chômage : comment peut-on être chômeur ?*, Paris, Belin (coll. « Perspectives sociologiques »), 2003.

DEMAZIÈRE Didier et JOUVENET Morgan (dir.), *Andrew Abbott et l'héritage de l'école de Chicago : Tome 1*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2016.

DEMAZIÈRE Didier et ZUNE Marc, « Temps de la recherche d'emploi et expérience du chômage. Prescription, disponibilité, encombrement, ritualisation », *Temporalités*, 2019, n° 29, p. , <https://doi.org/10.4000/temporalites.6249>.

DESROSIÈRES Alain, *La politique des grands nombres*, Paris, La Découverte, 1993.

DESROSIÈRES Alain et THÉVENOT Laurent, *Les catégories socio-professionnelles*, Paris, La découverte, 1988.

DEVAULT Marjorie L., « Introduction: What is Institutional Ethnography ? », *Social Problems*, 2006, vol. 53, n° 3, p. 294-298.

DEVAULT Marjorie L., *Feeding the family: the social organization of caring as gendered work*, Chicago, University of Chicago Press, 1991.

DEVINE Carol M., CONNORS Margaret, BISOGNI Carole A. et SOBAL Jeffery, « Life-Course Influences on Fruit and Vegetable Trajectories: Qualitative Analysis of Food Choices », *Journal of Nutrition Education*, 1998, vol. 30, n° 6, p. 361-370, [https://doi.org/10.1016/S0022-3182\(98\)70358-9](https://doi.org/10.1016/S0022-3182(98)70358-9).

DHUOT Raphael, *La genèse précoce des différences sociales dans les habitudes alimentaires*, Thèse de doctorat de sociologie, Université Paris-Saclay, Saclay, 2018.

DIEWALD Martin, GOEDICKE Anne et MAYER Karl Ulrich (dir.), *After the Fall of the Wall: Life Courses in the Transformation of East Germany*, Stanford, Stanford University Press (coll. « Studies in Social Inequality »), 2006.

DION Charlotte E., GOJARD Séverine, PLESSZ Marie et ZINS Marie, « Bien vieillir, bien manger ? Avancée en âge et modifications de l'alimentation dans la cohorte Gazel », *Gérontologie et société*, 2020, vol. 42, n° 2, p. 99-120, <https://doi.org/10.3917/gsl.162.0099>.

DIRN Louis, *La société française en tendances*, Paris, PUF, 1991.

DOMINGUEZ-FOLGUERAS Marta, JURADO-GUERRERO Teresa et BOTÍA-MORILLAS Carmen, « Against the Odds? Keeping a Nontraditional Division of Domestic Work After First Parenthood in Spain »,

*Journal of Family Issues*, 2018, vol. 39, n° 7, p. 1855-1879,  
<https://doi.org/10.1177/0192513X17729399>.

DUBUISSON-QUELLIER Sophie (dir.), *Gouverner les conduites*, Paris, Presses de Sciences Po, 2016.

DUBUISSON-QUELLIER Sophie, *La consommation engagée*, Paris, Les presses de Sciences Po (coll. « Collection Contester »), 2009, vol.5.

DUBUISSON-QUELLIER Sophie, « De la routine à la délibération : les arbitrages des consommateurs en situation d'achat », *Réseaux*, 2006, vol. 135-136, n° 1-2, p. 253-284.

DUBUISSON-QUELLIER Sophie et GOJARD Séverine, « Why are Food Practices not (More) Environmentally Friendly in France? The role of collective standards and symbolic boundaries in food practices », *Environmental Policy and Governance*, 2016, vol. 26, n° 2, p. 89-100,  
<https://doi.org/10.1002/eet.1703>.

DUBUISSON-QUELLIER Sophie, GOJARD Severine et PLESSZ Marie, « Dispositifs et dispositions de la consommation : retour sur une enquête », *Études Sociales*, 2019, n° 169, p. 133-152.

DUBUISSON-QUELLIER Sophie et PLESSZ Marie, « La théorie des pratiques. Apports pour l'étude sociologique de la consommation », *Sociologie*, 2013, vol. 4, n° 4, p. 451-469.

DURKHEIM Émile, *Sociologie et philosophie*, édition originale 1924, Paris, PUF, 2004.

DURKHEIM Émile, *Les règles de la méthode sociologique*, édition originale 1895, Paris, PUF, 1997.

DURKHEIM Émile, *Le suicide : étude de sociologie*, Paris, Alcan, 1897.

EIDELIMAN Jean-Sébastien, « Vivre avec un handicap psychique à domicile : une approche statistique par les arrangements pratiques », *Revue française des affaires sociales*, 2009, n° 1, p. 41-63.

EKERT-JAFFÉ Olivia et SOLAZ Anne, « Unemployment, marriage, and cohabitation in France », *The Journal of Socio-Economics*, 2001, vol. 30, n° 1, p. 75-98, [https://doi.org/10.1016/S1053-5357\(01\)00088-9](https://doi.org/10.1016/S1053-5357(01)00088-9).

ELIAS Norbert et SCOTSON John L, *Logiques de l'exclusion : enquête sociologique au coeur des problèmes d'une communauté*, édition originale 1965, Paris, Fayard, 1997.

ELMORE Bartow J., *Citizen Coke: The Making of Coca-Cola Capitalism*, New York, W. W. Norton & Company, 2016.

ERMAKOFF Ivan, « Theory of practice, rational choice, and historical change », *Theory and Society*, 2010, vol. 39, n° 5, p. 527-553, <https://doi.org/10.1007/s11186-010-9121-5>.

ESPING-ANDERSEN Gøsta, *The three Worlds of Welfare Capitalism*, Cambridge (Royaume-Uni), Polity Press, 1990.

ETILÉ Fabrice et PLESSZ Marie, « Women's employment and the decline of home cooking: Evidence from France, 1985–2010 », *Review of Economics of the Household*, 2018, vol. 16, n° 4, p. 939-970,  
<https://doi.org/10.1007/s11150-018-9423-3>.

EUROSTAT, *EU labour force survey - methodology - Statistics Explained*,  
[https://ec.europa.eu/eurostat/statistics-explained/index.php/EU\\_labour\\_force\\_survey\\_-\\_methodology#EU-LFS\\_concept\\_of\\_labour\\_force\\_status](https://ec.europa.eu/eurostat/statistics-explained/index.php/EU_labour_force_survey_-_methodology#EU-LFS_concept_of_labour_force_status), 4 mai 2020, consulté le 29 janvier 2021.

EVANS David, *Food Waste*, London, Bloomsbury, 2014.

EVANS David M, « What is consumption, where has it been going, and does it still matter? », *The Sociological Review*, 2018, p. 003802611876402, <https://doi.org/10.1177/0038026118764028>.

FACULTÉ DE MÉDECINE PARIS-ILE-DE-FRANCE-OUEST, *Critères de causalité*, [http://www.pifo.uvsq.fr/epideao/esp/chap\\_3/critres\\_de\\_causalit.html](http://www.pifo.uvsq.fr/epideao/esp/chap_3/critres_de_causalit.html), 2006, consulté le 15 juillet 2019.

FERRANT Coline et PLESSZ Marie, « Structure des budgets alimentaires dans l'enquête Budget de famille 2011 », *ALISS Working Paper*, 2015, n° 02, p. .

FINE Gary Alan, *Kitchens : the culture of restaurant work*, Berkeley, University of California Press, 1996.

FLEMMEN Magne, HJELLBREKKE Johs et JARNESS Vegard, « Class, Culture and Culinary Tastes: Cultural Distinctions and Social Class Divisions in Contemporary Norway », *Sociology*, 2017, vol. 00, n° 00, p. 00-00 (online first), <https://doi.org/10.1177/0038038516673528>.

FLEMMEN Magne Paalgard, JARNESS Vegard et ROSENLUND Lennart, « Class and status: on the misconstrual of the conceptual distinction and a neo-Bourdieusian alternative », *The British Journal of Sociology*, 2019, vol. 70, n° 3, p. 816-866, <https://doi.org/10.1111/1468-4446.12508>.

FODOR Éva, *Women at Work: the Status of Women in the Labour Markets of the Czech republic, Hungary and Poland*, s.l., United nations Research institute for social development (coll. « UNRISD occasional paper »), 2005.

FORNEL Michel de et OGIEN Albert (dir.), *Bourdieu: théoricien de la pratique*, Paris, EHESS (coll. « Raisons pratiques »), 2011.

FORSÉ Michel, « Sept dimensions du changement social », *L'Année Sociologique*, 2001, Vol. 51, n° 1, p. 51-101.

FRECHON Isabelle et ROBETTE Nicolas, « Les trajectoires de prise en charge par l'Aide sociale à l'enfance de jeunes ayant vécu un placement », *Revue française des affaires sociales*, 2013, vol. 2013, n° 1, p. 122-143.

FREYSSINET Jacques, *Le chômage*, Paris, La Découverte, 1998.

FURST Tanis, CONNORS Margaret, BISOGNI Carole A., SOBAL Jeffery et FALK Laura Winter, « Food Choice: A Conceptual Model of the Process », *Appetite*, 1996, vol. 26, n° 3, p. 247-266, <https://doi.org/10.1006/appe.1996.0019>.

GALLIE Duncan et PAUGAM Serge, *Welfare Regimes and the Experience of Unemployment in Europe*, Oxford, Oxford University Press, 2000.

GERSHUNY Jonathan, *Changing times: work and leisure in postindustrial society*, Oxford, Oxford University Press, 2000.

GERSHUNY Jonathan et HARMS Teresa Attracta, « Housework now takes much less time: 85 years of US rural women's time use », *Social Forces*, 2016, vol. 95, n° 2, p. 503-524, <https://doi.org/10.1093/sf/sow073>.

GHERARDI Silvia, *Organizational Knowledge: The Texture of Workplace Learning*, Malden (USA), Blackwell, 2006.

GLASER Barney G et STRAUSS Anselm L, *The discovery of grounded theory: strategies for qualitative research*, Hawthorne, N.Y., Aldine de Gruyter, 1967.

GLUCKSMANN Miriam, « Completing and Complementing: The Work of Consumers in the Division of Labour », *Sociology*, 2016, vol. 50, n° 5, p. 878-895, <https://doi.org/10.1177/0038038516649553>.

GLUCKSMANN Miriam A., « Bake or buy? Comparative and theoretical perspectives on divisions of labour in food preparation work », *Anthropology of food*, 2014, n° S10, p. , <http://journals.openedition.org/aof/7691> consulté le 10 janvier 2018.

GOBLOT Edmond, *La Barrière et le niveau. Étude sociologique sur la bourgeoisie française moderne*, Paris, Alcan, 1925.

GODECHOT Olivier et MARIOT Nicolas, « Les deux formes du capital social », *Revue française de sociologie*, 2004, Vol. 45, n° 2, p. 243-282.

GOFFETTE Céline, « Déterminants individuels et contextuels de la consommation de tabac », *Revue française de sociologie*, 2016, vol. 57, n° 2, p. 213-239.

GOJARD Séverine, *Les pratiques alimentaires, entre prescriptions publiques, savoir-faire familiaux et organisation quotidienne. Une sociologie de la réception des normes*, habilitation à diriger des recherches, Université Paris VIII, Paris, 2012.

GOJARD Séverine, *Le métier de mère*, Paris, La Dispute, 2010.

GOJARD Séverine, « Changement de normes, changement de pratiques ? Les prescriptions alimentaires à destination des jeunes enfants dans la France contemporaine », *Journal des anthropologues*, 2006, n° 106-107, p. 269-285.

GOJARD Séverine, « L'alimentation dans la prime enfance. Diffusion et réception des normes de puériculture », *Revue française de sociologie*, 2000, vol. 41, n° 3, p. 475-512.

GOJARD Séverine, GUINET Nicolas, CARDON Philippe, LHUISSIER Anne, PLESSZ Marie, TICHIT Christine et BOIZOT-SZANTAI Christine, « Enquête pratiques culinaires en Ile de France - Documents d'enquête. »

GOJARD Séverine et VÉRON Bérangère, « Shifts in provisioning routines: do holidays favour more local and seasonal food purchases? », *Environmental Sociology*, 2018, vol. 0, n° 0, p. 1-11, <https://doi.org/10.1080/23251042.2018.1546805>.

GOLDBERG Marcel, CARTON Matthieu, DESCATHA Alexis, LECLERC Annette, ROQUELAURE Yves, SANTIN Gaëlle, ZINS Marie et THE CONSTANCES TEAM, « CONSTANCES: a general prospective population-based cohort for occupational and environmental epidemiology: cohort profile », *Occupational and Environmental Medicine*, 2017, vol. 74, n° 1, p. 66-71, <https://doi.org/10.1136/oemed-2016-103678>.

GOLDBERG Marcel, LECLERC Annette et ZINS Marie, « Cohort Profile Update: The GAZEL Cohort Study », *International journal of epidemiology*, 2014, p. dyu224.

GRIFFIN Christine, BENGRIY-HOWELL Andrew, HACKLEY Chris, MISTRAL Willm et SZMIGIN Isabelle, « 'Every Time I Do It I Absolutely Annihilate Myself': Loss of (Self-)Consciousness and Loss of Memory in Young People's Drinking Narratives », *Sociology*, 2009, vol. 43, n° 3, p. 457-476, <https://doi.org/10.1177/0038038509103201>.

GRIGNON Caude et GRIGNON Christiane, « Styles d'alimentation et goûts populaires », *Revue française de sociologie*, 1980, vol. 21, n° 4, p. 531-569, <https://doi.org/10.2307/3320833>.

GRIGNON Christiane, « Évolutions de la consommation alimentaire en France », *Économie et Finances agricoles*, 1999, n° 301, p. 40-44.

GRIGNON Claude, « La règle, la mode et le travail : la genèse sociale du modèle des repas français contemporain » dans Maurice Aymard, Claude Grignon et Françoise Saban (dir.), *Le temps de manger : alimentation, emploi du temps et rythmes sociaux*, Paris (FRA), Maison des Sciences de l'Homme, 1993, p. 275-321.

GRIGNON Claude, « Les enquêtes sur la consommation et la sociologie des goûts », *Revue économique*, 1988, p. 15-32.

GRIGNON Claude et GRIGNON Christiane, « Long-term trends in food consumption: a French portrait », *Food and Foodways*, 1999, vol. 8, n° 3, p. 151-174, <https://doi.org/10.1080/07409710.1999.9962086>.

GRIGNON Claude et GRIGNON Christiane, « Alimentation et stratification sociale », *Cahiers de nutrition et de diététique*, 1981, vol. 16, n° 4, p. 207-217.

GRIGNON Claude et PASSERON Jean-Claude, *Le savant et le populaire misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, EHESS, Gallimard, Le Seuil, 1989.

GUÉGUEN Alice, *Tirage au sort : échantillonnage et pondération*, <https://www.constances.fr/espace-scientifique/tirage-sort.php>, 2012, consulté le 20 janvier 2021.

HALBWACHS Maurice, *La classe ouvrière et les niveaux de vie. Recherches sur la hiérarchie des besoins dans les sociétés industrielles contemporaines*, Paris, Alcan, 1913.

HALKIER Bente, « Social Interaction as Key to Understanding the Intertwining of Routinized and Culturally Contested Consumption », *Cultural Sociology*, 2020, vol. 14, n° 4, p. 399-416, <https://doi.org/10.1177/1749975520922454>.

HALKIER Bente, « Methods and Methods' Debates within Consumption Research » dans Margit Keller, Bente Halkier, Terhi-Anna Wilska et Monica Truninger (dir.), *Routledge handbook on consumption*, Londres/New York, Routledge, 2017, p. 36-46.

HALKIER Bente, « Methodological Practicalities in Analytical Generalization », *Qualitative Inquiry*, 2011, vol. 17, n° 9, p. 787-797, <https://doi.org/10.1177/1077800411423194>.

HALKIER Bente, « Suitable Cooking? Performances and Positionings in Cooking Practices among Danish Women », *Food, Culture and Society*, 2009, vol. 12, n° 3, p. 357-377, <https://doi.org/10.2752/175174409x432030>.

HAND Martin et SHOVE Elizabeth, « Condensing Practices: Ways of living with a freezer », *Journal of Consumer Culture*, 2007, vol. 7, n° 1, p. 79-104, <https://doi.org/10.1177/1469540507073509>.

HARGREAVES Tom, « Practice-ing behaviour change: Applying social practice theory to pro-environmental behaviour change », *Journal of Consumer Culture*, 2011, vol. 11, n° 1, p. 79-99.

HEIDEGGER Martin, *Être et temps*, traduit par François Veizin, édition originale 1927, Paris, Gallimard, 1986.

HENNELL Kath, PIACENTINI Maria et LIMMER Mark, « Exploring health behaviours: understanding drinking practice using the lens of practice theory », *Sociology of Health & Illness*, 2020, vol. 42, n° 3, p. 627-642, <https://doi.org/10.1111/1467-9566.13051>.

HÉRAN François, « L'assise statistique de la sociologie », *Économie et statistique*, 1984, vol. 168, n° 168, p. 23-35.

HERPIN Nicolas, « Les conséquences du chômage sur la consommation », *Economie et Statistique*, 1992, vol. 256, n° 1, p. 43-57, <https://doi.org/10.3406/estat.1992.5670>.

HERPIN Nicolas, « Le repas comme institution: Compte rendu d'une enquête exploratoire », *Revue française de sociologie*, 1988, vol. 29, n° 3, p. 503-521, <https://doi.org/10.2307/3321627>.

HERPIN Nicolas, « Comportements alimentaires et contraintes sur les emplois du temps », *Revue française de sociologie*, 1980, vol. 21, n° 4, p. 599-628, <https://doi.org/10.2307/3320835>.

HERQUELOT Éléonore, *Facteurs de risque professionnels des troubles musculo-squelettiques aux coudes et aux genoux*, épidémiologie, Versailles-St Quentin en Yvelines, s.l., 2015.

HOCHSCHILD Arlie Russell, *Le prix des sentiments : au coeur du travail émotionnel*, Paris, La Découverte, 2017.

HOLM Lotte, « Blaming the consumer: On the free choice of consumers and the decline in food quality in Denmark », *Critical Public Health*, 2003, vol. 13, n° 2, p. 139-154, <https://doi.org/10.1080/0958159031000097661>.

HOLM Lotte, LAURIDSEN Drude, LUND Thomas Bøker, GRONOW Jukka, NIVA Mari et MÄKELÄ Johanna, « Changes in the social context and conduct of eating in four Nordic countries between 1997 and 2012 », *Appetite*, 2016, vol. 103, p. 358-368, <https://doi.org/10.1016/j.appet.2016.04.034>.

HOLMES Helen, « Self-time: The importance of temporal experience within practice », *Time & Society*, 2018, vol. 27, n° 2, p. 176-194, <https://doi.org/10.1177/0961463X15596461>.

HUGHES Everett Cherrington, « Dilemmas and Contradictions of Status », *American Journal of Sociology*, 1945, vol. 50, n° 5, p. 353-359.

HUGRÉE Cédric, PENISSAT Étienne et SPIRE Alexis, *Les classes sociales en Europe: tableau des nouvelles inégalités sur le vieux continent*, Marseille, Agone (coll. « Ordre des choses »), 2017.

IACUS Stefano M., KING Gary et PORRO Giuseppe, « Causal Inference without Balance Checking: Coarsened Exact Matching », *Political Analysis*, 2012, vol. 20, n° 1, p. 1-24.

INSEE, *Chômage selon le sexe et l'âge*, [https://www.insee.fr/fr/statistiques/2489498#graphique-figure1\\_radio3](https://www.insee.fr/fr/statistiques/2489498#graphique-figure1_radio3), 2020, consulté le 20 janvier 2021.

INSHS, *InSHS : fiche de l'institut*, <https://inshs.cnrs.fr/fr/inshs>, 29 octobre 2020, consulté le 15 mars 2021.

JACKSON Peter, EVANS David M., TRUNINGER Mónica, MEAH Angela et BAPTISTA João Afonso, « The multiple ontologies of freshness in the UK and Portuguese agri-food sectors », *Transactions of the Institute of British Geographers*, 2019, vol. 44, n° 1, p. 79-93, <https://doi.org/10.1111/tran.12260>.

JAHODA Marie, LAZARFELD Paul F. et ZEISEL Hans, *Marienthal: The Sociography of an Unemployed Community*, édition originale 1971, New Brunswick, U.S.A, Routledge, 2002.

JEANPIERRE Laurent et ROUEFF Olivier, *La culture et ses intermédiaires dans les arts, le numérique et les industries créatives*, Paris, Archives contemporaines, 2014.

JOUNIN Nicolas, PALOMARES Élise et RABAUD Aude, « Ethnicisations ordinaires, voix minoritaires », *Sociétés contemporaines*, 2008, vol. 70, n° 2, p. 7-23.

JOUVENET Morgan, « Contextes et temporalités dans la sociologie processuelle d'Andrew Abbott », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2016, vol. 71, n° 3, p. 597-630, <https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0116>.

JUSOT F, KHLAT M, ROCHEREAU T et SERME C, « Job loss from poor health, smoking and obesity: a national prospective survey in France », *Journal of Epidemiology & Community Health*, 2008, vol. 62, n° 4, p. 332-337, <https://doi.org/10.1136/jech.2007.060772>.

KAN Man Yee, « Does gender trump money? Housework hours of husbands and wives in Britain », *Work, Employment & Society*, 2008, vol. 22, n° 1, p. 45-66, <https://doi.org/10.1177/0950017007087416>.

KEHILY Mary Jane, MARTENS Lydia, BURNINGHAM Kate, VENN Susan, CHRISTIE Ian, JACKSON Tim et GATERSLEBEN Birgitta, « New motherhood: a moment of change in everyday shopping practices? », *Young Consumers*, 2014, vol. 15, n° 3, p. 211-226.

KERSUZAN Claire, GOJARD Severine, TICHIT Christine, THIERRY Xavier, WAGNER Sandra, NICKLAUS Sophie, GEAY Bertrand, CHARLES Marie-Aline, LIORET Sandrine et DE LAUZON-GUILLAIN Blandine, « Prévalence de l'allaitement à la maternité selon les caractéristiques des parents et les conditions de l'accouchement. Résultats de l'Enquête Elfe maternité, France métropolitaine, 2011 », *Bulletin épidémiologique hebdomadaire*, 2014, n° 27, p. 440-449.

KHLAT Myriam, SERMET Catherine et LE PAPE Annick, « Increased prevalence of depression, smoking, heavy drinking and use of psycho-active drugs among unemployed men in France », *European journal of epidemiology*, 2004, vol. 19, n° 5, p. 445-451.

KNORR-CETINA K. D., *The Manufacture of Knowledge: An Essay on the Constructivist and Contextual Nature of Science*, Oxford, Pergamon, 1981.

KUH Diana, BEN-SHLOMO Yoav, LYNCH John, HALLQVIST Johan et POWER Chris, « Life course epidemiology », *Journal of epidemiology and community health*, 2003, vol. 57, n° 10, p. 778.

LAHIRE Bernard, *L'homme pluriel : les ressorts de l'action*, édition originale 2001, Paris, Pluriel, 2014.

LAHIRE Bernard, *La culture des individus : dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004.

LAMONT Michèle, « Addressing Recognition Gaps: Destigmatization and the Reduction of Inequality », *American Sociological Review*, 2018, vol. 83, n° 3, p. 419-444, <https://doi.org/10.1177/0003122418773775>.

LAMONT Michèle, *The dignity of working men: morality and the boundaries of race, class, and immigration*, New York, NY, Russell Sage Foundation, 2000.

LAMONT Michèle, *Money, morals, and manners: the culture of the French and American upper-middle class*, Chicago, University of Chicago Press, 1992.

LANGÉVIN V., FRANÇOIS M., BOINI S. et RIOU A., « Center for Epidemiologic Studies-Depression Scale (CES-D) », *Documents pour le Médecin du Travail*, 2011, vol. 127, p. 475-480.

LAROCLETTE Brigitte et SANCHEZ-GONZALEZ Joann, « Cinquante ans de consommation alimentaire : une croissance modérée, mais de profonds changements », *INSEE Première*, 2015, n° 1568, p. .

LATOUR Bruno et WOOLGAR Steve, *La vie de laboratoire : la production des faits scientifiques*, édition originale 1979, Paris, La Découverte, 1996.

LE PAPE Marie-Clémence et PLESSZ Marie, « C'est l'heure du petit-déjeuner ? Rythme des repas, incorporation et classe sociale », *L'Année sociologique*, 2017, vol. 67, n° 1, p. 73-107.

LE RENARD Amélie, *Le Privilège occidental. Travail, intimité et hiérarchies postcoloniales à Dubaï*, Presses de Sciences Po, Paris, 2019.

LE RENARD Amélie, « Petits arrangements avec l'égalitarisme. Les Français-e-s de Dubaï et les employées domestiques », *Genèses : Sciences sociales et histoire*, 2017, n° 109, p. 97-118.

LEGLÉY S., KHLAT M., BECK F. et PERETTI-WATEL P., « Widening inequalities in smoking initiation and cessation patterns: A cohort and gender analysis in France », *Drug and Alcohol Dependence*, 2011, vol. 117, n° 2, p. 233-241, <https://doi.org/10.1016/j.drugalcdep.2011.02.004>.

LEMERCIER Claire, OLLIVIER Carine et ZALC Claire, « Articuler les méthodes quantitatives et qualitatives, plaider pour un bricolage raisonné » dans Nicolas Barreyre (dir.), *Devenir chercheur : Écrire une thèse en sciences sociales*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2015.

LEMIEUX Cyril, « Problématiser » dans Serge Paugam (dir.), *L'enquête sociologique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012.

LESNARD Laurent, *La famille désarticulée : les nouvelles contraintes de l'emploi du temps*, Paris, Presses universitaires de France, 2009.

LHUISSIER Anne, *Institutions du repas : pratiques, réforme, connaissance (fin XIXe- fin XXe siècle)*, habilitation à diriger des recherches, Université d'Evry, Paris, 2020.

LHUISSIER Anne, « Le régime alimentaire : sens sociaux d'une définition médicale », *Revue d'études en agriculture et environnement*, 2010, vol. 91, n° 2, p. 115-251.

LHUISSIER Anne, RIOU Julien, LEFÈVRE Thomas, PARIZOT Isabelle et CHAUVIN Pierre, « Is there still a French eating model? A taxonomy of eating behaviors in adults living in the paris metropolitan area in 2010. », *PLoS ONE*, 2015, vol. 10, n° 3, p. e0119161, <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0119161>.

LHUISSIER Anne, TICHIT Christine, CAILLAVET France, CARDON Philippe, MASULLO Ana, MARTIN-FERNANDEZ Judith, PARIZOT Isabelle et CHAUVIN Pierre, « Who still eats three meals a day? Findings from a quantitative survey in the Paris area », *Appetite*, 2013, vol. 63, n° 0, p. 59-69, <https://doi.org/10.1016/j.appet.2012.12.012>.

LIGNIER Wilfried, *Prendre. Naissance d'une pratique sociale élémentaire*, Paris, Seuil, 2019.

LINDSAY Jo, « Healthy living guidelines and the disconnect with everyday life », *Critical Public Health*, 2010, vol. 20, n° 4, p. 475-487, <https://doi.org/10.1080/09581596.2010.505977>.

LINDSAY Jo, « Young Australians and the staging of intoxication and self-control », *Journal of Youth Studies*, 2009, vol. 12, n° 4, p. 371-384, <https://doi.org/10.1080/13676260902866520>.

LINTON Ralph, *Le fondement culturel de la personnalité*, édition originale 1945, Paris, Dunod, 1986.

LONG J. Scott, *The workflow of data analysis using Stata*, College Station, TX, Stata Press, 2009.

LUPTON Deborah, *The Imperative of Health: Public Health and the Regulated Body*, Londres, Sage, 1995.

MALIÉ Anaïs, *Les conditions sociales de mise en place d'une « consommation durable ». Analyse localisée des lieux d'approvisionnement alimentaire en milieu rural*, thèse de doctorat de sociologie, Université de Toulouse-Le Mirail, Toulouse, en cours.

- MARCUS Jan, « Does Job Loss Make You Smoke and Gain Weight? », *Economica*, 2014, vol. 81, n° 324, p. 626-648, <https://doi.org/10.1111/ecca.12095>.
- MARENCO C., *Manières de table, modèles de mœurs*, Cachan, ENS-Cachan, 1992.
- MARMOT M. G. et WILKINSON Richard G., *Social determinants of health*, Oxford, Oxford University Press, 2006.
- MARRY Catherine et GADEA Charles, « Les pères qui gagnent : descendance et réussite professionnelle des ingénieurs », *Travail, genre et sociétés*, 2000, n° 3, p. 109-135.
- MARUANI Margaret, « Statut social et modes d'emplois », *Revue française de sociologie*, 1989, vol. 30, n° 1, p. 31-39.
- MATTA Joane, HOERTEL Nicolas, KESSE-GUYOT Emmanuelle, PLESSZ Marie, WIERNIK Emmanuel, CARETTE Claire, CZERNICHOW Sébastien, LIMOSIN Frédéric, GOLDBERG Marcel, ZINS Marie et LEMOGNE Cédric, « Diet and physical activity in the association between depression and metabolic syndrome: Constances study », *Journal of Affective Disorders*, 2019, vol. 244, p. 25-32, <https://doi.org/10.1016/j.jad.2018.09.072>.
- MAUSS Marcel, « Les techniques du corps », *Journal de psychologie*, 1936, vol. 32, n° 3-4, p. 365-386.
- MAYER Karl Ulrich, « New Directions in Life Course Research », *Annual Review of Sociology*, 2009, vol. 35, n° 1, p. 413-433, <https://doi.org/10.1146/annurev.soc.34.040507.134619>.
- MAYER Nonna, « Qualitatif ou quantitatif? Plaidoyer pour l'éclectisme méthodologique », *Bulletin de Méthodologie Sociologique*, 2018, vol. 139, n° 1, p. 7-33, <https://doi.org/10.1177/0759106318778821>.
- MCCOY Liza, « Time, self and the medication day: a closer look at the everyday work of "adherence" », *Sociology of Health & Illness*, 2009, vol. 31, n° 1, p. 128-146, <https://doi.org/10.1111/j.1467-9566.2008.01120.x>.
- MEIER Petra Sylvia, WARDE Alan et HOLMES John, « All drinking is not equal: how a social practice theory lens could enhance public health research on alcohol and other health behaviours », *Addiction*, 2018, vol. 113, n° 2, p. 206-213, <https://doi.org/10.1111/add.13895>.
- MENDRAS Henri et FORSÉ Michel, *Le changement social: tendances et paradigmes*, Paris, Armand Colin (coll. « U. Série "Sociologie" »), 1983.
- MENETON Pierre, PLESSZ Marie, COURTIN Emilie, RIBET Céline, GOLDBERG Marcel et ZINS Marie, « L'impact du chômage sur la santé - La cohorte Constances, un outil d'études prometteur », *médecine/sciences*, 2017, vol. 33, n° 8-9, p. 785-789, <https://doi.org/10.1051/medsci/20173308025>.
- MESTDAG Inge et GLORIEUX Ignace, « Change and stability in commensality patterns: a comparative analysis of Belgian time-use data from 1966, 1999 and 2004 », *Sociological Review*, 2009, vol. 57, n° 4, p. 703-726.
- METTE Corinne, « Conditions de travail, emploi et consommation d'alcool : quelles interactions en France ? », *Travail et emploi*, 2017, n° 151, p. 75-99, <https://doi.org/10.4000/travailemploi.7749>.
- MICHEL Patrick, MIHALI Cyprian et SALAZAR Philippe (dir.), « Pratiques de la laïcité » dans *Figures de l'État et institutionnalisation du pouvoir*, Idea, Cluj (Roumanie), 2011, p. 133-145.
- MICHELAT Guy et TIBERJ Vincent, « Gauche, centre, droite et vote », *Revue française de science politique*, 2007, Vol. 57, n° 3, p. 371-392.

MILLER Daniel, *A Theory of Shopping*, Hoboken, Wiley, 2013.

MONTEIRO Carlos Augusto, CANNON Geoffrey, MOUBARAC Jean-Claude, LEVY Renata Bertazzi, LOUZADA Maria Laura C. et JAIME Patrícia Constante, « The UN Decade of Nutrition, the NOVA food classification and the trouble with ultra-processing », *Public Health Nutrition*, 2018, vol. 21, n° 1, p. 5-17, <https://doi.org/10.1017/S1368980017000234>.

MOOD Carina, « Logistic Regression: Why We Cannot Do What We Think We Can Do, and What We Can Do About It », *European Sociological Review*, 2010, vol. 26, n° 1, p. 67-82, <https://doi.org/10.1093/esr/jcp006>.

MORRIS J. K., COOK D. G. et SHAPER A. G., « Non-employment and changes in smoking, drinking, and body weight. », *British Medical Journal*, 1992, vol. 304, n° 6826, p. 536-541, <https://doi.org/10.1136/bmj.304.6826.536>.

MURPHY Marie H., DONNELLY Paul, BRESLIN Gavin, SHIBLI Simon et NEVILL Alan M., « Does doing housework keep you healthy? The contribution of domestic physical activity to meeting current recommendations for health », *BMC Public Health*, 2013, vol. 13, n° 1, p. 966, <https://doi.org/10.1186/1471-2458-13-966>.

NICOLINI Davide, *Practice Theory, Work, and Organization: An Introduction*, Oxford, Oxford University Press, 2013.

NICOLINI Davide, « Bringing it All Together: a Toolkit to Study and Represent Practice at Work » dans Davide Nicolini (dir.), *Practice Theory, Work, and Organization*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 213-242.

NIELSEN Annemette, LUND Thomas Bøker et HOLM Lotte, « The Taste of ‘the End of the Month’, and How to Avoid It: Coping with Restrained Food Budgets in a Scandinavian Welfare State Context », *Social Policy and Society*, 2015, vol. 14, n° 3, p. 429-442, <https://doi.org/10.1017/S1474746415000056>.

OLLION Étienne et BOELAERT Julien, « Au-delà des big data. Les sciences sociales et la multiplication des données numériques », *Sociologie*, 2015, vol. 6, n° 3, p. , <http://journals.openedition.org/sociologie/2613> consulté le 3 septembre 2020.

OROZCO Valérie, BONTEMPS Christophe, MAIGNÉ Elise, PIGUET Virginie, HOFSTETTER Annie, LACROIX Anne, LEVERT Fabrice et ROUSSELLE Jean-Marc, « How to Make a Pie: Reproducible Research for Empirical Economics and Econometrics », *Journal of Economic Surveys*, 2020, p. joes.12389, <https://doi.org/10.1111/joes.12389>.

OSSIPOW Laurence, *La Cuisine du corps et de l'âme : Approche ethnologique du végétarisme, du crudivorisme et de la macrobiotique en Suisse*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1997.

PADDOCK Jessica R., « Changing consumption, changing tastes? Exploring consumer narratives for food secure, sustainable and healthy diets », *Journal of Rural Studies*, 2017, vol. 53, p. 102-110, <https://doi.org/10.1016/j.jrurstud.2017.04.001>.

PARANTHOËN Jean-Baptiste, « Déplacement social et entrées en agriculture », *Sociétés contemporaines*, 2014, vol. 96, n° 4, p. 51-76.

PASSERON Jean-Claude, *Penser par cas*, s.l., Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2020.

- PAUGAM Serge, « L'épreuve du chômage: une rupture cumulative des liens sociaux? », *Revue européenne des sciences sociales*, 2006, vol. 44, n° 135, p. 11-27, <https://doi.org/10.2307/40370614>.
- PAUGAM Serge et PLESSZ Marie, « Des classes sociales aux inégalités. Le regard sociologique s'est-il déplacé ? », *Revue européenne des sciences sociales. European Journal of Social Sciences*, 2019, n° 57-2, p. 19-49, <https://doi.org/10.4000/ress.5550>.
- PERDONCIN Antonin, *Des Marocains pour fermer les mines: immigration et récession charbonnière dans le Nord-Pas-de-Calais (1945-1990)*, Université Paris-Saclay (ComUE), s.l., 2018.
- PETERSON Richard A. et KERN Roger M., « Changing Highbrow Taste: From Snob to Omnivore », *American Sociological Review*, 1996, vol. 61, n° 5, p. 900-907.
- PETTITI Diana B., « Associations Are Not Effects », *American Journal of Epidemiology*, 1991, vol. 133, n° 2, p. 101-102, <https://doi.org/10.1093/oxfordjournals.aje.a115848>.
- PIERRU Emmanuel et SPIRE Alexis, « Le crépuscule des catégories socio-professionnelles », *Revue française de sociologie politique*, 2008, vol. 58, n° 3, p. 457-481.
- PLESSZ Marie, « Un protocole pour une enquête par questionnaire anonyme au sens du Règlement européen », *Bulletin de méthodologie sociologique*, 2020, vol. 0, n° 0, p. 00.
- PLESSZ Marie, « Evans D., 2014, Food waste: home consumption, material culture and everyday life, London: Bloomsbury, 119 p », *Review of Agricultural, Food and Environmental Studies*, 2016, p. 1-3.
- PLESSZ Marie, « Voyage en épidémiologie », présentation au séminaire de l'équipe ERIS, Paris, France, 2015.
- PLESSZ Marie, « Les légumes transformés : diversité des produits, diversité des usages sociaux », *Review of Agricultural and Environmental Studies*, 2013, vol. 2013, n° 01, p. 13-37.
- PLESSZ Marie, *Le prix du marché : les générations et l'emploi en Europe centrale postcommuniste*, Paris, Petra, 2012.
- PLESSZ Marie, « Des dynamiques générationnelles sexuées : l'accès aux professions très qualifiées pendant la transformation postcommuniste en Hongrie », *Revue française de sociologie*, 2011, vol. 52, n° 4, p. 657-689.
- PLESSZ Marie, « Les ouvriers en Europe centrale : la dissolution d'une catégorie sociale dans les statistiques », *Sociologie du travail*, 2010, vol. 53, n° 3, p. 340-358, <https://doi.org/10.4000/sdt.14721>.
- PLESSZ Marie, *Stratification sociale et générations en Europe centrale postcommuniste*, Thèse de doctorat, Sciences Po, Paris, 2009.
- PLESSZ Marie, « Life stages and transformations of the labor market », *European Societies*, 2009, vol. 11, n° 1, p. 103-136, <https://doi.org/10.1080/14616690802155353>.
- PLESSZ Marie, « Review of Diewald Martin, Anne Goedicke and Karl Ulrich Mayer (Eds.): After the Fall of the Wall: Life Courses in the Transformation of East Germany », *European Sociological Review*, 2007, vol. 3, n° 4, p. 553-555, <https://doi.org/10.1093/esr/jcm017>.
- PLESSZ Marie, DUBUISSON-QUELLIER Sophie, GOJARD Séverine et BARREY Sandrine, « How consumption prescriptions change food practices. Assessing the role of household resources and life course events », *Journal of Consumer Culture*, 2016, vol. 16, n° 1, p. 101-123, <https://doi.org/10.1177/1469540514521077>.

- PLESSZ Marie et ÉTILÉ Fabrice, « Is Cooking Still a Part of Our Eating Practices? Analysing the Decline of a Practice with Time-Use Surveys », *Cultural Sociology*, 2019, vol. 13, n° 1, p. 93-118, <https://doi.org/10.1177/1749975518791431>.
- PLESSZ Marie, EZDI Sehar, AIRAGNES Guillaume, PARIZOT Isabelle, RIBET Céline, GOLDBERG Marcel, ZINS Marie et MENETON Pierre, « Association between unemployment and the co-occurrence and clustering of common risky health behaviors: Findings from the Constances cohort », *PLoS ONE*, 2020, vol. 15, n° 5, p. e0232262, <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0232262>.
- PLESSZ Marie et GOJARD Séverine, « Fresh is Best? Social Position, Cooking, and Vegetable Consumption in France », *Sociology*, 2015, vol. 49, n° 1, p. 172-190, <https://doi.org/10.1177/0038038514521715>.
- PLESSZ Marie et GOJARD Séverine, « Do processed vegetables reduce the socio-economic differences in vegetable purchases? A study in France », *European Journal of Public Health*, 2013, vol. 23, n° 5, p. 747-752, <https://doi.org/10.1093/eurpub/cks166>.
- PLESSZ Marie et GUÉGUEN Alice, « À qui profite le couple ? Une étude longitudinale de l'alimentation à l'intersection du genre, de la situation conjugale et du statut social », *Revue française de sociologie*, 2017, vol. 58, n° 4, p. 545-576, <https://doi.org/10.3917/rfs.584.0545>.
- PLESSZ Marie, GUÉGUEN Alice, GOLDBERG Marcel, CZERNICHOW Sébastien et ZINS Marie, « The relative effect of aging and retirement on vegetable consumption in France: the prospective GAZEL cohort », *British Journal of Nutrition*, 2015, vol. 114, n° 06, p. 979-987.
- PLESSZ Marie, KESSE-GUYOT Emmanuelle, ZINS Marie, MATTA Joane et CZERNICHOW Sébastien, « Poverty does not modify the association between perceived diet healthiness and adherence to nutritional guidelines in the Constances cohort (France) », *Appetite*, 2019, vol. 138, p. 190-197, <https://doi.org/10.1016/j.appet.2019.03.028>.
- PLESSZ Marie, KESSE-GUYOT Emmanuelle, ZINS Marie et CZERNICHOW Sébastien, « Les habitudes alimentaires dans la cohorte Constances : équilibre perçu et adéquation aux recommandations nutritionnelles françaises », *Bulletin épidémiologique hebdomadaire*, 2016, vol. 2016, n° 35-36, p. 660-666.
- PLESSZ Marie et LE PAPE Marie-Clémence, « The political dimension of consumption work, or political consumption as work: how French households do gatekeeping on the food market », *Food, Culture & Society*, 2019, vol. 22, n° 3, p. 334-353, <https://doi.org/10.1080/15528014.2019.1582251>.
- PLESSZ Marie et WAHLEN Stefan, « All practices are shared, but some more than others: Sharedness of social practices and time-use in food consumption », *Journal of Consumer Culture*, 2020, vol. 00, 00 (online first), p. 00-00, <https://doi.org/10.1177/1469540520907146>.
- POCHIC Sophie, « Faire carrière : l'apport d'une approche en terme de genre », *Formation emploi*, 2005, n° 91, p. 75-93.
- POULAIN Jean-Pierre, *Sociologies de l'alimentation*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Presses universitaires de France (coll. « Quadrige »), 2013.
- PRED Allan, « Social Reproduction and the Time-Geography of Everyday Life », *Geografiska Annaler. Series B, Human Geography*, 1981, vol. 63, n° 1, p. 5-22, <https://doi.org/10.2307/490994>.
- PRZEWORSKI Adam et TEUNE Henry, *The Logic of Comparative Social Inquiry*, New York, Wiley-Interscience, 1970.

- RECKWITZ Andreas, « Toward a Theory of Social Practices: a Development in Culturalist Theorizing », *European Journal of Social Theory*, 2002, vol. 5, n° 2, p. 243-263, <https://doi.org/10.1177/1368431022225432>.
- RÉGNIER Faustine, LHUISSIER Anne. et GOJARD Séverine, *Sociologie de l'alimentation*, Paris, La Découverte (coll. « Repères »), 2006.
- RÉGNIER Faustine, « Vers un corps féminin sur mesure : l'alimentation et les techniques de la corpulence en France et aux États-Unis (1934-2010), A tailored female body: Diet and body techniques in France and in the United States (1934-2010) », *L'Année sociologique*, 2017, vol. 67, n° 1, p. 131-162.
- RÉGNIER Faustine et MASULLO Ana, « Obésité, goûts et consommation. Intégration des normes d'alimentation et appartenance sociale », *Revue française de sociologie*, 2009, vol. 50, n° 4, p. 747-773.
- REID Natalie, *Getting Published in International Journals: Writing Strategies for European Social Scientists*, Oslo, NOVA, 2010.
- RENNES Juliette, « Déplier la catégorie d'âge », *Revue française de sociologie*, 2019, Vol. 60, n° 2, p. 257-284.
- RIEDL Maximilian et GEISHECKER Ingo, « Keep it simple: estimation strategies for ordered response models with fixed effects », *Journal of Applied Statistics*, 2014, vol. 41, n° 11, p. 2358-2374, <https://doi.org/10.1080/02664763.2014.909969>.
- RIHOUX Benoît et RAGIN Charles, *Configurational Comparative Methods: Qualitative Comparative Analysis (QCA) and Related Techniques*, Thousand Oaks (USA), Sage (coll. « Sage Research Methods »), 2009.
- RILEY Matilda W., *Social Change and the Life Course*, Newbury Park, Sage Publications (coll. « American Sociological Association presidential series »), 1988.
- RIPOLLONE John E, HUYBRECHTS Krista F, ROTHMAN Kenneth J, FERGUSON Ryan E et FRANKLIN Jessica M, « Evaluating the Utility of Coarsened Exact Matching for Pharmacoepidemiology Using Real and Simulated Claims Data », *American Journal of Epidemiology*, 2020, vol. 189, n° 6, p. 613-622, <https://doi.org/10.1093/aje/kwz268>.
- ROBETTE Nicolas et ROUEFF Olivier, « L'espace contemporain des goûts culturels », *Sociologie*, 2017, Vol. 8, n° 4, p. 369-394.
- RONCHETTI Jérôme et TERRIAU Anthony, « L'impact du chômage sur l'état de santé », *Revue économique*, 2020, vol. 2020, n° 7, p. 442-467.
- RONCHETTI Jérôme et TERRIAU Anthony, « Unemployment and Risky Behaviours: The Effect of Job Loss on Alcohol and Tobacco Consumption », *Economie et Statistique / Economics and Statistics*, 2021, n° 522-523, p. 23-41, <https://doi.org/10.24187/ecostat.2021.522d.2039>.
- ROSA Hartmut et RENAULT Didier, *Accélération : une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte (coll. « Théorie critique »), 2010.
- ROUPNEL-FUENTES Manuella, *Les chômeurs de Moulinex*, Paris, Presses Universitaires de France, 2015.

SABBAGH Daniel et PEER Shanny, « French Color Blindness in Perspective: The Controversy over “Statistiques Ethniques” », *French Politics, Culture & Society*, 2008, vol. 26, n° 1, p. 1-6, <https://doi.org/10.3167/fpcs.2008.260101>.

SAINT POL (DE) Thibaut, « Quand est-ce qu'on mange ? Le temps des repas en France (analyse quantitative) », *Terrains et travaux*, 2005, vol. 2, n° 9, p. 51-72.

SCHATZKI Theodore, « Materiality and Social Life », *Nature & Culture*, 2010, vol. 5, n° 2, p. 123-149, <https://doi.org/10.3167/nc.2010.050202>.

SCHATZKI Theodore, KNORR CETINA Karin et SAVIGNY Eike von (dir.), *The Practice Turn in Contemporary Theory*, Londres, Routledge, 2001.

SCHATZKI Theodore R., *The Site of the Social : a Philosophical Account of the Constitution of Social Life and Change*, University Park, Pennsylvania State University Press, 2002.

SCHATZKI Theodore R., « Practice mind-ed orders » dans Theodore Schatzki, Karin Knorr Cetina et Eike von Savigny (dir.), *The Practice Turn in Contemporary Theory*, Londres, Routledge, 2001, p. 42-56.

SCHATZKI Theodore R., *Social Practices: a Wittgensteinian Approach to Human Activity and the Social*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.

SCHMITZ Hendrik, « Why are the unemployed in worse health? The causal effect of unemployment on health », *Labour Economics*, 2011, vol. 18, n° 1, p. 71-78, <https://doi.org/10.1016/j.labeco.2010.08.005>.

SCHNAPPER Dominique, *L'épreuve du chômage*, édition originale 1981, Paris, Gallimard, 1994.

SCHWARTZ Olivier, *La notion de « classes populaires »*, habilitation à diriger des recherches, Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, Versailles, 1998.

SERMET Catherine et KHLAT Myriam, « La santé des chômeurs en France : revue de littérature », *Revue d'épidémiologie et de santé publique*, 2004, n° 52, p. 465-474.

SHOVE Elizabeth, « Beyond the ABC: climate change policy and theories of social change », *Environment and Planning A*, 2010, vol. 42, n° 6, p. 1273-1285, <https://doi.org/10.1068/a42282>.

SHOVE Elizabeth, *Comfort, Cleanliness and Convenience: the Social Organization of Normality*, Oxford, Berg, 2003.

SHOVE Elizabeth, PANTZAR Mika et WATSON Matt, *The dynamics of social practice: everyday life and how it changes*, Los Angeles, Sage, 2012.

SHOVE Elizabeth et SOUTHERTON Dale, « Defrosting the Freezer: From Novelty to Convenience: A Narrative of Normalization », *Journal of Material Culture*, 2000, vol. 5, n° 3, p. 301-319, <https://doi.org/10.1177/135918350000500303>.

SHRIER Ian et PLATT Robert W, « Reducing bias through directed acyclic graphs », *BMC Medical Research Methodology*, 2008, vol. 8, n° 1, p. 70, <https://doi.org/10.1186/1471-2288-8-70>.

SIBLOT Yasmine, CARTIER Marie, COUTANT Isabelle, MASCLET Olivier et RENAHY Nicolas, *Sociologie des classes populaires contemporaines*, Paris, Armand Colin (coll. « Collection U. Sociologie »), 2015.

SILVIA Paul J., *How to Write a Lot: A Practical Guide to Productive Academic Writing*, édition originale 2007, Washington, DC, American Psychological Association, 2018.

SIMONET Maud, *Travail gratuit : la nouvelle exploitation ?*, Paris, Textuel, 2018.

SKAFIDA Valeria, « The family meal panacea: exploring how different aspects of family meal occurrence, meal habits and meal enjoyment relate to young children's diets », *Sociology of Health & Illness*, 2013, vol. 35, n° 6, p. 906-923, <https://doi.org/10.1111/1467-9566.12007>.

KEGGS Beverley, *Des femmes respectables : classe et genre en milieu populaire*, édition originale 1997, Marseille, Agone, 2015.

SMITH Dorothy, *The everyday world as problematic : a feminist sociology*, Boston, Northeastern University Press, 1987.

SMITH Dorothy E., *Institutional Ethnography: A Sociology for People*, Lanham, Rowman Altamira, 2005.

SMITH Lindsey P., NG Shu Wen et POPKIN Barry M., « No time for the gym? Housework and other non-labor market time use patterns are associated with meeting physical activity recommendations among adults in full-time, sedentary jobs », *Social Science & Medicine*, 2014, vol. 120, p. 126-134, <https://doi.org/10.1016/j.socscimed.2014.09.010>.

SORIANO Gaëlle, DE BARRETO Philippe Souto, ROLLAND Yves, PLESSZ Marie, GOISSER Sabine, GUYONNET Sophie, FOUGÈRE Bertrand, VELLAS Bruno, ANDRIEU Sandrine, SOURDET Sandrine, et GROUPE DSA MAPT, « Ready-meal consumption in older people: association with obesity and dietary intake », *Aging Clinical and Experimental Research*, 2019, vol. 31, n° 6, p. 855-861, <https://doi.org/10.1007/s40520-018-1043-5>.

SOROKIN Pitirim A., *Social and Cultural Mobility*, édition originale 1927, Glencoe, Free Press of Glencoe, 1959.

SOUTHERTON Dale, « Habits, routines and temporalities of consumption: From individual behaviours to the reproduction of everyday practices », *Time & Society*, 2013, vol. 22, n° 3, p. 335-355, <https://doi.org/10.1177/0961463X12464228>.

SOUTHERTON Dale, « Analysing the Temporal Organization of Daily Life: Social Constraints, Practices and their Allocation », *Sociology*, 2006, vol. 40, n° 3, p. 435-454, <https://doi.org/10.1177/0038038506063668>.

SOUTHERTON Dale, OLSEN Wendy, WARDE Alan et CHENG Shu-li, « Practices and trajectories: a comparative analysis of reading in France, Norway, the Netherlands, the UK and the U.S.A », *Journal of Consumer Culture*, 2012, vol. 12, n° 3, p. 237-262, <https://doi.org/10.1177/1469540512456920>.

STANAWAY Jeffrey D., AFSHIN Ashkan, GAKIDOU Emmanuela, LIM Stephen S., ABBAFATI Cristiana, ABBASI Nooshin, ABBASTABAR Hedayat, ABD-ALLAH Foad, ABDELA Jemal, ABDELALIM Ahmed, ABDOLLAHPOUR Ibrahim, et MANY OTHERS, « Global, regional, and national comparative risk assessment of 84 behavioural, environmental and occupational, and metabolic risks or clusters of risks for 195 countries and territories, 1990–2017: a systematic analysis for the Global Burden of Disease Study 2017 », *The Lancet*, 2018, vol. 392, n° 10159, p. 1923-1994, [https://doi.org/10.1016/S0140-6736\(18\)32225-6](https://doi.org/10.1016/S0140-6736(18)32225-6).

STERNE Jonathan A. C., WHITE Ian R., CARLIN John B., SPRATT Michael, ROYSTON Patrick, KENWARD Michael G., WOOD Angela M. et CARPENTER James R., « Multiple imputation for missing data in epidemiological and clinical research: potential and pitfalls », *British Medical Journal*, 2009, vol. 338, p. b2393.

- THOMAS Alban, LAMINE Claire, ALLÈS Benjamin, CHIFFOLEAU Yuna, DORÉ Antoine, DUBUISSON-QUELLIER Sophie et HANNACHI Mourad, « The key roles of economic and social organization and producer and consumer behaviour towards a health-agriculture-food-environment nexus: recent advances and future prospects », *Review of Agricultural, Food and Environmental Studies*, 2020, p. 23-46, <https://doi.org/10.1007/s41130-020-00115-x>.
- TIBERJ Vincent, *Le vote Boris Johnson : une question d'âge ou de génération ?*, <https://newcitizen.hypotheses.org/>, 16 décembre 2019, consulté le 4 février 2020.
- TICHIT Christine, « L'émergence de goûts de classe chez les enfants de migrants », *Politix*, 2012, n° 3, p. 51-77.
- TOPALOV Christian, *Naissance du chômeur, 1880-1910*, Paris, Albin Michel (coll. « Bibliothèque de L'évolution de l'humanité »), 1994.
- TORKKELI Kaisa, MÄKELÄ Johanna et NIVA Mari, « Elements of practice in the analysis of auto-ethnographical cooking videos », *Journal of Consumer Culture*, 2018, vol. 00, n° 0, p. 00-00 (online first), <https://doi.org/10.1177/1469540518764248>.
- TRUNINGER Monica, « Cooking with Bimby in a moment of recruitment: Exploring conventions and practice perspectives », *Journal of Consumer Culture*, 2011, vol. 11, n° 1, p. 37-59.
- TURNER Stephen P., *The Social Theory of Practices: Tradition, Tacit Knowledge and Presuppositions*, Oxford, Polity Press, 1994.
- UGHETTO Pascal, *Les nouvelles sociologies du travail. Introduction à la sociologie de l'activité.*, Bruxelles, De Boeck Supérieur, 2018.
- VARIKAS Eleni, « Max Weber, la cage d'acier et les dames » dans Danielle Chabaud-Rychter, Virginie Descoutures, Eleni Varikas et Anne-Marie Devreux (dir.), *Sous les sciences sociales, le genre: relectures critiques, de Max Weber à Bruno Latour*, Paris, La Découverte, 2010, p. 371-389.
- WAHLEN Stefan, « The routinely forgotten routine character of domestic practices », *International Journal of Consumer Studies*, 2011, vol. 35, n° 5, p. 507-513, <https://doi.org/10.1111/j.1470-6431.2011.01022.x>.
- WAJCMAN Judy, « The domestic basis for the managerial career », *The Sociological Review*, 1996, vol. 44, n° 4, p. 609-629, <https://doi.org/10.1111/j.1467-954X.1996.tb00439.x>.
- WARDE Alan, *Consumption: A Sociological Analysis*, Londres, Palgrave Macmillan, 2017.
- WARDE Alan, *The practice of eating*, Londres, Polity, 2016.
- WARDE Alan, « On the sociology of eating », *Revue d'Études en Agriculture et Environnement*, 2015, vol. 96, n° 01, p. 7-15, <https://doi.org/10.4074/S1966960715001022>.
- WARDE Alan, « After taste: Culture, consumption and theories of practice », *Journal of Consumer Culture*, 2014, p. 1469540514547828.
- WARDE Alan (dir.), *Cultural Consumption, Classification and Power*, London, Routledge, 2013.
- WARDE Alan, « What sort of practice is eating? » dans Elisabeth Shove et Nicola Spurling (dir.), *Sustainable Practice: social theory and climate change*, Londres, Routledge, 2013, p. 17-30.
- WARDE Alan, « Consumption and theories of practice », *Journal of Consumer Culture*, 2005, vol. 5, n° 2, p. 131-153, <https://doi.org/10.1177/1469540505053090>.

WARDE Alan, *Consumption, Food and Taste: Culinary Antinomies and Commodity Culture*, Londres, Sage, 1997.

WARDE Alan, CHENG Shu-Li, OLSEN Wendy et SOUTHERTON Dale, « Changes in the Practice of Eating », *Acta Sociologica*, 2007, vol. 50, n° 4, p. 363-385.

WARDE Alan, PADDOCK Jessica et WHILLANS Jennifer, « Domestic Hospitality: As a Practice and an Alternative Economic Arrangement », *Cultural Sociology*, 2020, vol. 14, n° 4, p. 379-398, <https://doi.org/10.1177/1749975520922468>.

WARDE Alan, SOUTHERTON Dale, GRONOW Antti, KILPINEN Erkki, LIZARDO Omar, WILHITE Harold, SHOVE Elizabeth, EVANS David, MCMEEKIN Andrew et THOGERSEN John (dir.), *The Habits of Consumption*, Helsinki, Helsinki Collegium for Advanced Studies, 2012, <https://helda.helsinki.fi/handle/10138/34215>.

WARDE Alan et YATES Luke, « Understanding Eating Events: Snacks and Meal Patterns in Great Britain », *Food, Culture & Society*, 2017, vol. 20, n° 1, p. 15-36, <https://doi.org/10.1080/15528014.2016.1243763>.

WATSON Matt, « Placing power in practice theory » dans Allison Hui, Theodore R. Schatzki et Elizabeth Shove (dir.), *The nexus of practices: connections, constellations, practitioners*, Londres, New York, Routledge, Taylor & Francis Group, 2017, p. 169-183.

WEBER Florence, *Le sang, le nom, le quotidien. Une sociologie de la parenté pratique*, Aux Lieux d'Être, Paris, (coll. « Mondes contemporains »), 2005.

WEBER Florence, GOJARD Séverine et GRAMAIN Agnès (dir.), *Charges de famille : dépendance et parenté dans la France contemporaine*, Paris, Découverte, 2003.

WEBER Max, *Concepts fondamentaux de sociologie*, traduit par Jean-Pierre Grossein, Paris, Gallimard, 2016.

WEBER Max, *Économie et société*, traduit par Jacques Chavy, édition originale 1921, Paris, Pocket, 1995, vol.1.

WEBER Max, *Economy and Society: an Outline of Interpretive Sociology*, traduit par Guenther Roth, édition originale 1921, New York, Bedminster Press, 1968.

WEBER Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, édition originale 1905, Paris, Plon, 1964.

WEBER Max, *Les communautés*, traduit par Catherine Colliot-Thélène et Élisabeth Kauffmann, Paris, La Découverte, 2019.

WELCH Daniel et WARDE Alan, « How should we understand general understandings? » dans Allison Hui, Theodore Schatzki et Elizabeth Shove (dir.), *The Nexus of Practices: Connections, Constellations, Practitioners*, London, Routledge, 2016.

WELCH Daniel et YATES Luke, « The practices of collective action: Practice theory, sustainability transitions and social change », *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 2018, p. , <https://doi.org/10.1111/jtsb.12168>.

WERNER Michael et ZIMMERMANN Bénédicte, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales*, 2003, vol. 58, n° 1, p. 7-36.

ZINS Marie, GOLDBERG Marcel, CARTON Matthieu, GUÉGUEN Alice, HENNY J, LE GOT Stéphane, ÉQUIPE CONSTANCES, et CENTRES D'EXAMEN DE SANTÉ DE LA SÉCURITÉ SOCIALE, « La cohorte Constances : une infrastructure pour la recherche et la santé publique », *Bulletin épidémiologique hebdomadaire*, 2016, n° 35-36, p. 612-616.

ZINS Marie, GUÉGUEN Alice, KIVIMAKI Mika, SINGH-MANOUX Archana, LECLERC Annette, VAHTERA Jussi, WESTERLUND Hugo, FERRIE Jane E. et GOLDBERG Marcel, « Effect of retirement on alcohol consumption: longitudinal evidence from the French Gazel cohort study », *PLoS ONE*, 2011, vol. 6, n° 10, p. e26531, <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0026531>.